

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME PREMIER

Avant la mort de son frère Maurice

Avec quatre planches illustrées hors texte

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

par

EMILE BARTHÈS

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA et Fils, Editeurs

90, RUE BONAPARTE, 90

ALBI

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

DU SUD-OUEST

40, RUE SÉRÉ-DE-RIVIÈRES, 40

1929

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME PREMIER



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551824_0002



EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS UN PORTRAIT DE M^{me} VAN DEN BROOCH,
D'ORENAM (VERS 1880).

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME PREMIER

Avant la mort de son frère Maurice

Avec trois planches illustrées hors texte

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

par

EMILE BARTHÈS

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA et Fils, Editeurs

90, RUE BONAPARTE, 90

ALBI

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

DU SUD-OUEST

40, RUE SÉRÉ-DE-RIVIÈRES, 40

1929



AUX AMIS
CONNUS ET INCONNUS
D'EUGÉNIE DE GUÉRIN
ET DE
MAURICE, SON FRÈRE BIEN-AIMÉ

je dédie avec confiance cet ouvrage.
E. BARTHÉS.

AVANT-PROPOS

Le vendredi 2 juin 1848, les jeunes filles d'Andillac, après avoir déposé dans le modeste cimetière de leur village le corps d'Eugénie de Guérin à côté des restes de son frère Maurice, ne jugèrent pas leur mission terminée. Sous la conduite de leur maîtresse d'école, elles se constituèrent les gardiennes de la tombe de celle qui leur avait appris à lire et à prier, de celle qu'elles appelaient familièrement « la bonne demoiselle du Cayla ». Pendant plusieurs années, elles se firent un pieux devoir, le dimanche, d'arracher les herbes folles qui croissent envahissantes sur les tombeaux. Puis, estimant que leur reconnaissance n'était pas suffisante, voulant d'ailleurs indiquer sans ambages la pérennité de leur souvenir, elles vinrent un jour avec des brassées d'immortelles cueillies de l'autre côté de la Vère et elles les plantèrent sur sa tombe.

Pour qui connaît l'accroissement continu de la gloire des Guérin aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, le geste touchant des jeunes filles d'Andillac prend un sens symbolique et paraît annonciateur de ce qui devait plus tard se produire. Les cœurs jeunes ont parfois des pressentiments d'avenir. Il est certain que la renommée littéraire des Guérin, loin de s'évanouir et de disparaître avec le temps, comme beaucoup de renommées surfaites, est allée sans cesse grandissant. Depuis l'époque de leur mort, chaque génération nouvelle s'est respectueusement inclinée devant eux. La gloire d'Eugénie et de Maurice est de celles qui montent toujours.

Le travail qui se présente aujourd'hui au public n'a d'autre but que de perpétuer le geste des enfants d'Andillac et de rendre plus complète l'œuvre si bien entreprise par des maîtres éminents de la pensée française. C'est une Immortelle de plus jetée sur la tombe de celle dont les cendres reposent à Andillac dans le cimetière aujourd'hui glorieux de sa paroisse natale. Je la dépose avec confiance, car la vie et l'œuvre d'Eugénie portent les marques bien nettes des choses qui ne périssent pas.

*
* *

Rien de plus simple que de raconter la genèse de ce travail, de développer les raisons qui m'ont porté à étudier Eugénie de Guérin et

de marquer les circonstances qui ont décidé ce que j'appellerai ma vocation guérinienne.

L'occasion fut un court entretien que j'eus, en juillet 1908, avec M. Laumonier, professeur alors à la Faculté de Poitiers, au lendemain de ma licence ès-lettres.

« Monsieur l'abbé, vous devriez continuer vos études littéraires. Pourquoi ne pas préparer un mémoire ou rédiger une thèse ? Si vous le faites, tournez de préférence vos recherches du côté des écrivains de votre province. »

J'objectai timidement que l'Albigeois était pauvre en fait de littérature, et qu'à ma connaissance il y avait seulement chez nous deux écrivains de marque, Eugénie et Maurice de Guérin, morts jeunes tous les deux, n'ayant laissé que quelques pages, mais des pages exquises.

« Eh bien ! ajouta-t-il, c'est beaucoup plus qu'il ne faut. Aucun travail d'ensemble n'a été tenté sur eux. Etudiez donc Eugénie et Maurice de Guérin. »

Ce conseil fut donné comme en passant. Il est probable que mon maître d'hier ne s'en souvient plus aujourd'hui. Cela montre, du moins, l'influence que peuvent exercer sur des années de vie quelques paroles jetées au hasard.

Eugénie et Maurice de Guérin ! Les noms de ces doux et mélancoliques poètes de la Terre Albigeoise chantaient dans ma mémoire. Que de souvenirs n'évoquèrent-ils pas en mon âme ?

Je me souvins de l'enchantement éprouvé, vers l'âge de dix-huit ans, à la lecture du Journal et des Lettres d'Eugénie. Les descriptions, concises mais parfaites, des environs du Cayla qui remplissent les pages de ces deux livres avaient éveillé mon sentiment de la nature. Le poignant drame moral qui s'y joue entre l'âme de la sœur et celle du frère m'avait remué jusqu'à l'intime.

Je me souvins des ravissantes et heureuses journées de vacances passées, en compagnie d'un de mes oncles, dans la petite cité de Cahuzac et dans cette vallée de la Vère si poétiquement décrite par Eugénie.

Je me souvins aussi des nombreuses visites au Cayla et des prières faites au cimetière d'Andillac.

Et la pensée se présenta à mon esprit, d'abord falotte et imprécise comme une ombre, puis forte et impérieuse comme une obsession, que la tombe des Guérin était par trop modeste, que leur monument restait inachevé, que leur mémoire méritait d'être plus connue. J'eus alors l'ambition folle de devenir, à la suite de Trebutien, de Barbey d'Aurevilly, de Gandar et de tant d'autres, un ouvrier de leur gloire. Pourquoi ne pas contribuer à mon tour avec mes faibles forces à porter leurs noms à la postérité ? Dès cet instant, ma voie étant trouvée, ma décision fut prise. Je résolus de consacrer à ce travail mes moments de loisirs intellectuels.

Mais la tâche était lourde. Le devoir professionnel prenait la plus grande partie de mon temps. Comme pour Maurice de Guérin, ma liberté se levait dans la nuit. D'autre part, la réputation d'Eugénie de Guérin était solidement établie. Si son nom ne figurait guère encore dans les manuels de littérature, ses écrits se rencontraient dans la plupart des bibliothèques. Le Journal avait obtenu un des plus magnifiques succès de librairie au siècle dernier. Comment, dès lors, oser tenter d'ajouter un rayon à une pareille gloire ? Comment surtout espérer recueillir de nouveaux manuscrits, si nécessaires à la réalisation d'un projet qui semblait s'effondrer par instants. Je connus, comme tant d'autres, l'angoisse du doute et je fus bien près de me décourager.

Cependant le rêve persistait. A la dérobée, pendant mes premières années de professorat, je relisais le Journal et je prenais connaissance de ce qui paraissait sur les Guérin. C'était l'époque où M. Abel Lefranc publiait d'intéressants articles sur Maurice de Guérin dans la Revue Bleue. Quand ces articles devinrent un livre, l'appel que l'auteur adresse aux dernières pages eut un incroyable retentissement sur moi et me confirma dans l'intention de devenir un tâcheron modeste mais actif de la gloire guérinienne. Que M. Lefranc me permette de lui dire publiquement qu'il fut, en cette matière, avec M. Laumonier, mon inspirateur et mon guide.

Depuis lors, je n'ai pas connu de défaillance.

Il faut avouer que les sujets d'encouragements ne m'ont pas fait défaut. En souvenir d'un passé déjà bien lointain, je rappellerai notamment la confiance qu'a bien voulu m'accorder M^{lle} Thérèse de Bayne. Dès la première rencontre, sans la moindre hésitation, elle me confia tout ce que ses tantes Louise et Pulchérie avaient pieusement recueilli. Après cela, me sont venues bien d'autres sympathies dont j'ai fait mention au cours des introductions aux deux volumes des Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne, cependant que j'étais enhardi dans la poursuite de mon persévérant labeur par les brillantes solennités littéraires d'Andillac et du Cayla en 1912, et par les succès mérités des livres de M. Zyromski et de M^{lle} Duhamellet. Pourquoi ne pas mentionner également l'attention bienveillante dont M^{sr} Cézérac, archevêque d'Albi, entoura mon travail et les encouragements paternels qu'il m'a sans cesse prodigués ?

La période de recherches a duré près de vingt ans. Pendant ce temps, je me suis appliqué à ne rien négliger de ce qui pourrait me servir à mettre en relief l'héroïne de mes pensées : conversations avec les derniers survivants de sa génération pour recueillir leurs précieux témoignages; dépouillements d'archives, publiques et familiales, pour contrôler les événements, donner de l'ampleur à mon sujet, fixer des dates, connaître les personnages mêlés à l'histoire d'Eugénie. Puis, avec un sentiment comparable à celui qui pousse

les amis du poverello d'Assise à entreprendre les pèlerinages franciscains, je me suis mis à visiter les demeures que les Guérin avaient habitées et à parcourir les routes sur lesquelles les avaient portés leurs fortunes errantes. Il n'est guère de lieux fréquentés par eux où je ne sois allé à leur intention : le Cayla, Rayssac, Gaillac, Lisle, Toulouse, Cauterets, Caen et Paris, Saint-Martin, Nevers et les Coques, la Chenaie et le Val de l'Arguenon. Il reste toujours aux endroits où les hommes sont passés, où ils ont vécu, où ils ont aimé, où ils ont souffert, où ils sont morts, quelque chose qui permet de mieux comprendre leur vie et leur âme. Leurs pensées et leurs sentiments flottent en quelque sorte dans les contours immuables et dans les teintes changeantes des paysages qu'ils ont admirés.

Pendant mes pérégrinations, ce ne fut pas une de mes moindres joies que de voir se lever une foule de sympathies ardentes et de trouver partout un accueil chaleureux et enthousiaste. Le nom seul d'Eugénie de Guérin suffisait à gagner les cœurs et à faire ouvrir bien des portes. Les reliques des familles m'ont été confiées, quelquefois feuille à feuille, le plus souvent par gros paquets. Peu à peu, sur ma table de travail, le dossier guérinien est devenu étrangement volumineux. Et les documents se sont ajoutés aux documents. C'est sur eux que je me suis penché avec attention, non seulement pour les livrer un jour au public, mais encore pour en extraire la présente vie d'Eugénie de Guérin.

En somme, avec une ténacité faite de confiance et d'amour, je me suis donné à l'étude d'une âme.

L'étude d'une âme ! Chose de peu d'importance, dira-t-on peut-être, pour un travail de tant d'années.

Et cependant cette chose m'a suffi, comme suffit aux rudes paysans des hautes terres tarnaises le champ qu'ils cultivent parce qu'ils découvrent de là un splendide panorama pendant les heures claires du jour, et, la nuit, un vaste ciel semé d'étoiles. Une âme vaut un monde pour qui prend la peine de la contempler, pour qui cherche à en comprendre les infinies richesses. A travers l'âme d'Eugénie de Guérin, j'ai aperçu toute une époque, j'ai cru même découvrir l'humanité entière, pleine de rêves et de souffrances.

Dans mon existence laborieuse, consacrée à de multiples et absorbants devoirs, la biographie Eugénienne a été l'occupation de choix et le charme de mes veilles. Rien n'a exigé des soins plus continus, rien aussi ne m'a procuré plus de bonheur intime.

*
* *

La voilà donc maintenant terminée cette œuvre qui a pris une bonne partie de ma vie. D'autres, sans doute, l'auraient écrite avec plus de talent et plus de brillant, mais ils n'y auraient pas apporté

plus de souci du détail, plus de cœur, j'oserai dire plus de passion. Ces pages ont été composées avec allégresse.

Pas à pas, j'ai suivi Eugénie de Guérin sur le chemin tourmenté de son existence terrestre. Après avoir marqué les diverses influences qui se sont exercées sur elle, je me suis efforcé de décrire exactement son enfance et sa formation au sein de sa famille, ainsi que l'éveil de ses facultés intellectuelles et morales dont l'essor a été rapide et merveilleux. Elle n'a jamais été inférieure à sa tâche. Dévouement et travail, poésie et prière, affection filiale, sentiment de l'amitié, amour fraternel, générosité devant la souffrance se sont partagés son âme. Impossible de ne pas se laisser captiver par la grâce de ses écrits, de ne pas admirer la vaillance et la noblesse de son caractère. Les souffrances qu'elle supporta après la mort de son frère, la solitude des dernières années, la tristesse de son agonie et de sa mort touchent jusqu'aux larmes. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ce fut une des belles âmes de ce *xix^e* siècle qui en compte un si grand nombre, une des vies les plus prenantes et les mieux remplies de cette période romantique dont on s'apprête à fêter le centenaire, une des gloires les plus pures de la France.

Jusqu'ici, malgré la réputation dont elle jouissait, ou plutôt à cause de cette réputation même, elle était fort imparfaitement connue. Elle apparaissait comme une sainte de calendrier et de vitrail de cathédrale, hiératique, éthérée, diaphane, sans mouvement et sans vie, un peu lointaine. Beaucoup la considéraient seulement comme une aimable campagnarde, pieuse et instruite, lisant Platon au coin du feu de la cuisine en surveillant le dîner des domestiques, comme une artiste dont les talents avaient été presque à demi arrêtés dans leur développement par des directeurs sévères, troussant gentiment de jolies mais longues lettres sentimentales, aimant de tout son cœur son père et son frère Maurice, mais vivant dans un monde idéal, loin du nôtre.

En réalité, on la soupçonnait plus qu'on ne la connaissait. Les documents qui sont passés entre mes mains m'ont permis de préciser cette figure trop simplifiée et de la replacer dans son milieu. Le petit monde dans lequel elle s'agite n'est pas quelconque; il ne manque pas de caractère. Ils m'ont servi surtout à tracer d'elle un portrait plus accusé et à la faire revivre de sa véritable vie. Parmi les points de vue nouveaux, je signale en particulier la formation littéraire d'Eugénie, son amitié pour Louise de Bayne, et presque tout ce qui a trait à sa vie parisienne : rapports avec Caroline de Gervain, avec Barbey d'Aurevilly et la baronne de Maistre, et la triste bataille des Dames, et l'incroyable abandon de Barbey... Si elle se rapproche désormais beaucoup plus de nous, combien n'est-elle pas plus émouvante et plus humaine ! Ce n'est plus seulement la rêveuse de la terrasse, aux épaules grêles de sauterelle, à la poitrine d'ascète, c'est la femme forte, fidèle à ses devoirs, à la nature infiniment tendre, un des

grands modèles de sœur et d'amie. Dans sa courte existence, elle a connu les angoisses du cœur, supporté bien des peines, souffert de nombreux déchirements et d'injustices, subi des séparations cruelles. L'épreuve a laissé son âme intacte ou plutôt n'a servi qu'à la purifier.

*
* *

Dans les pages que je livre au public, aurai-je réussi à montrer tout cela et à réaliser mon rêve ? Mes efforts contribueront-ils à apporter une pierre au monument des Guérin, à élever plus haut leur mausolée de façon à attirer l'attention de notre génération qui est, quoiqu'on dise, avide d'idéal et de beauté morale ? Je l'ignore. L'avenir seul le dira. Néanmoins, j'ai conscience d'avoir rempli avec dévouement, — le dévouement des servants antiques, — la tâche que je m'étais imposée. Je souhaite que mon travail, uni à celui de tant d'autres, fasse paraître Eugénie vraiment grande. Elle mérite, tout comme son frère d'ailleurs, non seulement de prendre rang définitivement parmi les bons écrivains de la France, mais encore parmi les âmes privilégiées qui, par le sillon lumineux qu'elles ont tracé ici-bas durant leur court passage, sont dignes de montrer aux autres la voie à suivre. Son œuvre et sa vie, éminemment moralisatrices, sont des sources fécondes d'énergie et d'action. Eugénie de Guérin est un des grands représentants de la clarté, de la sagesse et de la force morale françaises.

Puisse la postérité couvrir sans cesse sa tombe d'Immortelles !

E. BARTHÉS,

professeur de philosophie au grand séminaire d'Albi.

Le Verger, 12 août 1927.

NOTA BENE

Les **citations** sont faites, presque toutes, d'après l'autographe ou une copie de première main.

* Les citations précédées d'un astérisque simple sont inédites.

(*) Les citations précédées d'un astérisque entre parenthèses ont été publiées par mes soins, principalement dans les *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* et constituent mon apport dans la question guérinienne.

[est] Dans le cours d'une citation, les mots entre crochets et en italique ne se trouvent pas dans le manuscrit.

Les **références** se trouvent à la suite des citations, à moins que le texte ne soit suffisamment clair.

Elles sont toutes entre parenthèses et en italique. Ex. : (*Notice d'Eugénie sur Maurice.*)

Les références à des lettres indiquent l'expéditeur, le destinataire, la date. Ex. : (*Victor Mathieu à J. de Guérin, 24 juil. 1827.*)

Le nom de l'expéditeur est supprimé pour les lettres d'Eugénie de Guérin. Ex. : (*A Maurice, 6 sept. 1836.*)

Le nom de Louise de Bayne est mis ordinairement en abrégé. Ex. : (*L. de B. à Marie de Guérin, 21 avril 1830.*)

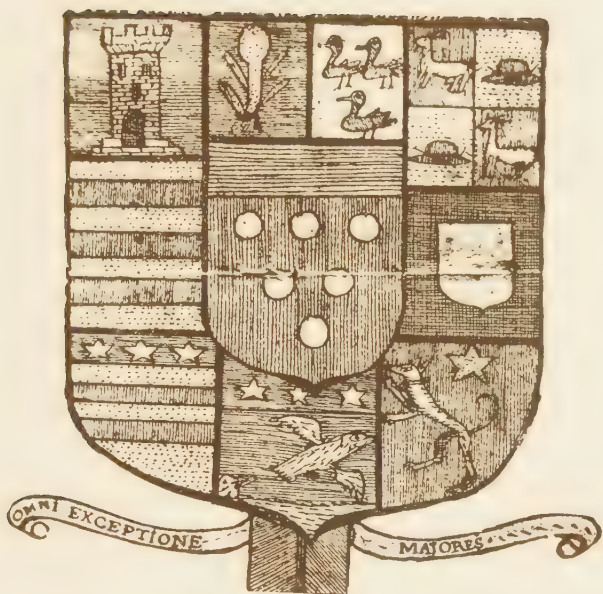
Quand la référence d'une citation est la même que celle de la citation précédente, nous l'avons indiqué par la formule : (*Id.*).

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME PREMIER

Avant la mort de son frère Maurice



ARMOIRIES
DE LA FAMILIE NOBLE DE GUÉRIN DU CAYLA
(D'APRÈS UN TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE)

Le Blason des Guérin du Cayla — de gueules, à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur, — est broché sur les armes des familles nobles dont les Guérin ont épousé les filles.

On y remarque en particulier :

1°. — Au canton du chef dextre, les armes de La Tour d'Auvergne qui sont d'azur à une tour d'argent. (Il y manque les fleurs de lys ajoutées plus tard.)

2°. — Au point du chef, celles des Verdun de Fontès qui sont d'argent à trois verdets de sinople, deux en chef et un en pointe.

3°. — Au flanc senestre, celles des Dulac qui sont de sable à l'écu d'argent.

4°. — Au canton de la pointe senestre, celles des Brignac qui sont de gueules au lévrier rampant.

5°. — Au canton de la pointe dextre, celles des Tonnac d'Alas et de la Maille qui sont d'or à deux fasces de gueules au chef d'azur chargé de trois toiles d'or.

CHAPITRE I

Les lointains ancêtres

I. LES SOURCES DE L'HISTOIRE DES GUÉRIN DU CAYLA. — II. XVI^e SIÈCLE : L'établissement au Cayla. — III. XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES : Une gentilhommière en Languedoc sous l'Ancien Régime. — IV. FIN DU XVIII^e SIÈCLE : Antoine de Guérin. — L'influence ancestrale dans Eugénie et Maurice de Guérin.

Ceux qui sont au courant de la littérature guérinienne ont certainement remarqué, dans le recueil des Œuvres de Maurice publié par Trebutien, les lignes vigoureuses qu'Eugénie de Guérin consacre à l'origine de sa famille :

La maison de Guérin du Cayla porte pour armes : de gueules à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur. Devise : *Omni exceptione majores* (1). Noblesse d'origine inconnue.

Les chroniques de notre famille la disent de race vénitienne. On la trouve établie en France au commencement du IX^e siècle où un Guérin, ou plutôt Guarini (ce nom ainsi écrit jusqu'en 1553), était comte d'Auvergne. D'après Moreri, *Dictionnaire Généalogique*, ce fut la souche des Guérin de Montaigu qui ont été longtemps comtes de Salisbury. Par suite des temps et division des branches, ces Guérin sont devenus seigneurs d'Ols en Quercy, de Rinhodes en Rouergue, d'Apchier dans le Gévaudan, de Laval, de Saignes et du Cayla dans le Languedoc. La descendance et titres de noblesse de cette dernière branche ont été confirmés par jugement souverain prononcé à Montpellier par Monsieur de Bezons, intendant de la province du Languedoc, le 26 novembre 1668.

De cette même origine sont sortis plusieurs hommes marquants. L'histoire cite un chancelier de France, Guérin évêque de Senlis, que la reine Blanche mit à la tête de son conseil, vieillard d'âme fière et rude, dit un chroniqueur, qui ne pouvait inspirer que la confiance mais jamais l'amour, pas même l'amitié. Il donna en plusieurs occasions des marques de son courage, et surtout à la bataille de Bouvines où il rangea les troupes et les anima à bien faire. Voir Moreri, Grégoire de Tours, Philippe Lebreton, historien de Philippe-Auguste.

Il releva l'éclat et la charge de chancelier en faisant ordonner qu'il aurait rang parmi les pairs du royaume. Depuis, il se retira à l'abbaye de Chalais (ou Châlis) où il prit l'habit de religieux et y mourut en 1230.

Vertot cite dans son *Histoire de Malte* deux grands maîtres du nom de

(1) La devise des Guérin est une expression juridique qui s'applique aux témoins irrécusables (*omni exceptione majores*). Il semble qu'on puisse la traduire par : « *Au-dessus de tout soupçon* », ou encore par : « *Sans reproche* ».

Guérin. On possède au Cayla le portrait d'un de ces grands maîtres, Guérin de Montaigu, élu en 1206.

Nous avons eu un cardinal, un troubadour, Guarini, seigneur d'Apchier, qui florissait à la cour d'Adélaïde de Toulouse, nièce de Louis le Jeune, duquel troubadour les mémoires littéraires de l'époque font mention.

Cette famille a donné de tout temps des officiers distingués dont les services sont attestés des signatures de nos rois. Un des derniers, le chevalier Guérin de Bonnac, est mort à Tours, commandant des milices de la Touraine. Il avait épousé une de Longchamps, Barbe-Simone.

Quant aux alliances anciennes, on voit dans les généalogistes, dit le Père Courtade, jésuite généalogiste, dans une lettre à mon grand-père, que les Guérin sont entrés dans les plus grandes maisons de France. Les titres de famille font mention des Séguier, des Dulac, des Bernis, des Latour d'Auvergne. Il est de tradition que la tour qui est dans nos armes vient de cette alliance contractée par un Silvestre de Guérin. J'ai trouvé note de ce mariage, mais non de l'époque. Une fille de Guérin est entrée dans la maison de La Rochefoucauld, marquis de Langeac, en 1270.

Cette page, écrite au début de 1842 pour Jules Barbey d'Aurevilly dont le nom reviendra souvent dans cette biographie, était destinée à fournir des éléments généalogiques en vue d'une *Introduction aux Œuvres de Maurice*. Pour des raisons que nous expliquerons plus loin, le livre projeté ne vit pas le jour. Barbey ne put arriver à faire paraître les écrits de celui qui avait été son plus intime ami. En 1855 cependant, il profita de la publication des *Reliquiæ d'Eugénie*, par Trebutien, pour citer, dans une magistrale étude préliminaire, les documents qui lui avaient été envoyés (1). Il le fit avec éclat et emphase, suivant sa méthode, admirant sans réserves, en Eugénie, la « plume de cygne croisé d'aigle que ses doigts délicats tiennent parfois si droite et si ferme et qui aurait écrit l'histoire aussi bien qu'autre chose ».

L'examen attentif des documents ne permet pas malheureusement de partager complètement cette opinion. Si, au point de vue littéraire, cette page ne manque pas de brillant, elle ne peut être acceptée par l'historien qu'avec d'importantes réserves, tout au moins pour les premières lignes.

L'origine vénitienne de la maison de Guérin du Cayla paraît être une tradition familiale récente qui ne mérite pas créance. Rien ne la démontre.

Il en est de même par conséquent de sa parenté avec les Guarini d'Italie. Dans les généalogies de la famille, dressées pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, il n'en est pas question. Aucun texte

(1) Barbey d'Aurevilly s'était préoccupé de la Généalogie des Guérin, comme le prouve cette note inédite, communiquée par M. Louis Yver :

« Il y a une maison de *Guérin*, originaire de Brignoles, issue d'André Guérin, dont le fils, consul de Brignoles, assista aux Etats de *Provence* en 1487. Il y a eu un Esprit et un Charles de Guérin, chevaliers de Malte, 1557. Ces Guérins sont-ils parents des Guérins d'Alby ? (m'informer). Ils portent de Gueules, à la colombe Essorante d'argent, becquée et membrée d'or. (D'après un manuscrit de J. Barbey d'Aurevilly, 1842-1860).

n'y fait la moindre allusion. Bien plus, des recherches effectuées en Italie par les soins de Marie de Guérin, vers 1865, ne donnèrent aucun résultat.

Faut-il attribuer plus de vérité historique à l'affirmation d'après laquelle les Guérin du Cayla descendent des comtes d'Auvergne, et à la division des branches de cette famille ? Peut-être. Il est toutefois difficile d'être affirmatif. Les origines gardent leurs secrets.

Un détail recueilli sur une feuille volante qui semble avoir été détachée d'un livre de raison permet de s'édifier sur la manière dont cette généalogie, comme du reste bien d'autres, a été dressée. A la fin du XVIII^e siècle, un « historien dénigreur de la royauté » dont on ne cite pas le nom, parlant de la régence de Blanche de Castille, mère de saint Louis, dans un livre destiné à révéler « les crimes des reines de France », racontait, page 171, que cette reine avait mis à la tête de son conseil le chancelier Guérin « *vieillard austère et rude qui ne pouvait inspirer que la confiance et non l'amour, ni même l'amitié* ». Ce sont les expressions même dont s'est servie Eugénie de Guérin dans sa notice. Ce passage étant tombé sous les yeux d'Antoine de Guérin, à la fin du XVIII^e siècle, celui-ci s'empressa de le recopier en le faisant suivre de la note suivante :

* Cette appréciation ne peut que faire honneur aux familles de ce nom, nobles et anciennes, qui peuvent avoir pris origine dans celle de cet illustre chevalier. La nuit des temps et le peu de fortune sont cause qu'on ne peut découvrir la vérité de pareille descendance. D'ailleurs, ce serait inutile, vu le gouvernement démocratique sous lequel nous vivons.

Ainsi, pendant la Révolution, on ignorait au Cayla si on avait des liens de parenté avec le chancelier de la reine Blanche. Et cependant, Eugénie écrit sans la moindre hésitation : « De cette même origine sont sortis plusieurs hommes marquant. *L'histoire cite un chancelier de France...* » Les formules employées n'impliquent aucun doute. Elles ne sauraient être plus catégoriques.

Ce simple fait suffirait à prouver qu'au Cayla, au commencement du XIX^e siècle, on attachait une grande importance à la généalogie. Chez les Guérin, comme dans toutes les familles nobles, on tirait vanité de la race et l'on cherchait à étaler une lignée longue et brillante. Les descendants se glorifiaient des vertus et du courage de leurs prédécesseurs. Au besoin, ils se créaient des ancêtres. Lorsqu'en lisant l'histoire ils rencontraient, au cours des siècles, un grand personnage portant un nom semblable au leur, ils s'efforçaient de se rattacher à lui. Il y avait doute d'abord ; mais, peu à peu, par suite de je ne sais quel mirage du cœur, quelle prestidigitation psychologique, l'incertitude se transformait en assurance. La loi est bien connue de tous ceux qui ont eu à s'occuper de tableaux généalogiques anciens.

Que ce désir d'allonger l'arbre de leur famille ait existé de tout

temps chez les Guérin, cela ne fait aucun doute. Ils avaient une âme fière, profondément aristocratique; ils possédaient au plus haut degré la conviction de descendre d'aïeux illustres.

* Si l'on te demande, à l'armée, si tu descends de La Tour d'Auvergne, tu peux dire hardiment que ta mauvaise fortune ne te permet pas de l'en glorifier, mais que cependant tu en descends par naissance.

Voici le fondement que j'ai de le dire. J'ai fait examiner les armoiries que nous vivifions depuis 1500. On a trouvé que c'étaient les armes de La Tour d'Auvergne, et qu'il n'y manquait que les ornements que les princes y ont ajouté, les fleurs de lys. On trouve encore dans les armes l'alliance avec le cardinal de Tencin et d'autres grands de La Tour d'Auvergne. Je cherche à les vérifier par les actes. Si nos ancêtres nous eussent conservé les parchemins immenses où notre origine était décrite, je ne serais pas dans l'embarras où je suis de chercher les mêmes actes.

Signé : Sept fois De Guérin.

Tout porte à croire que le billet qu'on vient de lire est celui dont s'est servi Eugénie dans ses notes généalogiques pour affirmer l'alliance de sa famille avec les La Tour d'Auvergne et le cardinal de Tencin. Il paraît avoir été adressé par Jacques de Guérin (1696-1771), septième du nom, à son frère Jean-Guillaume (1712-1788) qui fut officier dans plusieurs régiments, dont le régiment de Fumel et celui de Royal Picardie.

Comme ses ancêtres, Eugénie a la vanité de son nom. Elle accepte toutes les traditions et fait siennes toutes ces grandeurs du passé, et cela sans critique, par esprit de famille, parce qu'elle a l'âme haute. C'est le cœur qui parle chez elle quand elle tient la plume. Elle dit souvent, non ce qui est, mais ce qu'elle voudrait qui fût. C'est à nous, par conséquent, à nous défier et à faire toutes les réserves nécessaires.

I. — Les sources de l'histoire des Guérin.

Pour écrire l'histoire de la famille des Guérin, on possède plusieurs groupes importants de documents. Ce sont d'abord les archives de la famille, celles des notaires, des communes et du département du Tarn (1). Il y a là, parmi des choses insignifiantes, des renseignements qui éclairent le chercheur patient sur tout un point d'histoire. C'est ensuite la maintenue en noblesse de la famille de Guérin du Cayla, par jugement souverain de la cour des Aydes de Montpellier en date du 26 novembre 1668 (Cf. *Archives de Montpellier. Catalogue des Gentilshommes de Languedoc dont les titres furent remis devant M. de Bezons, intendant.*)

(1) On en trouvera le détail dans le chapitre consacré à la Bibliographie.

Il convient enfin de consulter plusieurs tableaux généalogiques dressés dans le cours du XVIII^e siècle. Nous en connaissons cinq. Tous commencent en l'année 1514 et sont enrichis de notes marginales. Le plus ancien s'arrête à 1743. Le plus récent porte en tête le blason des Guérin broché sur les armes des familles nobles dont ils ont épousé les filles : une des notes donne la date de 1783. Entre eux, peu de différences quant au fond. Mais le travail psychologique de vanité nobiliaire a fait son œuvre. Le plus ancien tableau a pour titre :

* Généalogie de la maison de Guérin, originaire du lieu de Reinholdes en Rouergue qu'on présume que, avant, elle était sortie d'Auvergne.

Cette formule modeste et peu affirmative devient dans le plus récent une note ainsi conçue :

* En 800, Guérin était comte d'Auvergne. Il laissa de postérité par la tige trois maisons de Guérin, dont une resta en Auvergne, l'autre passa en Berry, et la troisième en Rouergue.

M. le colonel de Bourdès, dans la *Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn* (Août 1913, pp. 141-158), a publié une généalogie détaillée de la famille de Guérin du Cayla. Nous en avons écrit une autre, plus complète, composée d'après une série plus riche de documents; nous la publierons plus tard. Il ne serait pas à propos de le faire dans cette étude générale où il importe de faire œuvre d'histoire. Ce qui convient ici, ce sont les vues d'ensemble. Un historien n'est pas un généalogiste. Il s'appuie sur les généalogies; il donne la vie à la poussière des documents que recueille, avec minutie et avec avidité, le modeste travailleur qui se charge de dresser ces tableaux. Il évoque les divers personnages dont le généalogiste fait mention, les dresse devant lui, les situe dans leur milieu et les désigne à la postérité, en ne retenant que les données vraiment intéressantes.

Faire œuvre d'historien des Guérin, c'est ce que nous nous proposons d'essayer en ce chapitre.

II. — Les Guérin au XVI^e siècle.

Les Guérin sont établis au début du XVI^e siècle dans le diocèse de Rodez, près de Villefranche-de-Rouergue, à Rinholdes dont ils sont les seigneurs. Jean de Guérin, frère d'Antoine qui fut seigneur d'Ols, dans le diocèse de Cahors, avait obtenu la terre de Rinholdes en 1514 par son mariage avec Catherine de Balaguier qui la lui apporta en dot. On sait peu de chose sur lui. Son mérite est d'être le premier des Guérin de l'histoire.

Parmi les fils de Jean, deux méritent une mention particulière : Pierre et Jean. Ils avaient le goût des aventures, aimaient les coups

d'épée. Ce furent de fiers soldats et de vaillants capitaines. Tous deux passèrent, pour batailler, de Rouergue en Albigeois, dans des circonstances que nous allons préciser.

M. Portal, archiviste du Tarn, a raconté dans son *Historique de la région albigeoise* (pp. 88 et ss.), comment les environs d'Albi, pendant tout le xvi^e siècle, furent troublés par des bandes de malfaiteurs d'abord, par les guerres religieuses ensuite. Vers 1530, des troupes armées parcouraient les campagnes et les saccageaient. Les exploits de l'une d'entre elles sont bien connus. Il s'agit de la bande formée des deux compagnies que Blaise de Montluc avait levée en 1537 pour porter secours à la ville de Turin et dont il dut confier momentanément le commandement à un lieutenant. Les soldats n'ayant rien à faire se mirent à piller.

Lisle fut prise d'assaut et saccagée de fond en comble. Puis, cette soldatesque qu'avait rejoint Joachim de Montluc, frère de Blaise, remonta la vallée du Tarn et, d'Albi, où elle n'avait pu entrer, se dirigea vers Castres. Elle essaya vainement de s'emparer de Réalmont, mais quelques petits villages eurent fort à souffrir de son passage. Finalement la bande fut écrasée à hauteur de Saix et périt en partie dans l'Agout. Toutefois, les survivants se maintinrent dans le pays où, durant plusieurs années, ils vécurent de leurs vols. Vers la fin du règne de François I^{er}, les habitants d'Albi se plaignaient encore des « malvivants » qui avaient « bruslé les bleds, répandu les vins et autres vivres », rançonnant d'ailleurs çà et là dans le diocèse les gens de la campagne.

La contrée albigeoise vivait donc, même avant le déclenchement de la première guerre de religion, dans une espèce de terreur. D'un moment à l'autre pouvait apparaître une de ces bandes avides de pillage. Il fallait se garer contre elles et prévenir leurs coups. C'est ce que l'on faisait dans les châteaux comme dans les villages, en s'assurant le concours de chefs jeunes et vaillants venus des régions voisines.

Jean de Guérin à qui l'on s'adressa accourut et vint, le premier de sa famille, de Rhinodes en Albigeois. Il s'installa sur les bords de la Vère dont la campagne riche, peuplée de gentilhommières, pouvait exciter les appétits des pillards. La vallée, encaissée entre des côtes calcaires et boisés, avait maintes fois servi, dans l'histoire, au passage des ravageurs de l'Albigeois. Il était à craindre qu'elle ne fût le théâtre de leurs tristes exploits une fois encore.

Jean de Guérin ne tarda pas à se faire remarquer par son courage et ses autres vertus. Si bien qu'en 1534 il obtenait la main de noble Jeanne de Lapeyre qui lui apportait en dot le Cayla à condition qu'il en prenne le surnom et les armes.

Ce fut dans des conditions analogues que Pierre de Guérin, son frère, obtint la seigneurie de Sanhes, près de Puycelci. Il était passé en Albigeois peu de temps après son frère Jean. Le roi lui avait donné l'ordre de s'y rendre avec sa compagnie. Son centre d'action

fut Puycelci, vieille bastide du ^{xiii}^e siècle qui se dresse majestueuse et fière au-dessus d'un monticule escarpé. De nos jours, cette antique forteresse garde toujours grand air avec ses vieilles maisons, la ceinture de ses remparts et son église voûtée à arêtes ogivales. Elle n'en produit pas moins à celui qui la visite l'impression d'une ville morte que les habitants ont fui et où l'étranger peut se promener à l'aise sans rencontrer presque âme qui vive. On dirait, dans un décor de théâtre agréable à l'œil, une vieille armure de chevalier assez bien conservée. Il y manque la vie.

Cette vie ne lui faisait pas défaut au ^{xvi}^e siècle, au moment où Pierre de Guérin accourut pour la défendre. Puycelci était peuplée comme une ruche pleine. Ses maisons, tassées derrière les fortifications, grouillaient de monde. On s'y sentait en sécurité. La cité était fière de son passé. Une seule fois depuis sa fondation, ses défenseurs avaient été contraints de se rendre : en 1211, à Simon de Montfort. Depuis, elle était restée inviolée. En 1213, une armée de croisés commandée par Amaury de Montfort; en 1320, les pasteurs; en 1363 et 1386, les soldats anglais sous la conduite du vicomte de Montclar avaient en vain essayé de forcer ses portes. La ville, très fortement organisée, s'était courageusement défendue et avait victorieusement résisté à leurs attaques.

Pierre de Guérin, jeune chevalier, eut l'heur de plaire à Isabeau de Lisle de Lavalette qui lui apporta en dot la seigneurie de Laval-sous-Puycelci dont le château existe encore sur la rive gauche de la Vère, à flanc de côteau, au milieu de la verdure des prairies. Ce château, qu'il est facile de se représenter tel qu'il était autrefois, malgré plusieurs transformations, n'offre de remarquable que son vestibule.

Pierre de Guérin eut encore la chance de gagner les bonnes grâces de l'oncle d'Isabeau, Hodet (*alias* Audet) de Sanhes qui, très riche et sans enfant, lui légua en mourant sa seigneurie avec la majeure partie de ses biens. Il devint ainsi seigneur de Laval et de Sanhes. Dans le cours de sa vie, Pierre de Guérin se montra digne de la confiance qu'on lui avait témoignée et donna de multiples preuves de sa valeur, surtout pendant les guerres religieuses. Il fut finalement blessé, à la tête du corps des troupes qu'il commandait, et mourut en 1578. Son testament le montre malade au lit dans la salle située à l'entrée de sa maison de Laval.

Jean, fils aîné de Pierre, se distingua par sa vaillance. Il fut pour les protestants un redoutable adversaire. N'avait-il pas à venger son père, auprès de qui il avait fait ses premières armes ? Dans la région albigeoise, il prit part avec sa compagnie à maintes escarmouches et participa à plusieurs sièges aux côtés des fameux capitaines Guillaume et Antoine de Lapeyre, commandants de Puycelci, fidèles auxiliaires du maréchal de Joyeuse. Il aida à prendre Lombers,

batailla près de Dénat, investit le château des Bordes où sa troupe fut surprise et mise mal en point, fut enfin chargé de châtier les rebelles du fort d'Andilhac. En sa faveur, le duc de Joyeuse rendit une ordonnance pour reconnaître ses bons services envers l'Etat. C'était le 4 juillet 1590 (1).

Mais à cette date, il était devenu depuis quelque temps seigneur non seulement de Sanhes et de Laval, mais encore du Cayla. La mort de son oncle Jean lui avait fait obtenir cette dernière seigneurie en vertu d'une transaction du 8 novembre 1582. Un mariage avec Jeanne de Lapeyre (2) vint confirmer et assurer cette donation.

III. — Les Guérin aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Avec Jean de Guérin, ce que l'on peut appeler la période héroïque des Guérin est à peu près terminée. Pendant deux siècles encore, cette famille donnera sans doute à la France de valeureux officiers de carrière remplissant bien leur devoir, enrichissant leur généalogie, méritant par leur conduite des décorations et des témoignages officiels, comme ce Guérin de Bonnac dont parle Eugénie, ou comme les Guérin de Laval. Mais ce seront des cadets de la famille ou des représentants de branches collatérales.

Les aînés, fixés au Cayla, vivent en gentilshommes campagnards et s'occupent presque exclusivement de l'exploitation de leurs terres. Ils se succèdent de père en fils dans leur château héréditaire. On trouve mention de leur succession dans les tableaux généalogiques. La postérité n'a presque gardé que leurs noms. Ce que l'on connaît d'eux se réduit à des données d'actes de baptêmes, de contrats de mariages, de ventes ou d'achats, de testaments. Quand on a énuméré leurs noms et que l'on a fourni la liste généralement nombreuse de leurs enfants, on a dit à peu près tout ce que l'on peut savoir à leur sujet. Dans la généalogie, pas de figures saillantes, pas de personnages en relief qui tranchent sur les autres; dans la vie de chacun d'eux,

(1) Il existe, au nom de Jean de Guérin, une autre attestation militaire du 14 oct. 1621, mais nous pensons qu'elle regarde un de ses frères. Jean, dit dans les pièces *le plus jeune*, qui mourut sans postérité. Jean de Guérin l'aîné est dit *feu* dans un acte de 1620.

* Nous, prince de Joinville, commandant l'armée de sa Majesté, certifions à qui il appartiendra comme noble Jehan de Guérin, sieur de Sanhes et du Cayla, accompagné de quarante autres gentilshommes a donné des marques de sa valeur et de son courage lors de l'assaut de Ville-Bourbon arrivé le quatre septembre dernier. En foy de quoy je lui ai fait expédier le présent certificat pour lui servir ainsi que de besoin.

Fait au camp le quatorzième jour du mois de octobre mil six cens vingt un

Signé : Le prince de Joinville.

(D'après l'original.)

(2) Jeanne de Lapeyre, fille de noble Guillaume de Lapeyre, commandant de Puycelci, et de noble Balthazar de Turenne, était cousine de Jeanne de Lapeyre, nommée à la page précédente.

point de faits remarquables. L'histoire, tout au moins l'orgueilleuse histoire, n'en a point parlé. Dom Vaissete, le savant bénédictin qui était originaire de Gaillac et qui, comme tel, a dû s'intéresser spécialement aux illustrations de sa petite patrie, ne signale qu'une fois, dans son importante *Histoire de Languedoc*, le nom des Guérin du Cayla aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. C'est assez dire combien leur rôle fut alors effacé et combien il a été peu marquant au point de vue des événements généraux. Ils restent dans l'ombre de la grande histoire.

Le Cayla, durant ces deux siècles, peut être considéré comme un type de gentilhommière en Languedoc. Ses propriétaires vivent en petits seigneurs, dans une modeste aisance, faisant le bien autour d'eux, aimés de leurs domestiques et des paysans des alentours à qui ils rendent service, cherchant à se distinguer par leurs vertus familiales plutôt que par l'éclat des actions héroïques, hantés cependant par des rêves de grandeur et cherchant dans ce but à se rattacher à de grands hommes d'autrefois. Ils n'ont guère d'autre horizon que leur castel et les petites villes voisines : Gaillac, Albi ou Toulouse. Ce qui ne les empêche pas de briguer d'honorables alliances. Leurs occupations principales consistent à faire valoir leurs terres. A la saison de la chasse, ils se plaisent à recevoir leurs amis.

En tout temps, une bonne partie de leurs journées est consacrée à la lecture et aux autres divertissements de l'esprit. Une des caractéristiques des Guérin est leur souci de culture intellectuelle. Bien qu'ils habitent la campagne, ils se tiennent au courant du mouvement général des idées et lisent les ouvrages récents. Les pères font donner à leurs enfants une éducation aussi soignée que possible; ils la complètent eux-mêmes.

Le fils aîné fait souche au Cayla; dans les testaments, il est toujours nommé héritier universel et général. Les autres entrent dans les ordres, — tel Guillaume de Guérin, curé de Cahuzac de 1635 à 1690, — ou suivent la carrière des armes. Quant aux filles, celles qui ne se marient pas restent au château pour y mourir. A chaque génération, le patrimoine est diminué, mais les Guérin sont économes et laborieux; ils savent se contenter de la médiocrité dorée vantée par Horace, et, à force de travail, d'épargne et d'ordre, ils reconstituent leurs biens. Arrivés au terme de leur carrière, ils souhaitent se coucher dans le « tombeau de leurs ancêtres », qui se cache sous une dalle de l'église d'Andillac et où reposent tous les Guérin du Cayla sauf le premier qui avait demandé à être enterré à Cordes. Pour le repos de leurs âmes, il n'est pas rare qu'ils fondent des obits.

On peut se représenter les Guérin du Cayla au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles comme l'une de ces petites familles nobles, bienfaisantes et laborieuses, qui ont contribué à façonner la France en donnant au peuple auquel elles étaient mêlées l'exemple des solides vertus domestiques. C'étaient des gentilshommes terriens, comme il y en avait des quan-

tités dans l'ancienne France, comme il en faudrait beaucoup de nos jours, aimant leur patrie et le clocher de leur village, fortement enracinés au sol sur lequel ils vivaient.

Marie de Guérin, dans une courte notice consacrée à sa famille, a écrit :

* Depuis cette époque [*l'établissement des Guérin au Cayla*] je n'ai pas entendu parler qu'il y eût rien de remarquable dans notre Maison, rien que des sentiments religieux et élevés.

La sœur d'Eugénie donne la note juste. C'est à cette conclusion que nous fait aboutir l'étude de la seconde phase de l'histoire des Guérin du Cayla. Leur situation était simple; leur train de vie, sans faste.

Faut-il aller plus loin ? Faut-il admettre que, durant cette période, l'état de leur fortune était précaire, voisin de la pauvreté ? Maurice l'affirme. Dans une lettre de confidences à l'abbé Buquet, son directeur à Stanislas, il dit en parlant de ses ancêtres :

Vous connaissez ma naissance; elle est honorable, et voilà tout; car la pauvreté et le malheur sont héréditaires dans ma famille et la plupart de mes parents sont morts dans l'infortune. (1828.)

Nous ne pouvons souscrire à un tel jugement. Les Guérin du xvii^e siècle n'étaient point riches, soit. Ils ne possédaient pas de quoi mener un train de grands seigneurs. Ils payaient même des rentes assez fortes au chapitre de Sainte-Cécile d'Albi, au commandeur de Vaour et aux Roquefeuil. Mais il ne vivaient pas dans la misère. Ils avaient de quoi élever leurs nombreux enfants et les faire parvenir à une carrière honorable. Et, s'ils étaient gênés au moment des partages de famille, leur travail et leur sens pratique leur faisaient surmonter, sans trop de peine, les difficultés momentanées de l'existence. L'appréciation de Maurice est donc excessive; c'est un jugement par contraste. Il compare la situation modeste de sa famille à celle d'autres familles nobles dont les fils sont ses condisciples à Stanislas.

IV. — Les Guérin à la fin de l'Ancien Régime.

Dans les dernières années du xviii^e siècle, le chef de famille au Cayla était Antoine de Guérin dont il importe de fixer les principaux traits. Sa figure est trop représentative des gentilshommes de l'Ancien Régime finissant et des nobles qui ont traversé la Révolution pour que nous la laissions dans l'ombre. Avec lui, d'ailleurs, les Guérin du Cayla passent par une troisième phase de leur histoire.

Antoine de Guérin était né en 1741. Un document le dit clerc et docteur en droit. Il épousa, le 12 mai 1777, Reine-Sabine-Libérate de Verdun dont « le teint éclatant et la beauté printannière » restaient encore en 1835, au dire d'Eugénie sa petite-fille, dans le souvenir de

ceux qui l'avaient connue durant sa jeunesse. Elle était une des quatre filles du dernier seigneur de Verdun. Elle apporta en dot, avec une somme d'argent importante, la petite maison que les Guérin ont possédée à Cahuzac, près de l'église, pendant plus d'un siècle, et où elle se retira solitaire avec une vieille servante après la mort de son mari.

Comme ses ancêtres, Antoine de Guérin eut le culte du Cayla qu'il embellit et dont il agrandit les constructions. Comme eux aussi, il fut un amateur fervent des belles-lettres. Son intelligence était souple, variée, curieuse de nouveautés. Sa connaissance approfondie du latin est digne d'être notée. Un de ses livres de raison, tenu du reste avec un soin méticuleux, est parsemé de *latinades*. Des citations d'Horace, de Virgile, de Sénèque, des Livres Saints y voisinent avec les notes qui concernent le paiement de ses rentes ou les souvenirs relatifs à quelques événements de famille. Son âme droite, religieuse, juste, se révèle dans les textes qu'il choisit pour la page de garde et dont il fait en quelque sorte l'exergue du cahier tout entier :

* Sola manet post funera virtus.
Cura de bono nomine.
Nemini furtum facias.
Nam male parta male dilabuntur.

Son goût pour la langue latine était si prononcé qu'il cherchait sans cesse les occasions de la parler. Témoin ce petit fait savoureux qu'Eugénie de Guérin conte à Louise de Bayne, à propos d'une réception d'amis qui venait d'avoir lieu au Cayla. Elle en parle par ouï-dire, n'ayant pas connu son grand-père :

(*) C'était tout à fait une représentation d'autrefois, une soirée de mon grand-père. Il ne manquait que lui, le pauvre homme. Comme il aurait parlé latin avec les curés qu'il aimait tant ! C'était sa manie de parler latin, tellement qu'il ne voulait pas se laisser tâter le pouls par un médecin avant qu'il ne lui eût répondu dans cette langue. Aussi arrivait-il souvent au docteur de s'en aller sans rien faire. (*Vers le 20 janvier 1835.*)

Est-ce à dire que les livres de l'antiquité latine étaient les seuls accueillis au Cayla ? Assurément non. Vers 1780, tout esprit cultivé était engoué des auteurs anciens, mais se tournait aussi volontiers vers les productions nouvelles, comme cela s'était vu deux siècles auparavant, à l'époque de l'humanisme. Personne n'ignore avec quelle rapidité et quel succès les écrits des Philosophes se répandirent en France, aussitôt après leur apparition. Le châtelain du Cayla n'échappa pas à cette mode intellectuelle. Antoine de Guérin lut avec avidité les ouvrages de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau. Par la force des choses, il se laissa séduire. Ne le lui reprochons pas. C'était la faute de son temps plus que la sienne. Et puis, la verve, l'esprit endiablé de Voltaire cachaient l'erreur ; le sentimentalisme de Rousseau la faisait aimer. Il s'imprégna donc de leurs théories.

Cet engouement pour les Philosophes explique l'état d'esprit nouveau qui se fit jour au Cayla à partir de cette époque et l'attitude que l'on y adopta après 1789.

Quand la Révolution éclata, le premier mouvement d'Antoine de Guérin fut de saluer son apparition, de s'attacher à elle, d'accepter ses doctrines et ses réformes. Un souffle régénérateur semblait passer sur la France. Avec bien d'autres gentilshommes de son rang, il se fia à elle. Non seulement il l'applaudit, mais il fut un de ses plus chauds partisans, soit par imprévoyance, ne sachant pas trop jusqu'où cela devait aboutir, soit par prudence, espérant pouvoir modérer dans son milieu le mouvement en avant. Un registre d'Andillac (1) est instructif à ce sujet. On y voit comment Antoine de Guérin se comporte durant la période révolutionnaire.

Il préside, comme maire, le 14 juillet 1790, l'assemblée des citoyens d'Andillac réunis à l'église pour prêter serment à la constitution. Le discours qu'il prononce à cette occasion en chaire est enthousiaste. Il commence par un souvenir classique.

* Mes chers concitoyens, vingt-quatre millions de frères habitant ce vaste empire... sont presque tous assemblés par l'amour et le patriotisme. Quel spectacle si ravissant ! Quelle image si attendrissante nous offre en cet instant la France entière régénérée ! O jour fortuné, ô époque merveilleuse et à jamais mémorable dans les fastes des temps les plus reculés !

Fortia facta cano fastis memoranda futuris.

Le discours tout entier est d'un lyrisme débordant, parsemé naturellement de citations latines. L'orateur chante les bienfaits passés, présents et futurs de l'Assemblée Constituante; il recommande « l'amour, la vénération, le dévouement le plus complet au roi citoyen »; il célèbre la destruction de la Bastille et les « législateurs immortels »; il vante la Constitution, « aussi belle que divinement combinée »; il se plaît à constater la paix qui règne en France; il exhorte ses concitoyens à l'union et à la concorde. Enfin il explique le serment, « ce serment si redoutable et si majestueux qui doit être un symbole de bonheur et de paix », et il invite ses concitoyens à jurer fidélité à la nation, à la loi et au roi.

Ici, dit le procès-verbal, chacun avec respect prononce le mot sacré : « Je le jure ».

Après quoi, M. de Guérin revient avec une prédilection marquée sur la nécessité de l'union :

* Eh bien ! citoyens, ne formons plus à présent qu'une même famille de frères et d'amis... Là où cesse l'union et l'accord, il ne saurait y avoir ni sûreté, ni liberté personnelle.

(1) Ce registre contient les délibérations de la commune d'Andillac du 14 juillet 1790 au 30 octobre 1795 (33 feuillets, sans couverture, 35/23 centimètres). M. l'abbé Barthe, curé d'Andillac, en a donné un résumé fidèle dans *Le Messager d'Andillac-Lentin et d'Alos*, octobre 1924.

Et il termine en remerciant l'assemblée de l'avoir choisi pour maire :

* Que je me trouve heureux d'être né parmi vous autres et d'avoir été élevé librement à la glorieuse place de maire ! Souffrez, mes amis, que je vous assure, avec sensibilité, de la grandeur du prix que j'y attache... Le souvenir n'en finira qu'avec mes jours.

On ne pouvait donner une adhésion plus franche et plus vibrante aux institutions nouvelles. Ce discours, un modèle du genre, ne fut pas le seul que prononça Antoine de Guérin pendant la Révolution. L'année suivante, presque à la même date, les citoyens d'Andillac se trouvaient réunis sur la place publique pour y prêter le serment civique. C'était le 17 juillet 1791. Antoine de Guérin prit de nouveau la parole et parla sur les *Avantages de la Concorde*.

* Levons tous nos mains vers le Père de miséricorde; implorons sa bonté afin qu'il donne une paix durable à cet immense Etat ébranlé chaque jour par quelque nouveau malheur. C'est dans son sein que nous devons tous déposer le serment que je vais prononcer.

Dans ce discours, où il est fait allusion à la fuite du roi qui est qualifiée sévèrement, la note mélancolique commence à percer. L'orateur paraît inquiet de la tournure des événements et semble impressionné par l'absence du curé d'Andillac, l'abbé Albert, qui, courageusement, avec du reste la majorité des prêtres du Gaillacois, s'était refusé à prêter le serment et s'était privé par là du titre de citoyen actif.

Néanmoins, les sympathies du châtelain du Cayla vont toujours à la Révolution, d'autant qu'il a pour le pousser dans cette voie un de ses frères, Roch, prieur commanditaire d'Alzonne en 1762, curé de Virac en 1769, celui-là même qui devint curé jureur d'Andillac depuis le 21 août 1791 jusqu'en décembre 1792 et qui devait aller jusqu'à livrer ses lettres de prêtrise. Antoine de Guérin a la confiance de ses concitoyens. Ceint de son écharpe tricolore, il préside le plus souvent leurs assemblées; et, s'il n'est pas choisi par eux comme maire à l'élection du 13 novembre 1791, il est élu de nouveau le 2 décembre 1792.

Que se passa-t-il, à partir de cette date jusqu'à la fin de la Révolution, à Andillac et dans la famille de Guérin ? Nous ne le savons pas au juste. Le silence des documents est à peu près complet. Nous pensons qu'Antoine de Guérin eut à souffrir de l'état de désordre dans lequel on se débattait à l'intérieur de la France et qu'il subit dans ses biens des pertes sensibles. Malgré les gages qu'il avait donnés aux idées nouvelles, « le citoyen Grein », comme le qualifie sa quittance des impositions de 1792, fut en butte à mille tracasseries. Dans une circonstance impossible à préciser, il fut soupçonné d'esprit réactionnaire et des perquisitions furent effectuées chez lui. On montre encore au Cayla le puits sans eau dans lequel il cacha ses titres nobi-

liaires et autres secrets de famille. Le 22 septembre 1793, la *Société des Amis de la Constitution*, séante à Cahuzac-sur-Vère, demanda, sans l'obtenir d'ailleurs, la mise en arrestation de « M. du Cayla d'Andillac ».

D'autre part, l'apostasie retentissante de son frère et l'exil que dut s'imposer son fils contribuèrent à faire prendre à ses pensées une direction toute différente. On raconte que lorsque Roch de Guérin voulut revenir au Cayla après avoir livré ses lettres de prêtrise, Antoine refusa de le recevoir : « Non, non, arrière, lui dit-il. Je ne te connais plus. Les Guérin ne forlignent pas. » La désillusion d'Antoine de Guérin était grande; les espérances qu'il avait mises dans la Révolution ne s'étaient pas réalisées; ses rêveries philanthropiques avaient croulé. Il vit donc venir avec joie le Consulat auquel il se rallia par amour de l'ordre. Il contribua même au rétablissement du culte dans la paroisse d'Andillac. Mais sa santé était fortement ébranlée par tant de vicissitudes. Il mourut subitement le 8 février 1803, à l'aurore de ce siècle qui devait apporter tant de gloire à sa famille.

*
* *

En résumé, on peut dire que l'histoire de la famille de Guérin du Cayla comprend, en dehors de la nuit des origines sur laquelle on essaie vainement de projeter quelques lueurs, trois phases bien distinctes.

La première englobe tout le xvi^e siècle sans le dépasser de beaucoup. C'est une période active, valeureuse, brillante, marquée par de beaux coups d'épée et de brillants actes de courage. Les Guérin s'établissent en Albigeois et se fixent au Cayla.

La seconde, qui s'étend sur un siècle et demi, depuis 1600 jusque vers 1770, est plus modeste. Elle est caractérisée par un labeur obscur, rude parfois, mais fécond et très méritoire.

La troisième ne comprend que quelques années. Elle est angoissante et critique. Le Cayla, travaillé par des aspirations nouvelles, traverse une crise douloureuse, comme on en éprouve parfois au temps de la croissance, et finit par en triompher.

Voilà, en quelques mots, ce qui résulte de l'étude scrupuleuse des documents.

Cette existence simple des Guérin de l'histoire étonnera peut-être ceux qui considèrent l'illustration des armes ou des lettres comme les premières et comme les seules de toutes les gloires et qui voudraient trouver dans la généalogie des personnages illustres une telle gloire. De fait, les ancêtres connus et certains de Maurice et d'Eugénie ne la possédèrent pas, si l'on en excepte les tout premiers qui ne furent d'ailleurs que des chefs militaires de second ordre. Ce qui distingua, par contre, les Guérin, ce fut avant tout l'esprit de

famille, le sens chrétien, l'amour du sol natal, du pauvre Cayla, et le loyalisme politique.

Chose digne de remarque ! Ces mêmes sentiments, nous les rencontrerons plus tard chez Maurice et chez Eugénie. Leurs lettres, leur *Journal*, leurs poésies en sont imprégnés. Il y aura même parfois en eux, comme chez leurs ancêtres, cette tendance inquiète et douloureuse qui les portera à vouloir s'élever au-dessus de leur modeste condition. En sorte que ceux qui croient à la forte influence de la race, — et nous sommes de ce nombre, — ne manqueront pas de constater que les ancêtres imprimèrent fortement leur marque sur le talent de ces merveilleux écrivains qui les représenteront aux yeux de la postérité.

Qu'importe, par conséquent, si les Guérin ne comptèrent pas parmi leurs ascendants quelques-uns des organisateurs des grandes victoires françaises, comme le chancelier de la reine Blanche. Qu'importe même si leur arbre généalogique ne porte pas Guarini, le doux poète italien, l'auteur du *Pastor Fido*, ou Garins d'Apchier, le gai troubadour du Gévaudan qui composa la poésie jadis célèbre :

Quan foill'e flors reverdis
Et aug lo cant del rossignol... (1).

Le sang ancestral a, du moins, été assez riche pour leur infuser à tous deux, avec la gamme la plus riche des sentiments délicats, ce qui donne âme et vie aux véritables poètes.

(1) « Quand les feuilles et les fleurs reverdissent et que se fait entendre le chant du rossignol... »

CHAPITRE II

La Famille

I. JOSEPH DE GUÉRIN : Education et premières années. — Son mariage. — Ses vertus morales. — Ses qualités intellectuelles. — Les *Essais*. — II. GERTRUDE FONTANILLES : Son origine et ses vertus.

Si les hommes sont redevables à ceux qui ont longtemps vécu avant eux et si les qualités qu'ils possèdent sont le résultat du trésor des vertus acquises par leurs lointains ancêtres, ils doivent incontestablement beaucoup plus encore à ceux qui les ont engendrés immédiatement à la vie. Les âmes des enfants, comme leur corps, se façonnent à la ressemblance de leurs parents. Eugénie de Guérin n'a point échappé à cette loi psychologique.

I. — Joseph de Guérin.

Son père, Jean-Guillaume-Joseph de Guérin, né le 11 mars 1778, fut baptisé le lendemain, dans l'église de Cahuzac, par son oncle, Roch de Guérin, prieur d'Alzonne, curé de Parizot. Il eut pour parrain Jean-Guillaume de Guérin, son grand-oncle, et pour marraine Jeanne-Rose de Galoup de Lézer, sa grand'mère maternelle. M. de Verdun, son grand-père, l'appelait familièrement *Guérinou*.

Elevé d'abord dans une petite pension de Gaillac, chez Millicou, il termina son éducation, quand les écoles eurent été fermées par la Révolution, au Cayla sous la direction d'un précepteur nommé Joseph Caillau.

En 1791, son jeune âge (13 ans) ne l'empêcha pas d'être nommé lieutenant de la garde nationale d'Andillac dont Jean Gastou était commandant. L'histoire ne dit pas comment il s'acquitta de ses fonctions. Ce devait être chose singulière et amusante que cette troupe andillacoise qui comptait pour un de ses chefs un enfant de treize ans. Il s'agissait seulement, il est vrai, d'une distinction honorifique, dans laquelle les gens d'Andillac virent une approbation donnée par leur châtelain aux institutions révolutionnaires.

Mais ce gage de patriotisme ne fut pas jugé toujours suffisant. Joseph de Guérin, pour des motifs qui nous sont inconnus, se vit obligé, quelques années après, de s'enfuir de chez lui, de quitter

Andillac, de se cacher quelque temps chez Pons, à Campagnac (1), sur les confins de la profonde forêt de la Grésigne, puis finalement de s'exiler et de traverser les Alpes en compagnie de Victor Genton de Villefranche, son voisin et ami de Clairac. Eugénie, qui mentionne l'exil de son père, parle, mais sans fournir aucun détail, de son séjour à Milan, et de sa visite à la célèbre cathédrale.

L'éloignement, mi-volontaire, mi-forcé, de Joseph de Guérin pourrait inciter à voir en lui un tempérament chevaleresque, porté aux aventures. Ce serait se tromper que de le croire. Il prouve seulement sa défiance à l'égard des institutions politiques d'alors et son attachement à la royauté. Au fond, son naturel n'avait rien d'héroïque. Le futur héritier du Cayla tenait de ses ancêtres agriculteurs plus que de ceux qui s'étaient vaillamment battus au xvi^e siècle pendant les guerres civiles et religieuses. Dès que les circonstances le permirent, il retourna dans son castel auprès de son père, et quand il y revint, comme l'époque de sa conscription approchait, il fit le possible pour s'en dégager. La loi sur le remplacement militaire lui permit de réussir. Il faillit cependant échouer. Cent écus manquaient à son père pour payer un remplaçant et l'on ne trouvait qu'un usurier qui ne voulait les prêter qu'à cent pour cent. Fort heureusement, une excellente parente, Adélaïde de Sainte-Colombe, les avança sans aucune redevance; geste généreux qui fut, au Cayla, l'objet d'une longue reconnaissance et qui unit plus profondément que par le passé les Guérin à la famille de la bienfaitrice.

Cette reconnaissance fut d'autant plus vive que la libération des obligations militaires permit au père d'Eugénie de contracter mariage avec une jeune fille de Campagnac, Jeanne-Victoire-Gertrude Fontanilles, née le 18 mars 1776, troisième enfant d'une famille qui devait en comprendre quatre. Son arrière-grand-père avait exercé les fonctions d'avocat au Parlement de Toulouse. Son père, Jean-Antoine, qu'elle avait à peine connu puisqu'il était mort trois ans après sa naissance, paraît dans les actes officiels sous la dénomination de bourgeois de Campagnac. Gertrude Fontanilles n'appartenait donc pas à une famille illustre; ses ancêtres étaient seulement honorables. Elle ne possédait qu'une modeste aisance et ne pouvait apporter en dot que 20.000 francs. Mais Joseph de Guérin avait l'âme assez haute pour ne pas considérer avant tout, dans celle qu'il choisissait pour compagne, la fortune ou la naissance. « La personne avant la dot », telle était une de ses maximes. Il préférait aussi à la noblesse du sang celle que donne la vertu. Et comme, dans la période critique de sa vie, alors qu'il se cachait pour éviter les vexations révolutionnaires, il

(1) Une tradition veut qu'il se soit caché dans la chapelle de Saint-Salvy, aujourd'hui détruite, située sur la hauteur entre Campagnac et Vaour.

avait eu tout le loisir pour s'assurer des mérites de la jeune fille, il n'hésita pas à lui offrir sa main.

La bénédiction nuptiale fut donnée le 1^{er} février 1802 dans l'église de Campagnac par l'abbé Azagny, qui prend fièrement dans l'acte religieux le titre de prêtre légitime (1). Un long cortège d'amis accompagnait les jeunes époux. Tout était à la joie et à l'espérance. On venait de sortir du cauchemar de la Révolution et, dans les campagnes, le rétablissement du culte catholique était déjà un fait accompli. Le Concordat, signé le 15 juillet 1801, allait être converti en loi le 8 avril 1802 et promulgué solennellement le 18 avril, jour de Pâques.

Les jeunes mariés s'installèrent au Cayla. C'est là qu'ils passèrent leurs années de bonheur et que Dieu leur donna quatre enfants : Erembert, Eugénie, Marie et Maurice. Nous les suivrons sous peu dans leur vie de famille. Mais auparavant, pour mieux expliquer la suite des événements et pour mieux comprendre l'âme d'Eugénie de Guérin, il convient dès maintenant de connaître les qualités dont ils donnèrent l'exemple.

Joseph de Guérin est le type achevé du gentilhomme rivé à un pays, à un sol qu'il aime et qu'il féconde, gardant jalousement les meilleures traditions de sa race. Sa vie se passa dans l'accomplissement du devoir.

Il est facile de se le représenter. Nous avons de lui une fiche signalétique et un dessin.

(1) Copie de l'acte du mariage religieux de Joseph de Guérin :

L'an mil huit cent deux et le premier jour du mois de février, après la publication des bans du futur mariage entre :

Monsieur Jean Guillaume Joseph Guérin, habitant du Cayla, commune et paroisse d'Andilhac, âgé de 24 ans, fils de M. Antoine Guérin aussi propriétaire habitant du dit Cayla commune et paroisse du dit Andilhac, et de dame Reyne Sabine Libérate Verdun, d'une part;

Et entre demoiselle Jeanne Gertrude Victoire Fontanilles, habitante de la commune et paroisse de Campagnac, âgée de 24 ans, fille de feu Jean Antoine Fontanilles aussi propriétaire et de demoiselle Elisabeth Albenque, habitants quand ils vivaient de la dite commune et paroisse de Campagnac, d'autre part;

Faite au prône de la messe de paroisse le 10, 17 et 24 janvier sans qu'il se soit trouvé aucun empêchement ou opposition, je soussigné, prêtre légitime desservant la paroisse du dit Campagnac, ai reçu en cette église le mutuel consentement de mariage des susdites parties et leur ai donné la bénédiction nuptiale avec les cérémonies prescrites par la sainte Eglise.

Présent et consentant le dit Guérin père et dame Verdun mère du nouveau marié, et Jean Pierre Fontanilles propriétaire et habitant de la dite commune et paroisse de Campagnac, frère de la nouvelle mariée.

Et encore en présence de M. Jean Joseph Adhémar, propriétaire habitant de la commune de Cahuzac, parent par alliance du nouveau marié; de M. Louis Hippolyte Galoup Lezert propriétaire habitant à Castres parent aussi par alliance; de Pierre Louis Antoine Roquier, habitant de la commune d'Alos, allié, et de M. Jean Antoine Guérin, institeur (*sic*), habitant dans la commune de Sénouillac, oncle du nouveau marié.

Lesquels, après avoir été par moi avertis des peines portées par les anciens édits contre ceux qui certifient en ce cas des faits qui ne sont pas véritables, nous ont attesté ce que dessus sur le domicile, l'âge, la qualité et la liberté des dites parties et ont signé avec l'épouse et l'époux.

Signé : Azagny, prêtre légitime; Fontanilles..... Vaissière née Fontanilles.

Le signalement se trouve dans un laisser-passer du 29 mars 1815. A cette date, le père d'Eugénie, âgé de 37 ans, avait une haute taille, les cheveux et les sourcils noirs, les yeux châains, le nez effilé, le visage ovale, le teint clair.

Le dessin au crayon, de beaucoup postérieur, date des dernières années de sa vie. Marie, sa fille, l'a fait reproduire en photographie. Joseph de Guérin est déjà courbé par l'âge. C'est le bon patriarche qui penche vers la tombe et qui a derrière lui un long passé de travail et de douleurs. Ses yeux sont calmes; ses traits respirent la bonté. Il produisit une forte impression sur François du Breil de Marzan à qui on l'envoya en souvenir de Maurice, son ami.

* Merci, Mademoiselle, écrivit-il à Marie, de la bonne pensée que vous avez eue de m'envoyer le portrait de Monsieur votre père, noble figure qui porte l'expression de la noblesse et de la vertu, et inspire la vénération. J'y ai retrouvé quelque chose de la physionomie et de l'attitude de Georges-Maurice. Je suis bien touché de ce beau cadeau. (*De Marzan à Marie de Guérin, 25 janv. 1863.*)

Le trait dominant que met en relief ce portrait est, en effet, la bonté. Comme on peut s'en rendre compte à la lecture de l'abondante correspondance qu'il a laissée, Joseph de Guérin est doué d'une sensibilité très vive. Son amour pour ses enfants est très grand. Avec un intérêt qui ne se dément jamais, il les suit dans les diverses étapes de leur vie, leur prodigue ses bons conseils, cherche à provoquer leurs confidences et, à l'occasion, ne leur ménage pas de doux reproches. N'ayant rien de caché pour eux, il voudrait qu'ils agissent de même envers lui. Ce qui lui procure le plus de plaisir de leur part, ce qu'il leur réclame, c'est l'ouverture d'âme. On sent qu'il n'éprouve pas de plus grand bonheur que de se voir traité par eux, non comme un père que l'on craint, mais comme un ami à qui l'on dit tout et à qui l'on se confie. C'est pour cela qu'il les appelle sans cesse ses amis. Une de ses formules ordinaires en terminant les lettres à Maurice est : « Adieu, mon ami, aime-moi comme nous t'aimons tous. » Serait-il téméraire dès lors d'affirmer que le besoin de s'épancher, qui a donné naissance à l'immortel *Cahier vert* de Maurice et au *Journal* d'Eugénie, a été provoqué et développé par la tendresse affectueuse de ce cœur de père ?

Que la bonté soit la qualité maîtresse de M. de Guérin, nous en avons un témoignage éclatant dans ces lignes qu'Eugénie écrivait le 5 novembre 1839 :

Posé mon front sur les mains de mon père posées sur ses genoux. Oh ! le doux oreiller ! Tout mon cœur s'était porté à ma tête, dans ce repos, pour en jouir. Mon père est bon, d'une bonté tendre, ardente et pour ainsi dire amoureuse, comme on dit de la bonté divine dont les pères tiennent, et il se fait aimer avec abandon. (*Journal.*)

Quelques mois plus tard, le 2 avril 1840, elle ajoutait qu'il était « le plus compréhensif et le plus indulgent des pères ». Il la « laisse dire, faire, écrire, sans s'informer, sans suspecter ». Cette tendresse était confiante.

La bonté de Joseph de Guérin ne se confinait pas dans le cercle restreint de la famille. Elle rayonnait autour de lui, sur tous ceux qu'il approchait et en particulier sur les habitants d'Andillac. Il visitait les malades le dimanche après la messe, causait avec tout le monde, s'intéressait aux enfants et aux récoltes (1). Alexis Malric, meunier au Cayssié, se plaisait à raconter à la fin de sa vie que « Monsieur le Vieux », — c'est ainsi qu'il appelait son ancien maître, — craignait toujours, aux règlements de comptes, de ne pas lui donner assez pour ses peines et son travail. Il ne le quittait jamais sans lui poser familièrement cette question révélatrice d'un excellent cœur : « Dis donc, Alexis, gardes-tu au moins assez de blé pour tes enfants ? »

Un autre trait de bonté de M. de Guérin a été conservé par Gabrielle Delzant qui le tenait de M^{me} Erembert :

Grand Gilles était au Cayla, mais sa femme et ses enfants étaient au loin. Un jour M. de Guérin, le père, voit un bambin de cinq à six ans qui mendiait : « Qui es-tu ? — Le fils à Grand Gilles. — Comment ? Et tu demandes ton pain ! Cela ne doit pas être. Prends ce panier, et va au champ ramasser des pierres, il y a du travail pour toi. » (*Lettres-Souvenirs*, chap. XV.)

Les subordonnés sont toujours sensibles à la délicatesse de tels procédés. Aussi les gens d'Andillac aimaient-ils le propriétaire du Cayla. Quelle joie pour Eugénie de le constater !

(*) Papa ne sort pas encore. Pour la première fois, il alla dimanche à la messe. Ce fut comme une résurrection. Tout le monde le regardait, l'entourait. Les femmes lui touchaient les jambes en lui faisant la révérence. On voyait bien que notre père est aimé. Cela fait plaisir et rappelle le bon vieux temps. Nos paysans nous sont encore attachés : les nouvelles idées, qui leur gâtent l'esprit, n'ont pas autant gagné le cœur. Mon père a dîné au presbytère, le bon curé l'a voulu garder tout un jour. Le plaisir était mutuel, car mon père aime *tendrement* son pasteur. (*A L. de B.*, 10 oct. 1836.)

Les qualités de l'esprit ne font pas plus défaut à M. de Guérin que celles du cœur. De son éducation aussi soignée, avons-nous dit, qu'elle pût l'être dans une période aussi troublée que les dernières années du XVIII^e siècle, il garde un goût prononcé pour les belles-lettres. Et ce goût se traduit non seulement par des lectures abondantes et choisies, mais encore par des compositions de toutes sortes. A vingt ans, profitant des nombreux loisirs que lui laisse le

(1) Souvenirs d'Antoine Thau, d'après le carnet de l'abbé Moisset.

soin de ses propriétés, il s'adonne à l'art d'écrire. Ses préférences vont à la poésie et aux maximes morales. On garde de lui un groupe de cahiers renfermant des *Essais* que M. l'abbé Decahors a patiemment déchiffrés et dont il importe de dire un mot à cause de l'état d'esprit qu'ils révèlent.

Dans ces *Essais*, les poésies tiennent le premier rang par leur nombre. Parmi elles, se remarquent d'abord quantité de pièces fugitives, de ces agréables poésies de circonstances qui font la joie des réunions de parents ou d'amis : ballades à sa fiancée, chansons allégoriques, impromptus, vers à une nouvelle mariée. Parfois le ton s'élève, le souffle est plus abondant, plus vigoureux. Joseph de Guérin aborde les genres chers au XVIII^e siècle finissant. Signalons en particulier une série d'épîtres à son beau-frère, M. de Tonnac fils, de la Caillavié, qui roulent sur des différents de famille relatifs à la succession de son père Antoine de Guérin. Comme cela se voit souvent, les deux beaux-frères se jugent lésés l'un et l'autre.

* Tu dis que le bon droit dans ta cause réside;
Je crois que l'équité dans la mienne préside.

Un procès est imminent. Joseph fait tous ses efforts pour l'éviter. Parlant le langage de la raison et du bon sens, il conseille de ne pas porter la querelle devant les tribunaux et de résoudre le conflit à l'amiable.

* Mais quoi ! nous verrait-on, pour nous mettre d'accord,
Avoir recours au juge, à l'huissier, au recors ?
Quoi ! nous faudrait-il voir un défenseur tout blême
Perdre notre procès, plus tremblant qu'un carême
Venir à l'un de nous, d'un air tout suppliant,
Pour dire : « Veuillez bien me payer mon argent.
Il vous reste l'appel, et, par seconde instance,
Votre cause paraît avoir quelque assurance.
Quoique perdue déjà, vous pourriez la gagner.
Votre procès est bon si on sait le juger. »
Mais non, nous n'irons pas d'un tribunal malin
Faire gloser de nous du soir jusqu'au matin,
Et l'on n'entendra pas la chicane infernale
Faire mugir l'écho de la grande salle.

Le conseil, qui ne manquait pas de sagesse, fut-il écouté et suivi ? Rien ne nous a permis de le savoir. En tout cas, l'affaire ne marcha pas toute seule. On le devine au ton amer et mordant des dernières pièces qui sont de véritables satires. Les rivaux se traitèrent de mauvais poètes, tels Trissotin et Vadius de la comédie de Molière.

La partie poétique de ce curieux recueil contient encore une épître intitulée : « *Les Avantages de la Bêtise* », qui rappelle par certains traits la satire de Boileau *A son esprit*. Eugénie fit plusieurs

fois allusion à cette pièce (1). Le poète, dans une déclaration amusante et paradoxale, soutient que la science est cause de souffrances et déclare faire choix de la bêtise.

* Renonçant à ce vain étalage

D'érudit, de savant, de subtil et de sage,
Je ne veux et n'aurai pour tout titre et tout lot
Que l'avantage heureux dont peut jouir un sot,
Qui est d'être content, satisfait de lui-même,
Frais et gaillard, et non pas le teint blême
Comme l'est un savant à face de carême,
Qui, veillant nuit et jour pour devenir auteur,
Sec d'imagination, devient compilateur.

Rien de cela ne maigrit la bêtise.

Les choses sont au mieux. Tout se trouve à sa guise
Pourvu qu'elle ait pour manger et dormir.

Assurément, les poésies des *Essais* sont médiocres et ne placeront pas très haut leur auteur dans le royaume des lettres. Néanmoins, on ne peut qu'admirer l'élégant badinage de l'ensemble qui rappelle la manière alerte et bien française de Marot, de Régnier, de tant d'autres spirituels écrivains des xvi^e et xviii^e siècles. Et l'on se sent porté à l'indulgence en songeant que ces timides compositions préludent à cette efflorescence de poésie vraie qui va bientôt surgir au Cayla.

Les *Essais* de Joseph de Guérin renferment en outre une série de considérations morales. Les thèmes en sont divers. Il y en a sur le mariage, la philosophie, la noblesse, l'amour des richesses, etc. La manière dont ces sujets sont traités prouvent de l'observation, de la réflexion, une grande élévation d'âme. Écoutons le jeune moraliste dissenter, par exemple, sur l'hérédité de la noblesse :

* Le noble me paraît être un homme au-dessus du vulgaire par ses vertus sociales et privées. Si ces vertus sont héréditaires, il est juste que la récompense le soit. Mais, s'il se trouve un échelon qui en interrompe la chaîne, n'est-ce pas une honte qu'une noblesse transmissible pour ceux qui se font gloire d'une suite d'aïeux dont parmi le nombre on en trouve d'infâmes ? En conséquence, je dis que la noblesse personnelle est bien plus estimable que celle qui se perd dans la nuit des temps... Une âme vraiment noble ne veut de distinction que ses propres vertus.

Oh ! comme cette pensée est juste ! Elle peut servir à caractériser toute la vie de Joseph de Guérin lui-même, car il eut une âme de cette trempe. Elle révèle quels sentiments il inspira à ses enfants et l'idéal qu'il cherchait à leur faire atteindre.

On peut comprendre facilement maintenant combien l'influence d'un tel père dut être profonde sur la formation de l'esprit de ses enfants. Et, de fait, Eugénie tient de lui la noblesse de cœur, le

(1) Cf. *Lettres à Louise de Bayne* : I, 139, 143, 247.

sens de la bonté, son amour du travail intellectuel, voire le goût des réflexions morales.

II. — Gertrude Fontanilles

L'action de sa mère sur elle, pour avoir été moins longue, n'en fut pas moins importante et heureuse. Quelle est la mère qui ne laisse pas des traces profondes et ineffaçables sur ses enfants ? Voulez-vous savoir d'où viennent les dispositions morales qui se manifestent en eux ? Ne vous contentez pas de connaître les vertus paternelles; cherchez aussi la qualité de l'âme de la mère.

Gertrude Fontanilles a été, au dire d'Eugénie, « une femme parfaite ». La postérité a ratifié ce jugement dicté par la vérité des faits autant que par un sentiment d'amour filial. Respectueusement, elle s'est inclinée devant la personnalité morale de cette épouse et de cette mère qui a toujours fait preuve d'une vertu irréprochable, d'une grande dignité de vie, d'une piété exemplaire et d'une haute intelligence. Il est probable assurément qu'on ne parlerait pas d'elle si elle n'avait pas compté parmi ses enfants Eugénie et Maurice, malgré les qualités dont elle était ornée et qui firent honneur aux siens. Etre oublié est le sort ordinaire de la vertu modeste. Avoir été la mère de Maurice et d'Eugénie ainsi que leur éducatrice reste donc son plus beau titre de gloire. Mais cet honneur ne doit pas faire oublier ses autres mérites.

Gertrude Fontanilles s'est montrée la digne compagne de son mari, affectueuse et tendre, courageuse devant les difficultés de l'existence, aimant le travail, ne reculant pas devant les besognes rudes et sans éclat. Dans les moments pénibles, elle le soutint de toute sa force morale.

A ses enfants, elle témoigna beaucoup d'amour, de bonté et de dévouement, leur inculquant par ses conseils et son exemple les solides leçons chrétiennes, car son âme était profondément religieuse. Sa formation intellectuelle fut suffisante pour lui permettre de mener à bien l'éducation de ses filles et de commencer celle de ses fils. A son contact, Eugénie acquit ce goût du travail qui donnera à sa vie une si forte valeur sociale. Ce fut auprès de sa mère également qu'elle apprit à s'occuper de son jeune frère, et l'amour fraternel qu'elle témoigna à Maurice ne fut qu'un reflet de celui dont il avait été entouré par sa mère.

Comme nous le raconterons en détail plus loin, Gertrude Fontanilles mourut en pleine jeunesse, et sa disparition parut interrompre brutalement l'œuvre à laquelle elle avait donné tout son cœur. Il n'en fut rien cependant. Sa mort contribua plutôt à fixer son image sous les yeux de l'âme de ses enfants et servit à idéaliser ses

vertus en les donnant comme un modèle à atteindre. Il est touchant de voir, avec quelle continuité, à chaque anniversaire de sa mort, les enfants se groupaient autour de leur père, au moins par la pensée, et priaient pour l'âme de la chère disparue. Plusieurs fois, pendant ses années de collège, Maurice communia à cette intention. Une fois, même, il réserva sur ses petites économies de quoi faire célébrer une messe. Morte, la mère d'Eugénie vécut donc dans la mémoire et le cœur de ses enfants, et son doux souvenir continua en eux l'heureuse et féconde influence qu'elle avait exercée durant sa trop courte existence.

CHAPITRE III

Le Cayla

Respect dont il est entouré. — Dessins de Raymond de Rivières et lithographies. — Les aquarelles de M^{me} Manesse-Lecœur. — Descriptions littéraires par Larmartine, Gabrielle Delzant, Anatole Le Braz, M. Zyromski, etc. — Le Pays Albigeois. — La Vère et Cahuzac. — Andillac. — D'Andillac au Cayla. — Le château. — La terrasse. — Modifications apportées au Cayla du xvin^e au xx^e siècle. — La cuisine. — La grande salle. — La chambre de Maurice. — La chambrette.

Après l'influence lointaine des ancêtres et celle plus immédiate des parents, toute âme humaine subit, même malgré elle, l'action pénétrante du pays natal. Elle se forme à l'image des choses qui l'entourent. Les premières visions de la nature qui tombent sous les regards, les premiers horizons qu'on contemple donnent à l'imagination et par là même à la pensée leur pente naturelle (1).

Tel fut le cas d'Eugénie de Guérin. Il est donc important, pour bien connaître son âme, d'avoir une idée exacte de sa contrée, le pays d'Andillac, et de son château, le cher et immortel Cayla. La chose est d'autant plus nécessaire qu'Andillac et le Cayla ont été pour elle le centre de son affection et de son histoire.

*
**

Le Cayla ! Mot magique, éclatant, qui résonne à l'oreille comme un bruit de fanfare dans un ciel clair. Ce nom est un de ceux que le monde vénère et dont la fortune est loin de toucher à sa fin. On ne le prononce qu'avec respect. Il signifie et représente un de ces endroits privilégiés où certaines âmes, éprises d'idéal, aiment à se réfugier pour y vivre une vie de cœur intense (2). Il évoque une

(1) Cette influence du sol natal, Eugénie l'a fort bien exprimée dans son *Journal*, 1^{er} mai 1839.

« Notre âme s'étend sur ce qu'elle voit, elle change comme les horizons, elle en prend la forme, et je croirais assez que l'homme en petit lieu a petites idées, comme aussi riantes ou tristes, sévères ou gracieuses suivant la nature qui l'environne. Chaque plante tient du sol, chaque fleur tient de son vase, chaque homme de son pays. »

(2) Tout récemment encore deux admiratrices d'Eugénie ont donné le nom de *Cayla* à un chalet qu'elles ont fait bâtir, à l'écart, dans les monts du Lyonnais, pour y vivre une vie toute d'amitié et de dévouement.

de ces demeures consacrées par un passé de souffrance et de talent qu'adopte la piété des générations. Bien que ces sortes de demeures se trouvent répandues un peu partout dans le monde : Avila en Espagne, Assise et Sienne en Italie, c'est la France pourtant qui se glorifie à juste titre d'en posséder le plus grand nombre : Domrémy, les Rochers, les Charmettes, la Chenaie, Ars, etc. On s'y rend en pèlerinage une ou deux fois dans la vie; on y passe quelques heures dans le recueillement; puis, en les quittant, on emporte comme souvenir une fleur, une brindille verte, ou tout autre objet insignifiant qui n'a aucun prix pour les autres mais que l'on conserve parmi des reliques les plus chères. On y revient souvent en pensée, aux douces heures de rêve, pour s'y entretenir avec des ombres aimées à qui l'on demande l'oubli passager des réalités banales ou douloureuses de l'existence.

Comme toutes ces demeures qui appartiennent au patrimoine moral de l'humanité, le Cayla a tenté le crayon des dessinateurs, le pinceau des aquarellistes, la palette des peintres.

A notre connaissance, la plus ancienne représentation du Cayla est le dessin que l'on doit à Raymond de Rivières, ami et condisciple de Maurice, futur général de division, organisateur après 1870 des forteresses de l'Est. L'ayant crayonné à l'occasion d'une de ses visites en septembre 1832, il l'acheva à Rivières d'où il le rapporta après en avoir fait trois exemplaires légèrement différents.

(*) Il [*Raymond*] m'a porté trois Cayla, écrivait avec joie Eugénie de Guérin à Louise de Bayne, fin octobre 1832, un pour vous et deux pour moi. Vous verrez quelle idée neuve il a suivi dans le vôtre.

Quelques jours plus tard elle ajoutait :

(*) Dès que je le pourrai, je vous enverrai le Cayla de Raymond; c'est fort original, vous verrez. Vous pourrez me suivre partout. (16 janv. 1833.)

De ces trois exemplaires, l'un resta au Cayla, l'autre fut envoyé à Rayssac, le troisième devait être donné par Maurice à Hippolyte de La Morvonnais. C'est ce dernier qui servit de modèle à la lithographie éditée par Trebutien en 1862 et à l'illustration qui orne le livre de M. Abel Le franc. Le dessin de Raymond de Rivières ne manque pas d'allure et offre un réel intérêt documentaire.

Lorsqu'il le vulgarisa pour les amis des Guérin, Trebutien reproduisit en même temps deux autres dessins montrant le Cayla sous des aspects différents : le côté de la chambrette; l'entrée principale du nord. Quelle était leur origine ? Nous n'avons pu le savoir. Marie dit seulement à Trebutien que l'un d'entre eux vient d'« un artiste de talent ». Au reste, peu importe son nom; il suffit de constater que cet inconnu a contribué à former la tradition iconographique du Cayla.

Au tout premier rang des artistes qui ont consacré leur talent à immortaliser par le dessin le Cayla, nous ne devons pas manquer de placer M^{me} Henri Manesse, née M.-Th. Lecœur.

M^{me} Manesse, d'origine rouennaise, est connue depuis longtemps par l'obligeant concours qu'elle a prêté à l'illustration de plusieurs beaux ouvrages : *Jeanne d'Arc et la Normandie au xv^e siècle*, par ALBERT SARRAZIN, avocat, Rouen, Léon Gy, imprimeur; *Notre Cathédrale*, poème par l'abbé HENRI BOURGEOIS, Rouen, imprimerie de la Vicomté, 1906.

Son dévouement à la mémoire d'Eugénie lui fit entreprendre dans le Tarn en 1913, et quelques années plus tard (1917) en Bretagne, un pèlerinage dans lequel, sans se laisser rebuter par mille difficultés, elle fit aller infatigablement son pinceau. De ce travail patient, est sortie une splendide série de 135 aquarelles environ, faites d'après nature, frappantes d'exactitude et remarquables par leur coloris : collection unique, intéressante à la fois comme œuvre d'art et comme document historique.

M^{me} Manesse a passé trois mois dans le Tarn où elle a visité Rays-sac, la Montagne castraise, le Cayla. De Rayssac et de ses environs, elle a rapporté de nombreux dessins, entre autres plusieurs croquis de Saint-Jean de Janes et les deux aquarelles qui ont servi aux dessins du Tome II des *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* (l'extérieur du château de Rayssac, le banc et la table de pierre sous les tilleuls). Mais c'est le Cayla qui a le plus fourni, comme c'est naturel, à son pinceau. Durant son long séjour, elle a fait des dessins ou aquarelles très fidèles et précis de tous les coins du Cayla et de beaucoup d'objets ayant appartenu à Eugénie de Guérin : selle de l'ânesse blanche avec une jolie petite sandale de satin rose accrochée à l'étrier; vieille horloge de la cuisine qui vit passer tant de générations; cage de la tourterelle; vieille fontaine de cuivre de l'entrée; grand canapé Louis XV de soie cramoisie (bien usée) où se reposait le chef de famille; les landiers d'un autre âge de l'immense cheminée; la guitare d'Eugénie; son catéchisme; le livre in-folio des visiteurs rempli jusqu'à la dernière page ou à peu près d'une multitude de signatures accompagnées de pensées. M^{me} Manesse a dessiné encore « six vues extérieures du Cayla prises de tous les points cardinaux, ciel bleu ou verdure d'automne » et, à l'intérieur, la chambrette et la cuisine.

Le séjour que fit M^{me} Manesse en 1913 dans le Tarn paraît rentrer dans le cadre des choses providentielles. Grâce à elle, le visage du Cayla d'autrefois, celui qui a inspiré Maurice et qu'Eugénie a tant aimé, ne sera point perdu pour la postérité.

Il le sera d'autant moins que la modeste gentilhommière languedocienne a été maintes fois chantée par les poètes et décrite par les

hommes de lettres. Quantité de visiteurs se sont essayés, parfois avec talent, toujours avec sympathie, à raconter, dans leurs notes intimes ou dans des articles de journaux, leurs visions et leurs impressions. Il en existe au moins sept ou huit descriptions brillantes.

Jusqu'à ces dernières années, la plus répandue d'entre elles était celle qu'écrivit Lamartine dans les *Entretiens de Littérature* (avril 1863). Malheureusement ce n'est pas la plus exacte. Elle est faite d'imagination et tissée d'erreurs. Pour la composer, le prosateur-poète a donné libre cours à son libre caprice; il n'a pas pris la peine d'aller voir ou de consulter ceux qui avaient vu. Lamartine représente cette gentilhommière languedocienne à la façon d'une ferme picarde, avec une cour centrale au milieu de laquelle gît le fumier. Son ignorance va même jusqu'à la situer, non en plein Albigeois, mais « derrière le Périgord, près de la Charente, non loin de l'Océan (1) ». Ces inexactitudes si fortes, si grossières, n'empêchèrent pas la fantaisie de Lamartine d'obtenir beaucoup de vogue et de succès. Elle a été acceptée de confiance; on a cru à la parole du génial poète. Pendant de longues années, elle est devenue la page classique que sont allés consulter ceux qui, ne pouvant visiter le Cayla, ont voulu parler du berceau des Guérin, ou se l'imaginer.

(1) Pour ne pas être taxé d'exagération, nous croyons devoir citer quelques extraits caractéristiques de cette description par laquelle débutent les trois entretiens que Lamartine a consacrés à Eugénie de Guérin : *De la littérature de l'âme. Journal intime d'une jeune personne.*

« Dans cette région de la vieille France située entre le midi et l'ouest, derrière le Périgord, près de la Charente, non loin de l'Océan, s'étend un pays d'habitudes, de traditions, de pauvres cultures, de familles incrustées comme le grès dans la terre, nobles par consentement commun, parce que le château n'est que la première mesure du village..... Là s'élève le château du Cayla, capitale d'un domaine de deux ou trois mille livres de rentes...

« Le château du Cayla était de père en fils possédé et habité par la famille de M. de Guérin, dont la jeune femme était née dans le bourg de Cahuzac. Mademoiselle de Cahuzac, d'une maison assez riche pour le pays, avait apporté en dot à M. de Guérin quelques petites terres.....

« Le château du Cayla se composait d'une cour, autrefois pavée, et dont les eaux des écuries avaient défoncé les larges dalles. — Les fumiers des chevaux, des vaches et des moutons, entassés immémorialement aux portes, tapissaient les murailles de ces bâtiments, et servaient partout de clôture.

« Les cuisines ouvraient, par un perron élevé de quelques marches, sur ce vaste cloaque; quelques sureaux et quelques houx, dont la forte racine ne craint pas le sol des bergeries, croissaient dans les angles des murs.

« Les portes, ou les barrières à claire-voie, étaient sans cesse ouvertes, et permettaient nuit et jour aux passants de monter les degrés de pierre pour venir demander le morceau de pain, le coup d'eau à puiser au seau suspendu derrière la porte, et aux paysans du hameau d'Andillac de vivre pour ainsi dire en commun avec les habitants de la maison. » *Cours de Littérature, par M. A. de Lamartine. Entretien LXVIII, Tome XV, p. 229.*

Il n'y a pas une seule ligne exacte. Ce n'est pas dans Lamartine qu'il faut chercher la vérité historique.

A la suite de Lamartine, M. Edmond Pilon dans sa première édition des *Portraits français* a fait du Cayla un château périgourdin et a envoyé Maurice commencer ses études dans un petit séminaire de Cahuzac qui n'a jamais existé.

Comme le fait remarquer avec raison Armand Praviel (*Provinciaux*, p. 163), le poète d'*Elvire* a dû être frappé par le récit du départ de Pierril « s'en allant avec son petit cochon pour chercher des truffes ». Des truffes ? Il ne pouvait y en avoir qu'en Périgord !

Et cela a duré presque jusqu'à nous puisque l'un des avant-derniers biographes d'Eugénie, M. le comte de Colleville, s'est lui aussi laissé bernier. Alors qu'il aurait pu et dû s'informer facilement, il n'a pas hésité, dans son ouvrage de 1911, à accepter de confiance le croquis fantaisiste de Lamartine. Tant il est vrai que les pires inexactitudes ont la vie dure et qu'il est à peu près impossible de s'en débarrasser quand elles sont accréditées par un écrivain de talent, par une plume aimée de la foule. Le renom d'un grand poète et la splendeur du verbe leur donnent une sorte de consécration.

Combien meilleure est la description du Cayla par Gabrielle Delzant (1), guériniennne convaincue, dont l'ouvrage, imprimé en 1904, n'a pas été mis dans le commerce ! M. Lefranc la juge profonde et des plus remarquables. Néanmoins elle renferme encore trop d'approximations, on ne saurait s'y fier sans réserves.

Parmi les descriptions plus exactes qui se trouvent à la portée de tout le monde, il convient de mentionner celle que le regretté Anatole Le Braz a publié dans le *Journal des Débats* du 19 juillet 1912 et celle qu'Armand Praviel a faite dans son article sur Eugénie de Guérin (*Provinciaux*, pp. 163 et suivantes) (2). Mais à notre avis, les pages les plus prenantes sur le Cayla, celles qui dépassent toutes les autres et que l'on relira sans cesse avec profit parce qu'elles sont faites non seulement de traits empruntés aux choses mais de visions intimes de l'âme, parce que la description est à la fois réaliste et idéale, sont sans contredit celles que M. Zyromski lui a consacrées dans ses deux beaux livres sur Eugénie et Maurice de Guérin. Le chapitre porte pour titre : *Les inspirations de la terre natale*. C'est un des mieux sentis et des plus achevés de ces ouvrages qui contiennent tant de pages éclatantes. Les impressions que l'écrivain a ressenties sont bien celles que l'on éprouve, non pas sans doute lorsqu'on se contente de parcourir rapidement le castel des Guérin, mais lorsqu'on cherche à pénétrer l'âme des choses. Nous ne craignons pas de l'affirmer en toute sincérité, nous qui avons eu le bonheur de contempler le Cayla et ses environs par tous les temps, dans les splendeurs des soirs d'été comme dans les grisailles des jours d'hiver, nous qui savons le charme de tous ses sentiers, nous qui avons rêvé de longues heures devant le château en évoquant la vie d'autrefois dans l'intention de mieux la raconter, nous qui connaissons les détails du paysage et qui avons considéré avec attention les teintes changeantes de son firmament se réfléchir sur les collines et sur les vallées environnantes.

(1) Gabrielle Delzant. *Lettres-Souvenirs*. Paris 1904. Chap. XV. *Les grandes sœurs*. Le volume nous a été bienveillamment communiqué par M. Camillo Franco, un ardent ami d'Italie.

(2) Ajoutons encore la description de MARGUERITE DUFAUR : *Notre Midi, Le Cayla*. *Express du Midi*, 15 déc. 1926.

Le château du Cayla est situé à quelques kilomètres de Gaillac, dans le département du Tarn, à l'extrémité nord-ouest du Pays Albigeois. A l'esprit de beaucoup de nos contemporains, le mot *Albigeois* évoque seulement les tristes luttes fratricides qui ensanglantèrent la France au commencement du *xiii^e* siècle. La plupart ignorent la grâce harmonieuse de cette contrée languedocienne et l'ardente beauté d'Albi, sa capitale. On y vient peu, à cause de son éloignement des grandes routes fréquentées. Et cependant ce coin de province française mérite d'être mieux connu. A ceux qui le visitent, il donne une impression d'Italie. Son climat est d'une douceur remarquable : grâce aux effluves que les vents apportent de l'Océan, les hivers y sont peu rigoureux. Quand les brouillards qui montent du Tarn n'encapuchonnent pas les collines, — ce qui est relativement rare, — on y est frappé par la transparence et la limpidité de l'air, et la forme des choses y présente un relief étonnant. Les teintes du paysage, variées, chaudes, soyeuses, flattent l'œil agréablement. Le sol y est riche et fécond. Dans ses campagnes pousse le blé et mûrit la vigne; on y voit des prairies, des bois et des guérets, le figuier et le cerisier, et, sur le bord des routes, des arbres qui font pleuvoir au gros de l'été des chants de cigale. Les fermes n'y sont pas groupées comme dans le Nord de la France, mais disséminées çà et là, auprès des sources, sur les côteaux et dans le creux des ravins. Auprès d'elles, il n'est pas rare de trouver des arbres verts, lauriers nobles, cyprès et pins parasols, ou de majestueux ormeaux qui semblent les protéger comme des génies tutélaires. C'est une contrée heureuse où la montagne voisine avec la plaine.

Celui qui veut se rendre au Cayla emprunte d'ordinaire la gracieuse vallée de la Vère, modeste petite rivière, au cours assez irrégulier, qui figure dans les anciens récits légendaires sous le nom de *amnis Vera*.

Le visiteur traverse ensuite Cahuzac, gros bourg du vignoble gaillois qui prend une importance chaque jour plus grande à cause du commerce de ses vins. Quand on l'aperçoit de loin, sur son monticule, au lever du soleil, avec son église blanche et son clocher à la flèche ajourée, au milieu de la verdure, Cahuzac a grand air. L'impression change quand on y pénètre. Ses rues étroites et pierreuses, la cascade de ses maisons lépreuses et pauvres, lui donnent un cachet marqué de vétusté. L'ensemble de la petite cité ne doit avoir changé depuis 1830 que sur le bord des grandes routes et au centre, vers l'église.

A la sortie de Cahuzac, on longe de nouveau la Vère, laissant à droite et à gauche l'emplacement d'anciens châteaux, démolis depuis la Révolution, qui se rattachent au souvenir des Guérin : à

droite, celui des Verdun et des Roquefeuil qui furent seigneurs de Cahuzac; à gauche, celui des Lapeyre qui possédèrent les premiers le Cayla. Et l'on suit la vallée jusqu'au confluent du Saint-Hussou dont le nom a une si forte saveur languedocienne et que l'on a toujours écrit ainsi comme s'il était lié à quelque saint ermite de la région. Quelle a été la vie de ce saint ? La tradition locale ne le dit pas. Ici comme ailleurs, on se heurte au mystère des origines.

Le vallon que l'on prend est resserré, frais, verdoyant, solitaire la plupart du temps. Le silence y est seulement troublé à certains jours par le grincement de la scierie de Fontés, l'unique moulin du Saint-Hussou qui ait gardé un peu de la vie transformée d'autrefois.

Après avoir franchi le ruisseau et escaladé une pente abrupte, nous voici à Andillac où il convient de s'arrêter un instant. L'ombre d'Eugénie habite toujours ces lieux. C'est là qu'elle repose en compagnie de tous les siens, au pied du clocher, dans un modeste tombeau qui serait à peu près délaissé si le curé d'Andillac n'allait de temps en temps avec des amis fidèles s'agenouiller sur cette tombe et évoquer par des prières l'âme des grands morts de son cimetière, de ceux que l'abbé Moisset se plaisait à appeler « ses paroissiens d'honneur ».

C'est à Andillac d'ailleurs qu'Eugénie se rendait d'ordinaire le dimanche, et souvent plusieurs fois la semaine, pour assister à la messe. Y venir était pour elle une fête; on lui faisait si gracieux accueil !

On rencontre en chemin des figures endimanchées, des enfants grandis depuis huit jours. On reçoit des *adissias* de tous côtés... On voit l'un et l'autre en passant; on reçoit la révérence de toutes les femmes qu'on rencontre, et puis on caquette, chemin faisant, sur les poules, le troupeau, le mari, les enfants. Mon grand plaisir c'est de les caresser et de les voir tout rouges dans les jupes de leurs mères. Ils ont peur de *las doumaïselos* comme de tout ce qui est inconnu.

Le hameau est posé sur le bord d'un plateau rocailleux. Il se compose d'une vingtaine de maisons que des figuiers entourent et dont quelques-unes gardent des portes et des fenêtres en accolade. Ce sont des fermes, à grand portail et à vaste cour, d'aspect vieillot et décrépît.

Si l'on en croit la réponse qui fut donnée, par Joseph de Guérin, le 21 février 1821, à une série de « questions posées par M. le préfet au maire d'Andillac », on voyait encore à Andillac au commencement du XIX^e siècle une vieille porte, dite porte de la ville, et les restes peu importants d'une enceinte fortifiée construite « soit à l'époque des guerres de religion soit plutôt au temps de la Ligue ». Il signalait également que des travaux de terrassements accomplis dans le village avaient mis à jour des pièces à l'effigie de Fran-

çois I^{er} et de Henri II ainsi que plusieurs sarcophages en grès avec des ossements.

Andillac n'a pas cependant pour ainsi dire d'histoire. On ne connaît ni l'établissement de son église primitive ni l'origine de la commune. Au point de vue religieux, les premiers actes qui mentionnent l'église Saint-Médard datent du xii^e siècle. Le chapitre de Sainte-Cécile d'Albi auquel elle appartenait se vit confirmer cette possession par une bulle de 1215 du pape Innocent III. Dans le pouillé de 1382 publié par M. de Lacger (1), la paroisse est rattachée à l'archiprêtré de Puycelci. A la fin du xvi^e siècle, elle est du ressort de la claverie (ou trésorerie) de Montmiral. De nos jours enfin, elle fait partie du district ecclésiastique de Cahuzac.

Au point de vue civil, Andillac était *jurade* dépendant du consulat de Cahuzac. L'administration municipale y était assurée par deux *jurats* assistés d'un conseil de huit membres auquel ils rendaient compte. Le dénombrement de juillet 1709 lui attribue 46 feux et 206 habitants (d'après Rossignol, *Monographies communales*, III, 413), ou peut-être 305 (d'après la *Revue du Tarn*, IV, 92). Il y en avait 270 en 1818 dont 67 au hameau d'Andillac, 267 en 1826, 300 en 1845, 225 en 1872, 158 en 1912, 139 en 1921, on n'en compte plus que 119 en 1926. C'est une commune qui meurt.

A l'extrémité nord du hameau, s'ouvre une place autour de laquelle rayonnent la maison d'école qui sert de mairie, le presbytère, l'église et le cimetière, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus important dans la commune. Cette partie du village a changé d'aspect depuis peu. Sur la place, aujourd'hui plus petite qu'autrefois, on a dressé la grande croix des processions dominicales. Le presbytère et l'église, de construction récente, ont été bâtis en grande partie grâce à la générosité des admirateurs des Guérin. Comme il est regrettable qu'on n'ait pas eu la pensée de garder l'ancienne église, étroite et sombre, « fraîche comme un puits l'été, chaude comme un nid l'hiver » ! Il y a des choses dont la disparition est irréparable. On ne devrait toucher qu'avec précaution et respect aux choses anciennes, consacrées par de grands souvenirs, et ne faire que les réparations nécessaires pour assurer leur conservation.

L'église où a prié Eugénie et où elle est venue porter ses rêves d'enfant et de jeune fille était petite, basse, comme ramassée sur elle-même, avec un clocher-arcade et un porche à auvent. Pour y accéder, on longeait le cimetière planté d'ormes aujourd'hui disparus et remplacés par des cyprès.

(1) *Etats administratifs des Anciens diocèses d'Albi, de Castres et de Lavaur*, suivis d'une bio-bibliographie des évêques de ces trois diocèses, par l'abbé LOUIS DE LACGER.

On y pénétrait en descendant cinq ou six marches, car elle était en contre-bas comme beaucoup de monuments anciens. Elle possédait une tribune et deux chapelles dont l'une, celle des Guérin, était dédiée à la Vierge. Le passage du milieu était pavé jusqu'au chœur de dalles funéraires. Une de ces dalles à l'extérieur de la porte, sous le vestibule, avait sa légende. La tradition voulait que ce fût la tombe d'un pécheur public, mort avant l'expiation complète de sa faute, que l'on enterra pour ce motif à l'entrée du lieu saint. Quelle part de vérité contenait cette légende ? Nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'en creusant les fondements de la nouvelle église, on trouva huit sarcophages de pierre et que l'on découvrit même étendu sur le roc un squelette complet.

Pour aller d'Andillac, où nous nous sommes arrêtés un instant, jusqu'au château du Cayla, il n'existait en 1830 qu'un mauvais chemin, celui de la Poumayrette, impraticable aux voitures, tant il était généralement boueux et plein d'ornières. Aussi se rendait-on seulement au Cayla à pied ou à cheval. Depuis, il a été tracé un chemin vicinal que suivent les pèlerins d'aujourd'hui. Cette route crayeuse plonge dans le verdoyant petit vallon du Saint-Hussou. Elle passe devant le moulin du Cayssié, en voie de transformation aujourd'hui, que personne n'habite, mais où l'on peut évoquer la curieuse et attachante physionomie de Malric « ce phénix des meuniers » qui n'a jamais fait aller sa meule. Puis l'on arrive à une petite voie charretière qui se dirige vers la gauche et par où l'on entre dans le domaine du Cayla.

Quelle solitude et quelle tranquillité dans ce sentier enseveli à l'ombre des ormes et des chênes ! Il est délicieux de s'y promener tout à son aise. On se croirait loin du monde habité. Cette impression était celle d'Eugénie de Guérin elle-même. Le Cayla, écrit-elle dans le *Journal*, le 1^{er} juin 1840, est

Le grand désert vide, ou peuplé à peu près comme était la terre avant qu'y parut l'homme. On y passe des jours à ne voir que des moutons, à n'entendre que des oiseaux. Solitude qui n'est pas sans charmes pour l'âme non liée au monde, désabusée du monde.

Malgré sa solitude, ce lieu résonne de mille bruits : chant des cigales, battement d'ailes des oiseaux apeurés par les visiteurs, sifflement du berger dont les notes lentes et pures se prolongent, martèlement incessant d'un béliet qui annonce l'approche du château et qui en est comme la respiration, cri de l'alouette qui monte dans la lumière, grincement des charrettes sur les routes pierreuses, fléaux qui tombent en cadence sur l'aire des métairies voisines. Comme dans tous les pays de collines, le son s'étend, se répercute, réveillant les échos, animant le pays. Il est facile dès lors de comprendre que tous ces bruits aient charmé « l'esprit imaginaire et rêveur » de

Maurice au point de lui inspirer dans ses jeunes années l'étonnant petit poème des *Bruits de la Nature*.

Ce coin de terre albigeoise se fait remarquer par un jaillissement intense de vie. C'est une oasis fraîche qui contraste vivement avec les plateaux crayeux environnants et avec l'ensemble de la campagne andillacoise, en général pauvre et de peu de ressources. Tandis que les côteaux voisins n'offrent qu'une terre brûlée par le soleil, et de grands espaces où végètent des génévriers, on trouve ici de grasses prairies; un sol fécond, de l'ombre, de la fraîcheur, du mystère, des îlots de verdure. Les sources y abondent et ne tarissent jamais. On en rencontre un peu partout; quelques-unes prennent naissance dans le creux des rochers ou sous les racines des chênes.

Ce qui frappe encore le visiteur du Cayla, c'est la douce physiologie du pays, formé de vallons qui s'entre-croisent. Tous ont un ruisseau qui fuit dans les prés et dont le cours se trahit par une ligne de saules et de peupliers. Les collines proches sont douces et molles, mais tout près, soit que l'on arrive sur les hauteurs de Pagats après avoir remonté le vallon de Sept-Fonts dans un petit chemin propice à la rêverie, soit que l'on escalade la pente raide qui va vers Lentin, l'horizon s'agrandit. La montagne de la Grésigne s'affirme et, sur ses flancs, la forêt profonde déploie ses vertes ondulations océaniques décrites avec tant d'art par M. Charles Géniaux dans le puissant roman des *Faucons*.

La campagne offre un aspect virgilien. Laissons, au reste, parler M. Zyromski qui a traité ce sujet avec sa maîtrise coutumière.

Le souvenir de Virgile se lève ici avec la force des inévitables évocations. Les arbres du Cayla sont les arbres du paysage virgilien : le saule aux lueurs d'argent, le figuier dont le fruit a recueilli l'âme du soleil, le maronnier qui a protégé de la fraîcheur de son ombre tant de confidences fraternelles, le peuplier qui monte dans la lumière comme le plus haut rêve de la prairie.

Les sources secrètes qui nourrissent cette verdure chantent le long du gazon. L'une d'elles, la source du Téoulé, qui murmure, selon les nuances du jour, sa joie ou sa plainte, c'est la nymphe de Virgile qui sort en chantant du cœur du chêne, et accompagne de son bruit éternel les âmes de Maurice et d'Eugénie, toujours renaissantes et fraîches, toujours errantes dans cet asile de la gloire et de l'amitié.

Virgile aurait aimé ce paysage.

Voici la prairie, la prairie accueillante et herbeuse : *herbosa prata*.

Voici la source fraîche près du bassin couvert de mousse :

Hic liquidi fontes et stagna virentia musco.

Voici les bois touffus de Setp-Fonts qui retentissent du chant des oiseaux :

Avia tum resonant avibus virgulta canoris.

Voici le ruisseau sinueux et les tendres roseaux qui voilent ses rives

.....tardis ubi flexibus errat

Mincius et tenera prætexit arundine ripas.

On entend la tourterelle qui roucoule à l'ombre de l'ormeau :

Turtur ab ulmo.

On écoute le bruissement des abeilles qui volent dans la haie des saules :

Hyblæis apibus florem depasta salicti.

Enfin sur ces côteaux onduleux se déploie la mélancolie du soir qui apporte le mystère de ses grandes ombres :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Le paysage virgilien revit devant nous, — un paysage tempéré et tranquille, — un paysage qui invite au rêve sans égarer le rêve dans la chimère de l'indéterminé, — un paysage qui enclôt la rêverie dans la pureté des formes claires et harmonieuses. (*Maurice de Guérin*, pp. 30-32.)

C'est dans ce décor que l'on aperçoit le château du Cayla. Il apparaît à un détour du sentier dès que l'on a dépassé une croix de fer, plantée à un carrefour dans un piédestal de grès, croix devant laquelle il convient de se découvrir pour se faire bien accueillir par les grands défunts du Cayla.

Quand je vois passer devant la croix un homme qui se signe ou ôte son chapeau, je me dis : « Voilà un chrétien qui passe », et je me sens de la vénération pour lui et je ne ferme pas à verroux si je suis seule au manoir. Au contraire, je me tiens à la fenêtre et regarde tant que je puis cette bonne figure de chrétien comme je l'ai fait tout à l'heure. On n'a rien à craindre de ceux qui craignent Dieu. J'aurais volontiers ouvert la porte à l'inconnu que j'ai vu chevauchant du côté de la croix. Que Dieu l'accompagne où qu'il aille ! (*Journal*, 26 avril 1835.)

Le château se dresse sur un escarpement à la jonction de deux vallons, celui de Sept-Fonts, qui offre une série de prairies bordées de bois, et celui du Saint-Hussou dont le ruisseau murmurant n'est jamais à sec. Deux bosquets lui forment un cadre de verdure : la garenne aux buis, vers l'occident, et la garenne du Nord.

Au premier abord, il n'est pas rare d'éprouver une sorte de déception. Le Cayla ne présentant rien du château traditionnel, l'on se prend à songer que son nom est trompeur. Le mot Cayla, en effet, comme ceux de *Cailar*, *Caslar*, *Castelar*, *Castelas*, vient du bas latin *Caslarium* qui signifie château-fort (1). Ici, rien ne rappelle la demeure fortifiée. Aucune ligne de circonvallation, nul créneau, nul appareil militaire ne défendent les approches de cette résidence. Le bâtiment lui-même est modeste; son architecture ne compte pas. Vu du Midi par où l'on arrive, il aurait l'air d'une longue et large demeure bourgeoise si une tour ne lui imprimait un certain cachet aristocratique (2). La ferme longue et basse qui le prolonge du côté

(1) De nombreuses terres et de nombreux châteaux portent le nom de Cailar ou Cayla. En Albigeois, on trouve notamment les Cayla d'Andillac, de Blaye, de Laguéprie, du Travet, de Lisle, de Monestiés, de Réalmont, de Rabastens, de Saint-Genest et de Vindrac. Voir sur l'origine du mot *le Trésor du félibrige ou Dictionnaire Provençal-Français*, par FRÉDÉRIC MISTRAL.

(2) Comme l'a écrit un fervent guérinien, le Cayla « fait songer à ces aïeules des anciens temps, damoiselles de bonne lignée, qui n'avaient pas un port de reine, mais qui avaient pourtant fière mine sous leurs coiffes blanches tuyautées » (*Provinciaux*, par ARMAND PRAVIEL, p. 168.)

du couchant est d'un effet esthétique médiocre. Malgré tout cependant, il attire l'attention et captive le cœur.

Sur un mamelon abrupt et brûlé par l'été, apparaît le Cayla, le pigeon-nier au toit en poivrière, la longue terrasse où s'étire un vieil amandier, le double escalier aux rampes ajourées de briques, la façade usée, lézardée, massive de pierre grisâtre, aux contrevents épais, aux portes-fenêtres qu'enguirlandent et que couronnent un de ces rosiers grimpants dont le nom est si joli : *le bouquet de la mariée*, et un jasmin d'Espagne piqué de petites étoiles blanches. (RENÉ MAIZEROT. *Le pèlerinage du Cayla. Pour Maurice Barrès. En l'honneur d'Eugénie et de Maurice de Guérin*, p. 369.)

La partie la plus caractéristique de cet extérieur, celle vers laquelle on porte instinctivement ses regards, est, en effet, tout d'abord, la terrasse qui a été décrite par tous ceux qui ont parlé d'Eugénie et de Maurice. N'a-t-elle pas servi à leurs rêveries et donné l'aliment à leurs réflexions profondes?

Au coin oriental, on domine le ruisseau et l'on a une belle échappée verte jusqu'aux côteaux de la Vère et au domaine de Bois-Long. C'est là que Maurice aimait à voir mourir les jours.

Les soirs d'été, les soirs d'automne,
Un enfant y venait toujours,
A l'heure où l'angélus résonne,
Pour voir comment meurent les jours.

(A mes deux amis : H. M. et F. D. de M.)

Autant qu'on puisse en juger par de rares documents et par la construction elle-même, le château a été remanié plusieurs fois dans le cours des siècles. Tel qu'il existe de nos jours, il est l'œuvre de plusieurs générations de Guérin qui se sont appliqués à l'agrandir et à le transformer.

La partie occidentale, comprenant la tour et la cuisine, paraît être de beaucoup la plus ancienne. La tour, qui est presque enchâssée aujourd'hui dans la construction, mais qui autrefois se trouvait en saillie à un angle, date nettement du xv^e siècle. L'appareil de cette partie est irrégulier; une seule pierre est sculptée; on y remarque un cadran solaire. La demeure était alors petite. Qui sait si, comme certains le pensent, elle ne servait pas seulement de rendez-vous de chasse aux Lapeyre (1) ?

(1) Nous croyons devoir signaler que les environs immédiats du Cayla renferment de très anciens vestiges d'habitats humains. Il est probable, en effet, qu'il faut voir un souterrain-refuge dans la grotte que Jeanot découvrit et explora en 1835, ainsi que le rapporte le *Journal* d'Eugénie, au mardi de Pâques 1835.

« En travaillant le champ, on a soulevé une pierre qui recouvrait un grand trou. Je vais le voir. Jeanot, muni d'un câble, est descendu dans le souterrain et l'a exploré de tous côtés. Ce n'est autre chose qu'une excavation incrustée de jolies petites pierres relevées en bosses de pralines. J'en ai prises pour monu-

Quoi qu'il en soit, le Cayla a été agrandi au temps où les premiers Guérin vinrent s'y établir, c'est-à-dire au *xvi^e* siècle. Il est probable que, dès cette époque, il devait se présenter sous l'aspect actuel d'une longue bâtisse rectangulaire. Les murs qui font suite à ceux de la cuisine et à la tour, formés de grandes pierres, ont été bâtis en même temps à une époque relativement ancienne.

Depuis lors, la gentilhommière a subi plusieurs transformations. Il y en a eu notamment au *xviii^e* siècle, comme l'indiquent les pierres datées de cette époque que l'on rencontre un peu partout, même sur la métairie. Les remaniements principaux furent alors effectués du côté oriental, où se trouvent la chambrette d'Eugénie et l'appartement dit de Maurice, puisque les clefs de voûte des fenêtres portent les dates de 1768 et de 1769.

Au *xix^e* siècle, diverses modifications eurent encore lieu. L'une d'entre elles est ainsi mentionnée par Eugénie.

(*) Je ne suis qu'ici, à dix lieues de vous, accoudée sur ce papier, vous écrivant dans la chambre de mon père, au bruit du vent, des maçons, des manœuvres, de tous les tintamarres du monde. Nous sommes en réparations. Adieu la chambrette et son calme; tout est en l'air, plein de briques et d'embarras. Nous faisons salon et chapelle de la chambre de mon père. A présent c'est mon cabinet. J'aime assez cette variante et de faire ce qu'on veut de son nid. Au bon vieux temps, on vivait nuit et jour en famille, dans une grande salle, la table au milieu, les lits autour, l'été aux fenêtres, l'hiver devant l'immense cheminée. Cela valait bien nos mesquines chambres modernes où il semble qu'on craint d'avoir trop d'amis, surtout au coin du feu. Nos neuves cheminées sont des gênes-cœurs. Plus d'aise là, plus de ces coins à niche pour dire un secret, une peine. Quand je pense que vous et moi entrerions au large sous la cheminée de la salle, je regrette bien de la voir fermée. Il est vrai que ce n'est qu'un paravent qu'on y pose. (*A L. de B., 25 avril 1837*).

Cette transformation du Cayla tient plus à cœur et fait plus de peine à Eugénie que ne le laisse entendre les lignes précédentes.

Notre Cayla est bien changé et change tous les jours, écrit-elle à Maurice dans le *Journal* quelques jours après, le 9 mai 1837. Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte, ni la petite porte de la terrasse, ni le corridor et le *fenestrou* où nous mesurons notre taille quand nous étions petits. Tout cela est disparu et fait place à de grandes croisées, à de grands salons. C'est plus joli, ces choses nouvelles. Mais pourquoi est-ce que je regrette les vieilles et replace de cœur les portes ôtées, les pierres tombées ? Mes pieds même ne se font pas à ces marches neuves. Ils vont suivant leur coutume et font de faux pas où ils n'ont pas passé tout petits.

Depuis 1837, il n'y a eu extérieurement qu'un seul changement :

ment de notre découverte. Un autre jour, je descendrai dans la grotte, et peut-être y verrai-je autre chose que Jeanot. »

A notre avis, la vallée de la Vère mériterait d'être explorée avec soin. Qui sait si elle ne réserve pas un jour des surprises à tous ceux qui s'intéressent à la préhistoire ?

on a ajouté le double escalier de la terrasse (1). Réparation malencontreuse, à notre avis, car si l'escalier donne au château un aspect plus accueillant, plus hospitalier, plus ouvert, il enlève à la façade sud son vrai caractère. Mieux aurait valu laisser la terrasse comme autrefois, fermée et un peu hautaine.

Quant à l'intérieur, depuis la même époque jusqu'à ces dernières années, le Cayla n'a guère changé. Ceux qui l'ont visité en 1912, à l'occasion des fêtes guériniennes, l'ont trouvé à peu près tel qu'il était à la mort d'Eugénie, non seulement dans son ordonnance mais encore dans son mobilier simple et peu luxueux.

Ils sont entrés par l'antique petite porte, encadrée de lierre, qui s'ouvre près de la tour, sur la façade opposée à la terrasse.

Au rez-de-chaussée, ils ont pénétré dans la salle à manger familiale, qui servait autrefois de petit salon, appartement aux larges portes-fenêtres donnant sur la terrasse.

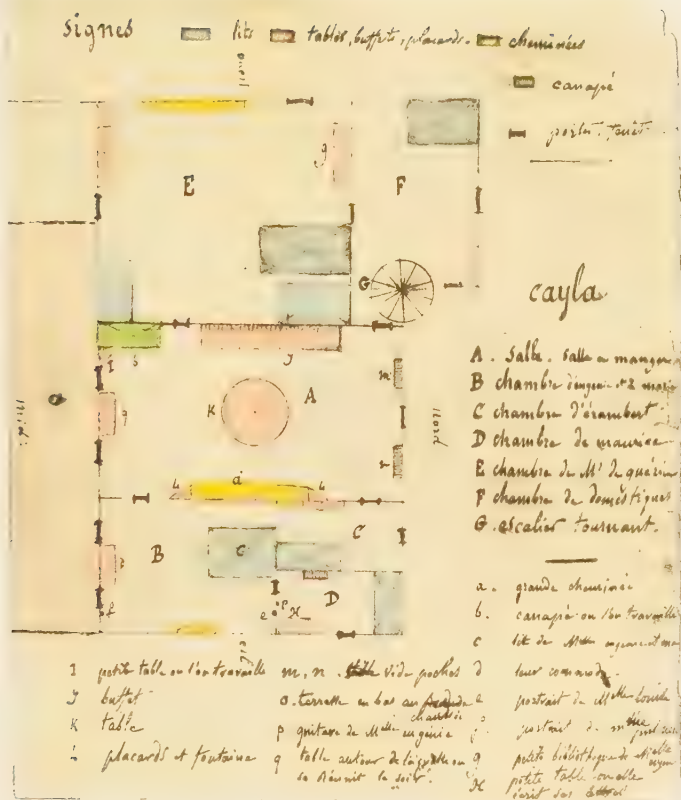
Puis ils ont vu la sombre cuisine, semblable à celles des hameaux du Béarn, aux poutres enfumées, à peine éclairée par une petite porte à deux ouvrants. M. Anatole Le Braz, mieux que tout autre, a su en exprimer le caractère.

Là respire, vraiment, l'âme encore vivante de l'antique logis; là s'exprime et s'entend cette mystérieuse éloquence des choses dont le langage vous remue jusqu'aux fibres les plus intimes de l'être. Elle s'exhale de partout, des vieilles dalles inégales et du plafond trop bas, du long fourneau à parements de faïence — et de la *dourne* — du double cuvier en terre cuite, façonné, selon des procédés millénaires, par des potiers de la Haute-Garonne qui les venaient vendre dans ces cantons sur des charriots trainés par des vaches, de l'horloge à gaine de bois, caduque et inclinée, comme lasse d'avoir sonné tant d'heures, et du vaisselier trapu, surmonté d'un égouttoir, où Eugénie, des mêmes mains qui avaient écrit les *Lettres*, rangeait les assiettes après le repas, du foyer enfin, oh! du foyer surtout devant lequel, se déroulaient, aux soirs d'hiver, les épisodes les plus intimes de la vie familiale et où l'on peut voir encore, dans un des montants de la cheminée, le trou réservé à l'encrier de l'infatigable épistolière. (*Journal des Débats*, 17^e juil. 1912).

M. René Maizeroy en a fait aussi une remarquable description digne d'être conservée.

Je descends enfin dans la vaste cuisine où, comme la Marthe de l'Evangile, Eugénie se soumettait aux humbles et pénibles labeurs, aidait de son mieux les servantes, cuisait les confitures et le salé d'oie, réglait les journaliers, comptait les œufs, préparait les plats de gourmandise

(1) M. Mazuc de Guérin présida à cette transformation. Avant lui, pour accéder à la salle à manger actuelle qui était le salon, on était obligé de gravir une pente abrupte, si raide que lorsque M^{me} Erembert vint au Cayla pour la première fois, en croupe derrière son oncle, M. de Tonnac, on lui défendit de descendre par ce côté.



LE CAYLA

PLAN DU PREMIER ÉTAGE

(D'APRÈS UN DOCUMENT DE 1838 ENVIRON).

pour les repas de fêtes. Les *calels* de cuivre entourent l'âtre enfumé; la pendule à coq et à blason fleurdelisé entonne dans sa gaine la chanson des heures; le double cuveau où l'on fait la lessive est scellé au mur; les jambons pendent accrochés aux poutres; les assiettes luisent dans le vaisselier; les chaudrons ventrus brillent sur les étagères; la table à pain équarrie et toute tailladée s'allonge sur le carrelage défoncé, crevassé, souillé par les souliers ferrés et les sabots, pareil à la face d'une *ménine* nonagénaire. (*En l'honneur d'Eugénie et de Maurice de Guérin*, pp. 371-372.)

Quand on monte au premier étage, par l'escalier tournant de la tour, on entre dans le salon, qu'Eugénie appelle souvent *la salle* ou *la grande salle*, le seul appartement au Cayla qui offre un air de grandeur et qui a gardé des restes d'élégance. Il y a toujours cette belle glace vénitienne, ces fauteuils et ces chaises de tapisserie qui formaient « le beau mobilier du Cayla ». C'est là que se tenaient les réunions nombreuses de parents et d'amis; c'est là que l'on accueillait les nobles visiteurs. La cheminée monumentale est ornée de quatre cariatides pressant contre leur sein des gerbes d'épis et de fleurs. Au mur sont appendus des portraits de famille, entre autres, dit-on, celui de Guérin de Montaigu, élu grand maître de Malte en 1206. Au centre, la table massive et lourde autour de laquelle on se groupait aux jours de réception.

Sur la grande salle s'ouvrent les appartements de la famille. A droite, la vaste chambre qui fut celle du père d'Eugénie; à gauche, celle d'Erembert au nord, et, du côté du midi, celle que l'on désigne ordinairement sous le nom de chambre de Maurice.

La dénomination de cette dernière lui vient de ce que Maurice y est mort le 19 juillet 1839. Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'en réalité cette chambre était en temps ordinaire occupée par Eugénie et Marie. Un plan du Cayla, de 1838 environ, ne permet aucun doute. Certains faits du *Journal* ou des *Lettres* sont inexplicables si on ne l'admet pas : par exemple, cette scène extrêmement vivante où l'on voit l'épistolière interrompre la lettre qu'elle écrit à Louise de Bayne, aller et venir de sa table de travail à la fenêtre, pour savoir quels sont ceux qui viennent lui rendre visite.

(*) Je viens de la fenêtre [d']où j'ai aperçu deux points noirs qui grandissent toujours et qui s'avancent. Je crois que ce sont deux curés. En attendant qu'ils arrivent, causons encore. Mais que vous dirai-je ? Je vous ai mandé tout ce que je sais. On dit que la pauvre M^{me} Théron se trouve mal à tout moment, en un mot qu'elle a la maladie de son oncle. Je ne me trompais pas, c'est bien M. Bories et son vicaire qui viennent faire leur visite du premier de l'an. J'aimerais mieux que ce fût vous; je vous quitte, ils sont à la porte.... (A L. de B., janv. 1831.)

Avant la mort de Maurice, les deux sœurs passaient dans cette chambre, ornée des portraits de Louise et de Pulchérie de Bayne, la

plus grande partie de leurs journées. Elles y travaillaient ensemble, puis, la nuit venue, elles couchaient côte à côte dans le grand lit où l'on se faisait mille confidences, oreille contre oreille, quand l'une ou l'autre revenait de voyage. Il faisait bon vivre dans cet appartement chaud, exposé au midi. On y jouit d'un coup d'œil exquis : la vallée du Saint-Hussou, arrondie comme une vasque de verdure, véritable vallon d'églogue.

Mais voici la chambrette d'Eugénie à laquelle une petite porte donne accès. Depuis un siècle, rien n'y a été changé; la piété des Guérin a tout respecté. Le dessin de M^{me} Manesse que nous avons fait reproduire dans le Tome I^{er} des *Lettres à Louise de Bayne* est d'une exactitude remarquable, un peu idéalisé cependant. Considérée en soi, à part les grands souvenirs, la chambrette ne présente rien que de très ordinaire, presque banal. Étroite et sans profondeur, plafonnée à la française, elle est meublée bien simplement : un lit en noyer avec des rideaux blancs, un vieux fauteuil, quelques chaises, une table en bois dur, un prie-Dieu. Quelques gravures pieuses et une guitare aux cordes brisées ornent ses murs. La fenêtre étroite qui l'éclaire donne sur une campagne sévère et sur un horizon peu étendu. Au delà du vallon étroit du Saint-Hussou, deux mamelons, où le roc affleure et dont les pentes grises sont parsemées de genévriers, arrêtent vite la vue et ne laissent entre eux qu'une petite échappée gazonnée par où s'aperçoit la tour carrée de Lentin. Et c'est à peu près tout ce qu'offre à la curiosité du visiteur ordinaire cet appartement, petit et modeste comme une cellule, qui est devenu si célèbre.

Celui qui vient au Cayla, en esprit de pèlerin, y trouve néanmoins bien autre chose. Il lui est impossible de ne pas se recueillir, ainsi qu'on le fait à Assise, au couvent de Saint-Damien, dans ce qui fut la demeure de sainte Claire. De même, en effet, que dans l'encadrement de la fenêtre voltigent des abeilles bourdonnantes qui ont établi leur nid, un peu au-dessous, dans la muraille crevassée, — ces abeilles seraient, dit-on, les petites-filles de celles dont le bourdonnement laborieux a bercé les méditations d'Eugénie, — de même les souvenirs se présentent en foule à la pensée du visiteur pieux. Ce sont tout d'abord des bouts de phrase et même des extraits plus ou moins longs du *Journal* et des *Lettres* que l'on a lus jadis et qui chantent au fond de la mémoire.

(*) De tous les endroits de la maison, rien ne vaut pour moi la chambrette. Le soleil y donne en se levant, le ruisseau passe dessous, et on entend dans son lit les oiseaux qui chantent sur les acacias de sous la fenêtre. C'est là que sont vos lettres, mes livres de prière, Lamartine, mes chapelets, sur ma table mon encrier. Là, je viens prier Dieu avec Marie, bien souvent seule pour réfléchir, penser à vous, à Dieu, à l'autre monde, à celui-ci mais peu. (*A L. de B.*, 20 janv. 1835.)

Ce sont ensuite les visages dolents de ceux qui ont passé ici. Cette

chambrette était celle de Maurice enfant. Quand les vacances ou les événements divers de son existence le ramenaient dans son castel, il l'occupait chaque fois, sauf la dernière quand il revint chez lui pour y mourir. Pendant les absences de Maurice, Eugénie en faisait sa chambre de travail, et son lieu de prière, une académie, un salon et un *recluloir*. Que de lettres rédigées sur cette table, lettres écrites au fil de l'âme, sans préoccupation du trait qui ne vient pas et de l'image qui se fait prier ! Que de rêveries et de contemplations à cette fenêtre ! Que de prières silencieuses et d'élévations ardentes sur ce prie-Dieu ! Que de souffrances chrétiennement supportées dans ce lit où elle s'éteignit ! La chambrette a été vraiment pour Eugénie le centre de sa vie intellectuelle, morale et religieuse, et elle reste comme le sanctuaire de ce temple qu'est le Cayla tout entier. On l'a comparée à un reliquaire « où, par un mystérieux prodige, l'esprit continue d'habiter ». La comparaison ne manque pas de justesse. Aujourd'hui le reliquaire, tout vide et tout fané qu'il soit, garde intact le parfum mélancolique et pénétrant des vieilles choses. A certains, il peut paraître mesquin, peu en harmonie, du moins, avec les grands souvenirs qu'il évoque. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a des beautés et des grandeurs faites de contrastes, et que le cadre étroit, dans lequel certaines âmes ont été encloses, permet de mieux juger la merveilleuse richesse et la magnifique opulence de leur nature.

C'est bien là, semble-t-il, ce que l'on éprouve dans cette chambrette du Cayla.

*
* *

D'ailleurs, la même impression générale se dégage de tous les lieux que nous venons de parcourir, lentement et sans hâte, comme on doit le faire quand on veut réellement prendre contact avec l'âme des choses. C'est quand on connaît ces lieux que l'on comprend et que l'on apprécie à leur juste valeur le sentiment de la nature qui a animé Eugénie de Guérin, son grand amour du Cayla, son esprit de famille, le recueillement naturel de son âme. La contrée Andillacoise, qui n'est pas un pays à grand caractère, ne manque ni de charme, ni de grâce, ni de beauté, et le château du Cayla, dans sa simplicité, est souverainement attachant. S'il est vrai qu'il faut peu de chose à une grande âme pour déployer ses énergies natives, ce cadre et ce milieu, que nous connaissons bien maintenant, n'ont pu que favoriser l'envol d'une âme de la trempe d'Eugénie de Guérin.

Le récit de ses premières années que nous entreprenons sans plus tarder va nous montrer combien cette âme était élevée au-dessus du vulgaire.

CHAPITRE IV

L'enfance

Naissance d'Eugénie. — Vieux-en-Albigeois. — Premiers souvenirs. — Dispositions morales de l'enfant. — L'action d'une mère. — La première éducation. — Les légendes du Cayla. — L'influence paternelle. — Maladie et mort de Mme de Guérin. — Développement de l'âme religieuse d'Eugénie. — *Résolutions faites en la quatorzième année et Règles de vertus.* — Les exagérations de sa piété.

Eugénie-Henriette-Augustine de Guérin vit le jour au Cayla l'an treize de la République et le neuvième jour du mois de pluviôse, c'est-à-dire le 19 janvier 1805 (1). Elle était la seconde enfant de sa famille. Son frère aîné, Louis-Anselme-Erembert, était venu au monde deux ans auparavant, le 20 février 1803.

La naissance d'Eugénie mit un peu de joie dans le pauvre et triste Cayla, récemment endeuillé par la mort du grand-père. Mais qu'elle était frêle et chétive cette enfant ! En elle, il semblait n'y avoir qu'un

(1) Voici la copie des actes de naissance et de baptême d'Eugénie de Guérin, le premier d'après les registres de la commune d'Andillac, le second d'après un extrait sur papier de l'époque.

1^o Acte de naissance.

* N^o 6. Eugénie Enriette Augustine Guérin, née le 29 janvier 1805.

L'an treize de la République et le neuvième jour du mois de pluviôse, par devant nous, Jean Gastou, maire de la commune d'Andillac, officier de l'état civil de la dite commune, département du Tarn, est comparu Pierre Guillaume Joseph Guérin, propriétaire, âgé de vingt-six ans, habitant du dit Andillac, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, née aujourd'hui, à deux heures du matin, de lui déclarant et de Jeanne Victoire Gertrude Fontanilles son épouse, et requis il a déclaré vouloir donner le prénom de Eugénie Enriette Augustine Guérin ; les dites déclarations et présentations faites en présence de Antoine Trissou âgé de quarante trois [ans] et de Paul Aurel âgé de quarante trois [ans], tous cultivateurs habitants du dit Andillac. Et a le dit Guérin signé le présent acte de naissance et non les deux dits témoins pour ne savoir de ce requis par moi dit maire.

Signé : de Guérin père; Gastou maire.

2^o Acte de baptême.

* L'an mil-huit-cent-cinq et le trente-un janvier ont été suppléées les cérémonies du baptême, par moi succursal, soussigné, à Eugénie Henriette Augustine, fille légitime de Monsieur Jean Guillaume Joseph Guérin du Cayla et de Madame Jeanne Victoire Gertrude Fontanilles, son épouse, de cette succursale, née le vingt-neuf janvier mil-huit cent cinq à quatre heures du matin qui a été ondoyée à la maison, à cause du danger de mort. Le parrain a été Jean Pierre Fontanilles, de Campagnac, bourgeois, oncle maternel de la baptisée ; la marraine, d'elle, Eugénie Henriette Guérin, tante paternelle de la baptisée.

En foi de ce, à Andillac 12 (*sic*) janvier 1805.

Signé : Alibert, succursal.; de Guérin père.

On remarquera sans peine que l'heure de la naissance d'Eugénie est diffé-

souffle de vie ! On crut la perdre au moment où elle arrivait à l'existence, si bien que ses parents chrétiens s'empressèrent de la faire ondoyer. Deux jours après, elle recevait le supplément des cérémonies baptismales : elle eut pour parrain Jean-Pierre Fontanilles, bourgeois de Campagnac, son oncle maternel, et pour marraine Eugénie-Henriette de Guérin, la plus jeune sœur de son père.

Parmi les noms qu'on imposa à l'enfant, les deux premiers, Eugénie et Henriette, étaient, comme on l'a sans doute remarqué, ceux de sa marraine. Quant à celui d'Augustine, il est probable qu'il lui a été donné par suite d'une particulière prédilection de son père pour le grand évêque d'Hippone dont il possédait et lisait les œuvres. Chez M. de Guérin, l'amour de saint Augustin paraît avoir été très vif. La preuve, c'est qu'il le choisit pour patron secondaire de sa troisième enfant, Marie-Augustine (1). Néanmoins le prénom que l'on préféra à tous les autres, celui sous lequel on devait désigner l'enfant, fut celui d'Eugénie. Pourquoi cette préférence ? Rien de plus facile à expliquer.

A quelques kilomètres d'Andillac et du Cayla, dans la vallée de la Vère, à un endroit où cette vallée devient large et plus riante, se trouve une vieille église qui semble se cacher au pied de la colline et porter le poids des siècles : c'est celle du village de Vieux-en-Albigeois (2). L'église, pauvre, sans ornements, est déserte la plupart du temps; on la croirait abandonnée. Avec ses grands murs blancs, elle donne une impression de misère et de dénuement. Mais c'est la misère d'une dame noble, déchu de son rang par les caprices de la fortune et les vicissitudes des révolutions. Autrefois, il n'en était pas ainsi. Elle était le centre d'un pèlerinage fameux dans le pays. On la considérait à juste titre comme le sanctuaire par excellence des saints du pays Albigeois. A son ombre, des monastères s'étaient établis. Des foules y accouraient à certains jours pour honorer la mémoire et les tombeaux de saint Amarand, de saint Eugène, de la vierge Carissime et de plusieurs évêques persécutés pour leur foi : les saints Longin et Vindémial. Au commencement du xix^e siècle, ce pèlerinage était en

rente dans les deux pièces. L'acte de baptême ne peut pas d'ailleurs avoir été rédigé le 12 janvier 1805.

(1) Il importe d'ajouter que le baron Corbière ne fut pas étranger au choix du prénom d'Augustine pour Marie dont il acceptait d'être parrain. Voir sa lettre à M. de Guérin :

* Toulouse, le 16 août 1806. — Je désire, mon cher Monsieur, que l'enfant, que vous m'avez fait la faveur de m'offrir et que j'ai accepté avec autant de plaisir que de reconnaissance, porte, quel que soit son sexe, le nom d'Auguste, avec celui que M^{me} Coutaud voudra lui donner.

(2) Sur le monastère et les saints de Vieux on peut utilement consulter : H. SALABERT. *Les saints et les martyrs du diocèse d'Albi*, Toulouse, Privat (1892), in-8°; L. DE LACGER. *Vieux-en-Albigeois, ses corps saints et son monastère*. Extrait de la *Revue Mabillon*, octobre 1922.

plein déclin, depuis longtemps d'ailleurs. Les masses populaires l'avaient déserté, et l'on n'entendait plus auprès du vieux temple le murmure berceur de la prière monacale. Cependant les habitants des villages les plus proches n'avaient pas rompu avec l'antique tradition. De quelques lieues à la ronde, ils y venaient par ancienne habitude, et ils regardaient toujours les saints de Vieux comme les protecteurs du pays. Ils le font encore aujourd'hui : petite flamme qui ranimera peut-être un grand foyer. Or, parmi ces saints, Eugène était le préféré. Il dominait les autres par son titre d'archevêque de Carthage, par les vertus qu'il avait pratiquées, comme par l'influence qu'il avait exercée. Les habitants de la vallée de la Vère témoignaient pour lui un culte spécial de vénération et se montraient confiants dans son patronage. Joseph de Guérin et sa femme, qui avaient grandi tous deux dans ces sentiments de piété envers ce saint, crurent bon de mettre sous sa protection la seconde enfant que Dieu leur avait accordée. En lui donnant son nom, ils se proposaient de mettre leur fille à l'école de celui qui avait formé sainte Carissime, la plus gracieuse et la plus touchante des vierges de l'Albigéois (1).

M^{me} de Guérin était, comme on le sait déjà, d'une complexion délicate. La naissance d'Eugénie la brisa au point qu'elle ne ressentit pas le profond tressaillement d'âme que les mères éprouvent d'ordinaire après leur délivrance. Cela fit de la peine à Eugénie plus tard quand elle l'apprit de la bouche de son père. Elle ne put s'empêcher de confier ses tristesses à son *Journal* (8 mars 1835).

* Je suis triste aujourd'hui. Papa, sans le vouloir, en est cause. Pourquoi me disait-il cela ? Mais qu'est-ce de si affligeant ? Ne sais-je pas que ma mère m'a aimée, qu'elle m'aimerait et que je ne la ferais pas pleurer de m'avoir mise au monde ? Je le sais, je le sens. Mais d'où lui venait donc ce que mon père vient de m'apprendre qu'à ma naissance elle avait éprouvé un saisissement étrange, un serrement douloureux dans son âme tandis qu'elle se dilatait de joie sur ses autres enfants comme font toutes les mères qui se réjouissent tant d'avoir mis un enfant au monde ? Moi, j'ai commencé par l'affliger. C'est bien malheureux et un bien triste commencement de vie. Ce serait désolant, si je ne me disais que je n'étais pour rien là-dedans.

Dans son état de dépression physique, la mère d'Eugénie ne pouvait guère se charger, sans une fatigue excessive, des soins pénibles et assidus que réclame un enfant en bas âge. En conséquence, elle résolut, non sans peine, d'appeler à son aide une femme du Verdier, petit village des bords de la Vère, peu éloigné du Cayla. Se vit-elle

(1) Eugénie manifesta un véritable culte pour saint Eugène. C'est ainsi qu'on peut lire dans une lettre adressée à M^{me} de Maistre le 9 septembre 1839 :

« Je suis toute heureuse d'avoir si près de moi les reliques de mon patron, de voir les débris du monastère qu'il bâtit sur les bords de la Vère, où sainte Carissime d'Alby vint se réfugier contre les poursuites du monde. Oh ! que cette histoire sainte est poétique et jolie ! Que n'est-il encore un Eugène avec une cellule ouverte dans les bois pour les Carissimes qui voudraient s'y réfugier. »

même obligée de se séparer de sa fille pendant quelques mois ou quelques années? A cela, il n'y aurait rien d'étonnant. Dans ce cas, la proximité du Verdier permettait à M^{me} de Guérin de concilier le soin de sa santé avec son amour maternel. Cependant nous ne le pensons pas. Nous croyons, au contraire, qu'Eugénie resta sous le toit paternel, dans le château que la naissance de Marie vint réjouir le 30 août 1806.

Quoi qu'il en soit, elle s'y trouvait à l'âge de quatre ans. Son petit lit était, durant le jour, posé d'ordinaire à côté de la vieille horloge que l'enfant se plaisait à regarder pour voir courir les aiguilles. « Le temps amuse alors ». Cette image de la vieille horloge près du berceau paraît avoir été le premier de ses souvenirs.

Le second se rapporte à la naissance de Maurice, qui eut lieu le 4 août 1810.

A pareil jour, écrivait-elle le 4 août 1839, vint au monde un frère que je devais bien aimer, bien pleurer, hélas ! ce qui va souvent ensemble. J'ai vu son cercueil dans la même chambre, à la même place, où, toute petite, je me souviens d'avoir vu son berceau, quand on m'amena de Gaillac où j'étais pour son baptême. Ce baptême fut pompeux, plein de fête, plus qu'aucun autre de nous, marqué de distinction. Je jouai beaucoup et je repartis le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître. J'avais cinq ans. (*Journal*.)

Les souvenirs qui remontent à un âge si tendre ne sont jamais bien précis. Il s'y mêle parfois quelques obscurités et souvent des inexactitudes. C'est pour cela qu'il semblait à Eugénie être allée à Andillac pour le baptême de Maurice sur les bras de sa mère, chose impossible puisque la cérémonie eut lieu le lendemain de la naissance. C'était pourtant le sujet de discussion avec Erembert qui soutenait le contraire avec raison.

Le 6 août, Eugénie repartait pour Gaillac, où elle avait été envoyée un peu avant la naissance de son plus jeune frère. Elle y demeura quelque temps, chez les Albenque, ses parents du côté maternel. C'est à cette époque qu'il faut rapporter un petit fait très suggestif qui aurait pu révéler à des observateurs sagaces ce que devait devenir cette enfant. Cette petite fille des champs transportée à la ville sentit s'éveiller vite en elle l'amour de la nature. Les étoiles, diamants énormes au front de la nuit, attiraient tout particulièrement son attention. Elle aimait à les contempler. Un soir, elle commit l'imprudence de se suspendre à la fenêtre (1) pour mieux les voir. Par malheur pour elle, on s'en aperçut et la fenêtre fut clouée.

(1) On s'est demandé quelle était « cette fenêtre aux étoiles ». Malgré ce qu'on a prétendu jusqu'ici, il ne faut pas la chercher dans l'hôtel des Thézac (la pension *Eugénie de Guérin*), qui n'existait pas avant 1820, mais dans la maison Albenque, sise sur la paroisse de Saint-Pierre. M. Pierre-Noël Albenque, si l'on en croit les souvenirs de M^{me} Bernadou son arrière-petite-fille, habitait près de la place du Griffoul, en face du marché couvert, une maison qui forme le coin d'une ruelle montante et dont les fenêtres donnent sur la rue. La maison fut achetée par M. Demurs, notaire.

Ces étoiles ! Je me souviens comme elles me donnaient une belle idée de Dieu, comme je me levai souvent quand on m'avait couchée pour les regarder à la petite fenêtre donnant aux pieds de mon lit chez mes cousines à Gaillac. On m'y surprit et plus ne vis les beaux luminaires. La fenêtre fut clouée, car je l'ouvrais et m'y suspendais au risque de me jeter dans la rue. (*Journal*, 14 fév. 1838.)

Deux ans après la naissance de Maurice, elle put revenir enfin au Cayla. Son séjour à Gaillac l'ayant initiée aux travaux de l'aiguille, elle rapportait pour son cher petit frère une robe à laquelle elle avait travaillé et dont elle le revêtit aussitôt.

Je lui mis sa robe et le menai par la main le long de la garenne du Nord, où il fit quelques pas tout seul, les premiers, ce que j'allai annoncer en grande joie à ma mère : « Maurice, Maurice a marché seul. » (*Journal*, 4 août 1839.)

Comme il est joli, ce trait d'enfant ! et combien symbolique ! En lui, encore, un esprit perspicace aurait pu pressentir l'avenir. Eugénie, qui aida son frère dans ses premiers pas, devait remplir auprès de lui le charitable office de soutien pendant toute sa vie et jusque après sa mort.

Les confidences du *Journal* nous renseignent suffisamment sur les dispositions morales d'Eugénie pendant ses toutes premières années. La narratrice est sincère. Nous pouvons la croire, car elle ne nous voile point ses défauts. C'est ainsi qu'elle reconnaît combien elle était indocile et malicieuse (8 mars 1835). Mais sa mère veillait. A force de doux reproches, l'enfant finit par se corriger, au moins de l'indocilité, car la malice, si l'on entend par là la finesse d'observation et la facilité de saisir travers et ridicules, resta une des marques de son esprit.

Eugénie ne nous cache pas davantage que, tout au commencement, il y eut dans sa tendresse pour Maurice un peu de jalousie provoquée par la préférence que sa mère témoignait à son dernier enfant. Elle s'en excusait gentiment plus tard.

Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, que j'enviais les caresses, les bonbons, les baisers que tu recevais de plus que moi. C'est que j'étais un peu plus grande et je ne savais pas que l'âge fit changer l'amour ou l'expression qu'en donnent les parents, et que les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les plus petits ! Mais mon aigreur ne fut pas longue. Dès que la raison pointa, je me mis fort à l'aimer, ce qui dure encore. Maman était contente de cette union, de cette affection fraternelle, et te voyait avec charme sur mes genoux, enfant sur enfant, cœur sur cœur. (*Journal*, 2 avril 1838.)

Elle était aussi un peu vaniteuse :

Quand j'étais enfant, j'aurais voulu être belle. Je ne rêvais que beauté parce que, me disais-je, maman m'aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé et je n'envie d'autre beauté que celle de l'âme. (*Journal*, 18 nov. 1834.)

*
**

Sous l'influence de sa mère qui veilla sur elle avec un soin extrême, comme sur tous ses autres enfants, non seulement les défauts disparurent mais les bonnes qualités ne tardèrent pas à se manifester.

M^{me} de Guérin était une femme active. Eugénie apprit à ses côtés l'amour et le goût du travail manuel. Dès l'âge de six ans, elle aimait à faire aller le fuseau. Elle prenait même ce plaisir, ainsi qu'elle le raconte dans sa lettre à Antoinette de Boisset du 14 février 1835, aux dépens d'une porte de toile à laquelle elle avait fait brèche pour en arracher la fourrure.

M^{me} de Guérin était pieuse. A son école, Eugénie sentit naître l'amour de Dieu, la confiance en la Providence, le support chrétien des souffrances. Une image du Calvaire, accrochée près du lit de son père, fut l'objet de sa première dévotion. C'était devant elle qu'on lui faisait réciter sa prière. Elle lui demandait bien des grâces, lui racontait ses petits chagrins et toujours était consolée. Un jour, elle avait taché sa robe, elle avait peur d'être grondée. Elle vint tout naïvement prier sa gravure d'effacer les taches; les taches disparurent. « Que ce doux miracle me fit aimer le bon Dieu ! » dit-elle. Et de ce jour elle demanda n'importe quoi à son image, même que sa poupée eût une âme : « Mais cette fois, je n'obtins rien. Ce fut la seule peut-être. » (*Journal*, 4 mars 1835.)

C'est à sa mère encore qu'Eugénie est redevable de l'exquise sensibilité qui la caractérisera plus tard. Enfant, elle aimait tendrement les oiseaux. Des hirondelles ayant fait leur nid dans la maison, elle montait au galetas et soulevait une planche pour les voir et caresser leurs petits (*Journal*, 9 avril 1838). Le malheur des nids était un de ses chagrins. Elle pensait aux mères, aux petits, se désolant de ne pouvoir protéger ces innocentes créatures contre les oiseleurs. Elle les recommandait à Dieu (*Journal*, 18 mars 1835). Une fois même, dans sa chambrette, elle déchira un coin de tapisserie représentant un homme qui se disposait à enlever un nid (*Journal*, 14 fév. 1838). A ces traits divers, impossible de ne pas reconnaître déjà celle qui écrira à Louise de Bayne, sa douce amie :

(*) Que les chasseurs ont le cœur dur ! C'est la plus jolie bête qu'on puisse voir qu'Erembert vient de blesser à l'aile. Je suis toute ensanglantée de cette aile que j'ai voulu panser pour conserver l'oiseau. (A L. de B., 15 mai 1834.)

Mais ce qu'Eugénie apprit surtout aux côtés de sa mère, ce fut l'amour de Maurice, un amour tendre et fort qui alla grandissant d'année en année, un amour qui se préoccupait de l'âme aussi bien que du corps. Toute petite, elle regardait son frère avec des yeux de

grande sœur, prenait part à ses jeux, l'accompagnait dans ses courtes promenades autour du château, se constituait sa gardienne et restait près de lui pour qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux. Plus grande, elle s'intéressait à ses études (il doit s'agir des études latines) et allait jusqu'à réciter le *Pater* dans son cœur pour que son père ne le grondât pas (*Journal*, 14 fév. 1838). A deux reprises, s'exposant à un danger réel, elle eut la joie de sauver son petit Maurice : un jour en le retirant évanoui du ruisseau où il était tombé dans un petit gouffre, et en le portant jusqu'au château; une autre fois en le défendant contre un chien qui s'acharnait à sa poursuite.

En 1834, dans une poésie adressée à M^{me} de La Morvonnais, Eugénie s'est efforcée de traduire les sentiments qui étaient en elle à l'âge de sept ou huit ans.

Enfant, j'aimais les fleurs, les oiseaux, la parure.
Où, lorsque sur mon front tombaient de blonds anneaux,
J'aimais à contempler ma petite figure
Dans le miroir des eaux.

J'aimais à m'égarer comme biche légère,
De la prairie au bois, des côteaux au vallon;
J'aimais à détacher, pour le rendre à sa mère,
L'agneau pris au buisson.

J'aimais à recueillir, comme autant d'étincelles,
Les vers luisants sur l'herbe, attirant tous les yeux;
J'aimais à voir passer, ainsi que des nacelles,
Les astres dans les cieux

J'aimais de l'arc-en-ciel la sphère éblouissante,
Posant ses pieds du pôle aux monts pyrénéens;
J'aimais les beaux récits, Trilby, la fée Organte,
Et des petits enfants les joyeux entretiens.

J'aimais tout chant, tout bruit, toute voix d'innocence,
Oiseau, nuage, encens, que je voyais passer.
J'aimais tout. La nature était joujou d'enfance.
Dieu, pensai-je, étoilait les cieux pour m'amuser (1).

M^{me} de Guérin, dont la santé fortement ébranlée ne parvenait pas à se reconstituer (2), dut bien des fois remercier Dieu des qualités qu'elle voyait s'affirmer de plus en plus dans sa fille. Elle avait tant contribué à les développer ! C'était près d'elle qu'Eugénie avait grandi, dans la vivifiante atmosphère de famille.

(1) Ces vers, envoyés à Maurice le 6 janvier 1834, ont été reproduits dans la copie du *Journal* faite par Eugénie en 1841.

(2) Extrait d'une lettre que M. Saint-Hilaire écrit le 26 juillet 1812 après la mort de sa femme survenue à Saint-Pons le 6 mai 1812. M^{me} Saint-Hilaire était la sœur de Gertrude Fontanilles.

* « Vous m'apprenez que Gertrude ne jouit pas d'une bonne santé. Conseillez-lui de se bien ménager et qu'elle ne néglige pas de prendre des remèdes s'ils lui sont nécessaires, car c'est bien la cause de la mort de sa sœur. »

*
* *

Ce fut elle aussi, et elle seule, qui se chargea de son instruction non moins que de sa formation morale.

En 1814, on vivait à une époque où l'enseignement public, profondément troublé par la Révolution, se reconstituait avec peine. Des efforts louables avaient été tentés, il est vrai, sur ce point, mais ces essais étaient loin d'avoir donné encore des résultats satisfaisants. A Gaillac, en particulier, les petites pensions pour jeunes filles ne fournissaient qu'une garantie insuffisante aux familles qui voulaient donner à leurs enfants un enseignement basé sur la foi et sur les principes traditionnels. On ne voyait pas sans inquiétude, à la tête de la plus importante de ces institutions, M^{lle} Duberville que sa beauté avait fait choisir jadis comme déesse de la raison.

Sans nul doute, c'est pour des motifs de cet ordre qu'Eugénie de Guérin ne fut point soumise au régime moderne de nos collèges et de nos pensions et reçut une éducation exclusivement familiale. On usa pour elle de cette méthode douce qui se perd chaque année de plus en plus et qui n'existe en tout cas de nos jours qu'à de très rares exceptions. De bons esprits regrettent vivement sa disparition. Cette façon d'agir créait des intelligences solides, des caractères bien trempés. Dans le cadre de la famille, l'éducation ne se sépare pas, en effet, de l'instruction proprement dite. On apprend à prier et à faire le bien en même temps qu'à lire, le cœur se forme pendant que l'esprit s'enrichit de connaissances, et c'est là assurément un précieux avantage. Mais il y a plus. L'instruction de l'enfant, l'enrichissement de son esprit, se fait dans les conditions les meilleures. L'éducateur peut facilement tenir compte du tempérament de son élève, de ses dispositions morales et proportionner l'enseignement à son âge. Tout au commencement, la règle imposée n'est pas austère. Les jeux se mêlent agréablement aux leçons, l'étude semble un plaisir. L'enfant jouit de la plus grande liberté possible et ne sent pas la chaîne qui s'empare de lui. Peu à peu cependant, il passe de cette grande liberté à une discipline plus ferme. Et c'est ainsi non seulement qu'il apprend sans se rebuter, mais encore qu'il prend goût aux études sérieuses. Son bagage scientifique et littéraire n'est pas énorme au début, mais l'enfant a l'avantage de bien le posséder. Son intelligence généralement lente a ainsi le temps de prendre conscience de ce qu'on lui enseigne et de se l'assimiler.

Cette formation a été celle d'Eugénie; elle n'en connut point d'autre.

Avec un zèle digne de louange, sa mère, Gertrude Fontanilles, se

mit à l'œuvre. Elle possédait à la perfection ce qui fait les excellentes éducatrices : une âme aimante, une instruction convenable, du jugement et de la persévérance. C'était une femme énergique, ayant le sens du devoir et des responsabilités. Elle se donna toute entière à sa tâche.

Son cœur maternel lui apprit à se mettre à la portée de ses enfants. Ce fut sans doute là une des caractéristiques de son enseignement. Nous le concluons d'un passage du *Journal* dans lequel Eugénie de Guérin parle de la façon dont on doit élever les enfants. En l'écrivant, elle songeait à ses premières années.

Pour bien se conduire avec les enfants, il faut prendre leurs yeux et leur cœur, voir et sentir à leur portée et les juger là-dessus... Si j'avais un enfant à élever, comme je le ferais doucement, gaiement, soigneusement, comme qui cultive une délicate petite fleur ! Puis, je leur parlerais du bon Dieu avec des mots d'amour. Je leur dirais qu'il les aime encore plus que moi, qu'il me donne tout ce que je leur donne, et de plus l'air, le soleil, les fleurs, qu'il a fait le ciel et tant de belles étoiles... Les enfants ont le sentiment du beau. Par les œuvres de Dieu, il est facile de leur inspirer la foi et l'amour. (14 fév. 1838.)

Ces quelques lignes sont vivantes. On croirait assister à la leçon de catéchisme. Celle qui la donne ne manque pas de sens pratique. Sa méthode est la vraie. Elle part de ce que voit l'enfant pour amener son intelligence à la connaissance des réalités supérieures.

M^{me} de Guérin ne négligeait pas de développer chez ses enfants l'imagination. Elle avait recours aux allégories, leur disant par exemple que leurs jeux étaient présidés par un ange désigné sous le nom d'*Ange joujou*; idée riante qu'Eugénie devait un jour mettre en vers. Puis, dans l'intervalle des leçons, ainsi que le fait toute mère, elle leur narrait de belles histoires, parmi lesquelles trouvaient place les légendes du Cayla, car le Cayla, comme tous les châteaux, a ses légendes. Nous en connaissons trois que nous tenons de M^{me} Mazuc de Guérin, nièce d'Eugénie. Une chèvre blanche se rencontrait, certains soirs, à l'heure de minuit, après la croix, dans le sentier qui va vers Andillac. A minuit également, on apercevait parfois, dans les nuits lunaires, une dame blanche qui sautait le ruisseau du Saint-Hussou à côté du moulin. A des époques fixes enfin, toujours à minuit, douze moines descendaient l'escalier en colimaçon du château, faisaient lentement le tour de la salle à manger, et remontaient aussi gravement qu'ils étaient venus. Ces légendes étaient encore répandues longtemps après la mort d'Eugénie de Guérin, ainsi qu'en témoigne le trait suivant rapporté en février 1864 par Marie dans un cahier de son journal inédit.

* Il y a quelques jours à peine, Caroline [*la fille d'Erembert, devenue M^{me} Mazuc*], accompagnée de sa suivante Mariette, voulant s'assurer si la légende du Cayla n'était pas tombée en désuétude, se couvrit d'un linceul pour parcourir au crépuscule le bois de la pelouse. Son enfantillage a pro-

duit son effet, en dépassant presque, à sa grande joie, le but qu'elle s'était proposé. Un quart d'heure après, je voyais accourir tout effarés, le jeune berger et quelques journaliers disant qu'ils avaient rencontré, au carrefour de la croix, la Dame Blanche du Cayla se dirigeant vers eux... Pendant huit jours, cet événement surnaturel a réveillé dans le hameau toutes les vieilles histoires du passé.

A notre connaissance, dans ce qui reste d'elle, Eugénie n'a pas parlé des légendes du Cayla. Mais elles ont bercé son enfance, elles se rattachent au souvenir de sa mère, et c'est pour cela que nous nous plaisions à les mentionner.

Ce n'était pas seulement par le récit de belles histoires que M^{me} de Guérin récompensait sa fille de son application au travail. Elle lui permettait aussi, à l'occasion, de faire quelques sorties du Cayla.

Eugénie fut donc souvent autorisée à se rendre à Gaillac près de son oncle Albenque, chez qui elle demeurait parfois des semaines entières. A plusieurs reprises, on lui permit d'aller à Albi dans la famille Mathieu, où elle eut le bonheur de faire connaissance avec le cousin (1) Victor Mathieu, qui devait tant s'occuper de Maurice à Paris et qui mourut prématurément, en 1829, garde du corps royal. Il était « le charme de mon enfance, me prenait sur ses genoux, m'enseignait à lire sans me faire pleurer, me disait des contes », écrira-t-elle dans le *Journal*, le 31 décembre 1839, un jour de tristesse, en dressant le bilan de ses grands deuils. Une fois même on l'amena jusqu'à Montels, vieux château, situé sur les premières pentes des Montagnes albigeoises. C'était en 1814, deux ans après le mariage de sa cousine Humbeline Albenque avec M. de Thézac. Eugénie avait neuf ans. Ce voyage compta dans ses souvenirs d'enfant (*Journal*, 25 août 1838).

*
* *

Pendant cette première période de la vie d'Eugénie de Guérin, sa mère tient, comme c'est naturel, la première place. Son père s'occupe avant tout de reconstituer le patrimoine de sa famille que la Révolution et un partage récent ont considérablement amoindri. Joseph de Guérin, fidèle à la tradition des Guérin du xvii^e et du xviii^e siècles, vit dans son château, par goût autant que par nécessité. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'avoir un appartement à Gaillac, comme l'indique une phrase d'Eugénie dans la lettre à Louise de Bayne du 10 décembre 1832 : « Les jeunes Cossigny ont quitté Pouille; ils logent où nous étions ». Mais le logement gaillacois n'est qu'un pied-à-terre. M. de Guérin n'y vient qu'en passant,

(1) M. Mathieu père avait épousé une sœur de la grand'mère maternelle d'Eugénie de Guérin, née de Verdun.

lorsque les affaires l'y appellent. Sa résidence habituelle est le Cayla où il s'occupe de l'exploitation de ses terres.

Au point de vue politique, Joseph de Guérin n'accepte qu'à demi l'Empire dans lequel il voit seulement une transition entre la Révolution et la Monarchie. Aussi parle-t-il à ses enfants avec vénération de Louis XVI, le roi martyr. Et il les prend avec lui le 21 janvier à la messe expiatrice annuelle.

Pauvre Louis XVI ! écrira Eugénie le 21 janvier 1840. J'étais enfant que je vénérâis ce martyr. J'aimais cette victime dont j'entendais tant parler dans ma famille aux approches du 21 janvier. On nous menait au service funèbre à l'église, et je regardais fort le haut catafalque, trône lugubre du bon roi. Mon étonnement m'impressionnait de douleur et d'indignation ; je sortais pleurant cette mort et haïssant les méchants qui l'avaient faite. Que d'heures j'ai passées cherchant par quels moyens j'aurais pu sauver Louis XVI et la Reine et toute la malheureuse famille, si j'avais vécu de leur temps ! Tout calculé, cherché, combiné, rien de bon ne se présentait guère et je laissais ces prisonniers fort à regret. Le beau petit dauphin surtout me compassionnait (*sic*), le pauvre enfant, entre des murs, ne pouvant plus jouer en liberté. Celui-là, je l'emportais, je le cachais ici, au Cayla, et Dieu sait le bonheur de courir avec un prince dans nos champs ! Que de rêves au sujet de la pauvre famille ! (*Journal*.)

M. de Guérin n'était pas homme à cacher ses préférences politiques. On le savait autour de lui. Et c'est probablement pour ce motif que le gouvernement impérial ne lui confia aucune magistrature. Ce fut aussi pour cela que, dès la chute de Napoléon, les amis de Louis XVIII comptèrent sur son dévouement à la royauté en lui faisant obtenir la décoration de la Fleur de Lys (1). Hélas ! cet attachement au roi faillit lui coûter cher. M. de Guérin reçut notification de sa décoration le 17 mars 1815. Trois jours après, Napoléon rentrait à Paris. Le châtelain royaliste du Cayla dut quitter Andillac, où les têtes étaient vives, pour se réfugier à Gaillac d'abord, à Albi ensuite. Par bonheur la tourmente fut passagère. Joseph de Guérin put revenir dans son château.

Un tel attachement aux principes monarchiques trouva sa récompense. Aussitôt après le retour des Bourbons, il était nommé maire provisoire d'Andillac en remplacement de Jean Gastou. Puis, le 30 décembre 1816, M. le baron Decazes, préfet du Tarn, en vertu de la loi du 28 pluviôse an VIII qui attribuait aux préfets la nomination des maires et adjoints des communes dont la population était au-dessous de 5000 habitants, désignait Joseph de Guérin comme maire définitif d'Andillac pour une période de cinq ans. Et ce

(1) *

A M. de Guérin.

Paris, le 17 mars 1815.

J'ai l'honneur de vous prévenir que *Monsieur*, plein de confiance dans votre fidélité, et voulant récompenser votre dévouement au Roi, vous a accordé la décoration de la Fleur de Lys.

LE C^{te} DE PUYSGUR, capitaine des gardes du Corps de Monsieur.

mandat lui fut renouvelé en 1821 et en 1826. Nous verrons bientôt avec quelle conscience il sut s'en acquitter.

Le soin qu'il donnait aux affaires municipales et à son domaine ne l'absorbait pas au point de lui faire négliger sa famille. Partageant avec sa femme le souci de ses enfants, il surveillait de préférence l'éducation de ses fils.

Des premières années passées au Cayla sous le regard de sa mère et sous la douce autorité de son père, Eugénie garda un sentiment d'infinie douceur. Elle chanta le bonheur de ces années dans quelques-unes de ses poésies, dont l'une, intitulée *Souvenir de l'enfance*, doit remonter à 1826 ou 1827. M. Abel Lefranc l'a publiée en partie dans les *Annales politiques et littéraires* du 21 juillet 1912.

O jours de mon premier printemps,
 Âge de grâce et d'innocence,
 O bel âge de mon enfance,
 Reçois le tribut de mes chants.....

Les vers en sont malhabiles. Ils comptent parmi les premiers qu'Eugénie de Guérin ait composés. Nous devons chercher en eux le sentiment qui les a inspirés plus que la beauté de la poésie. Il y a dans tout le morceau beaucoup de mélancolie inspirée par le souvenir des beaux jours à jamais disparus.

Cette tristesse se remarque aussi dans la poésie adressée à M^{me} de La Morvonnais en 1834, que nous avons mentionnée plus haut. On y lit, en effet, cette strophe :

Chants et bonheur avec ma mère
 S'en allèrent en un cercueil,
 Et je n'aimai rien sur la terre
 Rien que la prière et le deuil.

*
 **

Cependant la santé de M^{me} de Guérin déclinait de plus en plus. Le travail dont elle s'était chargée avait achevé de l'épuiser. A l'automne de 1818, la maladie s'aggrava. Bien qu'elle comprît que l'issue en serait fatale et qu'elle ne se fit pas illusion à ce sujet, la mère d'Eugénie crut qu'il était de son devoir de semer autour d'elle le courage et de répandre la confiance. A la souffrance, elle opposait un masque de bronze; elle avait assez de volonté pour cela. Mais la gravité du péril n'échappa point à ceux qui vivaient près d'elle. Pour la guérir, tout le possible fut tenté. Joseph de Guérin n'hésita pas à emprunter l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de la maladie et à augmenter ses dettes. De bienveillants amis plus fortunés que lui, parmi lesquels on peut nommer le baron Corbière, ex-procureur impérial près la cour d'appel de Toulouse, parrain de sa fille Marie, lui vinrent en aide. Gertrude Fontanilles fut alors

transportée à Gaillac, où, comme nous l'avons dit, les Guérin avaient un pied-à-terre. Il y avait dans cette ville, de bons parents et d'excellents amis (1) prêts à rendre service. Les secours y étaient faciles; on pouvait compter sur la science de médecins expérimentés. Hélas ! rien n'y fit. L'affection dont était entourée M^{me} de Guérin et les soins qu'elle reçut ne parvinrent pas à la sauver. Le 2 avril vers minuit, un vendredi, six mois après son arrivée à Gaillac, elle expirait, à l'âge de 42 ans (2). Ses dernières paroles à son mari ont été conservées dans le passage inédit d'une lettre d'Eugénie à M^{me} de Maistre du 30 août 1838. Ce sont des paroles de confiance en Dieu dans lesquelles se révèle une admirable âme chrétienne : « Je te laisse bien embarrassé, mais compte sur la Providence qui ne t'abandonnera pas. » Quelques jours auparavant, la mourante avait songé à son plus jeune enfant, Maurice, qui n'avait pas encore 9 ans, et elle avait fait promettre à Eugénie déjà grandette de veiller sur lui et de devenir pour son frère une seconde mère.

L'impression de cette mort chrétienne et résignée a été ineffaçable. Eugénie y pensait souvent. Tous les ans, au jour anniversaire, son âme s'en allait sur une tombe. Le *Journal* et les *Lettres* contiennent des mentions nombreuses de ce triste événement familial. Qui n'a lu ce passage du *Journal* du 2 avril 1835 ?

Je ne me souviens pas qu'il lui soit échappé une plainte, qu'elle ait crié tant soit peu sous la douleur qui la déchirait : nulle chrétienne n'a mieux souffert. On voyait qu'elle l'avait appris devant la croix. Il lui serait venu de sourire sur son lit de mort comme un martyr sur son chevalet. Son

(1) Julie de Saint-Fons, qui mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 3 mars 1826, rendit de grands services à M^{me} de Guérin pendant sa maladie. M. de Guérin écrivait à Maurice (12 avril 1826.) à l'occasion de sa mort : « Pour te dire mes regrets, il suffit de te rappeler les services qu'elle rendit à ta mère ».

(2) Copie des actes de décès et d'inhumation de Gertrude Fontanilles, le premier d'après le registre des actes de décès de la commune de Gaillac, le second d'après le registre paroissial de l'église Saint-Pierre de Gaillac.

1^o Acte de décès.

N^o 47. Fontanilles Jeanne Victoire Gertrude. A Gaillac.

L'an mil huit cent dix-neuf et le deux avril, à dix heures du matin; par devant Nous maire de la Ville de Gaillac, département du Tarn, officier de l'état civil, sont comparus Jacques Janni Cultivateur et Guillaume Clamens Voisins de la défunte lesquels nous ont déclaré que dame Jeanne Victoire Fontanilles, fille de sieur Fontanilles et de dame Elisabeth Albenque épouse de Monsieur de Guérin du Cayla, maire de la Commune d'Andillac est décédée cejourd'hui à une heure du matin au dit Gaillac âgée de quarante deux ans le dit Clamens a signé avec nous le Présent acte, le dit Janni a dit ne sçavoir, après que lecture leur en a été faite. Signé : Guillaume Clamens, D'Yversen de St-Fons.

2^o Acte d'inhumation.

N^o 16. Jeanne Victoire Gertrude Fontenilles. 2 avril 1819.

Ce jourd'hui vendredy. Le deuxième avril mille huit cent dix-neuf. Le corps de Dame Jeanne Victoire Gertrude Fontenilles. Epouse du sieur Guérin a été inhumée par nous Prêtre soussigné en présence de Philippe Larroque et de Louis Thourac chantres à St-Pierre signés avec nous.

Signé : Larroque, Dalga prêtre.

On remarquera que l'acte d'inhumation contient une fausse orthographe du nom de la mère d'Eugénie. Il y a aussi erreur pour la date de sa sépulture. Le scribe a dû recopier celle qui était portée sur le permis d'inhumer.

visage ne perdit jamais sa sérénité, et jusques dans son agonie, elle semblait penser à une fête. Cela m'étonnait, moi qui la voyais tant souffrir, moi qui pleurais au moindre mal, et qui ne savais pas ce que c'est que la résignation dans les peines. Aussi, quand on me disait qu'elle s'en allait mourir, je la regardais, et son air content me faisait croire qu'elle ne mourrait pas. Elle mourut cependant le 2 avril à minuit, à l'heure où je m'étais endormie au pied de son lit. Sa douce mort ne m'éveilla pas. Jamais âme ne sortit plus tranquillement de ce monde. Ce fut mon père... Mon Dieu, j'entends le prêtre, je vois des cierges allumés, une figure pâle, on pleure. Je fus emmenée dans une autre chambre.

Le 3. A neuf heures du matin, ma mère fut mise au tombeau.

Les moindres détails de la journée funèbre demeurèrent présents à la mémoire d'Eugénie, au point qu'elle ne pouvait sentir l'eau de Cologne sans se rappeler sa mère; au moment où elle venait d'expirer, on en répandait sur son lit.

A propos de cette mort, un certain nombre de ceux qui portent intérêt aux Guérin se sont demandé le genre de maladie auquel avait succombé Gertrude Fontanilles. Et comme Maurice, puis Eugénie, puis Erembert peut-être, ont été emportés par l'impitoyable mal de poitrine, ils en ont conclu que ce même mal avait eu raison d'abord de leur mère. L'hypothèse était vraisemblable. La terrible phthisie est trop souvent héréditaire, hélas ! Néanmoins nous croyons que la supposition ne répond pas à la vérité. Le 2 avril 1819, en effet, M. de Guérin, pour « s'assurer des causes réelles qui ont pu occasionner la mort », fit procéder à l'autopsie du corps de sa femme. Les docteurs J. Espaillass et Pailhès qui en furent chargés déclarèrent par un long certificat que M^{me} de Guérin était morte « d'une fièvre lente déterminée par une affection des voies urinaires et non d'une maladie de poitrine comme l'aurait laissé supposer l'oppression, les quintes de toux et les suffocations des derniers jours ». Devant une telle attestation, en bonne et due forme, l'hypothèse du mal héréditaire des Guérin paraît désormais difficile à soutenir.

Le décès en pleine maturité de M^{me} de Guérin porta un rude coup à sa famille. Plus que tout autre, Eugénie ressentit, dans son âme délicate et impressionnable, l'amertume de cette brusque séparation.

N'avoir pas de mère, dira-t-elle un jour au sujet de la petite Marie de La Morvonnais qui venait de perdre la sienne, hélas ! c'est si triste ! Quoique si jeune, elle sentira, elle sent déjà sa perte et la sentira tous les jours davantage. Le cœur apprend à s'affliger comme il apprend à aimer. En grandissant, Marie aimera toujours mieux sa mère et la pleurera davantage. (*Journal*, 24 avril 1835.)

Un accent personnel pénètre ces lignes. On sent qu'Eugénie a l'expérience de ce qu'elle écrit et qu'elle a dû vivre ces impressions au moment de la mort de sa propre mère. Elle a par conséquent beaucoup souffert à cette occasion.

*
* *

Néanmoins, la douleur qu'elle éprouvait était féconde. L'épreuve, au lieu de l'abattre comme on aurait pu s'y attendre, la fit grandir moralement. Une transformation profonde et rapide s'opéra en elle. Quelques jours, en effet, suffirent à lui donner la claire vue des responsabilités qui l'attendaient et des devoirs que les circonstances lui imposaient. Elle comprit qu'elle devait, auprès de son père, de sa sœur et de ses deux frères, surtout auprès du plus petit, occuper la place de la mère disparue. N'avait-elle pas fait à ce sujet une promesse solennelle ? C'était à elle de combler le vide causé par la mort.

Cette transformation, ou, si l'on veut, cet exhaussement de l'âme, ne lui échappa point. Il fut pleinement conscient. Nous en avons la preuve dans ces lignes du *Journal* qu'elle écrivit le 31 décembre 1839, en établissant le bilan des personnes chères que la mort lui avait enlevées.

Ma première perte fut ma mère, dont la mort me vint entre l'enfance et la jeunesse et mit ainsi des larmes entre les deux âges. De vive et riieuse que j'étais, je devins pensive, recueillie. Ma vie changea tout à coup. Ce fut une fleur renversée dans un cercueil. De cette époque date un développement dans la foi, un élan religieux, un amour de Dieu qui me ravissait par delà toutes choses et qui m'a laissé ce qui me soutient à présent, un espoir en Dieu qui m'a consolée de bonne heure.

Comme le fit sainte Thérèse dans une circonstance analogue, le premier soin d'Eugénie, orpheline et soutien de famille, fut de se jeter aux pieds de la Sainte Vierge pour la prier de l'agréer comme son enfant et pour lui demander les grâces nécessaires à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs. Avec l'élan spontané d'une âme qui se sent faible et qui veut pourtant s'élever à la hauteur de sa tâche, elle se consacra à la Vierge. Ceci se passait à Gaillac, dans l'église Saint-Pierre où venaient d'avoir lieu les obsèques de M^{me} de Guérin, et dans la chapelle du Rosaire. Eugénie avait 14 ans. Quand elle se releva, ses ardentes prières étaient exaucées. Elle retrouvait une mère dans la Vierge. Et, dans son cœur, triste mais rempli de courage, grandissaient l'esprit de dévouement à sa famille et l'amour de Maurice.

Cette mort d'une mère, a pu très justement écrire Barbey d'Aurevilly, la faisait mère à son tour. Rien de développant et de perfectionnant comme les devoirs. Si vous voulez faire jaillir et faire monter de plus en plus les facultés ensevelies et latentes dans les âmes, comprimez-les sous la forte pression des devoirs. L'homme atteindra bientôt toute sa hauteur. (*Reliquiæ*, p. xviii.)

La religion, qui est un puissant levier pour les âmes, contribua

beaucoup à cette merveilleuse ascension morale. Nous savons déjà combien l'enfant était pieuse. Sous le coup de la mort de sa mère et après sa consécration à Marie, sa dévotion redoubla. La jeune orpheline prit l'habitude de vivre avec Dieu et avec l'âme de la chère morte, et, à leur contact, fit de rapides progrès au point de vue religieux. S'il y a des douleurs qui éloignent de Dieu, il en est d'autres qui rapprochent de lui. Celle qu'éprouva Eugénie était du nombre de ces dernières. On a peine à se figurer jusqu'à quelle hauteur morale Dieu fit monter tout à coup cette âme d'enfant. C'est surprenant, incroyable presque, tant l'avancement fut rapide. Et cependant les faits sont là, indéniables. Il reste d'elle deux pages jaunies par le temps, tracées à cette époque d'une main encore incertaine. Ces pages, de beaucoup les plus anciennes que l'on ait conservées d'Eugénie, sont admirables par le souffle chrétien qui les anime. Elles attestent un développement d'âme extraordinaire. Nous ne pouvons nous empêcher de les citer.

(*) **RÉSOLUTIONS QUE J'AI FAITES A LA QUATORZIÈME ANNÉE DE MON AGE.**

Je me lèverai le matin à cinq heures; j'irai à la messe; lorsque je serai de retour à la maison, je ferai une lecture; après quoi je travaillerai, et je tâcherai de m'occuper de mon Dieu et de la lecture que j'aurai faite. A neuf heures, je me transporterai en esprit dans le Sacré-Cœur de Jésus; je dînerai en m'unissant aux repas que Jésus-Christ faisait avec Joseph et Marie; ensuite je travaillerai et ferai à trois heures ma communion spirituelle. Je m'occuperai jusqu'au soir; à sept heures j'irai à l'église si je suis près ou si non dans ma chambre. Je ferai une lecture et je tâcherai de me rappeler la méditation que j'aurai faite dans la journée. Je réciterai tous les soirs le chapelet en l'honneur du Sacré-Cœur de Marie.

RÈGLES DE VERTUS QUE JE TACHERAI DE PRATIQUER

J'obéirai à papa, promptement et sans réplique. Je ferai quatre actes de mortification et autant d'humilité par jour.

Je ne me regarderai pas dans un miroir sans nécessité; je donnerai aux pauvres tout ce que je pourrai. J'instruirai quelqu'un si j'en trouve l'occasion.

Nous ne sommes faits que pour aimer Dieu, je fais résolution pour son amour de ne m'excuser jamais, quand même on m'accuserait injustement.

Quand je me trouverai avec des pauvres, je m'applaudirai d'un si grand honneur, me reconnaissant indigne d'être avec eux.

Je recevrai toutes les humiliations en union de celles de Jésus-Christ.

Je ferai toutes mes actions comme devant être la dernière de ma vie.

Je me ferai une retraite au fond de mon cœur; je m'y retirerai le plus souvent que je pourrai, me reposant avec l'époux céleste quand je me sentirai troublée.

O mon Dieu, faites-moi la grâce de pratiquer l'obéissance; oui, mon bien-aimé, je veux la pratiquer quoi qu'il m'en coûte, je veux la pratiquer toute ma vie; le commandement et l'obéissance ne feront qu'un; que mes yeux ne deviennent-ils deux fontaines de larmes pour pleurer mes désobéissances passées à Dieu et à mes supérieurs!

Soumettant mon jugement à celui des autres, je croirai que j'ai toujours tort et les autres raison.

O chère égalité de caractère, que vous êtes aimable ! Mon Dieu, faites-moi la grâce d'avoir un caractère égal et doux envers tout le monde.

J'obéirai à ma règle à moins qu'une autorité supérieure ou une condescendance légitime ne m'empêche de le faire.

Dans quelles circonstances précises ces pages furent-elles écrites ? Rien ne permet de le déterminer d'une manière absolument certaine. Nous savons seulement qu'elles datent de la quatorzième année d'Eugénie, c'est-à-dire de 1819. Sont-elles le résultat des réflexions de sa première communion ? On pourrait le supposer tout d'abord. Il n'est pas rare de voir des enfants prendre alors des résolutions généreuses qui ont un retentissement sur toute leur vie. Mais encore faudrait-il admettre qu'elle n'avait pas fait sa première communion avant 14 ans, ce qui est difficilement croyable. Sous Monseigneur Brault, qui devint archevêque d'Albi en 1823, l'usage était d'admettre les enfants à la table sainte à l'âge de 13 ans. Il devait en être de même auparavant lorsque le diocèse d'Albi, supprimé par le Concordat de 1801, dépendait de l'évêché de Montpellier. D'ailleurs, M. le chanoine Pauthe, premier biographe d'Eugénie de Guérin, place cet acte important de sa vie religieuse, du vivant de sa mère, au mois de janvier 1818, dans l'église de Cahuzac. Rien ne permet de démentir cette affirmation. M. Pauthe a dû se renseigner auprès de Marie de Guérin qui vivait encore. Mieux vaut donc croire que les résolutions de 1819 ont été prises, à Gaillac sans doute, mais dans une retraite suivie par l'enfant après la mort de sa mère (1).

De pareilles résolutions et de pareilles règles de vertus sont vraiment admirables. Quels étonnants directeurs d'âmes ne supposent-elles pas ! Mais aussi quelle merveilleuse correspondance à la grâce de la part d'une enfant ! Il y a beaucoup de saints qui n'ont pas eu un commencement semblable. Telle pensée semble sortie du cœur de saint Vincent de Paul. Celle-ci par exemple :

Quand je me trouverai avec les pauvres, je m'applaudirai d'un si grand honneur, me reconnaissant indigne d'être avec eux.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces résolutions ne restèrent pas de belles phrases, des formules mortes. Elles servirent de ligne de conduite et se traduisirent en actes. Eugénie devint la catéchiste dévouée des enfants ignorants, et se fit la servante des pauvres. Il n'est pas jusqu'à la règle de ne pas se regarder dans un miroir sans nécessité qu'elle n'ait pratiquée. Le 5 septembre 1832, elle écrivait de Rayssac à sa sœur Marie :

* Je voudrais que tu me vis[ses] dans une petite chambre, devant une bibliothèque, une glace où je ne regarde pas !

(1) On remarquera encore que la première des règles de vertus commence par ces mots : « J'obéirai à papa ». Eugénie ne fait pas mention de sa mère.

Comme cela arrive aux cœurs ardents et aux natures généreuses, la pensée de la vocation religieuse se présenta à son âme d'enfant. Dix-huit ans plus tard, le 30 juillet 1837, elle le rappelle en ces termes à Louise de Bayne :

(*) Que me parlez-vous de couvent, chère amie ? Est-ce fait pour une âme comme la mienne ? Jugez vous-même si cette vie morte me convient, et s'il n'y aurait pas de présomption de ma part de m'y croire appelée. Cette pensée est vieille pourtant, me vint que j'étais bien jeune, à quatorze ans, ne m'a pas quittée, mais il est de ces illusions qui demeurent.

Il y eut à cette époque de l'exagération dans sa piété; l'amour de Dieu la poussa à des mortifications trop dures pour son âge. Le *Journal* en contient l'aveu, sous la date du 14 mai 1838, à propos de la mort de Camille d'Hautpoul, une sainte jeune fille de Cahuzac qui paraît ne pas s'être gardée de ces excès.

Si j'avais eu ma mère, je me souviens de choses que je faisais à quatorze ans qu'elle ne m'eût pas laissé faire. Au nom de Dieu, j'aurais tout fait, je me serais jetée dans un four, et certes le *bon Dieu* ne voulait pas cela. Il ne veut pas le mal qu'on fait à sa santé par cette piété ardente, mal entendue, qui en détruisant le corps laisse vivre bien des défauts souvent.

Eugénie avait une nature trop bien équilibrée pour que ces excès fussent chez elle chose durable. Elle comprit qu'une vocation ne se décide pas généralement à quatorze ans et remit à plus tard le soin de l'examiner. Elle ne tarda pas à abandonner les pratiques religieuses exagérées et à rejeter les formes de sa piété ardente et mal entendue. De ce moment de très grande ferveur, elle garda seulement de quoi la soutenir dans la pratique des nouveaux devoirs qui allaient s'imposer à elle.

CHAPITRE V

L'apprentissage de la vie

Retour au Cayla. — Eugénie à l'âge de quatorze ans. — Premières démarches d'un père pour l'éducation de ses enfants. — Nouvelles tentatives. — Maurice sera-t-il prêtre ? — Préceptorat de l'abbé Salabert. — Requête en faveur d'Eugénie et de Marie. — Lutte de Joseph de Guérin contre la pauvreté. — L'administration municipale d'Andillac. — Education d'Eugénie. — Maurice à l'école de sa sœur. — Les *Juvenilia*. — *Fragments de nouvelles*. — Une proposition de mariage écartée. — Départ d'Erembert pour Montpellier.

Au mois de mai 1819, Monsieur de Guérin gagnait de nouveau le Cayla qu'il avait à peu près complètement abandonné depuis l'automne précédent pour procurer à sa femme des secours, hélas ! inutiles.

Qu'aurait-il fait désormais à Gaillac ! Y rester plus longtemps ne pouvait que lui rappeler la grandeur de sa perte. Sa nature impressionnable le dispose à sentir vivement ses peines (1) et à se décourager sous le coup du malheur. Mieux vaut quitter sans retard les lieux qui ont vu mourir Gertrude et écarter sa pensée de ce deuil obsédant. Le père d'Eugénie a besoin de forces.

(1) Nombreux sont les témoignages de l'accablement éprouvé par Joseph de Guérin lors de la mort de sa femme et du souvenir fidèle qu'il lui garda. Qu'il nous suffise de citer les lignes suivantes, pleines d'émotion religieuse, écrites sur une feuille volante, probablement un jour d'anniversaire.

* « Ce fut le deux avril 1819 que la mort me sépara de toi, ô ma chère Gertrude, mais elle ne sépara que nos corps. Nos âmes ne sont-elles pas toujours unies ? Est-il quelques instants où je ne sois occupé de toi ?... Oui, je ne saurais vivre sans te rappeler à mon cœur, et le dernier de mes soupirs qui ne devait être qu'à Dieu ne sera-t-il pas rempli de toi ? O doux moment, et le seul que je puisse désirer, qui, je pense, réunira mon âme à la tienne. O mon Dieu, pardonnez à mon amour une exclamation qui peut-être t'offense, mais ne le formas-tu pas toi-même dans mon cœur en m'unissant à celle qui était une image si accomplie de ces perfections que tu te plais quelquefois de montrer à la terre ? Je lui survis, hélas ! mais ce ne peut être que pour me faire mériter par la patience de jouir un jour avec elle, avec ma chère Gertrude, — doux nom que je trouve toujours avec moi, — de contempler tes divines perfections, o amour que le monde ne connaît pas. La mort peut détruire nos corps, nous réduire à la poussière du tombeau, mais elle ne saurait faire que nous ne soyons toujours unis loin d'ici.

« Profanes, qui ne connaissez ce doux sentiment que pour vous satisfaire, le tombeau qui renferme l'objet qui vous fut si cher ne peut être pour vous qu'un souvenir qui vous remplit d'horreur. Il est pour moi l'objet de toutes mes pensées. Ce corps qu'il renferme n'a pas disparu à mes yeux ; il conserve pour moi toute sa beauté. La pourriture a beau le détruire, il n'en est pas moins pour moi ce qu'il fut. O délices de mon amour, de l'amour véritable ! Quand serai-je réuni à celle que je pleure ? Mais que fais-je, ô mon Dieu, ô ma Gertrude. »

Nous ne pouvons manquer de mentionner dès maintenant qu'Eugénie connut cette page de son père. Elle paraît s'en être inspirée dans son *Colloque avec l'âme de son frère* quand elle écrivit : « La mort ne sépare que le corps. »

D'autant qu'il a forcément négligé le travail de la terre dans l'angoisse des derniers mois, toute sa sollicitude allant à sa bien-aimée malade. Dieu sait cependant combien une récolte rémunératrice lui serait indispensable. Sa situation matérielle est loin d'être prospère : les petites économies réalisées depuis son mariage ont été dépensées en remèdes et en soins de toutes sortes; ses dettes ont même augmenté. L'emprunt que lui a consenti le baron Corbière (500 fr.) n'a pas été suffisant; les médecins restent impayés. M. de Guérin a besoin d'argent.

Jamais encore il n'a connu de situation plus critique. D'où, pour lui, la nécessité de reprendre au plus vite la direction effective des travaux du Cayla et d'intensifier le rendement de sa modeste exploitation agricole. Il n'y a pas de temps à perdre. Le printemps bat son plein; c'est l'époque où la campagne réclame un vigoureux effort à ceux qui vivent d'elle. M. de Guérin confie donc à ses parents de la petite ville la garde de la chère tombe, leur abandonne pendant quelques semaines le soin de ses enfants, et s'en retourne dans sa gentilhommière.

Mais les travaux des champs ne sont pas assez absorbants pour lui faire oublier son veuvage. Le Cayla est solitaire. Le soir venu, après les fatigues d'une journée, pourtant bien remplie, passée au milieu des ouvriers agricoles, M. de Guérin ne sent plus le réconfort du visage souriant qui l'accueillait jusque-là et n'entend plus la voix douce, pleine de confiance, de celle qui savait si bien partager ses préoccupations et ses espérances.

Aussi ne tarde-t-il pas à rappeler près de lui ses enfants, espérant qu'avec eux la solitude du Cayla paraîtra moins grande, le veuvage moins pesant. Rien n'est réconfortant pour un père à qui la mort vient de ravir sa jeune épouse que de se trouver au milieu de ceux qu'elle lui a laissés.

Ses espérances ne devaient pas être trompées. La présence de ses enfants fut pour lui une excitation au travail, une consolation dans ses peines, un préservatif contre l'abattement. Il trouva surtout un grand secours dans Eugénie.

Celle-ci, il est vrai, vient à peine de terminer ses quatorze ans, l'âge insouciant chez la plupart des autres enfants. Mais, nous l'avons dit, la précocité du malheur a mûri son caractère, a développé en elle le sens du devoir et de la responsabilité. Sans la moindre hésitation, elle entreprend le rôle qui restera le sien pendant toute sa vie : ange consolateur auprès de son père, maîtresse de maison au Cayla, seconde mère de son plus jeune frère. La période qui s'étend depuis la mort de Madame de Guérin jusqu'au départ de Maurice pour Toulouse est pour Eugénie une époque obscure mais féconde, une prépa-

ration à l'avenir. C'est vraiment pour elle ce que nous pouvons appeler l'apprentissage de la vie.

La retraite qu'elle a suivie naguère à Gaillac l'a disposée merveilleusement à cette nouvelle phase de son existence. Elle a un plan de vie; elle s'est fixé un idéal et s'est tracé des règles de vertus. Elle met donc tous ses soins à pratiquer les vertus dont Dieu lui a fait comprendre la nécessité. Ayant devant les yeux la mort de sa mère, elle accomplit chacune de ses actions comme devant être la dernière de sa vie. Sachant que rien n'est agréable à un père comme d'être promptement obéi par ses enfants, elle se montre d'une docilité parfaite, prévient ses moindres désirs et se prête à tout ce qu'on lui demande. Dans sa famille, auprès de ses frères et de sa sœur, elle donne l'exemple du travail. Dans ses relations avec ceux qui l'entourent, elle s'efforce d'avoir un caractère égal et doux. Oh ! l'admirable enfant de quatorze ans ! Rayon de joie le plus pur pour le castel endeuillé ! Elle est affectueuse, laborieuse, fidèle à ses devoirs, et s'applique à remplacer autant qu'elle le peut celle dont son père lui parle souvent. C'est un vrai plaisir d'assister à la formation de son âme, de sentir grandir en elle la conscience des responsabilités et de lui voir prendre en mains les intérêts de sa maison sous la bienveillante direction paternelle.

Ne nous représentons pas la jeune Eugénie de Guérin sous un visage trop austère. Le sérieux est dans l'âme, mais la figure est souriante et les manières sont joyeuses. Les souvenirs que sa sœur Marie garda de cette époque ne laissent aucun doute à ce sujet.

* Te souvient-il, chère compagne, de nos courses à travers les côteaux, tantôt cheminant lentement les bras entrelacés, tantôt nous arrêtant pour respirer la fraîcheur matinale et pour chercher à surprendre le rossignol chantant sous la feuillée ? Nous retenions notre haleine dans la crainte d'interrompre ses touchantes mélodies, autant d'hymnes célébrant la gloire du Créateur.

D'autres fois, nous dirigions nos pas le long du Saint-Hussou. C'était alors la chasse aux mignonnes demoiselles sur le bord de l'eau. Cruel passe-temps de l'enfance ! car, malgré nos efforts pour ne pas les blesser, ne pas froisser leurs ailes diaphanes, elles n'en étaient pas moins captives, et les soins empressés que nous leur donnions, dans notre ignorance, ne valaient pas la liberté que nous leur refusions, ce qui aboutissait à leur mort. Pauvres petites bêtes !

Te souvient-il aussi lorsque, unissant nos voix, nous parcourions en chantant les vallons et les bois de Sept-Fonts, allant retrouver Rousou pour la distraire de son travail, afin de jouer ensemble toutes les trois ? (*Journal de Marie de Guérin.*)

Ces lignes dans lesquelles Marie s'adresse à l'âme de sa sœur ont été écrites le 20 janvier 1851, trois ans environ après la mort d'Eugénie. Elles sont précieuses pour nous, car elles témoignent entre autres choses que les épreuves n'ont point ébranlé ni l'exquise sensibilité d'Eugénie ni son amour de la nature. Les vertus qu'elle acquiert

ne lui font perdre aucune de ses qualités premières. Au contact de la vie, elle ne fait que gagner. Et cependant l'expérience est rude, ainsi que nous allons le voir.

Une des préoccupations les plus vives de M. de Guérin à cette époque fut, comme c'était naturel, le problème de l'instruction et de l'éducation de ses enfants.

Déjà, avant la mort de sa femme, alors que celle-ci, faible et exténuée de fatigue, pouvait avec peine suffire à sa tâche, il avait songé à se séparer d'eux pour leur assurer une culture intellectuelle convenable. Dès le mois de mai 1817, il avait chargé M^{lle} Miou Coutaud, sa cousine, de trouver à Toulouse une pension pour Eugénie. Un peu plus tard, en octobre de la même année, il avait fait adresser une pétition au ministre de l'Instruction publique afin que son fils aîné, Erembert, qui faisait ses études au Collège d'Albi, depuis plusieurs années, — on l'y trouve en février 1816, — obtienne une bourse d'Etat pour être placé dans un des Lycées les plus voisins de Toulouse, et, si possible, à Toulouse même « où il serait à portée de recevoir les soins de ses parents ». Il négociait également, dans le même temps, l'admission de Maurice dans un collège royal.

Toutes les démarches tentées à cette époque par J. de Guérin en faveur de ses enfants échouèrent. Erembert resta au Collège d'Albi. M^{lle} Coutaud, qui avait cru comprendre qu'on lui demandait de payer, en partie du moins, les frais d'éducation d'Eugénie, se récusa; elle luttait contre un état de fortune précaire. Quant à Maurice, il fut jugé trop jeune pour être admis dans un collège royal, les règlements officiels ne permettant pas d'y accepter un enfant avant l'âge de neuf ans accomplis.

Ce fut en ces conjonctures que M. de Guérin prit au Cayla, au moins pendant les vacances, un grand séminariste, M. l'abbé Jamme, dont Eugénie devait parler plus tard en ces termes :

(*) On donne pour remplaçant [à M. Bories, curé de Cahuzac] le curé de Lagrave, digne et saint prêtre, mais que je ne pourrai jamais appeler mon père. Il me connaît trop. Nous l'avons eu pour précepteur, nous jouions aux cartes, il nous trichait, nous faisait enrager, et je lui promis que jamais je ne lui confierai ma conscience. (*A L. de B., 2 juill. 1835.*)

Lorsque ses enfants revinrent au Cayla, M. de Guérin se demanda de nouveau, avec plus d'angoisse que par le passé, ce qu'il devait faire pour eux. A la rigueur, il aurait pu assumer la tâche de leur éducation et continuer l'œuvre laissée inachevée par sa femme. Il l'aurait fait volontiers et se serait estimé heureux de contribuer de cette façon au développement des âmes dont il voyait s'épanouir sous ses yeux les dispositions rares. Mais ses occupations ne lui permettaient pas d'accorder à cette éducation le temps et les soins conve-

nables. Et comme il ne voulait pas la tronquer par sa faute, comme il voulait au contraire lui donner toute l'ampleur désirable, il n'hésita pas à réclamer de l'aide.

Ce secours lui était d'autant plus nécessaire que la question de la vocation ecclésiastique de Maurice venait de se poser. Puisque son fils aîné était destiné à perpétuer le nom, aucune raison familiale ne s'opposait à ce que Maurice ne devienne d'Eglise, comme c'était de tradition dans les maisons nobles sous l'Ancien Régime. Bien au contraire : l'avenir du Cayla s'en trouverait éclairci. M. de Guérin fit part de ce plan à M^{lle} Coutaud, qu'il consultait volontiers. Elle répondit par des considérations pleines de sens chrétien.

Son avis sage décida M. de Guérin à garder Maurice près de lui et à faire examiner pendant quelque temps, sous ses yeux, les dispositions de son fils pour le sacerdoce.

Après en avoir référé à l'abbé Mercier, curé de Saint-Pierre de Gaillac, qui avait apporté les suprêmes consolations de la foi à M^{me} de Guérin mourante, le père de Maurice s'efforça de faire nommer à la succursale d'Andillac, vacante depuis la mort de l'abbé Gayrard (*janv.* 1818), un prêtre capable d'assurer à la fois le service de la paroisse et l'instruction latine de Maurice. Ses premières démarches ne réussirent pas; on lui refusa l'abbé Ténès. Les secondes furent plus heureuses. En mai 1819, M^{sr} Fournier, évêque de Montpellier, de qui dépendait le département du Tarn, désigna l'abbé Salabert comme desservant d'Andillac.

Au mois de juin, le nouveau curé était installé et prenait en main l'éducation du jeune Guérin. Sous sa direction, Maurice progressa rapidement, non seulement dans la science mais encore dans la vertu; dans le pays on l'appelait le jeune saint. Ceux qui entouraient Maurice en conclurent à la réalité de sa vocation. M. de Guérin en était si persuadé qu'il renonça dès lors sans regret à la place dans un Lycée qu'il avait sollicitée pendant si longtemps et qu'il avait fini par obtenir. Il en fit aviser le marquis d'Aragon, son protecteur.

Par le fait, la situation de Maurice était momentanément réglée; le jeune étudiant devait demeurer sous la direction du curé de sa paroisse (1) et sous la surveillance paternelle en attendant l'heure d'entrer dans un Séminaire.

Il restait à s'occuper d'Eugénie et de Marie.

M. de Guérin pensant qu'à titre de compatriote M. l'abbé d'Haut-

(1) La lettre de Maurice à Eugénie, 2 nov. 1828, montre le souvenir que Maurice garda de cette première éducation.

* « Il me semble qu'il n'y a que deux jours que j'étais là, dans la chambre de M. le curé, attendant avec impatience l'heure de ma délivrance pour aller gambader et courir dans les champs. Heureux moments de la vie, innocence du premier âge, aimables détails d'une vie simple et champêtre, vous ai-je perdus pour jamais ! »

poul, futur évêque de Carcassonne, alors aumônier de Madame, pourrait être de quelque service, lui adressa une requête pour se faire attribuer par Madame des secours en faveur de l'éducation de ses filles.

Pour des raisons de délicatesse et de discrétion, l'abbé d'Hautpoul refusa toute intervention.

Paris, le 15 juillet 1820.

*

Monsieur,

Il me serait infiniment agréable de vous faire obtenir de Madame les secours que vous sollicitez de sa générosité pour l'éducation de Mesdemoiselles vos filles. La famille à laquelle vous appartenez qui était liée à la mienne, les souvenirs de ma jeunesse qui se présentent en foule et me rappellent, avec le plus vif intérêt, la société de Cahuzac et de ses environs que j'étais heureux de fréquenter, tout enfin, Monsieur, me parle en votre faveur et me fait désirer de vous être utile. Mais voici, au vrai, la position délicate où je me trouve. Depuis que je suis en place, j'ai adressé à Madame trois demandes de ce genre; la première m'a été accordée, les deux autres sont restées jusqu'à ce moment sans réponse. Vous sentez, Monsieur, qu'à moins de manquer de tact et de consentir à passer dans son esprit pour indiscret, je ne pourrai de longtemps renouveler mes instances, sachant surtout que Madame et les princes sont accablés journellement de semblables demandes.

Quant à celui de vos enfants qui se destine à l'état ecclésiastique, s'il a réellement du talent et de bonnes inclinations, je ferai tout ce qui dépendra de moi, lorsqu'il en sera temps, pour le faire placer à Saint-Sulpice.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une parfaite considération votre très humble serviteur.

L'ABBÉ D'HAUTPOUL, *aumônier de Madame.*

M. de Guérin voyait ainsi sa demande poliment écartée. Il comprit dès lors qu'il était inutile de songer désormais à faire donner à ses filles l'éducation supérieure qu'il rêvait. Et, de fait il ne tenta plus rien pour elles.

Cet échec, loin de nuire à Eugénie, la favorisa. Que serait-il advenu, en effet, si, pour compléter son instruction, on l'avait transplantée loin du Cayla et loin dessiens? Ses connaissances se seraient sans doute plus rapidement étendues. Mais l'originalité de son talent, qui fait son charme, n'aurait certainement rien gagné. Le refus d'intervention de l'abbé d'Hautpoul fixa donc définitivement Eugénie au Cayla où elle allait être d'un si grand secours à son père et à son frère, et où elle devait continuer à recevoir dans le cadre de la famille cet enseignement à deux ou à trois qui offre tant de douceur et qui devait lui être si profitable. Les démarches multiples et infructueuses faites par son père, soit pour son cher Maurice, soit pour elle, lui permirent de tirer un important enseignement, à savoir que, dans les grandes difficultés, il faut compter principalement sur soi-même.

Ce n'était là que la première leçon de la vie. Aux côtés de son père, elle apprit encore la valeur du travail.

Ne nous faisons pas illusion, ne formons pas de mensongers rêves poétiques : l'existence est rude au Cayla en 1820. M. de Guérin, il est vrai, se montre admirable d'abnégation, de dévouement et de courage. Il travaille ferme pour venir à bout de la mauvaise fortune. Il est jeune encore; il est vaillant; il est chrétien; il a quatre enfants à élever; il met son espérance en Dieu. Mais le résultat ne répond pas à ses efforts. Les terres sur lesquelles il se dépense sans compter sont d'un médiocre rendement et rapportent fort peu. Dans le cours de l'année agricole 1821-1822, par exemple, elles lui permettent de vendre seulement soixante-dix setiers(1) de blé environ, à des prix variant entre 19 et 22 francs le setier, vingt et une barriques de vin et trois de vinade, quelques mesures de pois chiches et de lentilles, 60 francs de chanvre, 124 francs d'anis, 80 francs de laine. Et c'est à peu près tout. Le revenu total du domaine est de 3.811 francs 6 sous, avec quoi le propriétaire du Cayla doit vivre et nourrir ses enfants. Problème difficile, à peu près impossible à résoudre, car il y a de quoi nouer à peine les bouts. Aussi, avant toute dépense importante, M. de Guérin est-il obligé de supputer ce dont il dispose, de connaître sa situation exacte, et d'établir le bilan de son avoir. Mais que trouve-t-il d'ordinaire ? Un excédent de recettes, minime, presque décourageant. Tel ce tableau que l'on peut lire en marge du cahier de comptes :

Recettes.	5.289. 3 s.
Dépenses.	4.927. 14 s.
Différence.	361, 9 s.

De tels chiffres sont suggestifs. Trois cent soixante et un francs neuf sous; voilà à quoi se réduit, — toutes dépenses payées bien entendu, — le gain de bien des mois de travail, la somme dont il peut disposer. Notons que dans le total des recettes est comprise une somme de 2.500 francs empruntée au chanoine d'Adhémar au moment où Erembert est allé préparer la médecine à Montpellier.

La situation du père d'Eugénie est loin d'être brillante. Il le sent si bien qu'il tente de se faire attribuer la perception de Cahuzac. Mais cette fois encore la malchance s'en mêle. On lui répond que le poste est déjà promis à M. Boudet pour son oncle qui l'obtiendra, à moins qu'on ne réunisse la perception de Vaour à celle de Cahuzac, auquel cas le percepteur de Vaour serait nommé à Cahuzac.

Dans sa lutte contre la mauvaise fortune, M. de Guérin trouve dans l'aînée de ses filles une auxiliaresse précieuse.

C'est sur elle qu'il se repose pour le soin de sa maison et pour la direction du personnel domestique. Il peut le faire en toute sécurité.

(1) Le setier égalait 1 hectolitre 26 litres à Cordes, 1 hectolitre 37 litres 6 décilitres, à Gaillac, 1 hectolitre 39 litres 6 décilitres à Castelnaud-de-Montmiral. Au Cayla, on se servait généralement de la mesure de Cordes.

Eugénie pendant sa première enfance a été à bonne école; l'exemple de sa mère lui revient souvent en mémoire, elle le garde sous les yeux de son âme. Aussi, malgré son jeune âge, malgré surtout un naturel qui l'aurait portée à la rêverie et aux occupations de l'esprit, devient-elle une ménagère active et économe. Connaissant la valeur de l'argent et sachant combien il coûte à gagner, elle évite avec soin toutes les dépenses folles ou inutiles. Elle n'hésite pas d'ailleurs à mettre la main à la pâte et à remplir les besognes les plus humbles, ne réclamant des autres que ce qu'elle ne peut pas faire elle-même. Eugénie apprend ainsi, sous l'empire de la nécessité et la menace du malheur, à s'adonner au travail manuel, à pratiquer déjà par conséquent ce qui donnera plus tard à sa vie une valeur vraiment sociale.

A quoi ne se forme-t-elle pas encore, toujours à côté de son père ? Voyons-la maintenant à l'école de l'oubli de soi et du dévouement aux autres.

M. de Guérin ne s'occupe pas seulement, en effet, pendant cette période, de l'éducation de ses enfants et de l'exploitation de son domaine. Tout en travaillant au redressement de sa fortune, il a le cœur assez haut pour penser aux intérêts des autres. Depuis la fin de la seconde Restauration, il est devenu maire d'Andillac. De par ses fonctions, l'administration d'un coin de terre française lui incombe.

Pour juger M. de Guérin comme maire, les documents ne manquent pas. On peut s'en rapporter aux registres communaux d'Andillac. On peut aussi, comme nous l'avons fait, parcourir deux cahiers intitulés *Correspondance de la mairie*, sortes d'aide-mémoire, sur lesquels sont notés au jour le jour et en résumé les actes administratifs du maire d'Andillac, les requêtes reçues, ses lettres au préfet du Tarn et au sous-préfet de Gaillac, ses envois au procureur du Roi, au contrôleur des contributions indirectes, au receveur de l'enregistrement de Montmiral. Le premier de ces cahiers va du 12 mai 1817 au mois de mars 1823; le second porte pour dates extrêmes le 30 mai 1823 et le 17 mai 1825. Dans le premier on remarque, entre le 27 septembre 1818 et le 7 juin 1819, une longue interruption qui correspond au séjour de M. de Guérin à Gaillac pendant la maladie de sa femme.

Ces divers documents témoignent, pour peu qu'on les examine, que M. de Guérin apporte, comme maire, les qualités d'ordre, de travail et de conscience que nous connaissons déjà en lui.

Andillac est une toute petite commune de France, d'une superficie de 544 hectares. Sa population compte, en mars 1818, 270 habitants dont 67 au hameau d'Andillac. Le garde champêtre touche 7 fr. 50 par trimestre; le secrétaire de la mairie, 26 francs par an.

Le châtelain du Cayla est si profondément attaché à sa commune qu'il cherche à la rendre plus grande. Non seulement il combat la prétention des gens de Cahuzac qui souhaitent la suppression d'An-

dillac au profit de leur petite ville, mais encore il se prévaut du vœu des habitants de Brousse pour réclamer l'union de ce hameau à la commune qu'il administre. Dans un mémoire au préfet, il va jusqu'à demander qu'on adjoigne Alos et Lentin à Andillac. La commune agrandie serait facile à desservir et présenterait une population de 700 âmes.

Dans sa modeste sphère, M. de Guérin est un excellent administrateur. Les pouvoirs publics n'ont qu'à se louer de sa diligence. Avec une régularité parfaite, il envoie aux temps marqués les pièces qu'on exige et dresse les tableaux les plus divers, destinés à établir les statistiques générales : mouvement de la population, états des récoltes et des mutations foncières, notes sur les moulins de sa commune, sur les militaires de l'armée licenciée en juillet 1815, etc.

Ses administrés savent qu'ils peuvent compter sur son dévouement le plus absolu. Il fait exécuter des réparations à la fontaine publique, aux abreuvoirs et aux puits communaux. En homme pratique, il souhaite aussi la construction d'un pont sur la Vère, à Saint-Bar, et la création d'un chemin vicinal permettant aux gens d'Andillac d'aller directement à Gaillac sans passer par Cahuzac.

L'esprit de justice et d'équité ne lui fait point défaut. En mai 1817, une grêle ayant dévasté le territoire d'Andillac, M. de Guérin, en bon patriote et en bon maire, prend à la fois les intérêts du royaume et ceux de sa commune. Il recommande d'un côté par affiche aux habitants qui ont encore « quelques facultés » de ne pas se soustraire aux impôts, il intervient de l'autre auprès des autorités publiques pour obtenir des secours en faveur des sinistrés. Ayant appris que des intrigants, des malintentionnés, ont fait courir le bruit que sa demande était mal fondée, il proteste par écrit auprès du sous-préfet et réclame une vérification de l'état des récoltes. Grâce à son insistance, les secours furent accordés et distribués. La commune bénéficia de 289 fr. 50 sur lesquels M. de Guérin perçut 40 francs pour les dommages subis au Cayla.

Le long passage de M. de Guérin à la mairie d'Andillac n'est marqué que par très peu d'actes exclusivement politiques, car ce qu'il recherche avant tout c'est le bien de ses concitoyens. Cependant, loin de renier ses opinions monarchiques et antirévolutionnaires, il les manifeste, principalement dans le courant de l'année 1820. Après l'assassinat du duc de Berry, il fait voter une adresse au Roi dans laquelle il lui demande de suspendre « sa clémence si souvent inutile en faveur de cette tourbe impie et sacrilège qui enfanta la Révolution, et qui, sous le masque de la philosophie, ne travaille depuis si longtemps qu'à la destruction de tous les cultes et de tous les rois ». Un peu plus tard, il organise un service religieux pour le baptême du duc de Bordeaux et ordonne à cette occasion une distribution d'argent aux pauvres.

Par contre, il prend un soin tout particulier des intérêts religieux d'Andillac. La pauvre paroisse a bien souffert de la Révolution. Le presbytère n'existe plus; l'église délabrée, dénuée de tout, ne possède plus de cloche. Depuis le rétablissement du culte, les curés s'y sont médiocrement attachés; de longs interims ont marqué chacune de leurs successions. M. de Guérin s'applique à mettre un terme à ce triste état de choses. Ne voulant pas que la paroisse demeure sans pasteur, il intervient auprès de l'archevêché chaque fois que la succursale devient vacante, réclame un prêtre et finit toujours par avoir gain de cause. Aux frais de la commune, il acquiert dans Andillac une maison destinée à loger le curé et la fait réparer convenablement. Il restaure l'église, refait la toiture, sa charpente et le pavé, achète des vases sacrés et une cloche, et n'hésite pas pour cela à exiger de ses concitoyens une imposition extraordinaire.

Les pauvres enfin sont l'objet de sa sollicitude. Ils sont relativement nombreux à Andillac, car les temps sont durs et le travail peu rémunérateur. Le père d'Eugénie a grande pitié d'eux. Quand ils sont trop misérables, il réclame pour eux une place à l'hôpital, ou leur délivre, faute de mieux, un certificat d'indigence. Mais, la plupart du temps, il leur fait obtenir des secours et leur procure des ressources.

Qui le croirait ? Dans la gestion de quelques-unes des affaires d'Andillac, on devine Eugénie à côté de son père. En tout cas, elle l'aide dans plusieurs circonstances et rédige sous sa dictée un certain nombre de lettres administratives. Son écriture, comme du reste celle de Maurice ou d'Erembert, se trouve çà et là dans les cahiers que nous avons consultés. M. de Guérin n'a pas de secret pour ses enfants; il les initie à ce qu'il fait. Eugénie apprend à ses côtés que la charité est rayonnante et qu'un des moyens d'être heureux consiste à se dévouer aux autres.

Cependant l'instruction d'Eugénie se poursuivait.

D'une manière habituelle, les leçons lui étaient assurées par son père qui possédait, avec des connaissances suffisantes, le sens de la beauté littéraire et une grande expérience du cœur humain. De temps en temps l'abbé Salabert s'occupait d'elle, lui permettait d'assister aux leçons qu'il donnait à Maurice et corrigeait quelques-uns de ses devoirs. A sa demande, il l'initia même aux secrets de la langue latine, sans que cette initiation soit allée bien loin. La jeune fille ne prit jamais beaucoup de goût au latin, comme le prouve la réponse qu'elle adressa le 21 décembre 1828 à son frère qui l'engageait à poursuivre ses études latines.

Je désespère de pouvoir jamais entendre Horace, Virgile. Non, jamais je ne parlerai une langue qui coûte dix ans d'étude. Du reste, la langue que parlaient Racine et Fénelon peut bien me suffire.

Elle se contenta des éléments, de quoi pouvoir suivre plus facilement les offices de l'Eglise et parsemer ses lettres de quelques expressions latines. Cette connaissance rudimentaire n'aurait certainement pas satisfait son grand-père.

M. Salabert garda le souvenir de sa jeune et intelligente élève. On prétend que, dans sa vieillesse, il se plaisait à louer sa curiosité studieuse et son application. Eugénie, de son côté, se félicitait des leçons reçues, reprochant toutefois à cet enseignement sa sécheresse syllogistique.

Pour sentir, écrira-t-elle spirituellement le 30 mai 1835 dans le *Journal*, il faut toucher ou être touché. Je sentais, donc... Je raisonne à la Salabert.

Sous la direction de l'abbé Salabert et de son père, les progrès d'Eugénie furent notables. Mais ce qui contribua peut-être le plus à son avancement intellectuel, ce furent les leçons qu'elle-même donnait à Maurice.

Plus âgée que lui de cinq ans, plus avancée par conséquent dans l'étude, elle lui répétait les choses apprises à l'école de sa mère et lui inculquait ainsi les notions élémentaires qui sont le fondement de toutes les autres. Cela lui permettait de prendre elle-même conscience de ce qu'elle savait, de s'en pénétrer davantage, car celui qui enseigne est en quelque sorte obligé de savoir deux fois. On est d'autant plus impitoyable pour ses propres fautes qu'on est forcé de les relever chez les autres.

Un vieux serviteur de la famille, Pierre Durel, que les visiteurs du Cayla aimaient, récemment encore, à interroger parce qu'il avait été le compagnon d'enfance de Maurice, avait gardé un souvenir précis des classes que la grande sœur faisait à son jeune frère. Il racontait comment, à certains jours, tandis que Maurice prenait ses ébats avec lui, soit dans la *pièce longue* (on entend par là le grand champ qui se trouve derrière le château), soit dans la garenne du nord, Eugénie venait interrompre leurs jeux pour la leçon à laquelle Durel se disait heureux d'avoir pu assister quelquefois.

Pour encourager son frère, Eugénie eut l'idée de l'engager à rédiger, en dehors de ses devoirs proprement dits, de petites compositions. Idée féconde qui nous vaudra un peu plus tard le premier poème en prose de Maurice, *les Bruits de la Nature*.

Oh ! qu'ils sont beaux les bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !...

Mais laissons à l'abbé Decahors, historien et critique de Maurice de Guérin, le soin de dater, d'analyser, d'apprécier cette pièce étonnante par la précocité du talent qu'elle révèle. Comme c'est notre rôle, attachons-nous à ce qui regarde Eugénie.

Le conseil qu'elle donnait à son frère, elle le mettait en pratique. Ses moments de loisir étaient consacrés à la rédaction de travaux

personnels. Ces travaux, qui avaient pour but de l'exercer dans l'art difficile de la plume, traduisaient le plus souvent ses conversations avec elle-même et contenaient le résultat de ses observations, de ses réflexions, de ses pensées intimes. Elle les appelait des soliloques.

J'étais enfant que je faisais de petits soliloques qui auraient bien leur charme si je les retrouvais. Mais allez retrouver les choses de l'enfance. (*Journal*, 7 janv. 1835.)

Par je ne sais quel heureux hasard, deux de ces essais sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont : *La sauterelle* et *Le lys*. M. Pauthe, qui les tenait de M^{me} Elisa Lacombe, les a publiés. Nous citerons le premier à titre d'exemple.

La sauterelle porte au sommet de sa tête une aigrette qui lui sert de couronne. Sa marche n'est qu'une suite non interrompue de mouvements ascensionnels. C'est ainsi qu'elle chemine et se transporte d'un lieu à un autre. O mon âme, que toute ton activité s'élève et prenne son essor vers Dieu. Ton esprit doit monter plus haut que tout ce qui vole dans les airs, ton cœur doit habiter des régions où ne peuvent atteindre ni les ailes de la sauterelle ni celles de l'aigle. O mon âme, prends donc ton vol, monte, monte encore, monte toujours, ton ascension ne doit finir qu'en Dieu. Pour la réaliser tu as les ailes infatigables de tes pensées et de tes désirs. Bienheureuse l'âme qui se conduit ainsi ! Elle porte l'auréole dès la terre et elle vit de la vie des élus en attendant les cieux !... (*Mission d'Eugénie de Guérin*, par L. PAUTHE, p. 38.)

La valeur de ces essais est médiocre ; ce sont bégaiements d'enfant. Ils ont cependant le mérite de marquer pour nous la première étape de la vie intellectuelle d'Eugénie. Dans ces *Juvenilia*, on remarque de la grâce, de la poésie, une certaine dose d'observation, une forte tendance à moraliser, tout autant de qualités qui iront en se développant.

La sœur de Maurice ne tarda pas d'ailleurs à se laisser tenter par de plus vastes sujets. On possède d'elle deux fragments de nouvelles d'un goût romantique très prononcé.

La première ne porte pas de titre. C'est l'histoire d'un courtisan, parvenu au comble de la fortune, qui perd subitement le crédit du prince son protecteur. Ruiné, trahi par tous, abandonné par son fils unique, il se tourne vers le ciel et devient missionnaire. Longtemps après, dans la contrée qu'il évangélise, des chasseurs lui disent qu'ils ont entendu dans une île le son d'un instrument de musique. Intrigué, le missionnaire veut se rendre compte. Il va donc dans l'île qui lui a été indiquée et qu'il croyait inhabitée. Une chèvre le conduit jusqu'au musicien en qui il reconnaît son fils. Ce dernier, délaissé par la femme qu'il aimait, s'est réfugié dans la solitude.

La seconde nouvelle, fragmentaire elle aussi, est intitulée *Hélène*. Elle met en scène une jeune fille qui prend le voile. D'où vient-elle ?

Comment s'appelle-t-elle ? Aucune religieuse de son couvent ne le sait. L'abbesse seule connaît son origine. Un jour pourtant, dans une confidence, la jeune inconnue livre son secret à une de ses compagnes. Elle est fille du dernier descendant de Constantin le Grand. Sa jeunesse s'est écoulée à Constantinople, au milieu des plaisirs les plus variés, suivis bientôt de tragiques infortunes. De sa vie passée, elle ne regrette rien; elle est heureuse de s'être donnée à Dieu.

Il est possible que cette seconde nouvelle soit celle dont parle Eugénie à son frère le 3 février 1829, lorsqu'elle lui reproche sa nature rêveuse et mélancolique.

Je ne soupirais à quinze ans qu'après la solitude; je trouvais presque le Cayla trop peuplé. J'avais même jeté sur cela le plan d'un ouvrage où je me figurais une jeune personne qui s'était retirée volontairement dans un désert. Quel rêve !

Nous n'oserions pas cependant être trop affirmatif sur ce point. Quoi qu'il en soit, ces deux fragments marquent un progrès notable sur les morceaux précédents. Il y a de l'imagination et du style, un style trop tendu la plupart du temps. C'est un mélange de descriptions et de maximes morales dénotant l'influence de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. Nous n'en doutons pas, si Eugénie avait continué à cultiver ce genre, elle aurait occupé un bon rang parmi les auteurs des *Bibliothèques roses* à l'usage des jeunes filles. Ce n'était pas pourtant sa voie. Elle était destinée à composer des œuvres plus personnelles et plus vivantes.

Les premières années qu'Eugénie vécut au Cayla après la mort de sa mère contribuèrent donc étonnamment à développer son âme et à lui donner une précieuse expérience des hommes et des choses. A côté de son père, elle subit le rude contact de la vie, et ce contact, loin de lui être funeste, transforma son naturel porté à la rêverie et à la mélancolie au point de faire d'elle une jeune fille active, ayant le sens des réalités, s'oubliant elle-même, toute dévouée à sa famille.

Au reste, ces années ne manquaient pas de douceur. Eugénie trouvait son bonheur à faire plaisir à son père. Elle se réjouissait surtout de suivre les progrès qu'accomplissait, sous sa direction quasi maternelle, celui que sa mère mourante avait confié à ses soins. Quel tressaillement ne dut-elle pas éprouver le jour où M. Salabert répondit à M. de Guérin qui l'interrogeait sur les dispositions intellectuelles de son fils : « Oh ! Monsieur, vous avez là un enfant transcendant ! » Quelle joie aussi de sentir le cœur de son frère s'attacher chaque jour un peu plus affectueusement et plus fortement au sien ! Quelles espérances enfin de l'entendre improviser de petits sermons devant elle, en plein bois, « dans une grotte taillée en forme de chaire et qui fut appelée pour cela la grotte de Chrysostome » ! Eugénie, à n'en pas douter, reconnaissait en tout cela des

marques de vocation ecclésiastique et entrevoyait dans ses rêves d'avenir le temps où elle pourrait vivre avec Maurice dans le calme d'un presbytère.

De telles espérances contribuèrent, à l'âge de seize ans, dans l'année 1821 par conséquent, à lui faire rejeter une proposition de mariage. Nous n'avons pas de détails précis là-dessus; mais le fait est absolument certain. Ce refus eut même un tel retentissement sur toute sa vie qu'à partir de ce moment elle semble renoncer à fonder une famille. Dès lors, en effet, chaque fois qu'on pense à l'établir, — à notre connaissance, il en fut question à trois ou quatre reprises : au début de 1832, à la fin de 1839 et au début de 1840 (1), — elle écarte les propositions qu'on lui fait. C'est ainsi qu'elle écrit :

Je ne suis plus jeune pour penser au mariage, et d'ailleurs j'avais croisé avec cela en naissant. J'avais vu qu'il n'y avait pour moi d'établissement qu'au ciel. (*A M^{me} de Maistre, 14 décembre 1839.*)

Quelques mois après, elle écrit encore :

* Oh ! le mariage est si délicat pour le bonheur, il m'a toujours tant effrayée, que je l'ai regardé pour moi comme impossible, même dans l'âge où on y pense le plus. Je n'y pensais pas, et je répondais à mon père quand il parlait de m'établir : « Mon mari n'est pas né. » Et cela ni par fierté ni dédain, mais par le sentiment d'une position qu'on risquait toute en la déplaçant, tant elle est rare et douce, et de mon goût dans la famille où je suis née. Je n'ai jamais envié d'être ailleurs, même avec la fortune et ce qui s'ensuit qui nous manque. Je trouve ici tant d'autres biens : Union intime, sentiments élevés et ces trésors d'affections qui rendent la vie si riche ! Quitter cela pour je ne sais quoi de douteux, de chanceux, pour une union peut-être antipathique, non jamais. Je l'ai dit à seize ans. Je le redis de même au parti qui se présente. (*Journal, 2 avril 1840.*)

Pourquoi ces refus constants, se demandera-t-on peut-être ? Est-ce parce qu'Eugénie s'est consacrée à Dieu dès son jeune âge ? Quelques phrases extraites d'un fragment intime de 1836 le laissent supposer.

* Je n'avais pas quinze ans que mon âme s'était cloîtrée. Le monde ne m'était rien parce que je ne me sentais rien pour le monde. Le temps qui depuis a vu naître et mourir tant d'autres pensées n'a pas vu mourir celle-là.

Nous croyons pourtant que ces lignes marquent seulement l'attrait exercé déjà par la vie religieuse sur son âme d'enfant. Si, donc, dans la suite de sa vie, Eugénie écarte les propositions de mariage, ce n'est pas parce qu'elle a fait vœu de chasteté, mais parce qu'elle ne se sent point appelée à cet état de vie. Par le sacrifice volontaire

(1) Cf. *Lettres à Louise de Bayne*, 26 février et 22 avril 1832, mars 1840; *Lettres à M^{me} de Maistre*, 28 novembre et 14 décembre 1839; *Journal*, 2 avril 1840.

de sa personnalité, elle espère être plus à même de se consacrer à son père et à ses frères, qui ont tant besoin de son dévouement et qui lui procurent d'ailleurs tant de bonheur.

Mais, hélas ! Eugénie ne devait pas tarder à perdre ce qu'il y avait de plus doux et de plus attachant dans son existence du Cayla.

A la fin de 1821, M. de Guérin se préoccupa plus sérieusement que jamais de l'avenir d'Erembert et de Maurice. La solution fut prompte pour Erembert qui venait de terminer ses humanités au Collège d'Albi. Destiné à la médecine, il fut envoyé au mois d'octobre à la célèbre Faculté de Montpellier. Cette conduite parut raisonnable à M. Auguste Raynaud.

* Je trouve très sages les vues que vous avez sur Erembert. Je pense que vous ne sauriez lui donner un état qui lui convînt mieux que celui de médecin. Je le crois un peu trop timide pour réussir dans le barreau, et il a cet esprit grave et réfléchi que demande l'étude de la médecine. La circonstance de M. d'Adhémar ne doit pas vous permettre d'hésiter un instant. Pourvu qu'Erembert étudie *sérieusement*, ce que j'aime à croire, il gagnera facilement la confiance dans votre pays. (Auguste Raynaud à J. de Guérin, 26 octobre 1821.)

Pour Maurice, les choses ne marchèrent pas aussi vite. Son père était sans doute résolu à se séparer de lui afin de le confier à des mains plus fortes et plus expérimentées que celles de l'abbé Salabert. Dès le départ d'Erembert pour Montpellier, on s'était mis au Cayla à confectionner le trousseau de Maurice. Mais quel établissement choisir ? Fallait-il envoyer Maurice à Toulouse, au petit séminaire de l'Esquile ? Ne valait-il pas mieux le diriger sur Paris au Collège Stanislas ou au Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet ? Après bien des réflexions, le père opta pour Toulouse, Paris lui paraissant encore trop loin pour un enfant aussi jeune. Puis, lorsque tout fut préparé et que des amis, — MM. Rey de Saint-Géry et Mac-Carthy, — eurent négocié son admission à des conditions modérées (on recevait l'enfant pour 163 francs, c'est-à-dire pour le quart de la pension), M. de Guérin accompagna son fils à Toulouse et le remit entre les mains de ses nouveaux maîtres (1). C'était le 5 janvier 1822.

Ce départ, qui causa un cruel déchirement au cœur de Maurice, fut aussi très pénible pour Eugénie. Une partie de son âme s'en allait loin d'elle. En sorte qu'après avoir connu, le 2 avril 1819, le vide que cause la mort d'une mère, elle ressentit, le 5 janvier 1822, les douleurs et l'inquiétude de l'absence d'un frère très aimé.

(1) Lettre de Maurice à son père, 2 janv. 1835.

CHAPITRE VI

Dans l'anxiété de l'avenir

Départ de Maurice pour l'Esquile. — Ses vacances au Cayla. — Auguste Raynaud et Victor Mathieu. — Débuts de Maurice à Stanislas. — Les études d'Erembert. — Erembert en quête d'une place. — Les embarras financiers de Joseph de Guérin. — La paroisse d'Andillac. — Aide qu'Eugénie apporte à son père. — Ses sorties du Cayla. — Voyage en Quercy. — Baptême d'Athénaïs d'Adhémar.

Après le départ d'Erembert pour Montpellier et celui de Maurice pour le petit séminaire de Toulouse, Eugénie poursuit au Cayla, entre son père et sa sœur, sa vie humble et monotone, retirée et régulière. L'activité laborieuse qu'elle déploie est aussi grande que par le passé, tout comme l'aide et le réconfort qu'elle apporte à ceux qui l'entourent. Cependant, en elle et autour d'elle, passe une vague d'inquiétude : les âmes des restants sont anxieuses au sujet de ceux qui sont partis.

De temps en temps, des lettres arrivent : c'est Erembert qui donne de ses nouvelles; c'est Maurice qui parle de ses études. On n'a pas de peine à imaginer avec quelle émotion et quel empressement sont lus ces messages des chers absents, qui portent joie ou tristesse suivant ce qu'ils renferment. Il faut si peu de chose pour faire battre de plaisir le cœur d'une sœur et celui d'un père ! Si peu de chose aussi pour rembrunir leur visage et troubler leur sérénité ! Les lettres de Maurice en particulier font événement.

* Tes lettres font au Cayla le même effet que le Roi à Paris. A-t-on des peines ou des chagrins ? On les oublie en le voyant. Il en est de même ici, mon cher ami, en recevant tes lettres : on oublie tout, on ne pense qu'à toi. Tout le monde demande de tes nouvelles. Les domestiques viennent nous demander si tu te portes bien, si tu es content, et, sur la réponse qui leur est faite, chacun va se coucher et dans ses rêves c'est toujours à toi que l'on pense. (*Marie de Guérin à Maurice, 27 janv. 1825.*)

Nous ne suivrons pas, bien entendu, Maurice dans le détail de sa vie de collège. Ceux qui voudront se renseigner sur ce point pourront consulter bientôt l'étude que prépare M. l'abbé Decahors et qu'il destine à former un ouvrage frère de celui-ci. Nous nous bornerons donc, pour la continuité du récit, à indiquer l'essentiel et à parler des faits principaux de la vie de Maurice qui ont eu leur répercussion au Cayla.

Jugé trop faible pour suivre la classe de troisième dans laquelle il a été admis tout d'abord, le frère d'Eugénie est obligé de rétrograder en quatrième; puis, après quelques mois de présence, il revêt l'habit ecclésiastique, suivant une tradition longtemps chère à l'Esquile. Sa prise de soutane a lieu probablement en avril 1822; un voyage que M. de Guérin fait alors à Toulouse doit coïncider avec cette cérémonie.

Sous son nouveau costume, le jeune aspirant au sacerdoce se montre vite à l'aise. Il sait se présenter avec dignité; ses manières sont lentes et graves; il produit une excellente impression sur ceux qui lui rendent visite.

Maurice est pieux et appliqué; il chante à la chapelle; il « avance à pleines voiles dans le pays latin ». Heureux maîtres qui eurent à former un tel élève !

Notons l'ennui qui le tenaille loin des siens et les regrets qu'il témoigne de la douce éducation familiale. Que n'est-il permis d'avoir une sœur au séminaire !

Par bonheur, il retrouve à chacun de ses retours au Cayla sa sœur bien-aimée, et ses retours sont assez fréquents. Tant qu'il reste à l'Esquile, en effet, le jeune séminariste va passer chaque année au milieu de sa famille la fin de l'été, c'est-à-dire la dernière semaine d'août et le mois de septembre en entier. En ce temps-là, les vacances n'étaient pas longues : elles ne duraient guère plus de cinq semaines. Mais ce laps de temps lui suffisait pour reprendre contact avec la Nature, pour épancher son cœur dans celui de sa sœur Eugénie « au front pâle et doux » (1), pour recueillir en foule des souvenirs et des impressions inoubliables.

L'enfant s'enivrait des bruits de la campagne. Aux heures chaudes de l'après-midi, assis près d'Eugénie à l'ombre du grand marronnier de la côte de Sept-Fonts, il lisait avec elle dans le même livre. Puis, le soir, quand le soleil déclinait, il poursuivait, au coin oriental de la terrasse, les longues rêveries solitaires qu'il immortalisa plus tard dans sa poésie *A mes deux amis*, toute pleine de souvenirs d'enfance.

Sur le penchant d'une colline
S'élève un antique château;
Une haute tour le domine
Comme le mât sur le vaisseau :
Oh ! rêve à l'antique château !

Une terrasse qui s'avance
Se couronne de pots de fleurs
Au lieu de créneaux de défense :
Oh ! rêve aux parfums enchanteurs
De la terrasse aux pots de fleurs !

(1) Cf. la poésie de Maurice : *Ma sœur Eugénie*.

Les soirs d'été, les soirs d'automne,
Un enfant y venait toujours
A l'heure où l'angélus résonne
Pour voir comment meurent les jours :
A cet enfant rêve toujours !

Pour voir flotter un beau nuage,
Et suivre de l'œil les oiseaux
Qui vont par bande au bois sauvage
Chercher la branche du repos :
Rêve au nuage, au vol d'oiseaux !

Pour s'y promener à la brune
En causant avec ses deux sœurs
Et s'épancher au clair de lune
Qui fait épanouir les cœurs :
Rêve à la lune, aux bonnes sœurs !

En 1824, Maurice se rendit au Cayla, non seulement aux grandes vacances, mais encore au mois de mars, en plein carême. Que vint-il y faire ? Nous en sommes réduits aux conjectures. Peut-être avait-il été malade; sa constitution assez faible permet de le supposer et de croire qu'alors on craignit pour sa santé, d'autant que l'année précédente, à la même époque, une épidémie avait éclaté à l'Esquile et que l'établissement avait eu à déplorer la mort d'un élève. Quoi qu'il en soit, le 16 mars l'enfant reprenait le chemin du séminaire (1).

Il ne devait pas y rester longtemps désormais, car son père résolut de l'envoyer terminer ses études à Paris, au collège Stanislas.

Maurice passa encore ses grandes vacances au milieu des siens et put assister aux obsèques de son grand'oncle Jean-Antoine, vieillard de 71 ans, dont la vie avait été remplie d'infortunes. Puis le 2 ou le 3 octobre, il prit à Caussade la diligence de Montauban à Paris.

Durant les jours qui précédèrent le grand départ, Eugénie et son père lui avaient adressé mille recommandations, comme les pères et les mères ont coutume de le faire au moment où ils vont se séparer pour longtemps de leurs enfants. Ils lui avaient dit : « Contente tes nouveaux maîtres; mérite les bienfaits dont ils veulent te combler. Fais-toi remarquer par ton application et ta piété. Prépare-toi bien à la première communion (2). Choisis avec soin tes amis et tes livres de lectures. Ne fais pas de dépenses inutiles, sois économe et profite des occasions pour envoyer tes lettres. » On ne se faisait pas illusion au Cayla : l'absence de Maurice allait être longue; on ne le verrait pas aussi souvent que lorsqu'il était à Toulouse, M. de Guérin n'ayant pas les moyens d'assumer les frais d'un tel voyage.

(1) Cf. Comptes de Joseph de Guérin pour l'année 1824.

(2) Il convient de remarquer que Maurice n'avait point encore fait sa première communion, bien qu'il eût déjà quatorze ans et qu'il portât la soutane depuis deux ans et demi. A cette époque, il n'y avait point d'âge prescrit pour accomplir ce grand acte religieux. Tout dépendait des dispositions morales et des connaissances religieuses des enfants. Les confesseurs se montraient en général sévères.

A Paris, le jeune étudiant eut la chance d'avoir d'excellents mentors en la personne de deux parents, Auguste Raynaud et Victor Mathieu, dont nous avons rencontré les noms quelquefois.

Auguste Raynaud est un cousin éloigné de Joseph de Guérin. Son père, pendant la Révolution, avait sauvé la vie à une demoiselle de Verdun qui l'épousa non seulement par reconnaissance mais encore à cause de son intelligence et de la noblesse de ses sentiments. En 1822, Auguste, jeune encore, s'est lancé dans l'enseignement et a été professeur à Stanislas. Malheureusement pour Maurice, il vient de quitter cette maison pour devenir professeur libre. Il donne des répétitions, reçoit des élèves chez lui et accepte des préceptorats pendant les vacances. Par tempérament, c'est un homme affable, complaisant, aimant à rendre service, même des services d'argent. Les Guérin eurent maintes fois recours à lui dans leurs embarras financiers. Ses qualités d'éducateur étaient incontestables; de grandes familles lui confièrent leurs enfants, par exemple, en septembre 1825, M. de Solty (ou *Saulty*), receveur général à Versailles. Plus tard, il rentrera dans l'enseignement officiel, obtiendra une place au Collège Bourbon, puis deviendra recteur d'Académie à Nevers. C'est assurément une figure sympathique que celle d'Auguste Raynaud.

Non moins attachante est celle de Victor Mathieu. Sa parenté avec les Guérin vient aussi du côté de sa mère, Marguerite-Amable de Verdun, tante maternelle du père de Maurice (1). Il appartient par son père à une vieille famille d'honorables magistrats albigeois. Nous apercevrons çà et là, dans le cours de cette histoire, les silhouettes douces et tristes de ses sœurs : Henriette et Lily. Son frère aîné, Paul, ayant opté pour la magistrature et ayant fini par obtenir la charge paternelle, Victor a suivi la carrière des armes. A l'imitation de beaucoup de cadets de familles royalistes, il s'est engagé vers 1816 dans la garde royale que vient de constituer Louis XVIII, et il a rapidement conquis la confiance de ses chefs. Nommé le 3 mars 1825, par ordonnance royale, brigadier de la compagnie de Grammont, il a tout lieu de compter sur un avancement rapide, car il n'a guère plus de trente ans.

* Je m'estime fort heureux d'avoir reçu une pareille faveur, d'autant qu'elle m'ouvre une très belle carrière. Je me trouve maintenant en position d'être chef d'escadron à l'âge de trente-huit ans et de ne me

(1) La maison noble de Verdun, qui possédait la seigneurie de Cahuzac, prit fin au XVIII^e siècle par 4 filles :

1^o Marie-Rose, mariée à Augustin Joseph de Roquefeuil, mère de Philibert;

2^o Reine-Sabine-Libérate, mariée à Antoine de Guérin, grand-mère de Maurice et d'Eugénie;

3^o Louise-Henriette, mariée à Jean-Pierre Arnail, notaire à Cahuzac;

4^o Marguerite-Amable, mariée à Hyacinthe Mathieu, magistrat, mère de Paul et Victor Mathieu.

La demoiselle de Verdun, qui épousa le père d'Auguste Raynaud, était une des cousines germaines des précédentes.

retirer qu'avec la retraite de lieutenant-colonel au moins. (*Victor Mathieu à J. de Guérin, 24 mars 1825.*)

Ce brillant soldat est le plus aimable des hommes, au caractère doux et facile, aux goûts simples, au naturel plaisant et enjoué. La vie lui sourit et il sourit à la vie; il fait bon vivre avec lui. Eugénie l'apprécie beaucoup et le considère comme un membre de sa famille. Il écrit de jolies lettres, point du tout ennuyeuses, sait gentiment dire merci pour les dindes truffées, les pâtés ou autres cadeaux succulents qu'on lui envoie du Cayla, dans les grandes occasions.

Avec cela, le cousin Victor est le plus complaisant des parents, profondément attaché au Cayla. M. de Guérin et lui se rendent de mutuels et précieux services.

M. Mathieu possède, en effet, par héritage, une métairie au Faget, commune de Cadalen. Or, comme on le sait, une propriété est généralement un pesant fardeau quand on ne peut la surveiller soi-même. La situation de Victor à Paris ne lui permettant pas de gérer ce domaine lointain, il s'en est déchargé sur son parent du Cayla. Celui-ci s'acquitte de ce soin comme s'il s'agissait d'un bien propre. Il va de temps en temps au Faget, perçoit les rentes, traite avec les métayers, fait vendre les récoltes et s'efforce de tirer des terres le meilleur rendement. Oh ! le bon parent qu'est Joseph de Guérin pour Victor Mathieu !

Celui-ci, du reste, le lui rend bien, car il s'occupe de Maurice à Paris avec la sollicitude d'un frère et d'un ami. Quand le service lui laisse quelque liberté, il va à Stanislas, ménage des sorties à son cousin, se renseigne sur l'état de son vestiaire et de ses finances, sur ses succès scolaires et ses dispositions morales, et donne de ses nouvelles au Cayla. Pendant les vacances, il le prend avec lui à Saint-Germain-en-Laye et le met en relations avec la famille du colonel Hughes. Victor Mathieu est le type du correspondant parfait. On peut en toute sécurité se fier à lui, car c'est un homme de clair bon sens et de saine raison pratique. Au Cayla, ses lettres sont attendues avec impatience et lues avec avidité. Sa parole fait autorité; on suit généralement ses conseils.

Dès l'arrivée de Maurice à Paris, Auguste Raynaud et Victor Mathieu s'occupèrent de lui. De concert avec M. Augé, il fut décidé qu'on lui ferait répéter la quatrième, non seulement parce qu'il ignorait le grec, mais aussi parce qu'il était destiné à se présenter aux concours généraux. Ne fallait-il pas mettre le plus de chances favorables de son côté ? On n'eut pas à se plaindre d'une telle décision. Maurice ne tarda pas à prendre bon rang dans une classe composée de 35 élèves. Par le sérieux de son travail et son application soutenue, il se maintint à une des premières places et fit toujours le bonheur de sa famille.

Il n'en fut pas malheureusement de même sous le rapport de la piété. La lecture des lettres que Maurice reçut de son père pendant ses années d'études à Stanislas révèle dans quelles craintes perpétuelles on vivait au Cayla à ce sujet. M. de Guérin ne tarda pas à trembler pour la vocation de son fils et se crut obligé d'organiser le siège d'une âme qu'il jugeait en péril.

En cette question, qui relève de Dieu plus que des hommes, le père de Maurice fut loin d'avoir la légèreté de touche nécessaire. Il ne cessait d'intervenir et d'exhorter; il grondait parfois et il menaçait. Faisant entrevoir sous les couleurs les plus sombres ce que serait l'avenir au cas où Maurice ne suivrait pas la route tracée, il manifestait fortement et sans ménagements ses désirs et ses espérances.

Eugénie s'associait, elle aussi, aux efforts paternels, mais on ne saurait trop admirer avec quelle délicatesse elle abordait ces choses de conscience. Certes, autant que son père, elle désirait que son frère devînt prêtre. Son rêve le plus cher était d'aller habiter avec lui dans la solitude d'un presbytère, peut-être même de lui confier la direction de son âme avec cette simplicité que la mère de saint François de Sales témoigna à son fils. Mais elle ne lui disait presque rien de son rêve, au moins dans les lettres qui ont été conservées; elle gardait au fond de son cœur le plus cher de ses vœux. Elle se contentait de parler de la nécessité de la piété, de loin en loin, sans appuyer. Elle indiquait le chemin qui mène au sacerdoce plutôt qu'elle ne poussait à le suivre. Voici, par exemple, ce qu'elle écrivit à son frère à l'époque de sa première communion.

* Tu auras fait, je pense, ta première communion quand tu recevras ma lettre; tu vas devenir dévot comme un ange. Comme j'ai prié pour toi, mon cher ami, pendant cette semaine! Si mes prières peuvent quelque chose, le ciel t'aura accordé bien des grâces. Adieu; aime-moi toujours et ne m'oublie pas dans ta prochaine communion. Adieu encore.

Envoie-moi par commodité un petit crucifix en ébène pour porter au cou. Tu lui feras un baiser. Ce sera de toi un souvenir que je conserverai toujours. (*A Maurice, 11 avril 1825.*)

Au printemps de 1827, Maurice crut comprendre qu'il n'était pas fait pour l'état ecclésiastique auquel on le destinait. N'osant pas l'avouer à son père, il l'écrivit à Eugénie, la priant de ne pas révéler toutefois encore le secret qu'il lui confiait. Celle-ci promit de ne rien dire et tint parole. Bien que la confidence lui ait paru amère et pesante, bien que son âme en ait été profondément remuée, elle la considéra comme un secret de confession qu'elle garda inviolé au fond de son cœur en attendant l'instant que son frère jugerait propice.

Pendant que M. de Guérin, se laissant trop guider par des vues humaines, essayait anxieusement de maintenir Maurice dans la pen-

sée du sacerdoce, ses perplexités n'étaient pas moindres du côté d'Erembert.

Ce dernier, comme on le sait, avait été envoyé à Montpellier pour préparer la médecine. Il y passa l'année scolaire 1821-1822, au bout de laquelle ses professeurs attestèrent qu'il avait pris ses inscriptions aux trimestres d'octobre 1821, de janvier, d'avril et de juillet 1822, qu'il avait suivi les cours de la Faculté avec assiduité, et qu'il ne leur était parvenu sur son compte aucun rapport défavorable. En réalité, les études médicales lui avaient peu convenu. On décida, dès lors, de lui faire suivre les cours de droit et de l'envoyer à Paris.

Erembert partit pour la capitale en novembre 1822. Mais la vie d'étudiant à Paris, qui offre d'incontestables avantages pour un esprit discipliné et vigoureux, n'était point faite pour sa nature faible et capricieuse. « Livré à lui-même à un âge où, avec des goûts comme les siens, il est rare de ne pas se laisser emporter (1) », Erembert étudia peu et dépensa beaucoup. Voilà pourquoi, sa première année de droit achevée, il ne revint point à Paris. On le dirigea en novembre 1823, sur Toulouse, où il habita rue Boulbonne, n° 27, et où il se trouva plus à portée de la surveillance paternelle. Les bons conseils des personnes amies de sa famille qu'il fréquenta, non moins que les pressantes exhortations qu'il recevait du Cayla soutinrent sa bonne volonté. En sorte qu'après trois ans, au début de 1826, il subit « avec honneur et gloire » l'examen de la licence en droit. Quelques semaines après, il prêtait à Toulouse le serment d'avocat.

Mais il ne s'agissait pas seulement de passer un brillant examen et de conquérir un diplôme, il fallait obtenir une place, seul moyen d'assurer l'avenir.

Erembert s'en était déjà inquiété. Le 8 mars 1825, il avait écrit à Victor Mathieu :

* L'époque où je finirai mon droit n'est pas éloignée. Je ne sais trop ce que je deviendrai. Si tu pouvais trouver un trou pour me caser !...

Le poste cherché fut long à trouver, bien qu'Erembert eût dédié, pour se ménager un protecteur, sa thèse de licence à M. de Cardonnel, conseiller à la Cour de Cassation et député du Tarn, qui s'en était montré flatté. Toutes les situations auxquelles il songea lui échappèrent.

Celle de surnuméraire au ministère de la justice, qu'il avait désirée tout d'abord, n'était vraiment pas pour lui, comme Raynaud le lui fit comprendre. Cette fonction gratuite supposait des moyens pour s'entretenir à Paris à ses propres frais et dispensait seulement de passer par l'emploi de juge auditeur; au bout de deux ans, on était

(1) Lettre de Victor Mathieu.

nommé d'emblée juge substitut. De plus, le nombre de ces places était limité à douze; en obtenir une était extrêmement difficile.

Erembert rabattit de ses prétentions et crut pouvoir compter sur sa nomination comme juge auditeur dans la région. Espérances vaines. Toutes les tentatives qu'on fit pour lui échouèrent. Il suffisait de demander quelque chose, de manifester un désir pour se trouver en face d'une quasi-impossibilité. Le poste de juge auditeur à Muret ne pouvait pas ne pas être attribué à M. Mazieu, de Lavaur, à qui on l'avait promis. M. Mazieu avait travaillé six ans chez Bonnet père, avait refusé une place près le tribunal de première instance de Paris et était assuré de la protection du garde des sceaux. Le poste de Gaillac était guetté à la fois par M. Carrière, déjà juge à Castelnau-dary, et par M. Théron. A Saint-Pons on le réservait pour le fils du maire. A Albi enfin, Erembert se trouvait en concurrence avec M. Crozes, parent de M. de Cardonnel, et avec M. Pezous, fils du président et ancien substitut à Gaillac. Un mauvais sort semblait attaché à toutes ses démarches.

Il faut dire aussi qu'Erembert ne déploya pas beaucoup d'activité personnelle et de ténacité en cette circonstance. Ce n'était ni un travailleur énergique, ni un volontaire, ni un réalisateur. Il comptait sur les autres beaucoup plus que sur lui-même et mettait toutes ses espérances dans l'influence des amis politiques de sa famille. Aussi, quand ses cousins de Paris lui recommandèrent, au nom de M. de Cardonnel, de poser sa candidature pour le premier poste vacant dans le ressort de la cour de Toulouse, (car il était indispensable que tout candidat fût désigné au ministre par le procureur général ou le premier président d'une cour royale) il ne paraît pas avoir suivi leur conseil, soit par timidité, soit par insouciance.

Il s'ennuyait cependant à force de ne rien faire. Le stage qu'il accomplit chez M^e Duboys, avoué à Gaillac, fut loin de l'occuper sérieusement. « Le désœuvrement le maigrit (1) ». Au fond, il fut humilié des échecs successifs qu'il subit. L'insuccès d'Albi, venant après tant d'autres, lui fut particulièrement sensible. Voilà pourquoi, au mois de décembre, n'y tenant plus, se trouvant sans place et sans espoir d'en avoir, il sollicita, avec le consentement de son père, l'emploi de vérificateur des poids et mesures qu'il finit par obtenir au mois de mars 1827. Ce n'était qu'une modeste situation, de 1.000 francs d'appointement seulement, mais elle offrait l'avantage de ne pas l'éloigner du Cayla, de lui fournir un travail régulier, et de faire entrevoir, pour un avenir plus ou moins prochain, un changement avantageux.

Tant que durèrent les études d'Erembert et les laborieuses négociations qui aboutirent à l'obtention du poste de vérificateur, M. de Gué-

(1) Cf. Lettre de Joseph de Guérin à Maurice, 30 sept. 1826.

rin se montra très inquiet. Il se tourmentait à tel point qu'autour de lui on craignit pour sa santé.

* Vous devez songer, lui écrivait Raynaud le 7 septembre 1826, à vous conserver pour vos enfants et vous en rapporter beaucoup à la Providence et un peu à vos amis.

Il est vrai que d'autres sujets d'inquiétudes s'ajoutaient pour lui à ceux dont nous venons de parler.

Sa lutte contre la mauvaise fortune continue, avec l'âpre désir d'en venir enfin à bout. Au Cayla, toutes les volontés sont tendues vers ce but. Pendant que les travaux des champs s'accomplissent suivant le rythme imposé par la succession des saisons, M. de Guérin et ses filles n'épargnent point leurs peines. Ils économisent le plus qu'ils peuvent pour suffire à leur subsistance et aux frais des études de Maurice et d'Erembert. Et pourtant, malgré leurs efforts et leur ténacité, ils paraissent souvent sur le point d'être vaincus. Il y a des années mauvaises où la récolte est déficitaire; il y en a d'autres durant lesquelles les produits du sol se vendent d'une manière insuffisante, peu rémunératrice. L'année 1825 est désastreuse. Au mois d'avril, il faut céder le blé à 15 francs le setier; la récolte du vin reste invendue. C'est presque la misère dans la propriété moyenne.

* Nous ne vendons plus rien puisque rien n'a plus aucun prix. J'ai tout mon vin. Je ne sache pas d'avoir vu aucun temps où la misère fût plus générale et où tous les propriétaires fussions plus pauvres.

Ainsi se plaint le père de Maurice le 11 avril 1825. Dans la même lettre, il jalouse son fils de pouvoir disposer d'une somme de 76 francs que l'administration des postes vient de lui rembourser.

* Je te félicite d'avoir reçu le remboursement qui t'était dû. Je puis t'assurer que tu as bien plus d'argent que moi, car, bien souvent, il m'arrive de ne pas avoir un sou, et c'est à la lettre. (*J. de Guérin à Maurice, 11 avril 1825.*)

Que de soucis cette gêne perpétuelle, cette incertitude du lendemain, ne dut pas causer à M. de Guérin ! S'étonnera-t-on après cela du naturel inquiet et triste qui était le fond de son caractère ?

Ce qui le préoccupait encore, c'était de voir que le service religieux d'Andillac était loin d'être assuré comme il le souhaitait. Les changements fréquents des curés, provoqués en grande partie par le nombre insuffisant de prêtres que possédait le diocèse d'Albi après la Révolution, ne donnaient à la vie paroissiale qu'une continuité imparfaite.

En novembre 1823, M. Salabert quitte Andillac. Son successeur, M. Chabbert, ne fait pour ainsi dire que passer; on le transfère à Rayssac le 31 mai 1824. M. Deltruel, qui le remplace le 4 juillet suivant, est un prêtre timide et scrupuleux qui demande sans cesse son

changement et finit par l'obtenir en janvier 1827. Vainement M. de Guérin réclame alors un remplaçant immédiat; M^{gr} Brault lui fait répondre qu'il n'en donnera qu'après l'ordination générale. La pauvre paroisse est bien à plaindre au point de vue religieux.

* Nous [sommes] sans prêtre à Andillac. M. Deltruel nous ayant quittés pour cause d'inconstance, nous n'avons qu'une messe le dimanche à 7 heures du matin. (*J. de Guérin à Maurice, 4 mars 1827.*)

Ce triste état de choses dure six mois et ne cesse que par la nomination de M. Taurines en juin 1827. Encore ce prêtre n'accepte-t-il qu'avec peine et ne reste-t-il qu'un an et demi, jusqu'en décembre 1828. Nouvel intérim après lui, assuré par le curé de Vieux. Il faut attendre jusqu'à l'arrivée de l'abbé Limer (13 juin 1829) pour trouver un prêtre qui s'attache vraiment à Andillac.

Pendant cette période d'incertitudes, M. de Guérin n'éprouve un peu de joie qu'auprès de ses filles. Elles sont pour lui des consolatrices efficaces et des aides précieuses. Leur vie est toute de piété et d'abnégation. Elles s'associent à ses efforts, partagent ses peines, savent trouver les mots qui réconfortent. Pour exprimer tout ce qu'il leur doit, pour dire aussi à Maurice ce qu'il attend de lui, M. de Guérin les cite en exemple le 18 mai 1826 et les appelle ses anges.

Imite ces anges que la Providence m'a donnés dans tes sœurs.

Le mot *anges* est souligné à dessein, car M. de Guérin veut exprimer le rôle qu'Eugénie et Marie jouent auprès de lui et la confiance qu'il met en elles.

Signalons que, sous la plume paternelle, la formule ne tarde pas à être employée au singulier : « *Ecrit à mon ange; acheté une brebis pour mon ange* », peut-on lire dans les cahiers de comptes. L'expression désigne dans ce cas spécialement Eugénie. M. de Guérin signifie par là qu'il trouve dans l'aînée de ses filles ses consolations les meilleures et les plus grandes.

Depuis 1822 jusqu'en 1827, la vie d'Eugénie de Guérin se cantonne à peu près exclusivement au Cayla. Elle se tient aux côtés de son père qu'elle ne quitte pour ainsi dire point. Rares, en effet, sont les sorties qu'il nous a été donné de constater. Il convient néanmoins de les signaler parce qu'elles agrandissent son expérience de la vie et contribuent à son développement moral.

En mars 1822, Eugénie se trouve à Gaillac, chez son oncle Albenque. Le 2 janvier 1823, elle est à Albi, dans la famille de Thézac, et tient sur les fonts baptismaux, à Sainte-Cécile, sa cousine Eugénie-Léontine-Martianne de Compagnon de Thézac. Le 20 mai 1824, elle part pour Cordes, chez les Fontanilles. Au printemps de 1825, elle

accompagne sa sœur Marie à Graulhet chez son parrain le baron Corbière.

* Nous sommes allées à Graulhet où nous avons été très bien reçues. M. Corbière a donné une jolie bonbonnière en cristal à Mimi. (*A Maurice*, 11 avril 1825.)

Cela fait jusque-là pour Eugénie une absence en moyenne par an, ce qui est presque insignifiant. Notons qu'elle est toujours en compagnie de Marie et que les deux sœurs ne vont que chez des parents : on dirait même que ces visites sont organisées de façon à leur faire faire le tour de leur parenté. Notons encore que leurs sorties sont courtes, de quelques jours ou de quelques semaines, et laissent peu à dire.

Celle que fait Eugénie en septembre 1825 est toutefois plus importante. Après avoir été à Espinas (Tarn-et-Garonne), chez M^{me} Lafosse, tante de Gabrielle de Bellerive, elle stationne plusieurs semaines à Caylus chez M^{me} de Lagardelle qui l'entraîne un beau jour jusqu'à Montauban. C'est donc tout un voyage à travers le Quercy. Jamais encore la sœur de Maurice n'a parcouru tant de pays. Aussi prend-elle intérêt à ce qu'elle voit. On touche à la fin de la saison chaude, époque la plus favorable pour goûter le charme prenant de la région quercinoise; les collines ont perdu leur teinte grise de l'été et prennent leur riche vêtement d'automne. Tout est nouveau pour la voyageuse, tout l'émerveille, tout l'étonne, tout l'enchanter.

* Semblable au rat de La Fontaine, et n'étant comme lui jamais sortie de mon trou, les moindres taupinées me semblaient des montagnes. (*A Maurice*, 29 sept. 1825.)

Mais ce qui lui cause le plus de plaisir, ce dont elle gardera le souvenir le plus ému, c'est le cordial accueil de ses excellents parents de Caylus. Le 11 mars 1835, elle écrivait dans le *Journal* :

Il y a neuf ans que je demeurai un mois à Caylus. Ce n'est pas sans quelque plaisir que je reverrai cet endroit, ma cousine, sa fille, et le bon [vieux] chevalier qui m'aimait tant. On prétend qu'il m'aime encore. Je vais le savoir. C'est possible qu'il soit le même, lui me trouvera bien changée depuis dix ans. Dix ans, c'est un siècle pour une femme. Alors nous aurons même âge, car le brave homme a [bien] ses quatre-vingts ans passés.

Dès son retour de Caylus, Eugénie achève de se préparer à la confirmation qu'elle reçoit, à Cahuzac, le 26 octobre, en même temps que sa sœur. Elle a vingt ans passés. Ne nous en étonnons pas; il ne faut pas oublier que le siège épiscopal d'Albi a été relevé seulement par le concordat de 1817 et que M^{sr} Brault n'en a pris possession qu'au mois de février 1823.

Après sa confirmation, elle s'enferme de nouveau au Cayla. De longs mois se passent avant qu'elle le quitte. Nos documents ne mention-

neut aucune autre de ses sorties avant le mois de novembre 1826. On la trouve alors à Gaillac, chez ses cousines qui ont désiré l'avoir vraisemblablement pour lui permettre de suivre les exercices du jubilé. Entre autres prédicateurs, elle entend le jeune abbé de Cossigny dont la parole « éloquente et pathétique (1) », la fait rêver au temps, — un temps, hélas ! qui ne doit jamais arriver, — où elle s'édifiera aux sermons de Maurice.

Dans sa pensée, le séjour à Gaillac doit durer jusqu'après la fête de Noël. Son père lui en a donné l'autorisation. Mais voici qu'on l'invite au baptême de Marie-Suzanne-Athénaïs d'Adhémar qui aura lieu à Cahuzac. Marie, qui est restée au Cayla et qui est invitée à la cérémonie, insiste pour qu'elle vienne. Eugénie ne peut rester sourde à cet appel. Elle arrive donc, assiste aux fêtes du baptême, fait connaissance à cette occasion avec Alexandrine de Cahuzac et les deux demoiselles de Lastic-Saint-Jal.

Plus de trente ans après, Ernestine de Lastic, évoquant le souvenir de cette fête, écrivait à Marie l'impression qu'elle avait ressentie la première fois qu'elle avait vu Eugénie.

* Si je ne me trompe, M^{lle} votre sœur avait 19 ans (2), j'en avais 15. J'étais doublement une enfant pour elle, parce que sa raison et son esprit supérieur la rendaient déjà une personne tout à fait formée. M^{me} d'Adhémar, votre cousine et l'amie d'enfance de ma mère, nous présenta l'une à l'autre ou plutôt me recommanda à la bienveillance de M^{lle} Eugénie de Guérin. Nous fûmes placées à côté l'une de l'autre au grand déjeuner du baptême d'Athénaïs, puis toute l'après-midi, toute la soirée nous causâmes ensemble. J'habitais alors Toulouse où ma mère était fixée pour mon éducation. J'avais beaucoup de maîtres; je dus raconter à votre aimable sœur beaucoup de choses sur la manière dont s'écoulait ainsi mon temps. Comme il y avait analogie dans nos goûts pour l'étude, pour la lecture, elle voulut bien me proposer de m'écrire et j'acceptai avec joie. (*Ernestine de Lastic à Marie de Guérin, vers 1861.*)

Ces lignes précieuses montrent ce qu'était Eugénie à sa vingt et unième année et combien elle était attachante dès cette époque. Par son intelligence, sa distinction naturelle, ses bonnes manières, elle dominait facilement ses compagnes; c'était un modèle de jeune fille. Il lui suffisait de paraître en société pour gagner irrésistiblement les cœurs et pour se faire des amies qui ne pouvaient plus l'oublier.

Revint-elle à Gaillac après le baptême d'Athénaïs ? Tout porte à le croire. Les cérémonies religieuses et les grandes prédications exerçaient déjà sur elle un puissant attrait. Nous savons d'ailleurs que, sur la demande de M. l'abbé Mercier, curé de Saint-Pierre de Gaillac, elle composa pour Noël les paroles d'un cantique qui fut mis en musique et exécuté à trois parties en grand orchestre. Nous savons

(1) Cf. Lettre d'Eugénie de Guérin à Maurice, 14 novembre 1825.

(2) M^{lle} de Lastic se trompe. Eugénie avait vingt et un ans.

aussi que ce cantique fut très apprécié et que le curé de Saint-Pierre la pria d'en composer un autre pour les Pâques suivantes.

Chaque fois qu'elle se rendait à Gaillac, nous nous plaçons à penser qu'elle allait s'agenouiller sur la tombe de sa mère, sous les cyprès du cimetière de Saint-Jean. Près des restes de la chère disparue, elle priait longuement et se rappelait les dernières paroles de la mourante à son père : « Je te laisse bien embarrassé, mais compte sur la Providence qui ne t'abandonnera jamais. » Hélas ! les embarras de M. de Guérin, pour être devenus moindres, n'en restaient pas moins inquiétants. Eugénie demandait donc à l'âme de sa mère de les diminuer encore, de protéger sa famille et de faire lever sur le Cayla des jours moins sombres.

Quand elle se relevait, son âme éprouvait un sentiment de confiance souveraine et une force morale plus grande pour l'accomplissement de ses nombreux devoirs.

CHAPITRE VII

La formation littéraire

Le problème. — Réponse traditionnelle. — Solution vraie. — I. CORRESPONDANCE AVEC MAURICE. — Lettres adressées à Toulouse. — Lettres adressées à Paris. — Conseils littéraires donnés à son frère. — Résultats heureux de cette correspondance pour la formation d'Eugénie. — II. LECTURES : Amour de la lecture. — Manière de la comprendre. — Les cahiers d'*Extraits*. — III. POÉSIES : Premiers vers. — Les *Essais poétiques*. — Les Jeux Floraux. — Les archives de l'hôtel d'Assézat. — Concours de 1825. — Concours de 1826. — Un cours de versification par correspondance. — Travail poétique de 1826. — Petits succès à Gaillac. — 1827. Diminution du zèle poétique. — 1828. Tâtonnements. — Echec définitif aux Jeux Floraux. — Conclusion.

Les pages précédentes ont mis en relief l'éclosion des vertus morales d'Eugénie de Guérin. Nous allons assister dans celles qui vont suivre au développement des facultés de son esprit.

Rien ou presque rien n'a été écrit à ce sujet. Les biographes de l'auteur du *Journal* l'ont montrée en possession de son talent, mais ont laissé inexplorée la période de ses débuts. Cet oubli ne doit pas nous surprendre. D'une part, en effet, les documents faisaient défaut jusqu'à présent, les archives n'ayant livré qu'une minime partie de leurs secrets. De l'autre, les textes édités se rapportaient exclusivement à l'époque où Eugénie de Guérin, façonnée par des fréquentations littéraires, avait acquis déjà l'art d'écrire. On ne possédait donc sur cette époque de formation que des renseignements incomplets. Comment ce talent s'était-il développé ? Comment la solitaire du Cayla était-elle parvenue à donner de la souplesse à sa pensée, de la richesse à son vocabulaire, du coulant à sa phrase, à acquérir, en un mot, tant de qualités, qui éclatent dans son *Journal* et dans ses *Lettres* ? A ces questions, les éléments de solution manquaient. On ne pouvait donner qu'une réponse vague, incertaine, conjecturale.

On chercherait vainement aussi ces éléments dans la masse de textes inédits que nous avons jetés naguère dans le public. Les deux volumes de *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* ne dévoilent point le mystère des origines littéraires de l'épistolière du Cayla. En 1830, lorsque Eugénie commence à correspondre avec sa jeune amie, son talent approche de la perfection; il s'affirme et s'affine,

il éclate à tous les yeux. Encore quelques efforts, encore quelques années, et ce sera le plein épanouissement.

La publication de ces inédits a toutefois servi à poser nettement le problème qui nous occupe. M. André-J. Boussac, en particulier, a fait paraître au mois de novembre 1924, dans *le Bon Plaisir*, revue toulousaine, un article intitulé : *A propos des inédits d'Eugénie de Guérin*. On y lisait ces lignes :

A vrai dire, on est assez étonné de trouver sous la plume d'Eugénie de Guérin, et cette richesse d'expression, et cette élévation. Le portrait que l'on nous a fait d'elle au cours des éditions anciennes ne nous laissait pas prévoir des débuts aussi brillants. Où donc la recluse du Cayla a-t-elle pris cet allant, cette tournure d'esprit qui font d'elle, du premier coup, un être supérieur ? Passe encore pour Maurice que ses fréquentations ont pu aiguiller vers son avenir tronqué. Mais Eugénie ?.....

La question soulevée par ce point d'interrogation mérite d'être examinée. C'est une de celles qui piquent la curiosité de tout esprit réfléchi, admirateur ou simple lecteur d'Eugénie de Guérin. Loin de nous dérober, nous nous efforcerons, documents en main, de la résoudre.

Avant de donner notre réponse, il importe d'écarter une opinion trop simpliste.

Il existe, en effet, une solution *a priori* qui a satisfait jusqu'ici bon nombre de guériniens : celle qui prétend qu'Eugénie de Guérin écrivain n'a pas pour ainsi dire connu d'aurore, que tout s'explique en elle par le talent naturel et par une vie intérieure intense. Peu ou point de culture classique, peu de lectures, si ce n'est celle de quelques livres de piété choisis. Elle aurait tout puisé dans la contemplation de la nature et dans ses réflexions personnelles.

Cette solution qui s'appuie sur une phrase d'Eugénie elle-même : « Mon éducation fut un peu sauvage, comme elle se fait dans les bois », a été accréditée par Barbey d'Aurevilly dans la préface des *Reliquiæ* pp. xx-xxii.

Eugénie de Guérin eut une de ces éducations dont la simplicité, quand on la rapproche du miracle qu'elle a produit, n'étonnera guère que les esprits superficiels. Au point de vue du temps d'aujourd'hui, vieux maniaque de connaissances et qui voudrait chasser l'ombre du monde comme une insulte à la lumière, cette éducation se réduisit à presque rien. Eugénie de Guérin, née au xix^e siècle, n'en savait guère plus long que les filles de son rang au xi^e. Si elle lisait quelques livres de plus que les *moult gentes et nobles damoysselles* de sa famille à l'époque des premières croisades, c'est que l'auteur au capuchon baissé de *l'Imitation*, François de Sales et Fénelon sont venus longtemps après saint Louis. Les circonstances qui avaient renfermé son père, comme un patriarche, dans la culture de sa maigre vigne, arrêterent M^{lle} Eugénie sur la pente où la délicate originalité de son esprit se fût compromise ; car des lectures nombreuses et variées en eussent certainement altéré la nuance virginale, si elles lui eussent été faciles. On tremble pour sa

grâce native, quand on rapporte que, dans son enfance, elle voulut apprendre le latin sous le même maître que ses frères, et l'on n'est rassuré qu'en lisant l'humble réflexion de sa sœur : « Elle ne faisait cela que dans des vues de piété et pour mieux comprendre les offices de l'Eglise »... A cette intelligence près d'une langue qui était pour elle la langue de la foi et de la prière, cette compatriote de Clémence Isaure eut le bonheur de vivre ignorante, — littérairement du moins, — et ne se développa que par le sentiment et la contemplation, dans la solitude.

Dans un autre passage, Barbey, énonçant la même idée, traite Eugénie de Guérin de « divine ignorante ». L'expression a fait fortune : cette opinion a été adoptée d'emblée (1). Depuis lors, les critiques n'ont pas cherché davantage.

Quelle n'a pas été notre surprise de retrouver cette solution sous la plume si avertie de Charles Géniaux ! Dans un article de la *Dépêche* de Toulouse, du 21 janvier 1925, intitulé *Hommes et Choses. Deux Albigeoises célèbres*, en comparant Eugénie de Guérin à M^{me} de Castelbajac, l'« Occitanienne » de Chateaubriand, il a écrit :

Ces correspondances nous révèlent une singulière puissance de vie intérieure chez ces jeunes provinciales confinées, presque toute l'année, dans des châteaux dont il était malaisé de sortir. Privées de distractions, réduites au même petit cercle d'amis, limitées dans le choix de leurs lectures par des parents et des confesseurs sévères, elles s'enthousiasment pour la littérature, la religion et la politique. On pourrait donc dire que, chez la femme, la vie intérieure et la violence des sentiments sont inversement proportionnelles à la culture et à la connaissance du monde. Plus l'horizon est étroit et plus l'âme acquiert en profondeur ce qu'elle perd en étendue. Lorsqu'on lit la correspondance d'Eugénie de Guérin, uniquement nourrie de quelques classiques et d'auteurs religieux, son ignorance ferait sourire la dernière de nos bachelières, mais au lieu d'être un reflet comme tant de livresques, elle n'a qu'à puiser en son âme alimentée par deux sources : la religion et la nature.

Barbey d'Aurevilly et Charles Géniaux sont assurément de remarquables écrivains. Autant et plus que n'importe qui, nous nous inclinons devant leur mérite. Néanmoins notre admiration à leur égard ne doit pas nous empêcher de déclarer que la solution qu'ils apportent, avec des nuances diverses, à la question posée plus haut, paraît sommaire et superficielle.

Que la religion et la nature soient deux grandes sources où Eugénie de Guérin puisa son inspiration, nous ne le nions certes point. Nous proclamons aussi qu'elle possédait un talent étonnant, digne de la faire classer parmi les gloires les plus éclatantes et les plus pures de la France littéraire. Mais, de là à prétendre qu'elle s'est formée seule et sans travail, que ses dispositions naturelles expliquent tout, qu'elle n'en savait pas plus que les *gentes*

(1) Voir par exemple : *Portraits de femmes*. — IV. *Eugénie de Guérin*, par A. SAINT-MARC. Paris, librairie Fischbacher. 1894. p. 19. « Exception faite des ouvrages religieux qui ont paru dans l'intervalle, Eugénie de Guérin n'en savait guère plus long que les filles de son rang au XI^e siècle. »

et nobles damoysselles du temps de saint Louis, de là à écrire que la dernière des bachelières de nos jours rirait de son ignorance, il y a loin. Il y a même une impossibilité : le talent ne se suffit pas à lui-même.

Oh ! sans doute, le talent est fils du ciel. Celui qui en est favorisé l'apporte en naissant. Le talent d'un homme dépend de sa nature, de la constitution de son être ; il est fait des vertus accumulées par la race, auxquelles s'ajoutent les qualités personnelles. Pour un esprit croyant, il vient en dernière analyse de Celui que l'Écriture appelle *le dispensateur de toute grâce, le père de tout bien* ; il tire son origine de Dieu qui le distribue aux hommes diversement, comme il donne à chaque fleur son éclat et à chaque étoile la lumière qui lui est propre.

Il n'en reste pas moins vrai cependant que l'homme contribue à son développement intellectuel. Sans l'application de chaque jour, le talent littéraire resterait caché, comme le diamant dans sa gangue. Pour apparaître et pour briller de tout son éclat, il a besoin de l'aiguillon du travail, du modèle fourni par les maîtres en l'art d'écrire, et de la direction de professeurs expérimentés. Si donc un écrivain approche de la perfection de la pensée et de l'expression, soyons assurés qu'il n'a pas atteint cette hauteur d'un seul coup d'aile. Prétendre qu'il n'y est point parvenu par degrés est une erreur de déduction. En réalité, il y a une inconnue qui échappe. Il y a une phase préparatoire qu'il faut chercher. Sans aller jusqu'à admettre que « le génie est une longue patience », il faut bien reconnaître qu'il a besoin d'être développé, affiné, amélioré, amendé par des soins intelligents et constants.

Eugénie de Guérin n'a pas échappé à cette loi générale. Le développement de son talent est passé par des phases distinctes, a suivi une progression marquée. Elle a connu la période nécessaire et laborieuse des débuts.

Eugénie avait dix-sept ans lorsque, le 5 janvier 1822, Maurice quitta le Cayla pour le séminaire de l'Esquile. Tandis que beaucoup de jeunes filles se considèrent, à dix-sept ans, comme parvenues au terme de leurs études et se laissent guider dès lors par d'autres préoccupations, Eugénie n'en a pas moins continué à orner son intelligence. Enrichir son âme a été le but de ses efforts. Elle s'est préoccupée d'allier l'accomplissement de tous ses autres devoirs au noble désir de son propre perfectionnement intellectuel, donnant sur ce point, comme sur bien d'autres, un parfait exemple à imiter.

Trois choses ont contribué principalement à sa formation littéraire : la correspondance avec Maurice, ses lectures et ses poésies. Il ne sera pas difficile de le constater. Mais ceci demande quelques développements.

I. — La correspondance avec Maurice

On ne dira jamais assez combien le départ de Maurice fut capital dans l'existence d'Eugénie. Il y a dans la vie de tout homme, comme dans celle de toute société, des événements décisifs qui ont un retentissement profond sur l'avenir. Ils sont, par rapport à chacun de nous, ce que sont pour le globe terrestre les sommets des montagnes. On les voit de loin; ils dominent les choses environnantes. La vie d'Eugénie de Guérin renferme plusieurs de ces événements : le décès de sa mère, le 2 avril 1819; le départ de son frère au collège, le 5 janvier 1822; sa rencontre avec Louise de Bayne, le 10 janvier 1828; la mort de Maurice, le 19 juillet 1839; les séjours parisiens d'Eugénie, en 1838 et 1841.

Il importe de mentionner une fois encore cette date du 5 janvier 1822 qui marque sa séparation d'avec Maurice. Eugénie lui doit sa vocation d'épistolière et par là une bonne partie de sa formation intellectuelle.

Jusqu'au départ de son jeune frère, Eugénie n'a guère rédigé de lettres. On n'en connaît même aucune. Pourquoi et à qui aurait-elle écrit ? Elle vit dans sa famille et n'a point d'amies. Tout au plus peut-on admettre qu'elle a adressé à ses parents, de Gaillac ou d'Albi, quelques courts billets qui n'ont pas été conservés à cause de leur peu d'importance. Mais aussitôt que Maurice est en pension, loin d'elle et du Cayla, la situation change : nous la voyons entreprendre un travail de correspondance nouveau pour elle.

Eugénie considère ses lettres à Maurice comme un moyen de poursuivre son action quasi maternelle. La promesse faite à sa mère mourante reste présente à son esprit. Ne s'est-elle pas engagée à veiller sur son frère, à prendre soin de lui, à ne pas l'abandonner ? Elle le fera de loin, par écrit, puisque les circonstances ne lui permettent plus de le faire de près et de vive voix. Le point de vue est important à connaître si l'on veut comprendre la nature de la correspondance avec son frère tout le temps de leur vie, principalement durant les années de collège de Maurice.

Quel dommage que l'on n'ait pas eu le soin de nous en conserver les toutes premières pages, celles qui furent écrites pendant les deux années que Maurice passa au Séminaire de Toulouse ! Si l'on en juge par les deux réponses de Maurice, il devait y avoir dans celles d'Eugénie, sous l'inhabileté probable de la forme, une fraîcheur de sentiment admirable. Comme savent le dire les mères, elle exprimait le

le chagrin de se voir séparée de lui, elle disait qu'elle comptait sur sa bonne volonté et son application, elle lui recommandait de progresser dans la science et la vertu, afin de faire honneur à sa famille et de devenir plus tard un digne prêtre.

Les lettres qu'elle adressa à Paris de 1824 à 1829, c'est-à-dire tant que Maurice demeura au Collège Stanislas furent la digne continuation de celles qui avaient été envoyées à Toulouse. Nous en possédons un nombre important. Malheureusement, dans la collection, il y a des manques qui irritent. Pourquoi ces manques ? Pourquoi ces lettres qui ne se retrouvent pas ? Pourquoi ce dossier est-il incomplet, alors que la correspondance de Maurice à son père de la même époque est à peu de chose près intacte ? Serait-ce parce que Maurice n'a pas eu soin de mettre de côté les envois d'Eugénie ? C'est peu probable. Nous ne pouvons croire qu'il ait poussé l'indifférence et la négligence aussi loin. Serait-ce parce que la scrupuleuse Marie a détruit les pièces qui contenaient des reproches, des détails qu'on a voulu laisser dans l'ombre ? Nous ne le croyons pas davantage. Cette explication, bonne peut-être pour une partie de la correspondance de Maurice datée de la Chenaie, ne paraît pas suffisante pour celle-ci. Quand Eugénie fait quelque réprimande, le reproche est toujours tempéré par l'amour fraternel. Nous pensons plutôt que les lettres absentes s'expliquent par des hommages que Marie a faits à des parents ou à des admirateurs de sa famille lorsque le nom de sa sœur a commencé à devenir glorieux.

Malgré ses lacunes regrettables, la correspondance d'Eugénie à Maurice, dans son état actuel, permet de voir Eugénie se former peu à peu dans l'art difficile d'écrire.

Les premières lettres, celles de 1824 et 1825, sont de simples billets ajoutés aux lignes de son père, un post-scriptum de quelques phrases. Eugénie, dont les instants sont très occupés, ne peut pas leur consacrer beaucoup de temps. Il fallait donc se contenter de quelques mots. Sans tarder néanmoins, la correspondance prend de l'ampleur. La sœur de Maurice remplit de son écriture fine et dense de nombreuses pages. Ce sont, dès lors, de grandes lettres qui font déjà songer à celles que recevra sous peu Louise de Bayne.

Un développement analogue se fait sentir dans sa manière de les rédiger. Au début, l'épistolière est loin d'être formée : peu de développements, mais seulement des indications rapides, des détails charmants, des conseils pratiques, tels qu'on en trouve dans les lettres de toutes les sœurs et de toutes les mères de séminaristes.

* Si tu pouvais porter la vieille soutane chaque jour pour l'user, avant de faire une redingote, tu épargnerais cette dépense au moins pour cet hiver.

Dis-nous si tu as assez de bas et de chemises parce que nous en avons que nous te ferions parvenir à la première commodité. (30 oct. 1824.)

Cependant la pensée ne tarde pas à s'agrandir. Eugénie progresse vite. Dès les premiers mois de 1825, elle trouve des termes délicats pour féliciter son frère des succès remportés au concours général, pour l'encourager à écrire longuement avec beaucoup de détails, pour lui réclamer des confidences, pour lui faire accepter aussi de petits reproches. L'enchaînement des idées ne laisse rien à désirer.

Il y a plus. Des théories littéraires ne tardent pas à se faire jour. C'est ainsi qu'elle se prononce pour la simplicité dans l'expression des pensées.

* Quoique tes vœux, mon cher M[aurice], ne soient pas exprimés en vers, ils sont également bien reçus. Le cœur entend tous les langages, et l'amitié sourit à la prose tout comme aux *vers harmonieux et élégants* et aux *expressions imitatives* qui lui peignent les sentiments qui lui sont adressés. Où as-tu pris des termes si gonflés ? Dis-moi tout simplement : je t'aime, et je serai contente. Tous les autres mots ne sont qu'une queue inutile. Ne crois pas, mon cher ami, que je sois de mauvaise humeur. Ce n'est pas du tout cela. Mais, comme je suis enfant des champs et de la nature, j'aime à la trouver partout. (Janv. 1825.)

Nombreuses sont les lettres qui, comme celle-ci, s'occupent de style et de littérature. Eugénie continue l'œuvre commencée avec son frère, quand il était au Cayla. Elle cherche à l'aider non seulement dans son avancement moral, mais dans son développement intellectuel. Voilà pourquoi elle lui demande de rédiger de petits ouvrages, comme ceux qu'il écrivait à Toulouse. Voilà pourquoi elle ne lui ménage ni reproches, ni conseils : les descriptions sont trop courtes, les marges trop larges ; il montre beaucoup trop d'égards et de ménagements pour les virgules. Mais surtout, elle l'incite à secouer sa paresse pour écrire. Cette sœur a vraiment le pressentiment du talent littéraire de Maurice ; elle est le démon familier qui l'aiguillonne sans trêve et sans répit.

S'étonnera-t-on, après cela, que de telles lettres aient été pour Eugénie une occasion de progrès ? Assurément non. A mesuré que son frère monte dans les classes supérieures, elle se forme de plus en plus. Pour être digne de lui, elle avance du même pas, ne craignant pas de lui demander conseil pour ses lectures et de lui soumettre ses compositions de vers. Cette correspondance est un remarquable dialogue dans lequel l'un et l'autre trouvent leur profit. On le remarque surtout, en 1828 et en 1829, lorsque les lettres s'emplissent d'intimités. Aussi ceux qui ont eu connaissance de cet échange épistolaire lui ont donné une entière approbation. Auguste Raynaud ne cessait de l'encourager.

* Il m'a fort engagée à entretenir avec toi une correspondance épistolaire et poétique. J'espère que tu seras en cela d'accord avec lui et

moi. Rien ne peut être plus agréable et plus profitable que ce commerce. Je te promets d'être exacte à te répondre. (*A Maurice*, 21 déc. 1828).

Dans la légende du Cayla, rien n'est touchant comme l'aide mutuelle que le frère et la sœur se sont prêtés pour leur formation intellectuelle.

Un bas-relief du grand salon dû au ciseau de M. Rouède, artiste toulousain ami de la famille, les représente assis sous le marronnier lisant dans le même livre. On a bien fait de fixer pour la postérité cette scène symbolique. Ce n'est pas, en effet, seulement après 1839 que Maurice et Eugénie se sont fait don mutuel de l'immortalité, comme l'a dit finement le comte Gardès en 1912 aux fêtes du Cayla, ils ont commencé dès leurs jeunes années.

De même que l'on aperçoit parfois au Cayla, dans les matinées de printemps, deux colombes rapides traverser le ciel, à côté l'une de l'autre, et paraissant s'exciter à voler, de même Eugénie et Maurice, dès le commencement de la journée de leur belle vie, se sont prêtés, pour l'essor de leurs facultés, un appui mutuel, et leur envol a été simultané.

II. — Lectures d'Eugénie

Pour se maintenir à la hauteur de la tâche entreprise, pour rester digne de Maurice, la lecture a beaucoup servi à Eugénie. Quoi d'étonnant ! Lire est le moyen par excellence d'agrandir le champ de notre savoir. Les livres sont la nourriture intellectuelle de l'esprit. Nous sommes façonnés par nos fréquentations littéraires.

A l'âge de 20 ans, Eugénie manifeste un goût très vif pour la lecture. C'est un de ses plaisirs favoris. Malheureusement, elle ne peut y consacrer autant de temps qu'elle le désirerait. Ses journées sont si occupées par ses autres devoirs ! Ne remplit-elle pas le rôle de maîtresse de maison au Cayla ? Sur elle, retombe la majeure partie des charges domestiques. C'est à peine si elle peut disposer en toute liberté de quelques heures dans la journée. Du reste, la bibliothèque du château est pauvre, peu fournie en livres. On l'épuise rapidement et l'argent manque pour acheter les ouvrages nouveaux. Ce sont là de sérieux inconvénients pour une intelligence curieuse et ouverte, désireuse d'apprendre et de se perfectionner dans l'intimité des maîtres de la pensée et de la plume. La sœur de Maurice y remédie par sa manière de comprendre la lecture.

Tout en lui donnant la seconde place dans sa vie, tout en faisant d'elle un délassément plutôt qu'une occupation absorbante, elle ne s'y livre qu'avec méthode et discernement.

Les ouvrages qu'elle consulte sont peu nombreux, mais bien choisis; ils comptent parmi les meilleurs. Cette jeune fille pratique la maxime : « Ne lire que les bons livres, ceux qui profitent à l'âme. » Et encore fait-elle, parmi eux, une sélection judicieuse. Les bons livres sont légion; elle n'accorde ses préférences qu'aux excellents. C'est le cas de répéter ici avec M. Géniaux qu'en cela elle gagne en profondeur ce qu'elle perd en étendue. Les esprits bien trempés n'ont pas besoin de parcourir une grande multitude d'ouvrages pour se développer; il leur suffit d'en avoir à leur disposition un petit nombre de bonne qualité. L'application qu'ils leur prêtent fait le reste.

La lecture d'Eugénie est attentive et réfléchie. Elle ne lit pas uniquement pour lire, pour tourner des pages, pour arriver vite à la fin du volume, comme certaines personnes qui semblent se faire gloire d'absorber un volume par jour. Cette nourriture intellectuelle à forte dose n'a jamais été de son goût. Quand elle tient un livre, elle va lentement, laissant à la pensée le temps de bien comprendre. Une de ses joies est de lire avec d'autres, l'hiver au coin du feu de la cuisine, l'été dehors sous un arbre. Après quelques pages, l'ouvrage est posé sur les genoux et l'on fait échange d'impressions. « C'est en se communiquant les réflexions qu'elle fait naître qu'on peut profiter d'une lecture », dira-t-elle à Louise de Bayne le 18 février 1830. Quand elle est seule dans sa chambrette, elle lit d'ordinaire la plume à la main. C'est pour elle le moyen de graver dans sa mémoire les passages qui ont attiré son attention ou qui répondent le mieux à l'état de son âme.

On possède un certain nombre de cahiers dans lesquels Eugénie a transcrit des extraits de ses lectures. Il doit y en avoir une dizaine, dont deux ou trois antérieurs à 1830. Pauvres et chers cahiers que l'on conserve avec raison comme des reliques ! Ils sont formés de feuilles cousues ensemble dont le papier est aujourd'hui jauni. L'écriture soignée, facile à lire, révèle que ce ne sont pas des notes hâtives, mais des copies appliquées. Eugénie devait y revenir de temps en temps, comme à ce que l'on aime, pour retrouver ses premières impressions. Leur ensemble forme un véritable recueil de morceaux choisis, recueil impressionnant où l'on sent vibrer un peu de l'âme de cette jeune fille.

On a publié de nos jours, à l'usage des écoliers, une multitude de livres contenant les meilleures pages de nos grands maîtres. Il y en avait peu autrefois. La plupart des élèves les composaient eux-mêmes, et l'on ne peut pas dire que la méthode ancienne fût moins bonne que celle d'aujourd'hui. Le recueil était personnel; sa confection mettait l'enfant en contact direct avec les maîtres. Le choix était une marque de goût; la personnalité de chacun pouvait mieux s'affirmer.

Si les cahiers d'extraits ont été pour Eugénie un instrument

précieux de progrès intellectuel, ils offrent l'avantage de nous renseigner sur les auteurs et les ouvrages qu'elle fréquentait. Elle ne se contente pas, en effet, de copier les passages dont elle veut garder le souvenir, elle indique les sources. Quelquefois même, la citation est suivie d'un mot d'appréciation, d'une réflexion personnelle. Nous pouvons suivre ainsi la marche de ses lectures et connaître la réaction de son esprit, ce qui est tout à fait intéressant.

L'un des plus anciens de ces recueils, intitulé *Cahiers de notes*, porte la date de 1824. Les extraits qu'il contient sont empruntés aux écrivains en vogue au commencement du xix^e siècle, à ceux dont les ouvrages formaient la base de l'enseignement littéraire sous la Restauration : Pascal, Fénelon, Rousseau, Barthélemy, M. de Boulogne, Frayssinous, Laharpe et Chateaubriand. Ça et là, des citations latines tirées de Quintilien et de la Bible. On trouve même la traduction d'un passage de la tragédie grecque d'*Antigone*. Les auteurs préférés sont Laharpe, surtout Chateaubriand dont *le Génie du Christianisme* est mentionné plusieurs fois. Quelquefois l'emprunt n'est que d'une phrase, d'une pensée. Le plus souvent cependant il est plus important et comprend toute une page.

En général, les extraits montrent un goût sûr, bien formé et témoignent d'une préférence marquée, soit pour les descriptions, soit pour les morceaux où dominent les pensées fortes et les expressions neuves.

Les cahiers suivants témoignent de lectures plus variées encore et non moins bien choisies. Ils renferment des passages de Casimir Delavigne, de Massillon, de Joseph de Maistre, de Lamennais, etc. Cette liste pourrait être allongée, mais elle est déjà assez impressionnante pour permettre de conclure qu'au temps de la Restauration, les jeunes filles les mieux instruites ne devaient guère avoir lu beaucoup plus qu'Eugénie de Guérin (1).

Pour confirmer notre conclusion, citons une page très suggestive, extraite de sa correspondance avec Maurice. Eugénie se plaint de ne pas avoir une Histoire pour composer un poème sur sainte Geneviève et elle répond à son frère qui l'a engagée à lui parler des ouvrages qu'elle connaît.

* C'est une misère pour avoir des livres, et c'est comme par miracle que quelqu'un me tombe sous la main. Tu veux que je te rende compte de mes lectures; je le veux bien, mais j'ai peu lu, comme je te l'ai dit, et surtout peu retenu. « Causons, dis-tu, littérature, histoire ». Que veux-tu que je te dise là-dessus que tu ne saches mieux que moi ? Je lis mainte-

(1) Voir de LUPPÉ. Thèses sur *Geneviève de Malboisière : Les jeunes filles dans l'aristocratie et la bourgeoisie à la fin du xviii^e siècle; Geneviève de Malboisière : Lettres à Adélaïde Méliant (1761-1766)*.

nant le *Voyage d'Anacharsis en Grèce*. C'est un fort bel ouvrage que les circonstances rendent encore plus intéressant....

Entre les romans de Walter Scott dont tu me parles, je connais *Le Monastère* et quelques autres qui me font bien regretter de ne pas en connaître davantage. Quel auteur charmant ! Quelle manière originale d'écrire l'histoire ! Tout le monde la saurait si on l'écrivait ainsi. Comme le disait lord Byron, c'est une bibliothèque vivante que Walter Scott.

Je te remercie infiniment, mon bon ami, de l'offre que tu me fais de m'envoyer les livres que tu as. Je ne veux pas t'en priver. Tu me les apporteras l'an prochain. J'ai Lamartine en entier, et même double avec les *Méditations* que tu m'as envoyées. Je n'ai pas Racine en entier, mais je le connais cependant. Nous avons à Vieux un bon curé qui a une assez belle bibliothèque, toute à notre service. Il m'a prêté Racine, Delille et quelques autres. Pour Corneille, je ne le connais pas du tout ; j'en ai seulement vu quelques morceaux dans le *Cours de littérature* de Laharpe. Ce dernier ouvrage m'a beaucoup servi à connaître les auteurs, du moins en abrégé. Ce qui m'a beaucoup plu, c'est l'article de Racine et celui de La Fontaine. J'aime ce mot sur ce dernier : « Dieu a dit à Adam le nomenclateur : nomme, et à La Fontaine le conteur : conte. » Son jugement sur Voltaire n'est pas, ce me semble, aussi juste ; ou plutôt ce n'est pas un jugement, c'est presque un panégyrique d'un bout à l'autre.

J'aime beaucoup la lecture, trop même pour le temps que j'y puis donner ; mais, pour qu'elle soit profitable, il faut en causer avec des personnes instruites : où les trouver ici ?... Mais *laissons dire les sots, le savoir à son prix*. C'est ce qu'on peut opposer dans toutes les positions de la vie aux détracteurs de l'instruction chez les femmes. Tu n'es pas de ce nombre puisque tu veux même, dis-tu, m'initier dans les langues anciennes. Oh ! je n'en veux pas tant ; et puis, le moyen de percer là-dedans !... L'étude ne doit être pour moi qu'un délassement. Si j'y donnais trop de temps, elle se changerait en travail, et ce ne serait plus un plaisir. (*A Maurice*, 21 déc. 1828.)

Après cela, pourra-t-on affirmer désormais qu'Eugénie est une ignorante ? Nous ne le pensons pas. Bien qu'elle dise avoir peu lu, ses connaissances littéraires sont étendues ; sa culture générale est classique ; elle s'est formée le goût par de bonnes lectures et par un travail quotidien assidu, qui n'allait pas toutefois jusqu'à l'absorber. Sans doute, elle a possédé un rare talent. Mais ce talent s'est affiné par une application constante, au contact des maîtres de la pensée française.

III. — Les poésies

Notre étude sur la formation littéraire d'Eugénie de Guérin ne serait pas complète si nous laissions dans l'ombre ses premiers essais poétiques. Eux aussi ont servi à son développement, beaucoup plus même qu'on ne le supposerait tout d'abord.

De bonne heure, la sœur de Maurice fut attirée vers la poésie. Sa nature délicate, exquise, la portait vers cette forme littéraire harmonieuse qui permet de donner aux sentiments une expression si finement nuancée. Quelle est la jeune fille qui, un jour ou l'autre, ne

s'est pas sentie portée à écrire en vers ? Comme beaucoup d'autres, Eugénie céda à ce penchant naturel et écouta chanter son cœur.

Nous avons d'elle une vingtaine de pièces datant de la période que nous étudions et nous connaissons le titre d'un plus grand nombre encore.

Les toutes premières ont eu pour origine un événement de famille : fête de son père, renouvellement de l'année. Telle, par exemple, celle qui fut écrite sur une feuille volante au bas de laquelle Marie de Guérin a mis en note : « Vers pour le Jour de l'An. Par Eugénie, à l'âge de 14 ou 15 ans. Je garde ces vers comme [reli]que. »

* O jour, cher à mes jeunes ans,
Avec plaisir je te revois.

Dans les fêtes familiales, Marie se chargeait de l'organisation matérielle; Eugénie se réservait la partie littéraire où elle réussissait fort bien à la satisfaction de son père. Celui-ci, se souvenant de ce qu'il avait fait lui-même dans sa jeunesse, se montrait heureux des dispositions de sa fille.

Les éloges qu'il sut lui donner servirent d'encouragement à Eugénie et l'amènèrent à composer d'autres poésies d'un caractère moins familial, moins intime, qui furent ensuite réunies dans des Cahiers. L'un de ces cahiers porte le titre d'*Essais poétiques*. Parmi les pièces qu'il renferme, citons entre autres : *Le pèlerin*; *Le petit savoyard ou le retour à la chaumière*; *A l'ombre des palmiers*; *Le berceau du désert (chant indien)*; *La pauvre mère*; *La jeune captive*. Inutile de vouloir fixer pour chacune d'entre elles la date de sa composition. On ne le peut pas. Elles ont été composées entre 1819 et 1825.

Ce qui les caractérise, c'est qu'elles sont une imitation des poètes à la mode : Alexandre Guiraud, André Chénier, Millevoye. La sœur de Maurice ne vole pas encore de ses propres ailes; elle s'appuie sur les auteurs en vogue auxquels elle emprunte non seulement la manière générale et le sentimentalisme larmoyant, mais encore les thèmes et les titres, ce qui prouve l'influence prépondérante que ces écrivains ont exercé sur cette génération de la Restauration.

Eugénie toutefois savait ajouter déjà une note personnelle à ce qui sortait de sa plume.

Pour qui connaît les événements du Cayla, il est incontestable que ces événements transparaissent çà et là sous forme d'allusions ou d'allégories. Qui ne reconnaîtra, par exemple, Maurice dans ce petit savoyard qui, parti de chez lui bien triste, manifeste sa joie en rentrant, quand enfin

* Il s'arrête, il regarde, il revoit la fontaine
Qui, dans le pré voisin, s'enfuit en murmurant,
Et la croix du chemin à l'abri du vieux chêne.
(*Le petit Savoyard.*)

D'autres passages trahissent la tristesse qu'Eugénie a ressentie à la mort de sa mère, l'amour confiant dont elle entoure son frère, et les soins vigilants que lui prodigue son père.

* Verrai-je cet asile où, chaque jour, mon père,
 Sur ses genoux pressant mes jeunes [mains],
 Guidait ma langue encore enfantine et naïve
 A louer le Dieu des chrétiens ?
 Qu'il aimait à me voir, folâtre et fugitive,
 Parcourant les côtes ou l'immense verger
 Et revenir vers lui !... (La jeune captive.)

Les vers d'Eugénie à cette époque n'ont aucune valeur littéraire; ce ne sont que des essais timides et hésitants. Eau de roche sans profondeur, la source jaillit à peine. Mais des signes révélateurs donnent des espérances : tels, ces recours à l'expérience personnelle, puis, de temps en temps, une forte pensée ou une belle image, et surtout une facilité remarquable qui faisait dire à Eugénie elle-même : « A dix-sept ans, je pensais en vers. »

M. de Guérin, qui ne manquait pas d'observation, comprit ce qu'on pouvait attendre d'une pareille enfant. Il encouragea vivement sa fille qu'il alla jusqu'à appeler « une nouvelle Corinne, une nouvelle Sapho », exagérations qui s'expliquent moins par un défaut de juste compréhension que par le désir de stimuler Eugénie.

Il fit encore mieux. Pour mieux s'assurer en son propre jugement, il communiqua les poésies à des parents et amis. Ceux-ci à leur tour admirèrent, tout en faisant, il est vrai, certaines réserves et en ne ménageant pas leurs conseils. Victor Mathieu, que l'on connaît déjà, écrivait par exemple en 1823 :

* Je suis tout glorieux d'être l'oncle breton... de ces demoiselles, ces jeunes nourrissons des Muses qui traitent parfaitement le genre élégiaque. C'est très bien, Eugénie; continue, ma chère amie, à agrandir tes idées. Tu parviendras seule à reconnaître le choix que tu dois en faire et à distinguer un déguisement d'une pensée neuve. Je ne fus jamais poète, car avec un *Gradus* j'eus les plus grandes peines du monde à tourner quatre vers [latins] en ma vie. J'ai cependant la cadence dans l'oreille et je crois pouvoir te conseiller de mieux mesurer tes vers. d'éviter de rimer [avec des] épithètes, ce qui fait cheville. Fais sentir l'hémistiche, et tes idées très poétiques plairont. Je vais garder religieusement les stances que tu m'as envoyées et quand je reviendrai au Cayla je veux que tu me compares ta seconde édition qui devra nécessairement se sentir des petites corrections que l'usage t'apprendra à faire.

Dans cette lettre, le cousin Victor exprime de bien sages avis. Son esprit voit clair et juste. Tout en reconnaissant les mérites d'Eugénie, il lui recommande de travailler beaucoup.

Pour exciter son émulation, M. de Guérin, qui était ambitieux pour ses enfants comme le sont beaucoup de pères, eut l'idée de produire sa fille sur un théâtre plus vaste. Il y a, tout près, à Toulouse, des

concours poétiques organisés annuellement aux Jeux Floraux. Pourquoi sa fille n'y participerait-elle pas ? Elle ne manque pas de dispositions. Après tout, si elle ne réussit pas, elle aura du moins la gloire d'avoir concouru. Le concours annuel offre l'avantage de fournir un but, une direction au travail.

A cette époque, écrit M. Guittard (1), l'ancien Collège du Gai-Savoir continuait d'attirer de nombreux poètes des quatre coins de la France. Il traversait une période de gloire réelle et très méritée. A côté de Pinaud, le secrétaire perpétuel, se groupaient l'abbé Saint-Jean, de Malaret, d'Aldéguier, le vicomte de Panat, le cardinal de Clermont-Tonnerre (un des protecteurs de Maurice), et surtout Jules de Ressi-guier et Alexandre Soumet, mainteneurs. A la liste de ces maîtres ès-jeux, sur laquelle avaient autrefois figuré François Maynard, Voltaire, Marmontel, Portalis, de Fontanes, de Rochegude, Raynouard, venaient s'ajouter les deux grands noms de Victor Hugo et de Chateaubriand.

Sourions, si cela nous plaît, de la pensée qu'eut M. de Guérin de soumettre les poésies inhabiles de sa fille au jugement d'hommes si compétents, en songeant que la jeune fille n'était pas encore de taille à affronter une telle épreuve, mais ne nous en moquons pas. Qui sait ? C'est à cette ambition paternelle peut-être que nous devons *Eugénie de Guérin*, et ce n'est pas un mince mérite pour l'Académie des Jeux Floraux que d'avoir contribué à cette formation. Ainsi que nous le verrons, la perspective d'une récompense, l'espérance d'obtenir une mention, l'intention de faire plaisir à son père, la maintinrent dans ses dispositions de travail intellectuel. Son talent naturel s'assouplit et s'affina. Elle acquit, dans son contact avec la Muse, le sens de l'expression juste, la suite des idées, la richesse du style, la beauté de la comparaison, la cadence et le rythme de la phrase.

Ce fut en 1912, dans ma première ferveur guérinienne, que la pensée me vint d'explorer les archives de l'hôtel d'Assézat. Certains indices, des bouts de phrases recueillis dans des lettres, m'avaient mis sur la voie et me laissaient espérer de fructueuses et intéressantes découvertes. Grâce à l'amitié de M. Albert Guittard, rédacteur au *Télégramme*, et à l'obligeance de M. Chinault, secrétaire adjoint aux Jeux Floraux, mes recherches furent singulièrement facilitées. On mit entre mes mains le registre des correspondants et des liasses de manuscrits. Au bout de quelques minutes, je tenais trois pièces d'Eugénie. Il n'était pas possible de douter de leur auteur, car elles portaient l'une et l'autre la signature, raturée mais lisible. La candidate l'avait apposée dans son ignorance d'une des règles du concours qui veut que la pièce présentée ne soit pas signée, mais précédée seu-

(1) *Eugénie et Maurice de Guérin à Toulouse*, avec deux fac-similés, par ALBERT GUITTARD. Aux éditions des *Feuilles au vent*, 8, rue du Coq, Toulouse, 1924. On peut aussi consulter l'*Histoire anecdotique des Jeux Floraux* par ARMAND PRAVIEL.

lement d'une devise. L'Académie ne veut connaître que le nom du correspondant et la devise choisie par l'auteur. Ce n'est que lorsque la pièce est retenue et couronnée que le correspondant, averti, révèle le nom du futur lauréat. Cette première découverte me mit sur la piste d'une seconde. A la fin de la première séance, j'avais trouvé quatre poésies d'Eugénie de Guérin et deux de son frère.

Ces poésies ont été l'objet de plusieurs travaux. M. F. de Gélis, fit paraître d'abord, dans la *Revue des Pyrénées*, quelques semaines après ma trouvaille, les quatre poésies de la sœur, dans une étude intitulée : *Eugénie de Guérin avant la lettre*. Depuis lors, M. Guittard a donné sur le même sujet un travail plus ample et plus complet, plus exact aussi, enrichi de pièces nouvelles que je lui ai communiquées.

Pour je ne sais quelle raison, MM. Guittard et de Gélis semblent s'escrimer à prouver que l'Académie Toulousaine n'a pas eu tort de ne pas couronner la jeune Muse du Cayla. On dirait qu'ils excusent les mainteneurs d'alors de ne pas avoir reconnu le talent naissant. Ce n'était vraiment pas nécessaire. Allons donc, il faut avoir la franchise de le dire sans chercher à ménager des susceptibilités inexistantes, tout examinateur a le devoir d'apprécier le présent et non l'avenir, la réalité des faits et non les intentions; ceux de Toulouse ont jugé comme il fallait le faire. Les poésies d'Eugénie de Guérin ne méritaient pas de récompense. A part certains vers bien frappés et quelques pensées fortes, elles sont faibles, très faibles, et témoignent de beaucoup d'hésitation et de négligence. La jeune fille, dans sa manière de présenter les pièces, y va du reste très bonnement, très simplement, comme une fille des champs. Elle met au bas de ses pages des variantes, laissant le soin de choisir aux examinateurs qu'elle prend moins pour des juges que pour des correcteurs. Ceux-ci firent bien de se montrer inflexibles. En le faisant, ils lui rendirent un service signalé; ils lui apprirent à ne pas se fier à sa facilité, à remanier son travail, à l'envisager sous de nouveaux aspects et à le perfectionner lentement. La postérité ne peut que témoigner sa reconnaissance à l'Académie des Jeux Floraux pour sa juste sévérité.

Eugénie affronta le concours à plusieurs reprises. Elle le fit en 1825 pour la première fois (1).

Dès la fin de 1824, on la voit à l'œuvre pour le concours suivant.

(1) Nous avons cru pendant longtemps qu'Eugénie avait participé au concours de 1824. Une lettre d'Erembert datée du 8 mars 1824, — il y a bien dans le manuscrit 8 mars 1824. — nous l'avait fait conclure. Mais un examen attentif nous a convaincu qu'Erembert a commis une méprise en mettant 1824 au lieu de 1825. La réponse de Victor Mathieu du « vendredi 29 avril 1825 » ne nous permet aucun doute. Les faits ne concordent que si l'on admet la date de 1825.

Son travail, terminé en décembre, est soumis à l'appréciation de ses cousins de Paris.

* Fais-moi le plaisir, écrit M. de Guérin à Maurice le 14 décembre, de montrer les lettres de tes sœurs, et surtout les vers d'Eugénie, à Auguste et à Victor si tu le peux.

Le jugement des cousins de Paris dut être favorable, puisqu'on faisait remettre à l'Académie, pour le concours de 1825, par l'intermédiaire de M. Rouquié, demeurant rue des Treize-Vents, n° 14, deux idylles et une élégie : *Le Souvenir ou Jacob au tombeau de Rachel*; *L'agneau perdu*; *Les souhaits et le jeune Lys*. De ces trois pièces, la dernière a attiré principalement l'attention de M. de Gélis. Citons-la! On pourra saisir ainsi le genre adopté par Eugénie de Guérin.

LES SOUHAITS ET LE JEUNE LYS

Il a fleuri sur des ruines.

Je te salue, ô tendre rejeton,
Reste chéri d'une tige si belle
Que détruisit le fougueux aquilon.
Toi qu'un génie ombragea de son aile,
Je te salue, ornement du vallon.

Il a fleuri sur des ruines;
L'ouragan meurtrit ses racines.
Un dieu cruel ne voulait plus de lys.
Le printemps pleurait sa parure;
La plus belle des fleurs manquait à la nature,
Mais de Flore un tendre souris
Vint ranimer le jeune Lys.

Puissent les brises du bocage
T'agiter toujours mollement!
Puisses-tu, rejeton charmant,
Croître à l'abri du laurier qui t'ombrage!
Puisse-t-il te sauver du souffle du méchant
Et te garantir de l'orage!
Puisse l'aurore chaque jour
T'accorder sa douce rosée,
Et les frimas à notre amour
Épargner ta tige adorée!

Sous l'inhabileté de la forme, ce morceau laisse percer une émotion qui n'a pas échappé à M. de Gélis. Pourquoi faut-il que l'interprétation qu'il en a donnée soit fausse ? D'après lui, le tendre rejeton est l'image de son frère bien-aimé. Il a écrit :

Nous sommes en 1825 : Maurice, qui atteint sa quinzisième année, a quitté le Midi depuis six mois déjà pour aller à Paris s'enfermer au Collège Stanislas. L'éloignement, les difficultés et les frais du voyage, les modiques ressources de sa famille, vont prolonger pendant quatre mortelles années cette absence dont la sœur aînée souffre comme souffrirait une mère séparée de son enfant. Que deviendra loin d'elle, et pendant si longtemps, celui dont elle s'est appliquée à développer l'intelligence,

à purifier l'âme, à façonner l'esprit ? Maurice est faible, impressionnable, timide, tourmenté par une imagination vive, et travaillé déjà par la curiosité de la vie ! Que sera-t-il de ce jeune lis exposé à tous les vents ? Sa tige frêle et délicate résistera-t-elle à tant d'assauts ? Puisse-t-il reprendre un jour sa place au parterre natal, n'ayant rien perdu de sa grâce, de sa fraîcheur et de sa pureté ! (*Revue des Pyrénées*, 1912.)

Nous avons le regret de nous séparer sur ce point de M. de Gélis et de dire qu'il a mal compris le symbolisme de la poésie. La poésie est, en effet, d'inspiration non pas familiale mais légitimiste. Le « rejeton chéri d'une tige si belle », ce lis qu'un « génie abrita de son aile » n'est point Maurice mais le duc de Bordeaux, unique héritier de la branche aînée des Bourbons. Venu au monde en 1820, sept mois après l'assassinat de son père, le duc de Berry, il était salué par les royalistes comme *l'enfant du miracle*. C'est sur lui que reposaient leurs plus vives espérances. Eugénie a voulu chanter ces espoirs : les allusions sont transparentes. Qu'on relise maintenant ce morceau et tout s'explique. Le mainteneur qui, en 1825, a lu cette pièce ne s'y est sûrement pas trompé.

Le concours ne fut pas heureux pour la candidate qui n'obtint aucune mention. Au Cayla, ce fut une déception amère. Erembert avait, en effet, certifié qu'une poésie avait « obtenu les encouragements les plus flatteurs de plusieurs académiciens ». Il avait même annoncé, en ces termes, à son cousin Victor Mathieu le succès probable de sa sœur :

* Eugénie a présenté plusieurs pièces de vers à l'Académie des Jeux Floraux ; on a l'espérance qu'il y en aura une de couronnée (*Erembert de Guérin à Victor Mathieu*, 8 mars 1825.)

Et M. de Guérin avait pu écrire à Maurice, le 11 avril, quelques jours avant la publication de la liste des lauréats :

* Je ne te parle pas de tes sœurs puisqu'elles t'écrivent, ni de l'espoir que j'ai que notre jeune Muse Eugénie sera couronnée par l'Académie de Toulouse.

Hélas ! il n'en fut rien. Les poésies obtinrent la troisième place, c'est-à-dire la dernière. Le coup fut rude pour Eugénie qui en ressentait encore l'amertume plusieurs mois après.

* Tu sais, écrivait-elle à Maurice le 29 septembre 1825, que j'avais adressé à l'Académie des Jeux Floraux quelques pièces de vers que d'avance on avait couronnées, mais, parvenues au Parnasse, de puissants rivaux l'ont emporté sur moi. Le rapporteur a pourtant trouvé mes pièces assez bonnes. Mais je n'avais pas de *protecteur*.

Comme on le fait d'instinct en pareille occurrence, les Guérin attribuèrent cet échec à la brigade. Pourtant Eugénie ne se découragea pas. Fièvre des félicitations du rapporteur des Jeux Floraux (qui durent être orales, puisqu'elles ne se trouvent pas dans le rapport écrit), elle poursuivit sa tâche poétique avec plus d'ardeur que jamais.

En 1826, elle participe de nouveau au concours. Elle adresse à M. de Saint-Salvy, son parent, demeurant place Rouaix, n°5, pour les remettre à l'Académie des Jeux Floraux, deux odes et une élogie : *Le sort de la Grèce, Les vœux du chrétien et L'anniversaire ou Jacob au tombeau de Rachel*.

La première de ces poésies a été suggérée par les événements contemporains, par la lutte héroïque que les Grecs soutenaient contre les Turcs pour conquérir leur indépendance. *Les vœux du chrétien* sont d'allure biblique. Eugénie a puisé largement dans le psaume XLI, dans l'*Ecclésiaste*, etc.; et les grandioses images des Livres Saints lui ont fourni matière à de beaux vers.

* J'ai tout interrogé pour répondre à mon âme :

La gloire et les honneurs, et la terre, et le ciel.

Le soleil aura-t-il une éternelle flamme ?

Mais tout m'a répondu : « Dieu seul est éternel. »

Quant à *l'Anniversaire*, ce n'est qu'une retouche médiocre de l'élogie présentée et refusée au concours précédent sous le titre de *Souvenir*. Notre poète tenait à cette pièce. Par cinq fois, elle la reprit, la corrigeant, changeant tel ou tel passage, supprimant les vers qui ne lui plaisaient pas pour les remplacer par d'autres, cherchant sans cesse à donner à l'ensemble le tour et l'allure désirée, mais toujours sans succès. Il n'est pas un recueil de ses vers où cette poésie ne se trouve, avec des variantes. Le motif de cette préférence, facile à deviner, est que le souvenir de la mort de sa mère tient une grande place dans cette élogie.

* Je la revois l'heure fatale

Où la mort vint fermer ses yeux...

Le récit de la *Genèse* qui raconte les derniers instants de Rachel laissant Jacob, son très cher époux, inconsolable avec un jeune enfant au berceau, a évoqué dans l'esprit d'Eugénie le grand deuil de sa famille et l'a poussée à composer cette poésie. Qui sait même si elle n'offrit pas cette pièce à son père un 2 avril, jour de triste *souvenir* et de douloureux *anniversaire* ? Nous sommes enclin à le croire.

Malgré les progrès réalisés par Eugénie, les examinateurs de 1826 n'estimèrent pas les travaux poétiques soumis à leur jugement dignes d'une meilleure récompense que ceux de l'année précédente. Ils les classèrent encore à la troisième place et M. de Malaret n'en fit aucun état dans son rapport.

Ce nouvel insuccès aurait conduit peut-être Eugénie de Guérin à dire un adieu définitif à la Muse si elle n'avait eu le bonheur de trouver en son cousin Auguste Raynaud quelqu'un pour s'intéresser à elle et l'encourager.

Comme nous l'avons dit précédemment, M. de Guérin dans les

derniers mois de 1824 avait demandé à Maurice de « faire voir » les poésies d'Eugénie à Auguste Raynaud. Celui-ci, qui ne savait rien refuser, accepta de les corriger et voulut bien échanger une correspondance littéraire avec sa cousine du Cayla. Aussi, en avril 1825, voyons-nous Eugénie lui adresser un groupe de « nouvelles pièces qu'elle vient de faire », dont « plusieurs ne sont qu'une première copie » (*A Maurice*, 11 avril 1825). Il ne semble pas que cette correspondance ait été active tout de suite. Elle le devint au début de 1826. Les lettres qui s'échangèrent forment un véritable cours par correspondance. Eugénie fait parvenir ses travaux tous les deux mois environ, quelquefois tous les mois, et M. Raynaud les retourne sans tarder surchargés de remarques et de corrections.

Pour leur envoi, on se servait, par mesure d'économie, « de commodités » ou « d'occasions ». De temps en temps, on usait d'expédients. L'un d'entre eux faillit coûter cher. Il mérite d'être raconté. Chaque année, aux approches du premier de l'an, M. de Guérin avait l'habitude d'envoyer à Paris quelques dindes truffées. C'était sa manière de remercier les protecteurs de Maurice et ceux qui lui rendaient personnellement service. En janvier 1827, il devait en partir deux dont l'une était destinée à M. Augé, directeur du Collège Stanislas. Quoi de plus simple que de mettre avec les dindes les poésies à corriger ! M. Raynaud avait dit qu'on pouvait le faire sans risques. Or, l'administration des postes était très sévère sur cet article. Heureusement, et par le plus grand des hasards, la caisse fut ouverte en l'absence des inspecteurs. Grâce à cette circonstance, il n'y eut pas d'amende, mais la leçon fut bonne : on se promit d'être désormais plus précautionneux.

En général, Maurice servait d'intermédiaire entre sa sœur et le cousin. C'est dans les lettres à Maurice ou de Maurice que passaient les poésies d'Eugénie à l'aller et au retour. Pour réduire les frais de port, les vers étaient sur deux colonnes, d'une écriture très fine et très serrée; pour faciliter les corrections, ils étaient numérotés.

Le premier document de ce cours par correspondance qui soit parvenu jusqu'à nous est du 11 février 1826. Auguste Raynaud renvoie au Cayla quatre poésies : *L'Anachorète*; *Le Ruisseau*; *L'Élégie de Jacob*; *L'Ode sur les Grecs*. Son appréciation est sévère. Les deux premières doivent être refaites. *L'Anachorète* manque de précision : « Le sujet n'est pas clair, on n'y trouve rien de positif, on a de la peine à se le représenter ». *Le Ruisseau* renferme de jolis détails, mais est mal combiné. Les deux autres pièces sont bonnes et, avec quelques modifications légères, peuvent devenir excellentes. M. Raynaud les corrige vers par vers, signalant les imperfections, les comparaisons qui manquent de justesse aussi bien que les passages réussis. *L'Élégie de Jacob*, « telle qu'elle est, n'a pu être

couronnée par l'Académie ». Il faudra l'y renvoyer après correction, car on est assuré de la protection de M. de Cardonnel.

A dater de cette époque, les envois se succèdent assez fréquents.

Au mois de juin, M. Raynaud corrige de nouveau *l'Ode à la Grèce* et *l'Élégie de Jacob* dont les retouches n'ont pas été toujours heureuses. Deux nouvelles pièces, *les Vœux du Chrétien* et *Agar*, sont assez bonnes, mais encore pas assez précises. Il est à craindre qu'Eugénie ne lise trop Millevoye et Lamartine, pas assez Racine, Boileau et Jean-Baptiste Rousseau.

Le Souvenir de l'Enfance, que Raynaud retourne en septembre, marque un progrès. Il n'est pas douteux qu'Eugénie ne doive continuer à s'occuper de poésie car elle a de la facilité et de l'imagination. Il lui faut seulement se former le goût sur de bons modèles.

* Qu'elle s'exerce encore pendant quelque temps sur de petits sujets, et, lorsqu'elle aura acquis une grande netteté d'idées et une parfaite correction de style, elle pourra essayer ses forces sur des sujets d'une plus grande étendue. (*Raynaud à J. de Guérin*, 17 sept. 1826.)

Ces remarques faites, Raynaud propose un sujet.

* Je voudrais que M^{lle} Eugénie adressât une *Épître au Roi*. Mais elle a ici un grand écueil à éviter, je veux dire l'emphase et l'exagération. En province surtout, on imagine qu'on ne peut parler au Roi que sur le ton de l'ode ou du poème épique. C'est tout le contraire que je demande. Je voudrais que l'*Épître* en question eût surtout de la grâce, de la facilité, du sentiment sans enflure, dans le genre du *Souvenir de l'Enfance*. Il faut qu'elle prenne la même mesure et le même ton que dans cette petite pièce. Mais que dire ? Oh ! bien des choses. Il faut qu'elle prenne conseil de son esprit, et beaucoup de son cœur. Elle parlera de sa position : elle n'a jamais connu que les champs, elle aime le Roi, elle en trouve l'exemple dans sa famille, elle dit un mot de sa naissance, elle veut consacrer sa Muse à Dieu et au Roi, et mille autres choses semblables. Mais surtout qu'elle parle au Roi comme à un père qui est digne de respect et surtout de l'amour de ses enfants ; et c'est la vérité, je vous assure. Elle parlera *par ouï-dire* de son affabilité, de sa bonté, etc., etc. ; et puis des vœux, etc. ; et puis, etc... Mais beaucoup d'ordre, beaucoup de précision dans les idées. Point de longueurs, point de phrases entortillées. Qu'elle y mette le temps convenable et qu'elle m'envoie la pièce quand elle sera faite, pour la corriger. (*Raynaud à J. de Guérin*, 7 sept 1826.)

Cette *Épître au Roi* ne fut pas traitée au gré du professeur. Dans sa lettre du 2 novembre 1826, Raynaud ne s'en montra pas satisfait :

* Vous savez que nous sommes convenus que je vous dirais la vérité : je vous la dirai. Ce préambule vous effraie peut-être. Rassurez-vous. J'ai plus d'éloges à vous donner que de reproches à vous faire. Votre facilité m'étonne tous les jours davantage. Vous avez décidément un talent qu'il faut cultiver. Quand je dis un talent, j'entends des dispositions. D'autres n'auraient pas ajouté ce correctif ; moi, je le mets, parce que je désire de tout mon cœur vos succès ; et puis parce que je vous crois trop de bon sens pour ne pas savoir qu'à votre âge on ne peut encore

donner que des espérances. Le tout est d'en donner de grandes, et vous êtes dans ce cas (*Raynaud à Eugénie*, 2 nov. 1826.)

Que ne peut-il lui apprendre à rimer difficilement comme Boileau se proposait de l'enseigner à Racine encore jeune ! La pièce n'est pas travaillée comme elle devrait l'être. Il y a des fautes contre les règles de la versification. Cependant deux vers délicats méritent d'être retenus.

* Nos bergers savent son histoire.
(Qui ne sait celle des bons rois ?)

L'année 1826 fut, comme on le voit, une période féconde de labeur poétique. Quel plaisir de travailler avec un si bon maître, sous la plume duquel éloges et critiques se mêlent, un maître qui sait marquer les défauts à corriger en même temps que les qualités à développer ! Aussi les progrès furent-ils sensibles. Maurice, par les mains de qui passaient les poésies de sa sœur et les corrections de Raynaud, s'enthousiasmait.

* J'ai lu hier pour la première fois les poésies d'Eugénie. J'en ai été frappé. Je n'aurais jamais cru que la colline, au haut de laquelle est perché le château, fût devenue l'habitation des Muses. Le génie de notre Sapho, semblable à Protée, prend toutes les formes. Tantôt, avec Pindare, il s'élève jusqu'aux nues, tantôt, simple et gracieux, il se joue dans l'idylle, tantôt, prenant une teinte mélancolique, il pleure avec Jacob sur Rachel expirée et laisse échapper des vers où la profondeur de la pensée se joint à la justesse de l'expression, des vers dont Racine pourrait être jaloux. Vous trouveriez sans doute cet éloge extravagant si je ne le restreignais pas. Je ne veux pas dire qu'on puisse comparer ces pièces aux immortels ouvrages de Racine, mais je veux dire qu'on voit, surtout dans *Rachel*, des vers où l'on reconnaît son génie. Cependant on y voit aussi quelques légères fautes poétiques. *Quandoque bonus dormitat Homerus*, dit Horace. En travaillant, toutes les taches disparaîtront. (*Maurice à son père*, 5 nov. 1826.)

Autour d'Eugénie, dans le petit monde qu'elle habitait, son renom de poète s'étendait. L'indiscrétion d'Erembert et d'un de ses amis gaillacois y contribua. L'*Ode sur les Grecs* fut connue dans les salons de la petite cité et obtint un légitime succès. Elle circula de mains en mains et l'on en fit la lecture publique. M. de Guérin en éprouvait un tel sentiment de fierté qu'il écrivit à Maurice :

* Que n'ai-je pu soigner cette enfant ! Je ne doute pas qu'elle n'eût réussi dans les lettres.

Quelques mois plus tard, à la demande du curé de Saint-Pierre de Gaillac, Eugénie composait le cantique pour Noël dont nous avons parlé. Cette fois encore, le succès récompensa ses efforts.

Eugénie aurait eu lieu d'être pleinement satisfaite si son ambition s'était bornée au petit monde de Gaillac. Mais elle visait plus haut. Ce qui l'attirait, ce qu'elle souhaitait par dessus tout, c'était un prix ou une mention aux Jeux Floraux. Son travail de 1826 avait été soutenu par cette ambition.

Au début de 1827, tout était prêt. M. Raynaud, consulté sur ce qu'il fallait faire, répondit de ne pas soumettre l'*Ode* au concours, mais d'envoyer trois autres pièces : *Rachel*, *La prière exaucée*, *Le Souvenir de l'Enfance*.

Rien cependant ne fut envoyé à Toulouse. Nos recherches à l'hôtel d'Assézat n'ont pas donné, du moins, de résultats. Pourquoi le conseil du cousin ne fut-il pas suivi ? Nous n'avons pu le savoir. Eugénie s'est-elle ravisée, se réservant pour le concours suivant ? Peut-être. Il est possible également que les poésies soient arrivées trop tard. Quoi qu'il en soit, on constate dès lors chez elle une diminution sensible de zèle poétique, comme une sorte de bouderie à l'égard de la Muse. Il faillit presque y avoir rupture.

Le 5 mars, elle écrivait à Maurice :

* Puisque j'ai parlé de vers, dis-moi si tu continues d'en faire. Tu ne m'en as plus parlé depuis que tu m'annonças qu'un beau feu poétique t'avait enflammé tout à coup. J'ai la plus grande envie de connaître tes œuvres, et, puisque je te fais connaître les miennes, tu devrais en faire autant. De quelle manière t'occupes-tu de poésie ? Est-ce une occupation ou un amusement ? Quoi qu'il en soit, c'est toujours un temps perdu et un triste amusement. Si on ne l'aimait pas plus que moi, on ne verrait pas tant de gens qui tout gaiement prennent le nom de poète. Pour moi, ce nom me pèse, me pèse ! Je le porte bien malgré moi. Je ne confie cela qu'à toi seul, n'en parle pas à M. Raynaud. Il ne serait pas bien aise de voir que j'ai de l'éloignement pour une occupation qu'il tâche de me rendre si facile. Je ferai tous mes efforts pour répondre aux soins qu'il veut bien me donner et pour contenter papa qui serait si contrarié si je renonçais à la poésie. M. Raynaud attend sans doute tous les jours l'*Épître au Roi*. Qu'elle est encore loin ! Je ne l'ai pas seulement commencée. Si tu savais comme il m'en coûte de me mettre à l'ouvrage ! J'aimerais autant faire dix lieues que dix vers. Cependant papa me tracasse sans cesse au sujet de cette fameuse épître (*A Maurice*, 5 mars 1827.)

Nous retrouverons plus tard ce scrupule. De temps en temps, Eugénie de Guérin découragée se demande si elle fait bien de continuer à écrire.

Mais on veillait autour d'elle. M. Raynaud se plaignit au mois de juin de n'avoir rien reçu :

* Mademoiselle Eugénie ne m'écrit plus, et je n'entends plus parler de ses productions. C'est bien mal à elle, et peut-être un peu à vous. Comment ? Pas une petite anecdote à mettre en jolis petits vers ! La chose est à peine croyable. J'espère que j'aurai dans peu de temps une pièce quelconque, ne fût-ce que pour ne pas en perdre l'habitude. Elle devrait déjà penser au concours de l'année prochaine. M. [de] Cardonnel qui est du nombre des Académiciens des Jeux Floraux m'a promis pour elle sa protection. Mais il faudrait que tout fût prêt quelques mois à l'avance, et, pour cela, il faudrait se mettre à l'ouvrage dès à présent. Je compte là-dessus. Mademoiselle Eugénie doit savoir que non seulement je suis disposé à lui donner des conseils, mais encore qu'elle me fait un véritable plaisir en m'envoyant ses productions. (*Raynaud à J. de Guérin*, 5 juin 1827.)

M. de Guérin profita de cette lettre pour gourmander sa fille et

lui reprocher sa paresse. Ce rappel à l'ordre fut si sensible à Eugénie qu'elle résolut de briguer de nouveau les honneurs littéraires.

Elle se remet à l'œuvre activement. Et comme le concours de 1828 est sur le point de s'ouvrir, les lettres entre M. Raynaud et son élève s'échangent nombreuses. Le correcteur ne ménage pas la vérité. Le 9 janvier, par exemple, il déclare que l'*Épître au Roi* doit être considérée comme manquée : le plan est mal conçu, les louanges excessives, les souvenirs mythologiques trop abondants. Le bon goût commande qu'on laisse désormais de côté « Pan, Flore et autres divinités un peu passées de mode ». Puis, après avoir loué le plan d'une autre pièce, il conseille d'entreprendre des sujets historiques.

* Ces sortes de sujets ont l'avantage de partir de personnages connus. On mêle à leur histoire tous les incidents qu'on juge convenables et on n'a qu'à embellir tout cela d'une diction facile et élégante.

Eugénie ne suivit pas ce conseil. Le genre historique n'était point fait pour elle. Aussi la voyons-nous traiter les mêmes sujets qu'autrefois. Le 21 janvier, elle adressa à Maurice le *Souvenir de l'Enfance*, avec prière de le communiquer à son cousin Raynaud.

Je le prie de me dire si je dois l'envoyer aux Jeux Floraux avec les pièces qu'il connaît. Elles ne furent pas remises l'an dernier.

Nous ignorons le sens de la réponse du professeur. Nous savons seulement que rien ne fut envoyé à Toulouse à l'époque voulue, et nous pensons que le cousin donna conseil d'attendre, car, lorsqu'Eugénie avait repris la plume, il était trop tard pour pouvoir présenter au concours quelque chose de convenable.

L'année 1828 marqua un changement d'orientation notable dans la carrière poétique d'Eugénie. Elle abandonna certains genres pour en aborder d'autres et se fixer dans la poésie de sentiment.

Le voyage de son cousin de Paris dans le Midi contribua à ce changement. Auguste Raynaud, qui n'était point revenu depuis longtemps, revit Albi et sa famille. Il profita de son séjour dans le Tarn pour se rendre au Cayla où on le trouve au début du mois de septembre. On peut facilement comprendre l'accueil excellent qu'il y reçut. L'intérêt qu'il avait porté depuis 1824 à Maurice et à Eugénie, les services qu'il avait rendus à M. de Guérin lui-même y contribuèrent. Eugénie se montra tout particulièrement heureuse de cette visite. Raynaud, qui eut avec elle des conversations poétiques et littéraires, lui confirma de vive voix ce qu'il avait écrit, à savoir qu'elle ne devait pas abandonner la poésie mais qu'elle avait à travailler pour perfectionner ses dispositions naturelles. En fin de compte, comprenant combien l'amour des champs était propre à inspirer cette jeune fille, il lui conseilla de se lancer dans la poésie pastorale et lui choisit un sujet : *Mon village*.

Il n'en fallait pas davantage pour donner un nouvel élan à son élève. Aussitôt après le départ de Raynaud, le sujet proposé fut mis sur le chantier. Au mois de novembre, le morceau était achevé et envoyé à Paris avec ce billet, un des rares que nous possédions parmi ceux qu'Eugénie écrivit à Auguste Raynaud.

[*Au Cayla, nov. 1828.*]

*

Mon cher cousin,

Voici, je l'espère, une assez longue pièce de vers; mais aurai-je fait quelque chose? J'attends votre avis là-dessus et je compte sur beaucoup de corrections. C'est désespérant! Je devrais mieux faire que ça depuis le temps que je rimaille et que je reçois ces leçons; mais je crois que je marcherai toujours de travers dans le chemin du Parnasse? Cependant, comme il ne faut jamais désespérer, je veux envoyer *Mon village* aux Jeux Floraux après que vous l'aurez corrigé. Vous savez que le concours est fermé au commencement de février. Si vous pensez que je puisse joindre quelqueune de mes autres pièces, j'y travaillerai aussi...

Il est probable que le *Village* aurait été remanié et présenté au concours de 1829 si un fait nouveau ne s'était pas produit.

Maurice, le paresseux Maurice, avait envoyé deux poésies au Cayla. Le bonheur d'Eugénie fut à son comble. Elle lui en avait réclamé si souvent et toujours en vain! Maurice avait répondu par une fin de non recevoir. Le 11 août 1826, par exemple, il avait écrit à son père :

* Je fais à ma sœur mes compliments sur son talent poétique, je ne suis pas son frère sous ce rapport-là. Je n'ai jamais pu venir à bout d'enchaîner une méchante rime au bout d'un vers. Il y a plus de plaisir à lire les poètes qu'à les imiter. Aussi je me bornerai là. D'ailleurs, j'ai d'autres occupations plus pressantes. Eussè-je du loisir, je ne veux pas devenir fou qu'on me casse la tête... Les femmes ont la tête moins dure et se prêtent plus facilement aux impressions poétiques... Je leur cède bien volontiers l'empire du Parnasse.

Une déclaration aussi catégorique, renouvelée à plusieurs reprises ne laissait à Eugénie jusque-là aucun espoir d'entraîner son frère dans la carrière de la poésie. Or, voilà que subitement, sans s'y attendre, car Maurice avait gardé le plus grand secret, elle recevait de lui deux grandes pièces, bien travaillées, composées pendant les vacances de Rhétorique : *La Veuve du matelot* et *L'Exilé* ou *Le Souvenir de la patrie*.

Le thème de *la Veuve du matelot* avait été fourni à son frère par une gravure exposée à un étalage parisien. Quant au *Souvenir*, il était d'une inspiration personnelle et plus profonde. Maurice, avec émotion, y parlait de son enfance, de sa mère, du Cayla, et disait combien il regrettait cet heureux temps, depuis qu'il avait été « jeté comme un captif dans la prison des villes ».

Maurice avait encore en réserve une *Epître* inachevée qu'il ne jugeait pas assez bonne pour voir le jour, mais qu'il n'abandonnait pas. Il promettait de la reprendre plus tard, à temps et à loisir, pour

louer dignement en vers « la Muse d'Occitanie ». C'était de quoi combler de joie Eugénie et l'exciter à être fidèle à la poésie.

* Ce n'est... que bien tard que j'ai reçu ta dernière lettre et tes vers. Mais combien j'ai été dédommée ! Rien ne m'a jamais fait plus de plaisir. J'ai lu et relu ta lettre ; et tes vers, je les sais par cœur. Il y a d'excellents morceaux dans les deux pièces, mais je donne la préférence à *l'Exilé*, peut-être parce que ces vers m'ont fait pleurer. Du reste, je ne décide rien, mais je te félicite sur cet heureux essai. J'espère que tu n'en demeureras pas là ; nous y perdrons trop l'un et l'autre. C'est vraiment une des plus grandes jouissances que tu puisses me procurer que de me faire lire tes productions. Il me tarde infiniment de recevoir *l'Épître* que tu m'as annoncée. Envoie-la telle qu'elle est ; il y aura toujours assez de quoi m'être agréable ; tu la corrigeras plus tard.

J'ai le projet d'envoyer quelque chose aux Jeux Floraux ; si tu le veux, j'y joindrai tes deux pièces. Bien certainement, elles auront autant de mérite que les miennes. (*A Maurice, 21 déc. 1828.*)

Auguste Raynaud comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cet enthousiasme. Et, comme tout bon maître doit faire, il résolut de profiter de cette circonstance, à laquelle d'ailleurs il ne devait pas être étranger. Ayant fait remarquer tout ce que les vers de Maurice renfermaient d'excellent, il engagea son élève du Cayla à les regarder comme une provocation et lui demanda de répondre sur le même ton, ce commerce épistolaire et poétique ne pouvant qu'être profitable à tous les deux. Cette fois, le maître avait touché juste ; la leçon n'eut pas besoin d'être répétée. Eugénie délaissa aussitôt le genre descriptif et historique pour se lancer dans la poésie de sentiment qu'elle n'abandonnera plus. Un mois après, sa réponse au *Souvenir de la Patrie* était composée. C'était une élégie portant pour titre : *L'Absence. A mon frère*. Les souvenirs d'enfance y tenaient la première place. Eugénie évoquait le temps où le castel du Cayla retentissait de la gaité bruyante de son frère.

Il sembla, dès lors, à Eugénie que l'Académie des Jeux Floraux ne pouvait manquer de couronner les vers de son frère qui lui paraissaient si beaux et les siens dans lesquels elle avait mis tout son cœur. Elle résolut donc d'affronter une fois encore le concours. Les poésies de Maurice et sa pièce de *L'Absence* furent envoyées à Erembert, alors à Toulouse, et transmises aux Jeux Floraux par M. l'abbé de Prépond. Mais, hélas ! cette fois encore les mainteneurs ne les jugèrent pas suffisamment bonnes pour mériter une mention. Les trois pièces n'obtinrent pas une meilleure place que les précédentes.

Cette fois, le coup fut d'autant plus rude que l'amour-propre de la sœur était mortifié. Elle désespéra d'atteindre la perfection réclamée par des juges impitoyables. Peut-être aussi vit-elle dans cet échec un coup de la Providence, qui voulait lui signifier par là qu'elle avait autre chose à faire que des vers. A quoi bon s'adonner

à la poésie ? C'était un temps perdu. Les scrupules, que nous avons déjà constatés, se réveillèrent et s'imposèrent à elle. Eugénie, travaillée par eux, décida de rompre avec la Muse. Elle le fit au moins pour un temps. Pendant plusieurs années, ni les supplications de son père, ni les demandes de Maurice et de ses amies de Gaillac ne purent ébranler sa détermination. La première période poétique de la vie d'Eugénie était terminée. En mars 1830, elle pouvait écrire sans la moindre exagération à Louise de Bayne :

(*) Vous saurez cependant, ma chère amie, que je ne fais rien à la sourdine, pas même des vers. Voici près de deux ans qu'il n'en est pas sorti un seul de ma cervelle. N'allez pas crier au mensonge, rien n'est plus vrai.

*
* *

Comme on le voit, cette longue et laborieuse période littéraire se termina pour Eugénie par un insuccès qui lui fut très pénible. Cependant ne nous abusons pas; l'échec était plus apparent que réel, plus superficiel que profond. La formation, elle, n'avait pas échoué, et le temps qui lui avait été consacré était loin d'être perdu.

Sous les diverses influences que nous avons mentionnées, Eugénie de Guérin s'était perfectionnée dans l'art d'écrire.

Grâce à sa correspondance avec Maurice, elle s'était essayée, avec succès d'ailleurs, dans le genre épistolaire où elle excellera plus tard. Elle avait appris à exprimer, avec justesse et grâce, les mille nuances de ses pensées et de ses sentiments. Ses lectures avaient agrandi le champ de ses connaissances. Enfin, ses poésies, tout inhabiles qu'elles soient, développèrent en elle le goût de la perfection. Il n'est pas jusqu'aux revers subis aux Jeux Floraux qui n'aient tourné à son avantage. Ils ont stimulé ses efforts et piqué son amour-propre; ils lui firent trouver dans Auguste Raynaud un véritable maître, un guide sûr et expérimenté qui lui enseigna à travailler lentement, à se défier de sa facilité et à mettre en valeur le talent que Dieu avait déposé dans son âme.

CHAPITRE VIII

Le séjour de Victor Mathieu en Albigeois

Maurice ne sera point prêtre. — Victor Mathieu est chargé d'en apporter la nouvelle. — Déception éprouvée au Cayla. — Consultation de l'abbé Buquet par Maurice. — Eugénie à Albi dans la famille Mathieu. — Visites et promenades. — Eugénie à Gaillac avec Victor Mathieu. — La société gaillacoise. — La famille de Bayne. — Enfance de Louise. — Première rencontre d'Eugénie et de Louise. — Retour de Victor à Paris.

Avant de raconter le rapide essor du talent d'Eugénie de Guérin, il importe de mettre en relief un événement insignifiant en apparence, mais qui eut sur ses pensées et ses sentiments un profond retentissement. Dans le cours d'une existence, les menus faits ont souvent les résultats les plus inattendus. Nous voulons parler du séjour de Victor Mathieu en Albigeois à la fin de 1827 et au commencement de 1828. Un intérêt multiple s'attache à ce séjour. C'est à son occasion que Maurice fit savoir à son père la résolution définitive qu'il avait prise de ne pas être prêtre. C'est alors également qu'Eugénie s'attacha plus intimement qu'auparavant aux villes d'Albi et de Gaillac. C'est alors surtout qu'elle sentit se former en elle les doux et puissants liens d'amitié qui devaient l'unir pour jamais à Louise de Bayne.

*
**

Au printemps de 1827, lorsque Maurice comprit qu'il n'était point fait pour le sacerdoce, un de ses premiers soins fut, comme nous l'avons dit, d'en informer sa sœur Eugénie. N'osant pas encore révéler directement à son père le secret de sa conscience, il chercha toutefois, pour le lui apprendre, une occasion favorable qui rendrait la nouvelle moins douloureuse. Comme le temps des vacances lui paraissait propice à cette confidence, il manifesta l'intention de venir les passer au Cayla : il y avait trois ans qu'il en était parti.

M. de Guérin aurait voulu, lui aussi, revoir son enfant dont il présentait le changement de vocation, la rumeur publique s'en étant mêlée. Il ne crut pas néanmoins pouvoir prendre une résolution avant d'en référer à ses conseillers habituels, ses cousins de Paris. Aussi, en leur faisant part du désir de Maurice, leur demanda-t-il si ce voyage, qui allait lui coûter bien cher, ne serait pas préjudiciable aux études et à l'avenir de son enfant. Pouvait-il au moins compter

sur quelqu'un d'entre eux pour l'accompagner en Albigeois ? C'était une consultation en règle.

Dès qu'elle leur parvint, Victor Mathieu et Auguste Raynaud, qui ne se doutaient probablement pas des raisons de leur jeune cousin, jugèrent qu'il valait mieux attendre à l'année suivante.

Ainsi s'évanouissait l'espoir que Maurice avait formé d'aviser directement son père de son changement, et de le faire à un moment choisi par lui, avec les ménagements désirables. Mais un projet se fit jour dans son esprit. Puisque Victor se proposait de partir pour le Midi et de se rendre au Cayla, il pensa qu'il ne pourrait mieux faire que de lui confier son secret avec mission de le communiquer de vive voix dès qu'il le jugerait à propos.

Cependant la nouvelle de l'arrivée prochaine de Victor parvenait aux Guérin. Le 24 juillet, Victor l'annonçait d'une manière définitive. Après avoir dit que le colonel Hughes, de plus en plus dévoué à Maurice, le ferait sortir pendant les vacances, et le prendrait chez lui à l'époque des vendanges, il traçait ainsi l'itinéraire de sa route.

* Je ne sais quel jour positivement je pourrai arriver à Montauban, mais ce que je puis bien te dire, c'est que je quitterai Paris dans les premiers jours de septembre, que j'irai passer une quinzaine de jours environ dans le Berry, que de là je prendrai la route de Bordeaux où je ne passerai que deux fois vingt-quatre heures. Je t'écirai de là quel jour et par quelle voiture j'arriverai à Montauban, où je serai bien content de te trouver, ou bien à Caylus, car vraiment il me tarde de te voir, toi et tous les tiens. Tu n'avais pas besoin de m'engager, pour des motifs que je ne devine pas, mais que je préjuge cependant, de passer par le Cayla avant d'arriver à Albi. Le plaisir de vous embrasser le plus tôt que je le pourrai était un motif assez puissant pour me faire prendre de préférence cette route. (*Victor Mathieu à J. de Guérin, 24 juil. 1827.*)

A cette annonce, Eugénie laissa éclater sa joie; elle était profondément attachée à son cousin de Paris qu'elle n'avait pas revu depuis qu'il était venu, en 1823, régler la succession de son père. C'était un ami de cœur, « un ami tendrement aimé ». Elle se souvenait des années où il la prenait, toute petite, sur ses genoux, lui racontait de belles histoires, l'enseignait à lire sans la faire pleurer. Victor, cette fois, pensait-elle, donnerait des nouvelles de Maurice et des vacances qu'il devait passer tristement à Paris, il parlerait des résultats de son année scolaire, de ses dispositions morales, de ses projets d'avenir.

Malheureusement, pour se rendre dans sa famille, Victor Mathieu au lieu de prendre la route du Cayla, comme il l'avait écrit, s'en alla directement à Albi et c'est d'Albi qu'il annonça son arrivée à M. de Guérin. Dans ses paquets, disait-il, il y a « deux sautoirs en crêpe de chine qui me sont tombés du ciel exprès pour tenir à Eugénie et à Mimi la promesse que je leur ai faite ». Qu'on vienne donc chercher les cadeaux au plus vite.

Quelque plaisir que cause l'attention du gentil cousin, ce ne sont pas les cadeaux que l'on désire avant tout au Cayla; on est impatient des nouvelles de Maurice. C'est pour les avoir que M. de Guérin, au premier jour libre, se rend à Albi et va trouver celui qui arrive de Paris.

Mais les nouvelles ne sont pas de celles qui doivent réjouir son cœur paternel. Plus que personne, Victor comprend combien elles vont être douloureuses. Aussi, avant de remplir sa mission, use-t-il de nombreux ménagements. Pour amortir le coup, qu'il pressent devoir être rude, il commence par dire tout ce qu'il sait d'agréable et d'heureux sur Maurice : sa santé se maintient florissante; son application soutenue fait la joie de ses maîtres; ses succès scolaires sont nombreux et les journaux ont même fait mention du prix de sagesse qu'il vient de remporter; le colonel Hughes lui témoigne beaucoup de bonté.

Mais ce ne sont là que des préliminaires, des précautions oratoires. Une fois ces choses dites, ces bonnes nouvelles données, il faut bien en arriver au fait et répondre aux questions que les yeux interrogateurs de M. de Guérin semblent poser depuis le début de l'entrevue : « Où en est la piété de Maurice ? Veut-il toujours se faire prêtre ? » Alors, se faisant violence à lui-même, Victor Mathieu ajoute :

« Quant à la piété, après un moment de fléchissement, elle est redevenue ce qu'elle était. Je suis chargé toutefois de vous informer que Maurice ne se sent pas appelé au sacerdoce. Voilà six mois déjà qu'il l'a écrit à Eugénie. S'il ne vous a pas annoncé sa résolution, ne lui en veuillez pas; il n'a pas osé vous l'apprendre. Il m'a prié de vous la communiquer de vive voix ».

Rien ne pouvait causer à M. de Guérin une peine plus profonde que cette révélation. L'abandon par son fils de l'état ecclésiastique, c'était la ruine de ses espérances, l'écroulement du plan qu'il avait laborieusement échafaudé pour l'établissement de sa famille.

Dès son retour au Cayla, il transmet à ses filles ce qu'il vient d'apprendre et il pleure avec elles son rêve évanoui. Puis, après avoir pris connaissance de la lettre qu'Eugénie a tenue secrète, il écrit à Maurice le 7 octobre, dans des pages éminemment émouvantes, la déception qu'il vient d'éprouver.

Ne voulant pas croire la détermination de son fils définitive, M. de Guérin lui soumet quelques réflexions suggérées par son affection paternelle. Il lui rappelle, entre autres choses, le projet qu'il a formé avec Eugénie d'aller vivre près de lui dans le calme d'un presbytère; il lui fait entrevoir la conscription qui le menace dans trois ans, et déclare que sa situation financière ne permettra pas de lui trouver un remplaçant. Puis, abordant le problème de sa situation à venir, il fait passer sous les yeux de son enfant les principales

carrières auxquelles il aspire peut-être et montre combien peu elles lui conviennent.

La longue lettre du 7 octobre 1827, à laquelle nous venons de faire allusion, n'est point la seule que M. de Guérin ait consacrée au changement de vocation de Maurice. A maintes reprises, il revient sur ce sujet qui lui tient à cœur. Il profite de toutes les personnes de sa connaissance qui vont alors à Paris pour écrire à son fils et pour lui exprimer combien sa décision était inattendue. C'est le thème principal, à peu près unique, de sa correspondance.

Chose incompréhensible au premier abord : Maurice ne se presse pas de répondre. Le 21 novembre, c'est-à-dire un mois et demi après avoir reçu la lettre de son père, Maurice n'a encore rien écrit. Est-ce timidité de sa part ? Est-ce embarras pour aborder la fameuse question ? Peut-être. Nous croyons plutôt qu'en retardant sa réponse, Maurice veut se réserver le temps d'examiner attentivement une fois de plus sa vocation. Ne s'agit-il pas d'une détermination qui engage toute sa vie ? Son père lui a dit de réfléchir et de prier. Il réfléchit donc et il prie; il n'entend pas se décider à la légère.

Pour être plus sûr de lui-même, Maurice interroge ceux à qui il a confié le soin de son âme. C'est à cette époque, très probablement, qu'il rédige sa lettre à M. l'abbé Buquet, préfet des études au collège Stanislas, son confesseur et son directeur. Admirable expansion d'âme que Trebutien a placée au début de la correspondance de Maurice et qu'il a datée approximativement de 1828 ! Elle commence par ces mots :

Monsieur, je vous dois toute ma confiance comme à mon meilleur ami, et c'est vers vous que ma pensée s'est tournée aussitôt que j'ai cherché dans mes peines celui qui pourrait les adoucir.

Telle quelle, cette lettre est une communication intérieure, une confidence, une consultation écrite faite à un directeur de conscience pendant une retraite ou à l'occasion d'une crise d'âme pour le choix de son état de vie.

Avant de la rédiger, Maurice a mûrement réfléchi. Il a mis par écrit ce qui lui paraît essentiel pour se faire bien connaître : la pénible situation de sa famille, les sentiments de sa première enfance. Puis, il a analysé impitoyablement l'état de son âme et la cause de ses souffrances intimes qui se trouve, dit-il, « dans un profond sentiment de ma misère, dans ma réflexion qui n'est jamais en repos, enfin dans mes passions et ma conscience ».

Certains se sont étonnés que le document ait été publié incomplètement; les points de suspension qui l'émaillent ont irrité la curiosité de maints lecteurs. Mais sa publication ne pouvait pas être intégrale. M. l'abbé Buquet avait le devoir de ne point livrer au public ce que les confidences de son ancien dirigé contenaient de trop intime. Néan-

moins, il est un point que les suppressions n'ont pu complètement faire disparaître; c'est l'intention qui a dirigé la plume du consultant. Elle est indiquée dans les dernières lignes : « Me voilà tel que je suis... Je me remets entre vos mains. » Le sens est clair. Sans avoir la prétention de rétablir le passage effacé que nous ne connaissons pas, nous supposons qu'il renfermait quelque chose comme ceci : « Et maintenant, jugez si je puis poursuivre la carrière ecclésiastique; jugez si Dieu m'appelle au sacerdoce. »

Lorsque la réponse de Maurice à son père, inspirée par ses réflexions personnelles, par ses prières et par la consultation de l'abbé Buquet, parvint au Cayla, vers le 24 novembre, M. de Guérin comprit que la décision de son fils n'avait pas été prise à l'inconsidéré et qu'elle était irrévocable. Il trouva sa lettre pleine « de franchise et de sagesse »(1). Aussi se garda-t-il d'insister davantage. Il se contenta de lui répéter Les raisons pour lesquelles il avait désiré qu'il se fît prêtre et lui demanda de rester fidèle à ses pratiques chrétiennes.

* Quelque grande amitié que j'aie pour toi, et Dieu sait que je dis vrai, je préférerais apprendre ta mort, pourvu qu'elle ait été chrétienne, que de te voir sans religion. (*J. de Guérin à Maurice, 20 janv. 1828.*)

Noble parole qui rappelle celle de Blanche de Castille à son jeune fils, le futur saint Louis !

On était au Cayla sous le coup de l'émotion provoquée par l'annonce du changement de vocation de Maurice, et celui-ci n'avait pas encore adressé sa réponse à son père, quand M. de Guérin se rendit à Albi pour participer à l'Assemblée électorale du 18 novembre. Ces élections, qui amenèrent à Albi le triomphe du candidat royaliste, M. de Cardonnel, furent dans l'ensemble de la France désastreuses pour le ministère Villèle qui se vit obligé de démissionner. Nous ne les aurions pas mentionnées si elles n'avaient fourni au père de Maurice l'occasion de revoir Victor Mathieu et si, par contre coup, elles n'avaient amené quelques jours plus tard Eugénie et Marie à Albi. Victor, en effet, reprocha à M. de Guérin d'être venu seul. Pourquoi ne pas s'être fait accompagner de ses filles ? Il n'avait point vu ses cousines depuis son arrivée dans le Midi et désirait ne pas repartir sans passer quelques jours avec elles. Or, voici qu'une circonstance favorable se présentait. On allait baptiser, le 11 décembre 1827, son neveu, Fortuné-Victor Mathieu, fils de Paul Mathieu, juge au tribunal de première instance, et d'Emilie de Tonnac-Villeneuve. Il fut entendu que M. de Guérin retournerait alors à Albi et que cette fois il amènerait ses filles avec lui.

On peut facilement imaginer la joie d'Eugénie et de Marie en apprenant ce projet, leur empressement à donner leur consentement

(1) Lettre d'Eugénie à Maurice, 21 janv. 1828.

et le plaisir avec lequel, le lundi 10 décembre, elles se mirent en route pour le chef-lieu. Revoir leur cousin de Paris, passer quelques jours avec lui, c'était pouvoir parler de Maurice. Et, de fait, elles parlèrent beaucoup de lui pendant les fêtes du baptême, qui passèrent trop vite à leur gré. Aussi ne se firent-elles pas prier quand on les invita à prolonger leur visite : elles acceptèrent avec gratitude. Au fond, elles ne souhaitaient que cela.

Le séjour d'un mois qu'Eugénie fit à Albi dans cette circonstance dépasse de beaucoup en intérêt ceux qu'elle y fera plus tard. En réalité, c'est la première sortie importante de la solitaire du Cayla dans le monde.

Victor Mathieu, qui fut pour ses cousines le plus charmant des cavaliers et le plus aimable des cicérones, contribua à leur faire goûter la beauté d'Albi. Il les guida à travers le dédale de ses rues étroites, sinueuses, bordées de maisons vétustes à pans de bois, et leur détailla le pittoresque de l'admirable cité supra-rose au-dessus de laquelle émergent çà et là, comme dans les villes italiennes, d'élégantes tourelles. Il leur fit admirer l'incomparable cathédrale Saint-Cécile, unique en son genre, terrible extérieurement dans sa masse de briques, attirante à l'intérieur par la dentelle de pierre de son jubé et par le chatoiment bleu et or de ses peintures. Il monta avec elles au sommet du clocher d'où la vue s'étend immense, par delà la plaine qu'il domine, sur tout un paysage de collines moutonnantes. Comme le cœur se porte toujours vers ce qu'il aime, du haut du clocher Eugénie songeait à Maurice.

Tu ne devinerais pas ce qui m'y faisait monter. — Il faisait ce jour-là le plus beau temps du monde. Je me munis d'une lunette d'approche et j'espérais de là voir Paris et toi aussi peut-être... Mais j'eus beau tourner et retourner ma lunette, j'aperçus à peine Gaillac. Pardonne cette *nigaudise* à quelqu'un qui [n'a] jamais vu que le Cayla. (*A Maurice*, 21 janv. 1828.)

Quand on eut suffisamment parcouru la ville, Victor organisa des promenades dans les environs. Par une radieuse après-midi de décembre, comme il s'en rencontre parfois en Albigeois, il les conduisit à travers la plaine du Tarn jusqu'à la petite cité ouvrière de Saint-Juéry. Sous sa conduite, Eugénie et Marie visitèrent l'établissement métallurgique qui a pris de nos jours un si puissant développement, elles admirèrent à leur aise le beau coup d'œil que présente le cours du Tarn subitement obstrué par des rochers entre lesquels les eaux de la rivière s'écoulent en cascades.

* Nous avons visité l'usine de Saint-Juéry. C'est une chose à voir. Nous y sommes allées lundi [le 17 décembre] avec Victor, Paul et Lily. Nous avons tout visité d'un établissement à l'autre; car on y fabrique du fer et de l'acier. En un instant, je vis un gros morceau d'acier enflammé transformé en une longue lame qu'on eût prise pour un ruban rose. J'ai cueilli, en souvenir de cette course, un morceau de scorie (?)

sur les rochers qui donnent à plomb sur le Tarn, tout près de la cataracte de Carpentras. Nous n'avons pu voir le Saut de Sabô. On nous dit qu'il fallait des barques pour y aller. Vous auriez ri de nous voir courir d'un pas déterminé sur ces rochers escarpés. On eût dit que nous jouions à la course dans le pré de Sept-Fonts. (*A son père, 20 déc. 1827.*)

Ce séjour à Albi offrit un autre intérêt pour Eugénie. Grâce à la présence de son cousin, elle fréquenta la meilleure société de la ville. Dans cette société albigeoise de 1828, dans ce petit monde royaliste, Victor Mathieu, officier de la garde royale, faisait l'effet d'un grand personnage. Nul mieux que lui ne semblait qualifié pour donner des nouvelles du Roi, en ce temps où la lutte était vive entre royalistes et libéraux. Ne se trouvait-il pas mêlé un peu par ses fonctions à la vie de la famille royale ? N'avait-il pas assisté à la cérémonie du sacre ? On désirait le voir, l'approcher, l'entendre, obtenir de lui quelques renseignements, apprendre ce qui se disait, se faisait ou se préparait à Paris. Sa venue était un événement dans un milieu où il fallait si peu de chose pour faire un événement. Aussi les salons s'ouvraient devant lui, et on lui faisait fête.

Eugénie était de toutes les réunions où paraissait son cousin. Fièvre des succès de Victor Mathieu, elle l'écoutait parler avec ravissement, et, en l'écoutant, elle sentait se fortifier en elle ses convictions royalistes. Avec lui, nous la voyons non seulement chez M^{me} de Thézac, qui donna en leur honneur « un dîner magnifique », ou chez M^{me} de Sénagas, célèbre par l'histoire malheureuse de son amour pour le grand navigateur La Pérouse, mais encore dans les milieux politiques. Elle assiste à une soirée chez M^{me} de Cardonnel, et on la trouve à plusieurs reprises dans les salons de la préfecture. C'était bien un premier aperçu du monde qui s'offrait alors aux yeux de celle qui ne connaissait guère encore que ses champs. Cette vision l'intéressa d'ailleurs, et l'on comprend qu'elle ait pu écrire à son frère : « Nous avons passé chez lui [*chez Victor*], à Albi, un mois fort agréable-ment. »

Dans les premiers jours de janvier 1828, — le jour des Rois probablement, — Eugénie et Marie quittèrent Albi pour revenir au Cayla. En passant à Gaillac, elles firent une halte chez leur oncle Albenque tandis que Victor Mathieu, qui les accompagnait, descendait chez M^{me} de Tonnac, mère de M^{me} Paul Mathieu, sa belle-sœur (1).

(1) La présence de Victor Mathieu à Gaillac paraît indiscutable, bien que rien ne nous renseigne sur ce séjour. Ses intentions étaient nettes le 17 décembre :

« A moins de dispositions imprévues, je conduirai les petites à Gaillac lundi prochain 24. De cette manière, les choses pourront s'arranger comme nous l'avons projeté avant de nous quitter. »

La maladie de M^{lle} Foncès, sa parente, ayant forcé Mathieu à rester à Albi pour jouer de l'orgue à Sainte-Cécile, il fut décidé que le départ pour Gaillac

Nous avons raconté dans l'Introduction aux *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* ce que furent ces quelques jours passés à Gaillac. D'autres en ont parlé après nous, en se basant uniquement sur les documents que nous avons mis au jour. Il nous paraît cependant nécessaire de reprendre le récit de cet événement qui forme un épisode capital dans la vie d'Eugénie de Guérin; sa biographie serait mutilée si nous le laissions de côté. En le reprenant, d'ailleurs, nous ajouterons çà et là quelques données nouvelles, résultats de nos dernières trouvailles.

Lorsque donc Eugénie de Guérin et Victor Mathieu vinrent à Gaillac, au commencement de janvier 1828, il y avait, dans la petite sous-préfecture, une nombreuse société choisie, formée par les derniers représentants des grandes familles nobles qui avaient joué un rôle dans l'histoire de la cité : Austry de Sainte-Colombe, d'Huteau, de Paulo, Yversen d'Osseinde, Yversen de Saint-Fons, de Combettes, de Carrière, de Lacombe, de Thézac, de Bellerive, de Cossigny, de Vialar, de Bermond, de Tonnac, Constans de Saint-Sauveur. Cette aristocratie, que l'on chercherait vainement aujourd'hui à Gaillac, qui allait être du reste profondément divisée par la Révolution de Juillet, restait encore suffisamment unie. On aimait à se fréquenter, à s'inviter, à se rencontrer dans de brillantes et joyeuses réunions, en sorte que le passage de Victor Mathieu fut marqué par une série de visites et de soirées. Comme à Albi, on était curieux de le voir. Ce fut dans une de ces soirées qu'Eugénie de Guérin rencontra pour la première fois Louise de Bayne et qu'elles se lièrent d'une amitié qui devait durer autant que leur vie.

Renée-Louise de Bayne, de sept ans plus jeune qu'Eugénie, n'avait pas encore fini seize ans (1).

serait retardé jusqu'à la fête des Rois. Victor venait d'obtenir, d'ailleurs, une prolongation de congé jusqu'au 1^{er} février, ce qui favorisait son projet.

« Ce nouvel incident [*la prolongation du congé*] change à très peu de chose près mes projets; c'est-à-dire que je n'irai à Cahuzac que dans une quinzaine de jours, au lieu d'y aller de suite comme je l'avais promis à ma tante.... Au jour des Rois, je t'engage à te trouver chez M. Albenque. » (20 déc. 1827.)

(1) Le rôle important que Louise de Bayne a joué dans la vie d'Eugénie de Guérin nous incite à donner copie des actes de sa naissance et de son baptême. On remarquera que les dates de la naissance de Louise sont différentes dans le registre de l'état civil (21 mars), et dans celui de catholicité (20 mars). Nous croyons qu'il y a eu distraction de la part du secrétaire de la mairie de Gaillac. Tous les actes que nous avons consultés sur Louise de Bayne la disent née le 20 mars 1812.

1^o Extrait du registre de l'état civil de la commune de Gaillac :

« L'an mil huit cent douze et le vingt un mars à onze heures du matin, par devant nous, adjoint soussigné, officier de l'état civil délégué par le maire de la commune de Gaillac, département du Tarn, est comparu M. René Louis Marie de Bayne, auditeur au Conseil d'Etat, sous-préfet de l'arrondissement d'Alby, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin né ce jour à deux heures du soir, de lui déclarant et de Jeanne Françoise de Lostanges, son épouse, et auquel il a déclaré donner les prénoms de René (sic) Louise.

Présens : MM. Etienne Louis Constance d'Huteau, âgé de soixante-huit ans, membre du Conseil général du département du Tarn, et Jean Guy Etienne Pulchérie d'Huteau, âgé de cinquante-six, oncles, domicilié aud. Gaillac, et ont

Son père, René-Louis-Marie de Bayne, né à Rayssac le 20 juillet 1777, marié le 18 floréal an V (7 mai 1797), à Beduer (Lot), avec Jeanne-Françoise de Lostanges, avait élu domicile à Gaillac, près de l'oncle de sa femme, le comte Louis--Etienne-Constance d'Huteau. Il devint auditeur au Conseil d'Etat, sous-préfet de l'arrondissement d'Albi (1) (14 janvier 1811-3 février 1816), puis sous-préfet de Gaillac à partir du 3 mars 1823. C'était un royaliste ardent, trop zélé même, si nous en croyons le rapport que M. Decazes, préfet du Tarn, adressa le 4 mars 1830 au ministre de l'intérieur, rapport dont nous extrayons ce qui regarde le père de Louise.

* Votre Excellence désire être fixée sur la manière dont je suis secondé par eux [*mes collaborateurs*], et particulièrement par MM. les sous-préfets, secrétaire général et conseillers de préfecture, et demande mon opinion motivée sur leurs principes, la considération et l'influence dont ils jouissent ou qu'ils sont susceptibles d'acquérir par leur caractère ou leur position de fortune, sur leur manière d'administrer, leurs capacités ou leurs connaissances administratives. Je vais essayer de la satisfaire à cet égard :

... M. de Bayne, sous-préfet de Gaillac, est l'homme le plus doux, le plus facile dans la vie privée, le plus sévère dans les opinions politiques. Il prend au pied de la lettre MM. de Bonald et Lamennais. Il s'est fait un type du royaliste bien pensant à la hauteur duquel il n'y a bientôt plus personne. Pendant que les hommes de la société ont plus ou moins suivi le siècle, lui est allé à reculons. Bien des gens croient que le gouvernement espagnol actuel est pour lui la perfection et je n'oserais pas les contredire. S'ils étaient beaucoup comme lui, ils feraient du mal par la crainte qu'ils inspireraient. Heureusement que ceux qui pourraient en craindre les effets tiennent de pareilles opinions pour des rêveries, et quant à M. de Bayne personne n'ignore dans le pays que, malgré la rigueur de ses principes, il est, à l'usé, aussi doux qu'homme puisse être. (*Archives du département du Tarn. 1830. Affaires politiques.*)

Du mariage de René-Louis de Bayne et de Jeanne-Françoise de Lostanges vinrent au monde cinq enfants, tous à Gaillac : *Pulchérie-Marie*, née le 17 frimaire an IX (8 décembre 1800); *Arthur-Bernard*, ondoyé le 20 décembre 1806, mort le 3 janvier 1807; *Marie-Charles-Léontine*, née le 5 janvier 1808; *Charles-Gatien-Guy*, né le 24 octobre

les père et les témoins signé le présent acte, après qu'il leur en a été fait lecture. » Signé : « De Bayne; d'Huteau; l'ab. d'Huteau; Constans. »

2° *Extrait du registre de catholicité :*

« Ce jourd'hui, lundi, vingt-trois du mois de mars mil huit cent douze a été baptisée par nous, prêtre soussigné, Renée Louise de Bayne, née le vingt du susdit mois de la susdite année à deux heures après midi, fille de M. René Louis de Bayne, auditeur, sous-préfet d'Albi, et de dame Jeanne Françoise de Lostanges, mariés, domiciliés à Gaillac sur la paroisse Saint-Pierre, dont le parrain est M. Georges-Louis-Gaston de Lostanges, chevalier, domicilié à Paris sur la paroisse de l'Abbaye-aux-Bois, et la marraine M^{lle} Pulchérie-Marie, domiciliée à Toulouse, qui ont été remplacés aux fonts baptismaux par Pierre-Marie Vivant, domestique chez M. de Bayne, qui a signé avec nous et le père de l'enfant, et Claire Beaireth (P), domestique chez le dit M. de Bayne, qui n'a point su signer ». Signé : « De Bayne; Pierre Vivant; Raynaud prêtre. »

(1) Pendant quelques années, il y eut des sous-préfets au chef-lieu du département comme aux chef-lieux d'arrondissement. M. de Bayne a été le seul sous-préfet de l'arrondissement d'Albi.

1809; Renée-Louise, née le 20 mars 1812. Cette dernière coûta la vie à sa mère que l'on enterra le 25 mars 1812, deux jours après le baptême de Louise. A cette date, Pulchérie, déjà grande, se trouvait en pension à Toulouse et se faisait remarquer par sa piété et le sérieux de son caractère. On la donna pour marraine à sa petite sœur, indiquant par là qu'on comptait sur elle pour lui servir de seconde mère.

Privée des caresses maternelles, Louise vécut sa première enfance à Rivières d'où elle ne revint à Gaillac que pour être placée à la pension de M^{lle} Adèle Astruc. Elle y fit sa première communion avec les sentiments d'une piété douce et généreuse qu'elle envia maintes fois plus tard. Mais des lectures imprudentes et sans choix grisèrent sa vive imagination et la rendirent romanesque et sentimentale.

(*) Lorsque j'étais à la pension Astruc, je lisais des romans, et ces romans furent pour moi la cause de bien des étourderies. (*L. de B. à Eugénie de Guérin*, 10 juin 1833.)

Au sortir de pension, Louise de Bayne avait un caractère vif et emporté, un tempérament primesautier et impétueux, une intelligence prompte et sûre. D'une finesse d'esprit peu commune, elle remarquait vite les travers et les ridicules des personnes qu'elle fréquentait et ne se gênait pas pour les souligner malicieusement. Avec cela, Dieu l'avait douée de rares qualités de cœur. Le manque d'amies véritables avait développé sa sensibilité. Elle s'attachait vite, et son attachement était tel que, quand elle s'était donnée, elle ne savait point se reprendre.

On a conservé d'elle un portrait au crayon que nous avons fait reproduire dans le tome II des *Lettres d'Eugénie de Guérin*. Quoique dessiné par une main malhabile, il offre l'avantage de nous la représenter telle qu'elle devait être quand Eugénie la connut. M^{lle} Duhamellet en a tracé une intéressante description.

Le visage est ovale, un peu incliné, dans une pose méditative. Les yeux s'ouvrent très grands, frangés de cils recourbés. Le nez est long, la bouche esquisse une ombre de sourire. Une boucle ondule au-dessous de l'oreille. Le corsage, largement échancré, découvre l'harmonieuse attache du cou. Le buste est noyé dans l'épaisseur du corsage aux énormes hanches, mais la tête est petite et l'épaule gracile. Les yeux disent l'âme romanesque, la courbe de la bouche annonce la tendresse, mais la ligne ferme du nez indique la maîtrise du caractère. Malgré son apparente frivolité, Louise de Bayne est une âme d'élite (1).

Voilà bien ce qu'était Louise de Bayne, au moment où elle faisait son entrée dans le monde, quand elle fut invitée, avec ses sœurs Pulchérie et Léontine, à la soirée que donnait M^{me} de Tonnac-Villeneuve, le 10 janvier 1828, probablement en l'honneur de Victor Mathieu.

(1) Cf. *Une amie d'Eugénie de Guérin*, par M^{lle} DUHAMELET, *Revue des Jeunes*, 25 juil. 1926.

L'attrait principal de cette réunion pour Louise de Bayne était de savoir qu'elle allait être présentée à Eugénie de Guérin déjà bien connue de la société gaillacoise.

Il faut si peu de chose pour être célèbre dans une petite ville de province ! Les cantiques d'Eugénie, exécutés avec grand orchestre à l'église Saint-Pierre avaient mis en évidence la fille du châtelain du Cayla. On louait publiquement son talent poétique; on chuchotait qu'elle travaillait pour l'Académie des Jeux Floraux, et l'on ne doutait pas qu'elle fût un jour couronnée. Quelques-unes de ses poésies circulaient sous le manteau de la cheminée. En 1826, l'*Ode sur les Grecs*, connue par suite d'une indiscretion d'Erembert, avait obtenu un vif succès de salon. En sorte qu'avec ce grossissement particulier au tempérament méridional, avec tout au moins cette emphase caractéristique de l'époque romantique, certains Gaillacois ne craignaient pas, tout comme M. de Guérin, de donner à Eugénie le surnom admiratif de Corinne et de Sapho.

La jeune Louise de Bayne se montrait fort intriguée et un peu intimidée en songeant à cette rencontre. Qu'était au juste cette demoiselle de Guérin qu'on prisait si fort autour d'elle ? Probablement une pédante, une jeune personne raide et hautaine, infatuée d'elle-même, enorgueillie de ses talents et de ses succès, méprisant ceux qu'elle ne connaissait point.

Louise ne devait pas tarder à s'apercevoir de son erreur. En cette jeune fille poète, choyée par la renommée, effleurée par l'aile de la gloire, qu'elle se figurait inabordable, elle allait rencontrer une amie, une âme sœur de son âme.

Eugénie se laissa facilement aborder. Peut-être même fut-elle la première à entrer en conversation : ses paroles étaient douces, ses manières simples, son sourire avenant. Rien d'intimidant chez elle. Dès le premier contact, Louise comprit qu'elle pourrait trouver dans Eugénie la chaude amitié qui lui avait fait défaut jusque-là, et l'énergique direction morale dont elle sentait la nécessité. Les deux jeunes filles causèrent donc longtemps, intimement, affectueusement. Leurs caractères étaient différents, mais il y avait en elles bien des points communs : elles n'avaient point de mère, elles aimaient Dieu, elles étaient fortement attachées aux principes monarchiques. Et tandis que Louise sentait au fond de son cœur un besoin infini de tendresse, il y avait dans celui d'Eugénie un désir ardent de se donner pour se dévouer et se sacrifier. C'en était assez pour faire jaillir entre elles l'étincelle de l'amitié.

Dès le lendemain, 11 janvier, Eugénie de Guérin, écrivant à son père, lui disait combien avait été douce la soirée passée chez M^{me} de Tonnac.

(*) Nous passons ici notre temps on ne peut plus agréablement. Nous avons eu la visite de M^{lle} de Saint-Fons, d'Elisa d'Huteau et des dames

de Bayne. Nous irons voir ces dernières aujourd'hui. Nous avons passé hier une soirée fort agréable chez M^{me} de Tonnac. (*A son père*, 11 janv. 1828).

Cette première rencontre laissa sa trace, — nous ne nous en étonnerons pas, — dans les écrits de Louise de Bayne. Voici, en effet, ce qu'on lit dans un de ses carnets intimes.

(*) Mesdemoiselles de Guérin sont mes meilleures amies. Je leur écris tous les huit jours. — Je les ai vues pour la première fois à Gaillac, chez M^{les} de Tonnac, à une soirée. Dès que je les vis, je les aimai, et j'espère bien que cette amitié qui me prit comme un caprice ne passera pas de même. (*Louise de Bayne, carnet intime.*)

Le choix que fit en ce jour Louise ne pouvait être meilleur; Eugénie était bien l'amie qui lui convenait. Elle n'eut qu'à s'en féliciter plus tard.

(*) Heureux pour moi le jour où je commençai à vous aimer! J'avais toujours cherché une amie; celles de pension ne suffisaient pas. Il y a trop d'enfantillage dans ces liaisons fondées sur des joujoux. J'en voulais une de plus raisonnable, de plus durable et de réellement tendre et sincère. Je l'ai trouvée et j'en suis heureuse. (*L. de B. à Eugénie*, 7 juin 1834.)

Vers la même époque, Eugénie exprimait de son côté son bonheur d'avoir rencontré l'amitié de Louise, dans une poésie intitulée *A M^{lle} L. de B.*, où l'on remarque les jolies strophes suivantes :

(*) Je cherchais pour le ciel compagne dans la foule,
Lorsque, vous rencontrant par un divin hasard,
Comme deux flots, au bord du torrent qui s'écoule,
Nous nous mîmes à part.

Et nos âmes, depuis, l'une à l'autre s'unirent
Ainsi que deux saphirs au même or enchâssés,
Et jamais les doux noms qu'alors elles se dirent
Ne seront effacés.

Oh! combien doucement on marche dans la vie,
Pour tant que le chemin soit difficile et long,
Quand, pour se reposer, l'âme a son âme amie,
Comme l'eau son sillon.

*
* *

Le 18 ou 19 janvier, quelques jours après la naissance de cette merveilleuse amitié, Eugénie regagnait ses champs et son castel. Victor Mathieu l'avait sans doute précédée à Cahuzac, mais il ne fit qu'y toucher barre. Son congé étant sur le point d'expirer, il retourna vite dans sa famille, à Albi, d'où il écrivit à M. de Guérin pour indiquer le jour de son départ et pour dire un dernier adieu à Eugénie et à Marie.

* Embrasse pour moi tes bonnes petites auxquelles je ne puis songer

sans éprouver un serrement de cœur. (*Victor Mathieu à J. de Guérin, 17 janv. 1828.*)

M. de Guérin ne voulut pas laisser partir son parent sans le voir une dernière fois. Il se rendit donc à Albi pour lui faire ses adieux et lui confier, à l'intention de Maurice, des gâteries et des lettres. Une de ces lettres était d'Eugénie. Elle ne faisait qu'une allusion discrète au changement de vocation, ne disait même rien de la peine qu'elle en éprouvait personnellement, mais, comme elle comprenait que son frère avait besoin, plus que jamais, d'une aide fraternelle, elle l'offrit généreusement et le supplia de lui donner toute sa confiance.

Je te dois aussi ma part de reproches. J'attends depuis longtemps une lettre que tu m'as promise. J'y tiens d'autant plus que tu me promettais de me dire beaucoup de choses. Tu sais l'intérêt que je prends à tout ce qui me vient de toi, et combien j'aime à te voir verser ton cœur dans le mien. Je ne crois pas t'avoir donné lieu de t'en plaindre. Ne me prive donc pas, mon cher ami, de tes confidences. Ce n'est pas par curiosité, tu le sais, c'est pour te soulager si tu as des peines, te donner mon avis, si tu le veux, enfin pour pouvoir me dire : « Maurice m'ouvre son cœur. » (*A Maurice, 21 janv. 1828.*)

Cet appel devait être entendu. Les lettres de Maurice à sa sœur allaient devenir de plus en plus intimes.

Quand, le 22 janvier 1828, Victor Mathieu reprit le chemin de Paris, — ce chemin qu'il ne devait plus refaire, — il ne se doutait pas que son séjour était, pour employer une expression chère à Eugénie, *une chose de Providence* dont l'avenir se chargerait de dévoiler toute l'importance.

CHAPITRE IX

L'appui moral d'une sœur

Correspondance de Maurice en 1828, peu expansive et rare. — Traits principaux de sa physionomie morale : rêverie, défiance de lui-même, indifférence religieuse. — Vacances de 1828, à Paris. — Correspondance poétique avec Eugénie. — Il demande à Eugénie son appui moral. — Deux âmes semblables. — Eugénie détourne son frère de se fixer au Cayla. — Elle l'arrache à la mélancolie et au pessimisme. — Vacances de Maurice au Cayla en 1829. — Son retour à la piété. — Lettres d'Eugénie et de Maurice de 1829 à 1832. — Mort de Victor Mathieu. — Eugénie pousse son frère au travail régulier et suivi. — Retour de Maurice au Cayla en août 1830.

L'ardent désir d'Eugénie d'entrer en correspondance intime avec son frère devait tarder plusieurs mois à se réaliser. Son appel ne fut pas momentanément entendu ou compris. Maurice mit seulement sa confiance dans sa sœur à la fin de sa Rhétorique.

Il s'empressa cependant de suivre un de ses conseils. Le 28 janvier, il écrivit à son père, — il ne l'avait pas fait depuis qu'il lui avait communiqué son changement de vocation, — et sa lettre, remplie de *réflexions*, contenait en raccourci l'analyse de ses sentiments et l'histoire de sa transformation intellectuelle et morale depuis son entrée à Stanislas. Dans cette lettre, comme dans celle qu'il envoya le 12 avril, Maurice témoignait d'une bonne volonté manifeste. Malheureusement, cette bonne disposition fut éphémère. La correspondance cessa entre Paris et le Cayla pendant plusieurs mois.

Au Cayla, toutes les pensées étaient absorbées par la maladie grave de M. de Guérin. A plusieurs reprises, on faillit le perdre; et, pour ne pas alarmer Maurice, dont le cœur était très sensible, — ainsi qu'il le montra à l'occasion de la mort d'un de ses protecteurs, le colonel Hughes, — Eugénie s'abstint de lui communiquer toute nouvelle.

Le silence de Maurice est moins facile à expliquer. Sans doute, en cette fin d'année scolaire, il était absorbé par ses études, il tenait à conquérir une excellente place au concours général. Ne l'excusons pas tout à fait pour cela. S'il ne donnait pas signe de vie, c'est qu'il ne se sentait pas harcelé par son père ou par sa sœur, et qu'il se laissait aller à sa paresse naturelle.

M. l'abbé Decahors dira, sans doute bientôt, ce qu'était Maurice à la fin de ses humanités. Contentons-nous par conséquent d'indi-

quer les traits principaux de l'état de son âme, ceux qu'il convient de connaître pour comprendre l'action morale d'Eugénie.

Ce qui dominait en lui, c'était l'esprit de rêverie, et une souffrance intérieure provoquée par le sentiment de sa défiance envers lui-même. Maurice était bien de son temps.

Sa piété laissait aussi beaucoup à désirer. Non seulement ses maîtres s'en plaignirent de plus en plus, mais encore il est à peu près certain qu'il ne gagna pas ses Pâques en 1828, — chose étrange quand on pense qu'il était dans un établissement dirigé par des prêtres ! Il ne faudrait pas toutefois conclure de là que Maurice était déjà incroyant. Son abstention religieuse, son indifférence pratique, provenait non d'un manque de foi mais de l'indécision de son caractère, de son apathie et de l'influence néfaste de mauvais camarades, peut-être même de l'esprit janséniste qui continuait à régner en maître sous la Restauration.

A la fin de sa Rhétorique, le jeune Guérin aurait souhaité aller passer ses vacances au Cayla. Mais, hélas ! son père ne crut pas devoir, cette année-là encore, accéder à ses désirs. Ses études n'étaient point achevées ; il lui restait à préparer les importants examens de Philosophie ; son séjour au Cayla n'aurait duré que cinq semaines environ, trop peu de temps pour un si long et si dispendieux voyage. Il y avait à craindre, enfin, que M. Augé ne mît en avant ce prétexte pour retirer la bourse dont il le faisait bénéficier. Mieux valait rester un an encore à Paris sans voir sa famille. C'est, du moins, ce qu'estimèrent Victor Mathieu et Auguste Raynaud qui furent consultés par M. de Guérin. Leur décision causa beaucoup de peine à Maurice qui aurait tant voulu vivre quelques jours à la campagne pour laquelle il ressentait un amour de plus en plus grand.

Eugénie, elle aussi, aurait tenu à revoir son frère, mais elle s'inclina devant la nécessité et le supplia de prendre son mal en patience.

* Ne t'afflige pas trop, mon pauvre Maurice, nous resterons l'an prochain plus longtemps ensemble. (*A Maurice*, 6 août 1828.)

Maurice passa ses vacances, moitié à Saint-Cloud, avec son cousin Victor, moitié chez les enfants du colonel Hughes. Il les employa à renouer avec Eugénie les relations épistolaires, grandement négligées pendant longtemps. Il en profita aussi pour composer les deux poésies, dédiées à sa sœur, dont nous avons déjà parlé (1).

Dans l'une et dans l'autre de ces pièces, le souvenir du Cayla tient une bonne place. Qui ne reconnaîtrait ce souvenir dans *Mes regrets et mes vœux* ? Maurice y exprime le désir de vivre « tran-

(1) Voir plus haut, page 113.

quille à l'abri des foyers paternels ». La prosopopée finale ne laisse aucun doute sur son intention. Tibur n'est autre que le Cayla.

La seconde poésie est plus frappante encore. Le titre à lui seul est un programme : *Le souvenir de la patrie*. Le jeune poète,

Jeté comme un captif dans la prison des villes,

ne peut oublier « l'ombre hospitalière » des vieux chênes, près desquels s'est écoulée son enfance heureuse. Décidément, le pays natal inspire Maurice.

Or, à mesure que sa pensée se tourne vers le château paternel, il s'attache de plus en plus à sa sœur. Oh ! les belles lettres, amicales et confiantes, qu'il lui adresse à cette époque ! Ce sont elles qui ont fait écrire à Eugénie :

J'eus pendant ce temps communication des développements et impressions de son âme, et de cette mélancolie profonde que semblait lui donner le sentiment confus des choses à venir. (*Notice sur Maurice.*)

Mais ce qu'Eugénie ne dit pas, ce sont ses efforts pour arracher son frère à la mélancolie et lui donner le sens de l'action.

Ce fut au mois d'octobre 1828, au moment où Maurice entrait en Philosophie, que commença entre le frère et la sœur une série remarquable de lettres intimes. Maurice, arrivé presque au terme de ses études, se trouvait à un tournant de sa vie. Au bout de quelques mois, il avait à prendre une décision au sujet de son avenir. « Pense à ton avenir tant pour cette vie que pour l'autre », ne cessait de lui répéter son père. Perspective embarrassante pour un caractère indécis comme le sien. Il ne trouva qu'une solution : se jeter entre les bras de sa sœur, comme un enfant dans ceux de sa mère, lui demander conseil et obtenir son appui moral. Sa démarche eut lieu dans le courant d'octobre.

Jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul... Alors, mon cœur t'a nommée aussitôt. Et peut-on, en effet, trouver un meilleur ami qu'une sœur telle que toi ? Veuille donc bien désormais être ma confidente et m'aider de tes conseils et de ton amitié. (*Maurice à Eugénie, oct. 1828.*)

Maurice n'ose pas se confier à son père, dont la vive sensibilité s'affecte de la moindre chose. Il préfère recourir à Eugénie qui est dans sa famille celle qui a le caractère le plus conforme au sien, autant qu'il a pu en juger par ses vers, « tous empreints d'une douce rêverie, d'une sensibilité, d'une teinte de mélancolie enfin qui fait, je crois, le fond de mon caractère ». Le ciel leur a donné une âme semblable. Qu'Eugénie lui écrive donc, souvent et longuement. Il lui tracera l'histoire de son cœur; elle dira ce qui se passe en elle, ses pensées et ses sentiments. Ils s'entretiendront de littérature et de poésie.

Et, tandis qu'il parlera des choses de Paris, elle lui racontera sa vie au Cayla.

C'était tout un beau programme que traçait cette lettre d'octobre 1828. Avec un enthousiasme juvénile, Maurice se mit à le réaliser autant qu'il dépendait de lui.

Afin d'éviter le reproche qu'on lui faisait jadis de ne pas garnir ses pages et de laisser entre les lignes des intervalles larges comme des sillons, ses lettres devinrent denses et fréquentes. Il envoyait des vers, donnait des conseils de lectures, promettait des livres, s'engageait à initier Eugénie aux langues anciennes. Dans chacun de ses messages, il était pressant et persuasif. Il entraînait, après avoir tant hésité à répondre à l'appel de sa sœur.

Celle-ci ne pouvait refuser de telles avances. Il y avait si longtemps qu'elle désirait ce cœur à cœur fraternel ! Elle adressa donc à son frère des lettres comme il les réclamait. Elle l'entretint de ses lectures, tout en protestant que la lecture ne devait être pour elle qu'un délassement; elle composa pour lui des poésies; elle refusa seulement d'apprendre les langues anciennes, car elle estimait que la langue de Racine et de Fénelon pouvait bien lui suffire.

La fraternité d'âmes allait sans cesse en se développant, lorsque Maurice avisa subitement son père qu'il voulait se fixer au Cayla.

* Je ne vois que vos infirmités présentes, tous les travaux, toutes les peines que vous avez essuyées pour nous et le besoin que vous avez d'avoir quelqu'un auprès de vous sur qui vous puissiez vous décharger des fatigues auxquelles vous vous êtes trop longtemps exposé... Je ne songe qu'au devoir, à la douce obligation que m'imposent la piété filiale, la reconnaissance, la religion et mon cœur de voler à votre secours et de vous rendre autant qu'il sera en mon pouvoir tout le bien que vous m'avez fait. Ecoutez, je vous prie, et faites usage pour toute la vie de ce que je vais vous dire : disposez de moi comme vous voudrez; je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre et je n'aurai d'autre plaisir que celui de vous obéir et de vous soulager (1). (*Maurice à son père, 6 janv. 1829.*)

Cette détermination, si étonnante au premier abord, s'explique quand on sait que Maurice est, non seulement un émotif, un rêveur, mais encore une grande âme. Il était persuadé que la grave maladie de son père, l'année précédente, depuis le mois de mai jusqu'en septembre, avait été causée par le surmenage, par l'absence de ses fils auprès de lui. Les perpétuelles observations contenues dans les lettres reçues du Cayla lui semblent n'avoir d'autre but que de l'attirer parmi les siens.

* Il est bien temps que tu t'occupes de ton avenir. Vois quel état tu veux embrasser. Je t'en laisse l'arbitre, quoique tous ceux qui pourront

(1) L'autographe de cette lettre nous a été communiqué par M. Louis Barthou, auquel nous exprimons notre vive et respectueuse reconnaissance.

me séparer de toi me semblent bien pénibles. (*J. de Guérin à Maurice, 1^{er} oct. 1828.*)

La volonté paternelle lui paraît claire; son père souhaite de lui voir prendre la direction du domaine ancestral.

La pensée d'Eugénie ne lui semble pas moins explicite. Déjà, le 6 août 1828, elle lui a dit : « Je serais bien contente si tu pouvais vivre auprès de ta famille. » Elle a repris le même thème dans sa poésie sur l'*Absence* :

* Quand pourras-tu, sorti de la prison des villes,
Regagner pour toujours les champêtres asiles,
Où tu diras, rempli de souvenirs heureux :
« Ici mon jeune cœur n'a connu que les jeux » ?
Ami, rien n'est changé dans ce riant domaine :
La même vigne ombrage le côteau,
Tu reverras le même oiseau
Suspendre encore au même chêne
Du fruit de ses amours le mobile berceau.

Quoi de plus naturel, dès lors, pour Maurice que de se décider à aller vivre au Cayla ! C'était à la fois répondre à l'attente des siens et au plus intime de ses propres vœux. Dans le château paternel, l'existence est plus facile qu'à Paris. Il y trouvera, pour le récompenser de ses labeurs, l'enchanteresse Nature et la douce amitié d'Eugénie.

Quand cette décision fut connue au Cayla, elle y causa une émotion d'autant plus vive que Maurice l'avait déjà communiquée à son parrain, M. Albenque. Il paraissait donc fermement résolu à venir et à renoncer au fruit légitime qu'il pouvait attendre de ses études. Jamais cependant M. de Guérin, pas plus qu'Eugénie, n'avait envisagé son retour définitif.

Eugénie crut alors devoir intervenir et exercer le rôle d'appui moral que Maurice attendait d'elle. Tu ne dois pas te fixer au Cayla, lui écrivit-elle dans sa remarquable lettre du 3 février; tu y végéterais et les talents que Dieu t'a donnés resteraient inemployés. Tu as mieux à faire; ton ambition doit être de conquérir l'empire des lettres, d'obtenir une bonne place dans la société et d'assurer ainsi une vieillesse heureuse à ton père.

On ne saurait assez admirer avec quelle fermeté elle dictait ce qu'il fallait faire.

Je n'ignore pas les motifs qui t'y engagent [*à venir habiter le Cayla*] : tu veux soulager ton père; tu veux, par le sacrifice que tu ferais de tous les avantages que tu peux espérer dans le monde, lui prouver ton amour, ta reconnaissance. Ces motifs sont dignes de ton cœur. Mais ce sont ces mêmes motifs qui doivent t'engager dans une toute autre carrière et te faire surmonter tes goûts pour la retraite et le repos. (*A Maurice, 3 fév. 1829.*)

Pour atténuer ce qu'il y avait de dur dans ces lettres, elle ajoutait :

Je viens de te dire des choses bien pénibles pour mon cœur, moi qui

ne désire plus rien, Dieu le sait, que de te voir, de vivre toujours auprès de toi. Faut-il que ce soit par ma voix que tu y renonces ! (*Id.*)

Sa pensée était nette. Elle n'approuvait pas les projets de son frère. Maurice doit faire quelque chose : « Notre part à nous, c'est les caresses ; toi, tu dois agir. » En termes catégoriques, elle lui indique ce qu'elle attend de lui :

Voici mes espérances. Tu prendras un parti, n'est-ce pas ? soit celui des lois ou tout autre. Tu dois te conseiller là-dessus de nos cousins, Reynaud et Victor. Avec le temps, tu parviendras enfin à quelque chose. (*Id.*)

Maurice accepta la suggestion d'Eugénie. Le 2 avril, après avoir assuré à son père que son projet d'établissement au Cayla n'avait été dicté ni par intérêt ni par insouciance, il lui faisait connaître l'état auquel il s'était arrêté.

* Vous désirez que mon choix pour un état soit fixé avant que je vienne au Cayla. L'étude du droit m'a paru préférable à toutes les autres, et mon cousin Auguste pense comme moi.

L'intervention d'Eugénie avait été efficace.

Dans le même temps, l'influence de la sœur s'exerça encore, non moins heureusement d'ailleurs, sur la formation du caractère de Maurice et sur la direction de ses idées.

Comme on l'a dit, Maurice, à la fin de ses études, était mélancolique et rêveur. Ne s'avisa-t-il pas de faire un jour dans une de ses lettres l'apologie de la mélancolie et de se déclarer l'admirateur de ces âmes pour qui « la solitude, le murmure des vents, la contemplation du ciel » sont une source de délices ? Eugénie vit le danger et déclara qu'il avait tort cette fois encore.

Tu te plonges trop souvent dans la rêverie, dans un monde idéal, tandis que tu t'occupes trop peu de celui où tu te trouves. (*A Maurice, 3 févr. 1829.*)

Elle lui dit que la mélancolie n'était pas bonne parce qu'elle déprimait la volonté et nuisait à l'action ; il fallait réagir contre elle.

Il faut établir le bonheur sur une base solide. Non, mon cher Maurice, ce n'est pas dans le murmure des vents, dans une vague rêverie qu'on le peut trouver. Ceci n'est qu'une jouissance d'un moment, un bonheur poétique, si tu veux ; mais qu'il est loin du bonheur réel. (*Id.*)

Puis, elle lui indiqua la nature et la condition du vrai bonheur.

Le bonheur, j'en reviens toujours là, étant tout action, tout énergie, il ne se peut trouver que dans une âme dont tous les mouvements, dirigés par la raison et par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique, c'est-à-dire à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, nos parents et notre patrie. (*Id.*)

Oh ! l'admirable directrice qu'est cette jeune fille ! et comme elle remplit bien la mission qu'elle a assumée ! Eugénie est pour Maurice une semeuse d'énergie, de courage et d'action.

On le vit bien encore quand, peu de temps après, Maurice se laissa envahir par le découragement et le pessimisme. Pénétré par l'idée de la mort, probablement parce qu'il pressentait une fin précoce, se défiant aussi jusqu'à l'excès de lui-même et de ses dispositions intellectuelles, il éprouva un tel dégoût pour l'étude qu'il ressentit du mépris pour la science. Il aurait voulu, disait-il, ne pas savoir lire.

* Prends garde, répliqua sa sœur le 18 juillet, tu veux donc soulever contre toi tous les partisans du savoir, et les Académies et les maîtres d'école ? Tu voudrais donc être avec nous sous la ligne noire de M. Dupin ? Mais, plaisanteries à part, ce que tu dis là est vraiment une insulte à la gloire des lettres qui, a dit quelqu'un, est la première de toutes les gloires.

Elevant alors le débat à une hauteur dont on ne croirait pas une jeune fille capable, Eugénie affirme hautement combien la science doit être estimée. Elle vient de Dieu et elle conduit à Dieu.

* Non, mon ami, n'envions pas la félicité de l'ignorant : c'est envier le bonheur de l'aveugle. La science nous est venue du ciel pour entretenir et augmenter cette lumière *qui éclaire tout homme venant en ce monde*. Loin de la mépriser, nous devons au contraire nous prosterner devant elle, en remerciant l'auteur de toute science de nous avoir donné par là le moyen de le connaître et de l'aimer davantage. Car la science nous mène à Dieu... Non, il n'est pas de jouissance plus délicate, de plaisir plus durable que celui que nous procure l'instruction. (*A Maurice, 18 juil. 1829.*)

Sur ce point encore, la solution est excellente et témoigne d'une grande âme, bien équilibrée, pleine de bon sens, de raison et de sagesse chrétienne. Elle est digne de toute cette partie de la correspondance échangée entre Maurice et Eugénie, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la confiance complète du frère ou de la direction ferme donnée par la sœur.

Dans les lettres de cette période, Eugénie n'aborde pas la question religieuse proprement dite. Elle ne parle pas de confession et de communion, de foi et de pratique religieuse. Ce n'est pas qu'elle soit indifférente à la piété de Maurice. Mais il faut tenir compte de son tact et de sa délicatesse. A quoi bon intervenir sur un point dont son père s'est chargé ? Au moment voulu, elle ne reculera pas. Elle ne tient pas à heurter de front son frère lorsque ce n'est pas nécessaire. Il lui fermerait son âme. Volontiers, elle préconiserait pour l'apostolat religieux la méthode douce et suave plutôt que la méthode forte. Elle se contente encore de prier et de laisser agir son père. Maurice, du reste, n'est point perdu pour la foi ; elle lui fait confiance, et compte sur les principes chrétiens dans lesquels il a été élevé. L'année scolaire 1828-1829 est incontestablement meilleure que l'année précédente. Maurice a gagné ses Pâques et a fait

célébrer une messe au jour anniversaire de la mort de sa mère. Eugénie espère que les vacances achèveront l'œuvre de redressement moral et lui permettront d'intervenir et d'exercer plus directement une action religieuse sur l'âme de son frère.

C'est, en effet, ce qui se produisit.

Une fois la Philosophie terminée, Maurice retourna au Cayla, au commencement du mois d'août 1829. Cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'il n'y était pas venu. L'enfant était maintenant un jeune homme. Mais ce n'était pas seulement le corps qui s'était développé en lui, une transformation s'était opérée dans sa façon de penser et dans ses manières d'agir au point qu'il la comparait lui-même à une nouvelle naissance. Ce n'était plus le dénicheur d'oiseaux et le petit espiègle d'autrefois, celui à qui il tardait de finir son devoir pour courir librement à travers prés et bois. Il avait plus de maturité d'esprit et plus de tristesse, un amour plus intense pour ses sœurs, un sentiment de la Nature accru par les longues années passées dans les villes.

* Quand il revint à la fin de ses classes, je le trouvai tout empreint de... tristesse. Rien ne lui plaisait, que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. Il y a tel site au Cayla, tel arbre, tel point à l'horizon qu'il m'a rendus chers par l'attention qu'il leur a donnée. (*Notice d'Eugénie sur Maurice.*)

Ces quelques lignes ne sont pas les seules d'Eugénie sur ce séjour de son frère au Cayla. Voici un portrait de Maurice qui ne manque pas de valeur psychologique.

* Maurice est au printemps de sa vie. Sa figure est pâle et mélancolique. La modestie empreinte sur ses traits n'en altère point la fierté. Quelque chose d'inquiet et de pensif donne à ses mouvements de la gêne et à sa physionomie du mystère. Il semble, au milieu des existences qui l'entourent, s'être fait une vie à part; et, bien qu'il s'agite dans la sphère où par force il tient une place, il habite un monde opposé où, en rêve, il s'assigne un poste. — Quoique ses manières soient lentes et froides, sa pensée est énergique et brûlante. On dirait qu'il y a une indécision vague dans ses opinions, et cependant il y a fermeté inébranlable dans ses principes.

Si Maurice, tout en jouissant du bonheur de se trouver au milieu des siens, restait soucieux et rêveur, c'est qu'il se préoccupait de son avenir. Il était aussi l'enfant de son siècle, car il avait lu *René* et *Werther* et en était pénétré jusqu'à la moëlle.

Quelle fut sa vie alors ? Comment organisa-t-il ses vacances ? Nous savons qu'on le vit à Gaillac où il rencontra Louise de Bayne. Nous savons aussi qu'il parut dans les salons de Lisle pour y jouer des charades; on lui trouva un bel accent et un air fort doux. Mais il passa la majeure partie de son temps à Andillac et au Cayla.

Il était à Andillac quand le nouveau curé, Jean-Baptiste Limer, qui

avait été nommé le 13 juin et de qui Eugénie avait écrit : « C'est un très bon homme, il aime les livres, la musique, et par dessus tout son état », prit possession de son poste.

Au Cayla, il reprit ses rêveries d'antan. N'avait-il pas écrit quelque temps auparavant :

Quand on a sous les yeux les harmonies de la terre, des eaux, des cieux, peut-on résister à leurs secrètes influences et ne pas se laisser [aller] à des espèces d'extases d'admiration et de ravissement. (*Maurice à Eugénie*, 2 nov. 1828.)

Nous nous plaisions à imaginer les promenades, pleines de confidences et agrémentées de lectures intéressantes, qu'il fit avec sa sœur. Ce furent des journées heureuses. L'une d'entre elles fut cependant marquée, dans des circonstances impossibles à préciser, par l'aventure du coup de fusil qui faillit être fatale à Eugénie.

O ma sœur, que je te suis donc fatal ! Ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort, j'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe. Maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière ! Je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera à un fusil. Comment le plomb mortel est-il parti ? Et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans t'atteindre ? Dieu t'a préservée. Sans ce prodige, il y aurait eu deux tombes, chère sœur ! Je ne t'aurais pas survécu.

Le soir venu, Maurice faisait de la musique avec sa sœur qui essayait d'accompagner sur la guitare la chanson patoise composée en l'honneur de M. Augé ou des romances à la mode.

Le temps s'écoula vite au gré de tous. Au début d'octobre, Auguste Raynaud signifiait à Maurice qu'il était temps de songer à revenir à Paris. Tout était arrangé par cet admirable parent qui se chargeait de procurer à son cousin assez de répétitions pour subvenir aux dépenses des études. Maurice logerait chez lui mais prendrait ses repas dans une pension voisine, tenue par Labrousse, originaire de Cahors.

Cependant le départ arrivait. Le frère d'Eugénie le brusqua pour épargner aux siens le chagrin du dernier moment. Le 14 octobre 1829, il prenait la diligence de Gaillac à Toulouse.

Au Cayla, ce départ ne causa pas trop d'inquiétude. On savait que Maurice allait retrouver à Paris ses deux cousins qui veilleraient sur lui et lui tiendraient lieu de la famille absente. D'ailleurs, pendant son séjour, si sa mélancolie naturelle n'avait point disparu, sa religion s'était affermie. Il était revenu sincèrement à Dieu. Marie, la pieuse Marie, lui avait fait promettre de s'approcher de temps en temps des sacrements, et Eugénie, pour encourager ses bonnes dispositions, avait passé à son cou une petite croix d'argent.

Nous ne suivrons pas Maurice dans le détail de sa nouvelle vie d'étudiant à Paris, mais, puisque nous parlons de l'appui moral

que lui prêta Eugénie, nous ne pouvons manquer de dire que cet appui se fit sentir d'une manière efficace pendant cette période.

Malheureusement, les lettres que le frère et la sœur échangeaient alors doivent être considérées comme perdues. On n'en connaît que des fragments. De la correspondance d'Eugénie avec son frère, il reste seulement 8 lettres s'échelonnant entre le 20 février 1831 et le 22 janvier 1832; aucune par conséquent pour les derniers mois de 1829 et l'année 1830. Les lettres de Maurice que l'on a gardées sont plus nombreuses. En ne tenant compte que de celles qui ont été adressées à Eugénie, il y en a 12, soit 2 pour 1829, 5 pour 1830, 3 pour 1831, 2 pour 1832. Ajoutons que, pour ce même laps de temps, il y a aussi 9 lettres de lui à son père et 2 à Erembert. Quoique ce dossier, dans l'état actuel, suffise à donner une idée exacte de la physionomie morale de Maurice et de l'action d'Eugénie, on ne saurait trop regretter que l'ensemble ne subsiste plus : il devait y avoir des pièces rares et précieuses. Nous souhaitons que quelques documents se retrouvent encore (1).

Au lendemain de son retour à Paris, le jeune étudiant aborde sa nouvelle vie avec courage. Il regrette, il est vrai, le Cayla et sa tranquille existence.

* Plus j'habite la ville, plus je me sens de l'inclination pour la solitude; mon cœur est là avec ceux qui l'habitent. (*Maurice à Eugénie, 7 nov. 1829.*)

Mais il songe à l'avenir qu'il faut conquérir, et la religion le soutient. La prière quotidienne lui est familière.

* Dis à Marie que je garde fidèlement ses préceptes soir et matin; c'est ma plus fidèle consolation. (*Id.*)

Il se confesse de temps en temps à M. Buquet, « l'homme le plus aimable et le plus aimant du monde ». (1^{er} déc.)

Il compose également, en souvenir de la petite croix d'argent donnée par Eugénie, la poésie sur le *Crucifix* dont il a écrit :

(*) Cette pièce te conviendra, non pas tant par son mérite qui n'est pas grand'chose, que parce qu'elle est l'expression de ma conviction intime, de ma foi.

La vie que mène Maurice est très active et très occupée. Il donne des répétitions, suit les cours de l'Ecole de Droit, étudie chez lui jusqu'à la nuit, puis va passer la soirée dans un cabinet de lecture où il travaille jusqu'à l'appesantissement de ses paupières. Comme nous sommes loin du temps où le dégoût de l'étude et de l'érudition lui paraissait insurmontable ! Il est devenu un étudiant modèle.

(1) Dans l'*Introduction aux Lettres d'Eugénie de Guérin à son frère Maurice*, nous expliquons pourquoi cette partie de la correspondance guérinienne est si fragmentaire et les raisons que nous avons d'espérer la voir se compléter peu à peu.

Pour se maintenir dans ses bonnes dispositions, il réclame avec instances de ses sœurs une correspondance suivie.

Je vous ferai connaître ma vie religieuse, littéraire et sociale, et je vous promets que je serai exact à la correspondance. Ainsi, ma chère Eugénie, nous rapprocherons les espaces. Ainsi nous nous rendrons présents l'un à l'autre et nous resserrerons les liens d'une amitié rendue plus vive par l'absence. (*Maurice à Eugénie, 7 nov. 1829.*)

Qu'Eugénie ne craigne pas de lui répondre longuement. Ses lettres auraient-elles cent pages, il lirait la dernière avec autant de plaisir que la première. « Plus tes lettres seront longues, plus je serai content. » Et, pour bien montrer qu'il a toute confiance en elle, il ne lui décrit pas seulement l'extérieur de sa vie, comme il se contente de le faire à son père, mais il se montre jusqu'à l'intime. Eugénie saura ainsi d'où part le principe de ses actions et pourra le diriger à coup sûr.

Quel plaisir j'aurai à te communiquer tout cela ! Comme ça me soulagera ! Oh ! j'ai bien besoin de consolation, mais je la trouverai en toi, puisque tu n'es pas seulement ma sœur mais encore mon amie, et quelle amie qu'une sœur ! (*Maurice à Eugénie, déc. 1829.*)

Les consolations étaient, en effet, nécessaires à Maurice. En cette fin d'année 1829, il éprouva une grande peine.

Quand il était revenu à Paris, il avait trouvé son cousin Victor à l'hôpital, souffrant d'un violent mal de tête. Rien pourtant qui laissât prévoir sa fin prochaine. Le malade fit honneur aux gimblettes et à la gelée de coïn qui lui venaient de l'Albigeois. Les médecins pensaient qu'il avait besoin seulement de ménagements. Aussi lui conseillèrent-ils d'aller, à sa sortie de l'hôpital, à Saint-Germain où l'air est plus pur qu'à Paris. La précaution fut vaine. Quelques semaines après son arrivée à Saint-Germain, une attaque d'apoplexie le frappa, et il mourut le 19 décembre, à l'hôpital de Versailles où on l'avait transporté. A la suite de cette disparition, Maurice éprouva des regrets profonds. « La foi, rien que la foi » parvint à adoucir sa peine. Et c'est probablement alors qu'il écrivit à Eugénie :

Je sais trop qu'il n'y a que Dieu pour consoler certaines larmes.

En perdant Victor Mathieu, Maurice voyait disparaître celui qui s'était occupé de lui avec une sollicitude fraternelle à Stanislas, celui qui l'avait aidé au moment de son changement de vocation, celui sur qui il comptait pour les difficultés à venir.

Heureusement, Eugénie lui restait.

Celle-ci avait promis d'écrire tous les quinze jours. Fut-elle fidèle à sa promesse ? Nous ne le savons pas puisqu'il ne reste aucune de ses lettres de 1829. Il est probable cependant qu'elle n'y manqua pas souvent. On le devine d'après la correspondance de Maurice. Sachant

que Paris était pour son frère « une vaste solitude » et qu'il avait besoin de son affection pour s'encourager au devoir, elle ne cessa de lui porter intérêt. De loin, elle veillait sur sa santé, se préoccupait de son vestiaire, l'encourageait dans son âpre lutte pour l'existence, lui recommandait de garder fidèlement les principes politiques et religieux en honneur dans sa famille. Elle le soutenait dans ses moments d'accablement et le suppliait de ne pas laisser inactifs les talents que Dieu lui avait départis. Quand Eugénie parla de talents, Maurice protesta .

* Je crains toujours que tu trouves en moi autre chose que ce qu'il y a, que tes yeux de sœur et d'amie ne t'y fassent voir des ressources qui n'y sont pas. (*Maurice à Eugénie, 3 mars 1830.*)

Pour exciter son frère, elle usait parfois de reproches; réprimandes toujours bien accueillies par Maurice.

* Comment répondre à tes charmantes lettres, chère Eugénie ? Ta plume sait donner à tout une tournure agréable et gracieuse, et elle embellit si bien ta morale, tes sermons, et voir même ce que tu appelles des reproches que j'aime mieux être grondé par toi que complimenté par d'autres. (*Id.*)

Dans le cours de ses *sermons*, Eugénie insista, semble-t-il, sur la nécessité du travail régulier et suivi. Par nature, en effet, son frère était inconstant, ennemi de ce qui exigeait de longs efforts et une certaine persévérance. Porté à cette sorte de paresse intellectuelle qui consiste, non pas à ne rien faire, mais à travailler capricieusement suivant la fantaisie du moment, il papillonnait d'objet en objet sans se fixer à rien. Écoutons-le dire à Erembert ce qu'il apprécie dans sa vie de Paris :

* Mes goûts me portent vers la solitude. Aussi, comme il est probable que ce penchant ne pourra jamais être satisfait, je tâche de m'en consoler en profitant des avantages que présente une ville comme celle-ci. Ces avantages, je les trouve dans les livres que j'ai là tous sous la main, anciens et modernes; je les trouve encore dans l'immense matière à réflexions qu'offre le vaste tableau d'une société où se dessinent tant de physionomies; enfin, le dirai-je ? dans la satisfaction que j'éprouve à me faire une solitude au milieu de ces masses d'êtres animés qui m'entourent et qui bourdonnent sans cesse à mes oreilles. Tu conçois que cette solitude ne peut être autre que celle de la pensée qui se sauve du tumulte et du fracas pour se recueillir et porter ses regards un peu au-delà des objets sensibles qui nous entourent. (*Maurice à Erembert, 15 mars 1830.*)

Ces lignes ne durent pas faire plaisir à Eugénie. Maurice y paraissait trop rêveur, trop changeant, trop en dehors du monde réel. Elle crut qu'il était nécessaire d'inculquer à son frère le sens de l'effort persévérant, toujours dans la même ligne, celui-là seul qui aboutit à un résultat heureux.

C'est, sans doute, pour cela qu'elle résista avec fermeté aux suggestions de son frère cherchant à l'entraîner de nouveau vers la

poésie. Maurice eut beau la harceler, l'engager de mille manières, lui envoyer même une provocation poétique dans une pièce *Aux poésies de ma sœur* :

Vers heureux, fruits charmants d'une veine facile,
 Vous ne méritez pas le reproche inutile
 Qu'adressaient à leurs vers Horace et Despréaux... (1).

Eugénie fit la sourde oreille. Elle craignait que se remettre à la poésie fût pour elle du temps perdu et pour son frère l'occasion de se détourner de son travail essentiel. Maurice ne devait pas éparpiller ses efforts, mais parvenir le plus rapidement possible à une situation qui assurât son avenir.

Cette fois encore, Maurice se laissa docilement conduire. Le 16 juillet 1830, on le voit exclusivement occupé à la préparation de son premier examen de Droit. Il l'eût passé probablement avec succès si la Révolution de Juillet, éclatant sur ces entrefaites, n'avait brusquement dispersé professeurs et élèves.

Dès que le calme se fut rétabli, Maurice partit pour le Cayla, où il arriva vers le 20 août. Nous connaissons les impressions de sa sœur en le revoyant.

(*) Mon frère s'est heureusement tiré de Paris sain et sauf. Il a passé dedans tout le temps mauvais, et puis, il est parti... Il est revenu toujours bon enfant et bon Royaliste. Malheur à lui s'il en était autrement ! Je crois que je l'aurais pendu au premier chêne que j'aurais vu. Mais, mon Dieu, si l'on pendait tous ceux qui le méritent, il n'y aurait pas assez de forêts en France. (*A L. de B., 11 sept. 1830.*)

Ce passage est plein d'humour. Il montre que dans les appréciations doctrinales d'Eugénie, s'il y a parfois quelques exagérations, — elles sont excessivement rares, — il y a du moins une très grande tolérance pour les personnes. Il témoigne aussi que Maurice a gardé les sentiments de ses vacances précédentes. Pendant sa première année de Droit, les mauvaises influences de Paris n'ont pas eu trop grande prise sur lui. Sa grande sœur pouvait être contente; l'appui moral qu'elle lui avait prêté avait été efficace.

(1) M. Abel Lefranc a publié des fragments de cet essai poétique, *loc. cit.* p. 53.

CHAPITRE X

Premiers développements d'une grande amitié

Vie mondaine de Louise de Bayne. — Les Missions en France. — Les Pères Petit et Guyon. — Mission de Saint-Michel de Gaillac (mars-avril 1829). — Influence de cette mission sur Eugénie. — L'hiver de 1829-1830. — Premières lettres d'Eugénie et de Louise de Bayne. — Visite de Cordes et voyage à Toulouse. — Le sentiment de la nature.

Après avoir assisté à l'épanouissement de l'intimité fraternelle entre Eugénie et Maurice, revenons à Louise de Bayne et demandons-nous ce que devenait cette amitié de jeunes filles dont nous avons enregistré la naissance sous la date du 10 janvier 1828. Nous allons constater qu'il fallut un certain temps pour que cette amitié prît son développement, mais nous ne nous en étonnerons pas. Le feu couve sous la cendre avant de devenir grande flamme; des mois sont nécessaires pour que le grain de blé qui tombe dans une terre même bien préparée se transforme en épi plein de promesses.

Lorsqu'Eugénie eut regagné son Cayla, Louise vécut à Gaillac ce que l'on peut appeler sa vie mondaine. Enfant au cœur de feu, elle se laissa griser par les plaisirs faciles que lui offrait sa petite ville; elle en aima les réunions joyeuses, les bals, les bijoux et les toilettes. Tout souriait à son imagination de seize ans.

Maurice de Guérin a parfaitement saisi ce qu'était Louise avant la révolution de 1830. Voici comment il fait parler la jeune amie de sa sœur, au commencement de sa poésie sur *Rayssac* :

(*) Il était doux et pur le ciel qui me vit naître
Et le fleuve aux longs plis qui le réfléchissait;
Là, comme un jour fini s'éteint pour reparaître,
Au bonheur fugitif un autre succédait.
C'étaient autour de moi des compagnes chéries,
Au cœur aimant, naïf, comme on est à seize ans,
Et nos âmes étaient si tendrement unies
Qu'elles se disaient tout comme font les enfants.
Et puis, c'était le bal, la brillante soirée;
Ce rêve de bonheur souriait à mes vœux.
Là, j'aimais à paraître élégamment parée,
Et ma main enlaçait des fleurs dans mes cheveux.
Et la robe flottante, et le rubis qui brille,
Et la valse légère, et l'éclat du salon,

Tout séduisait mon âme !.... Ah ! quelle jeune fille
N'a pas aimé d'un bal l'enivrant tourbillon !

Enfin, quand du plaisir l'éclatante magie
S'éteignait, comme un feu qui n'a plus d'aliment,
Et qu'il n'en restait rien à mon âme éblouie,
Je devenais pensive et rentrais en rêvant (1).

Le goût du monde n'enlevait pas à la fille du sous-préfet de Gaillac son fond sérieux. Il n'y avait pas à craindre qu'elle oubliât son amie du Cayla qui avait fait tant d'impression sur son âme. Plus que jamais, elle ressentait sa solitude de cœur et la nécessité d'une amie forte.

Eugénie, d'ailleurs, chaque fois qu'elle se rendait à Gaillac, — et elle y allait souvent pour faire plaisir à Erembert et à son vieil oncle Albenque, — ne manquait pas de consacrer quelques instants à Louise de Bayne, et d'entretenir ainsi la flamme de l'amitié. A chacune de ses visites, l'âme de Louise s'attachait un peu plus à la sienne.

Les deux longs séjours que fit Eugénie en 1829 dans la petite sous-préfecture du Tarn permirent d'entrevoir combien cette amitié allait devenir intense.

Le premier eut lieu au début de l'année 1829 et fut occasionné par la mission qui se prêchait en l'église abbatiale de Saint-Michel. Comme cette mission fut une date marquante dans la vie d'Eugénie de Guérin, il est utile d'entrer à son sujet dans quelques détails.

Ceux qui connaissent l'histoire du mouvement religieux en France au début du xix^e siècle savent l'importance qu'eurent les Missions dans le renouveau catholique qui se fit sentir sous la Restauration parmi les masses populaires. Groupés autour de trois hommes à l'âme apostolique, J.-B. Rauzan, René Legris-Duval et Charles de Forbin-Janson, un certain nombre de prêtres avaient formé la société dite des *Missionnaires de France* et s'étaient mis à prêcher à travers le pays. Les Jésuites avaient constitué de leur côté, dans la même pensée d'apostolat et pour pouvoir plus facilement pénétrer de nouveau en France, le groupe des *Pères de la Foi*. Grâce à ces divers dévouements, la plupart des villes furent évangélisées, presque toujours avec succès, les foules reprirent le chemin des églises, des processions imposantes s'organisèrent, des croix monumentales se dressèrent sur les places publiques.

La ville de Gaillac ne resta pas en dehors du puissant mouvement religieux qui entraînait les âmes. Après la paroisse de Saint-Pierre, qui avait eu sa mission en 1816, celle de Saint-Michel voulut avoir

(1) Extrait de *Rayssac ou la Retraite*. — La poésie a été publiée intégralement dans le compte rendu des fêtes d'Andillac de 1912 : *En l'honneur d'Eugénie et de Maurice de Guérin*, p. 146 ss.

la sienne en 1829. Deux hommes éminents la prêchèrent, les Pères Guyon et Petit. Ils appartenaient l'un et l'autre à la Société de Jésus et obtenaient partout d'éclatants succès.

Le Père Nicolas Petit, le moins connu des deux, était né à Haïti le 8 juillet 1789. Entré au noviciat des jésuites le 1^{er} janv. 1816, il prêcha d'innombrables missions en France, le plus souvent aux côtés du Père Guyon. La Révolution de 1830 l'ayant forcé à s'exiler, il s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans qu'il atteignit le 7 février 1831. Il gagna ensuite le Kentucky où il devint d'abord professeur au célèbre collège Sainte-Marie (à 18 milles de Bardstown), puis catéchiste et missionnaire en compagnie de M^{sr} Bruté avec lequel il entreprit quelques excursions apostoliques. Il mourut le 1^{er} février 1855 à Troy (New-York). Autant que nous pouvons en juger, le Père Petit avait une parole persuasive; il éclairait par le raisonnement et achevait de gagner ses auditeurs en leur parlant au cœur.

Malgré ses incontestables qualités, le Père Petit n'était que le digne collaborateur, le brillant second, du P. Guyon dont la personnalité apparaissait autrement puissante. Le P. Claude Guyon, né à Regny (Loire), le 18 juillet 1785, avait par excellence l'âme missionnaire. Dès le lendemain de son ordination sacerdotale, il s'était consacré à l'évangélisation des paroisses du diocèse de Lyon. Forcé d'abandonner ce genre de ministère à cause des entraves suscitées par le gouvernement impérial, et obligé par le fait d'entrer dans le cadre du clergé paroissial, il s'accommoda mal de sa nouvelle situation; son tempérament ardent le portait à une existence moins sédentaire. Aussi, dès que la liberté fut rendue aux missions, à la chute de l'Empire, s'agrégea-t-il aux Missionnaires de France, parmi lesquels il ne tarda pas à se distinguer. En 1820, il prêchait à Marseille, à Aix, puis à Montpellier où il contribua à l'érection de la croix du Peyrou. Son activité était infatigable.

Ce fut sans doute pour mieux s'adonner à l'apostolat missionnaire qu'il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Lyon, le 29 novembre 1821. Les Jésuites, qui ont toujours été des maîtres pour l'utilisation de leurs sujets, comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer de celui qui venait à eux. Ils le rendirent donc au ministère des missions dès 1822, ministère dont il s'acquitta pendant 24 ans encore jusqu'au jour où il mourut presque subitement à Lavaur, le 25 novembre 1845, gardant jusqu'au bout la pleine possession de son talent.

Le P. Guyon remportait partout des succès. On raconte qu'en Avignon il obtint un vrai triomphe. A la cérémonie de la plantation de la croix, la foule l'acclama et mêla aux cris de « Vive la croix » ceux de « Vive le Missionnaire ». Le Père en fut si abasourdi qu'il ne put s'empêcher de protester et de s'écrier dans un mouvement

superbe inspiré par la foi la plus vive et l'humilité la plus profonde : « Le missionnaire n'est rien; bientôt vous ne me verrez plus. Que la croix reste votre prédicateur et votre missionnaire ! » A Paris, sa parole n'était pas moins bien écoutée que dans la province. Il fut chargé plusieurs fois de la retraite annuelle des hommes que les Jésuites donnaient régulièrement, depuis leur retour dans la capitale, à Notre-Dame, de l'Ascension à la Pentecôte; il la prêcha pour la troisième fois en 1830 devant un immense auditoire qui alla croissant tous les jours.

Partout, le Père Guyon se montra orateur populaire incomparable, beau et passionné, ardent et sensible; sa parole dominait les masses et provoquait les repentirs; on se pressait autour de sa chaire et de son confessionnal (1).

Quand s'ouvrit la mission de Gaillac en 1829, — elle dura depuis le premier dimanche de carême (8 mars) jusqu'à la fête de Pâques (19 avril), — les missionnaires furent d'autant mieux accueillis que deux ans auparavant ils avaient donné, en l'église Saint-Salvy d'Albi, une retraite (terminée en janvier 1827) dont le bruit était certainement venu jusqu'à Gaillac. Le père de Maurice et d'Eugénie pouvait se porter garant des heureux résultats obtenus. Il avait assisté à un certain nombre de sermons et avait demandé un entretien aux prédicateurs.

* Au sujet de ce que tu me dis du régime du collège où tu es, j'ai été à même de le connaître par ce que m'en ont dit les missionnaires, MM. Guyon et Petit, que j'ai entendus l'an passé à Albi et desquels j'ai été aussi entendu. Ils me dirent que cet établissement était ce qu'il y avait de mieux dans la capitale surtout sous le rapport religieux (*J. de Guérin à Maurice, 5 déc. 1827.*)

Attrait de la mission et plaisir d'entendre de tels missionnaires, voilà les motifs que durent mettre en avant Eugénie et Marie de Guérin lorsqu'elles demandèrent à leur père et obtinrent de lui l'autorisation de passer cette période chez leur oncle Albenque. Elles y vinrent un peu avant l'ouverture de la mission, pour le baptême d'un de leurs cousins, Eugène de Bellerive, dont Eugénie fut marraine le 22 février, et elles en repartirent seulement après Pâques, une fois toutes les cérémonies terminées.

(1) Un grand nombre de renseignements sur les PP. Guyon et Petit nous ont été communiqués par le R. P. Jamet, archiviste de la Compagnie de Jésus; nous l'en remercions respectueusement.

On peut utilement consulter à leur sujet :

1° *L'Ami de la Religion et du Roi*, passim;

2° *Histoire des premières missions données en France en 1820 et 1821*. Paris, chez Adrien Le Clerc, quai des Augustins, n° 35. — Cette histoire est écrite dans le style oratoire de l'époque;

3° *La Compagnie de Jésus en France. 1830-1845*, par le Père BURNICHON, Beauchesne, 1916;

4° *Analyse des sermons du P. Guyon, précédée de l'histoire de la mission du Mans, pendant le jubilé de 1826*, par l'abbé GUYARD. Au Mans, chez Fleuriot.

Comme partout où ils avaient prêché, les PP. Guyon et Petit trouvèrent à Gaillac bien des consolations. On vint en foule les écouter. Rarement, la vaste nef de Saint-Michel vit autant de monde; rarement aussi la ville de Gaillac s'était sentie soulevée d'un tel élan religieux. Les indifférents se laissèrent gagner. Seuls, quelques incrédules résistèrent; ils publièrent dans la *France méridionale* un article contre les missions. Mais leur hostilité ouverte ne fut pas de longue durée; ils ne tardèrent pas à s'incliner devant le talent du Père Guyon et à garder, momentanément du moins, un silence respectueux.

La longue période qu'Eugénie passa alors à Gaillac lui permit de voir fréquemment Louise de Bayne. Non seulement les mêmes exercices pieux réunissaient les deux amies, mais encore, au sortir de l'église, en retournant chez elles, elles échangeaient leurs impressions qui étaient enthousiastes. C'était journellement qu'elles se rendaient visite; il ne leur fallait pas longtemps pour aller de chez l'une chez l'autre; une faible distance sépare la maison Albenque (aujourd'hui Pensionnat Eugénie de Guérin), où se trouvait Eugénie, et l'hôtel de Paulo (aujourd'hui presbytère de Saint-Michel), habité par Louise de Bayne.

Les deux amies conservèrent, toute leur vie, un souvenir profond de cette mission et des missionnaires. Le Père Guyon, en particulier, avec ses « périodes enflammées » qui « roulaient dans Saint-Michel comme des coups de tonnerre », avec « son éloquence qui frappait et atterrissait les pécheurs », avec ses mots à effet, ses comparaisons fortes, sa morale sévère, leur fit une très grande impression. Elles le considérèrent comme un prédicateur et un directeur de conscience hors pair, au point que son nom et quelques-unes de ses maximes revinrent désormais souvent dans leurs lettres. Louise de Bayne ne souffrait pas qu'on le mît en parallèle avec d'autres.

(*) M. Goudelin, reprocha-t-elle un jour à son amie, me fait penser que vous avez oublié M. Guyon et toute son éloquence, ce qui m'afflige et me fait craindre que votre cœur n'aime trop les nouveautés. Pour moi, je serai toujours une admiratrice de ce prédicateur de sept ans. Il me semble l'entendre encore, et les Goudelin et les Deguerri ne diminueront pas mon admiration. (*L. de B. à Eugénie, fév. 1836.*)

Ne nous y trompons pas cependant; Eugénie n'était pas moins une admiratrice fervente du P. Guyon que sa jeune amie de Bayne. Quand elle retourna au Cayla, elle mit le portrait du Père dans sa chambre. Il est incontestable qu'elle gagna beaucoup à l'entendre. Son âme religieuse, qui s'était tant développée pendant la retraite « faite en la quatorzième année de son âge », accentua son progrès spirituel dans la mission de 1829. Il y eut même chez elle, comme en 1819, des exagérations dans la piété; elle observa le carême d'une manière si rigoureuse que sa santé en dépendit. « Je me souviens

trop du carême de la mission qui faillit m'enterrer à Pâques », écrivait-elle deux ans après, le 11 février 1831.

Mais ce n'est pas seulement dans la vie d'Eugénie qu'il faut chercher l'influence du Père Guyon; cette influence se fit sentir dans la direction de ses pensées et jusque dans ses écrits. A plusieurs reprises, Maurice accusa les missionnaires de Gaillac d'être la cause du refroidissement du zèle poétique de sa sœur. Est-ce bien sûr ? Nous l'ignorons. Eugénie en tout cas ne voulut jamais le reconnaître. « Où as-tu vu que les missionnaires me défendaient la poésie ? Il n'y a que moi qui m'en empêche », écrivit-elle sur la lettre de son frère du 29 avril 1833. Quoi qu'il en soit, Eugénie tient du Père Guyon la fermeté des principes qu'elle s'efforça d'inculquer à son frère et à tous ceux sur qui elle exerça une action. La spiritualité qui caractérise ses écrits doit beaucoup aux sermons du puissant orateur et à la direction énergique du saint religieux qu'était le P. Guyon. Elle n'oublia jamais l'insistance qu'il mit à recommander la prière et la persévérance dans la pratique religieuse, pas plus d'ailleurs que la vigueur avec laquelle il condamna la lecture des romans et l'amour exagéré des toilettes. Et elle garda précieusement dans son cœur la maxime de saint Augustin qui fut la dernière parole que le Père lui adressa : « Aimez et faites ce que vous voudrez. »

L'intimité dans laquelle Eugénie et Louise vécurent à l'époque de la mission de Saint-Michel devint plus grande encore pendant l'hiver 1829-1830.

Les sœurs de Maurice étaient allées à Lisle chez leur parente et amie, Lisette de Sainte-Colombe, par qui elles furent « fêtées, flatées, refêtées ». A leur retour, elles s'arrêtèrent à Gaillac. Leur projet était de n'y rester que quelques jours, jusqu'à la fête de Noël. Mais le froid exceptionnel de ce rigoureux hiver, qui fit appeler cette année par les paysans « *l'annado dal frech* » (1), les retint plus qu'elles ne l'avaient pensé. Pendant plusieurs semaines, M. de Guérin n'osa pas rappeler ses filles au Cayla, estimant qu'il y avait danger pour elles à revenir à cheval sur les routes glacées. Au fond, Marie et Eugénie ne furent pas fâchées de ce contretemps; leur piété y trouva son compte, leur amitié aussi. Louise de Bayne, il est vrai, ne venait pas souvent à la maison Albenque qu'elle n'aimait pas et qu'elle appelait *le couvent*, ou même *l'hôtel de l'ennui*, à cause de l'autorité avec laquelle M^{me} de Bellerive gouvernait sa nombreuse famille. Mais Eugénie se rendait souvent chez son amie, soit le matin au sortir de la messe, soit pendant la journée. Quand elle frappait à l'hôtel de Paulo, la porte s'ouvrait toute grande. Louise sautait au cou de son amie, jetait vite au feu une bûche, puis entre-

(1) « L'année du froid. »

prenait avec Eugénie ces conversations amicales, ces entretiens de cœur à cœur qu'elles aimaient tant toutes deux et qu'elles entre-coupaient agréablement de travaux d'aiguille, de petits jeux de société tout en mangeant des pastilles; doux entretiens qui ont laissé maintes traces dans les lettres de l'une et de l'autre. Tout contribua à unir la fille du sous-préfet de Gaillac à l'humble châtelaine du Cayla. Rien ne pourra briser désormais les doux liens que l'amitié venait de tisser d'une trame serrée.

Lorsque « l'hiver glacial » perdit de sa rigueur, au commencement de la seconde quinzaine de janvier, Eugénie reprit le chemin de sa solitude. En quittant son amie, elle s'était engagée à lui écrire, et avait obtenu d'elle, en retour, la promesse d'une visite au Cayla, au printemps, avec les beaux jours.

Les circonstances ne permirent pas à Louise de tenir sa promesse; on ne la vit jamais au Cayla. Mais, par contre, à partir de cette séparation, les deux amies échangèrent, pour le plus grand bonheur des lettres françaises, une correspondance abondante toute remplie des témoignages les plus significatifs de leur admirable amitié.

Sous la date du 1^{er} février 1830, Eugénie envoya à Louise un court billet qui reste le plus ancien témoignage écrit de cette amitié, le premier document connu de cette correspondance. Est-ce vraiment le premier ? Il est permis de se poser la question, car on peut croire difficilement que, depuis le 10 janvier 1828, Eugénie n'ait pas trouvé la moindre occasion pour adresser le plus petit mot à celle qui tenait déjà une si grande place dans son cœur. Ce qui est incontestable, c'est que le billet du 1^{er} février est le premier après la séparation de 1830. Notons qu'il émane d'Eugénie, que c'est à elle par conséquent que revient l'honneur d'avoir inauguré cette correspondance amicale qui devait durer presque jusqu'à la mort de Louise de Bayne.

Ce billet était un simple « signe de vie », une sorte de prélude, une première note destinée à amener l'harmonie, l'appel avant-coureur de l'amitié.

Louise riposta par une lettre longue et charmante. Eugénie la trouva courte, se plut à « l'apprendre par cœur comme une jolie chose », et répondit de la même manière et sur le même ton, en des pages exquises et bien remplies. C'est ainsi qu'elle se laissa entraîner à composer ces grandes lettres qui étonnent et que l'on n'aurait pas l'idée d'écrire de nos jours, lettres in-quarto, « à format de cœur », écho fidèle de toute une vie. Elle écrivait « en long et en large », sans prendre garde au temps qu'elle ne marchandait pas.

La correspondance, tout d'abord bi-mensuelle, devint vite heb-

domadaire. Eugénie rédigeait sa lettre le jeudi et la faisait emporter le lendemain par Alexis Malric, meunier au Cayssié, commissionnaire du Cayla qui se rendait tous les vendredis au marché de Gaillac. Cet Alexis Malric, ce « phénix des meuniers » qui ne fit jamais aller sa meule, était un personnage curieux et pittoresque. On le voyait arriver au Cayla, au moment de son départ pour la petite ville voisine, monté sur un « mulet à sonnettes », comme beaucoup de paysans de la région. Il venait prendre ce qu'on destinait au marché et s'enquérir de ce qu'il fallait en rapporter. Les grands coups de fouet qu'il donnait, les jappements des chiens qu'il provoquait, le tintement des sonnaillles de son mulet signalaient de loin son arrivée. Eugénie courait aussitôt chercher sa lettre à Louise, préparée depuis la veille, mais à laquelle elle ajoutait souvent quelques lignes, — car son cœur avait toujours quelque chose à dire à son amie, — et elle la remettait entre les mains sûres du complaisant commissionnaire. Le muletier n'allait pas vite; un de ces pigeons courriers dont parle la fable aurait été préférable; néanmoins, tout en allant son petit bonhomme de chemin, il parvenait à destination et rapportait fidèlement le soir même la réponse de Louise. Plus tard, les deux amies regretteront cette manière de s'envoyer leurs lettres et se souviendront avec mélancolie des services rendus par le bon mulet.

(*) Combien j'ai du regret de notre mulet du vendredi ! La pauvre bête, quel plaisir c'était pour moi de la voir arriver tous les huit jours avec une de vos lettres ! Si je tenais la liste civile, le bon mulet aurait pension ; il la mérite autant qu'un autre. (*A L. de B.*, 20 août 1835.)

Dans cette correspondance, Louise, la mondaine Louise, rédigeait la chronique des salons et racontait les mille petits événements de Gaillac : mariages, morts, baptêmes, soirées, histoires d'églises et de clochers, tout ce qui captive une jeune fille de dix-huit ans curieuse et intelligente. Bien entendu, les détails sur les toilettes ne manquaient pas. Elle faisait aussi à l'occasion un brin de politique, dont on parlait tant dans les salons de la sous-préfecture en l'année 1830. Tout ce qui sortait de sa plume était joliment troussé, et dénotait, avec beaucoup de cœur, une facilité rare à saisir le côté pittoresque et ridicule des personnes et des choses.

* Ce que c'est que ce monde, chère Eugénie ! On meurt. Le premier jour, ce sont des cris, des désespoirs, des pleurs; le second jour, des pleurs encore, mais moins abondants; et le troisième, pas même un souvenir. Ah ! mon Dieu, que le monde et ses *acolytes* valent peu de chose ! Je vous fais ces réflexions parce que je viens de voir une *héroïne* parée comme un autel et faisant des visites. Quoique bien jeune et presque dans l'enfance, elle a des petites manières, des petits airs, des mines qui prouvent qu'après la première larme qu'elle versa son oeil est resté et restera sec. (*L. de B. à Eugénie*, 10 mars 1830.)

Ces lignes dénotent la finesse de la psychologie de Louise qui a

le don d'observer et le talent de bien narrer. Il y avait plaisir à correspondre avec elle.

Eugénie ne racontait pas moins bien, mais, comme elle vivait dans la solitude, elle ne connaissait guère que les histoires du coin du feu, des champs et des prairies.

(*) Que voulez-vous que je vous dise ?

Quiconque ne sait guère
N'a guère à dire aussi.

Moi, je ne sais rien que ciel et terre, et quel ciel, et quelle terre ! Nous avons en de certains endroits de la neige de deux ans. Nos champs sont aussi boueux que les rues de Gaillac. Aussi gardons-nous notre petit coin de feu que mille petites causeries viennent égayer... Je ne puis pas vous donner des nouvelles ; rien ne passe ici que quelques corbeaux. (*A L. de B.*, 18 fév. 1830.)

Quelquefois, elle relate les faits divers de Cahuzac, la cité voisine : la brouille de M^{me} d'Adhémar avec son beau-frère, un incendie, l'impression produite par les sermons de M. Bories. D'autres fois, elle se contente des incidents mesquins de son village : le mariage de Bessou, la fête de Saint-Médard. Ses récits prennent un peu plus d'ampleur quand elle sort : celle qui n'a presque pas quitté son Cayla est éblouie de ce qu'elle voit.

Pas toujours malheureusement. Dans le voyage qu'elle fait à Cordes au mois d'avril 1830, la beauté de la petite ville lui échappe. Cordes est pourtant jolie sur son monticule isolé, elle est riche en belles maisons, et laisse à ses visiteurs une impression médiévale. Mais cette cité est trop voisine de Cahuzac. Et puis, les parents chez qui Eugénie descend sont des « enragés libéraux », aux opinions politiques et aux convictions religieuses diamétralement opposées aux siennes ; ils lui gâtent si bien le plaisir de sa visite que son attention est principalement attirée par le puits de « cent mètres » au fond duquel, selon la légende, des inquisiteurs furent précipités.

Toulouse, la cité de Clémence Isaure, fut pour Eugénie plus inspiratrice que Cordes. Eugénie avait préparé ce voyage de longue date comme s'il eût été question d'aller au bout du monde. Ses journées se passèrent en courses perpétuelles, en compagnie de sa cousine Coutaud chez qui elle était descendue. Elle fit visite sur visite, promenade sur promenade. La lettre qu'elle écrivit alors à Louise de Bayne est bourrée de détails, elle semble s'appliquer à ne rien oublier. Eugénie parle de ses visites au parc d'artillerie (1), au

(1) L'appréciation que porte M. Charles Géniaux sur la visite d'Eugénie de Guérin au parc d'artillerie de Toulouse nous semble mériter une mise au point. Dans *la Dépêche* de Toulouse du 21 janvier 1925, M. Géniaux a écrit :

« Comment cette chrétienne et cette douce jeune fille qui s'apitoie sur une tourterelle blessée a-t-elle pu écrire des phrases comme celles-ci :

« Nous avons visité le parc d'artillerie de Toulouse, qui est beau à voir. Il y

musée d'histoire naturelle, à la bibliothèque, au Calvaire; elle l'entretient des sermons qu'elle a entendus et des prédicateurs qu'elle se propose d'aller écouter. La fête des Fleurs au Capitole, pour laquelle on lui a obtenu des billets d'entrée, retient spécialement son attention. C'est que, dans cette séance solennelle des Jeux Floraux, un regret se mêlait à ce qu'elle voyait. Le souvenir de ses tentatives poétiques infructueuses remonta à sa mémoire. Que n'aurait-elle pas donné jadis pour être au nombre des heureux lauréats ! Comme son père en aurait été content ! En mai 1830, il ne faut plus y compter. Elle a renoncé à la poésie, et les instances combinées de son père, de Maurice et de Louise, ne la feront pas revenir, pense-t-elle, sur sa résolution.

L'intérêt qu'offre cette lettre de Toulouse fait regretter la perte de plusieurs autres qu'Eugénie écrivit de la même ville à son père et à Maurice. Nous déplorons notamment de ne plus avoir cette dernière qui faisait dire à son frère :

Je suis charmé de ton voyage à Toulouse et de la description que tu m'en donnes. Comme je savais à peu près l'époque où tu devais le faire, mon imagination te suivait dans tes courses, elle t'accompagnait partout pour te servir de cicérone et jouir de ton étonnement et de ton admiration. Toulouse n'est pas une ville indifférente; elle ne vous laisse jamais partir sans quelque souvenir soit de poésie soit d'histoire. (*Maurice à Eugénie, 24 mai 1830.*)

Encore une fois, ce n'est qu'exceptionnellement qu'Eugénie peut écrire de telles lettres. En temps ordinaire, elle vit confinée dans

« avait un tas de bombes qu'on destine à Alger. Vraiment, il y entrerait un soldat « dans chacune. Je leur ai souhaité de faire un bon voyage et beaucoup de mal. « Savez-vous que ces bombes pourraient nous valoir de beaux cachemires des « Indes ? Pauvres Algériennes, nous allons être parées à vos dépens et même aux « nôtres, car, sûrement, chaque châle coûtera bien un soldat. »

Cette monnaie d'échange ne faisait-elle pas déjà pressentir « le matériel humain » ?...

Ainsi, Eugénie est nettement accusée d'insensibilité et de manque de sens chrétien. Mais la conclusion n'est-elle pas forcée ? Cela ne fait aucun doute pour nous.

M. Géniaux a oublié, en citant le texte, une ligne qui change le sens du passage. Après ces mots : « Savez-vous que ces bombes pourraient nous valoir de beaux cachemires des Indes ? », il y a ceci : « C'est ce que nous a promis le colonel qui nous accompagnait ». L'épistolière ne fait que rapporter ce qu'a dit le colonel qui les a accompagnées dans leur visite; ce n'est donc pas son opinion qu'elle exprime.

Si nous cherchons quel est le véritable état d'âme de l'amie de Louise de Bayne, il semble que nous pouvons établir ses sentiments de la manière suivante :

Eugénie est patriote. Elle aime la France; elle est partisan de la plus grande France; elle souhaite à ses armes du succès au moment où commence cette juste guerre qu'est la conquête de l'Algérie. Quoi de plus légitime ? Quant à la réflexion du colonel qui lui a fait les honneurs du parc, loin de la faire sienne, elle la tempère par un cri de pitié où perce toute son âme sensible de femme : « Pauvres Algériennes ! nous allons être parées à vos dépens, et même aux nôtres, car, sûrement, chaque châle coûtera bien un soldat ». Elle est donc loin de faire pressentir l'odieux « matériel humain ». Elle exprime sa pitié pour les malheurs inévitables qui sont le lot de toutes les guerres, même les plus justes.

son castel solitaire, et n'a pour alimenter ses pensées et ses réflexions que des choses de minime importance. Mais son âme ne se trouve pas à l'étroit pour cela; les grandes âmes savent tirer parti de ce qui les environne. L'amie de Louise de Bayne se laisse pénétrer par le charme de la vie de famille et par le sentiment de la nature le plus délicat. Que de passages ne pourrions-nous pas relever !

(*) Maintenant le rossignol, les hirondelles, les fleurs, la verdure, toutes les jolies choses arrivent. Je vous attends. Venez, venez, Louise; nous irons nous asseoir sous le marronnier qui est déjà tout habillé de neuf. (*A L. de B.*, 1^{er} avril 1830.)

Et ceci qui donne une idée de la solitude du Cayla :

(*) Notre campagne est tranquille et déserte comme une église à minuit. On n'entend guère d'autre bruit que celui des poules qui viennent de pondre. (*A L. de B.*, 20 mai 1830.)

C'est par des traits rapides de cette nature, — on les croirait empruntés à M^{me} de Sévigné, — qu'Eugénie prélude à cette magnifique poésie de la nature qui va s'épanouir d'abord dans sa correspondance et un peu plus tard dans son *Journal*.

Quelles que soient les qualités qu'elle manifeste déjà dans sa correspondance avec son amie de Gaillac, Eugénie en est encore à ce que nous pouvons appeler sa première manière. Ce qu'elle écrit est gracieux, frais et exquis, vibrant d'amitié, rempli d'excellentes observations sur la nature et sur les hommes. On dirait cependant que l'épistolière ne possède pas encore dans sa plénitude la vigueur de sa pensée; çà et là seulement, on rencontre de fortes réflexions morales semblables à celles qui seront une des caractéristiques de sa correspondance. Ce n'est pas que déjà Eugénie ne soit une moraliste consommée; les lettres qu'elle adresse à Maurice à cette même époque prouvent qu'elle l'est. Mais il y a de l'habileté dans sa manière de procéder. Louise est encore jeune, un peu volage, gâtée par la vie. Des réflexions morales trop nombreuses, des pensées trop austères risqueraient de l'écarter. Eugénie s'efforce donc avant tout de gagner l'esprit de son amie pour atteindre ensuite son cœur plus aisément, pour avoir une influence plus profonde, pour être capable de mieux la diriger le jour où les épreuves de la vie, en fondant sur elle, risqueraient de l'abattre.

CHAPITRE XI

Rayssac

Louise de Bayne à Albi, en juin 1830. — Son départ pour les Montagnes. — Rayssac, son château et ses habitants. — M. Brandouin. — Etat d'âme de Louise. — Le milieu familial : M. de Bayne, Pulchérie, Léontine et Charles. — Portrait moral de Louise. — Son emploi du temps : lectures, visites, correspondance.

L'heure de l'épreuve n'allait pas tarder à sonner pour Louise de Bayne, au moment où elle s'y attendait le moins.

Au mois de juin 1830, invitée à aller passer quelques jours à la préfecture d'Albi, chez la vicomtesse Decazes, elle s'y rendit de grand cœur et y vécut des journées bien remplies, comme elle les aimait.

* C'est une lettre de poupée, ma chère Mimi, écrivit-elle le 16 juin à son amie Gabrielle de Paulo, mais nous sommes si enfants toutes les deux qu'il faut que tout soit assorti. Je voulais t'écrire tous les jours, mais, ma chère amie, je n'ai pas une minute. Notre vie ici se passe dans une agitation, un mouvement, un fracas, un tourbillon qui m'enchantent, car tu sais que la tranquillité et le calme me feraient mourir mille fois. Depuis le matin jusqu'au soir, ce sont des visites, des promenades, des allées, des venues qui n'en finissent pas. (*L. de B. à Gabrielle de Paulo, 16 juin 1830.*)

Dans sa vie agitée et tourbillonnante, Louise ne négligea pas les choses de Dieu. Elle prit part à la magnifique procession de la Fête-Dieu qui déroula son long cortège dans les rues d'Albi. Elle assista à la bénédiction de la chapelle du Collège que l'on rendait au culte, puis à la réception donnée à cette occasion dans le salon de l'Archevêché.

* Hier au soir, nous fûmes passer la soirée à l'Archevêché. Les douze chanoines sont fort aimables, et je les préfère bien, je t'assure, à une foule d'ennuyeux qui, à force de vouloir être spirituels, font l'effet de l'opium. L'archevêque (1) est charmant, c'est le mot; son esprit n'a que quinze ans. Il est d'une amabilité, d'une douceur, d'une gaieté qui fait qu'on se plaît bien chez lui. J'ai entendu dire à bien des gens qu'il devrait aller à *Saint-Denis*. Je ne suis pas de cet avis. (*Id.*)

Les affaires politiques ne laissèrent point Louise indifférente. Elle suivit avec grand intérêt la bataille électorale dans laquelle se jouait le sort de Charles X et de la Restauration, cette bataille qui passionnait les royalistes et qui fit exprimer à Eugénie le désir, —

(1) M^{gr} Brault, archevêque d'Albi (26 fév. 1823-25 fév. 1833).

que ne désavoueraient pas les féministes de nos jours, — d'avoir à sa disposition une carte d'électeur. Elle apprit aussi avec fierté la prise d'Alger par nos troupes et entendit peut-être le *Te Deum* de la victoire résonner sous les voûtes de Sainte-Cécile. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que, si les royalistes avaient remporté un succès à Albi, dans l'ensemble de la France les élections étaient défavorables à la cause de Charles X ! Un malheur était dans l'air, mais à ce malheur elle ne voulait pas croire.

Quant elle revint à Gaillac, après avoir tant joui à Albi de la vie de société, elle ne se doutait pas que son existence facile était sur le point de prendre fin brusquement.

Au commencement d'août, elle s'apprêtait à aller avec ses sœurs et son frère respirer l'air frais des montagnes de Rayssac lorsqu'on sut en province que les journées de juillet avaient abouti au renversement de Charles X et à l'accession au trône de Louis-Philippe. Le souvenir récent de la grande Révolution, les scènes violentes qui se déroulaient dans les grandes villes de France produisirent un affollement général. A Bordeaux, le préfet avait été maltraité par des manifestants; à Toulouse, le maire, M. de Montbel, ne s'était sauvé de l'émeute que grâce à un déguisement. Qu'allait-il advenir dans le département du Tarn ? Le parti du désordre n'allait-il pas relever la tête ? Les villes semblaient prêtes à se soulever. M. de Bayne, que ses opinions ultra-royalistes semblaient désigner à la colère du peuple, prit peur, et, craignant sérieusement des troubles à Gaillac où les têtes s'échauffent très vite, enjoignit à ses filles de quitter immédiatement la ville et de prendre le chemin des Montagnes. Dans leur empressement à lui obéir elles n'emportèrent que les choses indispensables.

L'adieu que Louise dit alors à Gaillac était presque définitif; elle ne devait y revenir qu'en passant, beaucoup plus tard. Quelques jours après, son père la rejoignit, après avoir été contraint d'abandonner sa place de sous-préfet. Il avait pris la résolution de vivre avec ses enfants dans son château familial, à l'écart de la politique, en attendant une nouvelle restauration légitimiste qu'il estimait prochaine. En réalité, son activité politique était terminée, et, avec elle, la vie agréable que ses filles menaient dans la petite cité gaillacoise. Louise et ses sœurs se trouvèrent enfermées à Rayssac, dont Maurice a fait une description sombre et romantique.

(*) Et maintenant, des monts sauvages
 Au front bleuâtre et nébuleux,
 Un ciel qui n'a que des nuages
 Et pas un rayon pour mes yeux.
 C'est le torrent qui roule et gronde
 Et des menaces de son onde
 Epouvante au loin le vallon;

C'est l'écho que l'écho répète,
C'est le pin qui courbe la tête
Sous les ailes de l'aiglon.

C'est le bruit du rocher qui roule,
C'est la voix sombre des forêts
Semblable à la voix d'une foule
Qui ne s'apaiserait jamais.
C'est un son lointain qui prélude,
C'est l'âme de la solitude
Qui flotte sur l'aile des vents,
Se perd dans les bois solitaires
Et court, le soir, sur les bruyères
Avec de longs gémissements.

(*Rayssac ou la Retraite.*)

Nous ne reprendrons pas ici ce que nous avons écrit sur Rayssac dans l'*Introduction des Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne*. Les guériniens d'aujourd'hui connaissent bien ce village modeste perdu sur les hauts plateaux du Castrais, à 40 kilomètres d'Albi environ, vers le sud-est. De loin en loin, quelques-uns d'entre eux s'y rendent, en esprit de pèlerinage, pour prendre contact avec l'âme des choses, pour y converser avec les ombres aimées de Louise, d'Eugénie, de Maurice, et de tous ceux qui vécurent au château. Les autres, moins favorisés, y vont souvent au moins de désir, car ils n'ignorent plus l'âpre beauté de ce pays, et ils imaginent facilement non seulement la magnificence de la grande allée de tilleuls et de hêtres qui prolonge le château, mais encore la splendeur du vaste panorama que l'on découvre au sommet de Pioch Gardy, décors grandioses dans lesquels l'amitié de Louise de Bayne et d'Eugénie de Guérin a trouvé son plein épanouissement. Les noms de Rayssac et du Cayla sont aujourd'hui inséparables.

Nous ajouterons cependant, à l'intention de ceux qui se sont laissés charmer par l'attachante figure de Louise de Bayne quelques détails historiques sur ses ancêtres. Ils sont le résultat d'un récent dépouillement des archives du château de Rayssac, et de celles des notaires de Paulin déposées à Teillet et à Villefranche-d'Albigeois.

Louise de Bayne était donc la petite-fille du dernier seigneur de Rayssac de Janes.

Janes fut une petite seigneurie située entre le Dadou et le Dadou-net, dans les limites de l'actuelle commune de Rayssac, canton de Labessonnié. De Janes, il ne reste rien sauf le nom donné, peut-être au ^ve siècle, à la paroisse voisine de Saint-Jean. C'est aujourd'hui la métairie du Castelas, blottie au midi d'un grand rocher, à mi-côte, surplombant un couloir du torrentueux Dadou. C'était jadis un point stratégique important qui pouvait empêcher les ennemis venus du Nord de passer et appartenait sans doute à une ligne de défenses le long de cette vallée pour protéger le Castrais. Les Anglais, qui

le gardèrent trois ans, depuis décembre 1381, « tenaient ceux de Castres dans une continuelle inquiétude ». (BARBAZA, *Annales de la ville de Castres*, p. 151.)

En 1492, le castrum de Janes formait une enceinte contenant, outre le château, une agglomération d'une dizaine de maisons où les principaux habitants se réfugiaient en cas de danger; une de ces maisons servait d'église (1).

Vers 1550, le roi de France vendit la juridiction de Janes, Arifat et Montcouyoul, à noble Antoine de Bonaydé qui, le 3 mars 1552, revendit Janes à Pierre Milhau, prêtre de Saint-Jean de Janes, qui, devenu curé de la paroisse de Saint-Martin des Pruines, vint se fixer à Rayssac.

Il y aurait un curieux portrait à tracer de ce Pierre Milhau, curé et seigneur, sorte de nouveau riche qui chercha à renter ses neveux, à bien doter et bien marier ses nièces (2).

Héritier universel de son oncle Guillaume Milhau (3 mars 1542) et de son grand'oncle Jacques Milhau, anciens curés de Saint-Jean de Janes, Pierre Milhau passait pour très riche. Le 19 octobre 1562, une bande de protestants armés, commandés par les capitaines Lamane et Odet Graillet, dit la Quenouille, survint à Rayssac, tua Pierre Milhau dans sa demeure d'un coup d'arquebuse et pilla son château (3).

(1) Le castrum de Janes, plusieurs fois tombé entre les mains des Protestants, fut pris en 1628, par Pujol de Latapie, capitaine des catholiques, qu'une chronique représente comme « un des meilleurs pétardiés de France, n'ayant jamais chargé et posé un pétard qui n'eût fait son effet. » Voir : *Le capitaine Pujol, chef des catholiques*, par L. B. *Albia Christiana*, 1897, p. 169. Voir aussi la *Chronique de Languedoc*, 1878, p. 74 où l'on dit à propos de la prise de Mazamet en 1628 : « Il a été oublié dans l'ordre de ce discours la prise de Castelas de James (sic) et Chateaufort par M. le prince [de Condé], L'Albière [Pierre Delhom, Sieur de l'Albière] y commandant pour les rebelles. »

(2) Pierre Milhau eut trois neveux et trois nièces, enfants de son frère Jean, pauvre marchand de Milhau en Rouergue : Marguerite, Anthonie et Marthe.

Marguerite épousa Guillaume Brandouin, fils de notaire, et notaire lui-même plus tard à Saint-Pierre de Trivisy, ancêtre de ce Maurice Brandouin dont il est question dans la correspondance d'Eugénie de Guérin.

Anthonie devint la femme de Jean Holm (ou Delhom), riche marchand de fer de la mouline ferrière de Janes.

Marthe, troisième nièce de Pierre Milhau, était à peine âgée de 6 à 7 ans quand son oncle, le 12 avril 1558, lui donna la moitié de tous ses biens, sans toutefois toucher aux legs faits à ses sœurs aînées, à condition qu'elle épouserait Gabriel Sabatier, fils de Bertrand, conseiller et procureur du roi au parlement de Toulouse. Si le mariage ne se faisait pas par la faute de Marthe, le tiers des biens donnés à celle-ci resterait à Gabriel Sabatier. Au dire des témoins, Pierre Milhau se frottait les mains de joie en pensant qu'il faisait entrer sa nièce dans une grande maison, et la petite fut envoyée dans sa future famille pour s'y former aux belles manières. Quatre ans après, la mort tragique de l'oncle mit le désarroi dans ses affaires. Sabatier, qui, dans ce mariage, voyait surtout une bonne affaire, n'en voulut plus. Il ne lui fut pas difficile de dégoûter la jeune enfant de dix ans qui fut reprise par son père. Elle devait épouser Jean Pomié, marchand d'Espérausses, un protestant, et causa de gros ennuis à la succession de son oncle de 1571 à 1590, et même plus tard.

(3) Il semble que le désir du pillage n'ait pas été le seul motif qui ait guidé cette bande de protestants contre Rayssac, puisqu'ils massacrèrent, en même temps que Pierre Milhau, son vicaire, Pierre Carcenac.

La mort violente de Pierre Milhau entraîna la dilapidation de sa succession. Quant à la seigneurie, elle passa par héritage entre les mains de son plus jeune neveu, François, qui épousa, le 25 mars 1587, Delphine de Mauriac, de Montlaur, et mourut l'année suivante.

François eut une fille posthume, Eléonore, qui se maria, en février 1589, avec Nicolas Barbe, né à Montpellier le 2 septembre 1558, intendait apprécié du vicomte de Paulin (1).

La situation très obérée des biens de sa femme ne découragea pas Barbe. Passablement bretteur, « caut et rusé », et procédurier très retors, il remit les affaires familiales en bonne posture. C'est en vue de les mieux assurer qu'il accorda la main de sa fille, Eléonore, le 5 avril 1621, à César de Bayne, sieur de la Valette, second fils de Charles de Bayne, seigneur d'Escroux et de Berlats. César de Bayne devint ainsi le fondateur de la branche des de Bayne de Rayssac.

D'après une généalogie conservée dans la famille, les de Bayne étaient vassaux des comtes de Provence pour le fief de Saint-Céré, auquel on donna depuis le nom de Bayne. Dans les preuves de noblesse, produites en 1668, il est mentionné que « de Bayne est sorti d'Arles en Provence, où il y en a encore qui vivent noblement et avec splendeur ». Un membre de cette famille, noble Augustin de Bayne, s'était marié en 1242 avec l'héritière d'Escroux.

C'est donc par le mariage que les de Bayne se fixèrent d'Arles à Escroux, d'Escroux à Rayssac, comme, un siècle auparavant, les Guérin étaient venus au Cayla. Plusieurs d'entre eux se distinguèrent aux armées : tel Jonathan, sieur de la Bessière, l'illustration de la famille, qui fut colonel commandant un régiment de cavalerie, mestre de camp, brigadier des armées du roi, commandant de Puymérol en Guyenne, avec une pension de 2000 livres, chevalier de Saint-Louis. Mais, tandis que les Guérin étaient catholiques, les de Bayne appartenaient à la religion réformée à laquelle ils demeurèrent attachés jusqu'au second tiers du XVII^e siècle, avant la Révocation de l'Edit de Nantes (2).

Les seigneurs de Rayssac, comme ceux du Cayla, ne furent jamais très riches. C'étaient des gentilshommes campagnards, vivant du produit de leurs terres, des droits seigneuriaux et autres rentes. Les terres sont pauvres et de peu de revenus sur les hauts plateaux du Castrais.

Dans certaines circonstances, ils eurent à souffrir de la morgue de

(1) Ils eurent sept enfants. Nicolas de Barbe notait l'état de la lune au moment de leur conception et de leur naissance.

« L'an mil VI c. et la veillée du vendredi II^e de novembre, ma filhie Eléonor est née dans le II^e jour du dernier quartier de la lune dudit mois. Et conçue dans le III^e ou IIII^e jour du quartier de la pleine lune. »

(2) Ce fut Louis de Bayne qui adjura le protestantisme, à la grande colère de son père Nicolas, protestant militant.

leurs hauts et puissants voisins. On raconte qu'un ancêtre de Louise s'étant cru obligé d'inviter le marquis de Malausc, seigneur de Lacaze, parce qu'il avait été lui-même reçu chez lui, le marquis ne se fit pas répéter deux fois l'invitation qui lui faisait espérer d'intéressantes parties de chasse. Il se rendit à Rayssac avec sa domesticité, ses chevaux et ses chiens et y demeura si longtemps que le pauvre châtelain finit par trouver son hôte encombrant. Lorsqu'il le lui fit comprendre, Malausc répliqua :

Aco t'apprendra
A boulé égala
Moussu de Malauso
Qué tout pot amai gaousu (1).

Si la fortune des de Bayne n'égalait pas celle de certains autres seigneurs de la montagne castraise, ils n'en avaient pas moins une âme grande, énergique, laborieuse. L'antique noblesse de leur maison, — le premier document écrit que l'on possède est du ^{xiii}^e siècle, — ne les fit pas reculer devant l'humble travail de chaque jour. Ils ne se contentèrent pas de l'exploitation de leur domaine. Louis de Bayne (1652-1713) fut un innovateur. Ne fallait-il pas s'industrier pour faire vivre ses treize enfants ? En 1703, il acquit une verrerie, qu'en 1644 David de Riols avait établie au fond du bois de Vermas, près du Dadou; en 1704, il créa même la « papeterie du Languedoc », et les deux usines fonctionnèrent jusqu'à la Révolution (2). En sorte que

(1) « Ceci t'apprendra — A vouloir égaler — Monsieur de Malausc — Qui tout peut et tout ose. »

(2) Nous ne pouvons passer sous silence que, pendant la Révolution, les habitants de Rayssac se montrèrent favorables aux institutions nouvelles et s'insurgèrent contre leurs seigneurs.

Le 23 août 1792, dix habitants de la commune refusèrent à l'ancien seigneur, qui les fit citer devant le juge de paix de Saint-Pierre de Trivisy, de payer les droits de censive, tasque et autres droits pour l'année 1791. Ils demandèrent que les droits fussent compensés par les corvées exigées au delà du droit commun par « de Bayne et ses auteurs »..., corvées exigées à discrétion de tous les Rayssaguais, tant de ceux ayant bœufs et charrettes que des simples journaliers : les premiers, employés à porter à la ville d'Albi, lorsqu'ils passaient les hivers à Albi, toutes les provisions nécessaires en blé, vin, bois de chauffage et charbon; les seconds, employés à faucher leurs prés, apprêter les foin, à moissonner leurs récoltes et à dépiquer leurs grains; services non volontaires, mais exigés de la façon la plus absolue. Sur l'ordre de partir porté par un garde ou un domestique du château, le laboureur quittait son travail ou sa charrue et le journalier sa maison pour courir où on l'envoyait. Ce n'était pas une journée ou un voyage qu'on demandait dans l'année, mais le plus souvent cinq ou six, et parmi ces voyages les plus coûteux et les plus longs étaient ceux d'Albi. Si le laboureur n'était pas muni de bestiaux capables de traîner les poids considérables dont on faisait charger sa charrette, il était obligé d'aller chercher et payer un autre charretier qu'il mettait à sa place, au prix souvent de 8 ou 9 livres. Ils ont souffert les plus grands dommages et toutes les exactions par la perte du temps qu'ils n'ont pu donner à leurs travaux, le dommage et souvent la perte de leurs bestiaux et de leurs charrettes, et le prétendu service qu'on dit leur avoir été rendu en compensation de tant de pertes se réduit, pour quelques-uns, à des amendes considérables infligées pour avoir tenté de tuer un lièvre ou pêché quelque peu de poisson dans la rivière.

Cette plainte est exagérée. Les de Bayne se montrèrent bons pour les paysans. Elle vient de gens irrités. Mais cela explique l'antipathie du peuple en général contre ses seigneurs et le délire de la nuit du 4 août.

le château de Rayssac, modeste, mais robuste, comme ceux qui l'avaient habité, se trouva prêt à accueillir, en 1830, à l'heure de la tourmente politique qui la rejetait loin des villes, celle qui devait devenir la gloire la plus pure de la lignée des de Bayne.

Louise de Bayne se trouva cependant désorientée, lorsqu'elle comprit, après avoir été subitement transplantée à Rayssac, que son séjour menaçait de se prolonger indéfiniment. Passe encore d'habiter Rayssac pendant la belle saison, quand le soleil donne à toutes choses un air de fête et de poésie, quand la montagne est fraîche et riante et que les promenades sont agréables, quand les châteaux des environs bourdonnent d'une société jeune et joyeuse comme des ruches pleines. Mais quoi de plus ennuyeux et de plus énervant que de s'y voir fixé à jamais ! Pour se claquemurer dans un vieux château, éloigné de partout, y vivre en dehors des commodités et des plaisirs de la ville, y passer des mois et des mois au milieu des brouillards et des frimas sans mettre le pied dehors, sans goûter d'autres distraction que de regarder derrière une fenêtre la neige « tomber à pleins nuages », il faut avoir une nature solidement trempée, une âme forte faite pour la solitude. Louise de Bayne ne possédait pas cette âme. Ses dispositions, son éducation, toute son existence antérieure la portaient au contraire à vivre d'une vie de société. Aussi ne tarda-t-elle pas à s'ennuyer dans ses montagnes. Rayssac lui produisit l'effet d'une prison; elle s'y considéra comme en exil. Les courtes descriptions qu'elle en a tracées sont pessimistes et sombres, peu engageantes. « Des montagnes, écrit-elle un jour, des brouillards, des habitants noirs comme des corbeaux. »

Les habitants de Rayssac, parmi lesquels elle était obligée de vivre, lui étaient d'une compagnie peu agréable. Chez eux, elle appréciait, il est vrai, la fidélité au vrai Roi.

*« Je n'ai pas vu de peuple plus dévoué aux Bourbons que notre peuple montagnard... Ils s'occupent beaucoup de la politique et comprennent parfaitement tout ce qu'on leur en dit. Ah ! que l'esprit malin a bien de la besogne ! C'est une droiture, une bonhomie, une simplicité, un amour du *vrai Roi* qui est extraordinaire. (*L. de B. à Marie de Guérin, sept. 1830.*)

Elle vantait aussi leur esprit religieux qui l'édifiait.

* Ici.... tout le monde est tranquille, prie dévotement, récite le chapelet avec dévotion, aime la Madone.

Mais sa nature affinée ne pouvait supporter la rudesse de leurs manières. Son premier contact avec les paysans fut très pénible.

(*) Nous eûmes, ce jour-là, M. Brandouin et quelques voisins ennuyeux qui croient de la première politesse de garder leur chapeau sur la tête, d'avoir les manches retroussées et de montrer au grand jour une face ronde, rouge, rubiconde, et, tout près de leur menton, un jabot bien

empesé, bien bleu, se croyant obligés de dire : « Sans façons; point d'offense; mon épouse jouit d'un bon embonpoint; je me porte comme toujours; je viens manger la soupe; le temps est superbe pour la botte; ceci est bien apprêté, c'est bon; c'est votre cadette ? Elle s'est faite bien grande; votre aînée est gentille comme un sou. » Enfin, ma chère, il y a pour ces sortes de gens un dictionnaire fait exprès. Ce sont de ces tournures de phrases et de ces réponses à faire rire un mort. Mais on y est habitué ici, où tout ce qui est monsieur est élevé de même. Ils croiraient se déshonorer en étant naturels; aussi, sont-ils empesés comme leurs jabots. (*L. de B. à Eugénie, 15 nov. 1833.*)

Au fait, parmi ceux qui fréquentaient Rayssac, les originaux ne manquaient pas. Citons, entre autres, M. Xiste Enjalbert, — il prononçait son nom *Injalbert*, — riche paysan de Castaniès, maire de la commune de Montcouyoul (1), « le plus grand nez du pays », qui s'imaginait régaler ses visiteurs en leur donnant du fromage arrosé avec une liqueur à la rose de sa fabrication.

Mais le plus original, le plus bizarre, le plus fou, était M. Brandouin.

(*) Il vous reste à voir encore un autre original, toujours de nos voisins. Qui n'a pas vu celui-là n'a rien vu. Il est très petit, plein de vivacité, petite perruque blonde, petits yeux pétillants qui parlent autant que sa langue. Il attaque, il se défend avec une promptitude extraordinaire; il fait tout, il a tout vu, c'est un puits de science. Dans une visite de demi-heure, il trouva le moyen de nous parler de Romulus, de Figaro, de La Fontaine, de Racine, de Talma, de Machiavel, de Cicéron, de M. Guyon; enfin, ma chère amie, tous les grands hommes furent ressuscités par lui. Puis, il m'apprit que M. Pointu avait inventé les aiguilles et mille autres farces de ce genre-là. (*L. de B. à Eugénie, vers le 3 nov. 1830.*)

M. Brandouin descendait d'une ancienne famille de notaires du Garriguet. Il habitait « une chaumière » au fond du ravin que baigne le Dadounet et se prévalait d'un ancien cousinage avec la famille de Bayne pour venir souvent à Rayssac. Ses extravagances dépassaient souvent la mesure. Ne s'avisait-il pas un jour, pour manifester ses sentiments légitimistes, de paraître à l'église avec une calotte de vieux chapeau de paille sur lequel il avait cousu une cocarde d'argent ? Les dévotes les plus rigides en eurent des distractions. Quand Louise le voyait poindre au fond de la grande allée, monté sur un cheval étique, frère de Rossinante, à qui l'on aurait donné cent ans de dimanches et qui ne savait que *jeûner et marcher*, son visage se déridait. Louise lui avait donné les surnoms de *chevalier au sac*, de *chevalier bride-raison*. Il se piquait de poésie, composait à la volée de mauvais vers qu'Eugénie appela la poésie brandouine. Il parlait surtout de ses malheurs conjugaux, de la brouille avec sa femme « qu'il avait traînée par les cheveux, non pas depuis la chambre d'en haut jusqu'au bas, mais seulement de

(1) Aujourd'hui Montroc. Le nom de Montcouyoul a été trouvé trop vulgaire.

la salle-à-manger à la porte ». Depuis lors, sa vie s'écoulait de procès en procès, ce qui ne l'empêchait pas de forger de grands rêves. A la fin de 1838, on le trouva mort chez lui. Il laissait pour tout héritage « des papiers barbouillés de fatras, quelques prises de tabac et trente sous à demi rouillés ». Sa jument, Blanche, qu'il avait promise à la comtesse Pulchérie, était morte de faim quelques jours auparavant.

Si de tels personnages avaient le don d'égayer Louise de Bayne, ils ne lui faisaient pas oublier qu'elle était comme en exil à Rayssac.

Aussi, quand parfois elle se dit résignée, ne la croyez pas, ou du moins ne la croyez qu'à demi. Toute sa nature proteste intérieurement; elle trépigne contre le mauvais sort qui l'éloigne de la ville et la fixe à ses rochers. Ne la croyez pas davantage quand, par hasard, elle prend la défense de Rayssac contre des Gaillacois qui sont venus lui rendre visite et qui ont jugé « les rochers noirs comme de la poix, et la montagne haute comme le pic de Ténériffe ». Elle défend son pays faiblement, par point d'honneur plutôt que par conviction.

Pour connaître les vrais sentiments de Louise et son véritable état d'âme peu de temps après son arrivée à Rayssac, on doit s'en rapporter à une lettre dont Eugénie de Guérin nous a conservé le résumé.

(*) Ces jours-ci en paperassant, j'ai fait rencontre d'une lettre de vous qui date de votre amitié naissante. Je l'ai notée pour ne pas la confondre et la revoir de temps en temps comme le premier chapitre de votre belle amitié.....

Cette petite merveille est du 8 septembre 1830, peu après votre arrivée à Rayssac. Vous m'y parlez de mille choses, de mille souvenirs, de mille idées. Dieu, quelle âme alors que la vôtre! Que d'agitations, que d'ennuis, que d'impatiences, que de fureurs contre Philippe... et certains hommes! Tout vous pénètre : Dieu, le monde, la politique. On vous voit passer des regrets à la prière, de la prière au monde, aux révolutions, à nos malheurs. Vous trépignez sur les fourbes, sur les faibles, sur les méchants, puis tout à coup vous revenez à moi et vous êtes charmante de calme et de douceur. (*A L. de B., 2 juil. 1835.*)

Ce même dépit et cette même irritation se retrouvent dans un certain nombre de lettres de Louise à cette époque. Eugénie lui dit un jour comment elle se représente Rayssac et lui demande si l'image qu'elle s'en fait est exacte.

(*) Elle [*mon imagination*] vient vous visiter bien souvent. Il me semble que votre château est dans un vallon, entouré de grands bois noirs, vieux, sombres comme la Grésigne. L'église est au levant, attenant au château; et puis je vois de la neige, et des corbeaux comme des feuilles dans les bois. Est-ce cela ? (*A L. de B., 31 janv. 1831.*)

A cette question, Louise répondit :

(*) Que voulez-vous que je vous dise de mon *pays noir*? Rien de fort gai. Tout y est sombre et triste. Malgré le mois d'avril, l'hiver est pres-

que revenu; il ne peut pas se décider à nous faire ses adieux. J'ai bien peur qu'au mois de mai, au lieu de roses, nous ne voyions des boules de neige. Aussi, ma chère amie, je ne vous engage pas à venir encore, vous vous ennuierez. Que faire ici quand on ne peut pas sortir ? On bâille, on tourne, retourne; on va cent fois derrière les vitres pour voir si le soleil arrive. Rien n'est si triste, si sombre que ces jours de dedans; je ne suis pas faite pour être religieuse. (*L. de B. à Eugénie, 7 avril 1831*)

Au fond, même à cette époque, la fille de l'ancien sous-préfet de Gaillac ne s'est point habituée à sa nouvelle vie. Pauvre Louise ! Qui la consolera dans ses peines, qui apportera un peu de bonheur à son cœur ulcéré, qui changera son stoïcisme apparent en résignation vraie, qui lui rendra dans son exil la gaieté d'autrefois ?

En cette occurrence, sa consolatrice par excellence fut Eugénie. Dès le lendemain de la tourmente qui avait vu s'envoler tant de rêves, celle qui sut écrire en 1836 : « Le malheur est le moment des amis » se pencha avec pitié sur le cœur brisé de son amie. Comprenant ce que Dieu réclamait d'elle en mettant sur sa route une âme désespérée, elle entrevit qu'à côté de la mission de sœur qu'elle remplissait auprès de Maurice, elle devait s'acquitter d'une mission d'amie auprès de Louise de Bayne.

Aussi s'appliqua-t-elle tout aussitôt à inspirer, avec d'infinis ménagements, de l'énergie et du calme à l'âme irritée de Louise. Pour mieux gagner sa confiance, elle lui exprima d'abord la part qu'elle prenait à ses peines et à ses regrets. Puis, elle se mit directement à l'œuvre.

Encourageant les moindres efforts de volonté de son amie, elle la félicite de se faire maîtresse d'école et catéchiste volontaire de Mélanie Villeneuve, la supplie de prendre au plus vite un confesseur et un directeur de conscience, de « ne pas laisser son âme orpheline », et lui donne des conseils pour ce choix délicat. Elle essaie de lui inspirer le goût de la campagne, de la vie qu'on y mène, en racontant par le menu ce qui se fait au Cayla.

Son récit veut dire : « Agissez comme moi et vous trouverez le bonheur qui vous manque. » Bien entendu, elle ne le dit pas, elle laisse à son amie le soin de le conclure, mais la conclusion ressort clairement de ce qu'elle écrit. Enfin, comprenant qu'un cœur épris du monde, comme l'est celui de Louise de Bayne, ne peut s'en détacher que progressivement, elle lui raconte, pour la distraire au milieu de sa solitude, ce qu'elle sait des événements de Gaillac et de la plaine.

L'influence d'Eugénie ne tarda pas à produire des effets apaisants. En peu de temps, une transformation marquée se fit sentir en Louise, qui se résigna à son sort et s'habitua à sa nouvelle existence.

Comme cette existence fut avant tout familiale, il importe, pour bien s'en rendre compte, de faire plus ample connaissance avec les

divers membres qui composent la famille de Louise. Les uns et les autres ne manquent pas de caractère.

Son père, René-Louis-Marie de Bayne, après la fin de sa carrière administrative, vit modestement dans son château, au milieu de ses enfants, aimé de ceux qui l'approchent. Son caractère noble lui fait supporter sans se plaindre le demi-exil auquel les circonstances l'ont condamné. Il ne quitte Rayssac que de loin en loin pour rendre visite à des familles amies, évitant d'ailleurs avec soin celles qui donnent des gages au nouveau régime. Les nouvelles autorités administratives du département le considèrent comme suspect. Peu s'en faut qu'elles ne le traitent comme tel et que le nouveau sous-préfet de Castres, « un fureteur », n'ordonne des perquisitions à Rayssac, ce qu'il aurait fait si le château n'avait pas été si éloigné.

M. de Bayne est un homme instruit qui se tient au courant du mouvement général des idées. Il se plaît à récapituler de temps en temps, dans sa correspondance avec ses amis, les principaux événements religieux ou politiques de la France et du monde. Avec cette ténacité et cette illusion dont beaucoup de nobles firent preuve alors, il espère que le succès de Louis-Philippe sera passager, que la cause légitimiste triomphera, que le duc de Bordeaux, Henri V, montera enfin sur le trône, et il n'a pas de plus grande joie que de voir ses enfants partager sa conviction.

Cet attachement à la branche aînée des Bourbons ne l'empêche pas de se proclamer l'admirateur de Lamennais, d'être un abonné fidèle, un lecteur assidu de *l'Avenir*, bien que l'on fasse, dans les milieux légitimistes, à *l'Avenir* « le reproche d'oubli ». M. de Bayne voit dans ce journal un effort sincère pour concilier l'ordre et la liberté. Quand *l'Avenir* cesse de paraître, le père de Louise en éprouve une douloureuse surprise et ne peut s'en consoler qu'en relisant les numéros anciens.

Rélué dans son domaine, il ouvre bien volontiers son château à tous ceux qui portent un nom ami. Son hospitalité est facile et large. Sa conversation est sérieuse, trop sérieuse même au gré de sa fille Louise, mais avec les paysans elle sait se mettre à leur portée, elle devient familière et simple; ceux-ci le trouvent *caquétaïré et pla risén* [bavard et bien souriant].

En quelques mots, M. de Bayne est le type parfait de ces gentilshommes modestes, distingués, fidèles à la Restauration, que la Révolution de Juillet a écartés des affaires publiques (1).

(1) Eugénie a écrit de lui un bel éloge le jour où elle apprit sa mort : « Une belle âme de plus pour le ciel. Il avait une foi débordante, il trempait tout de Dieu. Homme rare aussi pour les qualités du cœur. Il savait être ami aux dépens de ses intérêts. Sa fortune s'est ressentie de son dévouement à plus d'une infortune. (Journal, 7 juin 1838.)

Sa fille aînée, Pulchérie, tient beaucoup de lui. Elle a du tempérament et de la race. On peut, sans se tromper, se la représenter comme une demoiselle d'Ancien Régime survivant à la Révolution, très attachée aux institutions et aux usages d'autrefois. Sa vertu dominante est le dévouement à sa famille pour laquelle elle se sacrifie jusqu'à l'abnégation. Elle aurait pu s'établir richement dans le monde, ses goûts personnels la portaient au mariage; elle accepta pourtant sans murmure d'être agrégée par son père au chapitre des chanoinesse de Munich. Si l'on en croit des personnes qui l'ont intimement connue, cette agrégation se fit à son insu. On dit aussi que lorsque M. de Bayne, tout ayant été réglé, se rendit dans la chambre de sa fille pour la saluer du titre de comtesse auquel sa qualité de chanoinesse lui donnait droit désormais, Pulchérie crut qu'il s'agissait d'un mariage. Il fallut la détromper. Elle en fut d'abord stupéfaite, mais, son esprit d'obéissance parfaite prenant vite le dessus, elle se résigna à la décision paternelle et accepta le célibat. Elle se montra même glorieuse de ce qui lui advenait, car le chapitre de Munich était *le plus fort d'Europe*, c'est-à-dire celui qui exigeait le plus de quartiers de noblesse. A dater de ce jour, Pulchérie s'effaça du monde. Le temps qu'elle ne donnait pas à sa famille, elle le consacrait à travailler pour les pauvres. Quand elle allait en visite chez des amis, on la voyait portant un bonnet noir garni de dentelles et une petite pèlerine sur laquelle brillait la croix de chanoinesse. Elle faisait la révérence comme à la cour.

Dans sa famille, elle mit tous ses soins à remplacer sa mère et à jouer le rôle de maîtresse de maison. Rien ne se faisait que par son ordre et avec son consentement. Avant d'entreprendre quoi que ce fût, on lui demandait conseil; et ses avis, toujours dictés par l'intérêt de tous, exerçaient une influence prépondérante sur son père. Elle veilla avec la plus grande attention sur l'éducation de son frère et de ses sœurs, plus spécialement sur celle de Louise, sa filleule, dont le caractère ardent et impétueux l'inquiétait. Sa direction était sévère; il ne fallait pas plaisanter avec elle. Douée d'une piété solide, d'une volonté ferme, d'un caractère autoritaire, Pulchérie se montrait aussi rigide pour les autres que pour elle-même. On l'estimait, on la respectait, on la craignait, plus qu'on ne l'aimait. Louise n'osait lui ouvrir son cœur qu'à demi. Le joli projet qu'elle forma un jour d'aller au Cayla sans mentor pour amener ensuite Eugénie à Rayssac fut arrêté par un seul mot de la terrible comtesse, celui d'*enfantillage*. « Que voulez-vous que je dise après cela ? Je me tus. » Cela n'empêchait pas Louise d'être profondément attachée à son aînée; volontiers elle reconnaissait ce dont elle lui était redevable.

* Sans elle, j'aurais mille défauts qui commençaient à poindre. Mais, comme un habile jardinier, elle a arraché la mauvaise herbe, et je les

ai de moins. Enfin, sans elle, je serais probablement pétrie de défauts et de mauvaises qualités, je serais, en deux mots, la *perfection des imperfections*. (L. de B. à Eugénie, 4 mars 1832.)

Eugénie, qui savait ce que son amie devait à sa sœur, ne cessait de lui recommander de témoigner une confiance entière à l'*excellente Pulchérie*.

Près de la Comtesse, Léontine paraît un personnage de second plan, pâle et effacé. Sa douce figure, son air calme émergent à peine de la pénombre. Dans la correspondance de Louise et d'Eugénie son nom revient peu souvent, presque toujours d'ailleurs uni à celui de Pulchérie. C'est celle à qui l'on envoie seulement un gracieux bonjour et des amitiés affectueuses. La nature l'avait pourtant bien douée. Fraîche et jolie, c'était la plus belle des trois demoiselles de Bayne, un vrai visage de Madone. L'idée qu'elle fit prévaloir de numérotter les lettres de Louise et d'Eugénie montre qu'elle ne manquait pas de sens pratique. Elle savait aussi animer une conversation. Eugénie l'appelait « l'abeille », à cause des plaisanteries dont elle cribla Maurice qui s'enthousiasmait devant elle pour Lucrétia Davidson. Son esprit religieux la portait à aller suivre les missions et retraites qui se donnaient dans les environs; elle se plaisait à se rendre à Oulias, « le saint couvent des montagnes », alors dans toute la ferveur des commencements. Signalons encore qu'après avoir manifesté une humeur voyageuse nettement marquée, Léontine se fixa à Rayssac, au point qu'il était presque impossible de la déterminer à en sortir. Effacement volontaire. A l'exemple de Pulchérie, elle se sacrifiait pour sa famille.

D'un relief plus accusé que Léontine, Charles de Bayne joue à Rayssac à peu près le même rôle qu'Erembert au Cayla. C'est sur lui que repose l'espoir des siens; c'est lui qui est destiné à faire souche à Rayssac et à perpétuer le nom de la famille. Il partage donc avec son père le soin du domaine, s'occupe des métairies, veille sur les récoltes. « Agriculteur zélé », il se lamente de voir que le mauvais temps, les brouillards, le froid qui s'attarde, ne lui permettent pas de couper ses foins et font dépérir ses blés. Mais l'exploitation des terres ne suffit pas à sa jeunesse. On le sent tout entier à la joie de vivre. Bien qu'il soit, par tradition familiale, légitimiste bon teint et dévoué à la branche royale déchue, les malheurs du temps le préoccupent assez peu. Par nature, il éprouve le besoin de bruit et de distractions. Il adore la chasse et, comme il n'aime pas à chasser seul, il entraîne dans son château des Montagnes, pour d'interminables parties, ses amis de Gaillac qu'il charme par son entrain et sa belle humeur. Il les accompagne volontiers dans la plaine pour prendre part aux fêtes et soirées que

l'on donne dans les salons de Gaillac, de Lisle ou de Castres. Sa compagnie est agréable, sa nature douce et affable. Il fait bon vivre près de lui.

Dans ce milieu familial, si divers et si intéressant, Louise de Bayne occupe une place à part.

Nous connaissons déjà suffisamment ses traits physiques. Son séjour à Rayssac ne la change pas. Nous pouvons nous la représenter en robe bleue, avec des yeux couleur d'acier, — comme tous ceux de sa famille, — avec une voix suave et douce, des mouvements pleins de souplesse et de grâce, un air tantôt vif et rieur, tantôt mélancolique et sentimental. En elle, le regard attire principalement l'attention.

Quel regard ! écrit un jour Eugénie. Je voudrais qu'il fût tombé sur Raphaël. Que serait-ce ? Moi, j'en ai dans l'âme un tableau charmant. (*A Maurice*, 6 sept. 1836.)

Evidemment, le charme prenant de ce regard vient de l'âme dont il est l'expression. L'âme de Louise est, en effet, de qualité supérieure, d'une nature riche et débordante de vie, frémissante de sensibilité.

Par suite d'un manque de compréhension, qui ne doit pas surprendre outre mesure tant ce défaut est ordinaire, beaucoup de ceux qui ont parlé de Louise (1) ont vu et ont décrit ce qui était en elle excessif et exagéré : son amour du monde, ses malices, l'exubérance de sa vie. Frappés par les apparences, ils ont brossé son portrait avec ces quelques traits, et ont porté une appréciation d'ensemble sommaire, superficielle, un jugement inexact par conséquent, parce qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'aux sources de sa vie morale. Louise, en réalité, est plus complexe, meilleure aussi et plus grande que cela.

Oui, sans doute, elle aime le monde et ses tourbillons.

* Le bruit, le mouvement, l'agitation, le tourbillon, le fracas, le monde me sont nécessaires, au lieu que le calme, la solitude, la tranquillité me feraient mourir mille fois. (*L. de B. à Marie de Guérin*, 21 avril 1830.)

Elle se sent d'autant plus éprise de lui qu'à Rayssac elle en est privée.

* Ce pauvre monde ! Voilà que j'en suis bien loin à présent. Je lui conserve cependant quelques souvenirs, et probablement que, si les événements qui viennent de se passer n'avaient pas eu lieu, j'aurais attendu qu'il me quittât avant d'être la première à lui faire mon adieu. (*L. de B. à Eugénie*, 12 déc. 1830.)

(1) La première étude assez étendue qui ait été publiée sur Louise de Bayne nous paraît être celle de M. l'abbé Lacoste : *Diversités extraites d'un Cahier bleu*, pp. 59-78. Il y insiste trop sur les malices de la jeune fille.

Oui, encore, elle est malicieuse, et grandement malicieuse. Eugénie ne cesse de la réprimander sur ce point.

(*) Méchante : toujours des malices vous échappent; cela vous est aussi naturel que la respiration. (A L. de B., 19 mars 1830.)

Oui, enfin, elle est d'une vie exubérante qui la rend très mobile dans ses sentiments et la fait passer quelquefois d'un extrême à l'autre avec une rapidité vraiment étonnante.

(*) M. Amalric est venu me voir ce matin. Cette fois-ci je n'ai point fait la paresseuse et la négligente. A huit heures du matin, j'ai vite galoppé au parloir, — de la franchise! — un peu troublée, un peu agitée; j'avais un assez gros paquet à lui porter, et ce n'était pas sans peine que j'allais le déficeler devant lui. Je l'ai trouvé aujourd'hui d'une morale tant soit peu sévère; il m'a presque grondée et a fini par un mot terrible : « Ma pauvre fille, comme vous vous plaisez, m'a-t-il dit, sur le chemin des roses! Ignorez-vous que c'est le chemin de l'enfer? » Ce mot *enfer* m'a effrayée, les larmes me sont venues aux yeux, et je suis sortie du confessionnal toute malheureuse, mais cette pensée a été de courte durée. Je me suis bientôt consolée. Voilà, ma chère, la mobilité de ma tête; plaignez-moi, je ne connais que le *feu* ou la *glace*. Il était huit heures lorsque ces émotions de contrition et de désespoir se passaient en moi. Il en est quatre de l'après-midi et rien ne m'en reste. Je me vois toujours les deux pieds dans ce chemin des *roses* qui m'avait tant bouleversée. Le monde est dans mon cœur avec tous ses plaisirs avec plus d'empire que jamais. (L. de B. à Eugénie, 10 juin 1833.)

Mais il ne serait pas suffisant, il ne serait pas juste, d'apprécier Louise sur ces seules données. On ne comprendrait qu'à demi l'appréciation de Maurice de Guérin qui l'a jugée « une âme ardente, passionnée, capricieuse, Sévignéenne ». Louise a une nature exquise, elle est une de ces âmes riches, solidement étoffées, destinées à devenir éminentes pour peu qu'elles rencontrent autour d'elles une véritable sympathie, de l'intérêt, une amie comprenante qui les aide à élaguer ce qu'il y a d'excès en elles et à rendre leur vie harmonieuse.

Entre autres qualités, elle a de l'intelligence et du bon sens, de la piété, du sérieux et surtout beaucoup de tendresse.

Son intelligence est remarquable; son esprit vif, séillant, primesautier, débordant en saillies, en soubresauts, en pointes. Dans les conversations on ne s'ennuie pas avec elle. Ses lettres sont un véritable charme; sa supériorité y éclate de toutes parts. Louise, digne émule d'Eugénie comme épistolière, sait développer une idée, narrer un petit fait, analyser son âme, exprimer sans se répéter les mille nuances des sentiments les plus délicats du cœur.

La piété ne lui fait pas défaut : c'est dans la religion qu'elle puise, comme toutes les jeunes filles de son époque, le meilleur de son âme. Elle aime les sermons, les prières, les saluts du Saint-Sacrement, suit avec dévotion les retraites qui se donnent dans sa paroisse, se plaît à faire des pèlerinages dans les sanctuaires du voisinage.

Cette piété sincère ne va pas malheureusement sans une certaine teinte de jansénisme. La sœur de l'austère Pulchérie met de longs mois pour choisir dans sa solitude un directeur à son gré, moitié doux, moitié sévère, disciple de saint François de Sales, et un temps beaucoup plus long encore pour débrouiller sa conscience, délicate mais timorée. Cependant, si elle se laisse surtout impressionner par la crainte de Dieu, elle souhaite de se laisser guider comme les saints, uniquement par l'amour divin.

* Que c'est malheureux d'avoir toujours l'enfer présent à son esprit ! C'est une idée terrible. J'aime mieux la piété qui aime Dieu et ne voit que le ciel. (*L. de B. à Eugénie, 16 juil. 1832.*)

La piété de Louise explique le sérieux de son caractère, ce sérieux qui fait le fond de son âme sous une apparence de frivolité et de gaieté badine.

* Malgré ma légèreté, *mon papillonnage*, j'ai parfois des moments de raison et de sérieux qui me font juger des choses. J'avouerai cependant que ces moments sont rares. (*L. de B. à Eugénie, fin oct. ou début nov. 1831.*)

Les moments de raison ne sont pas aussi rares que le prétend Louise. Souvent, elle réfléchit sur elle-même, elle s'analyse et cherche à se connaître. A certains moments, il lui semble qu'elle n'y parvient pas, qu'elle a besoin d'une amie pour déchiffrer le mystère de son cœur.

* Expliquez-moi comment je suis si vive pour tout ce qui tient à la terre et si froide pour les choses du ciel. Je n'y conçois rien. Mon moi est une énigme que je ne puis deviner (*L. de B. à Eugénie, 10 juin 1833.*)

Mais c'est là scrupule excessif. En réalité, Louise se connaît et se connaît bien. Elle n'ignore pas ses défauts, ses travers, les qualités qui lui manquent, les dangers auxquels elle est exposée. Plaisantant Eugénie sur ses courses dans le monde, elle lui dit :

* Je sais ce qu'on fait avec la bride sur le col. Je l'ai eue quelquefois dans ma vie, et puis vous dire qu'on prend bien vite le *grand galop*. Mes mentors plus d'une fois ont fait ralentir ma course car j'allais un peu trop vite. C'était un vol rapide qui m'entraînait toujours loin de la raison. A présent que je suis à l'attache sur mes rochers, je suis tranquille, mais je ne réponds pas de moi lorsque je redescendrai dans la plaine. On va plus vite dans les descentes que lorsqu'on monte. (*L. de B. à Eugénie, 28 fév. ou 28 mars 1833.*)

Et non seulement elle se juge bien, mais encore elle n'a pas honte d'avouer ce qu'elle est :

* Pauvre cœur de Louise ! comme tous les vents le remuent ! Zéphyr et ouragan, tout le met en émoi. (*L. de B. à Eugénie, 4 mars 1832.*)

De pareils aveux ne sont pas dictés par la forfanterie, mais par le désir de s'amender et de se corriger :

* Je suis toute terrestre, toute mondaine, ne pensant qu'aux choses

de cette vie et ne faisant rien pour l'autre. Priez, ma bonne amie, pour que la piété s'empare de mon cœur, tout comme l'amitié s'en est emparée. Je serais bien près du ciel si j'étais aussi bonne chrétienne que bonne amie. (*L. de B. à Eugénie, 10 juin 1833.*)

Ajoutons, pour compléter le portrait moral de Louise de Bayne, que l'amie d'Eugénie est débordante de tendresse. C'est même là un de ses traits caractéristiques. Ce qui domine chez elle, c'est le cœur. Dans sa nature, la sensibilité l'emporte de beaucoup sur la raison. Ses lettres, qui permettent de la saisir au vif, car elle écrit *le cœur au bout de la plume*, la montrent insatiable d'affection. Elle excelle à donner « des traits de cœur ». C'est la bonne, la douce, l'aimable, la tendre, l'affectueuse, l'aimante Louise, ainsi qu'Eugénie se plaît à l'appeler. Elle recherche les confidences, les causeries à deux, les longues expansions.

Grande et belle âme de Louise ! On comprend dès lors comment elle gagnait irrésistiblement les sympathies de ceux qui l'approchaient, et comment Eugénie de Guérin, malgré les différences qui la séparaient de Louise, ne pouvait pas ne pas l'aimer. Ses qualités profondes, sérieuses et aimables, étaient faites pour l'attirer. Elle l'appelait : « Sa fleur des montagnes. »

La vie que menait Louise à Rayssac en compagnie des siens était calme et douce. En temps ordinaire, les journées coulaient en un rythme régulier, sans grands imprévus, comme on peut en juger par l'emploi du temps qu'elle nous a laissé.

(*) Voulez-vous que je vous dise ce que je fais, du fil à l'aiguille, comme je vous l'ai promis ?

Figurez-vous que je me lève aux *aurores*, c'est-à-dire à 9 ou 10 heures, le coq a chanté depuis longtemps. Après, tout naturellement, je souhaite le bonjour au bon Dieu; je dis quelques prières à mon bon ange pour écouter dans la journée fidèlement ce qu'il me souffle. Ensuite, je dis encore une autre prière pour la famille bien-aimée : dans ce moment je rassemble le plus de ferveur et de piété, et, du plus profond de mon cœur, je fais des vœux pour son bonheur et son retour. Ensuite, j'ai un *Pater*, tout à fait à la fin, pour mes amies, les grâces dont j'ai besoin, les affligés, les malades, les voyageurs, les mourants, les morts. Que de choses et de personnes dans ce *Pater* ! Vous vous y trouvez aussi.

Après cela, je vais, je viens, je me promène. Je remonte ensuite dans une chambre appelée *l'école*. C'est qu'en effet c'est là que je fais l'école à une petite fille douce, gentille, charmante, avec qui mon impatience n'a pas beau jeu. Elle apprend à la volée. A peine ai-je fini de le dire, elle l'achève et le comprend. On serait toujours patient si on vivait avec de pareilles personnes....

Après avoir passé trois ou quatre heures avec *Mélanie*, je vous écris ordinairement. C'est le moment que j'aime le plus.

Après vous avoir quittée, je reviens à la promenade et puis je dîne.

Après dîner, mes occupations ne sont pas fixes. Je fais quelquefois la folle, d'autres fois la désœuvrée, ensuite l'occupée, l'affairée... Nos soirées se passent avec M. de Lamennais qui en fait presque tous les frais. Mais je trouve que ce sont des frais bien sérieux dont mon esprit léger

ne s'accommode pas. Aussi, pendant qu'on en fait la lecture, s'amuse-t-il à toute autre besogne qu'à raisonner avec lui. (*L. de B. à Eugénie*, 16 nov. 1830.)

Assurément, ce programme n'est pas très chargé et il est bien différent de celui qu'ont adopté la plupart des jeunes filles contemporaines. Néanmoins, on ne peut que, savoir gré à Louise d'avoir fait une part si grande à la piété, à la charité et à l'amitié. A ce point de vue, son existence n'a pas été inutile et peut toujours servir de modèle.

Dans la vie de Louise de Bayne, la lecture tient peu de place. Ce n'est pas une intellectuelle; les livres la laissent presque indifférente. Elle ne puise que rarement dans la bibliothèque du château de Rayssac, beaucoup mieux fournie cependant que celle du Cayla. Si l'on dressait la liste des ouvrages qu'elle a lus, de ceux, du moins, qui sont mentionnés par elle dans sa correspondance, cette liste tiendrait en quelques lignes. À peine y trouverait-on cinq ou six romans, dans le genre des *Fiancés de Milan*, et un certain nombre de livres de voyages ou d'aventures. Les journaux eux-mêmes semblent ne l'intéresser que pour les nouvelles qu'ils lui apportent de la famille royale. *L'Avenir*, que son père lit avec autant de plaisir « qu'un héritier en aurait à lire un testament fait en sa faveur », est trop sérieux pour son esprit de dix-huit ans. Les lignes qu'Eugénie consacre dans ses lettres à parler de ses lectures doivent être celles sur lesquelles Louise passe le plus vite. Jamais, du reste, son goût pour la lecture n'a été bien prononcé.

* Nous eûmes [*avec Irène Compayré*], un jour que je fus à Lisle, une conversation qui avait fini par m'ennuyer franchement. Elle me parlait avec enthousiasme de certains auteurs de littérature, me demandait mon avis, moi qui là-dessus n'en ai aucun, n'étant pas capable, ni assez âgée, ni assez instruite pour juger et trancher avec cette assurance. Je ne répondais rien; aussi dut-elle me trouver bien bête et même maussade. Mais que dire lorsqu'on ne sait rien ? Si elle m'avait parlé chiffons et amitié, alors j'eusse pu lui répondre, et même la questionner en savante; mais, pour autre chose, j'ai la tête démeublée. (*L. de B. à Eugénie*, 16 juil. 1832.)

Quelle différence, sur ce point, entre Louise de Bayne et son amie du Cayla qui ne savait pas se passer de livres et qui a pu écrire : « Dans nos déserts, les livres nous sont aussi nécessaires que le pain ! »

Par contre, comme Eugénie, elle se livre au travail manuel.

* Je ne vous dis rien de Rayssac. Tout est à l'ordinaire : les rochers, à la même place et toujours aussi hauts; nous, toujours occupées des mêmes choses du ménage, du jardin, de nos amis. Mon père passe la journée dans les bois, il fait faire du merrain en grand. Charles préside à une bâtisse. (*L. de B. à Eugénie*, 7 mai 1834.)

Louise n'est donc pas une de ces jeunes personnes qui, rougisant de mettre la main à la pâte, gaspillent leur existence à bague-

nauder ou à ne faire que des riens. Quand les occupations matérielles réclament ses soins, elle ne se refuse point. Le matin, elle fait l'école aux petites filles ignorantes de son village; dans l'après-midi, elle s'intéresse au ménage. La laiterie a ses préférences.

* Malgré que je ne sois pas une très habile femme de ménage, cependant j'ai quelques occupations qui me prennent mon temps sans que je m'en aperçoive. Me voilà maintenant faisant du beurre trois fois par semaine. J'ai choisi un petit cabinet pour la laiterie, et cela m'amuse quelques moments dans la journée. (*L. de B. à Eugénie, 17 août 1833.*)

Le soir venu, enfin, pendant que son père et ses sœurs lisent, au lieu de se laisser aller à la rêverie ou au doux *farniente*, elle s'occupe toujours à quelque ouvrage.

N'exagérons pas cependant. Le travail manuel n'est pas son fort puisqu'Eugénie se croit obligée de temps en temps de lui rappeler ce grand devoir. Mais ce que nous venons de dire suffit à conclure que Louise n'est pas une désœuvrée et qu'elle cherche à rendre sa vie utile.

Entre temps, pour se distraire, elle fait, quand le temps est beau, quelque promenade soit à pied, soit à cheval. Louise aime beaucoup à arpenter la montagne, escalader les rochers et courir dans les bois; ces courses sont nécessaires à sa nature exubérante. Et puis les beaux sites ne manquent pas dans les environs de Rayssac. On n'a que l'embarras du choix : les rochers de Paulin, si curieux à voir; Saint-Jean de Janes, dont la petite église est « cachée sous des monts comme une cellule du Liban »; le Pioch Gardy, d'où la vue s'étend presque sur tout l'Albigeois; les ruines branlantes du vieux château d'Arifat qui garde seulement de sa splendeur passée une grande cheminée à cariatides. Quel plaisir de pouvoir faire ces excursions soit avec les châtelains des alentours, les Berlas, les Carayon-Latour, les Marliave, soit en compagnie de jeunes gens de Gaillac, amis de Charles de Bayne, qui apportent à Rayssac l'exubérance de leur jeunesse et de leur gaité !

Mais les heures préférées de Louise, les heures qui s'écoulent le plus vite, sont celles qu'elle consacre à la correspondance. De celles-là, elle n'est pas prodigue. Il ne se passe presque point de jour sans qu'on la voie une plume à la main, assise à son secrétaire, dans la grande galerie, ou à une table de pierre, devant le château, sous un frêne emporté depuis par les orages. Elle écrit non seulement à Pulchérie quand sa sœur aînée est absente, mais encore à ses parents de Lastours, à Gabrielle de Paulo, — une des rares anciennes amies de Gaillac avec qui elle a gardé des relations.

Elle écrit surtout, et cela pendant de longues heures, à Eugénie de Guérin.

CHAPITRE XII

Les lettres d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne

Développement de cette correspondance. — Comment Eugénie et Louise conçoivent et rédigent leurs lettres ? — Comment elles assurent leur transmission ? — Accueil qu'on leur réserve à Rayssac et au Cayla. — Principaux mérites de ces lettres. — Constitution du dossier guérinien par Pulchérie de Bayne. — Edition de 1864 par Trebutien. — Projet de Gandar. — Publication de 1924-1925.

A dater de cette époque, la correspondance d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne prit une ampleur inouïe.

Cette ampleur doit être attribuée principalement à l'amitié sincère, profonde, exceptionnelle qui unissait les deux jeunes filles. Si Louise de Bayne n'avait pas placé Eugénie dans son estime bien au-dessus de ses autres amies, il est probable qu'après avoir d'abord raréfié ses lettres, elle eût cessé tout à fait de lui écrire, ainsi qu'elle le fit pour deux de ses anciennes compagnes de Gaillac : Gabrielle de Bellerive et Alexandrine de Cahuzac. Chez Louise de Bayne, comme chez Eugénie de Guérin, c'était le cœur qui faisait aller inlassablement la plume.

Il est à présumer, d'ailleurs, que la solitude de Rayssac dans laquelle vivait Louise contribua pour beaucoup à ce développement. A supposer que M. de Bayne ait continué à habiter la ville et que ses filles soient restées à Gaillac au milieu du monde et de ses distractions, qui sait si Louise n'aurait pas fini par trouver ennuyeux les envois épistolaires de son amie ? Qui sait si elle aurait montré, pour lui répondre, la belle constance dont elle a fait preuve ?

Quoi qu'il en soit, le nombre de lettres que les deux amies échangeaient, pendant de longues années, du fond de leur retraite, est incroyable. Deux volumes in-octavo ont été nécessaires pour publier les lettres d'Eugénie ; il en faudrait deux autres pour éditer celles de Louise.

Eugénie et Louise concurent leur correspondance, non comme une conversation de quelques instants, mais comme une causerie sans fin, comme une sorte de journal qu'elles s'envoyaient périodiquement, chaque semaine ou chaque quinzaine, suivant les circonstances. L'amie gardait son amie sans cesse présente à sa pensée. Elle avait

toujours quelque gentillesse à lui écrire, quelque mot à lui dire, une nouvelle à lui conter, une impression à lui communiquer.

(*) Quand je vous écris... je vous mande tout ce qui me vient à la pensée sans rien renvoyer. Si c'est du triste, vous avez du triste, si c'est du gai, vous avez du gai; si ce n'est rien, vous n'avez rien. Mais j'ai toujours quelque chose pour vous. (*A L. de B.*, 7 avril 1831.)

Sauf de rares exceptions, chaque lettre est l'œuvre de plusieurs jours. Dès qu'elle vient de remettre sa lettre à peine terminée à l'officieux qui veut bien l'emporter, Eugénie tire une nouvelle grande feuille de la provision de papier qu'elle a toujours abondante. Et voilà du travail au moins pour huit jours. Peu lui importe qu'il soit interrompu. Chaque fois qu'on l'appelle ailleurs, elle trace un trait, pour marquer l'interruption, ou laisse sa phrase inachevée, plante là son écritoire et s'en va, se promettant de revenir au premier moment de liberté.

Aucune difficulté ne l'arrête pour écrire à Louise.

(*) Si je puis accrocher quelque dindon, je lui volerai quelque plume de l'aile, et puis, faute d'encre, je me servirai de cirage.

Ce ne sont pas paroles en l'air. Une fois ou l'autre, elle eut recours à cet étrange procédé.

(*) Plaignez-moi, je ne puis plus écrire. Mon encrier est à sec depuis quelques jours. J'ai vidé toutes les bouteilles, j'ai mis du vin à cette poutrouille. Cela m'a servi un peu, mais, à présent que le noir est épuisé, ma plume ne prend que de l'eau et vous ne pourrez pas me lire. Comment faire ? Car je ne veux pas m'arrêter faute d'encre. Je vais râcler la cheminée; non, la poêle; encore mieux, je cours au cirage, et, si le pot n'est pas vide, assurément j'écrirai noir. Comment cette idée ne m'est-elle venue qu'à présent ? On a toujours de l'esprit trop tard. Je vais voir le petit pot...

Mon encre est jolie comme vous voyez. C'est plaisir d'écrire et de penser que vous ne vous crevez pas les yeux à présent sur ce papier. Je suis enchantée de mon invention. Oh ! que la nécessité rend habile ! (*A L. de B.*, 21 janv. 1836.)

Ainsi, les lignes s'ajoutent aux lignes, les pages aux pages, jusqu'à ce que se présente une occasion pour leur faire prendre le chemin de Rayssac.

Louise n'agit pas d'une manière différente. Elle aussi écrit *de provision*, sans se préoccuper des interruptions. Elle griffonne si vite que son écriture est souvent illisible : « Le petit chat n'aurait pas mieux écrit » (1). Bien qu'Eugénie lui reproche de prendre du papier

(1) Il nous paraît intéressant de publier, à l'intention des amateurs de graphologie, quelques notes prises, en 1913, presque sous la dictée du P. Suau, graphologue distingué, à qui nous avions soumis un grand nombre de manuscrits guériens.

trop petit; d'employer « un format de poupée », elle use volontiers de grandes feuilles.

* Mon cœur trouve aujourd'hui toutes les feuilles de papier petites, mon cher poète. Après avoir bien cherché et refouillé partout, je trouve dans la malle des parchemins à format de gazette, et, tout gros qu'ils soient, je leur confie mes tendresses. Il me semble que tout peut supporter le langage du cœur. Je veux qu'à votre tour, ma chère, vous preniez modèle sur ma lettre; plus de ce petit papier de poupée, je vous en prie. (*L. de B. à Eugénie, 12 janv. 1833.*)

Il en résulte de longues et interminables lettres, — certaines ont vingt pages, — qui plongent dans l'étonnement les porteurs et les commissionnaires bénévoles.

A-t-il existé beaucoup de correspondances semblables ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons être, au contraire, devant un fait à peu près unique dans le genre épistolaire.

Assurément, cette manière de concevoir la correspondance ne va pas sans inconvénients. Chaque lettre ne forme pas un tout homogène; les sujets auxquels on touche sont multiples. Il y a, pour le lecteur à qui elle n'est pas destinée, des longueurs, des redites, des détails d'un intérêt médiocre.

Mais, en revanche, quelle spontanéité et quel charme ! Rien d'apprêté ni d'artificiel. On saisit sur le vif, jusqu'aux moindres tressaillements, les pulsations de ces deux cœurs d'élite dont l'amitié, — et quelle amitié ! nous le dirons plus loin — a été la muse inspiratrice.

d'où personne maîtresse d'elle-même. Ça et là quelques empiètements qui indiquent un tempérament langoureux, un besoin affectif extraordinaire.

Intelligence plus déductive qu'intuitive, aux déductions justes. Intelligence saine, raisonnable, mais peu critique, ayant de la facilité pour des connaissances multiples.

Volonté égale, douce, délicate. Quelque tendance à l'orgueil et à la domination; mais pas d'égoïsme comme le commun des femmes, pas de coquetterie. Bonne, d'une bonté mesurée, ne sacrifiant pas le droit à la bonté. Egalité d'âme, pas de caprice. Nature ordonnée, sans largeur excessive, avec tendance à l'étroitesse et à la pingrerie. Très pratique, entrant dans le détail des affaires. Le *J* a le trait du notaire.

Caractère ouvert (certaines pages le prouvent plus que d'autres), mais, la plupart du temps, réservé et fermé. S'arrête avant de se livrer, ne s'épanche qu'à dessein.

d, idéaliste. Cependant imagination médiocre, réduite aux choses vues.

M, plébéien, avec une boucle dénotant l'acquisivité. Quelques belles courbes artistiques en contraste avec le *M*.

Conscience ni serrée ni large; ni scrupuleuse ni étroite.

Gênée, souffre de son état; manque d'aisance et de joie.

En résumé : Eugénie de Guérin, d'après son écriture, possède les qualités des personnes supérieures. Très développée pour son âge, elle a « un caractère de grand'mère ». Personne très estimable, plus estimable qu'aimable.

2^e LOUISE DE BAYNE.

Ecriture très belle, très distinguée, celle d'une personne intelligente, supérieurement intelligente même, fière, distinguée, claire et ouverte, peu philosophe, ayant des idées toutes faites.

Caractère batailleur, ayant des tendances à la critique, sachant se défendre et donner des coups de cravache. Personne que l'on voudrait avoir pour soi et non contre soi : acier, épée, dague....

Sans audace, sans égoïsme, sans outrance.

Le difficile fut d'organiser la transmission de cette correspondance. On ne pouvait guère recourir à la poste qui était trop chère (1) : la pauvre bourse d'Eugénie n'aurait pu y suffire. Il fallait donc trouver autre chose. En ce temps-là, heureusement, la poste n'était pas jalouse de son monopole. Les deux correspondantes songèrent d'abord à confier leurs lettres aux amis qui venaient leur rendre visite. Mais ces occasions étaient rares et les envois arrivaient tant bien que mal, avec des semaines et des mois de retard. C'étaient dès lors, de part et d'autre, quand les lettres mettaient trop de temps en chemin, des plaintes mutuelles de négligence ou d'oubli.

(*) Depuis à peu près un mois, je vous ai écrit *trois fois*. Suis-je la cause si mes souvenirs vont se promener je ne sais où avant de venir à vous ? Je vous les envoie tout droit de mon cœur au vôtre, mais songez qu'il y a, entre nous, douze lieues d'intervalle, et des torrents, et des creux, enfin tant de mauvais pas que mes pauvres lettres se cassent le cou souvent en chemin. (A L. de B., 19 avril 1831.)

Désorientées, ne sachant pas trop à quel saint se vouer, les deux amies regrettaient de ne pas avoir à leur disposition le mulet à sonnettes qu'elles trouvaient si lent autrefois.

(*) A peine une fois par mois puis-je avoir de vos nouvelles. Encore si le mulet à sonnettes venait quelques fois dans vos contrées, au lieu de farine, je le chargerais de papier. Mais ni mulet, ni âne, ni oiseau, ni homme, ne passent de notre pays chez vous. (A L. de B., 10 oct. 1830.)

De telles difficultés ne rebutaient pas les intrépides correspondantes qui continuèrent à s'écrire avec une persévérance admirable, imaginant sans cesse pour leurs lettres de nouveaux modes de transport.

Enfin, après bien des tâtonnements, elles comprirent que, puisque ce qui créait le principal obstacle venait des quinze lieues qui séparaient Rayssac et le Cayla, il était nécessaire d'établir des relais. Elles furent ainsi amenées à ouvrir deux *bureaux de poste* : le premier à Albi, le second à Gaillac. Par suite, la difficulté du va-et-vient de leur correspondance se trouvait résolue.

Les lettres de Louise, prises le samedi et les jours de foire par les charbonniers de Rayssac jusqu'à Albi, étaient emportées, souvent le même jour, d'Albi jusqu'à Gaillac, où Eugénie de Guérin les faisait retirer à la première occasion. Telle était la règle ordinaire; mais cette règle comportait ses exceptions. Quelquefois, en effet, les lettres ne passaient pas par Gaillac; quelquefois aussi elles allaient directement de Gaillac aux Montagnes.

Cette manière de procéder ne fut pas sans provoquer mille incidents, sans causer maints déboires. Certains messagers se montrèrent oublieux, négligents et distraits. L'un d'eux perdit ce qu'on lui

(1) On lira plus loin, au chapitre XX, les détails relatifs à la cherté de la poste.

avait confié : il avait eu le *poutchou traoucat* (la *petite poche du gilet trouée*). Un autre s'en servit comme petit papier. Que d'aventures survenues à ces pauvres lettres ! On ne saurait dire dans quel piteux état elles arrivaient à destination. Il y en a qui portent encore nettement la trace des mains noires des charbonniers.

De leur côté, les intermédiaires se lassèrent de voir qu'on recourait si fréquemment à leurs bons offices. A Gaillac, M^{me} de Paulo déclara tout net que sa maison n'était pas un bureau de poste. A Albi, l'épiciers Durand accepta tout d'abord d'assurer la transmission des lettres avec l'arrière-pensée d'augmenter ainsi sa clientèle et se servit de l'adresse pour faire de la réclame; mais, sa réclame n'ayant pas produit le résultat qu'il en attendait, il se ravisa et retint un beau matin, sans crier gare, les paquets du Cayla et de Rayssac. Il fallut changer de bureau de temps en temps. Rien qu'à Albi, on eut recours à l'obligeance du boucher Piquou, de l'aubergiste Gesse, et de M. Mathieu.

Les incidents ennuyeux de la poste des poches et des bureaux bénévoles, loin de décourager les correspondantes, provoquaient leurs plaintes, mais excitaient leur verve et développaient leur esprit inventif. Rarement, très rarement, elles avaient recours à la poste officielle.

On ne saurait trop dire avec quel plaisir les lettres étaient reçues de part et d'autre.

Au Cayla, on appréciait beaucoup celles de Louise. Eugénie les désirait avec une ardeur inimaginable : « J'ai faim et soif de vos lettres ». Et quand elle les avait en sa possession, elle ne se tenait pas de joie. Le cachet des lettres de Louise était toujours le premier qu'elle brisait quand, par hasard, on lui remettait un paquet de correspondances. Volontiers, elle déclarait que ces lettres lui « faisaient toujours bonheur ».

Ce goût pour les envois de son amie des Montagnes devint de plus en plus prononcé.

Une lettre de Louise!... rien que cœur, esprit, charme d'un bout à l'autre, façon de dire qui ne se dit nulle part que dans ces rochers de Rayssac. La solitude fait cela; il y vient des idées qui ne ressemblent à rien du monde, inconnues, jolies comme des fleurs ou des mousses. (*Journal*, 19 mai 1839.)

Et ce goût était partagé d'ailleurs non seulement par la famille entière de Guérin, mais par tous ceux qui connaissaient l'existence de cette correspondance.

Il n'était pas rare qu'on demandât à Eugénie lecture des lettres de Louise. Après quelques hésitations, Eugénie finissait ordinairement par céder, faisant seulement quelques coupures aux passages

trop intimes. Elle était fière du talent épistolaire de son amie que des admirateurs surnommaient *la nouvelle Sévigné*.

* Gabrielle [*de Bellerive*] ne m'a pas écrit, mais j'ai une collection de lettres de Louise qui me dédommage amplement. Hier au soir, j'ai reçu la dernière, je vous l'envoie. Tout le monde, à Lisle, me décousait (*sic*) pour se faire lire la nouvelle Sévigné. Quelqu'un enfin se mit à deux genoux. Je leur en lus une qui fut trouvée charmante. (*A son père*, 15 fév. 1833.)

Maurice, qui eut connaissance pendant les vacances de 1831 et de 1832 des lettres complètes de Louise, — car sa sœur n'avait pour lui aucun secret, — s'en montra enthousiaste. Il en transcrivit, dans un cahier spécial, sous le titre d'*Extraits* les passages les plus saillants dont il donna lecture plus tard à ses amis de la Chenaie. Le 29 avril 1833, alors que sa pensée se tournait encore sans trop d'amertume vers Rayssac, il en réclama la suite :

Je serai enchanté que tu me donnes la continuation des *Extraits*. Je les ai montrés à Paris, à Boré; et ici, à Cazalés. Tous deux en ont été ravis, Cazalés surtout. Il m'a répété quatre ou cinq fois que c'était admirable d'âme, de grâce, de style. (*Maurice à Eugénie*, 29 avril 1833.)

L'enthousiasme de Maurice ne doit pas nous surprendre. Louise tient admirablement la plume et donne vie à ce qu'elle touche.

Impossible d'oublier les personnages dont elle trace les portraits; ils sont campés pour l'éternité.

(*) Armand [*d'Huteau*] nous a mené un gros et bon diable qui mourait d'envie de venir voir quelle mine nous avions dans notre *pays noir*. Vous sentez bien que nous lui avons fait bonne mine. Mais il vous tarde de savoir quel est ce personnage. Devinez. Figurez-vous qu'il est aussi haut que large, et ce n'est pas peu dire; qu'il a de quoi faire dire qu'il est charmant, il a six ou huit cent mille francs.... Il faut vous dire que tout cet argent ne lui est pas *tombé du ciel*. Et de droite, et de gauche, par ci par là, il a fait ce joli magot qui faisait tant envie à ma tante. Je vous dirai qu'il est presque mon parent sans l'être du tout, qu'il a épousé, lui et son frère, une personne qui est ma cousine, et qu'enfin c'est M. Justin de Lacombe que nous avons maintenant le bonheur de posséder. Il est arrivé tout essoufflé, n'en pouvant plus, et trouvant l'escalier trop haut et trop long. Il n'y a guère que les gens à *taille de guêpe* qui puissent faire ce *haut* voyage, et Dieu sait si le pauvre M. Justin ressemble à une guêpe. (*L. de B. à Eugénie*, vers le 10 nov. 1830.)

Ses récits ne manquent ni de couleur ni de pittoresque.

* Si vous avez l'oreille fine, vous devez entendre des tambours, c'est un tapage affreux. Charles a réuni tous les jeunes paysans pour faire la chasse aux loups qui sont en grand nombre dans les bois. Les bergers et les bergères ne savent plus comment se défendre; ils voyaient leurs troupeaux diminuer tous les jours. Une de nos bergères, ces jours passés, s'est battue avec un loup énorme qui voulait lui enlever le plus beau de ses moutons. Sa seule arme défensive, — vous allez rire, — c'était sa quenouille, qui lui servit aussi bien qu'une épée puisque l'agresseur s'enfuit comme il était venu, sans agneau ni brebis. La jeune fille conta son aventure, toute fière. J'appelle sa quenouille *Durandal*. (*L. de B. à Eugénie* mai 1834.)

Louise trouve souvent des phrases qui résument une situation et se gravent dans les mémoires : « J'aime mieux mon pays des brouillards que celui des brouillons », écrit-elle à propos du différend survenu entre M. Bories et M^{me} d'Adhémar. Son vocabulaire est riche. C'est à elle que l'on doit quantité d'expressions admirées dans Eugénie de Guérin. Sa gentillesse enfin est ravissante.

* Dites à Marie que je l'aime. M'en dira-t-elle autant ?... Je sais qu'elle ne s'occupe que de Dieu et des anges et que tout ce qui est moins parfait doit être rejeté par elle. Cependant, au risque d'être chassée, j'entre une minute dans son oratoire, je m'approche de son prie-Dieu, et lui fais deux tendres baisers à la volée. (*L. de B. à Eugénie.*)

S'étonnera-t-on, après cela, de la joie que l'arrivée des lettres de Louise procurait au Cayla ?

Celles d'Eugénie n'étaient pas moins bien accueillies à Rayssac. Nombreux sont les passages que nous pourrions avancer en témoignage. Il est malaisé de faire un choix.

Pour exprimer les sentiments qu'elle éprouve à leur réception, Louise trouve des formules charmantes.

* Je viens de recevoir votre lettre du premier mai, ma chère Eugénie, qui m'a été aussi agréable que le printemps. Votre lettre est charmante, gaie et aimable comme lui. J'avais besoin de cette jolie fleur printannière pour égayer un peu de longs ennuis que le vilain et méchant hiver n'a cessé de me causer, et qui n'avaient pas encore disparu en entier; mais à présent, ma chère, je me réjouis, l'humeur triste me quitte, et c'est à vous que je le dois. Je vous remercie, mille fois pour une, de m'écrire tant de jolies choses, à moi qui vaux si peu la peine d'un souvenir. Ce fut la poste qui me porta votre paquet. Le porteur riait en me le remettant. Il me dit : « Il paraît, Mademoiselle, que vous avez de grandes affaires à traiter. » Oui, je pensai, de grandes affaires, des affaires de cœur, et, vite, je me mis à briser et à lire, et puis je relus encore, car je ne me contente pas d'une première lecture. Mes sœurs eurent ensuite envie de vous lire, et, après les avoir fait attendre un bon moment, je leur cédai le plaisir dont je venais de jouir. (*L. de B. à Eugénie, mai 1833.*)

Elle déclare même que son bonheur est semblable à celui qu'elle ressentait en allant dans le monde, ce qui n'est pas peu dire.

* Vos nouvelles et vos tendresses m'ont fait passer un joli quart d'heure que, bien certainement, je n'aurais pas donné pour une *contredanse*. (*L. de B. à Eugénie, 25 janv. 1832.*)

Et ceci encore :

(*) Une lettre du Cayla à Rayssac me fait autant de plaisir que m'en faisait un bal ou une soirée lorsque j'étais dans le monde, davantage même. (*L. de B. à Eugénie, 10 juin 1833.*)

Quand Louise a lu les lettres d'Eugénie, loin de les laisser à l'abandon ou de les détruire, elle les met soigneusement de côté, les conserve pieusement, les relit de temps en temps, se plaît à voir grossir sa collection qui devient avec les années un trésor inestimable d'amitié.

Ce qui caractérise Eugénie de Guérin comme écrivain dans les *Lettres à Louise de Bayne*, c'est la simplicité et la distinction, la facilité et l'abondance. Dans son style, point de recherche; les lettres sont écrites de premier jet; c'est un cœur qui s'épanche. Que de nobles pensées exprimées de la manière la plus heureuse ! Que de phrases lapidaires qui, détachées de leur contexte, formeraient un excellent recueil de maximes morales ! Et cependant rien de trivial, de vulgaire, rien qui sente le négligé. Eugénie manie bien sa langue; sa prose paraît châtiée; partout des associations de mots imprévues, de vraies trouvailles de style. On peut lui retourner l'éloge qu'elle fait de Louise le 15 juin 1830 : « Vous avez toujours dans vos lettres des expressions qui sont toutes neuves. »

Les provincialismes ne lui font pas peur; ceux qui viennent sous sa plume ajoutent au pittoresque de l'ensemble et à la richesse de la langue. Les mots languedociens ne l'arrêtent pas davantage. Quand ils se présentent à son esprit, tantôt elle y met une terminaison française, à l'imitation des bonnes femmes d'Andillac qui se piquent de parler le français, tantôt elle les écrit tels quels parce que le mot correspondant ne lui vient pas, et elle se montre en cela disciple de Montaigne qui a dit : « Que le gascon y aille si le français ne peut y aller. »

Eugénie ne connaît pas le souci de la composition. Quand elle écrit, elle est semblable aux hirondelles rapides qui, les jours d'été, après avoir rasé le sol, s'élèvent d'un coup d'aile, retombent ensuite pour remonter encore et poursuivre de longues heures leur vol capricieux. Sans transition, elle va d'un sujet à l'autre. Sous sa plume, le plaisant et le sérieux se succèdent avec une rapidité déconcertante. Inutile de chercher à analyser la marche de sa pensée; cette marche n'est point savante. Souvent il suffit d'un mot pour lui faire prendre une direction à laquelle elle-même ne s'attendait pas. Après avoir parlé religion avec la sûreté de doctrine d'un théologien, la voici qui décrit une soirée à Gaillac comme une mondaine. Des hauts sommets de la spiritualité, elle passe à la chronique de Cahuzac, à une recette de cuisine ou à une question frivole de toilette et de chiffons.

Eugénie garde toujours le sens du pittoresque et l'instinct du drame. Quelques traits de plume lui suffisent à tirer un caractère d'une figure imprécise.

(*) J'ai vu les sœurs et le frère de M^{me} d'Adhémar. C'est la famille des Grâces. Ces dames sont tout à fait gentilles, mais surtout la plus jeune [*Athénaïs d'Albenas*]. Petite taille, petite voix, petite figure, petite main, petit pied, enfin petit tout charmant; puis de l'esprit tant qu'on en veut. Rien ne lui manque enfin. (*A L. de B.*, 24 oct. 1830.)

D'un rien elle sait faire une scène :

(*) Tout Gaillac est [*en*] l'air, tous les coursiers au galop, tout le monde est aux fenêtres : M^{me} de Saint-Sauveur arrive. (*A L. de B.*, 30 juil. 1831.)

Eugénie possède donc, comme Louise, les qualités des écrivains de race.

*
* *

C'est pour cela qu'il ne nous a pas paru inutile de rassembler en quelques pages les renseignements que nous avons recueillis au sujet de la fortune de cette correspondance.

Nous avons déjà dit que les lettres d'Eugénie s'accumulaient à Rayssac à mesure qu'elles y parvenaient.

(*) Elle [*Eugénie*] est charmante dans ses lettres; aussi en ai-je fait un recueil qui ne me quittera jamais. Je le laisserai à mes petits neveux qui ne seront pas fâchés d'avoir appris à lire. (*L. de B. à Marie de Guérin, 7 avril 1836.*)

Celles de Louise étaient, de même, collectionnées au Cayla. Lorsque Louise fut morte, Pulchérie n'eut rien de plus pressé que de rassembler les souvenirs qui pouvaient lui rappeler la chère défunte. Ayant réclamé à Eugénie ce que lui avait envoyé sa sœur, elle finit par l'obtenir. En sorte que, depuis lors, la correspondance échangée entre Rayssac et le Cayla s'est trouvée, à peu près complètement, entre les mains de la famille de Bayne.

La valeur de cette inestimable relique de famille n'échappait point à Pulchérie. Mais elle n'en était pas jalouse au point de vouloir en jouir seule. Aussi, quand Trebutien eut l'idée de compléter les *Reliquiæ* par la publication d'une partie de la correspondance d'Eugénie, elle lui communiqua quelques lettres, comme le faisaient, du reste, Antoinette de Boisset, Irène Compayré, M^{me} de Maistre et Marie de Guérin.

Trebutien, fin appréciateur des choses de l'âme, comprit de suite l'exceptionnelle valeur des lettres à Louise; le son qu'elles rendaient était d'une toute autre qualité que celui de toutes les pièces qu'on lui envoyait. Il s'empressa d'en réclamer la suite.

Que se proposait-il exactement en 1862 ? Si nous en croyions ses déclarations, il voulait seulement faire un choix de ce qu'il y avait de plus saillant pour enrichir de 50 pages une nouvelle édition des écrits d'Eugénie. Mais sa pensée véritable semble avoir été de consacrer un volume complet à la correspondance; il entrevoyait déjà l'œuvre guérinienne telle qu'il l'a réalisée. Cependant, son projet connut des fluctuations. Au mois de juillet 1863, après une entrevue avec Gandar à qui il avait cru devoir soumettre son dossier, Trebutien revint à l'idée de grossir utilement, dans une nouvelle édition, le volume des *Reliquiæ*; seulement, cette fois, il prévoyait *cent pages*. Gandar l'écrivit à Auguste Raynaud le 16 juillet 1863.

* J'ai profité de mon séjour au bord de la mer et du voisinage de Caen pour reporter moi-même à M. Trebutien les papiers qu'il nous avait communiqués....

Nous avons longuement parlé du meilleur usage à faire de toutes les pièces inédites venues en dernier lieu des Coques, de Lisle, de Rayssac et du Cayla. Rassurez Mademoiselle de Guérin à ce sujet. M. Trebutien n'agira, j'en suis persuadé, qu'avec la plus scrupuleuse délicatesse. Il ne songe plus à livrer au public un troisième volume; mais seulement à grossir utilement d'une centaine de pages, choisies avec soin, *parmi celles qui sont exquises, une quatrième édition des œuvres réunies du Frère et de la Sœur.*

Mais cent pages de plus auraient rendu le livre trop épais et peu maniable. Trebutien le comprit mieux que personne. Aussi, à la fin de 1863, se décida-t-il en faveur du troisième volume.

Pendant ce temps, la comtesse Pulchérie se demandait anxieusement ce qu'elle devait communiquer à Caen. C'était une timorée, une hésitante, plus encore que Marie de Guérin. La publication des lettres d'Eugénie à sa sœur lui faisait plaisir et peine. Elle ne s'y résolvait pas sans tremblement.

* Je vais m'occuper de la recherche des lettres à envoyer à M. Trebutien, mais il ne sera pas possible de les envoyer toutes. D'abord quelques-unes ne sont pas entières; puis, beaucoup d'autres sont trop remplies des personnes et des petites affaires du pays pour pouvoir les livrer à la publicité. (*Pulchérie de Bayne à Marie de Guérin, 6 nov. 1863.*)

Au commencement de 1864, néanmoins, son choix se fixa sur 35 lettres qu'elle envoya à Caen, après avoir « souligné, rayé, mis entre deux petites croix » les passages qu'elle ne tenait pas à voir publier. Lorsque Trebutien eut reçu le dossier, il le recopia avec soin, en tenant compte des recommandations de la comtesse. Il communiqua ensuite ses copies, afin de les faire reviser à Paris où se tint, entre Raynaud, Charles-Marie et Gandar, comme une sorte de « petit concile guérinien ». Ce fut d'un commun accord qu'on décida de publier les fragments des 36 lettres qui figurent dans l'édition actuelle.

Quand l'impression commença, Pulchérie inquiète demanda de lire les épreuves.

* Toute ma frayeur est d'avoir laissé trop de choses et trop de noms. Il y en a que je ne serais pas du tout contente de voir dénaturer. Cette pensée me dominait lorsque j'ai envoyé les dernières lettres. Aussi les ai-je lues, relues, repassées et raturées dix fois avant de les faire partir. J'ai préféré laisser moins que trop. Il faut si peu de chose pour froisser le prochain que, dans l'intérêt même de mon respect et de mon admiration pour votre sainte sœur, j'ai cru devoir agir comme je l'ai fait et je n'en ai aucun repentir. (*Pulchérie de Bayne à Marie de Guérin, 5 sept. 1864.*)

Ce ne fut pas chose trop difficile de calmer sa frayeur. Trebutien répondit par l'intermédiaire de Marie que l'envoi des épreuves dépendait de l'imprimeur et causerait du retard. Et, pour bien montrer qu'il ne craignait aucun reproche, il réclama communication de nouveaux manuscrits.

(*) Que la comtesse continue ses recherches. La correspondance avec

Rayssac forme assurément la partie la plus intéressante du volume et il importe de la rendre aussi complète que possible dans une édition future et définitive. (*Trebutien à Marie de Guérin*, 15 sept. 1864.)

Pulchérie était gagnée d'avance. Trois jours auparavant, sans même connaître la demande de Trebutien, elle avait écrit au Cayla :

* Ma chère amie, je n'ai plus rien à supprimer dans les lettres d'Eugénie. Après les premières que j'ai envoyées, on ne m'en a pas demandé d'autres. J'ai donc suspendu mes recherches. Mais si jamais M. Trebutien voulait continuer l'impression et augmenter le nombre des volumes, je prendrais vos conseils en considération. (*Pulchérie de Bayne à Marie de Guérin*, 12 sept. 1864.)

Le volume préparé avec tant de soins parut en hiver, et obtint, comme les précédents, un légitime succès.

Pendant plusieurs années, il ne fut plus question de publier autre chose d'Eugénie de Guérin. Il semblait qu'on allait s'en tenir là. Mais quelques guériniens remarquèrent la valeur des lettres d'Eugénie à Louise. Tel, cet abbé Jouanneau qui devait écrire à Marie, le 25 février 1868 :

* Quelles perles que ces lettres d'Eugénie à Louise ! Elles sont, à mon avis, les plus belles du recueil. Elles ont une grâce, une aisance, un naturel, un entrain, je ne sais quoi d'heureux et d'aimable qu'on ne retrouve pas ailleurs, du moins au même degré. Elles sont comme le reflet de cette amitié de jeunes filles, née au milieu des joies et des rêves souriants de la vie et nouée, pour ainsi dire, suivant l'expression d'Eugénie, avec des *rubans de roses*.

Gandar se laissa pénétrer plus que tout autre par le charme de ces lettres et rêva de publier, en collaboration avec Trebutien, un quatrième volume sous le titre caractéristique : *Le Cayla et Rayssac*. Dans ce but, il engagea Marie de Guérin à monter à Rayssac et à parler de ce projet avec la comtesse Pulchérie.

* J'espère que vous réussirez dans votre voyage à Albi et à Rayssac. Si Madame la Comtesse de Bayne a des inquiétudes et si mes offres de service, en passant par vous, Mademoiselle, pouvaient lui donner quelque sécurité, mettez-moi à son entière disposition. J'examinerais les papiers qu'elle me confierait avec autant de soin que pourrait le faire un membre de sa famille, et rien n'irait à Caen sans son aveu. Ainsi, pas une ligne donnée au public sur laquelle il put rester encore l'ombre d'un scrupule. Plus j'y pense et plus je crois qu'un quatrième volume sous ce titre : *le Cayla et Rayssac*, serait le couronnement naturel de l'édifice dont l'Albigeois a fourni les matériaux à M. Trebutien et auquel je m'honore d'avoir travaillé dans l'ombre. (*Gandar à Marie de Guérin*, 5 juin 1867.)

Quelques mois après, poursuivant la même idée, il écrivait encore de Rémilly en Lorraine, où il était allé passer son été :

* M. Raynaud me dira dans deux mois si vos négociations avec M^{me} la comtesse de Bayne ont définitivement abouti. Vous savez combien ce dernier volume me tient à cœur. *Le Cayla et Rayssac*, c'est un des épisodes les plus touchants de votre légende poétique. Espérons qu'il pourra être

mis en lumière d'une main discrète. Alors, votre tâche et celle de M. Trebutien serait entièrement remplie. (*Gandar à Marie de Guérin, 10 sept. 1867.*)

Le projet aurait certainement abouti si la mort de Gandar, survenue presque subitement au mois de février 1868, n'avait tout arrêté. La comtesse de Bayne, qui avait commencé son travail de revision et se proposait d'envoyer tout son dossier à Paris, fut décontenancée par cette disparition si brusque.

* Je suis un peu découragée par la mort de ce pauvre et excellent M. Gandar que je regrette bien sincèrement pour lui-même, pour sa famille, pour ses amis et enfin pour la conduite des chères *Oeuvres* qui nous intéressent tant. Je me demande, — ce que vous ne me dites pas, ma chère Marie, — qui le remplacera ? Y a-t-il un autre homme capable de comprendre et d'apprécier comme lui cette publication ? Répondez-moi, je vous prie, à ce sujet. Rendez-moi le courage qui m'est nécessaire pour continuer mon travail. (*Pulchérie de Bayne à Marie de Guérin, 5 avril 1868.*)

Pendant quelque temps encore, la comtesse de Bayne continua à préparer l'édition. Mais, se sentant seule, elle finit par se décourager entièrement. Pour la seconde fois, l'œuvre, à laquelle elle avait donné trop tardivement son entier consentement, fut abandonnée.

Cependant la sollicitude de la famille de Bayne veillait. A Toulouse comme à Rayssac, on attendait le moment favorable pour livrer au public le trésor littéraire pieusement conservé. Ce moment s'étant présenté il y a quelques années, nous avons eu le plaisir et l'honneur de faire connaître dans son intégrité, en deux volumes in-octavo, pour le plus grand profit des lettres françaises et de l'histoire provinciale, ce que le temps a respecté des lettres d'Eugénie à son amie des Montagnes.

Il nous a même été permis de citer un certain nombre de passages extraits des réponses de Louise; permission dont nous avons usé largement. Or, voici que ce que nous pressentions est arrivé. Non seulement la réputation d'Eugénie de Guérin a grandi, telle une flamme à qui l'on jette un nouvel aliment, mais la renommée de Louise de Bayne s'est étendue. Les fragments, cités en note, ont mis en goût le public. Leur tenue littéraire, leur valeur psychologique et morale ont été cotées très haut par d'excellents juges. Nous ne pouvons que souscrire à une telle appréciation, nous qui connaissons au moins cent lettres sur les deux cents environ qui existent. Pour eux, comme pour nous, l'œuvre ne sera complète que le jour où les réponses de Louise à Eugénie seront intégralement publiées. On pourra admirer alors, mais alors seulement, dans toute son ampleur le monument de l'amitié que dressèrent deux jeunes filles admirables de la région tarnaise.

CHAPITRE XIII

Chronique politique et voyages à Rayssac

I. — HISTOIRE GÉNÉRALE ET HISTOIRE LOCALE au début de la correspondance d'Eugénie à Louise. — Faits se rapportant à l'histoire générale. — L'Albigeois et la Révolution de Juillet ; attachement de la noblesse à la cause d'Henri V ; solution de trois cas de conscience ; quelques épisodes des luttes politiques. — II. — VOYAGES A RAYSSAC. — Eugénie et Erernbert (juin-juil. 1831). — Maurice et son père (3 sept. 1831). — Eugénie et Maurice (août-sept. 1832). — Le rêve brisé de Maurice n'altère pas l'amitié de Louise et d'Eugénie.

I. — Histoire générale et histoire locale

Les lettres qui s'échangèrent entre le Cayla et Rayssac à la fin de 1830 et en 1831 offrent ceci de particulier qu'elles contiennent une sorte de chronique historico-politique abondante et curieuse. « Parlons un peu de la politique », disait Eugénie à son amie. Et sa plume consignait, sous cette rubrique, le récit des principaux événements de la France et de l'Albigeois au commencement du règne de Louis-Philippe. Elle y mettait aussi des tirades royalistes, enflammées, grandiloquentes et belliqueuses, prêtant un peu à sourire, dans le genre de celle-ci :

(*) Ces infortunés ministres sont perdus. Mais quoi ! Verra-t-on couler ce sang sans bouger ? sans venger l'innocence, la justice, l'humanité, la France ? Ne sentez-vous pas en vous quelque chose qui vous donne la force de Samson pour renverser Paris ? N'entendez-vous pas une voix qui dit : frappons, tuons, puisqu'on nous tue ? Ah ! ma chère, que sont devenus ces temps où il était permis aux dames de revêtir une armure ? Voulez-vous que nous fassions les Clorinde et que nous allions offrir nos services à Charles X ? (*A L. de B., 24 oct. 1830.*)

Que voulez-vous ? Ces jeunes filles sont de leur pays et de leur temps, et ne peuvent faire abstraction de ce qui se passe ; leurs familles restent profondément attachées à Charles X. Elles considèrent, d'ailleurs, que la Révolution de Juillet leur a causé un préjudice personnel, non seulement en écartant leurs parents des affaires publiques, mais encore en les séparant l'une de l'autre.

(*) Mon Dieu, qui ne perd pas en perdant le Roi ? Pour mon compte, je ne perds pas moins qu'une autre puisque je vous ai perdue. (*A L. de B., 11 sept. 1830.*)

Il ne faut donc pas s'étonner si elles traduisent avec force leurs

regrets du passé, leurs mécomptes du présent, leurs espoirs en l'avenir.

* Je reviens une minute à Gaillac et à ce qui s'y passe. Vous saurez que la *cour* est réduite maintenant à toutes les cannes, les lunettes, les per-ruques, les tabatières et les culottes courtes de la ville. Tout ce qui est un peu jeune fait société à part, et c'est chez Madame Mercadier qu'on se réunit, et là on chante Philippe à tue-tête. Les dames Lecomte doivent être les premières entrées et les dernières sorties. J'imagine qu'on y dansera. Pour moi, il me serait bien impossible de montrer tant de gaieté, et je ne fais ici que des *sauts* d'indignation de tout ce que je vois. Je n'ai jamais autant désiré de vieillir que depuis maintenant. Il me tarde de savoir le dénouement de toute cette révolution embrouillée et si incompréhensible. Je voudrais aller au galop dans l'avenir; il me semble qu'après la course des événements malheureux nous arriverons à *Henri V*; c'est le but auquel nous atteindrons, je l'espère, et si on n'avait pas cet enfant dans la pensée et dans le cœur il faudrait se laisser mourir de découragement. Ma chère, voilà ma politique. Je pense que c'est aussi la vôtre et celle de bien de braves gens. (*L. de B. à Eugénie, 12 déc. 1830.*)

La passion politique qui anime ces jeunes filles, leur irritation contre ce qui se passe, explique pourquoi l'on trouve dans leurs lettres, surtout dans celles d'Eugénie, un certain nombre de faits se rapportant à l'histoire générale : l'abdication de Charles X, le procès des ministres, l'agitation des grandes Ecoles à la fin de 1830, quelques-unes des échauffourées qui marquèrent le début du règne de Louis-Philippe, l'émotion qui s'empara de l'Europe en apprenant qu'un fils du roi des Français avait été choisi par le Congrès belge pour monter sur le trône de Belgique, etc.

La correspondance d'Eugénie à Louise contribue par là un peu à l'histoire générale, ce qui n'est pas à dédaigner, bien que les récits soient de seconde main et qu'Eugénie se contente de répéter ce qu'elle tient de son frère Maurice ou ce qu'elle a appris par la lecture des gazettes.

Cependant, comme l'a mis justement en lumière M. l'abbé Decahors, dans son article du *Figaro littéraire* du 1^{er} novembre 1924 : *Les Trois Glorieuses en province*, ces lettres sont autrement importantes pour montrer la répercussion de la Révolution de Juillet dans l'âme des légitimistes de province. Elles renferment quantité de traits dont peut se servir celui qui se proposerait d'écrire l'histoire de l'Albigeois en 1830.

Elles font ressortir d'abord l'attachement inébranlable de la noblesse tarnaise à la cause de la branche aînée des Bourbons et son mépris pour le roi-bourgeois, le roi-citoyen. Pour Eugénie et pour Louise, Charles X, qu'elles appellent *le Roi* avec majuscule, — est le seul maître légitime de la France. Louis-Philippe, qu'elles désignent quelquefois par mépris sous le nom de *philippe*, tout court et sans majuscule, ou plus souvent par le mot *roi* en minuscules, — est un abhorré usurpateur. Toutes les deux mettent leurs plus chères espé-

rances dans Henri V, « l'enfant du miracle ». Elles sont éprises de lui, font des vœux et des prières pour son retour.

* J'ai une pensée favorite qui me tient bien au cœur et qui ne sort pas de ma tête : c'est ce pauvre *Henri V*. Nous le reverrons, et l'Angleterre, après lui avoir donné l'hospitalité, nous le rendra; c'est la fortune de la France. (*L. de B. à Eugénie, 16 nov. 1830.*)

En entendant fredonner : « Vive Henri IV », Eugénie fait écho et ajoute : « Vive Henri V ». A Rayssac, le drapeau tricolore est détesté comme un emblème révolutionnaire.

* Que je vous raconte mes chagrins et mes peines. L'autre jour, nous allions à la messe, et, avant d'entrer, je vis un drapeau tricolore. Je jetai un cri d'effroi, je fermai les yeux et ne voulus les ouvrir que dans l'église; je n'entendis pas très bien la messe, j'avais les trois couleurs dans la tête. Je sors, je baisse les yeux et j'étais bien décidée à ne passer devant que le dimanche. Toute la paroisse était furieuse et voulait l'ôter. Moi, j'animais les gens à la fureur et leur conseillais fort de le brûler; j'avais même l'idée d'aller moi-même l'enlever, d'autant qu'il était très bas, mais c'était se faire remarquer, et puis je n'eusse pas même osé, comme vous le sentez bien, me hucher sur une échelle; mais je priais Dieu de donner le courage, la force et la pensée à quelqu'un de le faire. Je ne sais si mes prières furent exaucées, mais un beau matin le drapeau disparut, et bien fin celui qui le trouvera. Vous dire le plaisir que cela m'a fait est impossible; je récitai vite le *Te Deum*. Ce n'était qu'un mauvais sujet, qui n'est pas même de la paroisse, qui en fit le cadeau et le planta lui-même; il n'en avait pas le droit. J'ai été bien fâchée de ne pas être homme; avec des pantalons on ose tout. Tous les paysans riaient le lendemain de l'enlèvement. (*L. de B. à Marie de Guérin, nov. 1830.*)

Malheur à ceux qui sont cause de la chute de Charles X. La colère d'Eugénie envers eux est si grande que l'on trouve sous sa plume ces paroles singulières qui révèlent, suivant l'expression de José Vincent (*La Croix, 18 mai 1925*), l'humeur chouanne la plus véhémence :

(*) Maurice est revenu toujours bon enfant et bon royaliste. Malheur à lui s'il en était autrement, je crois que je l'aurais pendu au premier chêne que j'aurais vu! (*A L. de B., 11 sept. 1830.*)

Heureusement la sœur de Maurice tempère immédiatement sa rigueur.

(*) Mais, mon Dieu, si on pendait tous ceux qui le méritent, il n'y aurait pas assez de forêts en France. (*Id.*)

Ces mêmes lettres font ressortir la manière dont les légitimistes albigeois résolurent le triple cas de conscience qu'on se posait au début de la Monarchie de Juillet. Doit-on collaborer avec le nouveau gouvernement ? Est-il permis de participer aux élections ? Quelle attitude adopter envers les partisans de Louis-Philippe et les nouvelles autorités ? La loi du 30 août 1830 ayant déféré le serment suivant à tout magistrat et tout fonctionnaire public : « Je jure fidélité au Roi des Français, obéissance à la Charte constitutionnelle et aux Lois du Royaume », les nobles décidèrent de ne pas le prêter et préférèrent

la retraite volontaire ou la destitution d'office. M. de Bayne quitta la sous-préfecture de Gaillac à la fin du mois d'août; M. de Guérin, maire d'Andillac, fut relevé de ses fonctions le 4 novembre; un peu plus tard enfin, Erembert, vérificateur des poids et mesures à Gaillac, était destitué. Il y eut ainsi une sorte d'émigration à l'intérieur : Lisle et Rabastens devinrent des foyers de carlisme. Cependant la politique d'abstention des légitimistes n'alla pas jusqu'à l'abandon du droit électoral. Après quelques jours d'indécision, ils participèrent au vote du 29 octobre et à ceux qui suivirent. Mais ils ne purent se décider à frayer avec les nouveaux fonctionnaires. Les considérant comme des intrus, ils n'eurent avec eux que les rapports indispensables et leur fermèrent obstinément leurs salons.

Il y a plus encore. Eugénie et Louise relatent, dans cette partie de leur correspondance, quelques-uns des épisodes principaux qui marquèrent autour d'elles la chute de la Restauration et les premiers mois du règne de Louis-Philippe.

La tranquillité du département du Tarn fut, en effet, sérieusement troublée pendant cette période. Les archives de la préfecture, que nous avons consultées à ce sujet, confirment ce que les deux amies se racontent. Ce n'était pas sans raison que M. de Bayne avait pris peur le jour où on lui annonça le triomphe de la Révolution à Paris. Il y eut des échauffourées à Albi, à Castres, à Mazamet, à Gaillac. Mais tandis que dans le Castrais les esprits étaient montés contre le nouveau gouvernement qu'ils avaient peine à reconnaître (1), les Albigeois et les Gaillacois se faisaient remarquer par leur empressement à accepter le régime de Louis-Philippe et à appliquer les mesures décrétées au commencement de son règne.

Malheureusement, les libéraux commirent des excès. Dans l'église des Cabannes, des forcenés arrachèrent croix, ciboires et calices qui formaient les ornements d'une sainte table que l'on venait de poser.

Quelques jours après, le 10 août, Cordes fut le théâtre de scènes scandaleuses que le maire, M. Mazars, compara à celles qui s'étaient produites en 1793. A Albi, un cortège parcourut la ville dans la nuit du 5 au 6 août en chantant le *Ça ira* et en criant : « A bas les Carlis-tes, mort aux Carlistes »; des femmes furent arrêtées pour avoir crié :

(1) Le sous-préfet de Castres, M. Guibal, était loin d'être rassuré, si l'on en croit du moins une lettre qu'il adressa au préfet en décembre 1830, lettre dont voici quelques extraits significatifs :

* Les bruits de guerre [avec l'Espagne] ont réchauffé les espérances coupables de nos carlistes. Ils s'agitent dans l'ombre; des conciliabules ont été tenus; mais j'ai l'œil ouvert... Je vous prie de hâter, autant que vous le pourrez, l'arrivée des armes... Il faut armer les gardes nationales de Vabre et de Lacauene pour assurer la tranquillité de nos montagnes... Le bruit court que le mouvement commencerait le jour où l'étranger mettra le pied sur le sol français... Je vais faire en sorte de me créer des intelligences dans le salon noir, où se réunissent tous nos ultras, à commencer par M. de Lastours et son barbier... Des armes et des cartouches, et je vous réponds de tout. »

« Vive Charles X. » A Gaillac, des fanatiques menacèrent de renverser la grande croix que M. Guyon avait fait élever deux ans auparavant.

A mesure que les événements se déroulaient, Eugénie tenait au courant son amie des Montagnes. Elle lui apprit comment à Cahuzac on planta un arbre de la liberté et comment, après avoir forcé le curé à le bénir, les patriotes furent invités en masse à un repas, — une « Orgie » à trente sous par tête, — à l'occasion duquel on mobilisa la garde nationale, et l'on mit en faction MM. d'Adhémar et d'Hautpoul devant qui le capitaine Farjanel fit exprès de passer et de repasser pour se faire présenter les armes. Andillac ne resta pas en arrière, comme bien on pense. Comme ailleurs, on y organisa la chasse aux fleurs de lys, puis le banquet civique.

(*) Nous avions sur notre banc, à l'église, les armes de France. Cette vue offusquait infiniment les regards républicains du premier chantre qui, dans un petit club, fit condamner les pauvres fleurs de lys. Ce ne fut pas sans quelque opposition, mais enfin son éloquence triompha, comme faisait à Rome celle de Cicéron : « Amis citoyens, pouvez-vous laisser insulter plus longtemps le clocher [*On y avait installé un coq et un drapeau tricolore*] par l'église, le dehors et le dedans, le coq par les fleurs de lys ? Allons, amis, effaçons-les; portez, toi le pinceau, vous l'eau, toi l'échelle. Effaçons, effaçons ! Quoi ! ici les fleurs des rois et sur le clocher celles des citoyens ? Voyez-vous jamais ensemble le froid et le chaud, le miel et le vinaigre ? » Ce beau prêcheur ne prêcha pas en vain, nos fleurs de lys disparurent. (*A L. de B.*, 24 oct. 1830.)

Çà et là, le côté comique s'en mêlait. A Gaillac, des partisans de Philippe prirent un charlatan pour le fils du roi, tandis qu'aux environs de Cahuzac des légitimistes se laissèrent bernier par un chevalier errant, vulgaire vagabond qui se donnait comme un défenseur de Charles X. A Castres, on dressa procès-verbal à un prétendu carliste qui avait étalé à sa fenêtre une chemise que l'on prit pour un drapeau blanc.

Au fond, la division régnait dans les esprits, et la colère grondait dans les cœurs.

* Pourquoi nous tourmente-t-on à nous, pauvres gens, qui ne voulons que l'ordre ? Il est bien difficile que les méchants s'arrêtent quand ils ont entamé le chapitre des horreurs. Une faim de mal faire les dévore; rien ne peut les rassasier. Accompagnés de tous leurs vices, ils marchent hardiment contre la vertu modeste et isolée dans quelques coins de la France. Le roi philippe n'est pas celui que j'accuse. Quand on n'a ni cœur, ni énergie, ni courage, on n'est rien moins qu'un homme..... (*L. de B. à Marie de Guérin, déc. 1830.*)

A la fin de 1831, un certain apaisement s'étant produit, Eugénie et Louise ne se dirent presque plus un mot des affaires politiques. Un peu plus tard, cependant, l'équipée chevaleresque de la duchesse de Berry et le bruit des premières guerres carlistes d'Espagne ranimèrent les passions et firent reparaître, par contre-coup, dans leurs

lettres, ce que nous avons appelé la chronique politique. Cela dura jusqu'à la triste conclusion de l'aventure de la princesse. Alors, le premier moment d'étonnement passé, Eugénie fut la première à se désintéresser de ces questions.

(*) Qu'ai-je à faire de politique ? Que sert de s'occuper des bruits et mouvements des peuples ? Dieu les mène ou les laisse faire. (*A L. de B.*, 10 août 1834.)

Puis, Louise sonna le ralliement à Louis-Philippe.

(*) Nous parlâmes peu politique [*avec M. Blanc, curé de Montmiral*]. Je vous dirai que je suis bien plus calme sur cet article que je ne l'étais. Je vois tant d'événements différents se succéder avec tant de rapidité que j'apprends à réfléchir et je mets plus de calme dans mes discussions. Je vois des gens qui ne savent parler des affaires politiques sans injurier philippe. A quoi cela les mène-t-il ? Ont-ils plus tôt Henri V ? Je vois que, malgré les quolibets dont les gazettes sont remplies, philippe règne toujours avec esprit et fermeté. Je le dis à vous, pensant bien que vous ne le répéterez pas, mais, si Charles X avait eu le caractère ferme de ce roi-ci, nous l'aurions encore. (*L. de B. à Eugénie*, 15 oct. 1834.)

Avec le grand bon sens qui la caractérisait, Eugénie approuva :

(*) Je trouve votre politique admirable, vous voilà dans le juste-milieu. Mais je plai[santé], vous n'êtes que dans la raison. Que sert à la boudier ? Philippe est là et y demeure, quoi qu'on en dise, parce qu'il est le plus habile. Ceux qui le faisaient bête se sont bien trompés. Aucun des Bourbons n'a tant d'esprit. Ne l'aimant pas comme Français, il faut d'ailleurs le supporter comme chrétiens. Il règne, Dieu le permet. Car tout fait accompli est une manifestation de la volonté ou de la permission divine. Il faut voir plus que des hommes dans tous les gouvernements. Le cœur en haut pour tout; le parfait chrétien est, ce me semble, le parfait politique. (*A L. de B.*, 5 nov. 1834.)

Plus jamais, Louise ni Eugénie ne s'aventurèrent sur le terrain des affaires politiques qui n'était pas celui qui leur convenait.

II. — Voyages à Rayssac

La période pendant laquelle les deux amies tenaient dans leurs lettres une chronique politique fut aussi celle où elles connurent la joie de se revoir à deux reprises à Rayssac.

C'est à Louise de Bayne qu'il faut attribuer l'idée première des voyages d'Eugénie aux Montagnes. Quelques mois après avoir quitté Gaillac, elle suppliait son amie de venir lui rendre visite : « Au printemps, lorsque le soleil apparaîtra, j'espère bien vous voir ici », lui écrivit-elle.

Détail assez curieux au premier abord ! Dès qu'Eugénie eut décidé son voyage, Louise sembla la décourager en lui traçant un sombre tableau de son pays. La jeune malicieuse savait ce qu'elle faisait. Son but n'était pas de détourner son amie, mais au contraire de l'ancrer plus fermement dans sa détermination en piquant sa curiosité. Eugénie, qui ne manquait pas de finesse, comprit l'inten-

tion et riposta, sur un ton badin, que les horreurs de Rayssac ne l'effrayaient pas, qu'elle se rendrait aux Montagnes quand même, dût-elle marcher à pied, dût-elle mettre en chemin autant de temps qu'une tortue. Aucune riposte ne pouvait être plus agréable à Louise, qui la supplia de nouveau de venir.

* Si vous venez, ma chère, je tâcherai de vous distraire. Si vous aimez la promenade, je vous ferai promener; si vous aimez la lecture, je vous ferai lire; si vous aimez à *parler*, nous parlerons; si vous voulez prier, vous avez l'église à deux pas; si vous aimez les pommes de terre, si vous aimez le beurre, je vous en ferai manger; enfin, ma chère, si vous voulez des amies bien tendres, vous en trouverez à Rayssac, et qui ne sont pas froides. (*L. de B. à Eugénie, 19 mars 1831.*)

Puis, au mois de juin, Louise fit parvenir au Cayla un billet pressant.

* Mes chères amies, arrivez, arrivez; nous vous attendons. Mes sœurs vous réclament à grands cris. Dépêchez-vous de venir. Vous avez fait, sans doute, le voyage de Toulouse; ainsi rien ne peut vous empêcher de faire la petite course d'amitié.....

Je vous écris vite, vite, — voilà un homme qui part pour Gaillac, — afin que vous fassiez tous vos petits préparatifs, je ne dis pas en toilette, ce serait du temps perdu, si vous avez une robe de toile grise, portez-la, si vous avez un chapeau de paille de Montans, c'est encore parfait pour ici. Dès ma lettre reçue, mettez-vous en route. Je désirerais que vous m'écriviez le jour de votre arrivée, nous irions vous attendre... Je vous recommande de fermer les yeux quand vous serez sur nos hauteurs; si vous ne les bandez pas, je crains que vous ne vous retourniez. (*L. de B. à Eugénie, juin 1831.*)

Bien que l'invitation ait été adressée à Marie et à Eugénie, cette dernière seule y répondit. Peu après être revenue de Toulouse, où elle avait accompagné son père, elle partit donc, avec Erembert comme mentor, pour Albi et les Montagnes. Le 20 juin, elle suivit la route qui mène de Villefranche à Rayssac. Mais, au lieu de fermer les yeux, suivant la recommandation de Louise, elle les ouvrit tout grands, ce qui lui permit d'admirer à son aise le grandiose paysage et d'apercevoir de loin son amie qui, avec ses sœurs, s'était portée à sa rencontre.

Toutes ces dames vinrent m'attendre en chemin. Je les aperçus d'une lieue, assises sur un rocher, m'attendant les bras ouverts, mais ce ne fut que dans leur salon que je pus les embrasser, car je pris un chemin opposé au chemin rocher. Ma chère Louise fit en me voyant un bond de joie qui atteignit le plancher (*sic*). (*A Marie de Guérin, 26 juillet 1831.*)

Eugénie, qui ne manqua pas d'être impressionnée par la solitude et la pauvreté de Rayssac, jugea néanmoins fortement exagérée la description qu'on lui en avait faite.

* Ce pauvre pays n'a rien que des rochers. Il n'est pas cependant aussi noir, aussi affreux qu'on nous l'avait dit. Ce n'est pas un *Eden*, mais ce n'est pas la Sibérie. On y voit le vert et le sec, le soleil et la lune comme partout. (*Id.*)

A Rayssac, les journées s'écoulèrent joyeuses et douces, comme toutes celles que l'on passe dans un château ami : jeux dans la grande allée, entretiens intimes, longues prières à l'église.

Parmi les excursions, citons en particulier celle que l'on fit à Grandval. Grandval est un beau château du ^{xvii}^e siècle, construit, dit-on, par le célèbre financier Samuel Bernard sur les bords du Dadou, dans un des sites les plus ravissants du Tarn. L'extérieur est agrémenté d'un petit parc planté d'essences variées et rares. A l'intérieur, on y admirait non seulement une grande et belle galerie décorée dans le style Louis XV, mais encore un précieux mobilier, comprenant des tapisseries des Gobelins et des meubles tendus d'étoffes de Beauvais. Il était, en 1831, la propriété du général marquis de Frégéville qui y menait grande et joyeuse vie, et qui entretenait, malgré la divergence de leurs opinions politiques, des relations courtoises avec les de Bayne.

* Nous allâmes hier à Grandval. C'est un beau désert, un vallon enchanté, tout à fait dans le genre de ces vallons enchantés que les fées faisaient d'un coup de baguette. J'ai cru laisser là mes jambes et mes yeux, tant j'ai couru, tant j'ai regardé..... Pour arriver jusques là, il nous a fallu descendre, descendre, je crus aller sous terre. Enfin, j'arrivai dans le creux le plus sombre, le plus noir, bâti comme un nid sous le feuillage. Mais je ne veux pas faire la description; c'est au revoir. Alors, je vous dirai : j'ai vu ceci, j'ai vu cela, etc. J'étais donc bien fatiguée. Voyez l'attention de mes bonnes amies. Au bas de la côte éternelle, un cheval sellé à l'anglaise m'attendait. Je monte dessus et je m'achemine à petits pas vers la montagne, escortée de l'aimable Louise et d'un domestique. (*Id.*)

Pendant son séjour à Rayssac, Eugénie se nourrit, à son vif contentement, de pain de seigle, de lait et de pommes de terre. Elle fit la connaissance non seulement des gens aimables de la montagne, comme ce bon M. de Berlas, mais aussi des ennuyeux, comme cet « original sans copie » qu'était M. Brandouin. Bref, le temps passa de la manière la plus agréable : « Je mène ici une si belle vie que je voudrais que ce fût la vie éternelle. » Quand il fallut partir, les adieux furent mélancoliques.

(*) Je m'en allai bien tristement après votre dernière poignée de mains, tournant de temps en temps la tête de votre côté; mais je ne voyais rien que les blanches murailles du château, qui bientôt ont disparu, puis les arbres, puis les montagnes, et puis tout. (*A L. de B., 12 juil. 1831.*)

Louise de Bayne a exprimé avec force la peine que lui causa le départ de son amie :

(*) Je ferais mieux, ma chère Eugénie, de ne pas vous aimer; je m'épargnerais les chagrins de départ qui mettent le cœur en si grande souffrance, et je ne serais pas triste aux larmes comme je le suis depuis que vous m'avez quittée. Ma chère, je m'étais déjà fait une habitude bien agréable de vous avoir près de moi, et il m'en a coûté de la rompre si vite. Penser ensemble, comme nous le faisions toute la journée et même la *nuît*, tout

cela m'enchantait et me voilà maintenant revenue à moi seule, ce qui me paraît bien différent. (*L. de B. à Eugénie, juil. 1831.*) *

Ce qu'elle regrettait surtout, c'était de ne plus pouvoir en toute liberté épancher son cœur dans celui d'Eugénie.

* Après M. Amalric, vous êtes la seule personne qui connaissiez à fond et mon cœur et ma tête. Voilà encore un de mes plaisirs quand j'étais avec vous, c'est que je pouvais vous dire en pleine confiance tout ce qui est en moi : sensations, peines, plaisirs, folies, *sentiments*, désirs, illusions. Tout m'échappait facilement avec vous, tant je vous connais discrète et aimante. Depuis votre fuite, je passe mon temps à m'agiter. (*Id.*)

Le chagrin d'Eugénie fut plus calme. Il se traduisit par quelques strophes longtemps attribuées à Maurice : *Adieu Rayssac, adieu montagnes.*

Cependant, une sorte d'inquiétude traversait son âme. Conserverait-elle longtemps l'amitié de Louise ? Les quinze jours passés à Rayssac lui ayant dévoilé combien son caractère était différent de celui de son amie, elle ne put s'empêcher d'écrire, sur le carnet qui lui fut donné au départ, ces mots significatifs :

(*) J'emportai ceci de Rayssac, au mois de juin 1831, avec des cheveux, des images, des coquilles et autres petits dons d'amitié de la plus aimable amie. Ce sont autant de chaînes qui attacheront mon cœur au sien jusqu'à ce que la mort les brise, ou peut-être l'oubli... qui sait ! Elle est si jeune, si vive, elle s'est attachée à moi si vite ! Nous nous ressemblons si peu dans nos goûts de femmes ; elle étant de celles qui trouvent le bonheur *ici* et moi *là-haut*.

Eugénie se préoccupa dès lors de s'assurer de l'amitié de Louise. Plus que jamais, elle lui demanda : « M'aimez-vous ? » Au risque d'être importune, le moindre prétexte suffisait à lui faire poser cette question. Mais Louise n'eut pas de peine à la tranquilliser. Les cœurs des deux amies n'étaient point près de se séparer.

Malgré le chagrin du départ, ce premier séjour à Rayssac fut un enchantement pour Eugénie. Elle parla tant et si bien de l'accueil qu'on lui avait fait que M. de Guérin et Maurice résolurent de monter à leur tour aux Montagnes. Ils partirent le 28 septembre.

Ce qui attirait les deux voyageurs, c'était moins le désir de passer une semaine agréable chez des amis que l'espoir de préparer une union entre les deux familles. Maurice, qui sentait depuis quelque temps l'amour de Louise de Bayne croître dans son cœur, y voyait l'occasion favorable de revoir l'amie de sa sœur et de se faire aimer d'elle. Quant à M. de Guérin, il connaissait les projets de son fils, les approuvait et les favorisait de tout son pouvoir.

Malheureusement cette visite n'eut pas le résultat que les voyageurs attendaient. Si l'enthousiasme que Maurice montra pour Lucrétia Davidson, si son attachement à Lamennais, si les poésies qu'il composa mirent en valeur les ressources de son esprit, un crachement de

sang révéla le délabrement de sa santé. M. de Guérin n'osa pas aborder franchement la question de mariage et l'on redescendit de Rayssac sans savoir rien de précis.

Cependant la partie ne paraissait pas irrémédiablement perdue. L'espérance restait permise encore. Il sembla même à Eugénie que Louise éprouvait un commencement d'amour pour Maurice. Elle le conclut d'une petite phrase écrite par son amie, au moment où celui-ci reprenait le chemin de Paris. Louise, après avoir fait allusion à Lucrétia, avait ajouté :

(*) J'avoue qu'à la place de M. Maurice, j'aimerais mieux m'enthousiasmer d'une *vivante* que d'une morte. (*L. de B. à Eugénie, oct. 1831.*)

La déclaration manquait de netteté, mais la discrétion imposait de ne pas demander davantage. Il fallut se contenter de ce *clair-obscur*. L'incertitude mêlée d'espérance dans laquelle Maurice vécut pendant un an, loin de diminuer son ardeur pour Louise de Bayne, contribua à accroître ses sentiments et à alimenter ses rêves.

Quand il revint au Cayla, en avril 1832, à l'occasion de la terrible épidémie de choléra qui fit tant de victimes à Paris et en France, sa pensée se porta tout de suite vers Rayssac. Aussi se montra-t-il particulièrement heureux lorsque Louise invita Eugénie à aller cette année encore chez elle. Il résolut de suivre sa sœur et de tenter une nouvelle et définitive démarche.

Le second voyage d'Eugénie à Rayssac eut lieu le 26 août 1832 et dura trois semaines. Il fut l'occasion d'intéressantes promenades qui se terminaient ordinairement à l'église où l'on priaît avec une dévotion ravissante.

* Il y a de simples femmes aussi versées dans la contemplation qu'un Père de l'Eglise et qui vous savent des prières à l'infini sans savoir lire. (*A Marie de Guérin, sept. 1832.*)

Pendant le jour, on donna à Eugénie pour écrire une petite chambre où se trouvait une bibliothèque, où était aussi une glace dans laquelle elle ne se regardait pas. La nuit, on la plaça près de Maurice, dans la chambre la plus solennelle du château. Elle y dormait « dans le lit à peurs, et sans peur », bien que les loups fissent parfois un vacarme d'enfer sous ses fenêtres. Les soirées se prolongeaient jusqu'à minuit. Louise jouait de la guitare et chantait. Maurice, aiguillonné par l'amour, était plus poète que jamais. Tout, à Rayssac, recevait des vers de lui, jusqu'aux grillons. Il discutait ferme sur Lucrétia ou sur Victor Hugo; il était charmant sur le champ de bataille. Eugénie se sentit si heureuse et si aimée qu'elle se serait consolée d'être venue du bout du monde.

Cette joie ne fut pas, hélas ! sans mélange, car Eugénie vit se briser son rêve de voir Louise devenir sa seconde sœur. Nous avons raconté

ailleurs comment, le dimanche 2 septembre, fut repoussée la requête d'amour que Maurice de Guérin avait cru pouvoir présenter. Ce refus ne fut pas provoqué par M. de Bayne. Si la décision eût dépendu de lui, il aurait donné probablement son consentement, car la visite qu'il fit alors au Cayla semble inspirée par la perspective d'un futur mariage. Mais Louise de Bayne se montra inexorable et Maurice de Guérin put écrire :

* Vierge aux yeux bleus, ravissante de charme,
Ce rêve, hélas ! c'est toi qui l'as brisé !

Louise avait d'autres ambitions. Maurice, malgré ses talents, se trouvait sans situation ; sa santé était ébranlée et sa fortune plus que médiocre.

L'échec de son frère retentit douloureusement dans le cœur d'Eugénie. Dès qu'elle le connut avec certitude, le séjour à Rayssac lui devint pesant.

* Il me tarde de vous voir, et je vous le répète afin que vous le croyiez bien. Si j'écoutais Louise, je passerais ici ma vie, et je l'écouterais si vous étiez ici, mais si loin, si loin !... Je veux revenir bientôt. (*A Marie de Guérin, sept. 1832.*)

Les derniers jours furent remplis de tristesse, moins pénibles cependant que le moment du départ.

(*) Ce fut chose bien triste que cette descente jusqu'à Villefranche. Nos yeux seuls se parlaient. Là, nous commençâmes à ouvrir la bouche, parce que je m'aperçus que j'avais perdu mon busc. Cela nous rendit la parole, nous nous mîmes en train de causer, et bien des choses *pesantes* nous sortirent du cœur tout en tournant la tête derrière nous. Quand je vis mon compagnon de voyage ressuscité, je fis tout ce que je pus pour le distraire. C'était un affligé consolant un affligé. (*A L. de B., fin oct. 1832.*)

Par bonheur, l'amitié d'Eugénie pour Louise ne se trouva pas ébranlée par ce coup qui aurait pu lui être fatal.

(*) Oh ! ma chère amie, que ces promenades sous vos allées me reviennent souvent, et que je me rappelle avec plaisir et peine ces conversations de cœur à cœur que nous y avons eues si souvent ! Surtout, j'aime notre promenade à cheval la veille de mon départ. Depuis, il me semble que je vous aime davantage parce que je vous connais tout à fait, parce que j'ai vu votre cœur jusqu'au fond. Voilà ce qu'il faut pour que l'amitié soit parfaite : lire dans le cœur l'un de l'autre jusqu'aux points et virgules. (*Id.*)

Sur cette déclaration, la correspondance entre le Cayla et Rayssac se poursuivit aussi confiante que par le passé. Eugénie ne témoigna jamais d'aigreur pour le refus que Louise avait opposé à la demande de son frère, et Louise se montra reconnaissante à Eugénie de n'avoir pas essayé de peser d'une manière indiscrete sur sa décision.

CHAPITRE XIV

Première expérience du monde

Départ de Maurice pour la Chenaie. — Philibert de Roquefeuil. — En route pour Gaillac. — La maison de Thézac. — Divisions politiques. — Emilie de Vialar. — La confection d'une robe. — Lisle, centre de carlisme. — Les soirées de Gaillac. — Retour au Cayla. — Impressions — Les lettres d'Eugénie à l'Isle de France.

Quelques semaines après son retour de Rayssac, Maurice partait pour la Chenaie, dont les portes lui avaient été ouvertes grâce aux démarches de son ami Eugène Boré.

On ne saurait assez dire le bonheur qu'Eugénie en éprouva. Ce départ arrachait enfin à la séduction de Paris un frère qui avait « besoin de briser avec le monde pour rester plus sûrement avec Dieu », et qui avait écrit dans le *Cahier Vert* : « Deux jours au grand air, à Paris, mettraient à bout toutes mes résolutions. » Qui sait même si elle n'espéra point de nouveau en la vocation ecclésiastique de Maurice ? Les routes par lesquelles Dieu conduit un homme à sa destinée sont si mystérieuses !

En tout cas, à sa joie se mêlait un sentiment de fierté. Lamennais jouissait alors de tout l'éclat de sa gloire et de ses premières luttes. Près de lui et sous sa conduite, dans une sorte de Cénacle ou de Paraclet, des jeunes gens appartenant à l'élite travaillaient en commun, au moyen de l'étude de la philosophie, de l'histoire et des langues, à la restauration de la Religion par la Liberté et à celle de la Liberté par la Religion. Quelle bonne fortune pour son frère de vivre en une telle compagnie ! Quelle gloire pour la famille de Guérin d'avoir un des siens sous la direction d'un tel génie !

Cette perspective n'allait pas toutefois sans quelque vague inquiétude. Maurice était si inconstant !

(*) Il me tarde de savoir comment il se trouvera là. Quelquefois je crains, d'autres fois j'espère. La vie d'étude et de prière est d'un grand secours pour le cœur. Ces pauvres jeunes gens l'ont vide ou plein d'illusions. (*A L. de B., 24 sept. 1832.*)

Et puis, que penser au juste de Lamennais ? L'opinion publique se montrait fort divisée à son sujet, et des esprits sérieux se demandaient si l'attitude irritée et défiante qu'avait prise l'ancien directeur de *l'Avenir* vis-à-vis de Rome ne le mènerait pas à la révolte et au schisme. Eugénie ne put s'empêcher d'exprimer son appréhension à

Louise dans sa lettre du 29 novembre. Maurice, parti seulement du Cayla la veille ou l'avant-veille, se trouvait encore à Toulouse avec son père, attendant la diligence, qui devait l'amener⁶ à Paris, d'où il gagnerait la Chenaie.

(*) Vous savez que Maurice va chez M. de Lamennais. D'après ce qu'on vient de nous dire, il serait à l'école de l'erreur, du schisme. Cette idée est désolante. Une fois au milieu de ces messieurs, qui préservera Maurice de l'influence si séduisante de leur parole, de leur génie ? S'il en est ainsi, qu'ils se révoltent contre Rome, papa va d'autorité rappeler Maurice. C'est le seul remède, et voilà ce pauvre garçon relancé dans Paris, sans but, sans projet, lui que je trouvais si heureux d'avoir enfin trouvé un point pour s'appuyer en ce monde. (*A L. de B.*, 29 nov. 1832.)

Dans cette même lettre, Eugénie parlait à son amie d'une visite que son parent Philibert de Roquefeuil venait de faire au Cayla, visite attendue depuis longtemps, — elle avait fourni le prétexte du départ de Rayssac, — et retardée de jour en jour pour je ne sais quelle raison.

Eugénie ne connaissait pas encore ce cousin. On lui avait pourtant beaucoup parlé de lui.

Philibert de Roquefeuil appartenait à une famille d'antique noblesse, dont une des branches, passée en Angleterre puis en Amérique, — les Rockfeller, — devait devenir célèbre par sa richesse et sa générosité. Né le 1^{er} avril 1786, il était fils d'Augustin-Joseph de Roquefeuil, capitaine de dragons au Régiment de la Reine, dernier seigneur de Cahuzac, et de Rose-Catherine de Verdun, sœur de la grand'mère paternelle d'Eugénie. Ses premières années s'étaient écoulées dans ce château de Verdun dont il ne reste plus pierre sur pierre et qui était situé, entre Cahuzac et le Cayla, sur un petit escarpement dominant la Vère. Après une enfance triste, toute remplie de malheurs, car les événements de la Révolution furent funestes à sa famille, il s'expatria et s'établit à l'Isle de France. Marié deux fois, il avait eu, de son premier mariage, une fille, devenue M^{me} de Grand-maison, et, du second, deux enfants, encore jeunes, dont l'avenir le préoccupait.

Philibert avait une nature douce, mélancolique, sentimentale. Le ciel des Tropiques développa en lui la nostalgie du pays natal. Il revint en France en 1832, autant pour revoir sa famille que pour essayer de rétablir ses propres affaires assez compliquées.

Avant même de le voir, Eugénie s'intéressa à ce « cousin d'outre-mer », ce « cher Africain », de vingt ans plus âgé qu'elle et qui était déjà grand-père. Il était si malheureux ! Mais ce fut bien autre chose, et l'intérêt qu'elle lui porta fut autrement grand, quand elle l'eut vu et entendu. On ne saurait mieux comparer l'impression de Philibert de Roquefeuil sur Eugénie qu'à celle que lui avait fait éprouver quelques années auparavant Victor Mathieu. Il avait le talent de se faire

estimer. Ses manières étaient prévenantes. Il contait à merveille ses voyages à l'Isle de France, à Bourbon, à Sainte-Hélène.

(*) On ne se lasse jamais de l'entendre, de le suivre d'un bout du monde à l'autre, d'une mer à une autre mer. (*A L. de B.*, 29 nov. 1832.)

Ce qu'il écrivait était si amical, si affectueux, si cordial qu'on voyait le cœur percer à chaque ligne. Il était facile d'aimer un tel parent qui savait si bien comprendre et sentir l'amitié.

Philibert vint plusieurs fois au Cayla, — en janvier 1833 il y resta huit jours, — et chaque fois l'intimité entre Eugénie et le « cousin d'outre-mer » devint plus vive. Elle lui donna connaissance de bon nombre de ses poésies; elle lui fit part même des lettres de Louise, se réservant seulement « ce qui était pour elle ». Eugénie, d'ailleurs, ne déplut pas à Philibert qui, pour rester quelques jours de plus avec elle, proposa de l'amener à Gaillac, puis à Lisle, où il devait se rendre pour voir les Boisset, ses parents. Le projet fut agréé d'enthousiasme.

Le voyage qu'Eugénie fit avec son cousin mérite d'être narré en détail. Il marque une date dans sa vie; ce fut le plus important, le plus notable avant celui de Paris, pour le mariage de Maurice. Il permit à celle que l'on a appelé *la Solitaire du Cayla* de prendre contact, plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, avec la meilleure société de Gaillac. De nombreux documents font la lumière sur cette période que M^{lle} Duhamel a étudiée dans un chapitre intitulé *la Foire aux vanités*, mais que nous préférons appeler *la Première expérience du monde*.

Donc, le 17 janvier 1833, en compagnie de son cousin, « l'aimable africain », Eugénie faisait route de Cahuzac à Gaillac. Sa pensée remontait d'instinct à cinq ans en arrière jusqu'à cet autre petit voyage qui avait eu tant d'influence sur elle, — celui qu'elle avait fait avec un autre de ses cousins, le regretté Victor. Que serait celui-ci ? Son intention était seulement de confectionner à Gaillac, chez les Thézac, ses excellents parents, une robe que son père lui avait apportée de Toulouse et qui sera « la plus jolie qu'elle ait eue ». Elle irait ensuite à Lisle chez la bonne Lisette de Sainte-Colombe qui la réclamait depuis longtemps, et son séjour dans cette ville lui fournirait l'occasion de revoir Irène Compayré auprès de qui elle s'était donné « l'apparence d'une oubliée ». Après quoi, elle rentrerait au plus tôt au Cayla, car le monde, — elle le proclamait hautement, — n'exerçait sur elle aucune attirance.

(*) Je vous adresserai un petit journal de toutes mes journées. Vous saurez tout ce que j'aurai vu et entendu à Gaillac, et même à Lisle... Vous dire que ces courses m'amuse, je mentirais. Je n'aime ni le monde ni le mouvement, non par dévotion, n'allez pas le croire, c'est par un goût naturel, sans nul mérite de ma part. (*A L. de B.*, 16 janv. 1833.)

Tandis que Philibert poursuivait sa route jusqu'à Lisle, d'où il

devait revenir au bout de quelques jours pour reprendre sa cousine, celle-ci s'arrêta à Gaillac. La physionomie de la petite sous-préfecture avait bien changé depuis que Louise de Bayne en était partie, depuis même le dernier passage d'Eugénie au mois d'août précédent.

L'austérité de l'hôtel de Thézac, si redouté de Louise, n'était plus qu'un souvenir. Après la mort de l'oncle Albenque, surtout après le départ des Bellerive pour Montauban, M^{me} de Thézac avait peu à peu relâché la sévérité de la discipline familiale. Sa maison ne méritait plus les noms d'*hôtel de l'ennui* ou de *couvent*, sous lesquels Louise la désignait autrefois. On y riait, on y chantait, comme partout où se trouvent de nombreux enfants. Un joyeux groupe de jeunes filles s'y réunissait parfois sur la terrasse sous la surveillance peu sévère de la bonne M^{me} de Paulo, et M^{me} de Thézac avait enfin autorisé ses deux filles, Marie et Louise, à paraître aux soirées.

(*) [Le] couvent est plein maintenant de personnes faites de beurre et de miel, depuis le plus grand jusqu'au plus petit... Mes deux cousines sont les plus heureuses personnes du monde, faisant ce qu'elles veulent, achetant ce qui leur fait plaisir, jamais un non quand elles disent oui. (A L. de B., 28 fév. 1833.)

Autre constatation, pénible celle-ci : les questions irritantes de la politique divisaient plus que jamais la société gaillacoise. Deux camps s'étaient formés, nettement opposés : les blancs et les rouges.

Cette division, qui remontait à 1830, s'était manifestée, jusque dans le clergé, au dernier anniversaire des *Trois Glorieuses*. L'adjoint au maire de Gaillac, M. Supsol, ayant invité les deux curés de la ville à participer aux réjouissances publiques par une lettre qui commençait par ces mots : « Quand Dieu créa l'homme il lui donna la liberté », — c'était tout-à-fait Petit-Jean, — son invitation eut pour effet de faire éclater la divergence de leurs opinions. Le clocher de Saint-Pierre fut illuminé et parut « brillant comme un soleil » ; celui de Saint-Michel resta « obstinément obscur ».

Au début de 1833, la situation devint plus tendue. La tentative avortée de la duchesse de Berry et l'emprisonnement de la princesse irritèrent les esprits, et rendirent plus profonds les dissentiments déjà existants. Furieux de voir publier dans un journal de Toulouse une liste de souscription en faveur de Marie Bossy, la courageuse servante nantaise qui avait refusé de livrer la duchesse aux agents de Louis-Philippe, le maire de Gaillac, M. Rigal, vit dans ce geste un blâme et une provocation contre le nouveau gouvernement. Il fit supprimer une partie du traitement aux vicaires de Saint-Pierre qu'il regardait comme les instigateurs du mouvement. Il réclama également, toujours par brimade, le transfert au cimetière de la croix de la mission ; mais cette fois le vote du conseil municipal lui fut défavorable.

De leur côté, les légitimistes ne demeuraient pas inactifs : ils fer-

maient leurs salons aux partisans du nouveau régime, organisaient des manifestations tapageuses et faisaient circuler pétitions sur pétitions. C'était donc la lutte ouverte sur le terrain politique. C'était la désunion dans les esprits et dans les cœurs. De là, cette réflexion amère qui vint un peu plus tard sous la plume d'Eugénie :

(*) Mon cousin de Roquefeuil, qui a bien voyagé, ne connaît pas de ville plus ennuyeuse [*que Gaillac*]. C'est qu'il avait remarqué une chose, qu'on ne sait pas s'aimer à G[*aillac*]. Je crois que c'est vrai. S'il fallait y trouver deux amis, surtout parmi les femmes, on serait fort en peine. (A L. de B., 1^{er} mai 1833.)

On ne s'entendait pas davantage au sujet de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition que fondait Emilie de Vialar (1), aidée par les conseils de l'abbé Mercier, curé de Saint-Pierre. Emilie de Vialar (ou Vialar, car on ne trouve la particule dans les registres qu'à partir de 1832) avait songé depuis longtemps à établir dans Gaillac une congrégation chargée du soin des pauvres et de l'instruction chrétienne des enfants. De toutes parts alors des maisons religieuses surgissaient. Signalons, vers la même époque, rien que pour le diocèse d'Albi, comme principales fondations, le couvent Notre-Dame et le Bon-Sauveur à Albi, les Sœurs de Saint-Joseph à Oulias, le Couvent Bleu à Castres, les Sœurs de Sainte-Agnès dans la montagne castraise. La pensée d'Emilie de Vialar, comme celle de beaucoup de ses contemporaines, fut de restaurer la vie religieuse abolie par la Révolution.

En 1832, le moment lui sembla propice pour réaliser l'œuvre de sa vocation. Elle avait 35 ans et disposait d'une fortune considérable que lui avait laissée en mourant le baron Portal, son grand-père maternel, premier médecin du roi Charles X. C'était une réalisatrice, une femme de tête aussi bien qu'une mystique, qui unissait à la plus tendre piété d'admirables qualités d'action. A peine en possession de sa fortune, elle acheta et fit réparer la maison de M. Andrieu, près de Saint-Pierre. Puis, le 25 décembre, avec quelques jeunes filles qui s'étaient unies à elle pour la réalisation de son pieux dessein, elle s'y rendit et commença son postulat. Ainsi furent jetées les bases de cette congrégation qui, au cours du XIX^e siècle, devait prendre un si beau développement en Algérie et dans le Proche-Orient, ne cessant d'y accroître l'influence française.

Le mouvement donné par Emilie de Vialar fut entraînant; le nouveau couvent fit rapidement de nouvelles recrues. Mais, comme dans toutes les grandes œuvres, les difficultés ne tardèrent pas à surgir. Les Gaillacois, après avoir admiré, critiquèrent. Ils blâmè-

(1) Cf. *Emilie de Vialar, fondatrice des Religieuses Saint-Joseph de l'Apparition*, par l'abbé PICARD, Paris, 5, rue Bayard, 1925; *Une devancière de Lavigerie, Emilie de Vialar*, par L. DE LACGER, le *Correspondant*, 25 oct. 1925; *Emilie de Vialar*, par GEORGES GOYAU, *Revue des Jeunes*, avril 1926.

rent les hardiesses de la fondatrice et les saintes libertés du début, comme plus tard ils devaient désapprouver l'adoption de la capote et de la croix d'or, le recrutement des religieuses, la fondation des maisons d'Algérie, etc. L'œuvre de Dieu fit cependant son chemin grâce à la belle énergie, à la foi ferme, à la pensée sûre de la fondatrice.

A Gaillac, Eugénie se trouvait dans un milieu plutôt hostile à M^{lle} de Vialar, où l'on ne se gênait pas pour dire des malices contre l'ordre naissant. Un *calembour* de M. de Bellerive amusa toute la ville : « L'ordre d'Emilie est encore un désordre. » Eugénie écoutait et ne disait rien, pensant que le temps et Dieu feraient éclater la vérité. Une seule fois, semble-t-il, elle fit sienne et contribua à colporter une critique contre Mère Emilie; c'était au sujet de la qualité du recrutement des religieuses. Sa nature aristocratique ne parvenait pas à comprendre que l'on admît dans un couvent d'autres personnes que des jeunes filles de noble maison. Mais, en toute autre circonstance, elle prit la défense de la fondatrice.

(*) Pauvre monde, que tu es méchant ! Mais laissons-le faire et dire. Quand Dieu est avec nous, quand c'est pour lui qu'on travaille, qu'importe le jugement du public. Sainte Thérèse aussi fut critiquée, désapprouvée, condamnée par le monde, et même par des saints. Mais Dieu lui fit achever son œuvre. Je lui compare Emilie, et je prends sa défense contre tous ceux qui l'attaquent parce que ses intentions sont pures, saintes, son établissement d'un grand bien pour les pauvres et les enfants qui recevront là une éducation chrétienne. (*A L. de B.*, 5 mai 1834.)

Elle le fit surtout à propos de l'établissement de la maison d'Alger.

Emilie [de] Vialar et trois sœurs ont dû partir, mardi dernier, pour Toulon, allant à Alger. Voilà un beau dévouement. Bien des gens l'appellent folie, mais presque tous les saints sont fous aux yeux du monde. Cet établissement peut faire un bien immense dans ces contrées où n'a pas encore paru la charité chrétienne. (*A L. de B.*, 30 juil. 1835.)

Elle trouva enfin, pour caractériser Emilie de Vialar, cette formule heureuse, la plus juste qui lui ait été appliquée : « C'est la Chantal, c'est la Thérèse de notre temps. » (24 mai 1837.)

La piété solide d'Eugénie de Guérin et la bienveillance avec laquelle elle jugea dès le début la personne et l'œuvre d'Emilie de Vialar firent croire qu'elle se laisserait entraîner par le courant qui emportait les meilleures jeunes filles du Gaillacois et qu'elle entretrait dans le couvent qui s'établissait. Il n'en fut rien.

(*) Le bruit a couru dans le pays que j'étais au couvent. On m'a même demandé si ce n'était pas mon intention d'y entrer. J'ai dit : « Pas encore », et j'ai dit vrai. Cela pourrait venir. Qui peut savoir son avenir et ce que Dieu veut de nous ? Mais, jusqu'à ce que ma vocation se présente devant moi, en face, je demeure ici. (*A L. de B.*, 28 fév. 1833.)

Au milieu de janvier, en tout cas, elle n'y songeait guère et se

préoccupait surtout de toilette. Pour aller à Lisle, elle fit emplette d'un corset. Un schall lui aurait donné envie mais, comme ceux qu'on vendait à Gaillac étaient trop chers et peu à son goût, elle ne se décida pas à l'acheter. Quant à sa robe, qui lui rappelait celle qu'elle avait faite chez Louise de Bayne, pendant l'hiver glacial, elle ne la trouvait jamais à sa fantaisie. La couturière, à qui elle avait confié la confection du corps, le lui rendit « d'abord large comme pour M^{me} de Paulo, puis étroit comme une manche. Pas moyen d'y vivre ». Il fallut le défaire et l'arranger.

Cependant, cette fameuse robe fut prête lorsque « le très bon cousin » vint prendre Eugénie qui pouvait paraître avec honneur dans les salons de Lisle. Elle emprunta toutefois, pour faire meilleure figure, un « très beau schall » à M^{me} de Faramond, « un joli fichu brodé » à Olympe de Tonnac, et elle suivit Philibert de Roquefeuil.

La route fut charmante. On causa beaucoup et l'on parvint, presque sans s'en apercevoir, à Lisle, petite ville languedocienne, jolie et aristocratique, située à deux lieues au sud de Gaillac. Ceux qui la visitent, durant l'été, la prennent, à cause des grands arbres qui l'environnent, pour une verte et fraîche oasis au milieu des vignes ensoleillées.

Cette petite ville renfermait, depuis la Révolution de Juillet, un groupe de familles nobles formant une société distinguée et choisie : les Boisset-Glassac, les Compayré-Camboula, les Gélis, les Sainte-Colombe, les Puységur, les Rey de Saint-Géry. Tout ce « peuple de bannis » et de fidèles serviteurs de la Royauté légitime faisaient de Lisle un des principaux centres carlistes du Tarn, que les délégués des préfets de Louis-Philippe surveillaient étroitement, comme le prouve ce rapport de M. Compayré (1) au Préfet du Tarn.

* Lisle, chef-lieu de canton des plus étendus de l'arrondissement de Gaillac, est habité par des gens généralement peu fortunés, sans industrie, ayant bien peu de connaissances. La campagne est bonne, les paysans, propriétaires, s'adonnent à l'agriculture et suivent les nouveaux principes.

Ce chef-lieu de canton doit être distingué néanmoins de tous les autres, à cause des grands personnages du gouvernement déchu qui l'habitent, et qui, par leur influence, entraînent dans leur manière de voir et de penser plusieurs habitants qui n'osent pas se rattacher au pouvoir nouveau, vu son incapacité, son peu de moralité et sa triste position sociale. Les plus fougueux sont : MM. de Puységur, ex-préfet de Montauban, et ses deux fils, ex-officiers de la garde royale; M. Gélis, ex-député démissionnaire qui a aussi deux fils ex-officiers démissionnaires; le vicomte de Boisset, ex-directeur de l'école de Châlons, qui a un fils aussi officier démissionnaire; enfin M. l'ex-conseiller d'Etat, de Rey de Saint-Géry.

C'est chez M. de Gélis que l'on se réunit fréquemment. Plusieurs étrangers y arrivent, entre autres M. Marliave (ancien secrétaire général), son beau-frère. Il paraît que c'est ce dernier qui les avise de ce qui se

(1) Il n'était pas parent avec Irène, l'amie d'Eugénie.

passé, et cela par l'intermédiaire d'un certain M. Gardès, ancien adjoint au maire d'Alby, qui est fixé ici depuis peu de temps. Il m'a été dit qu'ils avaient formé une garde nationale secrète; il est très sûr que, s'il existait quelque conspiration, ils en feraient partie. L'un d'eux, le vicomte de Boisset, fut mandé en 1813 en Espagne auprès du duc d'Angoulême comme commissaire. Ce sont gens adroits et entreprenants, et fermes dans leurs opinions. (26 avril 1831.— Archives départementales du Tarn) (1).

Cette société légitimiste fêta Eugénie de Guérin pendant les quelques jours qu'elle demeura à Lisle. Lisette de Sainte-Colombe ayant donné en son honneur, le lendemain de son arrivée, un goûter aux demoiselles de Boisset, de Gélis et à Irène Compayré, dîners et réceptions se succédèrent.

* Une fête suit l'autre. C'est une vie charmante, ravissante, tourbillonnante, à la façon de Louise, mais je ne suis pas elle, le tourbillon ne m'emporte pas. J'avoue qu'il est séduisant, surtout pour une pauvre campagnarde comme moi, si peu habituée au monde et à l'air des salons. (A Marie de Guérin, 29 janv. 1833.)

Eugénie fut invitée d'abord chez Irène Compayré, puis chez M^{me} de Gélis et chez les Boisset. Vie heureuse et facile dans laquelle on festoyait et l'on s'amusait bien. Dans ces réunions, il fut question beaucoup de la malheureuse duchesse de Berry et un peu de Rayssac. Eugénie, dont on connaissait le talent poétique, fut tellement priée et suppliée qu'elle se vit obligée non seulement de réciter quelques-unes de ses poésies d'ancienne date, mais encore de composer une nouvelle pièce : *A deux enfants* (ceux de la duchesse de Berry). Elle dut également se résoudre, sur les instances d'Adrien de Gélis, à lire publiquement une lettre de Louise de Bayne que l'on trouva charmante.

Adrien de Gélis fit connaître à Rayssac l'impression que l'amie de Louise de Bayne produisait à Lisle : on était enchanté d'elle.

(*) M. Adrien de Gélis écrit à Pulchérie et lui mande que toute la société est passée à l'hôtel Sainte-Colombe pour vous y voir, et qu'on est enchanté

(1) Voici, du reste, un autre billet, tiré lui aussi des archives départementales du Tarn, qui montre combien la délation était active au commencement du règne de Louis-Philippe. Douce époque !

* « NOTES SUR CERTAINES MACHINATIONS QUI ONT EU LIEU DANS LE DÉPARTEMENT DU TARN DE LA PART DES CARLISTES.

« M. de Castellbajac, ex-pair de France, demeurant rue de la ferme des Mathurins à Paris, entretient une correspondance suivie avec les individus ci-dessous désignés :

« M. de Saint-Géry, habitant son château entre Lisle et Rabastens (M^{me} de Saint-Géry est sœur de l'abbé Mac-Carthy);

« MM. de Puységur, ancien préfet de Montauban et ses deux fils; MM. Gélis et Boisset, tous résidants à Lisle.

« Ils doivent être surveillés de près.

« Les renseignements qui méritent confiance présentent ces individus comme s'occupant activement d'organiser la contre-révolution, se vantant d'être prêts à seconder l'armée espagnole qui, disent-ils, ne tardera pas à franchir les Pyrénées, et cherchant par tous les moyens à créer des partisans à la cause d'Henri V. Ils font de fréquents voyages à Toulouse, à Montpellier, et les opinions qu'ils n'ont cessé de professer ne laissent aucun doute sur les buts de leurs démarches. »

de votre esprit, de votre simplicité; il conçoit facilement que je vous aie choisie pour mon amie. Ce qui l'a frappé surtout, lui et tout le monde qui vous a vue, c'est que vous n'avez pas un petit brin de prétention. (*L. de B., à Eugénie, 7 fév. 1833.*)

Eugénie ne fut pas moins charmée par la distinction et la piété des dames lisloises qui lui firent si gracieux accueil.

(*) C'est un petit paradis que Lisle; toutes ces dames sont d'une piété édifiante. (*A L. de B., 14 fév. 1833.*)

Les lettres fort belles qu'elle écrivit à leur sujet font ressortir la grande joie qu'elle ressentit et renferment deux galeries de portraits remarquables que les familles de Boisset et de Gélis peuvent conserver avec orgueil.

(*) Rien n'est plus spirituel, plus aimable, plus gracieux que les trois demoiselles de Boisset, etc., etc. (*A L. de B., 14 fév. 1833.*)

Le 5 février, par une radieuse après-midi d'hiver, Eugénie refaisait à pied le chemin de Lisle à Gaillac. Philibert de Roquefeuil était parti peu de jours auparavant pour Toulouse où il aurait bien voulu qu'elle vînt le rejoindre : « Ecrivez, lui avait-il dit, à votre papa de vous laisser venir à Toulouse ». Eugénie n'avait pas écrit, car il lui tardait de retourner à ses champs et à son castel.

Elle y serait revenue de suite, mais, les cousines de Thézac ayant insisté pour la garder, elle se laissa retenir, sans trop de peine d'ailleurs. D'autant qu'une lettre de Marie vint lui « intimer l'ordre » de demeurer à Gaillac jusqu'au Carême, lui souhaitant de « s'amuser beaucoup sans trop penser au Cayla ».

Dès qu'elles apprirent la décision d'Eugénie, ses nombreuses amies s'en réjouirent. On entraît en carnaval; la saison mondaine allait s'ouvrir. Olympe de Tonnac, que l'on surnommait l'*Illustre* à cause de son prénom, s'empressa d'avertir M^{me} de Combettes qui vint inviter Eugénie. Cette invitation en amena d'autres, et ce fut pour la sœur de Maurice sa première période mondaine, ou plutôt la continuation de cette période, le prolongement de sa vie de Lisle. Elle circula « d'un salon à l'autre, de soirée en soirée ».

(*) Me voilà lancée dans le monde. C'est bien sans m'en douter. Je ne croyais pas aller si loin quand je suis partie du Cayla. Je me trouve ici, on m'engage, mes cousines sortent, comment refuser?... Je suis la foule. Ce monde de Gaillac n'est pas très séduisant, cependant je sens que ce n'est pas l'air du Cayla. (*A L. de B., 14 fév.*)

Bien que ses goûts eussent porté Eugénie à vivre dans la tranquillité, elle ne refusa aucune des invitations qui lui furent adressées. Elle agit ainsi par bienséance : « Je ne veux pas me faire chouette. » On la vit donc, le jeudi 7 février, chez M^{me} Sylvain de Carrière; les dimanches 10 et 17, chez M^{me} de Combettes; le mardi 19, chez M^{me} Narcisse de Carrière. Les soirées comprenaient obligatoirement des chants, des charades, des petits jeux, et cela durait

jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais, tandis qu'on dansait « chez les rouges » (M^{mes} Vialas, Bermond et Saint-Sauveur), les danses étaient remplacées par des loteries de charité chez les légitimistes qui avaient pris le deuil depuis l'emprisonnement de la duchesse de Berry. Entre toutes les soirées, celle du 10 février chez M^{me} de Combettes eut ses préférences parce qu'elle y revit les demoiselles de Boisset.

(*) Je m'emparai d'Antoinette et nous voilà causant, regardant, remarquant. Ses petits jugements sont fort justes; les toilettes lui parurent bien parce qu'elles étaient simples. (*A L. de B.*, 14 fév. 1833.)

Comme il est naturel, dans ce cercle de jeunes filles, les toilettes furent l'objet de mille observations. Eugénie les détaillait dans ses lettres, se moquant des ridicules, admirant les magnifiques. Elle ne laissait pas ignorer la sienne : robe d'alépine verte avec pointe de tulle, cheveux bouclés en petites boucles tombantes. Le dernier soir pour varier sa mise, elle emprunta à Olympe sa robe blanche et sa ceinture blanc et vert.

Au milieu du monde, Eugénie ne pouvait oublier le Cayla, et cette pensée lui gâtait le plaisir qu'elle trouvait à Gaillac.

* Je vois papa toussant, Erembert se tisanant, et toi dans la graisse, dans les tripots. C'est ce que je pensais bien souvent hier soir, au milieu des pompes et vanités du monde : « Mimi file ou fait le catéchisme. Mimi va dormir. Mimi dort », et je bâillais dans mon mouchoir. (*A Marie de Guérin*, 7 fév. 1833.)

Cependant, elle ne s'ennuyait pas généralement. Marie de Guérin l'ayant remarqué, la plaisanta finement à ce sujet.

* Vraiment, ma chère, je crois rêver que de te voir ainsi courant le monde. Tu passes d'une soirée à l'autre avec la même facilité que les personnes qui y ont toujours vécu. Cela ne te semble-t-il pas un peu étrange ? Du Cayla se trouver d'un seul bond au milieu des fêtes bruyantes du grand monde, n'est-ce pas une vie bien extraordinaire pour toi et à laquelle tu es peu faite ? Mais il me paraît que tu t'y fais très aisément ! Tu ne m'as pas dit une seule fois : cela m'ennuie. (*Marie de Guérin à Eugénie*, 18 fév. 1833.)

Comme c'était une attaque directe, Eugénie crut devoir riposter le même jour.

* Ma pauvre Mimin, tu me crois détraquée, mondaine. Je suis ceux qui marchent, mais tout doucement, ne trouvant pas le monde assez séduisant pour me charger beaucoup la conscience. Si je demeurais dedans tandis que tout le monde sort, on le trouverait étrange.

Au fait, l'éclat, la joliesse, l'entrain, le charme des réunions auxquelles elle assista piquèrent vivement son attention.

(*) C'était chose nouvelle pour moi que ces brillantes réunions, ces splendeurs, ces toilettes de cour, et je regardais comme un enfant. (*A L. de B.*, 20 fév. 1833.)

Mais son âme était trop franche pour ne pas être choquée par la duplicité qu'elle y découvrit :

(*) Peut-on aimer le monde avec un peu de bon sens ? Je l'ai vu pour la première fois, je puis dire, et je le quitte sans regret, ne l'aimant pas plus qu'un inconnu. Il est si léger, si trompeur, si méchant ! J'ai vu, écouté, et me suis aperçue qu'on s'écorchait l'un l'autre. Qui sait les lardons que chacun portait en sortant ! Cela me vient surtout au sujet d'une adorée, admirée, entourée, flagornée que chacun appelait, en s'en allant, laide, à moustache, un poil d'une aune au front, minaudière, mal élevée et mille autres vérités. Arrangez ces coups d'encensoirs et ces coups de griffes. (*A L. de B., 20 fév. 1833.*)

Et son cœur avait trop de candeur pour qu'elle ne fût pas froissée par le décolletage excessif de certaines personnes : « Je suis furieuse quand je pense aux pensées dont ces femmes sont cause. »

Les appréciations du monde lui paraissaient inexactes et injustes.

(*) On a dit que Blanche [*de Boisset*] était laide... et puis comptez sur les jugements du monde ! Je trouve qu'il juge de travers souvent. Ne le trouvez-vous pas ? M. Charles [*le frère de Louise*] ne vous dira pas que Blanche soit laide : tout ce qui vient de Rayssac a bon goût. Au reste, il faut l'avoir dépravé pour dire du mal de cette figure. J'aime mieux celle d'Antoinette par ce je ne sais quoi de céleste qui s'y trouve répandu. Les saints choisiraient celle-là ; les jolies femmes diraient du mal de l'autre. (*A L. de B., 28 fév. 1833.*)

Aussi, quand les soirées prirent fin, Eugénie éprouva-t-elle, avec une joie secrète de les voir terminées, une sorte de regret de s'être trop donnée au monde.

(*) J'entendis sonner quatre heures à Saint-Michel comme nous sortions. Je pensai à Rayssac qui dormait, à tout le Cayla endormi, et je ne sais quel mal au cœur accompagné d'un petit remords vint me faire regretter ma place au lit à côté de Marie. (*A L. de B., 20 fév. 1833.*)

Et quelques heures après, au retour de la cérémonie des Cendres, elle écrivait :

(*) Que me reste-t-il de tout ce que j'ai vu ? Quelque chose qui ressemble à la cendre que j'ai sur le front.

Ces mêmes pensées emplirent son âme le lundi 25 février lorsque, au petit trot du cheval prêté par M. Facieu, elle revint à Andillac, après un peu plus d'un mois d'absence, et quand elle reprit au Cayla sa place au coin du feu entre son père et Marie. La solitaire du Cayla n'avait pas été séduite par l'éclat des plaisirs. La vue du monde, l'expérience qu'elle venait d'en faire, ne lui avait rien enlevé de son goût pour la solitude où elle s'enfonçait de nouveau avec délices. Les déclarations qu'elle fit à Louise de Bayne sont trop nettes pour ne pas être sincères.

Louise lui avait écrit, en riant, le 28 mars :

(*) J'ai à vous faire un petit sermon au sujet de votre vie mondaine. Venez me prêcher ensuite la fuite du plaisir, l'amour de la solitude, venez

faire le petit Bourdaloue ! A vous parler franchement, je ne me sentirais pas très docile à tous ces conseils, car j'aime l'exemple autant que les beaux discours. Ainsi, ma chère prêcheuse, vous pouvez vous dispenser de me prêcher, car je répondrai à tout ce que vous me direz en vous rappelant ces soirées charmantes que vous avez passées ce carnaval à Gaillac..... Je sais bien ce que vous me direz pour vous blanchir : que, tout en étant dans le monde, votre cœur n'y était point attaché et que vos prières se faisaient avec autant de recueillement et de ferveur que sur votre *prie-Dieu* du Cayla. Ma chère, c'est presque impossible..... Je sais ce que c'est, moi qui vous parle. Bonnes résolutions, piété, prières, tout s'envole avec les plaisirs.

A quoi Eugénie répliqua, en suivant ligne par ligne la pensée de sa correspondante.

(*) Je vous ai dit fort au long dans une longue lettre... ce que vous voulez savoir de mon intérieur. Je vous répète que je crois le monde dangereux, qu'il est difficile de ne pas broncher, mais que toutes les imaginations ne partent pas à la volée parce qu'il y en a qui s'attachent une aile avant d'entrer là. Alors on ne va pas loin, et piété, bonnes résolutions, prières, ne s'envolent pas avec les plaisirs. Dieu me préserve, ma chère, de perdre si vite ce qui vaut tant pour ce qui vaut si peu. Je vous parle franchement : jamais je n'ai moins aimé le monde qu'à présent, ni moins désiré de le voir. (*A L. de B.*, 8 avril 1833.)

Une autre fois, elle reprit le même thème :

* Pour peu qu'on ait de raison, on sort d'un salon, ce me semble, comme on sortirait d'une galerie de tableaux. On a vu, regardé, admiré, critiqué, en faisant le tour, revenant plus souvent sur certaines figures, certains costumes, et l'on s'en va sans rien emporter que quelques souvenirs de curieux. Voilà, ma chère, tout ce que j'ai emporté au Cayla des brillantes soirées du carnaval. (*A L. de B.*, 14 mai 1833.)

C'est bien cela. De toute cette période, pendant laquelle Eugénie circula de salon en salon, de soirée en soirée, il résulta seulement pour elle une connaissance plus approfondie du cœur humain, un attachement plus grand aux choses de l'âme, un mépris plus raisonné de ce que la pieuse fille appelait les vanités du monde. Sa piété n'en fut pas diminuée; son amour pour la solitude en fut fortifié. Le séjour qu'elle fit à Lisle et à Gaillac lui fut donc grandement profitable. Celle qui va devenir l'amie, la conseillère, la directrice de tant d'âmes, pourra parler désormais avec l'autorité que dicte l'expérience. Les conseils qu'elle sera amenée à donner n'en auront que plus d'efficacité.

Avant de terminer ce chapitre, il reste à dire quelques mots sur Philibert de Roquefeuil qui fut pour Eugénie l'occasion de cette sortie dans le monde.

Après avoir cherché, pendant plusieurs mois encore, à mettre de l'ordre à ses affaires et à celles de son gendre, après avoir tenté dans cette pensée plusieurs démarches à Toulouse, à Bordeaux, à Paris et à Cambrai, il reparut au Cayla, puis repartit pour l'Isle de France au

mois de juillet 1833. Au moment de s'embarquer, il écrivit à Eugénie une longue lettre qui montre dans quelle estime le doux et triste Philibert tenait sa cousine du Cayla.

* Bordeaux, 15 juillet 1833.

Je suis déjà bien loin de vous, chère et aimable Eugénie, et il faut m'en éloigner encore davantage. Quelle triste existence ! Toujours séparé d'une partie de ceux que j'aime ! Ne pouvoir joindre les uns qu'en m'éloignant des autres... Le séjour de Bordeaux m'assomme. Heureusement, vos lettres et votre charmant *Benarry* (1) sont venus me consoler. Envoyez-m'en souvent, chère Eugénie. Quelle bonne provision pour l'esprit et le cœur ! Si le recueil était plus considérable, je partirais sans aucune crainte de l'ennui. Tel qu'il est, il sera ma principale ressource. Je le lirai soir et matin, comme un bréviaire.....

Quoi qu'il m'arrive, je suis si heureux de vous connaître et d'avoir revu des parents que je chérissais depuis mon enfance, que je ne pourrais jamais regretter d'avoir fait ce voyage...

Ecrivez-moi. Si votre lettre ne me trouve pas [à Bordeaux], elle me suivra de près, car les occasions vont se succéder. Faites-moi le Journal du Cayla. Je vous aime tant que tout ce qui se passe dans ce manoir m'intéresse vivement. N'oubliez pas de me parler de Cahuzac, d'Alby, de Lisle, et de Gaillac, surtout quand ma pauvre tante y sera. Pour la Chenaie, cela va sans dire, il ne fait qu'un avec le Cayla.

Si on pouvait s'entendre de 4000 lieues, vous seriez assourdis quand je serai avec ma famille, car nous parlerons souvent de vous. J'y penserai pendant toute la traversée. Quand vous goûterez les charmes de ces doux entretiens, qui ont été si courts pour moi, songez un peu au pauvre cousin qui n'a, pour se distraire, que des conversations indifférentes avec des inconnus, la vue monotone de la mer, le triste bruit des vagues frappant le vaisseau, le craquement des mâts et des cordages et le lugubre ramage des oiseaux marins. Savourez, mes bons amis, cette vie douce que l'on ne trouve que dans l'indépendance et l'accord parfait qui règne chez vous. Je n'ambitionne que de pouvoir la mener dans votre voisinage. Je vous en prie, chère Eugénie, écrivez-moi souvent, ce sera une bonne œuvre. Quand je vous lis ou vous entends, il me semble que je vaux mieux. Vous rendez la vertu aimable et donnez envie de vous imiter.

Cette lettre était on ne peut plus engageante. Eugénie écrivit donc à maintes reprises à l'Isle de France. Quelques-unes de ses lettres ont été publiées en partie par François Laurentie dans *le Correspondant* du 25 juillet 1912. Suivant sa coutume, Eugénie y mettait beaucoup de cœur. Elle les bourrait aussi de détails destinés à intéresser son cousin.

Celui-ci devenait de plus en plus malheureux. L'émancipation des noirs et les luttes qui s'ensuivirent lui firent perdre une fortune péniblement amassée. Après bien des misères et des souffrances, Philibert mourut en avril 1837. Cette mort causa beaucoup de peine à Eugénie qui plaça son souvenir profondément dans son cœur, à côté du souvenir de Victor Mathieu et des plus chers défunts de sa famille.

(1) Poésie de Maurice de Guérin, composée en juillet 1831 (Cf. *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne*, I, 169). Elle a été publiée par M. Abel Lefranc, *loc. cit.* p. 282. En Languedoc, on appelle *Bénarrit* ou *Benarric*, l'ortolan, assez commun dans les campagnes.

CHAPITRE XV

Une guirlande d'amies

Une âme faite pour l'amitié. — I. LES PARENTES-AMIES : Gabrielle de Bellerive ; Lucie Groc de Salmiech ; Marie de Thézac ; Julie et Euphrasie Mathieu ; Félicité Raynaud. — II. LE GROUPE DE GAILLAC : Olympe et Nérine de Tonnac. — III. LE GROUPE DE LISLE : Irène Compayré ; Noémie et Augustine de Gélis ; Antoinette de Boisset.

Le voyage de Lisle et de Gaillac, dont nous venons de parler, n'eut pas seulement pour résultat de mettre Eugénie de Guérin en contact avec le monde et de lui faire acquérir une expérience morale nécessaire ; il agrandit aussi le cercle de ses amitiés et lui procura des amies nombreuses, ardentes, dont la plupart devaient lui rester fidèles jusqu'à la mort.

Hâtons-nous de le dire, Eugénie avait une âme faite pour l'amitié, pour ce sentiment, le plus délicat et le plus pur du cœur humain. Elle était attachante inexprimablement. Quand elle sortait du Cayla et qu'elle paraissait dans les salons, ce n'était ni la mieux attifée, ni la plus diserte, ni la plus belle. « La toilette est ma dernière pensée », écrivit-elle un jour à Irène Compayré. D'ordinaire, elle s'en préoccupait fort peu, se fiait volontiers aux autres pour les ornements de sa coiffure ou de son costume, quand elle ne leur empruntait pas tout ce qu'elle portait. « Je vis d'aumônes », confia-t-elle à sa sœur le jour où elle lui fournit des détails sur son voyage à Lisle. Ses traits manquaient de grâce et l'ensemble de sa personne donnait l'impression d'une recluse plutôt que d'une jeune fille du monde. Sa parole était timide, réservée, discrète. Il fallait que le sujet lui convînt fort pour qu'elle prît une part active à la conversation. Quant à sa mise, elle était d'une extrême simplicité.

Les esprits superficiels pouvaient donc passer auprès d'Eugénie de Guérin sans la remarquer. Mais les autres, — ceux qui ne regardent pas seulement l'extérieur, — étaient rapidement conquis. Que de naturel et de bonté, que de grâce et de distinction, dans cette jeune fille extérieurement si effacée ! La beauté de son âme, sa supériorité morale et intellectuelle, transparaissaient à travers ses paroles et ses actions. Elle avait une maîtrise étonnante. Ses jugements étaient marqués au coin du plus pur bon sens ; ses remarques, pleines de finesse ; ses conseils, toujours pleins d'à-propos. Grâce à ses connaissances variées, les conversations sérieuses ne l'effrayaient pas.

Elle savait aussi parler au cœur et se mettre à la portée de tous. Que fallait-il davantage pour gagner les sympathies et les cœurs ? En la voyant et l'entendant, on pressentait une âme haute, grande, forte et tendre, véritable trésor pour ceux qu'elle honorait de sa confiance. On recherchait son amitié.

Eugénie possédait, de son côté, le don de discerner les âmes. Par je ne sais quelle divination rare et quel instinct infailible, elle ne s'est guère trompée sur la valeur morale de ceux à qui elle donna une part de son cœur. Ce furent toutes des natures d'élite que ces jeunes filles de Gaillac, de Lisle et d'Albi dont elle fit ses amies : toutes fidèles à remplir leurs devoirs, toutes élevées au-dessus du vulgaire. Notons que, le plus souvent, un mot, une prévenance, quelques pages d'une lettre lui suffisaient à apprécier son monde. Il lui fallait peu de temps pour juger quelqu'un et savoir s'il méritait sa confiance. Chose non moins rare ! une fois qu'Eugénie avait donné son affection, c'était à la vie à la mort.

Après que j'ai donné mon affection, c'est fini : en voilà jusqu'au ciel où l'on aime encore. Quand Dieu veut qu'on aime, c'est éternellement : l'amitié sainte n'est qu'un écoulement de la charité qui ne meurt pas. (*A M^{me} de Maistre, 4 mai 1838.*)

Si parfois les amitiés qu'elle contracta n'eurent pas le développement attendu, on ne peut pas dire qu'il y ait eu faute ou négligence de sa part. Les brisements auxquels nous assisterons plus tard et qui la feront tant souffrir auront des causes indépendantes de sa volonté.

Nous avons déjà raconté la genèse et les premiers développements de son amitié pour Louise de Bayne. Il est temps de tirer de l'ombre les amies de second plan, celles que nous pouvons appeler les sœurs cadettes de Louise.

I. — Les parentes-amies.

Parmi celles-ci, quelques-unes étaient ses parentes : Gabrielle et Lucie de Bellerive, Marie de Thézac, Emilie et Euphrasie Mathieu, Félicité Raynaud.

Gabrielle de Bellerive compte parmi les plus anciennes. La tendre affection qu'Eugénie lui voua remonte à l'année 1829 ou 1830, presque au même temps que celle de Louise.

Gabrielle était l'aînée de la nombreuse et intéressante famille de treize enfants qu'eurent Marie-Charles Martin de Bellerive et Elisabeth-Raymonde Albenque. Née à Gaillac le 4 avril 1814, élevée à Toulouse dans cette maison des Feuillants, si florissante pendant la première moitié du xix^e siècle, elle revint auprès de ses parents avant même d'avoir terminé complètement son éducation. Sa

mère avait eu besoin d'elle pour veiller sur ses autres enfants et pour soigner le vieux grand-père Albenque, cloué sur un fauteuil par ses infirmités.

La jeune Gabrielle était douce, bonne, douée d'une abnégation incroyable. D'un naturel pieux, elle possédait des qualités plus solides que brillantes. Se confinant par devoir dans le cercle de sa famille, peu portée aux distractions extérieures, elle était de ces modestes que l'on estime dès qu'on les connaît. Garde-berceau, garde-malade, elle se dépensait sans compter, si bien que sa santé en fut définitivement ébranlée. La dolente Gabrielle ne se releva jamais du surcroît de travail qui fut imposé à sa jeunesse. Il est probable que ce dévouement attira de suite l'attention de la grande Eugénie qui s'y connaissait; elle admira sa petite cousine, l'aima, et sans tarder échangea des lettres avec elle.

Leur correspondance prit de l'ampleur dès 1830, après le départ de Louise de Bayne pour Rayssac. Pendant plus d'un an, Gabrielle fut à Gaillac la correspondante attitrée d'Eugénie, une correspondante complaisante qui se chargeait des commissions et communiquait les nouvelles de la petite ville. Ce rôle ne déplaisait pas à celle qui passait une jeunesse triste, *cloîtrée* autour du berceau de ses frères et sœurs, et du fauteuil de son grand-père. Il lui procurait le moyen de se distraire. Eugénie se montra ravie des lettres de Gabrielle qui lui permettaient de rendre plus intéressants ses envois à Rayssac. Ne nous faisons pas illusion : la chronique de Gaillac en 1830 et 1831, qui se trouve dans les lettres à Louise de Bayne, est en partie composée avec les renseignements fournis par la cousine Gabrielle.

Dans l'automne de 1831, M. de Bellerive quitta Gaillac avec sa famille et s'en fut habiter Montauban d'où il était originaire. L'éloignement de Gabrielle mit fin, momentanément au moins, à la chronique gaillacoise d'Eugénie : « Je ne sais rien de Gaillac depuis que Gabrielle en est partie », mais ne diminua pas l'amitié qui unissait les deux jeunes filles. Elles continuèrent à s'aimer et à s'écrire.

(*) Je l'aime [Gabrielle]; elle est aimable dans l'intimité plus que dans un salon. Son âme n'est pas encore toute développée, ayant vécu dans un cercle si rétréci, mais elle a beaucoup de tact, assez d'esprit pour sentir celui des autres, et une réserve qui l'empêche de parler et même de penser, je crois, ce qui fait qu'elle n'est connue que de ceux qui savent la deviner. (A L. de B., 10 janv. 1832.)

Bien d'autres fois encore, Eugénie a exprimé à Louise de Bayne combien était grande son affection pour sa cousine de Montauban.

(*) Gabrielle est une bien bonne et aimable enfant, remplie d'excellentes qualités. Je ne lui connais d'imparfait que sa santé. (A L. de B., 4 sept. 1833.)

(*) Gabrielle se fait aimer jusqu'au bout des ongles. (A L. de B., 20 nov. 1833.)

Eugénie aimait à recevoir ses lettres, pleines de cœur et d'esprit, qu'elle trouvait courtes. Elle aurait même souhaité voir s'établir une correspondance suivie entre Gabrielle et Louise de Bayne. Mais Louise répugnait à rédiger des lettres dans lesquelles il fallait se surveiller et « ne pas dépasser la gaieté permise ». L'air froid et solennel, le tempérament sermonneur de la mère de Gabrielle, l'intimidaient.

* L'amitié ne se commande pas, et, pour un petit peu que j'aime Gabrielle, je ne puis pas la traiter comme vous que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, ce n'eût jamais été à l'hôtel de... que j'aurais adressé mes lettres. J'aurais ennuyé et je me serais ennuyée. Ainsi, le silence arrangeait tout. Peut-être, à présent qu'elle est à Montauban, je lui écrirai; mais ce n'est pas sûr. Ne croyez pas que ce soit éloignement pour Gabrielle. Oh ! non. Je la trouve bonne, douce, gentille, assez spirituelle, et même, là, une bonne fois, je me mettais à l'aimer. Je crois que je m'y faisais de toutes mes forces, mais M^{me} de Bellerive est là. (*L. de B. à Eugénie*, 25 janv. 1832.)

Eugénie n'avait pas les mêmes raisons pour ne pas correspondre avec sa cousine. Elle savait que sa tante de Bellerive n'était ni aussi froide ni aussi grognon que Louise le pensait.

(*) On croit que cette dernière [*la mère de Gabrielle*] est toute glace, on se trompe; elle [*a*] son petit feu, il s'agit de le savoir trouver. Il y a, je pense, beaucoup d'empressées qui ont moins de cœur que celle-ci. (*A L. de B.*, 25 oct. 1833.)

Son affection pour Gabrielle croissait, d'ailleurs, de plus en plus. Elle la revoyait à peu près chaque année, quand elle venait avec ses frères et sœurs passer ses étés à Lacourtade, jolie propriété située dans la plaine du Tarn, à mi-chemin entre Gaillac et Albi. Eugénie aimait à s'y rendre et à demeurer au milieu de la joyeuse colonie montalbanaise. Elle y passa quelques jours en août 1834. Ce fut alors qu'elle croqua cette belle scène enfantine :

(*) C'est jolie chose à voir que cette douzaine de bons appétits autour d'un plat de soupe et d'un panier de raisins. Il faut voir comme c'est lestement vidé et avalé, aux éclats de rire, au bruit des enfants, aux petites malices de frère et sœur. C'est le plus gai repas du monde. (*A L. de B.*, 17 août 1834.)

De la même époque date également ce portrait de Gabrielle revenant des eaux malade et dolente.

(*) La pauvre enfant ! Il me tardait... de voir l'effet des eaux. Son père la croit mieux. Je la trouve comme toujours, maigre, faible, colorée parfois, puis pâle. C'est la figure la plus variable du monde, mais toujours bon cœur et belle âme, de ces âmes *candides*, comme dit Raymond [*de Rivières*]. C'est l'expression romantique la plus heureusement appliquée. Gabrielle porte dans ses yeux et toutes ses manières une innocence d'enfant. (*Id.*)

Pendant ce séjour à Lacourtade, Eugénie distingua particulière-

ment une sœur de Gabrielle qu'elle avait « presque vue naître » et qui devenait jeune fille.

(*) Lucie est aussi fort bien, grande, fraîche, gaie, toujours chantant ou riant, et d'une santé florissante.....Lucie sera une jolie et grande personne bien faite, d'un esprit doux quand le trait lui vient. Elle est amusante avec ses airs empressés qu'elle se donne, car elle veut faire la vive, et, pour le faire croire, ferme porte et fenêtre avec fracas, fait rouler tables et chaises qu'elle rencontre. (*A L. de B., 17 août 1834.*)

Les remarques et les réflexions que fit Eugénie à cette occasion ayant été communiquées à son frère, dans une lettre où elle parlait de l'ennui qu'elle éprouvait à voir sa correspondance s'étendre de jour en jour, Maurice répondit :

Pourquoi voudrais-tu rompre l'échange de parfums entre les quatre ou cinq jolies fleurs qui t'entourent, et toi ? Pourquoi froisser, dans un petit accès de pieuse misanthropie, cette guirlande de charmantes amies ? Cette pauvre Gabrielle, où en est sa dépérissante santé ? Cette idée de Lucie devenue de jeune enfant jeune fille m'est venue comme un riant avertissement de la fuite des années. Voyez-vous cette Psyché courant après les papillons ? Que fait-elle de ses grands yeux bleus ? Que dit sa voix, molle et lente, relevée d'un petit défaut de langue ? A mon retour, je ne sais quand, j'effaroucherai toute cette jeunesse. (*Maurice à Eugénie, 10 sept. 1834.*)

Maurice eut facilement raison des scrupules de sa sœur. Non seulement Eugénie continua d'écrire à Gabrielle, mais encore elle ne devait pas tarder à faire de Lucie une amie et une correspondante. L'ayant revue l'année suivante, elle fut frappée de son extraordinaire développement.

(*) Lucie lui ressemblera [à sa mère] pour la taille et pour l'embonpoint peut-être. Je l'ai trouvée bien développée depuis l'an dernier et un peu moins enfant, mais elle [est] toujours fort gaie, douce, riieuse; on sent que la vie lui fait plaisir. Par moments, elle est jolie comme un ange quand son teint calme s'anime sous ses grands yeux bleus, c'est une figure céleste. (*A L. de B., vers le 7 déc. 1835.*)

Il ne fallait dès lors qu'un léger choc pour faire jaillir l'étincelle d'amitié. La maladie de Gabrielle en fournit l'occasion. Lucie, ayant été priée par sa sœur, en juin 1836, de lui servir de secrétaire, s'acquitta de son rôle à merveille. Son style était « gai et spirituel ».

De là, pour Eugénie, à désirer d'autres lettres, il n'y avait pas loin. Elle les réclama et s'en déclara satisfaite.

(*) Sa lettre d'aujourd'hui est charmante de sentiment et de naturel. C'est un style jeune et simple qui plaît, qui me plaît beaucoup. Aussi j'ai encouragé Lucie à nous écrire, car elle hésitait d'abord, s'excusait sur son peu d'usage, sur son peu d'esprit, sur je ne sais quoi que je lui ai soufflé comme des bulles de savon. La voilà sans crainte à présent, et nous écrivait à merveille avec esprit et cœur. C'est de toutes les petites filles de l'oncle Albenque la plus sensible et la plus affectueuse, la mieux dotée en choses tendres. J'aime Lucie; sa maladie semble avoir encore développé

ses facultés aimantes et intellectuelles. Je lui trouve, depuis, plus d'expression dans les sentiments de toutes sortes. (*A L. de B.*, 14 janv. 1837.)

A partir de ce moment, les lettres se succédèrent, et, dans la famille de Bellerive, Eugénie compta deux amies. Il y en eut même trois, car, aux noms de Gabrielle et de Lucie, doit être ajouté celui de leur sœur Albanie.

* Ma chère Lucie, nous avons parlé un peu de vous tous, grands et petits, et du grand voyage [à *Toulouse*], que tu me décris, au reste, avec tout l'enthousiasme d'une première sortie. Ce cri d'admiration m'a fait rire. Que ferais-tu à Paris ? Eh bien ! je n'ai pas été plus émue qu'à la vue de nos chênes, près des palais et monuments. C'est que je n'ai pas dix-huit ans comme Luce. Oh ! cela donne un fier enthousiasme. Plus tard, on se *marbrifie*. Je crois pourtant que je sentirai quelque chose à vous voir, mes amies, chers monuments du cœur. Venez. Que je vous voie sur la terrasse et je ferai comme Lucie sur la place de Lafayette. (*A Lucie de Bellerive*, août 1839.)

Lucie épousa, en février 1843, M. Henry Groc de Salmiech et vint habiter avec lui au château de Salmiech dans le Tarn.

Eugénie ne visita jamais sa cousine, malgré le désir qu'elle en avait.

Je suppose que Salmiech est tout fleuri dans ce moment comme toutes les campagnes. Tous les parfums du printemps vont embaumer ta prise de possession... Tu m'y verras souvent de cœur, et même, s'il m'est possible, autrement. J'ai fait le projet d'aller voir Marie [*de Thézac-Tanus*] et toi, mais je ne sais quand. (*A Lucie de Bellerive*, 6 mai 1843.)

Elle continua, du moins, de lui écrire des lettres brèves et affectueuses. Dans les dernières, on est frappé par la gravité du ton. La solitaire du Cayla souffre moralement et physiquement; elle a beau vouloir contenir la douleur qui l'opprime, on la sent quand même. Ce n'est plus Eugénie d'autrefois.

De toute la correspondance qu'elle adressa à la famille de Bellerive, il reste, à notre connaissance, une seule lettre à Gabrielle, morte célibataire en mai 1847, et une lettre à Albanie qui devint M^{me} Cazals. Celles qu'elle envoya à Lucie ont été mieux conservées; nous espérons pouvoir les publier un jour. Elles sont dignes de la sœur de Maurice et font ressortir la confiance qu'elle témoignait à sa jeune parente.

Gabrielle et Lucie de Bellerive avaient pour cousine Marie-Magdelaine-Elisabeth Compagnon de Thézac qui devint, elle aussi, de bonne heure amie et correspondante d'Eugénie de Guérin. Elle était née à Albi le 22 juin 1815. Son père, Anne-Charles-Frédéric de Thézac (7 juillet 1779-30 novembre 1835), descendait d'une ancienne famille noble de Saintonge (1). Il avait été attiré en Albigeois par

(1) Les Compagnon de Thézac, seigneurs de Tains, de Feusses et de Thézac, por-

M^{me} de Vésian, sa tante (1), et s'y était fixé par son mariage avec Rose-Humbeline Albenque (Gaillac, 14 janvier 1813).

Marie était la seconde enfant de cette famille qui devait en comprendre neuf. La plupart de ses frères et sœurs ont été mêlés à l'histoire des Guérin. Ils en sont inséparables, tellement leurs noms reviennent souvent dans le *Journal* et la correspondance d'Eugénie. Citons entre autres : Hippolyte, l'aîné, qui devint avocat et mourut subitement le 12 avril 1841 au moment où il donnait les plus grandes espérances; Charles, dont la bonté et la serviabilité sans égales lui firent rendre des services signalés à Eugénie à partir de 1841, et qui sut montrer une grande âme au milieu des malheurs qui s'acharnèrent sur lui; Louise, surnommée Lélé, amie de Marie de Guérin, qui épousa Pierre-Marie-Edmond de Brémont d'Ars et se fixa en Saintonge; Henri, enfin, qu'Eugénie regardait comme « le plus gentil de la couvée Albenque » et qu'elle appelait *le jésuite* parce qu'il commença ses études au collège de Pasages.

Entre tous les enfants de M. de Thézac, Marie était la préférée d'Eugénie. Elevée à Toulouse, aux Feuillants, elle en fut retirée dès 1830, — à son grand chagrin d'ailleurs, — pour s'occuper de l'éducation de sa sœur Louise et de son plus jeune frère Henri qui eurent dès lors pour elle un véritable culte.

On possède de Marie de Thézac un portrait au pastel, par M. Salabert, de Gaillac, qui ne manque pas de valeur. Marie a le front large, des yeux bleus, un teint mat. Son visage laisse percer beaucoup de douceur. Elle porte une coiffure à bandeaux ondulés ornée d'un grand peigne, une robe noire avec manches à gigots et collerette blanche, ce qui dénote, sinon un brin de coquetterie, du moins un certain amour de la toilette et du monde.

Eugénie parle à maintes reprises de sa cousine qu'elle connaissait bien. Chaque fois qu'elle allait à Gaillac depuis 1831, elle descendait en effet, chez les parents de Marie, dans le bel hôtel que M. de

tent pour armes : d'or, au chevron d'azur accompagné en chef de deux étoiles de gueules et en pointe d'un loup passant de même surmonté d'un tourteau aussi de gueules.

On peut consulter utilement sur cette famille, qui a été alliée aux de Vanderbourg et aux de Vésian :

1^o Le répertoire général de la noblesse;

2^o *La noblesse de Saintonge et d'Aunis convoquée pour les Etats généraux de 1789*, par DE LA MOUTIÈRE, chez Dumoulin, libraire à Paris, quai des Grands-Augustins, Paris, 1861;

3^o Une généalogie très complète, avec notice documentée sur une branche des Thézac établie aux Antilles au XVIII^e siècle. — *Institut général des archives de la noblesse*, fondé en 1882. *Section bibliographique*.

Un grand nombre de détails biographiques consignés ici nous ont été communiqués soit par M^{me} Bernadou et M. Albert de Tanus, enfants de Marie de Thézac-Tanus, soit par M. Ludovic de Thézac et M^{me} Lacamp, enfants de Charles de Thézac. Nous les en remercions respectueusement.

(1) M^{me} Dominique de Vésian était née Thérèse-Marie-Elisabeth Compagnon de Thézac. Elle eut pour fille Thérèse-Françoise-Rose, née en 1764, qui épousa en 1783 Louis-Pierre Durand de Bonne, marquis de Sénégas.

Thézac avait construit et qui est devenu aujourd'hui, après transformations, le *pensionnat Eugénie de Guérin*. Là, dans l'intimité de la famille ou dans les tête-à-tête sur la terrasse, elle apprit à apprécier Marie dont les qualités étaient bien différentes de celles de Gabrielle de Bellerive. Autant Gabrielle était triste et dolente, autant Marie était vive, rieuse, enjouée. La vie lui apparaissait sous son côté riant. Avec sa compagne Gabrielle de Paulo, elle mettait de l'entrain et de la joie partout où elle paraissait. Elle aimait les bals et les réunions mondaines : entendre un violon et rester assise lui paraissait un supplice. N'est-ce pas elle qui entraîna Eugénie dans cette série de soirées dont nous avons parlé et qui furent pour la solitaire du Cayla sa première expérience du monde ?

Les arts d'agrément ne lui étaient pas étrangers : elle pinçait de la guitare avec beaucoup de goût et dessinait à ravir. Dans les *Lettres à Louise de Bayne*, il est rapporté qu'un jour elle se fit dessiner et fit ensuite « son portrait sur son portrait beaucoup mieux que le peintre sur sa figure ». D'une adresse remarquable pour la broderie ou la confection de robes et chapeaux, elle était aussi bonne qu'adroite et comblait de cadeaux ses cousines du Cayla, ce qui faisait dire à Eugénie : « Les Thézac comprennent le cœur ». C'était la modiste en titre du Cayla. Avec cela, un esprit ouvert, observateur, malicieux.

(*) Marie passe pour avoir beaucoup d'esprit. Je lui trouve tout celui de dix-huit ans, saillies de gaité, bons mots pour rire, point de timidité, de cette étouffe-paroles qui rendraient bête. Un ange avec cela. Elle plaît d'esprit et de figure. (*A L. de B., 13 ou 14 déc. 1833.*)

Le décès de son père rembrunit son visage et altéra sa santé, car elle avait beaucoup de tendresse filiale.

(*) La mort de son père l'a tuée. Elle l'a tant pleuré, tant regretté avec une sensibilité peu commune; non de celles qui se font voir. Marie sent profondément sans qu'on s'en doute... Ce n'est plus la petite Marie bouffonne de jadis, c'est une personne posée, calme de figure et de voix, causant sans gêne de tout avec tous. (*A L. de B., 16 janv. 1836.*)

Elle plaisait beaucoup à Eugénie.

(*) Sans être jolie en détail, elle plaît en bloc. Les yeux un peu chinois sont fort doux. (*A L. de B., 4 sept. 1837.*)

Louise de Bayne, qui la revit à Montels, n'avait pas une opinion différente.

(*) Marie est charmante. Sa petite personne me plaît beaucoup et son caractère aussi. Elle est très affectueuse et d'une douceur que j'envie. (*L. de B. à Eugénie, 10 oct. 1837.*)

Pendant de longues années, Marie de Thézac correspondit avec Eugénie tous les huit jours. Ses billets, gais et spirituels, — elle écrivait d'ordinaire « de courtes phrases encadrées dans du petit

papier », étant toujours pressée de quitter la plume pour le crayon, — étaient pleins de nouvelles et de petites choses du monde. Elle se tenait au courant de tout ce qui faisait bruit à Gaillac, et bien des malices qu'on remarque dans les lettres d'Eugénie à Louise sont auparavant passées sous sa plume.

(*) Marie nous écrit assez souvent. Ses lettres ne sentent pas le cloître, je vous jure, mais bien la malice. C'est un emporte-pièce que cette plume à peine tombée de l'aile. Vous trouveriez ces lettres charmantes, pleines de sans-façon, de petits riens si jolis sur le papier, mille petits contes des rues que Marianne porte tous les matins dans une feuille de chou. (A L. de B., 28 janv. 1832.)

Les lettres devinrent plus rares quand Marie eut épousé Achille-Charles-Louis d'Assier de Tanus (1), le 28 janvier 1840, et s'en fut allé habiter le château de Vèze qui semble un nid de verdure au-dessus des gorges sauvages du Vial; elles n'en restèrent pas moins très affectueuses.

Pourquoi faut-il que les lettres que lui envoya Eugénie aient été en majeure partie détruites ? A la veille de sa mort, Marie de Thézac ordonna de les brûler à cause des personnes dont il était fait mention. Bien que nous ne puissions pas nous empêcher de déplorer cet autodafé, nous nous garderons de le critiquer. Il prouve, en effet, que Marie de Tanus était attachée profondément à la mémoire d'Eugénie de Guérin et qu'elle lui demeurait fidèle jusqu'à son extrême vieillesse. Heureusement, tout n'a pas disparu. On a sauvé un certain nombre de lettres d'Eugénie à Marie de Thézac, écrites après la mort de Maurice. Celles qui ont été envoyées à Vèze sont fraîches, vives et parfumées comme l'air des montagnes aveyronnaises, et l'on y sent fuser le rire clair et joyeux de deux enfants : Marie et Albert.

Dans le groupe des parentes-amies d'Eugénie, nous nous gardons d'oublier Emilie et Euphrasie Mathieu.

Emilie, plus connue sous le nom de Lily, était la sœur de ce Victor dont nous avons eu l'occasion de parler longuement. Elle menait à Albi, place aux Herbes, chez M^{me} Combes, une vie toute d'effacement, de piété et de charité. M. de Guérin s'occupait de ses petites affaires matérielles. Eugénie lui rendait visite à chacun de ses voyages à Albi; quelquefois aussi elle la voyait à Cahuzac ou au Cayla. Son nom se trouve souvent dans le *Journal* ou dans les *Let-*

(1) Les d'Assier, seigneurs de Tanus, barons de Cabrespine, marquis de Fontauzilles, ont pour armes : de gueules, à deux lions d'argent supportant une coupe du même, au chef d'azur à quatre croissants d'argent dont deux entrelacés. Couronne de comte. Devise : sans rouille.

Le château de Tanus, qui s'élevait près du pont actuel de ce nom, sur la rive gauche du Vial, fut pris et détruit par Cornusson. Les Tanus se fixèrent alors à Vèze, un de leurs rendez-vous de chasse qu'ils agrandirent et aménagèrent.

tres à Louise de Bayne, toujours avec un sentiment d'affectueuse vénération.

(*) Je ne connais pas d'âme plus contemplative, plus priante que cette pauvre Lily. Corneille n'en approche pas, et puis sa dévotion est d'un autre genre; on y voit du mouvement, du bruit, du trouble. Chez Lily, tout sort de l'âme avec calme, et sa dévotion coule, coule toujours, comme de l'huile sans s'arrêter que devant Dieu. Rien ne la détourne jamais de ses exercices. Ne la trouvez-vous pas heureuse ? (*A L. de B.*, 24 oct. 1834.)

C'est la « bonne, la sainte, la douce Lily, ange de douceur ». Il ne semble pas qu'Eugénie ait témoigné, pour aucune de ses autres amies, plus d'estime religieuse.

(*) Lily vous remercie bien de vos compliments. Elle vous connaît toutes trois sans être connue de vous. Voici son portrait. Grande taille, grands yeux bleus, grands traits, grande douceur, grande blancheur, quelquefois un peu rose... en tout quelque chose de céleste qui fait dire : c'est un ange. On peut bien dire qu'elle édifie le ciel et la terre. (*A L. de B.*, 22 juil. 1832.)

On m'a remis, à Cahuzac, encore une lettre. Celle-ci est de Lily, autre douce amie, mais tout à fait à l'écart du monde, âme pure, âme de neige par sa candeur. Si blanche que j'en suis éblouie quand je la regarde, âme faite pour les yeux de Dieu. (*Journal*, 14 mars 1835.)

Cette amie si pieuse, si édifiante, n'était point faite pour la terre. Lily devint infirme en 1836, et mourut après deux ans de souffrances, le 17 avril 1838, faisant la mort d'une sainte. Eugénie de Guérin avait assisté à sa dernière maladie.

Oh ! que je l'ai vue souffrir, mais avec quel calme, la pauvre martyre ! Aussi tout le monde l'appelait la sainte; cela se voyait sur son visage devenu tout céleste et beau après sa mort. Je ne l'ai pas vue alors, mais un peu avant. A genoux, auprès de son lit, je lui lisais les prières pour la préparation à la mort, de Bossuet. (*Journal*, 21 avril 1838.)

Cette mort enleva à Eugénie sa correspondante albigeoise. A qui allait-elle s'adresser désormais pour avoir les nouvelles du chef-lieu ? Tout semblait désigner pour ce rôle M. Paul Mathieu, juge, chez qui elle descendait régulièrement. Il était profondément attaché aux Guérin, et puis d'une complaisance sans égale. Il avait accepté de servir d'intermédiaire entre le Cayla et Rayssac, et s'acquittait de ce rôle à la satisfaction de tous. Mais ses occupations professionnelles l'absorbaient. Eugénie préféra, pour ce motif, recourir à Euphrasie, fille aînée de M. Mathieu, née du premier mariage de ce dernier avec une demoiselle Boyer, et, qui avait longtemps vécu chez sa tante Lily.

Elle l'apprécia au printemps de 1834 et en avril 1837, pendant les deux carêmes qu'elle suivit à Albi : « Cette petite a le cœur bon, très bon ». Euphrasie était sa « compagne de jour et de nuit ». Elles dormaient ensemble sous la garde d'un bénitier, près d'un crucifix qu'elles embrassaient le soir avant de s'endormir. Leur chambre

donnait sur le clocher de Saint-Salvy. Eugénie raconte qu'un matin, à l'aurore, en voyant deux hirondelles raser la tour gracieuse de la vieille église, elle poussa un cri de joie qui fit rire Euphrasie, habituée à de tels spectacles et moins sentimentale. Tout le caractère de la jeune cousine d'Eugénie se trouve là, dans cette appréciation et dans ce petit fait : dévouement et gaieté.

De même qu'elle s'était dévouée à sa tante Lily, Euphrasie s'attacha à ses parents du Cayla qui la prirent chez eux plusieurs fois, notamment pendant les longues absences d'Eugénie à Paris. Euphrasie égayait le château par son rire, ses malices, ses réflexions amusantes, ses drôleries, et elle chantait volontiers, avec une mimique amusante pour la joie de tous, le chant du *Merle*. Dans les lettres d'Eugénie datées de Paris, il y avait toujours un mot à l'adresse de la cousine et quelquefois, aussi, des anecdotes plaisantes pour la faire rire.

Eugénie entretenait avec elle une correspondance dont il reste dix lettres; lettres peu importantes, où il est surtout question de commissions, d'affaires de famille, où cependant certaines phrases et certaines expressions décèlent la merveilleuse épistolière qu'était Eugénie de Guérin. Deux d'entre elles méritent une mention spéciale : ce sont celles où il est parlé de la mort de Maurice et de la mort d'une des tantes d'Euphrasie. Eugénie sait merveilleusement exprimer sa propre douleur et consoler celle des autres. Avec Euphrasie, qu'elle appelle familièrement *Phraise*, *Phrisinotte*, elle joue le rôle de grande sœur et prend un ton protecteur : « Ma chère enfant », lui écrit-elle quelquefois.

Les réponses d'Euphrasie, écrites d'une plume alerte, mettent en évidence son caractère badin et enjoué, la piété de son âme, la grande bonté de son cœur, et la montrent digne de l'affection d'Eugénie de Guérin.

Félicité Raynaud fut digne aussi de cette amitié. Née à Lagny le 14 janvier 1808, fille de Jean-Maxime-Gabriel Vernois et de Marie-Clémence Boivin, Anne-Félicité-Marie Vernois avait épousé le 29 août 1831 Jacques-Auguste Raynaud, de qui elle eut quatre enfants : Eugénie, Maurice, Furcy et Berthe. Auguste Raynaud était « le cousin de Paris », celui-là même qui s'était fait le correcteur bénévole des poésies d'Eugénie, et pour le mariage de qui Maurice avait composé un gracieux épithalame inédit, dont voici la première strophe :

* Tu le sais bien, les cordes de ma lyre
 A peine encore ont frémi sous mes doigts,
 Et des accords que mon âme soupire
 Nul n'a trouvé son écho dans ma voix.
 Mais un doux nom, comme un divin prélude,

Par un souffle d'amour mollement apporté,
Vibre à travers ma lyre, et de ma solitude
S'élève une harmonie à ta Félicité.

Peu de temps après son mariage, elle entra en relation avec ses nouveaux parents du Cayla, et demanda l'amitié d'Eugénie.

(*) Autre correspondance qui vient de naître; c'est avec une parisienne, qui veut absolument faire la conversation avec moi, de Paris étant... Bon gré, mal gré, il me faut écrire. Ce ne sera pas au reste sans plaisir, car cette dame paraît infiniment aimable. C'est la femme, depuis deux mois, de ce Monsieur Raynaud avec qui reste Maurice. (*A L. de B.*, 16 oct. 1831.)

M^{me} Raynaud était non seulement « bonne, aimable et aimante », mais encore elle s'appliqua à rendre mille services à Maurice, tenant sa comptabilité, s'occupant de son vestiaire, donnant des nouvelles de sa santé, s'intéressant à son avenir. Femme d'ordre et de devoir, cherchant la clarté dans les affaires, peu portée à la sentimentalité et à la rêverie, elle se montra toujours une épouse tendre, une mère excellente, aimant son intérieur, son mari et ses enfants. Eugénie ne pouvait pas ne pas l'aimer. Elle recevait avec plaisir de ses nouvelles et lui envoyait fréquemment des lettres. Longtemps avant de l'avoir vue, elle s'était attachée à elle. Quand Félicité vint pour la première fois en Albigeois, la connaissance fut vite faite entre les deux cousines.

(*) L'entrevue fut fort amicale, fort tendre avec tous, surtout avec Félicité, bonne excellente femme, sans prétentions ni rien de recherché. Aussi sommes-nous bonnes amies, comme des amies de cent ans. Il est vrai que la connaissance était faite du côté du cœur, le reste est la moindre chose. Se voir, s'entendre n'est rien si on ne s'entend pas au dedans : l'union se fait dans l'âme. (*A L. de B.*, 4 sept. 1836.)

Entre Eugénie et Félicité, il y eut affection réciproque parfaite.

(*) C'est la femme la meilleure pour le cœur, pleine de sensibilité et de reconnaissance. On voit combien nos petites attentions la touchent, et qu'elle comprend parfaitement l'amitié. J'ai beaucoup causé de beaucoup de choses avec elle, quelques fois jusqu'à l'intime, ce qui m'a fait voir son fond de cœur et ses qualités attachantes. C'est une femme religieuse, instruite, simple dans ses manières distinguées, connaissant le monde sans l'aimer, enfin bien de mon goût en toute chose. Mon cousin est bien heureux, il le mérite. (*A L. de B.*, 13 sept. 1836.)

Nous verrons plus tard, quand Eugénie ira à Paris, jusqu'à quel point M^{me} Raynaud fut secourable à sa parente. Contentons-nous de dire pour le moment que nous n'avons eu la chance de retrouver aucune des nombreuses lettres qu'Eugénie lui adressa. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'elles auraient sans doute servi à éclairer la vie parisienne de Maurice.

II. — Le groupe de Gaillac.

Parmi les amies qui ne furent pas unies à Eugénie par des liens de parenté, il y eut deux groupes principaux; l'un à Gaillac, l'autre à Lisle.

A Gaillac, mentionnons Olympe et Nérine de Tonnac, bonnes et pieuses, dont le principal titre fut d'avoir mis Eugénie en rapport avec Louise de Bayne. Eugénie a été maintes fois invitée chez elles soit dans leur hôtel de Gaillac, soit dans leur propriété de Vitrac.

Leur a-t-elle écrit souvent ? La chose paraît peu probable. Cependant M^{lle} Ida de Tonnac, leur nièce, fille d'Hippolyte qui fut député du Tarn, se plaisait à raconter que, lorsque les écrits des Guérin connurent la célébrité, des admirateurs de la sœur de Maurice, amateurs d'autographes, s'adressèrent à ses parents qui leur donnèrent ce qu'ils possédaient. Les quémandeurs devenant de plus en plus nombreux, on dépeça les manuscrits et les fragments en furent distribués jusqu'au dernier. En sorte que le dossier des Tonnac, qui aurait été le témoin de cette amitié gaillacoise, peut être considéré comme irrémédiablement perdu.

III. — Le groupe de Lisle.

A Lisle-sur-Tarn, les amies d'Eugénie furent ardentes.

Au premier rang, il convient de signaler Irène Compayré dont le *Journal* parle en ces termes :

[*Lettre écrite*] à Irène, cette amie de Lisle. Je lui dois ce souvenir, cette reconnaissance pour son ancienne et constante amitié. Ce fut elle qui m'écrivit la première il y a sept ans, je crois, après quelques jours de connaissance à Lisle. Entre femmes, l'amitié est bientôt faite; un agrément, un mot, un rien suffit pour une liaison. (*Journal*, 28 mars 1838.)

Irène, née le 6 vendémiaire, an VII, était fille d'Etienne Compayré-Camboula (1) et de Marguerite-Catherine Gosset. Elle fit la connaissance d'Eugénie en 1829, chez M. de Gélis, où elle l'entendit réciter quelques-unes de ses poésies. Malgré sa froideur apparente, la jeune Lisloise était capable d'enthousiasme. Les vers l'avaient touchée jusqu'aux larmes. Elle n'eut d'autre désir que d'écrire à celle qui avait su l'émouvoir : ce qu'elle fit en 1830. Sa lettre était aimable; elle y parlait de M. Bories, son ancien confesseur devenu celui de la sœur

(1) La famille Compayré, une des vieilles familles de Lisle-sur-Tarn, est issue des *Compayrés*, hameau de la paroisse de Convers. Au début du xiv^e siècle, elle comprenait plusieurs branches qu'il importe de ne pas confondre : les Camboula, les Laguirodelle, les Borredon, ceux de Fontès et ceux du Bosc. Les Compayré-Camboula possédaient à Lisle une maison, rue Porte-Peyrole.

de Maurice. Eugénie, qui avait très peu remarqué celle qui demandait à devenir son amie, répondit par politesse, sans grand enthousiasme.

(*) M^{lle} Irène vient de m'écrire une lettre, belle, raisonnable, gentille comme elle. Voilà, bon gré, mal gré, une correspondance qu'il me faut avoir avec elle. Je n'aime pas beaucoup d'écrire surtout à des personnes que je connais à peine. (*A L. de B.*, 10 oct. 1830.)

Mais Irène, qui avait de la ténacité, continuait à écrire, et faisait intervenir M. Bories quand les réponses tardaient trop à arriver. Comment résister à un père en Dieu ? Eugénie finit par céder, et le 20 janvier 1831 un affectueux : « Ma chère Irène », remplaça le froid et banal : « Mademoiselle ». A partir de ce moment, les lettres s'échangèrent entre Lisle et le Cayla, à intervalles plus ou moins éloignés, car il n'y eut jamais à proprement parler de correspondance suivie. Irène prit rang, du moins, parmi les amies d'Eugénie de Guérin.

Etrange amitié que celle de ces jeunes filles ! On ne saurait mieux, semble-t-il, la caractériser qu'en disant que la tête y eut plus de part que le cœur. Amitié de raison plus que de sentiment. Eugénie s'attacha à Irène parce qu'elle savait qu'elle en était aimée, parce qu'elle ne voulait pas qu'on pût l'aimer sans être payé de retour. Entre les deux amies, presque pas de traits communs. Elles partagent, il est vrai, les mêmes idées religieuses, la même foi politique ; mais que de différences ! Eugénie est toute cœur, Irène toute raison : « C'est la raison personnifiée ». Autant Eugénie se montre bonne, douce, indulgente pour les autres, autant Irène est rigide, non seulement dans les principes, mais encore dans leurs applications. Ne va-t-elle point jusqu'à condamner Racine pour une pointe de vanité qui se trouve dans ses ouvrages ? C'est « la sévère Irène ». Ne lui demandez pas de grandes effusions amicales, elle en est incapable ; ses conversations comme ses lettres ont l'allure d'un cours de morale ou de politique. Irène, par ce côté, ressemble à la comtesse Pulchérie de Bayne, si réservée, si distante, si hautaine. Eugénie en eut nettement l'impression lorsqu'elle la vit pour la seconde fois en 1833.

(*) Je ne sais d'où vient son grand attachement pour moi. A présent que je la connais davantage, je vois que nous ne nous ressemblons guère. C'est une grande âme, grand cœur, grand esprit, grande dévotion, grands airs. Tout est grand et haut en elle, si haut que je suis fourni auprès. Elle m'aime pourtant, et moi aussi par reconnaissance. (*A L. de B.*, 14 fév. 1833.)

Aussi put-elle écrire en toute vérité à Louise de Bayne : « J'aime Irène... mais loin de vous. »

La correspondance que les deux amies échangèrent est sérieuse de la part d'Irène, amicale sans plus de la part d'Eugénie. Irène s'occupe beaucoup de politique dans ses lettres, car elle est légiti-

miste ardente. Elle y parle beaucoup aussi de M. Bories, pour plaire à son amie du Cayla, et un peu de leurs amies communes. En général, c'est de peu d'envergure, quoiqu'on puisse y glaner de-ci de-là de jolies choses, telle cette pensée délicate après la mort de Maurice :

* Il me semble que le malheur de nos amis double notre amitié, et qu'on les aime encore plus quand ils sont affligés. (*Irène Compayré à Eugénie, 25 juil. 1839.*)

Dans ses réponses, Eugénie s'excuse presque toujours de son retard et se contente de répondre point par point. La règle qu'elle donne en politique est très sage : « N'oublions pas que Dieu nous mène et non pas les hommes. » Il reste vingt-sept de ses lettres à Irène, dont six ont été publiées par Trebutien. Dans ce nombre, signalons quelques jolies pièces, entre autres celle du 14 février 1835 où, à propos de la mort de Marie de La Morvonnais, il est question du bonheur que procurent les espérances chrétiennes.

Cette espérance qui immortalise le cœur est bien douce. Oh ! comme il s'y repose, ce cœur qui veut toujours aimer ! Aussi est-ce pour contenter ce besoin que Dieu veut que nous l'aimions, car c'est le seul ami qu'on ne voit pas mourir, et ceux qu'on aime en lui on ne les perd pas non plus.

Signalons aussi les lettres qui datent des derniers temps d'Eugénie. La note mélancolique y domine; le soir de sa vie est commencé. Au milieu des tristesses qui l'accablent, Eugénie regrette vivement ce qui a fait le bonheur de ses jeunes années.

* Il y a longtemps que j'ignore de vos nouvelles, que votre personne m'est chose inconnue, quoique toujours chère. Les relations deviennent ainsi clairsemées, faute de se voir et de s'entendre. Mais ne doutez pas que je m'informe de vous dont je conserverai toujours soigneusement le bienveillant souvenir. (*A Irène Compayré, 2 janv. 1843.*)

Bien que la correspondance avec Irène ait été moins suivie après que M. Bories eut quitté Cahuzac, elle ne cessa qu'à la mort d'Eugénie.

Il n'en fut pas de même pour celle qu'elle entreprit avec Noémie et Augustine de Gélis.

Noémie, l'aînée, s'était éprise d'amitié pour Eugénie à la même époque et dans les mêmes circonstances qu'Irène. Son mariage avec M. Joseph de Soubiran-Lalouvière et son départ de Lisle mirent fin subitement à ce beau feu qui ne paraît s'être allumé que pour s'éteindre. Quant à Augustine, Eugénie, en février 1833, la distingua d'entre ses frères et ses sœurs par ses qualités aimables. Elle aurait voulu entrer en correspondance avec elle, mais une première lettre, une sorte de coup de sonde, lui fit craindre d'importuner la fille de l'ancien député du Tarn.

(*) J'ai envie d'écrire, mais je crains d'être ennuyeuse; peut-être cette

correspondance les ennueie. C'est cette idée qui m'empêche de répondre à Augustine de Gélis que j'aime pour sa piété, sa douceur et mille autres qualités *gélisiennes*. Je pensai qu'une réponse en demandait une autre et que cet envoi de lettres pourrait bien ne pas l'amuser. Toutes mes amies ne sont pas des *Louise* pour moi. (*A L. de B.*, 4 sept. 1833.)

Par leur situation et leur fortune, les Gélis étaient bien supérieurs aux Guérin. Aussi Eugénie se contenta-t-elle d'envoyer régulièrement à Augustine, par l'intermédiaire d'Irène, ses souvenirs affectueux et de l'assurer du plaisir qu'elle avait eu de faire sa connaissance.

* J'eus tant de plaisir de les connaître [*les demoiselles de Gélis*], j'en reçus tant de prévenances et d'amitiés que je mets leur souvenir avec ceux qui me sont les plus agréables. (*A Irène Compayré*, 14 fév. 1835.)

Augustine de Gélis se souvint plus tard de « l'extrême modestie » d'Eugénie et ajouta dans une lettre à Marie :

* Je me rappelle que j'eus avec elle [*Eugénie*] une petite discussion parce que, estimant peu son talent, elle ne voulait plus faire des vers. J'ai retrouvé une lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet. Je l'ai envoyée à M. Trebutien par l'entremise d'Antoinette. (*Augustine de Gélis à Marie de Guérin*, 15 avril 1863.)

Puisque nous parlons des amitiés lilloises d'Eugénie de Guérin, nous ne pouvons manquer de dire quelques mots ici de Coralie de Gaïx à qui l'on doit toute une correspondance publiée par son neveu, M. le baron de Blay de Gaïx (1). Nous le ferons brièvement. Eugénie l'aperçut, chez les Gélis, dans son voyage à Lisle de 1836 dont nous aurons à nous occuper plus tard. Elle fut sensible à sa grâce et à son esprit, la jugea « infiniment aimable et bonne et naïve », « une personne charmante, de celles qui plaisent tout d'abord », lui sut gré d'avoir amené la conversation sur Louise de Bayne. Mais ce fut tout. Plus jamais elle ne la revit; elle ne lui écrivit jamais. Son nom même ne revient que trois fois dans l'abondante correspondance de l'épistolière du Cayla (*A Louise de Bayne*, mai 1836; 11 mai 1837. — *A Antoinette de Boisset*, sept. 1837). Ces brèves mentions ont suffi à M. le baron de Blay pour mettre les lettres de sa tante sous le patronage d'Eugénie de Guérin. De cela, nous ne pouvons nous plaindre; mais M. P.-B. Gheusi nous pardonnera de trouver qu'il a exagéré, sans doute à cause de son admiration pour l'épistolière du Cayla, quand il a écrit dans l'intéressante préface des *Mémoires de l'Occitanienne*, éditées en 1927 par la comtesse de Saint-Roman, née de Castelbajac :

Léontine de Villeneuve, intime de Coralie de Gaïx qui fut la compagne d'Eugénie de Guérin, était très jeune quand elle commença à écrire.

Coralie de Gaïx *compagne* d'Eugénie de Guérin ? C'est beaucoup dire. En réalité, elle ne fit que traverser sa vie.

(1) *Une amie inconnue d'Eugénie de Guérin. Coralie de Gaïx* publiée avec notes et portraits par le baron DE BLAY DE GAIX. Paris, Honoré Champion, 1912.

Ce ne serait pas une légende que d'appliquer cette épithète à Antoinette de Boisset, car Antoinette domine incontestablement les amies de second ordre d'Eugénie; elle est presque à la hauteur de Louise de Bayne. Eugénie la vit entourée de ses deux sœurs, Laure et Blanche. Les trois demoiselles de Boisset la charmèrent; mais elle ne donna son cœur qu'à Antoinette. Écoutons-la le dire à sa sœur Marie :

* Que Lisle est un endroit aimable ! On y est doux, complaisants, polis, gais, jolis, et de l'esprit, de l'esprit à foison, mais de cet esprit qui n'embarrasse pas celui des autres. Nous avons chanté, joué, fait aux petits jeux, et tout cela avec une grâce, une aisance charmante. *Laure* surtout excelle dans cette partie : c'est le plus joli répertoire de jolis mots, de ces jolies petites choses de salon. Ses deux sœurs sont jolies comme des anges, Antoinette surtout. C'est ma bien-aimée, elle [est] douce comme une colombe, puis pieuse, remplie d'esprit, toujours riante et gracieuse. Je l'aime beaucoup, et je le lui dois. Elle m'a tant dit qu'elle m'aimait, qu'elle me voudrait toujours auprès d'elle ! Je le crois, cette figure ne peut tromper. (*A Marie de Guérin*, 7 fév. 1833.)

A quoi Marie répliqua :

* Tu as donc trouvé une seconde Louise. Comme tu es heureuse de trouver tant d'amies sur ton chemin ! C'est le moyen de se plaire partout. (*Marie de Guérin à Eugénie*, 18 fév. 1833.)

Eugénie ne put s'empêcher d'exprimer son bonheur à Louise de Bayne, comme à sa sœur.

(*) Mon bijou, mon amour, ma bien-aimée, c'est Antoinette. La jolie figure, la douce voix, la belle âme ! Si vous la connaissiez, vous diriez comme moi que c'est un ange. C'est surtout à l'église qu'elle m'a ravié par son air pieux et recueilli. J'avoue qu'elle m'a donné des distractions quand je la voyais, un cierge à la main, accompagnant sa mère dans le chemin de la croix que ces dames font tous les dimanches. Impossible de ne pas la regarder. J'aurais voulu être peintre, je vous enverrais un joli tableau où vous verriez un ange éclairant une femme qui prie. (*A L. de B.*, 14 fév. 1833.)

Le don de soi qu'Eugénie fit à Antoinette en cette circonstance, elle ne le retira jamais. C'est ainsi qu'elle put écrire le 4 janvier 1846, deux ans avant sa mort :

Votre lettre du dernier jour de l'an m'a fait bien plaisir, ma chère Antoinette. C'est me dire que votre amitié ne s'en est pas allée avec le temps qui s'enfuit. Il nous emporte, hélas ! assez de choses sans lui laisser prendre encore ce qu'il y a de plus doux dans la vie, les affections du cœur. La nôtre est trop enracinée pour que nous ayons à craindre de la perdre autrement que par le brisement du vase qui la contient; mais, même après la mort, cette fleur céleste d'amitié s'en va fleurir au ciel. (*A Ant. de Boisset*, 4 janv. 1846.)

La jeune fille qui mérita un tel attachement appartenait à une maison noble du diocèse d'Albi, qui avait possédé les seigneuries de Glassac, de Bannières, de Fénols, et que l'on trouve établie au commencement du xix^e siècle à Lisle et à Gaillac. Elle était fille d'Elisa-

beth-Philippine de Ségla et de Balthazard-Marie-Joseph de Boisset-Glassac, chevalier de Saint-Louis et de Charles III d'Espagne. La Restauration avait conduit les Boisset à Châlons, la Révolution de 1830 les ramena en Albigeois. Antoinette était âgée de 22 ans quand elle se lia d'amitié avec Eugénie. Ce fut elle qui fit les premières avances épistolaires.

(*) Erembert m'a porté un joli souvenir d'Antoinette, une lettre gracieuse comme elle. Elle veut que je lui réponde vite et souvent, et elle me le demandera souvent aussi, car elle est *tenace*, me dit-elle. Je lui demande à mon tour d'être tenace en amitié. (*A L. de B.*, 28 fév. 1833.)

La pauvre recluse du Cayla ne pouvait rendre qu'amitié pour amitié. Mais la *vertu aimante* était une de ses qualités principales. Elle entreprit donc avec Antoinette, qu'elle appelait parfois *l'Ange* à cause de « ce je ne sais quoi de céleste » qui rayonnait d'elle, une correspondance des plus agréables. Les lettres d'Antoinette lui parurent « aussi gentilles que sa personne ». Après celles de Rayssac, c'étaient celles qu'elle préférait. Elle y reconnaissait de l'empressement et des signes certains d'amitié.

Elle m'écrivit de fort jolies tendresses dont je suis fort touchée. C'est une perle d'âme et une âme de perle qu'Antoinette. (*A L. de B.*, 31 déc. 1841.)

Puis, ce qui valait encore mieux, leur lecture la rendait meilleure.

Antoinette est une âme tout à fait hors du monde. Quand j'ai lu ses lettres, quelque chose m'attire au ciel. (*A L. de B.*, 21 juil. 1837.)

En retour, Eugénie adressait à Antoinette ce que son cœur lui dictait de plus suave. Ce n'était pas le cœur à cœur comme avec Louise ou avec Maurice; il n'y avait pas non plus autant de recherche que dans les lettres qu'elle rédigea plus tard pour M^{me} de Maistre ou Hippolyte de La Morvonnais, mais l'intimité était très grande. Celui qui les lit peut y cueillir non seulement de jolis détails sur la vie du Cayla, mais encore des consolations chrétiennes prenantes à l'occasion des deuils qui frappèrent la famille de Boisset.

Ne vous gênez pas avec moi pour la cacher [*votre tristesse*]; au contraire, ouvrez-vous, pleurez, parlez de tout ce qui vous touche, cela fait du bien et soulage l'âme. Dieu permet ce soulagement, et qu'après les consolations de la foi viennent celles de l'amitié. (*A Ant. de Boisset*, 5 juin 1837.)

On y trouve aussi un écho des poignantes tristesses qu'Eugénie éprouva soit au sujet de la maladie et de la mort de Maurice, soit après ses désillusions de Paris. Antoinette était une véritable amie, à qui l'on pouvait s'ouvrir et sur qui l'on pouvait compter.

Cette amitié fut d'ailleurs ravivée quand les deux jeunes filles se revirent, à Lisle d'abord en 1836, à Cauterets ensuite en juillet 1846. Leur correspondance, qui subit de multiples interruptions et de longs silences, se renouait sans peine à la moindre occasion.

Le nombre des lettres d'Eugénie à Antoinette paraît avoir été assez considérable. Elles formaient un dossier volumineux que Trebutien eut entre les mains en 1862. Il en a publié 19, s'échelonnant du mois de novembre 1834 jusqu'au 7 février 1847. Suivant sa méthode, il n'a retenu que l'essentiel, mais ce qu'il a livré au public suffit à montrer combien devint grande l'amitié qui unissait ces deux jeunes filles.

Cette union était si étroite que Louise de Bayne en prit ombrage tout d'abord. Eugénie, qui n'eut rien de caché pour son amie des Montagnes, lui avait révélé sans ambages son affection pour Antoinette, puis avait demandé :

(*) Que pensez-vous, ma chère, de cette nouvelle affection amicale ? Je ne refuse jamais ce qu'on me donne et je rends, si je puis, cent pour un. (*A L. de B., 28 fév. 1833.*)

Avec sa franchise habituelle, Louise répondit sans tarder :

(*) On m'a écrit que vous alliez vous mettre en correspondance avec Antoinette de Boisset, que vous étiez prise d'une belle passion pour elle, que vous l'aimiez enfin, et que cette amitié était venue tout à coup dans quelques heures passées avec elle. Laissez-moi vous faire une question : « Quittez-vous les amies aussi vite que vous les prenez ? » Répondez-moi car je commence à trembler. Je crains que toutes les personnes de Lisle, si jolies, si aimables, ne vous aient forcé à faire le parallèle de moi à elle, et, si cela était, je n'y gagnerais pas. J'espère que vous me direz un mot sur ces craintes, mais sans me flatter. Je veux que vous me disiez bien franchement si vous vous sentez plus disposée à les aimer que moi. (*L. de B. à Eugénie, 28 fév. 1833.*)

Quelques jours après, elle ajoutait :

* Je vois qu'Antoinette vous est chère, vous l'aimez, je me suis même aperçue que plus vous allez, plus l'amitié que vous avez pour elle est forte. La première fois que vous m'avez parlé d'elle, vous me dites qu'elle était jolie comme un ange; la seconde fois qu'elle était très spirituelle; la troisième, qu'elle était bonne, douce, caressante, gracieuse; la quatrième enfin, qu'elle était faite pour être aimée et que vous l'aimiez. Cet aveu me fit de la peine, car je craignais que bientôt vous ne la fissiez passer avant moi dans votre amitié, et cette pensée craintive me rendait toute triste, mais votre lettre m'a rassurée par tout ce que vous me dites d'amical et de tendre. Vous parlez trop bien tendresses pour que votre langage soit faux. Oui, je suis sûre que vous m'aimez avant tout, après le bon Dieu. (*L. de B. à Eugénie, mai 1833.*)

Louise de Bayne, prise de peur, s'imaginait qu'Antoinette allait lui enlever Eugénie et que celle-ci tournerait sa plume plus volontiers du côté de Lisle que du côté de la Montagne. Mais Eugénie lui donna l'assurance en termes délicats qu'elle n'avait point le cœur volage.

(*) J'aime Antoinette comme on aime une personne spirituelle, aimable, gracieuse, qui vous a fait beaucoup d'amitiés, de prévenances, qui venait s'asseoir et causer à côté de moi, par politesse ou par affection, plus souvent qu'une autre....

(*) J'aime Antoinette comme un ange qu'on verrait en passant. Elle m'écrit, je lui réponds, mais sans faire de parallèle entre vous deux. On boit de plus d'un vin et l'on revient au meilleur; on chante plus d'un air et l'on répète le plus doux; l'oiseau revient sur sa branche et moi je reviens à vous. Jugez maintenant, ma chère, qui j'aime mieux, qui me semble plus aimable. (*A L. de B., 8 avril 1833.*)

Bien du temps fut nécessaire pour calmer cette susceptibilité. Le 1^{er} juillet, il fallut recommencer la profession d'amitié :

(*) Vous me parlez ensuite d'Antoinette comme d'une personne capable d'absorber toutes mes affections. Je vous ai répondu plus d'une fois sur ce sujet..... Il est vrai que je l'aime, mais sans vous aimer moins. Regardez une lampe à laquelle d'autres viennent s'allumer sans jamais lui diminuer la lumière, voilà mon cœur et son affection toujours vivante pour vous malgré la portion que j'en donne aux autres. J'aime aussi Gabrielle, l'illustre, Corneille, enfin toutes les personnes qui ont quelques bontés pour moi. C'est vous rassurer, je pense, et vous dire que vous êtes en tête des aimables et des aimés. (*A L. de B., 1^{er} juil. 1833.*)

Jusqu'en 1835, Eugénie redit les mêmes choses en se servant de formules toujours nouvelles.

(*) A vous le cœur, tout le cœur, on n'en a qu'un et qu'un ami non plus... J'avoue que j'aime Gabrielle, mais pas comme vous, j'aime Ant. mais après vous, j'aime Ir. mais loin de vous. Enfin, ma chère, dans l'appel de mes affections, vous vous placez toujours en tête. (*A L. de B., 20 janv. 1835.*)

(*) A vous, je cours au galop, aux autres tout doucement. (*A L. de B., 14 juil. 1835.*)

(*) Non, ma chère, ni Antoinette, ni Irène, ni Gabri, personne ne m'est Louise, et quand je leur dis : « Je vous aime de tout mon cœur », il me semble que j'ai menti. Cependant je ne les trompe pas quand je leur parle; c'est que j'ai comme un petit cœur pour chacune d'elles et tout le grand pour vous. (*A L. de B., fin oct. 1835.*)

Ces protestations répétées finirent par avoir raison des frayeurs de la timide et tremblante amie des Montagnes.

On peut se demander si Louise était vraiment sincère en réclamant tant d'assurances écrites, si, par exemple, il n'y avait pas un peu de vanité à s'entendre proclamer l'amie par excellence. On ne doutera jamais, au contraire, des paroles si fermes d'Eugénie. Quoique son cœur, semblable à un rayon d'abeilles, fût plein de logettes, Louise était sa très grande, son incomparable amie. Leurs noms sont inséparables comme le sont, chez les hommes, ceux d'Oreste et de Pylade, d'Achille et de Patrocle, de David et de Jonathas, de Scipion et de Laelius, de saint Basile et de saint Grégoire, de Montaigne et de la Boétie. Mais ceci amène à rechercher les traits principaux de cette amitié qui semble unique dans l'histoire féminine.

CHAPITRE XVI

Les deux amies

L'amitié est la grande muse inspiratrice de la correspondance d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne. — Les deux amies rêvent d'écrire un livre sur l'Amitié. — Elles en composent le Journal. — L'amitié est un besoin profond de leur cœur dont la naissance s'explique par la loi des contrastes, et la durée par le tact et la confiance réciproque d'Eugénie et de Louise. — Elle est sans cesse grandissante et ne connaît pas d'exagération. — C'est une chose sainte, pure, chrétienne qui contribue au perfectionnement de leur cœur. — Louise accepte volontiers la direction de son amie. — L'amitié de Louise et d'Eugénie comparée à celle de Montaigne et de la Boétie.

Comment rendre le sentiment qui unit Eugénie de Guérin et Louise de Bayne ?

L'amitié est, en effet, une chose délicate, éthérée, divine, presque intraduisible en paroles humaines. On la sent mieux qu'on ne sait l'exprimer. C'est une de ces choses dont Leibniz a écrit : « Si vous ne me demandez pas en quoi elle consiste, je le sais; si vous me le demandez, je ne le sais plus. » Ce sentiment est fait de nuances et de demi-teintes. Il vient d'affinités secrètes qui se développent spontanément et produisent l'union parfaite des pensées et des sentiments; il exige une estime réciproque et une confiance mutuelle; il provoque une jouissance intime profonde; il est source d'énergie et d'action. Il est tendre, il est suave, il est fort. Tout en se rapprochant de l'amour dont il emploie les termes, il s'en distingue nettement. Les sens y ont une part minime, les émotions qu'il produit restent d'un ordre plus élevé et plus pur. L'amitié en général est, de par sa nature même, en quelque sorte indéfinissable.

Que dire à plus forte raison de l'amitié vraiment incomparable d'Eugénie et de Louise ? Comme les peintres qui s'efforcent de rendre sur la toile les mille effets de lumière se jouant dans un radieux paysage baigné du soleil de l'automne et ne peuvent y parvenir, on est tenté de crier à l'impossible, de jeter au loin, de briser même ses pinceaux.

Heureusement, nous possédons les lettres que s'adressèrent les deux jeunes filles. Ces lettres, qui fournirent à leur affection son aliment substantiel et nourricier, sont pour nous le témoignage irrécusable de cette amitié en même temps que son expression la plus complète, la plus parfaite, la plus magnifique. Rarement, on a parlé

comme elles sur ce thème, et il suffirait presque de glaner dans leur correspondance les effusions amicales et de les reproduire en les coordonnant pour faire une œuvre exquise.

Ceux qui ont étudié, à ce point de vue spécial, cette correspondance en ont été émerveillés. Il ne leur a pas été difficile de comprendre que l'amitié fut par excellence la grande muse inspiratrice d'Eugénie et de Louise, et qu'elle a donné à leurs écrits une valeur exceptionnelle. Tandis que les lettres de M^{me} de Sévigné à sa fille, M^{me} de Grignan, sont le poème de l'amour maternel, celles d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne sont un autel à l'amitié, *amicitiæ sacrum*, un autel qui n'a rien de païen et dont l'érection est d'inspiration toute chrétienne. Nul n'a mieux souligné ce caractère que M. le chanoine de Lacger dans un article publié dans *la Croix* du 25 janvier 1925. Après avoir indiqué rapidement que les événements politiques et les petits faits de la vie quotidienne ne fournissaient à Eugénie et à Louise que des éléments secondaires pour leur échange épistolaire, il ajoute :

La grande orchestration qui liait entre elles ces courtes et frêles mélodies, c'était le débordant lyrisme d'une enthousiaste amitié. Rarement, jamais peut-être, la simple affection féminine a tissé des broderies aussi achevées, aussi indéfiniment variées, aussi pures de soupçon et d'une inspiration plus spirituelle, sur ce thème aussi ténu, qui n'est point l'amour, pas même l'amour fraternel.

Les deux épistolières s'en rendirent si bien compte qu'elles eurent à plusieurs reprises la velléité de composer un ouvrage sur l'Amitié. Mais comme elles se jugeaient, avec une humilité qui les honore, impropres à mener à bien cette œuvre, chacune invitait l'autre à réaliser ce projet.

Louise la première en parla à son amie.

* Je voudrais que vous fissiez un ouvrage sur l'amitié. Cela mérite d'être traité par vous. Vous en parlez si bien ! Jamais auteur n'aurait été si bien dans son sujet. Ce serait le langage du cœur ; et puis, votre esprit y percerait partout pour ceux à qui le cœur ne suffit pas. Vous voilà assurée d'un grand nombre de lecteurs. J'espère que vous approuverez mon plan et que vous vous mettrez bien vite à l'ouvrage. (*L. de B. à Eugénie, fév. 1831.*)

Eugénie fut séduite par cette idée, mais elle estima que Louise, à cause de ses qualités aimantes et aimables, était mieux qualifiée qu'elle pour développer pareil sujet. Elle le lui dit, du moins, non sans quelque ironie.

(*) Vous avez, ma chère, un cœur, une âme, une imagination que j'envie. Vous me dites toujours d'écrire : c'est bien vous qui devriez être auteur. Soyez-le. Moi, je ferai la table et même la préface si vous voulez. Allons, c'est une affaire faite. Vous allez m'envoyer un petit volume intitulé : *Les deux Amies*. M. de Bellerive prétend que nous voulons

faire un livre avec notre correspondance. Écrivez, écrivez vite... Mais je vous le répète, je ne veux mettre du mien que la table et la préface. (A L. de B., 11 fév. 1831.)

Cependant l'idée faisait son cheminement, en se transposant, il est vrai, quelque peu.

(*) Si j'avais tous les jours l'occasion de vous écrire, je vous écrirais tous les jours. Ce serait mon joujou que ma plume, et vous recevriez un petit Journal quotidien qui aurait pour épigraphe : *Amitié*. (A L. de B., 28 janv. 1832.)

Il n'était plus question d'un livre mais d'un *Journal de l'Amitié*. Écrire ce journal répondait mieux à la nature du talent d'Eugénie et de Louise. Elles auraient été incapables de traiter de l'amitié en un volume didactique où les chapitres se succèdent suivant les règles de la pure et froide logique de la raison raisonnante, comme l'ont fait Cicéron ou Emile Faguet. Les deux amies se seraient noyées dans l'ordonnance et la composition des chapitres. Leur génie ne s'accommodait pas d'entraves; leur humeur était vagabonde; leur inspiration venait toute du cœur. Rien, au contraire, ne leur était plus facile que de donner à ce qu'elles rêvaient la forme capricieuse et libre du journal.

Ce *Journal de l'Amitié*, elles l'ont composé sans lui en donner toutefois le titre ni l'épigraphe, et il est aussi beau que les plus beaux livres. Le recueil de leur correspondance ne forme-t-il pas un véritable écrin de l'amitié, comme elles en avaient l'intuition ?

(*) Que j'aime vos lettres, vos jolies lettres ! Ce n'est pas de la plume jetée au vent que toutes ces paroles que vous m'envoyez de si loin; elles tombent tout droit dans mon cœur, et me font, là, un petit trésor d'amitié que ni le temps ni les voleurs ne me raviront pas. (A L. de B., 31 janv. 1831.)

Au sujet de ce journal à deux, que Louise et Eugénie rédigèrent de concert, quelques observations préliminaires s'imposent.

Notons en premier lieu qu'il ne renferme ni dissertations théoriques abstraites ni longues analyses sur l'amitié. On y trouve seulement des traits rapides, si fortement marqués cependant qu'ils sont inoubliables. Les deux jeunes filles sentent profondément leur tendresse mutuelle et expriment de la manière la plus naturelle, la plus vive aussi, le mouvement de l'âme qui les porte l'une vers l'autre en laissant simplement parler leur cœur.

Remarquons encore que ce journal fut, pour elles, le soutien de leur affection. Il leur permit de rester constamment en contact et, par conséquent, de ne pas trop souffrir de l'éloignement presque continu dans lequel elles vécurent. Un proverbe dit : « Loin des yeux, loin du cœur. » L'amitié se nourrit et se développe par la présence de la personne aimée.

Comme il arrive toujours, les deux amies, une fois leurs sentiments noués, auraient voulu vivre l'une près de l'autre, jouir de leur présence et de leur intimité. Eugénie n'a pas de termes assez expressifs pour marquer le regret de ne plus être avec Louise.

(*) Je vous suis bien souvent où vous êtes. Le malheur est que ce n'est que de pensée, et cela ne me suffit pas. Je voudrais vous voir de mes yeux, vous parler de ma bouche. (A L. de B., 15 juin 1830.)

« Vive de se voir des bons yeux du corps ! », dira-t-elle même plus tard à M^{me} de Maistre pour exprimer la même pensée.

Mais puisque sa destinée la condamnait à vivre loin de Louise, elle suppléait à la présence de son amie qui lui manquait en songeant sans cesse à elle et en lui écrivant le plus souvent possible. Ses lettres étaient le moyen de la retrouver, de lui parler, de lui faire ses confidences. Voilà pourquoi elles sont nombreuses, remplies d'effusions amicales et parsemées de métaphores hardies qui étonnent : « J'ai faim et soif de vos lettres. » Encore une fois, pour les cœurs de ces jeunes amies, la correspondance formait, à peu près exclusivement, tout le commerce de l'amitié.

*
* *

Ces quelques remarques faites, abordons directement l'analyse de l'amitié d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne en notant ses divers caractères.

S'il y a dans leur correspondance une formule de tendresse qui revient souvent, c'est celle qui s'exprime par ces simples mots : « Je vous aime ». *Je vous aime !* Cette expression pleine de douceur est, pour ainsi dire, la première et la dernière de leurs lettres; c'est le *leit-motiv* de la mélodie qu'elles se renvoient de l'une à l'autre et qui va se répétant des montagnes de Rayssac aux vallons du Cayla. Prenez les livres imprimés des *Lettres d'Eugénie de Guérin*, ou le recueil manuscrit de celles de Louise, ouvrez-les au hasard, vous trouverez cette déclaration partout, au commencement comme au milieu ou à la fin.

Cette répétition n'est pas chez elles, comme chez tant d'autres, quelconque, sans signification, une simple habitude de plume. Elle est pour elles l'effet, et pour nous le témoignage, de la nature et de l'intensité de leur amour.

(*) Ce *je vous aime* part de mon âme et tombe sur le papier sans que je le voie presque, tant c'est vite, tant c'est naturel, tant je vous aime enfin. (A L. de B., 19 avril 1831.)

L'amitié est pour toutes les deux comme une nécessité vitale de

leur nature. Tandis qu'Eugénie écrit : « J'ai besoin d'être aimée de vous », Louise réplique :

* Mon cœur a besoin d'une amie, de vous par conséquent, car je ne connais que vous en fait de vraie amie. Les autres ne sont que des simples connaissances qui ne m'inspirent que de l'intérêt. L'intérêt ne se refuse à personne, mais si fait l'amitié et un véritable attachement. C'est qu'il faut dans une amie plus qu'une jolie figure, plus que de l'esprit, plus qu'une bonté ordinaire même, mais il faut les qualités vraiment attachantes. (*L. de B. à Eugénie, 25 mars 1837.*)

Ce besoin incoercible de leur cœur explique pourquoi les effusions amicales sont si fréquentes.

(*) [*Avec vous,*] je ne me gêne pas et laisse faire mon cœur qui s'ouvre, comme un livre, de lui-même, en se posant devant vous. (*A L. de B., 2 oct. 1834.*)

(*) Vos deux lettres sont là comme deux vases à cœur; comme vous, je vais m'épancher dans les miennes. (*A L. de B., 19 oct. 1836.*)

Il n'est pas une lettre qui ne contienne un ravissant couplet amical. La pensée de Louise inspire toujours joliment Eugénie.

(*) Parlons amitié. Je m'en tire assez bien, ce me semble, pour ne vouloir en charger personne. Quand je suis sur ce chapitre, c'est comme le poisson dans l'eau, c'est mon élément. Bien certainement, j'aime mieux une ligne de tendresses que toutes les nouvelles du monde. Que m'est le monde ? J'ai toujours l'idée qu'il n'est pas fait pour moi, ni moi pour lui. Il n'en est pas ainsi de votre cœur et du mien, ma chère Louise : Dieu les a faits pour être ensemble comme les deux yeux. (*A L. de B., 25 janv. 1833.*)

Quand elle entame le thème de l'amitié, Eugénie est intarissable. Sa plume devient *paraoulouso* [*babillarde*]. Le ruisseau du Saint-Hussou qui coule sous sa fenêtre n'est ni plus frais ni plus abondant.

(*) L'amitié fait aller ma plume comme l'eau fait tourner la meule. Dès que le repos me prend, je pense à vous et je suis en train. (*A L. de B., 18 juil. 1833.*)

Il en est de même pour Louise. Le sentiment amical lui dicte d'affectueuses lettres interminables qui étonnent les indifférents mais qui charment son amie du Cayla.

(*) C'est hier au soir que m'est arrivée cette belle et charmante épître de vingt pages. Je l'aurais voulu de mille... Quand je verrai Julie [*de Perrodil*], je lui parlerai de vous. Je lui ai lu quelques-unes de vos lettres qui l'ont mise en gaité tout un jour. Ces longues lettres l'étonnent fort, mais non pas moi; tout ce qui part du cœur est infini comme lui. (*A L. de B., 11 fév. 1831.*)

Comment se fait-il qu'elles s'aiment de la sorte ? Pourquoi se sont-elles liées si rapidement ? Pourquoi leur affection va-t-elle se développant dans un rythme régulier et harmonieux ?

Elles l'ignorent. Autant vaudrait s'appliquer à déchiffrer un mystère. Eugénie le déclare clairement à son frère Maurice.

(*) Je me demande souvent d'où me vient ce bonheur d'être aimée d'elle autant qu'elle le dit. Ni nos goûts, ni notre âge n'ont de rapports. Elle aime le monde et je ne l'aime pas; elle aime à courir, aller, venir, tourbillonner, moi je suis pour le repos et le calme; enfin elle n'a que dix-huit ans, et moi !... (*A Maurice, 2 avril 1831.*)

Et pourtant le problème n'est pas difficile à résoudre.

Il semble, en effet, qu'il faille chercher dans la loi des contrastes le vrai motif de l'attraction qu'elles ressentirent. Il n'y a là rien que de très normal. Comme l'a remarqué justement Emile Faguet :

Cicéron exagère quand il dit que l'amitié est le parfait accord des tendances, des goûts et des pensées : « *Voluntatum, studiorum, sententiarum summa consensio* ». On peut être amis sans cela.

Les caractères d'Eugénie et de Louise, tout différents qu'ils étaient, se complétaient de la manière la plus heureuse. Tandis que le sérieux d'Eugénie pondérait l'exubérance de Louise, la vivacité de cette dernière, sa gaité un peu folle, son insouciance et le mordant de son ironie réagissaient sur la raison et la sagesse de son amie.

Quant à la durée de cette amitié, elle s'explique d'abord par le tact dont les deux amies firent preuve en maintes circonstances pénibles. Nous avons signalé cette délicatesse au moment où Louise refusa la main de Maurice. Elle ne se démentit pas plus tard lorsque la même amie opposa une semblable fin de non-recevoir à la demande qui lui fut adressée au nom d'Erembert. Ces refus successifs auraient pu provoquer une rupture; ils l'auraient amenée infailliblement chez bien d'autres. Il n'en fut rien pour Eugénie et Louise qui surmontèrent facilement une telle épreuve. Vraiment, la discrétion était un des caractères de leur amitié.

La constance de leur affection s'explique encore par la confiance absolue qu'elles avaient mise l'une dans l'autre. Leur amitié n'était ni exclusive ni jalouse. En dehors de Louise, Eugénie comptait un bon nombre d'amies dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Elle ne s'en cachait pas, faisait leur éloge, soit particulier, soit collectif; et elle disait de toutes celles qu'elle aimait :

Mes choisis ne ressemblent à personne; cherchez-les parmi ceux qu'on voit le moins, parmi les natures rares. (*Journal, fin avril 1840.*)

Louise, elle aussi, avait autour d'elle un petit groupe d'amies qui lui étaient attachées. Ceci encore n'empêcha pas leur affection de durer. Bien au contraire. Elles s'en servirent pour augmenter leur mutuelle tendresse. S'il y a des manèges d'amour, il existe aussi des ruses d'amitié. Elles étaient femmes et se connaissaient dans l'art de se faire aimer. Quand elles mettaient en avant le nom de celles qu'elles paraissaient considérer un instant comme rivales ou quand elles se plaignaient de longs silences, leurs frayeurs et leurs plaintes manquaient de sincérité. Au fond, leurs piques d'amitié

n'étaient que des demandes d'une plus grande affection; aucun doute n'effleurait leur esprit et n'atteignait leur cœur.

(*) Toutes mes fâcheries ne sont que des demandes de votre souvenir, de vos lettres, de votre tendresse, dont je ne doute pas plus que du ruisseau que j'entends couler là-bas, près du jardin. (*A L. de B.*, 19 avril 1831.)

Toutes les deux ne trouvaient qu'en elles-mêmes une satisfaction entière.

* Je ne me soucie pas de mettre le public dans mes confidences. Je n'ai pas le cœur assez banal pour faire mon ami intime du genre humain. Non, il faut des amis, mais en petit nombre, et bien choisis, aimables, discrets, aimants et ayant de grandes qualités. C'est ce que j'ai trouvé au Cayla. Je ne désire pas aller chercher ailleurs. (*L. de B. à Eugénie*, 12 janv. 1833.)

Elles s'aimaient donc autant qu'âme qui vive. Elles étaient l'une à l'autre la moitié de leur âme.

Presque dès le premier instant, elles s'étaient donné leur cœur autant qu'on peut le faire ici-bas.

(*) Vous voilà dans moi comme une autre âme jusqu'au jour où la mort viendra nous séparer. (*A L. de B.*, 11 fév. 1831.)

Cependant, comme un feu que le vent n'éteint pas mais exacerbe et attise, leur tendresse alla sans cesse grandissant.

(*) Que je suis loin de vous oublier! Votre souvenir a si bien pris racine dans moi qu'il s'y enfonce toujours davantage; c'est presque comme le marronnier planté là-bas depuis trois siècles. (*A L. de B.*, 1^{er} mai 1831.)

(*) Je vous aime toujours davantage. Quand j'ai donné mon cœur à quelqu'un, c'est pour la vie. (*A L. de B.*, 4 déc. 1831.)

Aucun de ceux qui les entouraient ne pouvait soupçonner l'intensité de leur affection.

(*) Ma chère, le public sait que nous nous aimons, mais personne ne sait combien je vous aime. (*A L. de B.*, 12 mars 1833.)

Et les déclarations se succédèrent.

(*) Je vous aime de tout mon cœur. C'est [ce] que je vous ai dit mille fois, et je ne suis pas contente. Me seriez-vous de ces choses qu'on ne peut pas aimer assez? Oh! oui, ma chère, le bon Dieu au ciel et un ami sur la terre demandent l'infini dans nos affections. (*A L. de B.*, 24 juin 1834.)

(*) Voyez les affections du monde en général, vives, légères, courtes, comme de petits feux de joie. Rien de sérieux, rien de solide, rien de vrai là-dedans. On se lie sur un agrément, et l'attache alors est légère. Je les compare à ces rubans qu'on appelle fantaisie. Il me semble, au contraire, que c'est un gros câble qui nous lie et que rien ne pourra briser. (*A L. de B.*, 21 janv. 1836.)

(*) Quelque charme que je trouve dans mes nouvelles connaissances, je reviens toujours à l'ancienne, à Louise, ma première amie. Il me semble qu'il y a cent ans que je vous aime, tant mon affection est forte et

enracinée. Je la compare à un chêne, les autres sont des roseaux. (A L. de B., vers le 15 mai 1836.)

(*) Cette charmante amitié ! Je la sens grandir tous les jours, et cependant, dès notre connaissance, il me sembla d'abord que je vous aimais de tout mon cœur. C'était bien vrai, comme il est vrai que je vous aime encore bien plus aujourd'hui. Expliquez-moi cela ; c'est une énigme dont je sais bien le mot. Je le trouve dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos lettres, ces lettres si confiantes, si aimables, si aimantes, toutes d'amitié et de tendresse pour moi. Je serais bien insensible, bien ingrate de ne pas sentir pour vous tout ce qu'on peut sentir de retour et d'affection. (A L. de B.)

L'affection d'Eugénie et de Louise devint tellement grande qu'elle paraît être comme une seconde religion.

Il y avait à craindre qu'elle s'intensifiât jusqu'à l'excès. Rien ne peut plus facilement dévier que l'amitié, se tourner, par exemple, en sentimentalité fade ou en exaltation outrée. C'est pour cela que saint François de Sales recommande à sa Philothée de se tenir sur la plus grande réserve. A certains moments, on croirait qu'Eugénie et Louise n'échappent pas tout à fait à ce danger. Leur amitié paraît tourner en mal d'aimer.

(*) J'ai reçu hier au soir votre lettre de deuil et une autre qui est bien le plus joli morceau d'amitié qu'il soit possible de lire. Il y a là de quoi vous enivrer de tendresse. Pourquoi m'aimez-vous ainsi, ma chère Louise, mon petit ange séducteur ? Ne voyez-vous pas que Dieu nous défend de donner notre cœur à la créature et que vous me le prenez tout entier ? C'est mal à vous, je vous en avertis et mets sur votre conscience tous les péchés de votre amie, tout le poids de votre affection. Vous le pourriez trouver pesant, accablant. Mais, au lieu de vous plaindre, il me semble vous entendre dire : « Mettez, mettez encore davantage. »... Eh bien ! donc, prenez. Voilà mon cœur, mon âme, mes pensées, mes paroles : tout est à vous pour le moment. Je me laisse aller, je me laisse faire et je tombe toute sur vous. Vous résister m'est impossible. (A L. de B., 25 nov. 1834.)

Qu'on ne craigne rien cependant. Sans compter qu'une telle exaltation est rare, et qu'elle est peut-être genre littéraire, Eugénie ne se laisse pas entraîner, séduire et enivrer ; elle sait se défendre et se surveiller. Son âme est trop bien équilibrée pour tomber dans cette ou trance. Le bonheur dont elle jouit ne la captive pas au point de lui faire perdre la tête. Elle reste en pleine possession d'elle-même. Et non seulement elle se garde, mais elle s'efforce de modérer ce qui lui semble ardeur excessive dans Louise. Elle ne se gêne pas pour le lui dire en critiquant Alexandrine de Cahuzac.

(*) Que dites-vous de ce cœur bouillonnant ? Ne serait-il pas comme ces liqueurs qui font partir le bouchon et laissent bientôt la bouteille vide ? Dieu me préserve que vous me traitiez jamais de la sorte, que je vous trouve un jour à sec ! Je ne vous demande pas ce feu, cette mousse montante ; aimez-moi doucement, constamment, toujours, c'est l'amitié raisonnable, l'amitié de l'âge mûr. (A L. de B., 29 nov. 1832.)

Eugénie ne saurait mieux exprimer sa pensée que par cette image empruntée au terroir gaillacois. Son désir est de mettre en amitié « toute la sagesse possible ».

(*) Il me vient une réflexion, dont je veux vous faire part tout de suite pour ne pas l'oublier. On peut'en amitié aimer tant qu'on veut, mais il n'est pas bon de le dire à tout le monde, ni même de l'écrire sur toutes les feuilles de papier qu'on rencontre... Que je sois toujours votre Oreste, mais ne l'écrivez qu'à moi : on rirait de notre amitié, toute simple et belle qu'elle est. Rien n'est plus près que le bien de la parodie. Laissons là le sentimentalisme; ce qui est outré ne vaut rien. (A L. de B., 14 fév. 1833.)

C'est parce qu'elle se garde de toute espèce d'exagération qu'elle ne craint pas d'aimer beaucoup son amie des Montagnes. Elle se livre à elle sans la moindre hésitation.

(*) Ne dites pas que c'est trop. Il n'y a jamais du trop en amitié. C'est le sentiment le plus innocent, le plus pur, le plus permis. Aussi je m'y livre sans scrupule et le laisse croître tant qu'il veut. (A L. de B.)

L'amitié de Louise pour elle lui paraît, d'ailleurs, une chose sainte.

(*) Ces épanchements de vos lettres me vont au cœur et me font du bien; c'est le baume amical que je remercie Dieu de m'avoir donné par vous. Vraiment, je regarde l'amitié comme chose sainte. (A L. de B., 21 sept. 1834.)

Comment pourrait-il en être autrement ? Il y a dessein providentiel dans leur rencontre et dans leur union.

(*) Bien sûr, notre amitié vient de Dieu, puisque c'est lui qui nous donne tout ce que nous avons de bon. Et qu'ai-je de meilleur que mon affection, mon attachement, ce je ne sais quoi qui me lie à vous ? Je suis, d'ailleurs, persuadée que Dieu fait certaines âmes pour s'aimer, comme certaines fleurs pour s'assortir. Mille rapports, mille nuances vous unissent au premier coup d'œil, et puis on ne fait qu'un seul bouquet de ses pensées, de son esprit, de son cœur, de son âme. (A L. de B., 14 juin 1833.)

Eugénie conçoit l'amitié de la manière la plus haute. Ce n'est pas la vanité qui la pousse à écrire et à aimer Louise.

(*) Si je savais qui a pu vous dire que je vous écrivais par *vanité*, je l'effacerais vite du nombre de mes amis, si c'en est un. J'en doute. Un ami me connaîtrait mieux et n'irait pas ainsi enlaidir notre belle amitié. Quelle horreur d'aller jeter de la vanité là-dedans !... Comment ! mettre là de l'orgueil ! Faire une œuvre du diable de ce qui nous vient du ciel ! (A L. de B., 14 juin 1833.)

Rien de vil et d'impur, rien d'humain et de terrestre ne s'y mêle.

(*) L'amitié priante et aimante est tout un pour moi. Je tâche, autant que je puis, d'aimer tout ce que j'aime en Dieu pour pouvoir aimer toujours et sans remords. Du moment que nos affections touchent terre, elles sont moins pures, troublent le cœur et durent peu. Celle que je me sens pour vous n'a aucun de ces caractères, aussi je ne m'en méfie pas,

et la laisse faire et croître comme elle le veut. Elle veut par-dessus tout votre bonheur, non pas pour un jour, vous me comprenez, enfin que vous fussiez aussi bonne chrétienne que bonne amie. (A L. de B., 1^{er} juil. 1833.)

(*) Notre cœur a besoin d'amour comme nos poumons d'air, mais il faut qu'il soit pur, autrement on en meurt. (A L. de B., 20 août 1835.)

Écoutons encore l'idéal qu'Eugénie se propose dans son affection pour Louise. Il ne saurait en exister de plus beau, de plus noble, de plus chrétien.

(*) Je n'aime pas l'amitié d'un jour, celle qui finit sur la terre. Aussi, je vous aime beaucoup pour là-haut. (A L. de B., 28 avril 1832.)

(*) Je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces. Trouvez-vous que ce soit assez ? Eh ! mon amie, le bon Dieu ne demande pas davantage. Il ne faudrait pas vous aimer plus que lui. Non, je veux que ce soit mon affection première, je veux que mon cœur s'élance d'abord au ciel et goûte dans sa source tout le bonheur d'aimer. Ne pensons pas qu'on sache ce que c'est sur la terre; le véritable amour est là-haut comme le soleil; il pénètre d'abord les anges, puis nous, à proportion que nous en sommes près. Elevons-nous donc, montons, faisons-nous célestes, et nous sentirons le feu divin, la charité qui est Dieu. (A L. de B., 14 juil. 1835.)

Les affections même du cœur, que sont-elles si on ne les porte au ciel, si on ne les élève jusqu'à Dieu ?... Il faut s'aimer, non pas pour ce monde, mais pour l'autre, où l'on doit demeurer. Autrement ce serait faire comme deux passants qui s'attachent l'un à l'autre pour traverser un chemin. (A L. de B., 30 juil. 1835.)

Les passages que nous venons de citer sont excellents et contiennent ce que l'on pourrait appeler la théologie de la charité. Ils font ressortir aussi qu'Eugénie et Louise sont par excellence un modèle d'amies chrétiennes.

C'est parce qu'elles visent le ciel, c'est parce qu'elles regardent Dieu comme « le premier ami du cœur » (A L. de B., 15 janv. 1836) qu'elles ne cherchent pas seulement dans leur correspondance et dans leur amitié à satisfaire le besoin de se donner; elles tendent à devenir meilleures. Leurs lettres sont l'auxiliaire précieux du perfectionnement de leur âme : « On se doit de perfectionner ce qu'on aime. » Quelqu'un a dit que l'amitié n'était complète que lorsqu'elle réalisait un effort commun et réciproque pour s'élever, pour se purifier, pour se surmonter. Ce caractère ne fit pas défaut à l'amitié d'Eugénie et de Louise. Chacune recevait de l'autre ses observations et les mettait en pratique. Eugénie, en particulier, se fit un devoir d'être bienfaisante à son amie.

(*) Cela me prouve que vous me voulez véritablement pour votre amie, puisque vous voulez que je vous fasse apercevoir de vos petites malices. Eh bien ! puisque vous le voulez, je n'y ferai faute, mais j'exige que vous me rendiez la pareille. C'est le plus beau privilège de l'amitié que de s'avertir mutuellement de ses défauts. (A L. de B., 4 mars 1830.)

Elle lui donnait ses conseils avec la plus grande franchise.

(*) Entre amis, on doit se passer tout, excepté l'erreur. Vite, on doit s'avertir, comme si on voyait quelque chose dans l'œil. Indulgence en cela, mais jamais tolérance. (*A L. de B.*, 1^{er} juil. 1833.)

Elle devint ainsi directrice spirituelle de Louise, et s'efforça de la guider dans le chemin de la piété.

(*) Je vous aime trop pour ne pas vous dire ce qui vous manque pour être heureuse, c'est la piété. Avec cela de plus, vous auriez bien des chagrins de moins. Ce n'est pas qu'on soit insensible, mais on se résigne; si l'on s'ennuie, on prie; si on regrette le monde, si notre petite tête prend le chemin des fêtes, des bals, on l'arrête en pensant que ce n'est pas celui-là qui mène au ciel. (*A L. de B.*, 2 janv. 1833.)

Elle lui apprit aussi la charité.

(*) Le proverbe : *parler de l'absent comme s'il était présent*, devrait être inscrit dans toutes les langues. (*A L. de B.*, 11 fév. 1831.)

(*) Il y a, de par le monde, des yeux bien clairvoyants; ce ne sont pas ceux de la charité. Quand elle y voit trop clair, elle cligne... Croyons plutôt le bien que le mal. (*A L. de B.*, 8 juil. 1833.)

Tout en connaissant parfaitement Louise : « L'amitié perce le cœur et l'âme », Eugénie, pour être plus à même de lui être utile, ne cessait de provoquer ses confidences.

(*) Dites-moi où vous en êtes sur le chapitre *spirituel*. Il y a quelque temps que vous êtes muette là-dessus. Vous savez bien cependant que j'aime autant votre âme que votre cœur, et que je suis contente quand vous me dites : « Tout va bien ». (*A L. de B.*, 28 avril 1832.)

Louise peut en toute sécurité se confier à elle. Ce qu'elle lui dira ne sera connu de personne. La discrétion d'Eugénie est à toute épreuve.

(*) N'ayez pas peur que rien de ce que vous me dites m'échappe. C'est comme si vous les jetiez dans un puits tous ces petits secrets que vous me recommandez. (*A L. de B.*, 11 fév. 1831.)

Elle n'usera de ses révélations que pour son bien.

* Plût à Dieu que mes lettres vous fissent l'effet d'un bon livre ! Car le commerce de l'amitié doit être celui des bonnes choses. (*A L. de B.*, 27 fév. 1834.)

Eugénie n'avait rien d'une monitrice austère, intransigeante, capable par conséquent de décourager les meilleures volontés. Elle n'était pas de ces personnages absolus dans l'application des principes qui ont fait dire à un humoriste : « Je ne veux pas d'amis, ils sont trop sévères pour la conduite des autres et ont des remords trop cuisants des fautes d'autrui. » Sa morale persuasive n'était pas un « impératif catégorique ». Comme directrice, elle témoignait d'une patience inlassable et d'une bonté infinie. Avec une sollicitude maternelle, elle encourageait les moindres efforts de son amie et l'entraînait progressivement vers les hautes sphères de la spiritualité.

Quelquefois, pour se faire mieux écouter, elle se servait de l'allégorie. Tel, cet apologue du poulain indompté qu'est l'imagination.

(*) L'imagination me fait l'effet d'un petit cheval étourdi, indompté, qui prend le mors aux dents, et, sans rien entendre, emporte son pauvre cavalier à travers champs, franchit fossés et précipices, s'écorce à tous les buissons, donne de la tête contre tout ce qu'il rencontre, va, vient, monte, descend... Pauvre cœur si mal monté! C'est lui que l'imagination emporte ainsi, bien souvent, comme un poulain échappé. Seul, il irait assez bien, suivant tout doucement son petit bonhomme de chemin. Marchant au pas, il ne chuterait pas souvent, mais malheur à lui s'il enfourche l'imagination! On va plus vite, il est vrai, on voit du pays, et bien d'autres choses, mais tout ce qui voyage est en péril. (*A L. de B.*, 16 janv. 1833.)

D'autres fois, elle lui donnait en exemple et en modèle quelques-unes de leurs amies communes. Souvent aussi elle lui faisait part de ses expériences personnelles et c'étaient alors d'émouvantes révélations. Jamais rien de dur et de tranchant dans sa manière de donner un conseil, de faire une admonestation. Elle avait pris comme maxime : « L'amitié, comme la charité, est douce, compatissante, complaisante et ne jugeant jamais mal. » D'ailleurs, elle priait son amie de vouloir bien l'avertir au cas où, sans le vouloir, elle se montrerait trop sévère.

(*) Peut-être me trouvez-vous trop austère, ridicule? Dites-le-moi. Je veux savoir si votre âme m'aime ou si je lui déplaît. Je ne me fâcherai de rien. Eclairez-moi. Si je vois mal, donnez-moi aussi vos conseils et marchons ensemble dans le chemin du ciel comme dans celui de l'amitié. (*A L. de B.*, 18 juil. 1833.)

Cette manière d'agir et de comprendre l'amitié ne déplaisait pas à Louise de Bayne qui considérait la franchise comme « le premier charme de l'amitié ».

Les qualités sérieuses d'Eugénie forçaient son estime et provoquaient son admiration.

* Laissez-moi vous dire, chère et bonne Eugénie, que vous possédez les qualités vraiment attachantes... Dans le monde, entourée de mille distractions et de certains devoirs de société qui détournent l'âme souvent, vous demeurez calme. Rien ne trouble la tranquillité de votre conscience, ni la régularité de votre conduite. Vous souriez au monde par complaisance, le fond de votre cœur est pour Dieu. (*L. de B. à Eugénie*, 25 mars 1837.)

En écrivant ces lignes, Louise ne songeait pas à flatter son amie; elle ne disait que ce qu'elle pensait.

* L'amitié chez moi éclaire au lieu d'aveugler. (*L. de B. à Eugénie*, 19 août 1836.)

Voilà pourquoi, elle provoquait souvent Eugénie à lui donner ses avis, se félicitant d'avoir une telle amie. Le 15 septembre 1836, après lui avoir dit combien son caractère était changeant : « Tout chez

moi ne fait que passer, chaque minute apporte des pensées différentes », elle ajoute :

* Je vous demande une page pour m'engager à plus de fixité. Je pense, bonne et chère amie, que vous ne me refuserez pas vos bons avis. Votre amitié me fait du bien non seulement au cœur mais encore à l'âme. Mon Dieu, que je voudrais vous ressembler ! Depuis que je vous aime, j'ai bien remarqué la différence qu'il y a de vous à moi, et je me demande d'où peut venir notre mutuelle amitié. Le ciel nous a liées, je pense, pour notre bien spirituel ; c'est une grâce qu'une amie comme vous. Aimons-nous donc toujours et que rien ne vienne rompre cette chaîne que je trouve si douce. Je mets l'amitié au rang des plus doux et des plus beaux sentiments. (*L. de B. à Eugénie, 15 sept. 1836.*)

Quant aux conseils qu'elle recevait, elle les suivait avec docilité. Ils la fortifiaient et l'apaisaient.

* Vous seule pouvez me comprendre. Vous avez vraiment l'intelligence de la vie et savez calmer par vos tendres consolations les orages du cœur. (*L. de B. à Eugénie, 30 oct. 1836.*)

A mesure que les années passaient, elle s'attachait davantage à son amie du Cayla.

* Je vous aime autant que je sais aimer, et, depuis que je vous connais, il me semble que je m'y entends assez bien. (*L. de B. à Eugénie, 12 déc. 1830.*)

* Plus je vais, plus je m'applaudis de vous aimer. Il fallait que je m'attachasse à quelqu'un, c'était un besoin pour mon cœur, et s'il se fût porté sur quelque autre que sur vous, peut-être ne s'y fût-il pas fixé, parce que je n'eusse pas trouvé dans une autre amie tout ce que vous avez d'aimable et d'attachant. Et alors quel papillonnage ! et quel ennui de vivre dans les essais de l'amitié ! Il faut s'arrêter et se poser toujours là où est le premier battement de cœur pour vivre heureux. (*L. de B. à Eugénie, fin mai 1837.*)

* Quoique mobile de caractère, il est de ces affections que rien ne peut arracher du cœur. Je sens que vous avez pris vie dans moi et que vous devez y mourir avec moi. (*L. de B. à Eugénie, 28 sept. 1840.*)

* Bonne Eugénie, vous me serez toujours chère et au-dessus de toute affection. Je ne retrouve pas en toutes ce que je trouve en vous, cette douce et tendre amitié, cette amitié si vraie et à toute épreuve, ces conseils pleins de douceur et de raison. Enfin, vous m'êtes une consolation, une ressource, un besoin, un bonheur. (*L. de B. à Eugénie, 25 oct. 1842.*)

On comprend, dès lors, avec quelle impatience Louise réclamait les lettres d'Eugénie quand elles venaient à se retarder.

* Ecrivez-moi par la poste. Malgré mon avarice, je ne regrette jamais l'argent que j'emploie en jouissance du cœur. Pour moi, vos lettres sont mes robes et mes bijoux. (*L. de B. à Eugénie, 18 janv. 1842.*)

On comprend aussi comment Eugénie a pu écrire dès le 22 novembre 1836 :

(*) Vous avez beaucoup vécu dans mon cœur et nous sommes déjà deux Malthusalem en amitié. Nous ferons mentir le proverbe qui dit : Amitié de femmes passe vite. Je veux que la nôtre dure plus que nous, plus que notre vie ici-bas. (*A L. de B., 22 nov. 1836.*)

Cette amitié fut, en effet, remarquable par sa durée. Il n'entre pas dans notre dessein d'en décrire maintenant les phases diverses; on les trouvera dans le cours de cette biographie. Disons seulement qu'elle jeta son éclat le plus vif de 1833 à 1838.

Connut-elle de véritable déclin ? Nous ne le pensons pas. Les apparences seules peuvent faire illusion. Si, pendant les deux périodes de la vie parisienne d'Eugénie, ses lettres s'espacèrent, son sentiment pour la tendre amie des Montagnes resta intact. La cherté de la poste et le manque d'occasions contribuèrent à la diminution de leur correspondance. Elles s'aimaient bien, sans se le dire aussi souvent qu'auparavant. Quant à la période qui suivit le mariage de Louise de Bayne, il faut avouer qu'il se produisit une transposition dans le cœur de cette dernière. Reconnaissons toutefois que, si la jeune épousée donnait, comme il est naturel, la meilleure partie de son affection à son mari, elle en réservait beaucoup à celle qui fut le sourire de sa jeunesse, la joie et la force de toute son existence.

*
**

Telle est l'analyse succincte, tels sont les caractères principaux de l'amitié d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne. Nous ne saurions mieux la marquer d'un seul mot qu'en répétant qu'elle fut incomparable.

Il y a dans notre riche histoire littéraire de la France une autre grande amitié que nous ne saurions oublier; c'est celle qui unit Montaigne à La Boétie. Sans vouloir les assimiler, notons qu'elles se ressemblent par divers côtés. Quantité de passages des *Essais* peuvent s'appliquer à Eugénie et à Louise aussi bien qu'aux deux célèbres amis du xvi^e siècle.

A notre première rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. (*Essais*, ch. XXVII, édition 1595.)

Ce fut dans des circonstances analogues, on ne l'a pas oublié, que se noua la trame d'affection qui unit à Gaillac les deux amies tarnaises.

Comme Montaigne (1) également, elles auraient pu écrire en toute vérité ces lignes admirables :

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de noter que la meilleure édition de Montaigne est celle qu'a publiée M. FORTUNAT STROWSKI : *Les Essais de Michel de Montaigne, publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux avec les variantes manuscrites et les leçons des plus anciennes impressions, des notes, des notices et un lexique* par FORTUNAT STROWSKI. Sous les auspices de la commission des Archives municipales. Bordeaux, Imp. de F. Pech. 2 volumes in-4°. 1906-1909.

Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. (*Id.*)

Nos ames ont charrié si long temps ensemble, elles se sont considérées d'une si ardante affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre; que non seulement je connoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi-mesme. (*Id.*)

Leur union fut aussi complète et aussi rare,

si entière et si parfaite, que certainement il ne s'en lit guiere de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. (*Id.*)

Certaines formules sont, à peu de chose près, les mêmes, celle-ci par exemple : « L'amitié est un nom sacré; c'est une chose sainte. » On serait presque tenté de croire qu'Eugénie de Guérin s'en est inspirée si on ne savait, par ailleurs, qu'elle n'a lu Montaigne qu'après la mort de son frère Maurice.

Voilà pourquoi nous ne saurions être de l'avis de l'auteur des *Essais* lorsque, d'une façon assez brutale et malsonnante, il déclare les femmes incapables d'amitié.

A dire le vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conference et communication, nourrisse de cette sainte couture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable. (*Id.*)

On dira peut-être qu'Eugénie de Guérin semble avoir partagé cette opinion.

Rien de fixe, de duré, de vital dans les sentiments des femmes. Leurs attachements entre elles ne sont que de jolis nœuds de rubans. Je les remarque, ces légères tendresses, dans toutes les amies. Ne pouvons-nous donc pas nous aimer autrement ? Je ne sais ni n'en connais d'exemple au présent, pas même dans l'histoire. Oreste et Pylade n'ont pas de sœurs. Cela m'impatiente quand j'y pense. (*Journal*, 17 sept. 1841.)

Ce n'était là qu'une boutade explicable par un sentiment d'humour, d'ennui et de découragement. Encore faut-il remarquer que cette boutade s'applique à M^{me} de Maistre dont le cœur lui échappait. En réalité, nulle femme, à notre connaissance, n'a mieux senti ni plus heureusement exprimé l'amitié qu'Eugénie de Guérin. Eugénie et Louise ont connu toute la tendresse et la force de ce sentiment dont Bossuet a pu écrire : « Il passe pour miracle parmi les hommes quand on voit deux personnes amies. » Ce miracle s'est produit pour Eugénie de Guérin et pour Louise de Bayne. Leurs noms méritent d'être inséparables. Elles sont les types et les modèles des *Deux Amies*.

CHAPITRE XVII

Le sens du divin

I. L'ACHEMINEMENT VERS DIEU : Séjours à Gaillac. — Jubilé d'Albi (1834). — La direction de M. Bories et de M. Fieuzet. — Deuils nombreux. — A la recherche de la volonté de Dieu. — Mission et retraite de Lisle. — Carême d'Albi en 1837 — II. LA PIÉTÉ ET LES VERTUS : Les journées d'Eugénie sont réglées comme dans un couvent. — Sa piété sans excès est faite d'efforts quotidiens. — Elle est agissante et lui fait pratiquer les vertus d'humilité, de foi, de charité. — Elle est liturgique. — Elle lui fait voir tout en Dieu. — Eugénie de Guérin se rapproche ainsi, par sa doctrine, de saint Augustin, de saint François de Sales, de Fénelon; par sa vie, de saint François d'Assise. — Respect dont on a entouré Eugénie avant et après sa mort.

Les années 1833 à 1838, qui marquent chez Eugénie de Guérin l'apogée de son amitié pour Louise de Bayne, sont aussi la période du plein épanouissement de sa piété. C'est alors, en effet, qu'elle réalisa le vœu qu'elle avait formulé pour Louise d'être aussi bonne chrétienne que bonne amie. L'amitié était la vie de son cœur; l'amour de Dieu, celle de son âme. Les douceurs qu'elle goûtait dans le commerce de l'amitié ne parvenaient pas à la satisfaire pleinement. « A part les affections de ce monde, écrivit-elle le 23 août 1833, le cœur a besoin de quelque chose de plus spirituel. » Ce quelque chose de spirituel dont elle sentait la nécessité, c'était Dieu; Dieu, qui ne lui fit défaut en aucune circonstance et à qui elle ne manqua jamais.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans les limites étroites de ce chapitre, — qui a seulement pour but de laisser entrevoir un coin de l'âme religieuse d'Eugénie de Guérin, de décrire quelques-unes de ses merveilles et de montrer jusqu'à quel point le sens du divin se développa en elle, — l'ensemble de la vie chrétienne de l'amie de Louise de Bayne. On connaît déjà les premières manifestations de sa piété; on trouvera les autres plus loin, dans le cours de cette biographie. Nous nous bornons pour le moment à l'examen d'une période bien déterminée, celle qui en marque les progrès décisifs et dont les traits sont fournis par les lettres d'Eugénie à Louise de Bayne et les premiers cahiers de son *Journal*. Cela permet de rester ainsi dans le cadre biographique auquel nous nous sommes astreint.

Ceci dit, nous pouvons aborder franchement notre sujet et indiquer les principales circonstances qui ont favorisé l'acheminement vers Dieu d'Eugénie de Guérin, les caractères essentiels de sa piété et les vertus qu'elle a pratiquées.

I. — L'acheminement vers Dieu.

Les circonstances dans lesquelles s'est développée la piété d'Eugénie de Guérin ne sont autres que les divers incidents de sa vie. Pour tout homme, en effet, les événements qui forment la trame de son existence, et ceux parmi lesquels il se trouve impliqué, sont en quelque sorte un appel divin. Ils constituent le moyen habituel employé par Dieu pour faire cheminer une âme vers Lui, pour la faire réfléchir, pour la forcer à se replier sur elle-même, pour lui suggérer tel ou tel groupe de pensées, pour la diriger dans un sens plutôt que dans un autre, et finalement pour l'amener jusqu'au ciel. Mieux que toutes autres, les âmes religieuses, qui ont le sens du divin, perçoivent cette voix et se laissent conduire docilement par elle. Eugénie de Guérin possédait une de ces âmes. Les petits faits de son existence quotidienne, les événements auxquels elle fut mêlée, ses joies et ses tristesses familiales, ses journées de solitude au Cayla, aussi bien que ses voyages, lui ont servi à avancer dans les voies de la spiritualité et de l'ascèse chrétiennes.

Bien que la piété soit une des notes dominantes de la vie entière d'Eugénie, ainsi que nous l'avons fait remarquer à plusieurs reprises, un progrès religieux se fit sentir en elle quand elle regagna le Cayla, en mars 1833, après son voyage à Lisle et à Gaillac. Les malices, auxquelles Louise de Bayne et Marie de Thézac l'avaient entraînée, diminuèrent peu à peu dans ses lettres; les réflexions pieuses devinrent plus abondantes, son âme se détacha de plus en plus du monde et de ses plaisirs.

Un nouveau séjour à Gaillac, vers la fin de 1833, loin d'ébranler d'aussi bonnes dispositions, ne fit que les développer et les fortifier. Les divertissements de la petite ville n'eurent pas de prise sur son cœur. Tout en accompagnant par convenance ses cousines de Thézac dans les réunions de jeunes filles, Eugénie n'y éprouvait aucun plaisir et s'y sentait comme étrangère.

(*) Je me trouvais plusieurs fois par jour au milieu de ce groupe de jeunesse, m'amusant parfois comme une grand'mère avec des enfants, mais ces jeux ne sont plus de mon âge ni de mon goût. (*A L. de B.*, 26 nov. 1833.)

Son naturel la portait vers la solitude où elle se renfermait avec délices.

Quand elle en ressortit, quelques mois après, ce fut pour se donner encore plus complètement à Dieu. L'année 1834 était une année sainte, l'année d'un jubilé extraordinaire que Grégoire XVI avait

accordé au monde chrétien à l'occasion de son avènement au trône pontifical. Comme la prédication de ce jubilé promettait de revêtir à Albi la solennité que ces exercices ont d'habitude dans les villes épiscopales, elle désira vivement s'y rendre. Une force intérieure irrésistible la poussait.

(*) Vous savez qu'on attend des missionnaires à Albi pour le jubilé et que ce sera fort solennel. Quelque chose me dit d'y aller, mais il faut auparavant en parler au conseiller secret. J'ai peur d'un non. Il y a quinze jours, je n'aurais pas souhaité d'autre missionnaire que lui. A présent que le bon Dieu me le laisse, je ne serais pas fâchée d'en entendre un autre pour un peu de temps. Cela remue, et la conscience en a besoin de temps en temps, autrement il se fait comme une lie qui dépose au fond de l'âme et la trouble à la moindre agitation. Mieux vaut la mettre dehors, et voici le temps de la clarification qu'un jubilé. (A L. de B., 5 fév. 1834.)

Par bonheur, son cousin Paul Mathieu songea à l'inviter; par bonheur aussi, son conseiller intime et son père, au lieu de lui dire non, l'engagèrent vivement à accepter; ils espéraient que cette sortie ferait du bien à sa santé.

(*) Faut-il savoir faire quelques pas pour le ciel! Mon âme, j'en suis sûre, reviendra de là meilleure et plus blanche... Je ne prendrai pas plus de santé ailleurs, mais j'y peux prendre de meilleures choses, une santé qui ne se voit pas. Ainsi, je pars. (A L. de B., 27 fév. 1834.)

Eugénie n'eut pas à regretter cette décision. Son cousin, qui habitait, place aux Herbes, une maison aujourd'hui transformée, l'accueillit avec une satisfaction marquée : « *Aro qué té ténen, que toun pèro répoutègue ou nou, té gardaren tant qué nous plaira. [Maintenant que nous te tenons, que ton père se plaigne ou non, nous te garderons tant qu'il nous plaira.]* » L'entourant de prévenances, il lui donna pour chambre un salon à alcôve qui ouvrait sur un petit cabinet de travail où elle retrouvait sa « chambrette du Cayla, le silence excepté », car elle avait sous ses fenêtres « le bruit des passants et le caquet des jardinières ». Il l'accompagna dans ses sorties, lui fit visiter le Bon-Sauveur en voie de transformation et d'agrandissement, l'amena même, pour la distraire des exercices religieux qu'elle suivait avec une régularité exemplaire, jusqu'à sa propriété de Rudèle, commune de Saint-Grégoire, sur les hauteurs qui dominent le Tarn.

De ses fenêtres, elle put voir les magnifiques obsèques du vieux M. de Rochegude, « la plus belle chose qu'elle ait vu en fait de mort ». La troupe, la garde nationale, musique, tambours, chants, marchaient au milieu d'un monde de curieux. Eugénie eut de quoi admirer et réfléchir pendant le mois qu'elle vécut à Albi. Mais ce qui l'enchantait surtout, ce fut d'être près d'une église et de pouvoir s'y agenouiller matin et soir.

(*) Il semble là que le bon Dieu est plus près de nous et que les

anges nous parlent. Ils y demeurent bien, en effet, et nous parlent, mais qui les entend et qui les voit ? Ce sont les âmes pures, les âmes de foi plongées dans ces clartés éternelles qui font voir le ciel. Saint Chrysostome voyait un million d'anges s'inclinant sur l'autel où il disait la messe. Quelle vue ! Qu'on est heureux d'être saint ! (*A L. de B.*, 4 mars 1834.)

La magnificence des peintures et des sculptures de la cathédrale Sainte-Cécile, — église dans laquelle elle avait le bonheur de prier, — excitait l'ardeur de sa dévotion.

Volontiers, je me rangerais dans une niche à côté de ces statues qui entourent le grand chœur. C'est bonheur vraiment que de prier dans ces grandes maisons de Dieu, où il semble que la dévotion s'agrandit. Là, tout porte au recueillement, la vue des murs, des pavés, des personnes pieuses ; enfin, ma chère, il semble que notre âme est là chez elle, qu'elle respire son air. (*A L. de B.*, 15 mars 1834.)

A Sainte-Cécile, Eugénie trouva ce qu'il fallait à son âme. Il est vrai que les missionnaires annoncés n'avaient pu venir, mais ils avaient été remplacés par les meilleurs prédicateurs diocésains : M. Roques, professeur de philosophie au Collège, et M. Calmels, de Massals, ancien recteur de Besançon, chanoine titulaire et futur vicaire général de M^{sr} de Gualy. Elle aimait à entendre M. Calmels qui parlait avec cœur et qui était en chaire « aisé, naturel, bien en tout ». Elle préférait cependant M. Roques, bien qu'il fallût une grande attention pour le suivre dans ses développements. Ses discours d'allure philosophique, — elle les analysait avec soin pour son père, — attiraient une nombreuse foule, des hommes et des jeunes gens principalement, « tous avides aujourd'hui de *quelque chose* ». Quand les sermons venaient à manquer, le temps paraissait long et son âme lui semblait « vide comme un estomac à jeun ».

Elle se confessait à M. Périaux, ancien vicaire général de M^{sr} Brault, qui ne devait pas tarder à regagner la Normandie d'où il était originaire. Elle s'était adressée à lui quelquefois auparavant. C'était « un de ces guides à la Fénelon pour la douceur et la piété... un homme à douces pensées, d'un esprit juste, d'un jugement sûr, mais d'une tête froide et calme ». Le bon père lui prêtait des livres et prenait soin d'elle comme d'une fille unique.

Bref, rien ne manqua à Eugénie au point de vue spirituel. Instructions, prières, bénédictions, *pleuvaient* sans cesse de toutes parts sur son âme. Quel bonheur si cela avait pu durer toujours !

Quand les exercices jubilaires eurent pris fin par la messe pontificale, — « Monseigneur est ravissant à l'autel », — Eugénie resta quelques semaines encore à Albi. Elle en profita pour faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Drèche, sanctuaire « plein de dévotion à la sainte Vierge », réalisant ainsi un de ses plus chers désirs, car depuis longtemps elle tenait « à prier Marie dans ce lieu où elle a opéré tant de merveilles, où on dit qu'elle se plaît ».

Le pèlerinage eut lieu au commencement d'avril. Quelques jours après, elle était de retour dans sa famille, le cœur rempli de pensées saintes. La présence de Dieu pénétrait son âme.

(*) Je retrouve presque la cathédrale à Andillac, et même dans ma chambrette. Le bon Dieu est partout, je me dis, et cette pensée me fait trouver tous les lieux semblables. (A L. de B., 11 avril 1834.)

Dans la solitude du Cayla, où elle entrait de nouveau, Eugénie allait continuer à travailler à sa sanctification. Elle s'y appliqua sous la direction ferme et éclairée de M. Bories, curé de Cahuzac, dont la belle figure sacerdotale mérite de retenir notre attention.

L'abbé Marc-Casimir Bories, né à Cunac, près d'Albi, le 4 février 1796, ordonné prêtre le 5 juin 1816, avait été vicaire à Lisle puis à Sainte-Cécile d'Albi. Il dirigeait la paroisse de Saint-Géry depuis le 1^{er} janvier 1824 quand il fut appelé, en novembre 1829, au poste plus important de Cahuzac-sur-Vère. Sa nouvelle paroisse ne lui donna pas les consolations qu'il méritait. La rigidité de ses principes et la franchise apostolique de sa parole ne furent pas, au moins au début de son pastorat, du goût de cette population soucieuse avant tout des intérêts matériels. Et cependant sous cette rude écorce battait un noble cœur. Eugénie de Guérin, qui avait pour lui une vénération profonde, en a fait plusieurs fois le plus grand éloge.

M. Bories avait une intelligence à la fois vive et droite, ouverte aux idées de son temps et d'une grande sûreté de doctrine. Après avoir fait confiance tout d'abord à Lamennais, — il l'aimait comme son bréviaire, — il n'hésita pas à l'avertir par une lettre que l'on qualifia de lettre à *la Ventura*, puis à se séparer de lui dès qu'il entrevit jusqu'où l'esprit de désobéissance allait conduire celui qui devait composer les *Paroles d'un Croyant*. Avec cela, beaucoup de finesse. « Tout l'esprit de l'Eglise est sous cette soutane ». Quelques-uns de ses bons mots sont demeurés célèbres dans le clergé albigeois.

Sa charité ne connaissait pas de limites.

* A-t-on besoin d'un conseil ? On va là. Veut-on des livres, de l'argent ? Il donne tout de grand cœur, sans regarder si l'emprunteur pourra rendre. C'est ainsi qu'il donna cent écus à une femme à qui on allait prendre ses meubles, et même il les emprunta pour elle. Il était sûr de n'en rien retirer, mais le cœur des prêtres est plein de charité. (A L. de B., 16 janv. 1836.)

En tant qu'orateur, M. Bories ne manquait pas de talent et se faisait facilement écouter par ses paroissiens.

(*) Nos paysans se font habiles et je m'aperçois qu'ils s'entendent assez en éloquence, car tous disent que M. Bories est le roi de la chaire. (A L. de B., 14 sept. 1835.)

Eugénie le surnommait le « petit Massillon de la Vère », voulant marquer par là ses qualités oratoires et la doctrine forte qu'il distribuait.

* M. Bories s'entend à merveille à remuer les consciences. On l'appelle le terrible. Pour moi, je le trouve doux comme un ange, mais seulement en tête-à-tête, car en chaire il tonne si fort qu'il me fait peur. Il prêcha dimanche dernier sur le petit nombre des élus admirablement, mais il fit paraître ce nombre si petit, si petit, que je ne m'y vis plus.. (A Irène Compayré, 26 mars 1830.)

C'est surtout comme confesseur que le curé de Cahuzac était apprécié. Grâce à son esprit surnaturel et à sa piété profonde, il était devenu un maître dans l'art de bien conduire les âmes. Passant de longues heures à l'église, il mettait au-dessus de toutes les fonctions sacerdotales celle du confessionnal; il lui arrivait même de s'y oublier. La plupart des prêtres de la région lui confièrent le soin de leur conscience. Eugénie, qui ne tarda pas à les imiter, n'eut jamais à s'en repentir, car il fut pour elle ce qu'avait été saint François de Sales pour M^{me} de Chantal : un pieux conseiller intime, un inlassable pacificateur, un *mène-au-ciel* plein de douceur et de bonté dont elle a écrit :

* Il est peu de prêtres habitués à la direction et d'une portée d'esprit aussi élevée que M. Bories. Il ne fait pas de petites âmes. (A Irène Compayré, 9 juil. 1835.)

Par ses qualités éminentes, M. Bories était plus grand que sa paroisse. Aussi M^{gr} de Gualy, après sa visite pastorale à Cahuzac, en 1835, songea-t-il à lui confier la cure de 1^{re} classe de Notre-Dame de Graulhet. Cette nomination suscita l'opposition du préfet, M. de Villeneuve, qui mit en avant les opinions politiques de celui que l'on proposait à l'agrément du gouvernement. Mais l'archevêque était énergique; il tint bon, et M. Bories prit possession de sa nouvelle paroisse en juillet 1836.

Dès la première menace de ce changement, Eugénie se sentit désarmée comme une brebis errante. La perspective du départ de son confesseur la bouleversa. Elle avait une si haute idée de lui !

Elle était tellement habituée à sa « douce morale » qu'elle ne croyait pas pouvoir s'en passer.

(*) C'est chose plus difficile qu'on ne pense de bien mener les âmes à Dieu, et M. Bories a reçu pour cela un don tout particulier. Il a des vues hautes, un tact parfait pour guider le cœur, une complaisance infinie. Mon Dieu, que j'ai raison de le regretter ! Qui me remplacera ce choisi entre mille ? (Journal, 28 avril 1835.)

On ne sait pas dans le monde ce que c'est qu'un confesseur, cet homme ami de l'âme, son confident le plus intime, son médecin, son maître, sa lumière; cet homme qui nous lie et qui nous délie, qui nous donne la paix, qui nous ouvre le ciel, à qui nous parlons à genoux en l'appelant comme Dieu : « Notre Père ». La foi le fait véritablement Dieu et père. Quand je suis à ses pieds, je ne vois pas autre chose en lui que Jésus écoutant Madeleine et lui pardonnant beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé. La confession n'est qu'une expansion du repentir dans l'amour. (Journal, 12 mars 1836.)

Mais la dirigée du curé de Cahuzac n'était point de ces dévotes qui, jugeant tel prédicateur ou tel confesseur indispensable à leur salut, s'attachent éperdument à lui. Elle se moquait au contraire de leurs exagérations.

Figurez-vous qu'elle [M^{me} ***] va d'un bout de Toulouse à l'autre pour entendre la messe du Père Goudelin. Voilà de l'enthousiasme. Jamais mon admiration pour le premier orateur du monde ne me mènerait si loin. (*A L. de B., vers le 15 mai 1836.*)

Aussi, malgré son regret de voir s'éloigner celui qui l'avait si longtemps dirigée dans les voies du ciel, malgré surtout son embarras à choisir un nouveau directeur, accepta-t-elle le départ de l'abbé Bories avec résignation.

(*) C'est pour la dernière fois aujourd'hui le pèlerinage à Cahuzac, et la belle morale, et les consolations, et la force, et les lumières, et tant de saintes choses que j'ai trouvées là pendant six ans. Faut-il voir la fin d'une si haute et sûre direction ! Tout prend fin, mon Dieu, en ce monde, et nous l'oublions toujours. Il me semblait impossible de me séparer jamais de ce bon Père. Que la volonté de Dieu se fasse ! Je ne trouve rien de mieux à dire et à penser dans ma situation actuelle. Une douce soumission plaît au bon Dieu quand il nous afflige. Je veux donc me résigner et renvoyer dans le cœur toutes les larmes qui me viennent. (*A L. de B., 16 juil. 1836.*)

Ce changement fut donc pour Eugénie l'occasion de pratiquer le détachement du cœur et la soumission à la volonté de Dieu. Il marque une étape de sa piété.

Cette résignation reçut sa récompense. Presque en même temps que M. Bories, le curé d'Andillac, M. Limer, avait quitté sa paroisse et avait été remplacé par l'abbé Fieuzet. Celui-ci, jeune encore, avait produit une excellente impression : Eugénie le prit pour directeur. Ce ne fut pas, il est vrai, sans quelque appréhension qu'elle lui confia son âme ; la jeunesse de M. Fieuzet lui faisait peur.

(*) Il est bien jeune, bien timide pour un père. Je leur aime l'air vénérable, quelques cheveux blancs ou gris. Cela dispose mieux à la confiance. (*A L. de B., 15 avril 1836.*)

Mais, après les premières ouvertures d'âme, elle se déclara entièrement satisfaite.

(*) Un mot du confesseur, voilà tout. C'est un homme doux, complaisant, bon, si bon qu'il... mais j'en dirais trop, vous sauriez ce qu'il fait dans la sainte niche, et ça ne se peut pas dire. En un mot, je suis calme, contente de tout ce que Dieu me donne. Pouvais-je espérer un M. Bories ? Ces hommes-là sont trop rares. Il me fut envoyé quand j'en avais besoin ; sa mission est sans doute accomplie et Dieu l'envoie faire à d'autres le bien qu'il m'a fait. (*A L. de B., 24 sept. 1836.*)

La direction du nouveau pasteur d'Andillac était éclairée, douce infiniment ; il parlait au long, comme Eugénie l'aimait. Bref, M. Fieu-

zet se trouva à la convenance de l'ancienne pénitente de M. Bories, et il fut pour elle un père spirituel dont les bons conseils devaient parfaire l'œuvre si bien menée par le curé de Cahuzac.

Parmi les événements qui contribuèrent encore au progrès moral d'Eugénie de Guérin, on ne saurait oublier les morts nombreuses qui se produisirent à cette époque autour d'elle. Dans l'espace de quelques années, elle vit disparaître bon nombre de personnes de sa parenté ou de sa connaissance. Ce fut d'abord, à Andillac, Angélique Magnès, décédée, à dix-huit ans, en août 1833 : quinze jours auparavant on lui aurait donné pour cent ans de vie. Ce fut ensuite, en novembre 1834, Marianne de Gaillard, « jeune femme de l'âge de Maurice ».

L'année 1835 fut particulièrement fertile en décès. Le 22 janvier, Eugénie perdait la charmante Marie de La Morvonnais, dont la belle âme s'était penchée sur la sienne pour l'aimer et à qui elle avait écrit quelquefois, en reconnaissance de l'hospitalité accordée à Maurice au lendemain de la dispersion de la Chenaie. Quelques mois plus tard, le 17 juillet, mourait sa grand'mère paternelle dont la longue vie avait connu bien des mauvais jours. Puis, le 7 septembre, M. de Tonnac, père de ses amies de Gaillac. Enfin, le 30 novembre, Charles de Thézac, son oncle, dont les dernières semaines furent accablées par de terribles crises de goutte et de rhumatisme.

Après 1835, il ne se passa pas d'ailleurs d'année qui n'amenât un vide dans le cercle de ses amies : Camille d'Hautpoul mourut en septembre 1836; Laure de Boisset, le 30 mars 1837; Lily Mathieu, en avril 1838.

Rien ne porte les âmes à se tourner vers Dieu comme la constatation de la caducité de la vie. Eugénie, dont la nature était mélancolique, se montra sensible plus que personne à cette grande leçon de la mort. Le souvenir de ceux qui s'en allaient accablait son cœur.

(*) Le soir, quand je suis seule, toutes ces figures de morts me reviennent. Je n'ai pas peur, mais la mort a quelque chose qui effraie l'âme et la conscience. Mon Dieu, je pense, si tu allais mourir telle que tu es! Cela me fait réfléchir, me fait craindre, et je cherche les moyens de me procurer une bonne mort. (*A L. de B., 12 nov. 1834.*)

Ce n'est pas qu'elle eût peur de la mort. L'apparition du choléramorbus dans le Tarn, en juillet 1835, la laissa indifférente. Il semble qu'elle n'ait pris aucune précaution humaine pour s'en préserver. Elle se contenta de se mettre sous la protection de la Vierge en portant une médaille miraculeuse et de s'unir avec foi aux prières que M^{re} de Gualy ordonna *pro tempore pestis seu mortalitatis*. Pour le reste, elle s'en remit à Dieu.

(*) Le choléra m'occupe fort peu. Depuis trois ans nous l'attendions,

ce n'est pas en improvisiste, et, pour le bien recevoir, il suffit d'avoir l'âme en paix; peu de chose après tout que les maux de ce monde qui finissent. (*A L. de B.*, 20 août 1835.)

Plus que jamais cependant, l'angoissant problème de la destinée humaine et de la prédestination se posait devant son esprit.

Je pense à la tombe qui s'ouvre ce matin à Gaillac pour engloutir ces restes humains jusqu'à ce que Dieu les ravive. C'est notre sort à tous, il faut être jeté en terre et pourrir dans les sillons de la mort avant d'arriver à la floraison. Mais alors, que nous serons heureux de vivre et même d'avoir vécu ! L'immortalité nous fera sentir le prix de la vie et tout ce que nous devons à Dieu pour nous avoir tirés du néant. C'est un bienfait auquel nous ne pensons guère et dont nous jouissons sans presque nous en soucier, car la vie souvent ne fait aucun plaisir. Mais qu'importe pour le chrétien ! A travers larmes ou fêtes, il marche toujours vers le ciel. Son but est là; ce qu'il rencontre ne peut guère l'en détourner. (*Journal*, 1^{er} déc. 1835.)

Que de lignes vivement émues, semblables à celles-là, ne pourrait-on pas glaner dans les écrits de la solitaire du Cayla ! Sortes de courtes méditations dignes des grands maîtres de la pensée chrétienne. Sous les coups redoublés de la mort qui frappait autour d'elle, Eugénie de Guérin marchait dans la vie les yeux fixés au ciel.

Les progrès spirituels réalisés par la sœur de Maurice durant cette période l'amènèrent à se poser nettement le problème de sa vocation. Depuis longtemps déjà, elle avait accepté le célibat. Ne devait-elle pas aller plus loin dans son renoncement ? Dieu ne voulait-il pas qu'elle le servît dans un monastère sous l'humble costume d'une religieuse ?

La vie de couvent l'attirait et la repoussait à la fois. Ce qui lui plaisait au couvent, c'était la vie de dévouement qu'on y mène; on peut s'y consacrer entièrement à l'éducation chrétienne des enfants, au soin des pauvres et des malades. C'est, du moins, ce qu'elle écrivit à Louise de Bayne le 10 janvier 1832, la première fois qu'elle lui révéla son désir à mots couverts :

* Des Sœurs de Saint-Vincent sont parties pour Alger. Ces anges vont instruire de petits enfants et soigner les malades. Je voudrais être Sœur... Vous rirez; moi, je ne ris pas. C'est le mystère de ma destinée qui se dévoile peut-être. (*A L. de B.*, 10 janv. 1832.)

Ce qui lui plaisait encore au couvent, c'était le bonheur de l'âme qu'on y trouve plus que partout ailleurs, la paix du cœur qui se reflète dans les yeux et sur le visage des vierges consacrées à Dieu.

Je n'aime rien tant que ces figures voilées, ces âmes toutes mystiques, toutes pétries de dévotion et d'amour de Dieu... Ces robes noires ont quelque chose d'aimanté qui vous attire, ce me semble. (*A L. de B.*, 25 août 1833.)

Une seule chose la retenait : la pensée de son père et de son frère.

Elle ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner sa famille. Mais cette pensée était-elle suffisante pour indiquer que Dieu voulait qu'elle restât dans le monde ? Tout le problème était là.

Cependant, de temps en temps, le désir du cloître se présentait à elle et devenait parfois obsédant. Nous le saisissons souvent dans ses *Lettres* et son *Journal*, plus particulièrement en juillet 1834, en juillet 1835, en mars, mai et novembre 1836, en mai 1837. C'était comme une flamme latente que la moindre circonstance suffisait à raviver : la fondation de la Congrégation d'Emilie de Vialar à Gail-lac, l'établissement des Sœurs de Sainte-Agnès dans la montagne castraise, l'entrée en religion de quelque amie. Eugénie, d'ailleurs, ne tenait pas son intention secrète. Elle en fit part non seulement à son directeur, mais encore à Louise de Bayne comme on vient de le voir, et à son frère Maurice, et à sa cousine Gabrielle de Bellerive. A notre avis, ce fut en 1836 que la question se posa avec le plus d'acuité. Une décision en faveur du couvent fut sur le point d'être prise, comme le témoigne l'admirable prière que voici :

* Mon Dieu, vous savez ce que je désire. Si ce désir ne vient pas de vous, ôtez ce désir de mon cœur; s'il vient de vous, faites qu'il s'accomplisse, faites-le. Vous qui êtes le Dieu fort, aidez ma faiblesse.... Mon cœur se dissout à la seule pensée du sacrifice... Falloir tout quitter, tout abandonner, tout laisser là... père, frères, sœur, tout ce que j'aimais et que j'aime tant ! Oui, mon cœur se brise à cette seule pensée de les quitter pour jamais, de les affliger. Combien je crains la douleur de mon père ! Que je vais l'affliger ! Que je lui coûterai de pleurs ! Aussi je le vois toujours entre Dieu et moi, toujours je le vois sur le seuil de la porte sainte qu'il me faudra franchir... et cependant il me faudra passer par là !... Cette seule pensée me fait reculer dans le monde et me jette, pour n'en jamais sortir, dans les bras de ce père si cher, de ces frères, de cette sœur, si dignes d'être aimés, qui m'auraient rendue heureuse par leur tendresse si mon cœur n'était pas dans un autre amour, dans un autre monde... Je n'avais pas quinze ans que mon âme s'était cloîtrée. Le monde ne m'était rien, parce que je ne me sentais rien pour le monde. Le temps, qui depuis a vu naître et mourir tant d'autres pensées de mon âme, n'a pas vu mourir celle-là, cette pensée qui fait ma joie et ma douleur, qui me parle toujours et dont je n'ose parler. Qui m'aidera à dire à ma famille : il faut nous quitter ?... Mon Dieu, quand le moment sera venu, parlez à leur cœur, parlez au mien, venez, coupez, brûlez, tranchez... fiat, fiat ! (*Sur une feuille volante.*)

On aurait pu croire que le sacrifice allait être consommé. Il n'en fut rien. Le *fiat* définitif ne fut jamais prononcé. Eugénie de Guérin ne crut jamais connaître d'une manière suffisamment claire que Dieu l'exigeât d'elle.

* Tout à l'heure j'étais en esprit dans un couvent. J'étais heureuse, mais que de larmes pour en venir là !... Mon père, ma sœur, mes frères qui m'aiment... Les quitter me brise le cœur. Si je pouvais ne pas vous aimer ou vous aimer moins que la volonté de Dieu ! Mais ma vocation s'est-elle assez prononcée par ces désirs de solitude, de vie tranquille et

cachée qui me viennent au cœur ? Peut-être n'est-ce qu'un penchant naturel au lieu d'une inspiration céleste (1). (*Journal*, 13 mai 1836.)

Elle fit cependant des efforts sincères pour connaître cette volonté divine. Elle priait, elle consultait ses directeurs, elle prenait part, chaque fois qu'elle le pouvait, aux exercices religieux qui se donnaient aux environs.

En décembre 1835, après avoir assisté à Gaillac à la neuvaine pour M. de Thézac, Eugénie se rendit, en compagnie de M^{me} de l'Armond, à Lisle où elle vécut « trois ou quatre jours de sermons et de prières ». Les Pères jésuites Goudelin et Verret, de la résidence de Toulouse, y prêchaient une mission dont la renommée s'était étendue au loin : Coralie de Gaix et M. de Barre étaient venus du Castrais pour entendre les missionnaires.

Par sa parole persuasive et pleine de doctrine, le Père Goudelin rappelait le Père Guyon. Il enthousiasmait son auditoire. Eugénie se laissa gagner comme tout le monde. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Louise de Bayne qui se crut obligée de mettre en garde son amie.

(*) Je vois chez vous un enthousiasme pour M. Goudelin qui me fait penser que vous avez oublié M. Guyon et toute son éloquence, ce qui m'afflige et me fait craindre que votre cœur n'aime trop les nouveautés. Pour moi, je serai toujours une admiratrice de ce prédicateur de sept ans. (*L. de B. à Eugénie*, fév. 1836.)

L'étonnement de Louise fut plus grand encore quand elle apprit par une lettre de Lisle que son amie faisait au confessionnal du Père Verret des stations si longues que la pauvre pénitente, qui de l'autre côté attendait son tour, avait presque des défaillances de rester à genoux pendant deux heures. Le correspondant avait exagéré fortement. Il n'en était pas moins vrai cependant que son amie restait longtemps en colloque parce qu'elle aurait voulu être fixée au sujet de sa vocation. Le Père Verret était trop prudent pour trancher le cas de cette pénitente qu'il voyait pour la première fois; il lui suggéra de réfléchir et de s'éprouver quelque temps encore.

Il est probable que l'espérance d'une réponse plus catégorique amena encore Eugénie, à la fin du mois d'avril 1836, à Lisle où le Père Goudelin était revenu pour donner une sorte de retour de mission et prêcher une retraite aux jeunes filles de cette paroisse. Le prédicateur se surpassa; il fit planter une croix et fonda une congrégation d'enfants de Marie. Mais la consultante ne fut pas plus heureuse qu'au mois de décembre et n'obtint pas de prononcé ferme. Elle dut se contenter de s'agréger à la congrégation naissante, qui avait pour but de prier pour les pécheurs et d'organiser une bibliothèque destinée à répandre les saines lectures : Agathe de Gélis en

(1) Le passage est barré dans le manuscrit et ne se trouve pas dans l'édition Trebutien.

était présidente; Augustine, sa nièce, secrétaire; Antoinette de Boisset, prieure.

Ne sachant à qui s'adresser désormais, Eugénie de Guérin pensa à faire trancher son cas par M^{re} de Gualy lui-même. Cette fois encore, la démarche fut vaine. Quand elle frappa à la porte de l'Archevêché en passant par Albi en septembre, au retour de son troisième voyage de Rayssac, Monseigneur se trouvait absent.

(*) Je ne trouvai pas Monseigneur à mon retour. Il était chez lui. Ainsi la question en est là, toujours la même. J'ai grand [besoin] de savoir ce que Dieu veut que je fasse. (*A L. de B.*, 24 nov. 1836.)

La perplexité d'Eugénie redoublait ainsi de jour en jour. Que faire ? A quoi se résoudre ?

Pour plus de sûreté de conscience, elle voulut une fois encore interroger un directeur expérimenté.

Au mois de mars 1837, ayant appris qu'à la cathédrale d'Albi la station quadragésimale allait être prêchée par M. l'abbé Roques, elle s'y rendit, sous prétexte de rendre service à sa cousine Lily Mathieu, infirme depuis un an, mais en réalité pour exposer l'état de son âme à un homme de Dieu et demander ce qu'elle devait faire. A tout prix, il lui fallait sortir de son doute.

A Albi, Eugénie ne s'occupa que de choses saintes, utiles à son âme; elle vécut « entourée d'édification, nourrie de prêches et de sermons », accepta d'être marguillière intérimaire à Sainte-Cécile et s'en fut voir au Bon-Sauveur une prise de voile qui lui fit une impression profonde. Au ton de ses lettres, on comprend facilement que sa pensée était tournée uniquement vers les questions sérieuses. Alors, en effet, elle écrivit : « Le cœur a des besoins, des désirs que Dieu seul contente. » Alors aussi, les décès qui se produisaient autour d'elle contribuèrent plus que jamais à la rendre mélancolique.

Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, nous voyons s'en aller ceux que nous connaissons. Bientôt on se trouve seul, isolé parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une autre année qui tiennent encore à l'arbre quand celles du printemps arrivent. Cela se voit souvent sur les chênes. (*A L. de B.*, 4 avril 1837.)

Les amies d'Eugénie comprirent-elles le motif véritable qui l'avait poussée à aller à Albi ? C'est probable, puisque Louise, à propos de sa visite au Bon-Sauveur, la taquina. En tout cas, le développement de sa piété ne put leur échapper. Lucie de Bellerive, en lui écrivant le 25 mars 1837, lui déclara d'une manière délicate combien son exemple la portait à Dieu.

* [*M. Roques*] l'a-t-il convertie ? S'il a obtenu ce résultat, je dirai qu'il a beaucoup de talent. Allons, je m'amuse, Eugénie, tu le comprends, et moi, pauvre chrétienne que je suis, je ne devrais pas parler des autres. Ah ! si j'avais le quart de la vertu, je m'estimerais bien heureuse. Ce que tu appelles ta conversion, c'est d'arriver du bien au très-bien; tu veux être, en un mot, une sainte à canoniser. Oh ! dans le fait,

tu dis vrai; on n'a jamais assez d'amour de Dieu, car nous ne pourrions faire assez pour celui qui a tant fait pour nous. Tendons à la perfection. (*Lucie de Bellerive à Eugénie, 25 mars 1837.*)

Louise de Bayne, elle aussi, fut profondément édifiée par la conduite et les sentiments de son amie.

* Votre vie est très édifiante; vous vivez de sermons, de bénédictions, de saintes conversations et êtes en conversations constantes avec le ciel... Je sais que, si j'étais à votre place, j'oublierais Dieu pour le monde, et vous, au contraire, vous oubliez le monde pour penser à Dieu. (*L. de B. à Eugénie, 25 mars 1837.*)

Cette vie de ferveur et d'édification n'eut pas pour résultat l'entrée d'Eugénie au couvent, comme on serait porté à le croire, mais plutôt son maintien dans le monde. Après consultation de M. Caminade, archiprêtre d'Albi, « homme d'oraison qui me pénétrait de la ferveur et de la charité dont il était plein », elle se détermina à ne pas quitter sa famille et ses amies et elle fit connaître sa résolution à son amie des Montagnes en la priant de ne plus laisser répandre le bruit de son entrée en religion. Louise se montra toute heureuse à cette nouvelle.

* Je suis bien aise des dispositions où je vous vois au sujet de votre vocation religieuse; je trouve que vos idées là-dessus sont plus raisonnables. Quelqu'un d'éclairé et d'instruit a dû, je pense, vous parler d'une manière persuasive sur ce que nous devons à nos parents. Le bon Dieu aura permis que cette voix de bon conseil vienne frapper votre oreille. Je désire que vous y soyez fidèle et que votre père n'ait point à vous pleurer, ni moi non plus. Il y a certains sacrifices que ne peut pas faire un père, surtout lorsqu'il est aussi tendre que M. de Guérin. Le cœur d'une amie se refuse aussi à en faire. Pauvre amie! Comme je serais triste si jamais j'étais obligée de vous dire adieu sans revoir qu'au ciel! (*L. de B. à Eugénie, 25 mars 1837.*)

Louise de Bayne semble ne pas être très certaine de la persévérance de son amie. Et cependant, à partir de cette date, le désir du cloître abandonna Eugénie, au moins pour quelques années. Il ne faudra rien moins que la mort de Maurice et les désillusions qui suivirent cette mort pour le faire renaître. Tout porte à croire que cette vocation, qui semblait la fuir, lui rappela ce songe d'une nuit de septembre 1832.

(*) Je me suis trouvée, je ne sais comment, dans un couvent; j'étais religieuse, coiffée d'un capuchon noir, entourée de petites filles à qui je faisais l'école, et j'étais contente d'un contentement ineffable. Mais, tout à coup, je me suis souvenue de ce que j'avais quitté. Cela m'a fait comme un *coup d'épée* et mon songe s'en est allé. (*A L. de B., 29 sept. 1832.*)

Si Eugénie ne s'enferma pas dans un couvent ce n'était pas le goût de la vie religieuse qui lui manquait, mais l'attraction pour la vie d'obscur dévouement dans sa famille fut encore plus forte. Il lui sembla, et il sembla à ses parents, que la volonté divine sur elle n'était ni assez claire ni assez impérative.

II. — La piété et les vertus.

En réalité, elle mena au sein de sa famille une existence de véritable religieuse, et c'est avec raison que l'on a pu appeler le Cayla un béguinage romantique.

Les journées étaient réglées comme dans un monastère.

(*) [*Ma vie est*] toute ramassée ici comme un ver dans son cocon. Ce n'est pas une peine, au contraire; le moindre espace tenu sur la terre n'est que mieux. Ordinairement, je mè lève à cinq heures, je fais mes prières, et je déjeune entre six et sept. Puis, je travaille en bas en lisant, ou je couds des sacs et *cabessals* [*torchons*] où nous avons laissé la peau des doigts. Le soir, de trois heures à six, j'écris des lettres ou autre chose; puis mes prières; à huit, le souper, une promenade, une causerie dedans s'il fait noir ou s'il pleut, et à dix heures nous dormons ou allons dormir. (*A L. de B.*, 21 juil. 1834.)

Dans l'emploi du temps, les exercices spirituels tenaient une grande place.

Dès le réveil, la journée était consacrée à Dieu.

(*) Aujourd'hui, à cinq heures, je me suis réveillée au chant du rossignol, charmant réveil suivi de riantes pensées, car les premières venues donnent la teinte aux autres, et notre âme porte tout le jour l'impression qu'elle a reçue le matin. Voilà pourquoi Dieu nous recommande de ne lui en donner que de pures, de lui consacrer nos premières pensées en élevant notre cœur vers lui dès que le sommeil nous quitte. Les saints sont soigneux de cela et commencent la journée par appeler Dieu qui ne les quitte jamais. (*A L. de B.*, 24 avril 1835.)

Après cet acte d'offrande, venait la prière, suivie elle-même de la méditation. Eugénie se montrait fidèle à la méditation, saint exercice que les maîtres spirituels regardent comme une pièce essentielle de la vie morale.

Quand je suis seule, assise ou à genoux, devant mon crucifix, je me figure être Marie écoutant tranquille les paroles de Jésus. Pendant ce grand silence, où Dieu lui parle seul, mon âme est heureuse et comme morte à tout ce qui se fait là-bas, là-haut, dedans, dehors. (*Journal*, 24 avril 1835.)

Au cours de la journée, Eugénie faisait sa lecture spirituelle pour alimenter et nourrir sa vie intérieure. Rarement elle y manquait, tant les livres de piété lui inspièrent « des choses admirables et comme faites pour elle ». Elle se plaisait à s'arrêter sur les meilleures pages, à s'incliner, suivant son expression, sur les plus fortes ou les plus douces pensées « pour les respirer, pour en jouir ». Ses auteurs préférés, que l'on connaît par ses écrits et par la liste des ouvrages que comprenait sa bibliothèque religieuse, n'étaient pas quelconques. Bossuet fut un de ses initiateurs : dès l'âge de quatorze ans elle avait lu des extraits de ses œuvres.

Elle connut dans la suite saint Augustin, qui lui apprit à « se jeter

dans le sein de Dieu comme sur un lit de repos »; saint François de Sales, qui convenait si bien à sa nature aimante; les *Œuvres spirituelles de Fénelon*, achetées par hasard en août 1835, qui lui parurent « si douces, si célestes, si propres à tout état »; l'*Imitation*, « ce livre si beau dans ses réflexions », dont elle écrivait : « Judas, s'il l'avait lu, n'aurait pas pu se pendre »; le *Traité de la Perfection chrétienne*, par Rodriguez, « livre d'une piété profonde et riante, tout semé d'instructions et de petits traits merveilleux qui récréent l'âme dans le chemin de la perfection ». La *Vie des saints* faisait aussi ses délices, « vies merveilleuses, charmantes à lire, pleines d'instruction pour l'âme fidèle ». Elle ne les recommandait cependant pas à tout le monde indifféremment.

Pour beaucoup de personnes, la *Vie des Saints* me semble un livre dangereux. Je ne le conseillerais pas à une jeune fille, même à d'autres qui ne sont plus jeunes. Les lectures peuvent tant sur le cœur qui s'égare pour Dieu quelquefois ! (*Journal*, 14 mai 1838.)

Eugénie allait d'instinct aux grandes sources de la piété. S'étonnera-t-on après cela, non seulement de ses progrès rapides en spiritualité, mais encore des traits caractéristiques de sa piété ?

Sa ferveur était vive, mais ne présentait rien d'excessif. La moniale du Cayla apportait, en effet, dans sa dévotion cet esprit de sagesse et de mesure que nous avons constaté et admiré dans sa vie de cœur. Comme toutes les âmes françaises, elle témoignait d'un sens étonnant de la mesure, se moquant de la ferveur qui « va comme un ballon toucher aux astres pour tomber ensuite », n'approuvant pas les outrances d'un ascétisme exagéré. Elle se souvenait combien elle en avait souffert et citait volontiers à ce sujet la réponse faite par saint François de Sales à des religieuses qui lui avaient demandé d'aller nu-pieds : « Changez votre tête et gardez vos souliers ».

Le nom même de mystique lui faisait peur.

(*) Vous me trouveriez mystique si je continuais, et je ne veux pas de ce nom, pas plus que de celui d'ange qui ne peut se porter qu'au ciel. (*A L. de B.*, 16 janv. 1836.)

(*) Vous m'étonnez en m'appelant mystique, ma chère Pulchérie. Qu'est-ce que c'est que le mysticisme ? Je l'ignore complètement, je ne lis rien que mon *Imitation* et de bons vieux auteurs de piété qui ne m'apprennent pas du nouveau, et je pense que le mysticisme est du neuf ou peut-être que c'est le romantisme de la piété. Je me croyais de la vieille école. Mais encore, qu'est-ce que c'est qu'une âme mystique ? Ce mot me plaît puisqu'on l'applique à la Sainte Vierge, *rosa mystica*. (*A Pulchérie de Bayne*, 16 janv. 1836.)

Eugénie de Guérin ne fut point favorisée d'extases et de contemplations, comme son amie et compatriote Emilie de Vialar. Pour elle, la piété fut « le chemin où l'on grimpe plus qu'on ne marche », suivant la forte pensée de Bossuet; elle était faite d'efforts persév-

rants. Fidèle à ses humbles travaux de chaque jour, à ses devoirs d'état, elle comprenait la sainteté, à la manière de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, par la sanctification des actions ordinaires. « L'amour de Dieu, écrira-t-elle le 14 mars 1838 à M^{me} de Maistre, n'est autre chose que l'accomplissement de nos devoirs. »

Les épreuves que Dieu réserve aux âmes qu'il s'est choisies ne lui furent pas épargnées. A certains jours, elle se trouvait sans goût pour la prière, les exercices de piété lui coûtaient, la voix de Dieu se faisait lointaine. Aridités spirituelles, sécheresses du cœur, difficultés de toutes sortes, rien ne lui fit défaut. C'était comme une fièvre lente qui la consumait, une solitude morale qui l'enveloppait. Nul n'a mieux parlé qu'elle des affaissements de l'âme.

Lumières, exhortations, conseils, fortifiants, rien ne me manque, et cependant je suis encore ici, à terre, sans mouvement, n'ayant pas même la force de changer de place. Je ne sais pourquoi mon âme est ainsi, ni d'où peut lui venir un tel affaissement, elle qui devrait être si légère, qui devrait aller à Dieu aussi facilement que l'oiseau sur la branche, car je ne sais rien qui me retienne et m'attache au monde. Le passé, non plus, ne devrait pas m'attrister. C'est à peine s'il me laisse un souvenir de trop sur la conscience, à part lequel ma vie ressemble assez à la vie d'un enfant. Tu me connais, mon cher Maurice, mais tu ne savais pas cela, tu ne te doutais pas que j'étais parfois malheureuse aux larmes de mes peines de conscience, sans les connaître et sans pouvoir m'en guérir. C'est comme une fièvre lente qui me tient l'âme et la consume. Le dégoût pour les choses de Dieu me prend alors, et malheur à moi, je deviens bête. Piété, amour, confiance, tout le spirituel me quitte. Oh ! qu'un tel état me fait peur et qu'alors le démon tire parti de mon âme ! Je le sens aux folies qui me viennent, au mal qui se passe en moi, à mes impossibilités d'être à Dieu. Il me semble qu'une main de démon me serre le cœur à chaque élan qu'il fait vers Dieu. (*Journal*, 14 sept. 1834.)

Quand l'âme d'Eugénie passait par ces souffrances, l'ennui s'emparait d'elle.

L'ennui est le fond et le centre de mon âme aujourd'hui. Ce que j'aime le plus est peu capable de me distraire. J'ai voulu lire, écrire, prier ; tout cela n'a duré qu'un moment. La prière même me lasse. C'est triste, mon Dieu. (*Journal*, 22 mai 1835.)

D'autres fois, elle se sentait tenaillée de scrupules et se demandait avec angoisses si Dieu la jugeait digne d'amour ou de haine.

(*) Qui sait, ma chère, tout ce qu'il y a en moi ? Hélas ! rien de bon, je le vois dans l'occasion, car c'est alors qu'on se connaît. Il me semble que, si je voyais ma pauvre âme dans un miroir comme je vois mon visage, je la trouverais bien laide. Cependant, je voudrais que ce fût possible ; ces obscurités de la foi sont désespérantes. Ne jamais savoir si Dieu vous hait ou vous aime ! Quel tourment si on s'arrêtait à cette pensée ! (*A L. de B.*, 14 fév. 1833.)

Heureusement, cet état de trouble était passager. Elle le dissipait par les moyens que l'Eglise conseille et que les saints ont employés.

D'abord, elle ne se décourageait pas, parce qu'elle savait que Dieu ne manque jamais à une âme de bonne volonté et que les sécheresses spirituelles sont une source de mérites.

(*) Prier sans goût est une excellente prière, se tenir comme par force à genoux est une sujétion à Dieu qui lui plaît infiniment. Croyez-vous que les plus grands saints n'aient pas éprouvé ces dégoûts, et qu'ils aillent à Dieu à tire-d'ailes ? Oh ! non. Voyez sainte Thérèse persévérant vingt ans dans une oraison amère, et c'était cependant *l'amante* de Jésus ! Et nous, dont le cœur est plein du monde, qui nous repaissons d'illusions, nous voudrions tout à coup sentir Dieu dans la prière, être inondés d'onction et de pitié, ce qui ne serait rien moins qu'un prodige, comme s'il coulait de l'eau d'une fontaine emplie de sable. Pour que l'huile de la dévotion coule en nous, il faut présenter des vases vides. Cette parabole m'a toujours touchée et fait sentir le besoin de débayer le cœur de tout ce qui l'encombre pour le présenter à Dieu. (*A L. de B.*, 1^{er} déc. 1835.)

Puis, avec une persévérance admirable, elle demeurait fidèle à ses pratiques pieuses et se montrait un modèle de régularité spirituelle.

L'examen de conscience lui était familier. « Cette revue, écrite, éclaire, instruit et avance merveilleusement le cœur dans la connaissance de Dieu et de soi-même. »

Tous les huit jours, quelque temps qu'il fût, accompagnée de sa sœur, elle franchissait pour se confesser les quatre kilomètres qui séparent le Cayla de Cahuzac.

(*) Pluie, vent, froid ou chaud, sont quatre barrages sur le chemin de Cahuzac ; mais nous les franchissons plus de quatre fois parce que la température du ciel ne règle pas celle de la conscience, que nos thermomètres ne sont pas d'accord. Souvent, quand il fait chaud, la pauvre âme est à la glace, et la sainte chapelle est un foyer qui la ranime. Ne faut-il donc pas y aller malgré le temps ? Le temps n'est rien quand on pense à l'éternité. Un saint faisait à la rage du chaud de pénibles courses, portant une corbeille de sable sur la tête pour se distraire d'une tentation. Admirable exemple qui nous enseigne à faire agir le corps pour sauver l'âme ! (*A L. de B.*, 3 juin 1836.)

Elle s'approchait enfin souvent de la table sainte, car elle n'était pas janséniste. Son idéal aurait été de communier tous les jours.

(*) Notre âme a besoin d'une nourriture solide que Dieu nous donne dans la prière, dans les saintes lectures, dans la communion, oh ! surtout dans la communion. C'est là notre aliment de vie, notre pain qui devrait être quotidien, si nous avions l'esprit de ferveur des premiers chrétiens qui communiaient tous les jours. (*A L. de B.*, 15 avril 1836.)

La plupart du temps, communion et confession lui apportaient le réconfort souhaité et l'inondaient de bonheur céleste.

Aujourd'hui je suis bien parce que je l'ai faite [*la communion*]. Je remarque avec admiration le grand remède que j'y trouve et que, suivant l'expression de saint François de Sales, je sens que j'ai Jésus-Christ au cœur, à la tête, à l'esprit, en tout mon être. (*Journal*, 14 sept. 1834.)

A dix heures, j'étais à genoux, écoutant la plus belle morale du monde,

et je suis sortie me semblant que je valais mieux. C'est l'effet de tout fardeau déchargé de nous laisser plus légers, et quand l'âme a déposé celui de ses fautes aux pieds de Dieu il lui semble qu'elle a des ailes. J'admire comme la confession est admirable. Quelle décharge, quelle lumière, quelle force je me trouve à chaque fois que j'ai dit : « C'est ma faute » ! (*Journal*, 28 nov. 1834.)

Oh ! quel don ! que dire de l'Eucharistie ! Je n'en sais rien. On adore, on possède, on vit, on aime ; l'âme sans parole se perd dans un abîme de bonheur. (*Journal*, 16 avril 1835.)

Mais ce n'était pas seulement la joie intérieure que l'orante du Cayla puisait dans la fréquentation des sacrements et dans la pratique des exercices religieux. Elle y trouva le principe même de ses vertus. « La piété porte l'âme haut », disait-elle le 14 septembre 1835. La piété est, en effet, génératrice d'énergie autant que de joie.

Les vertus qu'elle a pratiquées sont de celles qui caractérisent les grandes âmes chrétiennes : l'humilité, la foi, l'abnégation, la charité.

Son humilité fut profonde.

Celle qui prétendait descendre des Guarini d'Italie vivait le plus simplement du monde, sans morgue et sans prétention, accessible à tous, ne méprisant personne. Douée de talents remarquables et de qualités morales de premier ordre, elle s'estimait fort peu et se troublait devant la louange. Le bien qu'on disait d'elle lui semblait exagéré ; elle protestait quand elle rencontrait dans les lettres de Louise de Bayne, à son adresse, les qualificatifs de pieuse, de vertueuse ou de sainte ; elle rougissait en entendant son père l'appeler : « Mon ange ». Qu'on emploie ces expressions pour un certain nombre de personnes pieuses qu'elle connaît et qu'elle admire, passe encore ; elles le méritent. Mais qu'on s'en serve pour elle, fi donc ; on ne sait pas ce qu'on dit ; il n'y a rien en elle qui puisse les autoriser. Qu'on se garde de les lui appliquer ; ce serait l'exposer à des bouffées d'orgueil.

(*) Je vois bien que vous ne me connaissez pas ou que votre bon œil me voit à travers un microscope. Mais que Dieu me voit différemment ! Aussi tous ces noms d'ange que vous me donnez, toutes ces perfections me font de la peine parce qu'en m'élevant d'un côté elles font retomber de l'autre tout le poids de mes misères... Je vous le dis *sérieusement*, ne me donnez jamais d'éloge. (*A L. de B.*, 1^{er} déc. 1835.)

L'humilité d'Eugénie explique pourquoi elle considérait comme un devoir de corriger au plus tôt ses erreurs d'appréciation et de reconnaître ses torts, comme elle le fit pour ses cousines Saint-Hilaire.

(*) Je dois ici rétracter le jugement téméraire que je vous ai écrit sur leur compte, et je prends de plus la résolution de ne juger personne sur

le jugement d'autrui. Un coup de langue change souvent un saint en diable. (*A L. de B., fin oct. 1832.*)

La rétractation est rapide et sans réticence. Combien d'autres à sa place auraient hésité, auraient du moins louvoyé en la faisant !

Ajoutons enfin que les scrupules auxquels nous avons fait allusion trouvèrent à se développer dans l'humble opinion qu'elle avait d'elle-même. Cette jeune fille se sent attirée irrésistiblement par le bien et la vertu, elle vise la perfection, elle s'est forgée un noble idéal. Mais si tout idéal est beau, il est difficile à atteindre. D'où les troubles, les reproches qu'Eugénie s'adresse. Ne nous y trompons pas. Au fond, il n'y a que les âmes élevées qui se font de tels reproches, qui ont conscience de leur infirmité. Ces mécontentements de soi sont la marque des grands caractères; ils manifestent la délicatesse de cœur d'Eugénie et la grandeur de son humilité.

Sa foi a été plus éminente encore.

A-t-elle jamais connu le doute religieux, cette sœur du timoré et ondoyant Maurice ? Il ne le semble pas. Le ciel dogmatique de son âme est toujours resté serein et sans nuages, comme il l'était au soir de sa première communion. Sa croyance aux dogmes chrétiens a été absolue. Douée d'une foi vive, ardente, souveraine, elle a admis sans restriction les articles du *Credo* et les enseignements de l'Eglise catholique. Au risque même de passer pour crétule, elle a témoigné, comme la plus humble des chrétiennes, une confiance extrême dans le port des médailles ainsi que dans le céleste patronage des anges et des saints. Sa foi cependant était loin d'être aveugle; elle savait pourquoi elle croyait et au besoin pouvait en donner les raisons.

La charité qui s'appuyait sur une telle foi ne pouvait être que vaste.

Elle s'étendit aux misères matérielles et par conséquent s'exerça à l'égard des malades et des pauvres. Il n'était pas rare de voir, aux alentours du Cayla, Eugénie et Marie jouer le rôle de sœurs grises : visiter les chaumières et les taudis, apporter aux malades quelques remèdes ou quelques gâteries, — des raisins frais, par exemple, en décembre (*Journal*, 16 déc. 1834), — laisser partout des paroles de réconfort et d'espérance. Quant aux miséreux qui allaient frapper au Cayla, ils étaient toujours sûrs d'être bien reçus. On connaît le nom de certains pauvres à qui l'on faisait régulièrement l'aumône : la Vialare, la Fanfourine, Annette la boîteuse. Mais combien d'autres dont le nom restera ignoré ! La charité était une vertu familiale chez les Guérin. Personne ne demanda à la porte du château une écuelle de soupe, un verre de vin, un bol de lait, ou simplement un instant de repos au coin du feu de la cuisine, sans recevoir aussitôt satisfaction. Personne, non plus, ne fit en vain appel à la bourse d'Eugénie,

si peu garnie cependant. Eugénie avait une âme pleine de compassion affectueuse.

Ayant rencontré à Cahuzac un enfant qui pleurait à fendre l'âme parce qu'il avait cassé sa cruche et qu'il craignait d'être grondé en rentrant chez lui, elle l'amena incontinent chez un potier et lui acheta une nouvelle cruche (*Journal*, 14 mars 1835.)

Elle avait la sollicitude des pauvres. Le jour où on lui apprit qu'au château de Saint-Géry on avait fait venir pour une soirée un orchestre qui coûtait cent écus, elle écrivit à Louise de Bayne :

(*) Quelle folie de payer cent écus un peu d'air quand tant de bouches sont sans pain ! (*A L. de B.*, 27 fév. 1834.)

Que de délicatesses, d'ailleurs, dans sa manière de comprendre et de pratiquer la charité ! Faire l'aumône lui était un bonheur.

Deux quêteurs sont passés. Ces pauvres gens tout transis m'ont fait trouver heureuse d'être auprès du feu et d'avoir de quoi leur donner. (*Journal*, 12 déc. 1834.)

Et ce bonheur était d'autant plus grand qu'elle entrevoyait à travers les pauvres l'humanité souffrante de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il faut que je dise mon bonheur d'hier, bonheur bien doux, bien pur, un baiser de pauvre que je reçus comme je lui faisais l'aumône. Ce baiser me fut au cœur comme un baiser de Dieu. (*Journal*, 1^{er} mars 1835.)

Autant que les pauvres, les enfants reçurent des marques non équivoques de la bonté d'âme d'Eugénie. Non seulement elle avait toujours, quand elle les rencontrait, quelques douceurs à leur distribuer, — caresses, bonbons, échaudés ou noisettes, — mais encore elle se fit pour eux maîtresse d'école et catéchiste volontaire. Elle leur apprenait à travailler, à lire, à prier, et les évangélisait de son mieux.

L'enseignement du catéchisme n'alla pas sans difficultés. Les enfants d'Andillac avaient la tête dure, l'intelligence peu développée. Ils savaient à peine le premier mot de la religion : qui vous a créés et mis au monde ? La plupart du temps, ils ne savaient répondre aux questions de leur catéchiste que par un décourageant : « *Bo tāipas*. — Je ne sais pas », si bien qu'Eugénie, après quelques expériences, leur donna le nom générique de *Tāipas*. Quand ils se hasardaient à dire quelque chose, ils le faisaient tout de travers, déformaient les commandements, prenaient un bœuf pour une créature spirituelle, rangeaient la colère parmi les dons du Saint-Esprit, etc. Marie de Guérin s' impatientait fort avec eux. « Reprends ton âne d'écolier », dit-elle un jour à sa sœur qui lui avait confié son catéchumène pendant une de ses absences. Eugénie avait des moments d'humeur, mais pas de découragement.

(*) Entendre toujours dire : *taïpas!*, il y a de quoi envoyer tous ces *Taïpas* au..... Mais patience, supportons ceux que Dieu supporte. (A L. de B., 11 fév. 1831.)

L'ignorance religieuse de ceux qui l'environnaient excitait seulement sa pitié.

* [Monseigneur] vient nous confirmer, et nous l'aurons le 12 mai à Cahuzac. Cette nouvelle ranime un peu la ferveur. Tous nos gens vont au catéchisme. Nous le leur faisons aussi. Eh! mon Dieu, qu'ils en ont besoin! Notre berger, avec ses vingt-cinq ans, ne sut pas hier au soir les mystères. Cette ignorance fait peine. Pauvres gens! Ils ne pensent pas qu'ils ont une âme, ou, s'ils y pensent, ils s'en occupent moins que de leurs moutons. (A L. de B., 24 avril 1835.)

Loin de décourager la catéchiste volontaire du Cayla, la misère intellectuelle qu'elle constatait la confirmait dans la résolution de sa quatorzième année d'instruire les pauvres petits chrétiens. Elle sentait qu'il y avait pour elle obligation de le faire, et cette obligation lui paraissait plus impérieuse à mesure qu'elle constatait l'étendue de l'ignorance religieuse. Son écolière Miou lui déclara, en janvier 1836, ne pas savoir quel était cet homme étendu sur la croix qu'elle voyait à l'église le dimanche.

(*) Pauvre petite! Que je m'en vais me dépêcher de l'instruire! On ne peut en conscience laisser des chrétiens dans une pareille ignorance des choses du salut... Je répéterai plusieurs fois ce qu'elle ne comprendra pas en une; tout maître a besoin de patience et je sens que j'en aurai. Ma vocation serait assez d'instruire les enfants. (A L. de B., 8 janvier 1836.)

Les enfants d'Andillac n'étaient pas des ingrats. Ils se montraient reconnaissants envers celle qui leur était si dévouée. Ils l'aimaient, l'admiraient, la vénéraient, la considéraient presque comme un être à part. C'est ainsi que Pierril la traita de philosophe dès qu'il sut qu'un philosophe était quelqu'un de sage et de savant. Quand elle allait les voir dans les prés, ils l'accueillaient gentiment et lui faisaient fête.

(*) Un de ces jours, nous avons rencontré dans nos courses un feu de bergers qui nous ravigota comme un coup de soleil. Le devant du feu nous fut cédé de la meilleure grâce du monde par la petite troupe des bambins. J'eus la place d'honneur : une pierre plus grande que les autres. Là, nous apprîmes tout ce qui se passait au *Pausadou*, nouvelles charmantes dans les prés. L'un avait quatre agneaux dans son étable, l'autre une poule rousse qui tous les jours fait un œuf frais. Une petite fille à l'air gourmand me vantait *lous gratous* [les fritons] qu'elle avait avalés, et, tout en jasant et sautillant, on jetait quelques poignées de *brouquils* [petites branches mortes] au feu pour bien faire chauffer les *doumaïselos* [les demoiselles]. (A L. de B., 28 janv. 1832.)

Ce tableau, plein de fraîcheur, est tout à l'honneur d'Eugénie de Guérin, qui savait trouver dans la reconnaissance naïve des âmes enfantines la récompense des bienfaits dont elle les comblait.

Par delà les enfants et les pauvres, Eugénie de Guérin étendait encore sa charité à ceux de son entourage qui avaient besoin d'elle dans leurs peines d'âme et de cœur. Tout d'abord, son frère Maurice et Louise de Bayne, plus tard, M^{me} de Maistre et Barbey d'Aurevilly furent plus spécialement les bénéficiaires de ce dévouement moral. Elle priait pour eux et leur donnait ses meilleurs conseils, leur prêchait d'exemple, les animait à bien faire, soutenait leur bonne volonté, encourageait leurs efforts. A certains moments, elle aurait voulu se charger de leurs peines : « Je voudrais souffrir réellement ce que souffrent ceux que j'aime », écrivit-elle dans une de ses lettres.

Quelle âme de charité et d'abnégation tout cela ne suppose-t-il pas ? Vraiment, la piété d'Eugénie de Guérin n'était pas pure sentimentalité. Elle se traduisait en actes et s'épanouissait sur les cimes des plus hautes vertus chrétiennes.

Sa piété si agissante, si fertile en vertus, était éminemment liturgique. Comme l'a fait remarquer avec raison M^{le} Duhamel, le sens de la liturgie était très développé dans l'âme d'Eugénie de Guérin. Les rites sacrés du catholicisme l'encharmaient; elle y prenait part aussi souvent que possible.

Le sacrifice de la messe était véritablement le centre de sa religion. Elle y assistait fréquemment en semaine, se servait pour mieux en profiter des bribes de latin qu'elle tenait de M. l'abbé Salabert, et en pénétrait admirablement le sens, comme le prouvent ces quelques lignes sur le *Memento* des vivants.

(*) J'ai prié pour vous... à la messe, au *memento* des vivants, à cet endroit où Dieu permet à notre pensée et à notre cœur de redescendre un instant sur la terre pour s'y charger des besoins de ceux qu'on aime. (A L. de B., 2 janv. 1833.)

Tout en s'intéressant à tout ce qui regardait l'Eglise catholique, — elle suivait avec attention le développement des missions et donnait son obole à l'œuvre naissante de la Propagation de la Foi, — elle était profondément attachée à sa modeste paroisse d'Andillac. En compagnie de sa sœur, elle aidait parfois Rose Dreuilhe à remplir son office de marguillière le dimanche. Il n'était pas rare, non plus, de la voir broder des ornements d'église. De sa paroisse, elle aimait les prédications simples, les offices si beaux et si touchants :

(*) C'était hier une belle journée à Andillac, une première communion, la plus belle des fêtes saintes dans une campagne. Jamais elle ne fut si splendide : instruction pendant et après la messe, sermon à vêpres. Notre pasteur s'est fait admirer, il a parlé avec une onction, une simplicité, une douceur divine, bien à portée de l'enfance. C'était la voix du Sauveur leur disant : « Venez à moi. » Tout le monde était attendri. Nous avions trois petites filles ravissantes d'innocence et de beauté : Miou notre écolière, une autre petite et Augustine, la nièce de M. le curé. Elles étaient

angéliques sous leur petit voile blanc, revenant tout en larmes de la table sainte. Divines larmes d'enfants unis à Dieu ! Quelle joie du monde peut les égaler ! (A L. de B., 30 avril 1838.)

Eugénie aimait également les solennités chrétiennes. Rarement on a mieux exprimé qu'elle leur charme prenant. Quelques-unes de ses descriptions ne sont pas indignes de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Quoi de plus ravissant, par exemple, que ces lignes sur Noël !

(*) Ce gel ne nous a pas empêchés d'aller à la messe de minuit, papa en tête. C'était charmant et même, une fois dehors, nous n'avions pas froid. L'air d'ailleurs était échauffé par des torches d'allumettes que nos domestiques portaient devant pour nous éclairer. Il faisait bon marcher à cette lumière et à la belle clarté des étoiles. Jamais plus belle nuit, le ciel était comme une glace, papa le trouvait superbe et sortait de temps [en temps] les yeux de dessous son manteau pour le regarder. J'aimais surtout à voir tous ces chênes couverts de givre, ces petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. (A L. de B., 28 déc. 1834.)

Et ceci encore, sur les Rogations :

* Je me suis levée à 4 heures du matin pour aller avec papa et Marie chanter les litanies dans les chemins, le long des blés et des vignes ; mais je crains que le plaisir gâte la dévotion tant j'aime ces saintes courses matinales. Rien n'est charmant comme ces promenades priantes à travers champs, au lever du soleil. (A L. de B., 5 mai 1834.)

Mais, tandis que Chateaubriand s'arrête généralement au côté poétique de la fête chrétienne, à l'extérieur de la cérémonie religieuse, Eugénie en pénètre la signification profonde qu'elle fait ressortir avant tout. C'est le point de vue moral qui la frappe ; c'est le sentiment développé dans son cœur par la fête qu'elle met en relief.

Voici quelques exemples :

LES RAMEAUX : Jour d'hosanna, d'hymnes, d'élans d'amour au Sauveur, le roi de gloire, le triomphateur du monde qui s'avance monté sur un ânon, amenant à sa suite, non les peuples vaincus, mais les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités. (*Journal, copie de 1841, fête des Rameaux.*)

LE JEUDI SAINT : Beau jour que celui où Dieu vient reposer parmi les fleurs et les parfums du printemps. (*Journal, 16 avril 1835.*)

PAQUES : Jour de renaissance, de reverdissement, de jubilation céleste.

L'ASCENSION : Cette fête est bien belle, bien transportante, c'est la fête des âmes détachées, libres, célestes, qui se plaisent au delà du visible, où Dieu les attire. (*Journal, 28 mai 1835.*)

LA PENTECOTE : Grande fête qui dispose au recueillement, qui fait taire l'âme pour prier et demander l'Esprit-Saint, l'esprit d'amour et d'intelligence qui fait connaître et aimer Dieu. (*Journal, 10 mai 1837.*)

(*) LA TOUSSAINT : Elle me fait l'effet d'un enterrement. Alors tout nous quitte : soleil, beaux jours, frères, amis, tout jusqu'aux feuilles. Cela me donne déjà une teinte de triste comme une feuille tombante. (A L. de B., 17 oct. 1832.)

Ces quelques passages suffisent à montrer combien Eugénie se laissa imprégner par l'esprit liturgique et combien son âme a éprouvé

à l'occasion des fêtes chrétiennes toute la gamme des sentiments que l'Eglise veut inspirer à ses enfants.

Ajoutons que la piété lui était tellement naturelle que tout, autour d'elle, lui inspirait de saintes pensées, tout la portait à méditer et à réfléchir, tout lui servait à monter et à s'élever jusqu'à Dieu.

Un agneau blanc vient-il de naître à la ferme ? Elle remercie Dieu « de tant de douces créatures dont il nous environne ! » (*Journal*, 21 nov. 1834.)

Admirant un soir de sa fenêtre le firmament parsemé d'étoiles, elle laisse aller sa pensée vers le ciel, comme le fit saint Augustin sur le rivage d'Ostie, et elle s'écrie :

Que les cieux des cieux doivent être beaux !... Je pensais à Dieu qui a fait notre prison si radieuse, je pensais aux saints qui ont toutes ces belles étoiles sous leurs pieds. (*Journal*, 24 nov. 1834.)

Les peupliers des bords du Saint-Hussou, se dépouillant subitement de leurs feuilles sous le vent d'automne, la font songer à la brièveté de la vie. (*A L. de B.*, 23 oct. 1833.)

C'est la pensée de la mort encore qui se présente à son esprit lorsque, dans une sorte de rite familial, elle pose pour la première fois ses pieds sur un âtre nouveau.

Chacun va le voir et se promet de passer de douces heures et une longue vie devant ce foyer de la maison (car il est à tous, maîtres et valets), mais qui sait ? Moi, peut-être, je le quitterai la première. Ma mère s'en alla bientôt : on dit que je lui ressemble. (*Journal*, 7 mars 1835.)

Dans les minuscules insectes qui vivent au milieu des feuillets de ses livres, sur les briques de sa chambre ou sur sa table, et qui s'enfuient en l'apercevant, elle voit une conséquence du péché originel.

Les eaux du Téoulé que l'on vient de troubler la font réfléchir à l'état de sa conscience.

Je me figurais notre âme quand quelque chose la remue. La plus belle même se décharme quand on en touche le fond, car, au fond de toute âme humaine, il y a un peu de limon. (*Journal*, 8 avril 1835.)

Il n'est pas jusqu'au tintement de l'horloge pendant la nuit qui ne l'émeuve, en la faisant penser « aux trappistes qui se réveillent pour prier, aux malades qui comptent en souffrant toutes les heures, aux affligés qui pleurent, aux morts qui dorment glacés dans leurs lits ». (*Journal*, 20 mars 1836.)

Que d'autres faits ne pourrait-on pas rapporter si c'était nécessaire ! Mais ceux que nous venons de citer suffisent. Le cœur d'Eugénie de Guérin se tourne comme d'instinct vers les choses religieuses. Son intelligence, qui voit tout sous l'angle du divin, habite ces régions où vivent les âmes d'élite. Cette jeune fille mérite donc d'être rangée parmi les meilleures d'entre elles. Elle est de grande race chrétienne et s'apparente avec les mystiques.

A qui doit-on la comparer ? Ou plutôt de qui peut-on la rapprocher ?

Lamartine l'a appelée : « le saint Augustin des femmes ». Cette appellation a de quoi surprendre tout d'abord. Quoi de plus dissimblable que la vie et les œuvres du grand évêque d'Hippone et celles de l'humble épistolière du Cayla ! Et cependant il y a un point de contact : la façon de concevoir la piété. Souvenons-nous, en effet, que la théologie de saint Augustin n'est pas purement intellectuelle comme celle de saint Thomas d'Aquin; il s'y mêle toujours une note affective. Pour lui, la piété est, avant tout, un commerce intime d'amour entre l'âme chrétienne et le Créateur; quant à sa foi, elle s'appuie non seulement sur des preuves de raison, mais encore sur des raisons de cœur. N'est-ce pas aussi ce que nous trouvons un peu partout dans les *Lettres* et le *Journal* d'Eugénie de Guérin ? N'est-ce pas sa manière de vivre le christianisme ?

Entre le ciel et nous, il y a une mystérieuse attraction : Dieu nous veut et nous voulons Dieu. (*Journal*, 8 janv. 1835.)

L'amour, c'est l'âme qui ne meurt pas, qui va croissant, montant comme la flamme. (*Journal*, 28 août 1835.)

Mon chemin à moi, c'est Dieu, ou un ami, mais Dieu surtout. Là, je me creuse un lit et m'y tiens calme. (*Journal*, 31 août 1835.)

L'oiseau qui cherche sa branche, l'abeille qui cherche sa fleur, le fleuve qui cherche sa mer, volent, courent jusqu'au repos. Ainsi mon âme, ainsi mon intelligence, mon Dieu, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa fleur, sa branche, son embouchure. Tout cela est au ciel. (*Journal*, 20 avril 1839.)

Ou je me trompe fort, ou la doctrine religieuse pratiquée et professée par Eugénie de Guérin est tributaire du grand courant augustinien.

Il faut reconnaître que ce courant, elle l'a saisi par l'entremise de saint François de Sales et de Fénelon dont elle était la fervente admiratrice. Elle méditait les œuvres de ces doux saints et possédait les vertus qu'ils recommandaient; maints passages de ses écrits reflètent leur pensée. Ce n'est que grâce à eux qu'elle a si bien pénétré saint Augustin dont elle faisait quelquefois la lecture.

Certains traits de sa piété rapprochent aussi Eugénie de Guérin de saint François d'Assise.

Comme le stigmatisé de l'Alverne, elle a une dévotion spéciale pour la passion de Notre-Seigneur. Elle se plaît à méditer les souffrances de Jésus-Christ devant une image du Calvaire qui lui vient de sa grand'mère, et où elle puise de salutaires et fortes leçons.

Je remarque que plus on médite le Calvaire, plus on voit ce qu'il nous faut, tout ce qui entre dans la vie du chrétien imitateur du Christ. De temps en temps, je fais ma nourriture des *Souffrances de Jésus-Christ*, ineffables entretiens d'amour et de douleur entre l'âme et son Rédempteur. (*A M^{me} de Maistre*, 9 sept. 1839.)

Comme le doux rêveur d'Assise encore, elle aime la nature derrière laquelle s'aperçoit le Créateur. Les choses de ce monde, loin d'être un obstacle à l'ascension de son âme, lui servent d'échelon pour monter à Dieu. Maints passages de son *Journal* ne dépareraient pas les *Fioretti*.

Tout chantait ce matin pendant que je faisais ma prière : les pinsons, les grives et mon petit linot. C'était comme au printemps, et ce soir, voilà des nuages, du froid, du sombre, l'hiver encore, le triste hiver. Je ne l'aime guère, mais toute saison est bonne puisque Dieu l'a faite. Que le givre, le vent, la neige, le brouillard, que tout temps soit donc le bienvenu ! (*Journal*, 3 mars 1835.)

Tous nos oiseaux chantaient ce matin pendant que je faisais ma prière. Cet accompagnement me plaît quoiqu'il me distraie un peu. Je m'arrête pour écouter, puis je reprends pensant que les oiseaux et moi nous faisons nos cantiques à Dieu. (*Journal*, 12 mars 1836.)

Ne croirait-on pas entendre une strophe de la prière matinale du patriarche séraphique ? Il y a dans ces lignes incontestablement un accent qui rappelle le fameux cantique du soleil.

La piété si rare et si profonde dont fit preuve Eugénie de Guérin fut universellement admirée.

Du vivant d'Eugénie, ceux qui la connurent l'entourèrent de leur estime et de leur respect. Les femmes d'Andillac la regardèrent comme une privilégiée de Dieu ; quand elles la rencontraient, elles baisaient la croix de son chapelet, comme l'on fait d'une chose qui appartient à une personne que l'on vénère.

Après sa mort, cette vénération ne se démentit pas. Dès la publication du *Journal* par Trebutien, les prédicateurs donnèrent en exemple la vie admirable de la solitaire du Cayla et citèrent du haut de la chaire certains passages extraits de ses écrits. M^{SR} Mermillod, dans un discours prononcé à une réunion de la *Société pour l'encouragement des publications populaires*, et publié par la *Revue d'Economie chrétienne* en 1863, ne craignit pas de faire cette déclaration : « Cet ouvrage a déjà amené à ma connaissance cinq âmes protestantes aux frontières de la vérité. » Un chanoine de Bayeux dans son enthousiasme alla même jusqu'à écrire à Trebutien :

* Je lis tous les soirs quelques pages de votre livre. Il y a des moments où je suis tenté de me mettre à genoux et de dire : « Sainte Eugénie, priez pour moi. » (*D'après la lettre de Trebutien à Marie de G.*, 24 sept. 1863.)

Eugénie de Guérin, une sainte ? Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'employer un tel mot. L'Eglise seule a le droit de se prononcer en cette matière. Mais ce que l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, c'est que les natures de la trempe religieuse d'Eugénie de Guérin sont le petit nombre. On ne trouve pas souvent des âmes semblables à elle, des âmes qui offrent une telle valeur morale et qui possèdent à un tel degré la piété, le sens du divin.

CHAPITRE XVIII

Espérances et craintes fraternelles

Maurice de Guérin à la Chenaie. — Dispersion des disciples de Lamennais. — La soumission à Rome. — L'hospitalité du Val de l'Arguenon. — Eugénie et Mme de La Morvonnais. — Mort de Marie de La Morvonnais. — Correspondance entre le Cayla et le Val.

Eugénie ne vivait pas seulement alors pour Louise de Bayne et pour Dieu; une bonne partie de son cœur se tournait d'instinct du côté de son frère Maurice. Si elle se montra une grande amie et une chrétienne de forte race, elle fut aussi une sœur admirable. Pour beaucoup de ceux qui la connaissent, elle est même surtout cela, sœur de Maurice, modèle d'affection fraternelle.

Revenons, par conséquent, à ce frère tant aimé que nous avons paru oublier pour donner tout le développement convenable à l'histoire de la vie de cœur et de la vie religieuse d'Eugénie. Qu'est-il devenu depuis son départ pour la Chenaie (1)? Quels ont été les principaux faits de son existence en Bretagne? Quel fut au Cayla le retentissement des événements auxquels le jeune disciple de Lamennais s'est trouvé mêlé.

Comme on le sait, Eugénie était vaguement inquiète en disant adieu à son frère (2). Ses craintes, hélas! n'étaient pas sans fondement. Le cénacle de la Chenaie n'était plus dans une paix parfaite; la désagrégation du petit groupe mennaisien commençait. Le 11 décembre 1832, deux jours après l'arrivée de Maurice, Lacordaire se croyait obligé en conscience d'abandonner celui aux côtés duquel il avait jusque-là lutté pour la conquête de la liberté religieuse. Il quitta la Chenaie furtivement, ne voulant pas revoir son ancien ami, laissant seulement une lettre émouvante à son adresse pour lui expliquer les raisons de sa conduite.

(1) Nous adoptons l'orthographe *la Chenaie* (et non *la Chênaie*, *la Chesnaie* ou *la Chesnaye*) parce que le nom de ce manoir d'Ille-et-Vilaine se trouve ainsi écrit dans les 70 autographes de Lamennais qui sont passés entre nos mains. Maurice de Guérin écrit aussi *la Chenaie* jusqu'au mois de juin 1833, époque où, pour la première fois, on trouve sous sa plume *la Chesnaie*.

Quant au nom du fondateur de *l'Avenir*, nous l'écrivons uniformément Lamennais, sans distinguer, comme le fait le savant M. Christian Maréchal, les formes La Mennais (avant 1834) et Lamennais (après la condamnation des *Paroles d'un Croyant*). Tous les textes guériniens portent ce nom en un seul mot.

(2) Cf. chap. XIV, p. 195.

Je quitterai la Chenaie ce soir. Je la quitterai pour un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Eglise et la société, qui n'a fait que s'accroître tous les jours malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. (*Lacordaire à Lamennais, 11 déc. 1832.*)

Soit que Lamennais n'ait pas révélé à ses disciples la cause vraie de la fuite précipitée de Lacordaire, soit que Maurice n'ait point tenu à la faire connaître à ses parents pour ne pas les alarmer, il ne semble pas qu'on se soit ému outre mesure au Cayla de cet incident pourtant caractéristique. Dans les longues lettres qu'il adressait à sa famille, Maurice se déclarait pleinement satisfait d'être chez M. Féli. Eugénie, de son côté, se montrait ravie du bonheur de son frère. Il est heureux comme les saints en paradis, écrivait-elle en substance à Louise de Bayne, ses moments sont remplis par la prière et l'étude, il mène la vie la plus belle sous la direction paternelle et ferme de Lamennais dont le génie de sublime sait devenir charmant, en compagnie de l'abbé Gerbet qui, malgré sa douceur, s'entend passablement à *maligner*.

L'abbé Decahors dira toute l'importance du séjour de Maurice de Guérin à la Chenaie. Nous nous contentons d'analyser cette période, en indiquant seulement les faits qui ont laissé trace dans l'œuvre d'Eugénie. Disons toutefois que Lamennais n'apprécia pas tout d'abord Maurice à sa juste valeur, comme le révèle cette lettre à Boré du 25 déc. 1832 :

Nous sommes maintenant neuf à la Chenaie, y compris François [*du Breil de Marzan*], qui est venu passer quelques jours avec nous, et qui repart demain; Frédéric [*de la Provostaye*] qui probablement ira à Saint-Servan pour prendre des leçons de M. Querrel; et M. Rohrbacher qui achève un petit travail, après quoi il retournera à M... Les autres sont moi, M. Gerbet, Elie [*de Kertanguy*] et les trois jeunes gens que tu as vus à Paris, lors de leur passage, excepté un cependant qui est neveu du supérieur du petit séminaire de la Côte Saint-André et qui s'appelle comme lui Mermet.

Guérin est un fort bon enfant, doux, tranquille, appliqué, mais d'une santé faible. Je ne lui crois pas une grande fermeté de caractère. Quant au talent, il y a de jolies choses dans ses poésies, mais je doute qu'en ce genre il s'élève au-dessus d'une médiocrité exempte de faux goût, mais aussi dépourvue de beautés remarquables. L'*os divinius* lui manque. Cependant je ne le décourage point, car enfin que sait-on ? (*Lamennais à Boré, 25 déc. 1832.*)

Quelques semaines après, il le jugeait capable de progrès malgré un penchant à la mélancolie qui l'inquiétait :

Celui-ci [*Guérin*], fort bon d'ailleurs, est porté naturellement à la tristesse et à une sorte d'abattement. Néanmoins, en pressant sur lui, j'espère qu'il ira bien. (*Lamennais à Boré, 12 février 1833.*)

Le 6 mai, il ajoutait :

Guérin me paraît avoir gagné sensiblement depuis quelques mois. Si cela continue, comme je l'espère, je crois qu'on pourra compter sur lui.

Il convient de noter, sans plus tarder, qu'il ne reste malheureusement qu'un très petit nombre des lettres que Maurice envoya aux siens pendant la période de sa vie en Bretagne; il y en a huit seulement, s'échelonnant très irrégulièrement sur un espace de quatorze mois, du 5 décembre 1832 au 10 janvier 1834. Quant à celles d'Eugénie à son frère, pendant le même laps de temps, on n'en connaît que deux courts fragments conservés par hasard dans le *Journal*. C'est donc à la volumineuse correspondance d'Eugénie avec Louise de Bayne qu'il faut avoir recours si l'on veut savoir les nouvelles de Bretagne qui parvinrent au Cayla et les sentiments qu'elles y provoquèrent, si l'on tient du moins à s'en faire une idée d'ensemble. Dès qu'une lettre arrivait de la Chenaie ou du Val, Eugénie en adressait le résumé à son amie de Rayssac, car elle savait combien ce qui touchait Lamennais et Maurice intéressait M. de Bayne. L'apport du dossier des *Lettres d'Eugénie à Louise* est important; il n'y manque rien d'essentiel. Eugénie, en communiquant ce qu'elle sait, laisse tout d'abord éclater sa joie; le moment de l'épreuve venu, elle ne saura pas cacher ses alarmes fraternelles.

Dans les premières lettres qui lui viennent de Bretagne, une chose étonne Eugénie : pourquoi son frère ne parle-t-il pas de poésie ? Lamennais lui aurait-il interdit le Parnasse ?

Cependant, à mesure que les semaines passent, Maurice se trouve de mieux en mieux dans sa solitude, où il a l'air d'un converti, d'un détaché du monde. Aux approches de Pâques, Lamennais donne tous les jours des conférences que Maurice, le soir venu, résume à l'intention des « religieuses du Cayla ». Qu'on ne craigne rien au point de vue des idées politiques. Si les théories du Maître sont avancées, en pratique on peut s'entendre avec lui. Elles n'offrent rien de subversif. Lamennais déplore le sort de la duchesse de Berry, critique la brutalité du gouvernement de Louis-Philippe et déteste le Juste-Milieu.

Dès l'arrivée de la belle saison, qui offre tant de charmes en Bretagne, des visiteurs de marque s'annoncent à la Chenaie. C'est pour Maurice l'époque des promenades intéressantes; il fait avec Cazalés sa première visite à l'Océan. C'est l'époque également où il donne libre cours à la poésie. Cédant au penchant irrésistible de sa nature, peut-être aussi aux suggestions de sa sœur, il échange des vers non seulement avec François du Breil de Marzan, châtelain de la Brousse-Briantais, qui passe de longues semaines à la Chenaie, mais encore avec Henri Guillermand, jeune poète dauphinois, qui lui a adressé des félicitations poétiques à propos de son ode *Sur la Pologne*. Il engage même sa sœur à l'imiter et à reprendre contact avec les Muses. Qu'elle n'allègue pas la perte de temps et autres scrupules. L'abbé Gerbet consulté conseille de ne pas négliger les talents que l'on possède.

Eugénie a lieu d'être contente de l'existence que mène son frère

à la Chenaie. Elle l'est, en effet; et c'est pour le bien témoigner qu'elle lui adresse une lettre enthousiaste dont on possède un fragment.

L'admirable pays que la Bretagne, par sa foi et ses beaux génies ! Que tes lettres datées de là me font plaisir ! Que j'ai de joie, Maurice, de te savoir sur cette terre forte, de te voir vivre du même air qu'ont respiré du Guesclin, Chateaubriand, Lamennais ! L'âme doit grandir dans une telle atmosphère. Que ne deviendra pas la tienne si naturellement belle ! (A Maurice, mai 1833.)

Bien sûr, si elle était frère de Maurice au lieu d'être sa sœur, elle le suivrait là où il est. Son âme ne pourrait qu'y gagner.

Tout la porte à croire que Maurice est bien dans la voie qui lui convient. Voici, d'ailleurs, qu'il se décide, après en avoir référé à son père à la fin du mois de juillet ou au commencement d'août, à s'agréger à la Congrégation de Saint-Pierre, « ordre religieux, mi-parti bénédictin et séculier, dont Lamennais avait entrepris la création ». Cette Congrégation avait pour but : 1° la défense de l'Eglise par le moyen des livres; 2° l'éducation de la jeunesse; 3° les missions. On y faisait les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté : vœux perpétuels au bout de dix ans, vœux temporaires avant cette époque. C'était combler les désirs des Guérin (1).

Mais, hélas ! Maurice n'avait pas tout dit à sa famille. Il ne lui

(1) Jusqu'ici on a été avec raison très affirmatif au sujet de l'affiliation de Maurice à la Congrégation de Saint-Pierre, et l'on s'est basé, pour étayer cette opinion, sur les *Impressions et Souvenirs* de Du Breil de Marzan (cf. Maurice de Guérin, par Trebutien, *Témoignages*, p. 454).

« Vers la fin du mois d'août 1833, Maurice, à l'issue d'une retraite de quelques jours, avait fait un pas décisif vers le but final qu'il était venu chercher à la Chenaie. Il s'était réellement affilié à l'ordre religieux, mi-parti bénédictin et séculier, dont l'abbé de La Mennais avait entrepris la création. »

Marzan insiste, un peu plus loin : « Moins d'un mois après la réception de Guérin, un devoir impérieux imposait au vénérable évêque de Rennes l'obligation de modifier radicalement cette association. »

Le témoignage de Marzan, qui a bien connu Maurice à cette époque, paraît décisif sur la question.

Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure que l'affiliation de Guérin est allée jusqu'à prononcer les trois vœux, comme on serait porté à le faire en lisant cette phrase de Maurice : « On nous a dit, dans la retraite de Saint-Méen, que nos vœux emportaient obéissance complète, passive. »

D'autres documents indiquent que Maurice n'a pas prononcé de vœux.

C'est d'abord une lettre d'Auguste Raynaud à Joseph de Guérin, datée du 23 novembre 1833 :

* « J'ai reçu une lettre de Maurice qui m'annonçait que, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, il quittait M. de Lamennais pour aller faire un cours à Juilly... Dans cette même lettre, Maurice m'annonçait qu'il était d'autant plus contrarié de son déplacement qu'il était sur le point de faire des vœux pour appartenir à une société fondée par M. de Lam. Je ne sais s'il vous avait fait part de cette résolution. Quant à moi, je suis bien loin de l'approuver. Quelle utilité peut-il y avoir à faire d'autres vœux que les vœux ecclésiastiques ? »

C'est ensuite une réponse de Marie de Guérin à l'abbé Pauthe en date du 15 sept. 1873 :

* « Je puis vous assurer que jamais je n'ai entendu parler de vœux faits à la Chenaie. Je crois que l'on peut être affilié à une congrégation sans avoir fait de vœux. Je pense qu'il en était ainsi de mon frère. Il était affilié sans avoir fait de vœux. A l'époque de son mariage, il aurait été question de cette difficulté. Jamais il ne m'en a été dit un mot. »

avait pas parlé, entre autres choses, de son peu de goût pour les études religieuses imposées par Lamennais. Après les premiers moments d'enthousiasme, il s'était découragé. Les neuf mois passés à la Chenaie avaient été une période de rêverie et de poésie plutôt que de fortes études. Son âme s'était ouverte à d'autres beautés qu'à celles de la dialectique et de la philosophie chrétienne. Il avait beaucoup souffert. A quoi bon révéler à ses parents son délabrement intellectuel ? Les souffrances de Maurice sont connues par le seul *Cahier Vert*, son confident intime. Les lettres, elles, n'en laissent rien paraître.

Ce qu'Eugénie ignorait, d'ailleurs, au moins d'une façon précise, c'étaient les attaques auxquelles Lamennais s'était trouvé en butte. Le réveil fut cruel.

Voilà que tout à coup circula la mauvaise nouvelle. Interdit d'abord par l'évêque de Rennes, M^{gr} de Lesquen, puis condamné par le Pape à cause de ses doctrines en général et du livre des *Pèlerins polonais*, œuvre d'Adam Mickiewicz publiée, disait-on, sous son patronage, le chef de l'école de *l'Avenir* se voyait forcé de se séparer de ses disciples et de les confier à son frère Jean.

Sous le coup qui frappait Maurice et qui l'atteignait indirectement, Eugénie fut bouleversée. Elle avait d'autant plus sujet de l'être que les nouvelles apportées par les journaux étaient vagues, déformées par les passions politiques et religieuses. Que se passait-il exactement à la Chenaie ? Elle ne le savait point, et cependant elle aurait tant voulu le savoir.

En Languedoc, où les esprits s'étaient plusieurs fois montés contre Lamennais, on s'agita de nouveau. Les familles bien pensantes et légitimistes, toutes celles qui n'avaient pas vu de bon œil M. de Guérin permettre à son fils d'aller à la Chenaie, et qui l'avaient considéré pour ce motif comme un demi-hérétique, se demandèrent de nouveau ce que feraient les personnes sympathiques à Lamennais, celles qui avaient mis en lui leur confiance. Dans les salons, on posa des questions comme celles-ci : « Que dira M. de Bayne ? Que fera Lamennais ? Que deviendra Maurice de Guérin ? Que fera son père ? »

Pour M. de Bayne, on sut rapidement à quoi s'en tenir. Avec une spontanéité et une promptitude admirables, lui, le vieil admirateur et apologiste de *l'Avenir*, se rangea nettement du côté de Rome, et M. Bories put dire peu de temps après à Eugénie : « C'est un homme d'une foi ferme comme une roche; je ne suis pas surpris qu'il dise que le Pape a raison. »

Quant à Lamennais, son attitude louvoyante ne permit pas au début de se rendre compte de quel côté il pencherait. A certains moments, il se demandait s'il ne quitterait pas la France :

Le moment est venu pour moi de fixer ma vie autant que possible; et

comme la résolution, quelle qu'elle soit, que je prendrai ne m'intéresse pas seul, elle doit être prise avec beaucoup de prudence et de réflexion. Si je ne trouve pas le concours dont j'ai besoin pour le bien que j'ai en vue, alors, m'isolant plus que jamais, je chercherai, et peut-être loin, bien loin de la France, quelque asile solitaire où puisse du moins s'écouler en paix le reste d'une vie si traversée. (*Lamennais à Boré, 28 août 1833.*)

Maurice lui-même, dans ses lettres, n'était pas très explicite et très clair. Tandis que la colère bouillonnait dans son cœur, comme on le sait par sa correspondance avec Marzan : « Nous avons bon courage, lui disait-il le 27 novembre; notre Samson a la chevelure longue et Rome ne l'endormira pas sur ses genoux », rien de pareil ne perçait dans ses envois au Cayla. Il se contentait d'énumérer les faits, d'indiquer la marche extérieure des événements; il disait, par exemple, que Lamennais avait été obligé de renvoyer ses disciples et que la Congrégation s'en allait pièce à pièce. Mais il affirmait qu'en cette affaire il n'y aurait ni schisme ni hérésie; Lamennais en était aux antipodes; se séparer de Rome serait pour lui renier tout son passé.

Ces assurances ne satisfaisaient que très imparfaitement Eugénie et son entourage. Elle ne pouvait s'empêcher de s'alarmer.

(*) Les événements de la Chenaie ont réalisé les craintes que j'avais sur Maurice. Le voilà prêt à retourner ici s'il ne peut se créer quelque ressource à Paris. Qui aurait pu s'attendre à un pareil résultat quand il semblait que Dieu l'amenait là! Nous étions si contents de le savoir loin du monde, à l'abri des dangers qui entourent les jeunes gens, menant une vie d'étude et de piété au milieu de si bons maîtres en science et en religion. Mais voilà qu'ils s'égarent dans je ne sais quelles opinions. Rome les condamne, cela nous suffit. Mon Dieu, ma chère, que faut-il voir? Quelle chute que celle de M. de Lamennais! Si vraiment il résiste, que d'âmes seront entraînées, subjuguées, par ce puissant génie! (*A L. de B., 26 nov. 1833.*)

Comme on le voit, la pensée d'Eugénie n'était pas équivoque. Reprenant pour son compte et sous une forme peu différente la parole d'or attribuée à saint Augustin : *Roma locuta est, causa finita est*, elle faisait dès la première heure acte complet d'obéissance. Elle disait : « Rome condamne, cela nous suffit. » Et ce n'était pas seulement à son amie des Montagnes tarnaises qu'elle donnait l'assurance de sa soumission, elle en écrivait autant à son cousin de Roquefeuil le 20 décembre 1833.

* Quoi qu'il arrive, je m'attache à Rome. Là, ma foi est à l'ancre, et toute mon admiration pour M. de Lam. ne viendra pas l'ébranler. Autrement, on pourrait avaler l'erreur sans s'en douter et se voir emportée à tout vent de doctrine et de croyance. Voilà, mon cher cousin, notre profession de foi, et, si jamais vous entendez parler de schisme, ne nous comblez pas parmi les hérétiques. (*Eugénie à Philibert de Roquefeuil, 20 déc. 1833.*)

Du plus profond de son cœur, Eugénie priait aussi pour que

Lamennais se soumit. Quel malheur pour l'Eglise et le monde s'il donnait l'exemple de la rébellion !

* Comment échapper à l'influence entraînante et si puissante de M. de Lamennais, quand on le voit et l'entend ? Dieu veuille lui ouvrir les yeux et lui donner la vertu qui manqua à l'ange rebelle, l'humilité et l'obéissance. Quel grand malheur, ma chère, qu'un grand esprit qui, s'admirant lui-même, se dit le premier entre toutes les intelligences, et, bouffi d'orgueil, se croit rempli de vérité ! Encore une fois, c'est un grand malheur pour le monde quand de tels hommes y paraissent. Tel fut Luther et tous les sectaires. (*A L. de B.*, 24 déc. 1833.)

Les événements semblèrent répondre d'abord à de tels désirs et à de telles prières. Le 11 décembre 1833, Lamennais signait une déclaration qui parut à tous entièrement satisfaisante. Grégoire XVI l'ayant reçue par l'intermédiaire de l'archevêque de Paris, M^{gr} de Quelen, l'agréa et envoya un bref laudatif à l'ancien rédacteur de *l'Avenir* (28 décembre). Tout portait à croire que les affaires mennaisiennes étaient définitivement réglées.

Quand on connut au Cayla le geste de Lamennais et la réponse du Pape, on éprouva comme un sentiment de délivrance.

(*) L'heureuse nouvelle pour l'Eglise, pour le monde et pour nous, que celle de la soumission de M. de Lam. ! Oh ! qu'il est grand à présent ! Toute mon admiration lui est rendue au centuple. Un million m'eut fait moins de plaisir qu'un tel événement. Je dors sans crainte d'hérésie. (*A L. de B.*, 6 janv. 1834.)

Cette nouvelle fut accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme que la position de Maurice, sans être encore très nette, tendait singulièrement à s'éclaircir.

Après la dispersion de la Chenaie, Maurice avait, en effet, connu l'angoisse du lendemain. Ne sachant trop où se fixer, il était allé à Saint-Méen d'abord, à Ploërmel ensuite où il se vit dans l'obligation de renoncer à faire partie de la Congrégation de Saint-Pierre. Tout semblait l'abandonner. Il avait cependant fait appel aux secours d'en-haut. C'est à Ploërmel qu'il ébaucha son émouvant dialogue avec sainte Thérèse, d'une si haute inspiration chrétienne. C'est à Ploërmel encore, si l'on en croit du moins un détail renfermé dans une lettre de M^{me} Martin des Landes, qu'il allait souvent s'agenouiller devant un tableau qui représentait Notre-Seigneur bénissant les enfants.

La bonne fortune lui vint fort opportunément à l'aide.

A l'occasion de la fête de Pâques, il avait lié amitié avec Hippolyte de La Morvonnais, qui avait suivi les exercices de la retraite prêchée par Lamennais et avait repris ses habitudes religieuses. Il l'avait revu depuis lors à plusieurs reprises. Une douce intimité s'était établie entre les deux jeunes gens. La Morvonnais se montra pitoyable envers celui que les événements accablaient. Il l'accueil-

lit chez lui, au Val de l'Arguenon, en attendant qu'à Paris on lui eût trouvé une situation sortable.

Il appartient à l'historien de Maurice de parler longuement de ce séjour au Val qui fut, comme l'a si bien dit M. Abel Lefranc, un moment d'épanouissement pour le talent descriptif et analytique du frère d'Eugénie. Nous ne saurions toutefois le passer complètement sous silence, puisqu'il devint l'occasion d'une correspondance entre Eugénie et les châtelains du Val.

Hippolyte-Michel de La Morvonnais, né à Saint-Malo le 11 mars 1802, habitait le manoir du Val situé à peu de distance du bourg du Guildo et à 7 kilomètres de Saint-Potan, presque à l'embouchure du petit fleuve côtier de l'Arguenon, dans un paysage qui est l'un des coins les plus jolis et les plus romantiques de la Bretagne. Caractère rêveur et sentimental, esprit porté aux vagues spéculations, grand admirateur des Lakistes, âme mystique et peu pratique, sujet à de fréquents découragements, impatient de gloire littéraire, il menait la vie d'un doux poète en compagnie de Marie de la Villéon, sa femme, qui devait tant faire rêver et inspirer Maurice. M. et M^{me} de La Morvonnais étaient dignes tous les deux de comprendre et d'aimer Eugénie de Guérin, comme ils aimaient et comprenaient son frère.

Il est probable que Maurice parla beaucoup de sa sœur à ceux qui l'accueillaient d'une façon si délicate. Il leur lut peut-être quelques-unes de ses esquisses et de ses lettres. En tout cas, le 31 décembre, après une promenade dans les bois de Mordreux où il avait pris plaisir à fouler les feuilles mortes en fredonnant un air languedocien, il avait écrit sur cet air, dans un rythme délicat et aérien, la poésie *A ma sœur Eugénie* qui charma Barbey d'Aurevilly.

Il est sûr, d'ailleurs, que les lettres à sa famille renfermaient l'éloge de ceux près de qui il trouvait une seconde famille.

Eugénie mentionne pour la première fois le nom de La Morvonnais dans sa lettre à Louise de Bayne du 23 décembre 1833.

(*) Tout ce que nous savons, c'est qu'il [Maurice] n'est plus à la Chenaie. Il nous écrit de chez M. de La Morvonnais, un de ses amis de Bretagne, qu'il partirait sous peu pour Paris ou pour le Cayla. Depuis, chaque cavalier que je vois de loin me semble Maurice. (*A L. de B.*, 23 déc. 1833.)

Elle ajoutait en post-scriptum :

J'ai reçu depuis le diné une lettre de Maurice; il est toujours en Bretagne, attendant que les événements disposent de lui.

La tournure que prenaient l'affaire Lamennais et l'avenir de Maurice semblait absorber alors toutes les préoccupations au Cayla. Eugénie cependant était loin d'être insensible aux bontés des châtelains du Val pour son frère. Quelques mots de M^{me} de La Morvonnais lui fournirent le moyen d'exprimer sa gratitude à la bienfaitrice.

« Quels sont vos goûts ? » avait demandé M^{me} de La Morvonnais. Le 6 janvier 1834, la sœur de Maurice répondit par la poésie : *Ce que j'aime*. La pièce se terminait par le cri de la reconnaissance.

Ainsi ma voix reconnaissante
 Vous bénit devant le Seigneur,
 O vous accueillant sous la tente,
 Comme Sara, le voyageur,
 Avec une grâce ineffable
 L'entourez de soins empressés,
 Lui versez le vin sur la table,
 L'onde sur ses pieds fatigués,
 Qui veillez, douce providence,
 Sur un frère que je chéris,
 Dont nous pleurons la longue absence.
 Je vous bénis ! Je vous bénis !

La pensée inspiratrice de ces vers toucha profondément les châtelains du Val. Ils remarquèrent non seulement la délicatesse des sentiments, mais encore la belle tenue littéraire de la poésie. Hippolyte de La Morvonnais rêva dès lors, semble-t-il, d'entrer en correspondance suivie avec celle dont il avait pu apprécier le gracieux talent. Il fit promettre à Maurice d'exhorter sa sœur à continuer d'écrire à M^{me} de La Morvonnais.

Le 1^{er} février, Maurice, qui avait pourtant quitté le Val depuis le 21 janvier, n'avait pas encore tenu sa promesse.

Je n'ai pas encore écrit à ma sœur, je le ferai ce soir ou demain, j'exhorterai, je presserai vivement. Que je serais heureux si une correspondance bien serrée s'entamait entre M^{me} Morvonnais et Eugénie ! Ce sont deux âmes faites pour se comprendre et qui tireraient des biens merveilleux en douceurs l'une de l'autre.

Présentez mes souvenirs et mes hommages respectueux à celle qui bientôt, je l'espère, appellera ma sœur son amie et qui sera aussi appelée mon amie par ma sœur. (*Maurice à La Morvonnais, 1^{er} fév. 1834.*)

Le lendemain, il s'en acquittait. Après avoir dit à Eugénie que les vers à M^{me} de La Morvonnais étaient « très beaux, oui, très beaux, tout sentiment fraternel mis à part », et lui avoir fait un cas de conscience de négliger la poésie, il l'engageait à entamer « une correspondance poétique » avec Hippolyte et « un commerce d'amitié » avec sa femme.

Ils ont été si bons pour moi que tu ne peux vraiment leur refuser une chose si simple et à laquelle ils tiennent infiniment. Envoie des vers à Hippolyte et de la bonne et douce prose, comme tu sais en faire, à sa douce Marie. (*Maurice à Eugénie, 2 fév. 1834.*)

Les châtelains du Val firent, de leur côté, ce qui dépendait d'eux pour l'aboutissement de ce projet qui leur tenait à cœur. Au mois de mars, M^{me} de La Morvonnais envoyait au Cayla une lettre dans laquelle son mari avait glissé une poésie dédiée à la sœur de Maurice.

(*) Je vous laisse à deviner d'où et de qui je reçus une autre lettre dans le même paquet. C'est de bien loin, bien loin d'ici, et de quelqu'un que je n'ai jamais vu, ni ne verrai jamais apparemment. C'est cette bonne M^{me} de La Morvonnais, qui vient me remercier de ma chose de l'autre jour, de la manière la plus gracieuse, la plus cordiale du monde. Son mari y joint une longue pièce de vers qu'il me dédie. C'est presque tout ce que j'ai pu en comprendre, tant l'écriture est difficile. (A L. de B., 4 mars 1834.)

Eugénie, qui regardait les désirs de son frère comme des ordres, et qui ne savait rien refuser à qui faisait appel à son amitié, comprit qu'elle ne pourrait pas échapper à cette nouvelle correspondance.

* Il faut bien que je réponde à M. de La Morvonnais, écrivit-elle à sa sœur le 11 mars 1834. Qu'en dites-vous ? Cette correspondance va nous coûter quelque chose, mais elle est inévitable.

Voilà pourquoi, un mois après environ, elle envoyait à son tour en Bretagne une lettre et une poésie. Suivant la recommandation de Maurice, les vers étaient à l'adresse de M. de La Morvonnais. Désormais un lien était établi entre le Cayla et le Val.

Ce lien n'était pas encore aussi étroit, aussi serré que Maurice l'avait espéré. Non seulement Eugénie craignait d'obérer ses pauvres finances, mais encore elle regardait comme une perte de temps ces sortes de correspondances, « sans autre motif que la fantaisie de personnes à peine connues et même inconnues » (A L. de B., 4 mai). Puis, ces Bretons lui semblaient faits à part, « âmes singulièrement religieuses, ardentes comme des volcans, à la façon Lamennaisienne » (A L. de B., 21 juil. 1834). M. de La Morvonnais ne l'avait pas d'ailleurs comprise; elle n'était point cet être idéal, cette femme-poète telle qu'il se la figurait. Quant à son écriture, grecque, hiéroglyphique, elle la déroutait; il fallait la déchiffrer comme une inscription antique.

Cependant, cette correspondance bretonne ne déplaisait pas outre mesure à Eugénie. N'était-ce pas pour elle le moyen commode de se tenir au courant de ce qui se passait à la Chenaie et de soustraire son frère à l'influence dangereuse de Lamennais ? Elle tremblait toujours pour lui.

(*) C'est une singulière destinée que la sienne, liée pour un moment à celle d'un homme qui influera sur toute sa vie, pour son bonheur ou son malheur, je ne sais. (A L. de B., 5 fév. 1834.)

Il est vrai, un peu d'apaisement s'était produit dans l'âme de Maurice sous l'influence de la Nature et de la douce hospitalité reçue chez les La Morvonnais. Mais, à Paris, il y avait danger qu'il se laissât subjuguer de nouveau par la puissante personnalité de son ancien Maître.

Les craintes d'Eugénie n'étaient pas sans fondement. Maurice retrouva Lamennais. Il ne le vit qu'une seule fois par bonheur. Mais

il fréquenta la plupart de ceux avec qui il avait vécu à la Chenaie, et quand les *Paroles d'un Croyant* parurent il en devint le fervent admirateur.

Avec une clairvoyance qui l'honore, Eugénie comprit jusqu'où ce nouveau livre, dont son frère saluait l'apparition sans réserves, allait conduire son auteur.

(*) Rome va tonner de nouveau et ce sera un grand coup, un coup de mort peut-être. Je crains de nouveau pour Maurice, tant cet homme l'a subjugué et le domine puissamment. (*A L. de B.*, 15 mai 1834.)

Elle comprenait, du reste, parfaitement l'étrange beauté de cet ouvrage.

(*) C'est un livre terriblement beau, qui semble écrit par un ange et par Satan. C'est qu'il y a vraiment là-dedans de l'inferral, et du céleste comme ceci : « Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ? » et d'autres passages, doux comme un air de ciel, tout à coup suivis d'autres, écrits avec de l'encre enragée, mais qu'on ne peut s'empêcher d'admirer tant c'est beau à la façon de la tempête qui menace de tout renverser. C'est un livre, comme le dit le baron d'Eckstein, qu'on admire, qu'on adopte et qu'on repousse. Il est déferé à Rome où on a nommé une commission pour le [juger]. Il est à craindre que ce jugement soit sévère pour l'auteur. Et qui sait ce qui s'ensuivra ? (*A L. de B.*, 7 juin 1834.)

Eugénie avait vu juste. Les *Paroles d'un Croyant* amentèrent l'opinion et provoquèrent sans tarder de la part de Rome une condamnation sévère (25 juin) à laquelle Lamennais ne voulut pas se soumettre. La révolte de celui qu'Eugénie appellera désormais « l'ange déchu » lui causa une douleur profonde.

(*) Mon Dieu, quel malheur qu'un tel génie se puisse égarer ! Je ne pense point à lui qu'avec un serrement de cœur inexprimable. Je n'aime ni d'en parler ni qu'on en parle. Je le plains tant ! Ne pensons pas à cela. (*A L. de B.*, 5 nov. 1834.)

La tournure que prirent les affaires mennaisiennes redoubla les alarmes de la sœur de Maurice. Et cela ne contribua pas faiblement à lui faire accepter la perspective d'une correspondance avec le Val de l'Arguenon. Elle espérait trouver dans la famille de La Morvonnais une aide précieuse pour soustraire son frère à l'emprise de Lamennais.

Or, à cette époque, La Morvonnais paraissait l'oublier ; elle s'en plaignit doucement à Maurice. Celui-ci, qui tenait à cette correspondance, insista auprès de ses amis bretons, comme il l'avait fait auprès de sa sœur.

Veuillez, mon cher Hippolyte, faire agréer mes respectueux hommages à Madame Morvonnais et glisser parmi un petit reproche de la part de ma sœur, qui là-bas prête l'oreille à la douce voix et n'entend rien venir. (*Maurice à La Morvonnais*, 27 nov. 1834.)

Cette fois encore, Maurice obtint gain de cause. Le 20 décembre

1834, M^{me} de La Morvonnais écrit à Eugénie. Sa lettre, « pleine de tendre et d'affectueux, trop peut-être pour une inconnue », était suivie de quelques mots de son mari.

Hélas ! les rapports épistolaires des deux jeunes femmes ne devaient pas durer longtemps. Quand la réponse d'Eugénie, agrémentée de vers à la petite Morvonnais qui lui avait envoyé un baiser, parvint au Val, sa destinataire n'était plus. La châtelaine était morte, le 22 janvier 1835, d'une fièvre cérébrale qui l'avait enlevée au milieu d'une causerie, dans un cercle de famille et d'amis.

Ce fut, pour la sœur de Maurice, l'occasion d'exercer le pieux ministère de la compassion chrétienne. Dieu la préparait ainsi, à son insu, à ce qui lui serait nécessaire pour la séparation cruelle qui devait tant l'affecter quelques années plus tard. Il allait faire jaillir de son âme, et faire passer sous sa plume, les sentiments chrétiens dont elle aurait besoin bientôt elle-même pour se donner du courage. Dès qu'elle eut appris la mort de Marie, elle envoya à M. de La Morvonnais ses plus sympathiques condoléances, l'assurant que le coup qui frappait le Val mettait le Cayla en deuil, lui conseillant de se reposer dans les espérances éternelles.

Sous l'émotion qui l'étreignit à la lecture de la lettre d'Eugénie, La Morvonnais répondit que de telles paroles lui étaient allées au cœur : « Parlez-moi toujours d'elle, disait-il. Vous avez un langage qui me la rappelle au vif. » Il ajoutait ensuite :

* Vous me demandez, mademoiselle, ce que je ferai de ma solitude, ce que deviendra la Thébaïde des grèves. Elle sera veuve sans doute, mais non pas de moi, non pas de ma fille : nous nous étions promis, Marie et moi, de ne jamais la quitter dans le cas d'une séparation funeste. Nous avons, pour ainsi dire, incorporé notre pensée dans tout ce qui vit en elle et, de cette façon, elle doit, morts ou vivants, faire partie de nous. Il n'y a pas une brise, pas un murmure de feuille ou de mer, où la pensée de Marie ne repose, d'où elle émane pour entrer en communion avec ce qui la connaît dans ce doux lieu. Donc, mademoiselle, mon dessein est de ne la quitter jamais, d'y élever des monuments à ma pleurée, de cultiver des fleurs sur sa tombe, d'apporter un peu de terre de cette tombe au bord de la mer qu'elle aimait tant, d'ériger là une croix entourée de bruyères, d'ajoncs et de sapins, et d'y venir souvent prier avec ma fille. Oh ! c'est là, mademoiselle, que je la voudrais voir *sur vos genoux*. Il y a quelque chose qui me sourit célestement dans cette image que vous m'avez présentée avec tant de sensibilité et de grâce. Aussi je veux à toute force la poser sur les genoux de mademoiselle Eugénie. Si vous ne pouvez venir dans notre Bretagne, je vous la porterai ; j'irai avec vous chanter et pleurer Marie au pieux foyer du Cayla, à la possession duquel vous m'appellez ; oh ! oui, j'irai m'endormir là dans les douces visions du passé et les saintes promesses de l'avenir. (*La Morvonnais à Eugénie*, 18 mars 1835.)

La Morvonnais n'entreprit jamais le voyage qu'il paraissait tant désirer et que l'on crut imminent au printemps de 1835.

Un certain nombre de lettres s'échangèrent entre le Cayla et le Val ;

lettres désolées de la part de La Morvonnais, lettres remplies de sentiments pieux de la part d'Eugénie. La sœur de Maurice ne cessait de soutenir de sa force chrétienne l'inconsolable affligé de Bretagne. Elle ne manquait pas de prier pour la *chère envolée*, à l'Angélus du soir, à l'heure où sa pensée se portait vers les morts de sa famille, toujours plus nombreux. Ce rôle de consolatrice lui plaisait. Elle en fit l'aveu à Maurice.

J'ai l'âme toute pénétrée d'une lettre de ton cher Hippolyte que j'ai reçue ce matin. Il me parle de Marie, d'un autre monde, de ses tristesses, de toi, de tant de choses qui donnent à ses lettres un charme que je craignais trop de sentir. Tout plaisir, quel qu'il soit, est à craindre. Voilà pourquoi j'hésitais pour cette correspondance. Mais tu l'as voulue, et, pour l'amour de toi, je l'accepte et je l'entretiendrai de mon mieux. (*Journal*, 27 août 1835.)

Ce bel élan ne tarda pas à être brisé. La Morvonnais n'était pas Louise de Bayne; il n'écrivait qu'à de longs intervalles. Il tarda même si longtemps qu'Eugénie, perdant un jour patience, demanda à son frère, en avril 1836, ce qu'était devenu son correspondant breton et s'il était encore de ce monde. De temps en temps, néanmoins, elle reprenait confiance; des nouvelles arrivaient. C'est ainsi qu'au mois de mai 1836, ayant reçu une lettre de La Morvonnais, toute pleine d'« expansions d'une âme triste et pieuse », elle composa, à sa demande, la poésie *A un affligé*.

* Oh ! que je voudrais bien dans la chère Bretagne
 Me trouver près de vous quand vous versez des pleurs,
 Être la sœur, l'amie et la douce compagne
 De votre âme dans ses malheurs !...

Quelques mois après, en novembre, l'ami de son frère rompit de nouveau son silence pour lui adresser, avec un volume, une bonne lettre qui, cette fois, fut la dernière. La Morvonnais laissa passer sans un mot la réponse, — un peu tardive, il est vrai, — d'Eugénie qui lui disait de se consoler plus que jamais en Dieu et de ne pas perdre le mérite de ses souffrances.

La sœur de Maurice ne comprit rien à cet abandon qu'elle attribua à un redoublement de souffrances.

(*) Il y a longtemps que M. de La Morvonnais ne nous a écrit. C'est un homme à s'enfoncer de plus en plus dans son deuil et dans son Val jusqu'à ce qu'il y meure d'isolement et de tristesse. Ces Bretons ne font rien comme les autres. (*A L. de B.*, 11 mai 1837.)

En réalité, La Morvonnais s'était détaché de Maurice qui, à Paris, séduit par les plaisirs, négligeait les pratiques religieuses, oubliait la Bretagne et s'éloignait de ses anciens amis. La pauvre fille fut englobée, bien malgré elle, dans le brisement de cette amitié.

Comme vous le dites, lui avait-elle écrit le 2 février 1837, Maurice est changé en bien et en mal; en se raidissant, son âme a perdu de sa ten-

dresse; ce n'est plus ce frère qui m'aimait comme un enfant, me contait naïvement toutes choses. Il se tait à présent. Pourquoi ? Dieu le sait. Cela me peine, mais je me tais aussi. Ne faut-il pas se résigner à tout ?

Le châtelain du Val gardait le silence, lui aussi, ne sachant plus que faire et que dire. La fin de la première partie de la correspondance d'Eugénie de Guérin et d'Hippolyte de La Morvonnais doit être rangée parmi les chagrins que Maurice causait alors à sa sœur.

CHAPITRE XIX

Les cinq premiers cahiers du journal.

Le 13 sept. 1834 au Cayla. — I. COUP D'OEIL D'ENSEMBLE SUR LE « JOURNAL » d'EUGÉNIE et SUR LES CINQ PREMIERS CAHIERS : Le recueil, sa division, son but. Eugénie passe insensiblement de la lettre au Journal intime. — II. ANALYSE DES CAHIERS. — Le I^{er} (13 sept.-oct. 1834). Méprise de Trebutien. — Le II^e (15 nov. 1834-13 avril 1835). Appréciations de Maurice et de Barbey d'Aurevilly. — Le III^e (14 avril-15 déc. 1835). Son importance psychologique. — Le IV^e (mars-mai 1836). — Les lettres secrètes et le voyage de Rayssac. — Le V^e cahier (1^{er} mai-juin 1837).

Le 13 septembre 1834 fut une journée tranquille au Cayla, d'une tranquillité d'autant plus appréciable que la vieille gentilhommière, pendant toute une semaine, avait été pleine de bruit, tel un pensionnat de jeunes gens. Les cousins de Bellerive et de Thézac y étaient venus pour chasser avec Erembert. Ils avaient tant et tant tué que le pays sentait la poudre comme un champ de bataille. Dans l'intervalle des parties de chasse, leur exubérance avait mis tout en désarroi à l'intérieur. Après le départ des jeunes chasseurs, le château et ses environs étaient retombés dans leur solitude habituelle.

Le calme dont se sentit enveloppée, à cette occasion, Eugénie de Guérin, amante du silence, l'engagea à écrire à Maurice. Il y avait plus d'un mois qu'elle ne l'avait fait. Pourquoi ne lui enverrait-elle pas une longue lettre, analogue à celles qu'elle faisait partir de loin en loin pour Rayssac, une lettre dont la rédaction durerait plusieurs semaines, qu'elle écrirait, au fil des jours, sans se presser, sans tenir compte des interruptions, sans prêter attention à la grosseur du paquet. Raymond de Rivières, ancien condisciple de Maurice à Stanislas, se trouvait précisément en vacances; elle l'avait vu et savait qu'il viendrait au Cayla avant de repartir pour prendre les paquets destinés à Paris. Bien sûr, il se chargerait volontiers de cette lettre d'un nouveau genre, en 30 pages, et dont la rédaction demanderait un mois. L'idée était de nature à sourire à Eugénie qui se mit incontinent au travail.

Raymond part dans un mois et doit venir prendre nos paquets pour toi, mon cher Maurice. Je ne lui en donnerai guère d'autres que ce petit cahier, où je veux t'écrire tous les jours jusqu'au départ de ton ami. Ce ne sera qu'une lettre en 30 pages, plus ou moins, suivant les événements et le cours des idées, car il vient parfois bien des choses dans l'âme et dans la maison, et d'autres fois rien du tout ! (*Journal*, 13 sept. 1834.)

C'est dans ces circonstances et par ces mots que débute, modeste et sans prétention, l'œuvre qui devait tant contribuer à la gloire

d'Eugénie et de Maurice de Guérin, cette œuvre que Lamartine devait appeler « le plus beau livre moderne », le cher et immortel *Journal*, un des plus purs joyaux de la littérature féminine. Les grandes choses ont en général de petits commencements.

I. — Vue d'ensemble sur le « Journal ».

Comme on le sait, Trebutien et Barbey d'Aurevilly ont été les premiers à saisir l'importance littéraire du *Journal* d'Eugénie. Pour mettre en goût le public, ils en ont publié quelques cahiers, en 1855, dans un petit volume intitulé *Reliquiæ*, tiré à 50 exemplaires seulement, que Barbey comparait, à cause de sa rareté, au diamant bleu de Monsieur Hope. Quelques années plus tard, en 1862, dans des circonstances que nous nous proposons d'examiner, Trebutien se décida à en donner une édition plus complète, aujourd'hui encore dans le commerce. Cette publication, qui a connu un succès constant et qui est arrivée de nos jours à la 59^e édition, renferme 12 cahiers et 9 fragments. Elle est loin cependant d'être définitive. Trebutien ne s'est pas fait illusion là-dessus. Dans l'*Avertissement au lecteur* de son livre, il déclare que trois cahiers ont échappé à ses recherches, et il ajoute loyalement qu'il n'a pu livrer à l'impression dans leur intégrité ceux qui lui avaient été communiqués.

Nous en avons réservé, pour nous conformer au juste désir de la famille, un petit nombre de passages d'ailleurs très courts et d'un médiocre intérêt littéraire, où des personnes qui vivent encore étaient désignées trop directement, et qu'il sera facile de rétablir dans les éditions postérieures, dès qu'on le pourra sans blesser les convenances. (*Eugénie de Guérin, Journal et fragments. Avertissement, p. X.*)

Le recueil actuel des cahiers du *Journal* d'Eugénie est heureusement plus considérable. Tel qu'il est aujourd'hui constitué entre nos mains, il comprend 16 cahiers, rédigés depuis le 13 septembre 1834 jusqu'au 3 octobre 1841, auxquels s'ajoutent une dizaine de fragments.

Considérée dans son ensemble, cette œuvre offre une admirable unité. Inspirée toute entière par la pensée de Maurice absent ou mort, elle forme le plus beau monument que l'amour d'une sœur a élevé à son frère. Les derniers cahiers eux-mêmes ne font pas exception. Ils ont été adressés, il est vrai, à Barbey d'Aurevilly, mais, — il importe de le savoir dès maintenant, — Barbey n'a été, pour Eugénie, que le continuateur de ce frère bien-aimé à qui elle pensait toujours et dont elle parlait souvent.

Les 16 cahiers du *Journal* se divisent naturellement en deux groupes : ceux dont la composition a précédé la mort de Maurice (Cahiers I-X), et ceux qui l'ont suivie (Cahiers XI-XVI).

A leur tour, les premiers, qui sont de beaucoup les plus nombreux, peuvent être subdivisés en deux séries égales :

A. — Cahiers I-V (13 septembre 1834-juin 1837);

B. — Cahiers VI-X (26 janvier 1838-25 mai 1839).

Ces deux séries sont séparées par un événement important de la vie de Maurice : le séjour qu'il fit au Cayla à l'occasion de la première atteinte grave de la maladie qui devait l'emporter. On peut leur donner un titre différent, intituler par exemple les cinq premiers : *La lutte pour l'âme d'un frère*, et les cinq autres : *Les fiançailles et la mort de Maurice*.

Le titre général donné aux cinq premiers cahiers, que nous allons examiner dans ce chapitre, est fourni par le but principal que s'est proposé Eugénie de Guérin. Nous disons *le but principal*, parce qu'en fait une double intention a dirigé alors sa plume. Eugénie a voulu, d'une part, épancher son âme, se parler à elle-même, traduire les sentiments divers qu'elle ressentait à la moindre impression des choses, donner corps aux mille pensées religieuses que Dieu lui inspirait; elle a voulu de l'autre, parler à son frère, pénétrer plus avant dans sa vie, chercher à lui faire du bien. Le *Journal* a été pour elle à la fois le miroir de son âme et un instrument d'apostolat. Dans les cinq cahiers, ces deux pensées sont manifestes; elles ont été incontestablement en se compénétrant sans cesse. On peut cependant affirmer sans crainte que la pensée d'apostolat a dominé le plus souvent son âme. C'est, en effet, le désir d'exercer une influence religieuse sur Maurice qui lui a fait surtout entreprendre le *Journal*, et qui l'a aidée à le continuer aux époques où elle était tentée d'en abandonner la rédaction.

II. — Analyse des cahiers.

Lorsqu'elle le commença, sur la fin de l'été 1834, l'intimité de son frère avec elle était loin d'être aussi complète que par le passé. Maurice, peut-être sans le savoir, en tout cas sans le vouloir, tendait à se soustraire à son influence.

Depuis qu'il avait quitté le Val et qu'il était retourné à Paris, ses lettres au Cayla ne laissaient guère entrevoir que les événements extérieurs de son existence. On savait les projets qu'il avait vainement formés; rêves d'avenir qui le séduisaient, enchantaient aussi sa famille, puis s'évanouissaient brusquement. Il avait dit, par exemple, que les répétitions lui avaient manqué, que ses articles de *la France Catholique* avaient été très maigrement rétribués; il avait parlé de sa tentative infructueuse pour entrer au Ministère de l'Instruction publique. Mais tout ce qui constituait la vie de son âme, il le renfermait au fond de son cœur.

Chose étonnante ! Maurice ne témoignait pas alors plus de con-

fiance à sa sœur qu'à sa famille. Les trois lettres qu'elle reçut de lui (9 avril, 13 août, 10 septembre) ne lui procurèrent qu'une médiocre satisfaction. Son frère lui causa même de la peine en une circonstance. Eugénie, qui, d'après ses conseils d'ailleurs, s'était remise à la poésie, lui demanda ce qu'il pensait d'un recueil poétique qu'elle avait idée de composer pour les enfants et que, pour ce motif, elle devait intituler *les Enfantines*. Elle le pria en même temps de faire paraître dans une revue sa poésie *A Louise de Bayne* :

* J'aime le nom de nos ruisseaux,
Des fruits, des fleurs, de tout brin d'herbe...

Quoi de plus facile, pensait-elle, puisque Maurice avait ses entrées libres dans plusieurs bureaux de rédaction ! Malheureusement, tout n'alla pas au gré de ses désirs. Maurice jugea que le projet des *Enfantines* avait besoin d'être mûri et que la poésie à Louise de Bayne devait être sérieusement remaniée. Il écrivit d'une manière générale : « Ta poésie chante trop, elle ne cause pas assez. » Et il ajouta, à propos des corrections à faire :

Il ne faudrait pas mettre dans ta pièce trop de dévotion ni d'ascétisme. Que ce soit une pièce purement humaine. (*Maurice à Eugénie*, 13 août 1834.)

Le dernier trait était dur, sans ménagement; il attaquait la nature de l'inspiration de sa sœur. Eugénie s'en offusqua et écrivit en marge :

O mon ami, que remarque-t-on dans la vie de l'homme vraiment chrétien et parfaitement soumis à l'Evangile ? Une sainte liberté qui influe dans toute sa conduite, une aisance d'action et de conversation qui charme ceux qui en sont les témoins, une détermination fixe et généreuse à exécuter le bien et un talent d'insinuation pour le persuader aux autres. Mon cher Maurice, j'ai vu cela.

De toute nécessité, il fallait essayer de rétablir la douce union d'autrefois. D'autant que Maurice avait à cette époque, plus que jamais, un besoin urgent de son aide fraternelle.

La situation de son frère était la suivante. Après six semaines de repos passées au Parc, dans le Perche, chez un de ses amis, Onésime Le Vacher, il était revenu à Paris pour donner à Stanislas des répétitions de vacances. Que ferait-il une fois les vacances terminées ? Il ne le savait point. On venait de lui apprendre qu'il ne fallait plus compter sur le poste longtemps convoité de professeur à Juilly : ces messieurs, lui avait-on dit, préféraient garder l'ancien professeur; en réalité, ils ne voulaient pas se charger d'un ancien disciple de Lamennais. Maurice restait donc toujours dans l'incertitude du lendemain.

Mais ce qui était autrement grave, c'était le désarroi de son âme. Dans son cœur bouillonnait une irritation sourde, et dans son esprit le scepticisme gagnait.

O vérité, devait-il écrire le 19 septembre dans le *Cahier Vert*, n'ê m'apparais-tu pas quelquefois comme un fantôme lumineux derrière un nuage ? Mais le premier vent te dissipe. Ne serais-tu qu'une illusion des yeux de l'âme ?

Ballotté dans tous les sens, du doute à la foi, de la résignation stoïque au courage viril, de l'abattement à la confiance, il se considérait comme une « âme perdue dans l'écume et le bruit », doutant d'elle-même et se trouvant en butte à tout. Maurice vivait alors une des périodes les plus mélancoliques et les plus tourmentées de sa vie.

Sans connaître exactement cette situation morale, Eugénie la soupçonnait, la devinait. Elle voulut y porter remède.

Voilà pourquoi elle commença le premier cahier de son *Journal*. Elle espérait, dans la suite de ses pages, pouvoir dire plus à l'aise et d'une manière plus finement nuancée ce qu'elle n'aurait pas le temps ou même ce qu'elle n'oserait pas écrire dans une lettre. Il y a des formules qu'il est nécessaire de coucher tout de suite sur le papier si on ne veut pas les perdre. Il y a des conseils qui, pour être bien reçus de celui à qui on les adresse, pour produire l'effet désiré, ont besoin d'un certain recul.

Il est facile maintenant de comprendre pourquoi Eugénie de Guérin adopta la forme du *Journal*. Elle crut y trouver le moyen efficace de rester en contact perpétuel avec son frère malgré la longue durée de leur séparation et les lacunes de leur correspondance.

Maurice ne fut peut-être pas complètement étranger à cette détermination. A cette époque, en effet, il rédigeait le *Cahier Vert*. Eugénie le savait; elle avait vu son frère le commencer au Cayla dans une radieuse journée d'été. Cet exemple l'encouragea, sans doute, dans son dessein et fut pour elle comme un antécédent littéraire.

En dehors de Maurice, Eugénie s'inspira-t-elle de quelque autre écrivain quand elle commença son premier cahier ? Connut-elle quelque auteur de journal intime ? Fut-elle sous les yeux certains modèles ? La chose est peu probable. Elle n'en parle jamais et le contenu de sa bibliothèque ne révèle rien à ce sujet. En tout cas, la façon dont elle comprend le *Journal* est bien à elle : elle le conçoit comme une lettre intime qui se prolonge plusieurs semaines ou plusieurs mois et dans laquelle on ne perd jamais de vue celui à qui on s'adresse. On peut dire jusqu'à un certain point qu'elle a été créatrice d'un genre littéraire.

On peut ajouter que cette création s'est faite comme d'elle-même. Les premières années de sa correspondance avec Louise de Bayne en ont été la phase préparatoire. En 1834, quelques-unes de ses lettres à son amie sont déjà des cahiers en miniature. Qu'on remarque, par exemple, celles du 9 mai et du 7 juillet qui se poursuivent nettement pendant plusieurs jours. La manière est déjà trouvée; il ne manque plus qu'à l'appliquer plus en grand à une période plus

étendue. Eugénie le fit le 13 septembre 1834 quand elle écrivit les premiers mots de son premier cahier. Ce jour-là elle passa de la simple lettre à la forme plus souple et plus intime du *Journal*.

La transition fut à peine sensible; Trebutien ne s'en aperçut pas. Il a rangé dans le volume des *Lettres d'Eugénie* (p. 56-59) ce qui, en réalité, est le commencement de son *Journal*. Et cependant le contenu du premier paragraphe, aussi bien que certaines particularités de l'original, auraient dû le mettre sur la voie. Le manuscrit ne porte aucune adresse; son format est légèrement plus grand que celui des lettres; ses pages sont unies comme celles d'un cahier; la division par jours est nettement marquée. Point de doute par conséquent : si ce n'est pas le manuscrit complet, c'en est du moins le début et comme le premier essai.

On ne saurait trop regretter que ce cahier ne soit pas parvenu jusqu'à nous dans son intégrité. Il reste, en effet, seulement l'autographe des toutes premières pages, plus, de la main de M^{me} de Maître, une courte copie de quelques lignes datées du 6 octobre. C'est trop peu. Cependant, ce que l'on connaît suffit à faire conclure qu'Eugénie, en commençant son *Journal*, s'est vraiment laissée guider par les deux pensées dont nous avons parlé. On ne peut expliquer autrement la communication qu'elle fit à son frère des affaissements de son âme et de la force qu'elle trouvait dans la communion.

Quand Maurice reçut, des mains de Raymond de Rivières, le précieux manuscrit, il en éprouva une joyeuse surprise. Et cette surprise lui fut si agréable qu'il s'empessa d'en réclamer la suite.

Eugénie ne pouvait pas refuser une telle demande. C'est pourquoi, huit jours après, le 15 novembre 1834, elle se mettait de nouveau à l'œuvre. Le papier lui manquant, elle prit un cahier destiné à la poésie, dont elle effaça seulement le titre.

Puisque tu le veux, mon cher Maurice, je vais donc continuer ce petit journal que tu aimes tant.

Dès les premières pages, elle fait preuve d'une maîtrise incontestable dans l'art, bien délicat pourtant, de rédiger un journal intime. Comme l'a dit avec raison M. Prat dans son opuscule sur Eugénie : « Tout lui est matière à réflexion, et elle sait dans une humble anecdote, dans un détail rustique, renfermer l'âme humaine » (p. 111.) Un rien suffit à mettre sa pensée et sa plume en mouvement. Avec une simplicité, une aisance, un talent admirables, elle raconte son existence quotidienne et les menus incidents de la vie familiale; elle parle de ses lectures et de ses impressions religieuses. Son âme calme et sereine se manifeste à chaque page. C'est frais, clair et limpide, comme une radieuse aurore, comme une matinée de printemps au Cayla. C'est reposant comme un beau paysage. Tous ceux qui ont

parlé du *Journal* d'Eugénie, — et ils sont nombreux, — l'ont fait remarquer. Ils ont admiré à l'envi le talent de la rédactrice et se sont plu à citer des extraits de ce second cahier qui sert de magnifique portique à l'œuvre entière.

Dans ce cahier, il est question avant tout d'Andillac, du Cayla, de l'existence humble d'Eugénie; la figure de Maurice n'apparaît qu'au second plan. Cependant la rédactrice n'oublie pas son but essentiel, qui est de pénétrer dans le cœur de son frère, de l'arracher à ses molles tristesses, de l'assurer dans la foi, de l'engager à des résolutions viriles.

Cela explique pourquoi elle se décourage chaque fois que Maurice ne lui témoigne pas une ouverture de cœur suffisante. Ayant constaté ce manque de confiance vers la fin de l'année, elle commença par se plaindre dans une lettre.

Voici du neuf, un reproche; ne tremble pas, c'est une plainte. Je voulais te dire que ta lettre à Mimi lui eût fait bien plus de plaisir si le format en était plus grand et s'il n'y fallait ajouter mille choses qui manquent toujours à tes lettres. Est-ce ta faute ou celle de ton cœur d'homme ? Le nôtre, ce me semble, s'entend mieux en amitiés, et n'attend pas qu'on lui demande des tendresses et tout ce qu'on aime à voir dans une correspondance amicale. Ces pauvres frères, nous les gâtons, nous les aimons trop, nous les aimons tant que le faire ainsi leur semble impossible. Mais je veux me corriger et, au lieu de mes longues épîtres que je t'envoie, tu n'auras que des abrégés. C'est une résolution prise jusqu'à ce que tu m'écrives à ma fantaisie. Adieu donc le petit journal. Que me sert ? Tu ne m'en écris pas plus long. Rien pour rien. (*A Maurice, 1^{er} déc. 1834.*)

Par bonheur, ces plaintes eurent pour résultat d'amener Maurice à se raviser. Par l'entremise de son père, il demanda pardon à sa sœur, la priant de ne pas mesurer son affection à la dimension des lettres.

Prenez la main que je vous donne et mettez-la dans celle d'Eugénie qui, je l'espère, voudra bien la serrer en oubli de la faute qui m'attire sa colère. (*Maurice à son père, 2 janv. 1835. Lettre publiée par M. A. Lefranc, loc. cit. 249.*)

Le pardon fut d'autant plus généreusement accordé que Maurice envoya dans la suite de longues et affectueuses lettres, comme elle les aimait, et donna l'assurance que sa piété n'était point morte, mais allait seulement par bonds irréguliers avec des alternatives de progrès et de reculs.

La mort de Marie de La Morvonnais, survenue sur ces entrefaites, contribua d'ailleurs à diriger son esprit vers les pensées religieuses.

Je me tourne maintenant, avec plus de confiance et avec une sorte d'attrait, vers ce monde où s'en vont une à une toutes nos affections. La mort de nos amis nous enseigne à ne pas tant redouter un passage frayé par eux et que quelques-uns rendent attrayant. (*Maurice à Eugénie, 1^{er} fév. 1835.*)

L'incontestable bonne volonté de Maurice n'empêcha pas Eugénie d'interrompre souvent son *Journal*. Après le 12 décembre, elle ne le rédigea qu'à de longs intervalles. Elle se sentait prise de scrupules. A quoi bon tant d'écritures ? N'était-ce un temps perdu ?

Le 1^{er} mars 1835 seulement, les scrupules disparurent. Ce jour-là, en rouvrant son cahier délaissé depuis deux mois, et en parcourant quelques-unes de ses pages, elle pensa que, dans vingt ans, si elle vivait, elle trouverait plaisir et profit à le relire; Dieu était peut-être moins rigoureux que sa conscience et lui pardonnerait son innocent passe-temps. Elle reprit donc son *Journal* d'une manière régulière, en y mettant, comme par le passé, peu de faits sans doute, mais beaucoup d'idées et beaucoup plus encore de sentiments.

Pourquoi parler de mort un jour de naissance ? C'est qu'elles sont sœurs et naissent ensemble comme deux jumeles. (*Journal*, 11 mars 1835.)

Il est un âge où le cœur se déprend de tout ce qui ne le fait pas vivre. Le monde l'enchanter, l'enivre, mais ce n'est pas la vie. On ne la trouve qu'en Dieu et en soi. Etre seul avec Dieu seul, ô bonheur suprême ! (*Journal*, 14 mars 1835.)

C'est saint Joseph aujourd'hui, la fête de papa. Ce ne peut être qu'un beau jour. J'ai entendu la messe pour le fêter. Voilà mon bouquet : les prières sont des fleurs divines. (*Journal*, 19 mars 1835.)

Le 13 avril 1835, le II^e cahier était terminé. Estimant son manuscrit trop lourd pour être confié à la poste, Eugénie attendit une occasion favorable avant de l'envoyer à Paris. Ce ne fut qu'aux vacances suivantes qu'elle la trouva. Adrien de Bellerive se chargea de le faire parvenir à destination.

(*) Nous lui avons donné une charge de papier pour Maurice; c'est peu de chose que cet envoi, mais c'est beaucoup quand le cœur s'y trouve. (*A L. de B., fin oct. 1835.*)

Impossible de dire avec quel plaisir l'heureux destinataire reçut, dans sa vie fiévreuse et agitée de Paris, de telles confidences et quelle impression de calme il en ressentit. Il lui arriva de s'en trouver jaloux. Il les voulut pour lui, rien que pour lui, et n'admit pas qu'on les communiquât à d'autres.

* Merci, mille fois merci, du cahier des mémoires; c'est une marque d'amitié qui m'est bien précieuse. Est-ce toi ou papa qui veut que je le communique aux Raynaud ? Je ne l'ai pas fait. Cela est trop intime et ne doit pas se déplier aux yeux étrangers. Il doit y avoir des bornes à la confiance et la gratitude n'oblige pas à des ouvertures si intérieures. Papa n'a pas de mesure et se livre trop. (*Maurice à Eugénie, 16 déc. 1835.*)

Un tel exclusivisme ne fut pas de durée. Quelques mois après, Maurice crut pouvoir lire les bonnes pages de sa sœur à Barbey d'Aureville, et sa communication provoqua la première remarquable appréciation de l'œuvre d'Eugénie de Guérin. Elle est écrite avec talent et sympathie; elle dénote de la part de son auteur un singu-

lier don d'intuition. Barbey fut le premier sonneur de trompe de la renommée d'Eugénie.

Guérin est venu. — J'ai fait ma toilette pour sortir. Essayé les vêtements d'hier et les ai renvoyés.

Pendant que je m'habillais, Guérin m'a lu le *Journal* de sa sœur, cette Pythonisse de la solitude à laquelle je trouve trop de Dieu dans le sein. Si cette fille-là avait souffert de passions *réelles*, si elle s'était ouvert l'intelligence par le monde comme elle l'a fait par les choses, que ne serait-elle pas ? tandis qu'elle n'est qu'une admirable dévote, un fleuve dévoré par la terre à l'endroit même d'où il jaillit. C'est un parti si mélancoliquement pris que cette existence ! Cela fait mal parce qu'on sent que l'âme était là et que cette jeunesse qui décline et se resserre et se confine aux soins obscurs et vulgaires qu'un divin langage relève en vain, « *n'a pas lancé une seule fois ses coursiers* », faute d'espace devant soi. — O pieds du crucifix, si l'on savait ce qu'elle répand de sentiments, de larmes, de cœur, de vie sur vos blessures, que de profanes et coupables poitrines, vides ou déchirées par l'abandon, seraient jalouses, — jalouses de vous ! (*Barbey d'Aurevilly, Premier Memorandum, 22 sept. 1836.*)

Il existe, sur le *Journal d'Eugénie*, un autre jugement de Barbey, inédit celui-ci et appartenant probablement à un *Memorandum* antérieur. Nous le reproduisons presque entièrement. Cela en vaut la peine.

* Où en étais-je ? Ah ! Guérin m'a lu un *Journal* de sa sœur, une jeune fille étonnante qui pense beaucoup, lit fort peu, est grave et écrit comme Sainte-Beuve, avec ce parfum de dix-septième siècle que l'on trouve dans cet écrivain, mais beaucoup plus vague, beaucoup moins cherché, beaucoup plus tombé des boucles défaits de cette blonde rieuse qu'on appelait Madame de Sévigné. Voilà pour le ton, l'allure, la pose des phrases, l'agencement, l'ensemble, mais pour le souffle, la respiration, l'âme, ah ! c'est tout Port-Royal dans son austérité mélancolique, mais réchauffé, adouci, humanisé dans le tendre cœur de la femme. A-t-elle aimé cette jeune fille ? De quel homme cette âme d'élite s'est-elle éprise ? A-t-elle rougi de son choix après s'être égarée en choisissant et a-t-elle vite retourné vers Dieu ce qu'elle avait incliné vers la créature ? Qui le sait ? Mais, si cela est, la volonté fortifiée par la foi a retiré sans trop de brisures le cœur des Ensanglantements de la lutte. Du moins, rien ne trahit ces souffrances finies, arrêtées, — je dirais, presque, concrètes. Quand elle soupire, ce n'est pas un soupir de chair, c'est plus pur. Quand elle est triste, sa tristesse est vague comme celle des âmes chrétiennes. On n'y sent pas les âcretés de l'insomnie passée à pleurer. Si, au lieu de vivre dans la solitude de la Campagne, elle avait vécu dans le monde, certainement elle aurait en manières une foule de choses qu'elle n'a pas ; et son esprit se serait ouvert à mille points de vue qui lui manquent, mais ses facultés auraient-elles jamais atteint le degré où elle sont parvenues. Et quand je songe qu'une vicomtesse de T[ocqueville] qui effeuille sa vie avec des bouquets de camélia qu'elle achète chez Batton et qu'elle va ternir aux Italiens....., quand je songe qu'une pareille babiole embarrasserait avec un regard ou avec un mot cette noble et sérieuse fille qui aime Dieu et la poésie, connaît la douleur et pratique simplement la vertu, je me demande à quoi sert la supériorité dans le monde si ce n'est à invoquer de plus haut la Justice dans les

âmes grandes afin qu'elle ne s'y endorme pas ! et que Dieu lui-même soit absous ! (*Memorandum de Barbey d'Aurevilly, d'après une copie de Trebutien communiquée par M. Louis Yver.*)

Au moment où Barbey écrivait cette belle page, qui est cependant gâtée par la fatuité des dernières lignes, Eugénie avait rédigé plusieurs autres parties de son *Journal*.

Le III^e cahier fut commencé le 14 avril 1835, le lendemain du jour où le précédent avait pris fin. Point d'intervalle entre eux par conséquent. Mais pourtant que de différences ! A part les toutes premières pages, on dirait à peine qu'ils sont la suite immédiate l'un de l'autre. Dans le second cahier, le cœur d'Eugénie est au calme ; dans le troisième, au contraire, on le sent agité et troublé.

Le troisième cahier renferme, en effet, une des phases émouvantes de la lutte d'Eugénie pour l'âme de son frère ; il contient aussi quelques épisodes du combat spirituel qu'elle poursuit contre elle-même. Le ciel de son âme se voile la plupart du temps, quoique parfois il laisse entrevoir de belles éclaircies d'une sérénité parfaite.

Ce qui frappe d'abord, c'est que la rédactrice s'adresse à son frère bien plus souvent que dans le cahier précédent. La pensée de Maurice devient de plus en plus inséparable du *Journal*.

Eugénie est, d'ailleurs, inquiète au sujet de son frère. Qui sait s'il gagnera les Pâques comme l'année précédente ?

J'ai pensé à toi à la messe [*du Jeudi Saint*], au milieu de ces extases, et t'aurais bien désiré à mon côté à la table sainte, comme il y a trois ans. (*Journal*, 16 avril 1835.)

Ses craintes se trahissent par la déception qu'elle manifeste quand elle ne reçoit pas de lettre de Paris.

Encore un jour de courrier aujourd'hui et je n'ai pas de lettre. A quoi penses-tu, mon ami ? (*Journal*, 24 avril 1835.)

A certains moments, elle regrette de ne pas avoir son frère près d'elle pour lui donner ce dont il a besoin.

Je trayais une brebis tout à l'heure. Oh ! le bon lait ! et que j'aurais voulu te le faire goûter, ce bon lait du Cayla ! Mon ami, que de douceurs tu perds à n'être pas ici ! (24 avril.)

C'est pour suppléer à cette absence qu'elle consigne ce qui se fait dans son âme ou dans la maison.

Pour moi, ce n'est rien ce qui passe, et je ne l'écrirais pas, mais je me dis : « Maurice sera bien aise de voir ce que nous faisons pendant qu'il était loin et de rentrer ainsi dans la vie de famille. (*Journal*, 28 avril 1835.)

Il est vrai qu'écrire est une nécessité de sa nature. Mais n'est-ce pas pour Maurice qu'elle le fait principalement ?

C'est mon signe de vie que d'écrire, comme à la fontaine de couler.

Je ne le dirais pas à d'autres, cela paraîtrait folie. Qui sait ce que c'est que cet épanchement de mon âme au dehors, ce besoin de se répandre devant Dieu et devant quelqu'un ? Je dis quelqu'un parce qu'il me semble que tu es là, que ce papier c'est toi. (*Journal*, 24 avril 1835.)

Si elle ne recherchait que sa propre satisfaction, elle renoncerait souvent à ce plaisir.

A quoi bon marquer mon temps ? C'est écrire sur la poussière.

La pensée de son frère l'excite et l'aiguillonne. Chaque fois qu'elle prend la plume à son intention, elle se sent inspirée d'en haut.

De ma table je vois le ciel, et de temps en temps je le consulte en écrivant, et il me semble qu'un ange me dicte. D'où nous peut venir que d'en haut toutes choses tendres, élevées, douces, vraies, pures, dont mon cœur s'emplit quand je te parle. Oh ! Dieu me les donne, et je te les envoie. Puisse ma lettre te faire du bien ! (*Journal*, 24 mai 1835.)

Elle voudrait tant faire du bien à son cher Maurice ! Quelque chose lui dit qu'il est rongé d'ennui, accablé de faiblesse, miné par la mélancolie. Elle l'augure, du moins, d'après ses lettres et celles de M^{me} Auguste Raynaud, car elle ne sait au juste rien de précis.

Oh ! que je voudrais de tes lettres ! Ecris-moi, parle, explique-toi, fais-toi voir ; que je sache ce que tu souffres et ce qui te fait souffrir. (*Journal*, 24 mai 1835.)

Elle craint toujours que Maurice ne subisse l'ascendant de Lamennais.

Quel malheur que tu sois sous l'influence de ce génie dévoyé ! Pauvre Maurice ! Ne pensons pas à ces choses. (*Journal*, 26 mai 1835.)

Avec un à-propos étonnant, elle le met en garde contre l'humeur noire, « qui rend triste quand il en passe sur le cœur ». Elle lui conseille aussi de prier.

Mon ami, je voudrais bien te voir prier comme un bon enfant de Dieu. Que t'en coûterait-il ? Ton âme est naturellement aimante, et la prière qu'est-ce autre chose que l'amour, un amour qui se répand de l'âme au dehors, comme l'eau sort de la fontaine. (*Journal*, 26 mai 1835.)

Voici pourtant que deux lettres de Maurice arrivent au Cayla. Dans celle du 12 juin, qui est adressée à Eugénie, Maurice essaie d'expliquer pourquoi il n'y a pas eu entre eux un échange suivi de correspondance intime ; il n'a pas osé mettre à nu son cœur dans des lettres qui étaient lues en famille. La politique n'est entrée pour rien dans le silence qu'il a gardé presque sur toutes choses, pas plus que l'influence de Lamennais qui n'a pas été si grande qu'on se l'est imaginé. Quant aux passions, il n'en a pas ressenti le moindre symptôme. Ses troubles et ses souffrances ont été dans la tête.

Cette lettre et les révélations qu'elle contenait ne parurent pas suffisantes à Eugénie. Elle déclara la confidence incomplète.

Je t'ai vu, mais je ne te connais pas. Tu ne m'ouvres que ta tête ; c'est

le cœur, c'est l'âme, c'est l'intime, ce qui fait ta vie que [je] croyais voir. Tu ne me montres que ta façon de penser, tu me fais monter, et moi je voulais descendre, te connaître à fond dans tes goûts, tes humeurs, tes principes, en un mot faire un tour dans tous les coins et recoins de toi-même. Je ne suis donc pas aise de ce que tu me dis. Cependant j'y trouve de quoi bénir Dieu, car je m'attendais à pire. (*Journal*, 18 juin.)

Sans trêve, elle continue donc ses exhortations. Sa voix se fait même plus pressante. L'âme de son frère lui paraît en danger, d'autant qu'à ce moment Maurice se brouille avec Raynaud et s'en va habiter seul. Il a beau affirmer qu'il est parvenu à un âge où il peut vivre sans lisières, Eugénie regrette qu'il s'écarte de celui qui avait toujours fraternellement veillé sur lui et qui pouvait le retenir dans la bonne voie. Elle lui demande de recourir à Dieu :

O mon ami, si tu savais comme l'âme dans l'affliction se console doucement en Dieu, que de force elle tire de la puissance divine ! (*Journal*, 4 août 1835.)

Elle lui signale le danger des mauvaises lectures et le met sous la protection de son saint patron.

Que saint Maurice te protège et te rende fort dans les combats de la vie ! (*Journal*, 22 sept. 1835.)

A cause de l'intention d'apostolat qui avait guidé sa plume, à cause également de la franchise avec laquelle elle n'avait cessé de parler à son frère et de la nature des conseils qu'elle lui avait donnés, Eugénie tint à affirmer que le *Journal* était seulement destiné à Maurice. Elle le fit en une phrase lapidaire souvent citée :

CECI N'EST PAS POUR LE PUBLIC, C'EST DE L'INTIME, C'EST POUR UN. (*Journal*, 24 août 1835.)

Par délicatesse pour son frère, elle marquait ainsi son désir formel de ne pas laisser tomber ce cahier sous des regards indiscrets. Elle y tenait d'autant plus qu'elle dévoilait à son frère l'état de sa propre âme. Les dernières pages ont presque la valeur d'une confession.

Chose étonnante et admirable à la fois ! Pendant qu'elle essaie de faire du bien à son frère, elle traverse elle-même une dure épreuve. Son âme religieuse est loin d'être tranquille. Tandis qu'à certains jours il lui vient « des émotions, des douceurs, des ravissements qui n'ont pas d'expression dans le langage humain et qui rendent une âme bienheureuse », à certains autres, — et ces jours sont nombreux, — elle se sent triste, lasse, découragée, sans fixité pour rien. Son abattement est si grand qu'au mois de septembre elle abandonne la rédaction régulière de son *Journal* pour ne la reprendre que de loin en loin. Si elle écrivait, il y aurait risque d'étonner son frère. Mieux vaut se taire et ne rien dire.

* O Maurice, l'esprit mauvais serait sur ces pages blanches si je les

avais remplies, mais j'ai mieux aimé de rien écrire. (*Journal*, 19 nov. 1835.)

A quoi tient cet abattement ? D'où vient cette tristesse ? En quoi réside cet esprit mauvais ? Il est assez difficile de le déterminer. Les allusions sont peu nettes; le manuscrit contient des mots raturés illisibles. Il semble néanmoins que son trouble se rapporte à la question de sa vocation religieuse et peut-être aussi à des scrupules. Eugénie va de la présomption à l'abattement; elle croit manquer de générosité. Elle blâme son attachement aux choses d'ici-bas et elle y renonce; puis subitement, après un acte de renoncement, elle se reproche d'y avoir renoncé. Le passage suivant est caractéristique.

* Mes livres, mes poésies, mes oiseaux que j'aimais, je les oublie. Tout cela m'occupait le cœur et la tête, et maintenant !... Non, je ne fais pas bien et je ne suis pas heureuse depuis ce renoncement aux affections de ma vie. Ne-sont-elles pas assez innocentes pour pouvoir me les permettre toutes ? (*Journal*, 19 nov. 1835.)

Ainsi, ce qui cause la tristesse d'Eugénie pendant les derniers mois de la rédaction du III^e cahier, c'est la crainte de ne pas répondre assez parfaitement à la volonté divine. Elle se juge incapable d'atteindre l'idéal qu'elle entrevoit; sa marche dans les voies de la piété est à son gré trop lente et trop mal assurée. Les dernières pages de ce cahier renferment des révélations au sujet d'une de ces épreuves à laquelle Dieu soumet parfois les grandes âmes.

Et ceci rend Eugénie d'autant plus admirable. Quelle force n'a-t-il pas fallu à cette jeune fille pour venir à l'aide de son frère ! Son geste n'en paraît que plus émouvant, plus méritoire et plus beau.

Mais ces intimités, ces révélations, l'amènèrent à se demander si elle devait envoyer ce cahier à Maurice. N'y avait-il pas là des choses qu'on se dit seulement aux pieds du crucifix et que l'on n'a le droit de confier qu'à la discrétion du seul directeur de sa conscience ? Il le lui sembla tout d'abord.

Mon ami, me liras-tu jamais ? Sera-ce bon pour toi de me voir ainsi jusqu'au fond de l'âme ? (*Journal*, sans date.)

Voilà pourquoi, hésitante et timorée, elle retint pour elle seule ce cahier pendant de longs mois. Ses hésitations ne cessèrent qu'au début de 1837. A cette époque, son frère avait un besoin urgent de son aide. Elle relut attentivement ce qu'elle avait écrit, effaça quelques-uns des passages qui la regardaient personnellement, puis, se confiant à Dieu, et poussée par le seul désir du bien, elle envoya son cahier à Paris.

Le veux-tu, mon ami, ce cahier écrit depuis deux ans ? Il est vieux mais les choses du cœur sont éternelles. Le temps n'y fait rien, ce me semble. Je te livre donc celles-ci, après quelques traits de plume, quelques lignes effacées. Quand on revient sur le passé, on efface. On y trouve tant d'erreurs ! Nous disions même des folies avec toi, un jour en nous promenant. (*Journal*, avril 1837.)

L'impression que fit ce cahier sur Maurice nous est connue par sa lettre à Eugénie du 20 avril 1837.

Si je ne t'ai pas remerciée distinctement du petit cahier que tu avais mêlé à ton dernier envoi, c'est que la crainte m'est venue de trahir peut-être un secret en aventurant ce sujet dans une lettre permise à tous les yeux de la famille. Ce memorandum respire un parfum si vrai de pensées secrètes et de trésor furtif qu'il n'est pas possible que tu l'aies écrit à main découverte et sans ruser un peu. Et qui peut s'empêcher, dans l'intimité même la mieux établie, de soustraire quelques lambeaux de papier qui recevront ce qui reste encore au fond de l'âme quand on croit avoir tout dit et tout secoué ? Les confidences sans réserve sont un rêve du cœur qui, en ce point comme en beaucoup d'autres, promet plus qu'il ne peut tenir. (*Maurice à Eugénie, 20 avril 1837. Lettre publiée par M. A. Lefranc, loc. cit. p. 254.*)

Entre tous les cahiers qu'elle écrivit pour Maurice vivant, le III^e fut celui qui lui tint le plus à cœur, celui qu'elle préféra parce qu'il répondait à ses intentions. Voilà pourquoi, en 1841, pendant son second séjour à Paris, elle songea à le publier. Le manuscrit qui porte la date de 1841 en est presque totalement tiré. Notons toutefois qu'en le transcrivant elle crut devoir atténuer certains passages.

Le IV^e cahier, commencé au début de mars 1836 et terminé le 15 mai suivant, est loin d'avoir l'importance psychologique du III^e. Quoique l'âme d'Eugénie ne soit pas moins inquiète, extérieurement elle paraît plus calme. Les agitations de sa conscience se sont calmées. Pour ce qui regarde Maurice, elle inaugure une nouvelle méthode.

C'est l'époque, en effet, où son frère se lance de plus en plus dans la vie mondaine. Après avoir quitté la maison de son cousin Auguste Raynaud pour ne pas subir son contrôle, il cherche à se débarrasser de la tutelle de sa famille. Les lettres de son père lui sont insupportables. Aprement, il défend sa liberté; il fait sonner bien haut ses vingt-six ans et réclame ce qu'il appelle son émancipation morale.

* J'espère, mon cher papa, que vous reconnaîtrez que l'heure de mon émancipation morale est venue et que vous trouverez mes petits raisonnements raisonnables. (*Maurice à son père, 8 avril 1836.*)

Il ne parle pas de revenir au Cayla et ne gagne pas ses Pâques « pour des motifs dont Dieu seul est juge ».

Tout en déplorant, autant que quiconque dans sa famille, l'état d'âme de son frère, Eugénie ne veut pas désespérer de la situation. Mais elle en comprend toute la délicatesse. Vouloir arriver à un résultat directement lui paraît chimérique. On ne prend pas par les cornes un taureau emporté. Ce serait vouloir tenter de faire des reproches à quelqu'un d'irrité. Elle perdrait son temps à agir ainsi. Maurice se buterait et lui fermerait définitivement son cœur, ce qu'à

Dieu ne plaise. Elle emploie donc une méthode détournée; elle revient à sa première manière, celle du premier et du second cahiers, qui a déjà porté ses fruits. Son but est de ne pas briser les liens qui l'attachent à son frère. C'est plus à sa portée, plus habile, plus efficace. Elle ne lui adresse donc pas des récriminations et ne lui donne des conseils qu'indirectement sous forme de maximes générales, ou en lui citant des exemples et en lui marquant ses désirs.

Je vais prier. Oh ! que j'aime la prière ! Je voudrais que tout le monde sût prier, je voudrais que les enfants et ceux qui sont vieux, les pauvres, les affligés, les malades de corps et d'âme, que tout ce qui vit et souffre pût sentir le baume de la prière. (*Journal, sans date.*)

J'ai une grande joie au cœur aujourd'hui. Eran est allé se confesser. J'espère beaucoup de cette confession. (*Journal, 11 mars 1836.*)

Dans ce cahier, pas de polémique religieuse, comme dans les lettres correspondantes de M. de Guérin; le nom de Lamennais n'est jamais prononcé. Elle craint tant d'être importune ! Elle se contente de parler du Cayla, de ce qui se passe dans sa famille ou dans son âme, du train de ménage qu'elle mène, de « l'emploi du temps sur lequel Dieu nous juge ». On croirait qu'elle se tient à la porte du cœur de son frère, prête à y pénétrer lorsque les circonstances seront propices.

Une seule fois, elle se départit de cette attitude, mais alors le cahier touche à sa fin.

Je n'ai jamais compris la sécurité de ceux qui ne se donnent d'autre appui qu'une bonne conduite humaine pour se présenter devant Dieu, comme si tous nos devoirs étaient renfermés dans le cercle étroit de ce monde. Etre bon père, bon fils, bon citoyen, bon frère, ne suffit pas pour entrer au ciel. Dieu demande d'autres mérites que ces douces vertus de cœur à celui qu'il veut couronner d'une éternité de gloire. (*Journal, 15 mai 1836.*)

Ce cahier a-t-il été envoyé à Paris ? Rien ne l'indique. On peut supposer toutefois qu'il le fût en 1837, après le cahier n° III.

Depuis le 15 mai 1836 jusqu'au 1^{er} mai 1837, aucune partie de *Journal* ne nous est connue. Qui sait si les lettres secrètes entre le frère et la sœur ne parurent pas à Eugénie remplacer suffisamment les cahiers intimes ?

Au printemps de 1836, en effet, Maurice, touché par les supplications de sa sœur, secoua son apathie naturelle. Repris d'un beau zèle, il se mit à écrire à l'intention de la seule Eugénie une correspondance secrète qu'il lui fit parvenir par l'intermédiaire de M. Bories. Son zèle était tel qu'il exprima le désir de trouver, après le départ de M. Bories, une autre personne sûre et discrète. Le rêve d'Eugénie paraissait enfin réalisé; sa persévérance n'avait pas été

inutile; sa méthode produisait les heureux résultats attendus. Elle se déclara satisfaite.

Les lettres furtives de son frère, que personne ne touche, que personne ne voit si ce n'est elle et lui, la comblent de joie. Quel dommage de ne pas avoir éprouvé ce plaisir plus souvent !

* Je t'en ai prié, pressé mille fois, dans la pensée de te faire du bien, d'ouvrir une voie à ces courants d'idées, d'émotions, de sentiments, qui traversent l'âme parfois et la ravagent. Tout naturellement, j'ai cru que tu t'épancherais sur moi. Voilà pourquoi tu m'as toujours vue placée comme un vase sous ton cœur, et, en vérité, pas pour grand'chose, car à peine est-il tombé de temps en temps quelque goutte, si bien que parfois j'ai cru la source tarie. Mais non, je croirais plutôt que les eaux remontent vers leur source. Parlons sans figure, j'ai pu croire ton affection morte, comme on prend parfois des endormis pour des morts; puis, de beaux réveils m'ont rassurée, j'ai mieux saisi tes sentiments et me suis résignée à tes léthargies. (*A Maurice, 10 juin 1836.*)

Dans ses réponses, Eugénie ne cache rien à son frère de ce qui la touche personnellement. Elle le tient au courant en particulier de ses idées de vocation religieuse, lui dit qu'elle attend avec confiance la décision de son père spirituel. En 1836, elle penche vers le monde. Il en était autrement six mois auparavant.

* Il s'était fait alors un grand développement de mon âme vers le ciel, je me sentais le cœur en haut. Maintenant je m'arrête à ce pauvre monde, je me prends à pleurer sur tout ce que j'y laisserais, je considère ce que tu me dis qu'un jour je pourrais vous être utile, surtout je m'arrête à la pensée de vivre avec toi. (*A Maurice, 10 juin 1836.*)

Eugénie raconte aussi en détail les projets de mariage qu'on forme pour Erembert. Ces projets la préoccupent, lui *portent deuil*, et ravivent en elle le désir d'habiter avec Maurice.

* Je m'arrête à la pensée de vivre avec toi. Qu'elle m'est venue souvent cette idée ! Avec quel charme, je me figurais jadis de venir tenir presbytère avec toi dans une campagne ! (*Id.*)

Pourra-t-elle rester au Cayla avec sa future belle-sœur ? Elle le voudrait, mais peut-on savoir jamais qui doit entrer dans la famille ? Il y a tant de cas où l'union familiale s'en est trouvée diminuée !

De tous les projets qui s'élaborent, il en est un cependant qui lui sourit assez. Puisque Gabrielle de Bellerive a refusé Erembert, puisque le plan élaboré par M^{me} d'Adhémar avec une personne riche et jeune n'a pu aboutir, pourquoi ne pas tenter de faire assaut aux Montagnes ? Pourquoi ne pas demander la main de Louise de Bayne ? La perspective d'avoir Louise pour seconde sœur était engageante. Eugénie se décida à prendre en main cette affaire et à y travailler de toutes ses forces. Le voyage qu'elle fit à Rayssac du 8 août au 1^{er} septembre 1836 lui en donna l'occasion.

Malheureusement, tout n'alla pas suivant ses désirs. Pulchérie

de Bayne, qu'elle crut devoir consulter par délicatesse à Saliès avant de monter à Rayssac, non seulement ne lui laissa aucun espoir, mais encore lui fit promettre de ne rien proposer à Louise. Cette dernière ne voulait pas vivre à la campagne; elle désirait mener dans le monde un train de vie que les Guérin ne pouvaient pas lui assurer; elle n'était point aussi riche qu'on le supposait; son caractère était aux antipodes de celui d'Erembert.

A Rayssac, Eugénie se rendit compte de la justesse des observations de Pulchérie. Des questions, adroites ou maladroites, ayant trahi son secret, elle en profita pour interroger Louise qui répondit avec franchise : « Je ne connais pas d'alliance qui me fût plus agréable, mais ni lui, ni moi, ne sommes assez riches. En me mariant, je ne veux pas me mettre à la gêne. » C'était catégorique; l'union vivement désirée par Eugénie ne pouvait se faire.

Cette déception, tout en diminuant pour Eugénie le charme de Rayssac, ne l'empêcha pas de s'y trouver heureuse. M. de Bayne, qui la traitait de la manière la plus distinguée, s'entretenait le soir avec elle de questions d'histoire, de politique et de littérature. Louise n'était point changée depuis quatre ans. « C'est même air de jeunesse, même gaité, même œil de feu. » Elle lui faisait passer le temps le plus agréablement du monde, en causeries dans le salon ou sous les tilleuls, en promenades délicieuses à travers monts et vallons, et lui faisait gravir des pics d'où l'on dominait « des profondeurs curieuses et belles à voir ». Elle se déclarait ravie de posséder son amie du Cayla.

* Eugénie est charmante, pleine de cœur et d'esprit, d'une douceur d'ange. Enfin, plus je la vois et plus je l'aime. Elle paraît m'aimer aussi un peu, et, vraiment, cela m'étonne, je suis si peu aimable. Si elle veut être franche, elle vous dira qu'elle m'a trouvée plus enfant que jamais, et qu'en vieillissant je ne fais que rajeunir. Cependant je crois que, si je la voyais longtemps, elle me rendrait raisonnable et pieuse. Je n'ai jamais vu un sens plus droit et une piété plus aimable; ce n'est pas une créature, c'est un ange. (*L. de B., à J. de Guérin, 19 août 1836.*)

Une des joies d'Eugénie fut de pouvoir fêter à Rayssac sainte Louise.

* C'est aujourd'hui la Saint-Louis, grande fête jadis en France, douce fête aujourd'hui pour nous, je veux dire pour la famille dont je fais comme partie. Aussi avons-nous eu des bouquets des plus jolies fleurs des montagnes, les plus jolis compliments, les plus saintes, les plus vives, les plus ardentes prières pour ma chère amie et son père qui s'appelle aussi Louis. Puis un beau ciel, beau soleil, beau jour enfin, jour de fête pour mes amies et pour moi. Je me souviendrai longtemps de Saint-Louis et de tout ce que j'ai vu aux montagnes. (*A Marie de Guérin, 25 août 1836.*)

Huit jours après son retour au Cayla, — retour qui avait été précipité à cause de l'arrivée d'Auguste Raynaud et de sa famille, — Eugénie envoyait à Maurice le résumé et les impressions de son

séjour à Rayssac. Elle lui disait en particulier combien souvent son souvenir s'était présenté à son esprit.

Mon ami, j'ai pensé à toi partout aux montagnes, sous les tilleuls, dans le petit salon, dans la galerie où Louise m'a fait lire de tes lettres, ces chères lettres que M. de Bayne conserve avec d'autres papiers précieux. (*A Maurice*, 6 sept. 1836.)

Et, de fait, elle avait songé à lui le 10 août en entendant le tonnerre : « Il gronde terriblement dans ces vallons, il est cent fois plus beau que dans la plaine », et chaque soir en retrouvant la table ronde sous laquelle autrefois venait chanter un grillon. Les poésies de Maurice, *l'Orage* et *le Grillon du foyer de Rayssac*, étaient remontrées à sa mémoire.

Maurice dut être sensible aux souvenirs évoqués par sa sœur. Néanmoins, il ne le manifesta pas comme elle aurait pu s'y attendre; il gardait de nouveau le silence. La cause de ce silence est assez facile à déterminer. D'une part, en effet, Maurice ne savait plus à qui adresser sa correspondance secrète, car M. Bories avait quitté Cahuzac. De l'autre, sa crise morale était allée en se développant et s'était compliquée de difficultés d'ordre financier. Les répétitions ne suffisaient pas à ses dépenses quotidiennes; il s'était vu dans l'obligation d'emprunter de l'argent et de faire garantir sa dette par son père. Tout cela le disposait peu aux confidences. Il se taisait.

Cette fois encore, Eugénie usa de longanimité et fit preuve de savoir-faire. Elle laissa passer tout d'abord plusieurs mois; puis, croyant le moment propice pour intervenir, elle n'hésita pas à lui adresser le cahier n° III, gardé jalousement jusqu'alors. C'était, pensait-elle, le plus sûr moyen de réveiller l'amitié de son frère.

Eugénie ne s'était pas trompée. Maurice, en la remerciant de son envoi, lui présenta des excuses. Oh! ces excuses n'étaient pas parfaites. Elles prenaient l'allure d'une justification et s'appuyaient sur des motifs peu valables : il mettait son silence sur le compte de sa paresse, prétextait son humeur sauvage ainsi que la gêne inévitable procurée par une correspondance secrète. Néanmoins sa sœur eut la bonté de s'en contenter et se mit à rédiger aussitôt le V^e cahier de son *Journal*.

Ce V^e cahier, commencé le 1^{er} mai 1837 et terminé au bout d'un mois et demi, comprend seulement 39 pages de texte manuscrit. Par son contenu et sa manière, il se rapproche du III^e et contient en grand nombre des exhortations, des conseils, des reproches, des expansions religieuses. On sent que l'âme de l'auteur du *Journal* monte d'un élan continu vers Dieu et qu'elle est toute joyeuse de l'accueil que Maurice a fait à ses confidences.

C'est ici, mon ami, que je veux reprendre cette correspondance intime

qui nous plaît et qui nous est nécessaire, à toi dans le monde, à moi dans ma solitude. J'ai regret de ne l'avoir pas continuée... Je craignais de t'ennuyer par les détails de ma vie et je vois que c'est le contraire. (*Journal*, 1^{er} mai 1837.)

En toute joie et liberté, elle écrit donc sa causerie secrète, remplit de choses qu'elle n'ose pas souvent révéler à son père.

Le bon père aurait peut-être quelque souci de ce que je dis, de ce qui me vient parfois dans l'âme; un air triste lui semblerait un chagrin. Cachons-lui ces petits nuages; il n'est pas bon qu'il les voie et qu'il connaisse autre chose de moi que le côté calme et serein. Une fille doit être si douce à son père! Nous leur devons être à peu près ce que les anges sont à Dieu. Entre frères, c'est différent, il y a moins d'égards et plus d'abandon. A toi donc le cours de ma vie et de mon cœur tel qu'il vient. (*Journal*, 1^{er} mai 1837.)

Une des pensées religieuses qui forment le fond des pages de ce cahier, c'est la nécessité de la prière et de l'humilité. La prière calme le cœur.

Quand, devant Dieu, je dis à mon âme : « Pourquoi êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous ? », je ne sais quoi me répond et fait qu'elle s'apaise. (*Journal*, 5 mai.)

C'est la prière également qui met à la portée de toute intelligence les vérités chrétiennes. La Durèle, — une illettrée d'Andillac, — a beaucoup appris sur son chapelet; et Rose Dreuilhe, autre ignorante selon le monde, « est infiniment versée dans les choses intellectuelles, les choses de Dieu ».

Combien d'autres réflexions pieuses ne pourrait-on pas glaner dans le V^e cahier !

En ce monde, il n'y a rien de bas que le péché qui nous dégrade aux yeux de Dieu. (*Journal*, 10 mai.)

Dieu est bon, et ce n'est pas l'ignorance qu'il punira. On doit bien plus craindre pour les génies qui s'égarent. (*Journal*, 13 mai.)

Pour ce qui regarde ses rapports avec Maurice, Eugénie désire qu'ils deviennent de plus en plus étroits.

Rapprochons-nous de cœur et de pensée en nous écrivant l'un à l'autre. Cette communication est bien douce, ces épanchements soulagent, purifient même l'âme comme une eau courante emporte son limon. Pour moi, je me trouve mieux après que je me suis laissée couler ici. (*Journal*, 8 mai.)

Pourquoi faut-il que son frère ne soit pas prêtre ? Elle lui confierait sa conscience avec la simplicité qui caractérisait la mère de saint François de Sales. Elle souhaite, du moins, le revoir bientôt au Cayla. Là, dans la paix familiale, leurs cœurs s'uniront de nouveau aussi parfaitement que par le passé.

Je pense à toi, pauvre errant dans le monde. Si tu savais comme je te voudrais avec nous ! Que Dieu veuille un jour t'amener, te rendre à la société des frères ! (*Journal*, 10 mai.)

Hélas ! ce souhait n'allait être réalisé que trop tôt. Une lettre de Félicité Raynaud vint annoncer au Cayla que Maurice était tombé gravement malade. Il lui était impossible de continuer ses études : le médecin avait ordonné le repos et l'air du Midi. Eugénie s'afflige à cette nouvelle sans perdre tout espoir. Elle réclame aussitôt des prières pour son cher malade et le supplie de mettre en elle toute sa confiance.

J'ai des fleurs dans un gobelet, j'en ai longtemps regardé deux, dont l'une penchait sur l'autre qui lui ouvrait son calice... Je voudrais qu'elles y fussent quand tu viendras et te faire voir les deux fleurs amies. Douce image qui des deux côtés est charmante quand je pense qu'une sœur est fleur de dessous. (*Journal*, 27 mai 1837.)

Ces lignes sont symboliques. M. Gabriel Pech, le délicat sculpteur albigeois, a bien fait de s'en inspirer quand il a conçu le médaillon de bronze pour le tombeau d'Eugénie et de Maurice.

Cependant Eugénie était remplie de tristesse. Anxieusement, elle attendait son frère et se demandait comment Paris allait le lui rendre.

*
* *

Telle est, en résumé, l'analyse des cinq premiers cahiers du *Journal* de celle que la postérité devait nommer à juste titre une *Antigone chrétienne*, et qui le fut, en effet, non seulement après la mort de son frère, mais encore de son vivant. Pour si succinct que soit cet abrégé, il nous permet d'admirer sans réserve « les beautés éthérales de cette fille plus pure que tout », comme l'a écrit Barbey d'Aurevilly. Dans le drame moral qui se joua entre elle et Maurice, elle remplit un rôle magnifique. Malgré ses souffrances et ses angoisses, elle ne cessa pas de soutenir, de consoler et de relever son frère.

Ne nous étonnons pas, par conséquent, que ceux qui mettent les âmes au-dessus du talent aient pu dire que le *Journal* n'était pas seulement un livre, mais l'âme d'une fille de la solitude, « cassolette de myrrhe que les Mages auraient mise, s'ils l'avaient eue, aux pieds de Jésus-Christ ».

CHAPITRE XX

La vie au Cayla

I. LA VIE FAMILIALE : Les membres de la famille de Guérin. — Union des cœurs. — II. LA VIE AGRICOLE ET ÉCONOMIQUE : Le *Cahier-Journal* de Joseph de Guérin. — Son importance. — Les domestiques. — Les journaliers. — Les travaux des champs. — Revenus et dépenses. — III. LA VIE POÉTIQUE ET RUSTIQUE : Amour d'Eugénie pour le Cayla. — Le sentiment de la nature. — Un modèle de ferme languedocienne. — « Qués aco qué canto aquí ? »

Avant de voir Maurice malade revenir pour quelques mois au milieu des siens, afin d'y rétablir une santé fortement ébranlée par sa fiévreuse existence parisienne, il importe de grouper dans une vue synthétique ce que l'on sait du Cayla.

Bien entendu, il n'entre pas dans notre intention de revenir sur la description de la vieille gentilhommière languedocienne; cette description a été faite, on la trouve dans l'un des premiers chapitres de cette biographie (1). Mais il est une chose qu'on ne connaît pas suffisamment encore : la vie intime de ce rustique manoir. C'est cette vie intime qu'il convient de pénétrer maintenant.

Deux sortes de documents peuvent servir à la reconstitution historique que nous nous proposons de faire : avant tout, les écrits d'Eugénie de Guérin, et, en particulier, son *Journal* dont nous avons déjà analysé les premiers cahiers; ensuite les cahiers de comptes du père de Maurice. Nous utiliserons les uns et les autres et nous examinerons : la vie familiale, la vie agricole et économique, enfin la vie rustique et poétique du Cayla. Dans la première moitié du xix^e siècle, le Cayla a été la demeure d'une famille chrétienne, laborieuse, profondément unie; il fut de plus le type du modeste château-ferme en Languedoc; Eugénie en fit le centre de ses occupations, de ses affections et de son inspiration poétique.

I. — La vie familiale.

La famille qui vivait au Cayla, vers 1835, se composait de quatre personnes : le père, Joseph de Guérin, et trois enfants, Erembert, Marie

(1) Cf. chap. III, pp. 27-43.

et Eugénie. Nous ne parlons pas de Maurice; il ne s'y trouve présent que par le souvenir; il y vient seulement de loin en loin depuis son départ pour le séminaire de l'Esquile.

Joseph de Guérin en est le chef éminemment respectable et respecté, un chef qui, sans avoir la majesté des patriarches antiques, en possède la bonhomie, le sens du travail, la paternelle mansuétude. On le vénère et on l'aime comme « le plus tendre, le plus aimant des pères ». Il a une haute idée de ses devoirs. Rien ne lui est indifférent de ce qui regarde ses enfants; ils sont sa joie, son orgueil, sa meilleure espérance. Il se préoccupe de leur avenir matériel et voudrait ne pas les voir souffrir de la gêne dans laquelle il se débat constamment. Leur avenir spirituel le tourmente, il s'en inquiète. Rappelons, à ce sujet, les conseils incessants qu'il donne à Maurice, les belles paroles que lui inspirent ses sentiments religieux et sa tendresse.

* Quelque grande amitié que j'aie pour toi, et *Dieu sait que je dis vrai*, je préférerais apprendre ta mort, pourvu qu'elle ait été chrétienne, que de te revoir sans religion. (*J. de Guérin à Maurice, 20 janv. 1828.*)

Après l'apostasie de Lamennais, il regrette vivement d'avoir permis à Maurice d'aller à la Chenaie.

* *Puisse le bon Dieu me pardonner* de t'avoir confié à l'homme que tu n'as pas besoin que je te rappelle, puisque je vois que presque seul tu y tiens encore! Le malheureux! Est-ce pour cela que je t'avais confié à lui? (*J. de Guérin à Maurice, 16 avril 1836.*)

Cette sollicitude de l'âme, il ne l'éprouve pas seulement à l'égard de son fils absent, mais à l'égard de chacun des enfants qui vivent auprès de lui. Rien ne lui cause autant de joie que de les voir tous remplir leurs devoirs religieux. Marie et Eugénie lui donnent pleine satisfaction; il les appelle ses *anges*. Lui-même paie d'exemple. Dans la paroisse d'Andillac, où vivent tant d'indifférents, où certains se donnent l'allure de philosophes de hameaux, il se conduit comme un chrétien parfait; il ne manque pas la messe du dimanche, s'agenouille à la table sainte de temps en temps, est l'ami de son curé, le bienfaiteur de son église, veille sur la conduite et l'instruction chrétiennes de ses domestiques.

Bien que souffrant de l'asthme ou de rhumatismes, il surveille par lui-même l'exploitation de son domaine avec une activité étonnante, ne redoute point la fatigue, s'efforce de tirer de ses champs le meilleur rendement possible. C'est le modèle des gentilshommes français qui font cultiver leurs terres.

Erembert, son aîné, l'aide dans sa tâche et possède pour cela de grandes qualités.

(*) Nous voici seules avec notre grand agriculteur, écrit de lui Eugé-

nie de Guérin. Il est d'une habileté admirable pour faire aller toutes ces machines de domestiques. Vraiment, Erembert est un très bon chef de maison. (*A L. de B.*, 23 juin 1832.)

C'est aussi un excellent cœur, mais combien insouciant ! La campagne dans laquelle il est obligé d'habiter l'intéresse médiocrement, ce qui ne va pas sans inquiéter parfois son père qui veut lui laisser le domaine en héritage. Après avoir vécu à Montpellier, à Paris, à Toulouse et à Gaillac, il s'habitue difficilement à la vie tranquille du Cayla. La solitude lui pèse; il a besoin de distractions.

A l'époque du carnaval, il est incapable de résister à une invitation d'où qu'elle vienne et s'y prépare longtemps à l'avance, car il aime les bals et se plaît aux réunions mondaines où l'on plaisante, où l'on rit, où l'on s'amuse. Au reste, il s'y fait remarquer par sa bonne humeur, son caractère aimable et enjoué. Sa tenue est correcte, élégante, autant du moins qu'elle peut l'être en province avec les faibles ressources dont il dispose. L'amour d'Erembert pour le monde étonne quelquefois Eugénie; elle l'excuse avec une grande bienveillance.

(*) Ces jeunes gens sont fous de plaisirs, ne disant jamais c'est assez. Je croyais que mon frère, venant du bal d'Elisa, se reposerait jusqu'au Jeudi gras de tant de danses, contre danses, valse, galopes; mais le voilà frais et dispos comme s'il sortait du lit, tout prêt à recommencer. « Bonnes jambes, bonnes fêtes ! » Je n'ai rien de mieux à lui dire, ne voulant pas perdre temps à le moraliser. Il est d'ailleurs fort reclus et fort sage toute l'année. (*A L. de B.*, 28 janv. 1837.)

Toutes proportions gardées, Erembert rappelle Charles de Sévigné. Il sait se présenter, débiter un compliment aux dames, composer et chanter une chanson, jouer une charade. Ses camarades tiennent à l'avoir parmi eux et le proclament volontiers roi de la fête.

La saison de la chasse le rend particulièrement heureux. C'est encore pour lui le moyen de se distraire.

(*) Voilà plus d'un mois qu'il [*Erembert*] court et tue. Chemin faisant, il gobe des diners, des nouvelles, fait des compliments aux dames et aux Monseigneurs. Erembert se tire de tout. (*A L. de B.*, 2 oct. 1834.)

Même quand il ne quitte pas le Cayla, il vit continuellement dehors, avec son fusil et ses chiens, ne manque pas un perdreau, à ne savoir qu'en faire quelquefois.

Marie de Guérin, que l'on surnomme en famille *Mimi*, *Mimin*, ou même *l'Illustre*, est bien différente de son frère aîné. Jeune fille aux goûts modestes, contente de sa condition, peu portée à quitter son intérieur, elle s'ennuie chaque fois qu'elle va dans le monde. Au Cayla, que l'on a comparé parfois à la maison de Béthanie, elle joue le rôle actif de Marthe. C'est elle surtout qui se charge du « département de l'intérieur », c'est-à-dire des travaux ordinaires du ménage et des humbles besognes de la cuisine. Diligente et laborieuse, elle

affectionne ces sortes d'occupations. Après ses prières, rien ne l'intéresse davantage. On possède son règlement de vie de 1831. Il ressemble sur bien des points à celui de sa sœur, — on n'habite pas en vain sous le même toit; — il en diffère cependant par le nombre d'heures de travail manuel. Le matin, telle l'abeille industrieuse, Marie « court, monte, descend »; l'après-midi, elle passe son temps avec sa quenouille, son bas ou une broderie. Avec cela, bonne, dévouée, serviable. Son tempérament robuste lui permet de soigner son père, souvent malade, Eugénie dont la santé est toujours un peu frêle, Erembert qui est sujet à des accès de fièvre; c'est la sœur grise du Cayla, une sœur dont le dévouement, dépassant les limites du château, la pousse à visiter à domicile les pauvres des environs.

L'activité dont Marie fait preuve l'empêche de lire et d'écrire, comme elle le voudrait. En revanche, elle prie beaucoup, fait de longues stations sur le prie-Dieu, observe rigoureusement le carême sans que le carême entame d'ailleurs ses fraîches couleurs, récite l'Angélus dès qu'elle l'entend tinter. Sa piété est fort exemplaire. Cette dévotion ne va pas sans quelque scrupule; elle lambine dans ses confessions, se montre d'une morale sévère tant pour elle que pour les autres. Louise de Bayne, son admiratrice, la surnomme tantôt *Bourdaloüe* tantôt *le Père Bridaine* à cause des exhortations pieuses qui émaillent ses lettres, car Marie est facilement sermonneuse. Quant à Eugénie, elle l'appelle plaisamment *sainte Marie*, et la considère comme un exemple vivant que Dieu lui donne pour l'aider à se sanctifier. Ayant constaté sa façon pieuse d'exhorter les mourants, elle voudrait l'avoir près d'elle à son agonie.

(*) Que je voudrais mourir auprès d'elle ! Marie est une de ces âmes rares, de ces trésors de Dieu que le monde ignore. Je lui connais mille vertus : douceur, patience, piété extrême, charité, surtout charité. Elle donne, elle instruit. C'est une perfection que j'admire, comme vous dites de votre sœur, et que j'imité aussi de loin. (*A L. de B.*, 1^{er} déc. 1835.)

Tandis que Marie est le dévouement personnifié, la grâce de l'esprit et toute la poésie du Cayla sont concentrées en sa sœur Eugénie.

La nature cependant n'a pas favorisé Eugénie de ses dons. De taille moyenne, plutôt petite, elle n'est point jolie. La pâleur de son teint décèle une santé délicate, héritage de sa mère. Elle a un long cou, une petite figure ovale, les traits anguleux d'une ascète, les cheveux et les sourcils châains. En elle, les yeux seuls sont saisissants, des yeux *roux* faits pour le rêve, la méditation intérieure et la contemplation des choses de la nature.

Quel dommage que nous ne possédions pas de portrait authentique d'Eugénie ! Le seul qui offre quelque chance d'authenticité est celui que nous avons mis en tête des *Lettres à Louise de Bayne*. Il fut

composé de souvenir par M. Arsène Pélegry un an après la mort d'Eugénie. Quant à l'autre, — celui qui se trouve au début de ce volume, — il a été fait d'imagination par M^{me} Van den Brooh et n'a qu'une valeur documentaire médiocre.

M^{me} Mazuc de Guérin, qui se souvenait bien de sa tante, nous a dit qu'Eugénie était d'une « taille moyenne et svelte, un peu amaigrie pendant ses dernières années, lorsque la maladie la minait. Ses yeux marrons avaient des reflets dorés. Son long regard était brillant, mélancolique et doux ».

La sœur de Maurice n'ignorait pas qu'elle n'était point belle; elle le savait et elle avait la candeur de l'avouer. En 1838, elle traça d'elle-même un portrait si peu flatteur que M^{me} de Maistre ne put s'empêcher, en riant, de la comparer à la fée Carabosse. Dans sa première enfance, cette infériorité physique lui causait du chagrin; sa mère, pensait-elle, l'aurait aimée davantage si elle avait été plus jolie. A trente ans passés, cela lui importait assez peu : la beauté de l'âme lui semblait préférable à celle du visage.

(*) Belle âme vaut mieux que beaux traits. (*A L. de B.*, 4 sept. 1833.)

Quelle que soit la forme, l'image de Dieu est là-dessous, et nous avons tous une beauté divine, la seule qui ne passe pas, la seule qu'on doive aimer, la seule qu'on doive conserver pure, fraîche, pour Dieu qui nous aime. (*A M^{me} de Maistre*, 30 août 1838.)

Quoiqu'elle fût portée à la toilette parce qu'elle était femme, elle se contentait de costumes simples qui lui servaient pendant plusieurs années. En cela, elle se distinguait à peine des autres femmes d'Andillac. Cependant, sous ces dehors simples battait un cœur aristocratique fortement trempé. D'où, son mépris pour les filles nobles qui *s'appaysanissent* et son dédain pour les bourgeois qui, faisant parade de titres récents, affichent des prétentions nobiliaires. Jamais les familles anoblies à la fin de l'Ancien Régime ou par une baronnie de l'Empire ne furent considérées par elle comme vraiment nobles; jamais elle ne consentit à mettre une particule devant leur nom. A ses yeux, l'antique noblesse comptait seule.

Heureusement, le contact avec les réalités de chaque jour corrigea les tendances fières de sa nature et les préjugés de sa race. Vivant au milieu des paysans, elle comprit ce qu'il y avait de vraiment grand dans la bassesse de leur condition et dans les vertus quotidiennes. Elle les estima donc à leur juste valeur et ne crut pas se rabaisser en se mêlant à eux. Elle parlait leur langue, entendait le français le dimanche seulement, et encore pas toujours, car à cette époque, dans les campagnes albigeoises, les sermons se donnaient ordinairement en languedocien. Les paysans étaient fiers d'elle; ils lui rendaient service volontiers, cherchaient à lui faire plaisir, et,

pour témoigner leur estime, l'appelaient entre eux *la bonne demoiselle* du château.

Cette bonne demoiselle était l'enfant préférée de M. de Guérin qui l'appelait tantôt *Loulou*, tantôt *mon ange* : « Reçu une lettre de Loulou... Envoyé cinq francs à mon ange. » Au Cayla, la prière et le travail partageaient son temps : existence moitié contemplative, moitié active; vie de Marie et de Marthe tout à la fois. Quand elle ne se juge point nécessaire à la maison, elle fait retraite dans sa chambrette où elle trouve le calme, le repos, la solitude. Sauf impossibilité absolue, elle se réserve chaque jour quelques heures qu'elle consacre à Dieu et à la prière, à la lecture et à la correspondance, à la rédaction de son *Journal* ou de ses notes intimes. Ce temps est de beaucoup celui qu'elle préfère. Elle en a décrit bien des fois tout le charme.

* J'aimerais de lire toute la journée, mais il faut faire autre chose et le devoir passe avant le plaisir. (*Journal*, 10 déc. 1834.)

Rien n'est venu, rien n'a bougé, rien ne s'est fait dans notre solitude. Mon petit oiseau seul sautillait dans sa cage en gazouillant au soleil; je l'ai regardé souvent, n'ayant rien de plus joli à voir dans ma chambre. Je n'en suis pas sortie, tout mon temps s'est passé à coudre un peu, à lire, puis à réfléchir. La belle chose que la pensée ! et quels plaisirs elle nous donne quand elle s'élève en haut ! C'est sa direction naturelle qu'elle reprend sitôt qu'elle est dégagée des objets terrestres. (*Journal*, 8 janv. 1835.)

Eugénie ne néglige pas pour cela le travail manuel.

Une de ses préoccupations est de se rendre utile le plus possible. « Oh ! que je voudrais *utiliser* la vie ! » s'écrie-t-elle le 8 janvier 1836 (*A L. de Bayne*). Le temps est précieux; il passe vite, nous n'en disposons que d'une petite quantité, Dieu nous en demandera compte un jour. Elle était si pénétrée de cette pensée qu'il lui arriva de négliger la poésie et le *Journal*, au grand désespoir de son père et de son frère.

Je trouve perdu le temps que je mets à écrire. Nous devons compte à Dieu de nos minutes, et n'est-ce pas les mal employer que de tracer ici des jours qui s'en vont ? (*Journal*, 1^{er} mars 1835.)

Ils ont tort par conséquent ceux qui se représentent Eugénie de Guérin priant, méditant et écrivant sans cesse. Ils ont tort également ceux qui se la figurent toujours à la cuisine remuant du *mili*, faisant du confit d'oie ou préparant de succulentes dindes truffées. Dans l'existence d'Eugénie de Guérin, les deux genres d'occupations loin de se contrarier se complètent et s'harmonisent.

Vous m'avez bien vue dans ma chambrette, écrivant, lisant, regardant à ma fenêtre tout un vallon de verdure où chante le rossignol. C'est bien cela pour quelques instants; mais voyez-moi ensuite dehors parmi des poules et poulets, filant, causant, brochant avec Marie dans la grande salle.

Nous sommes fort occupées au ménage. D'une chose à l'autre, le jour s'emploie, la vie passe, puis viendra le ciel, j'espère. (A *M^{me} de Maistre*, 8 juin 1838.)

De la main qui vient de tenir le fer à repasser, elle écrit une page de son *Journal*. Au retour de la ferme où elle vient de traire une brebis, elle s'enferme dans sa chambrette, son *recluseoir*, qui devient à son gré un salon, une église ou une académie. En somme, Eugénie de Guérin n'est ni bas-bleu ni cendrillon, mais une demoiselle de bonne lignée, une jeune fille bien équilibrée qui sait unir harmonieusement dans sa vie les nobles travaux de l'esprit aux modestes occupations de son ménage.

(*) En me donnant le nom de femme bel esprit, on me donnerait le regret de ne pas être imbécile. (A *L. de B.*, 8 juil. 1833.)

Vivant aux côtés de son père, de son frère et de sa sœur, donnant à la prière, au travail la part qui leur convient, Eugénie mène l'existence la plus douce et la plus charmante qui se puisse imaginer. Une intimité très grande règne entre tous les habitants du Cayla. Les pré-occupations sont souvent identiques, les volontés tendent au même but, l'union des âmes est parfaite. A part de très rares exceptions, pas le moindre dissentiment. On y jouit à plein cœur de la félicité que donne la vie de famille; les *Lettres* et le *Journal* en témoignent, surtout lorsque Eugénie se pose l'angoissante question de son départ pour un couvent.

II. — La vie agricole et économique.

Cette existence familiale si agréable n'était pas cependant exempte de soucis. La fortune ne fut jamais le partage des Guérin. Pour vivre au jour le jour, le père d'Eugénie comptait sur le produit de ses terres. Et ceci nous amène à examiner la vie agricole et économique du Cayla. A ce sujet, les cahiers de comptes de M. de Guérin fournissent toutes les indications souhaitables.

Ces cahiers, qui vont de 1820 à 1848 environ, sont tenus avec un soin, une régularité remarquables. L'écriture nerveuse de M. de Guérin, hâchée et hésitante comme celle des vieillards, les ratures inévitables, les renvois, les notes marginales, en rendent la lecture malaisée, mais les renseignements qu'on en tire compensent largement la peine que l'on y prend.

Ils renferment entre autres choses : 1° le nom des domestiques et des journaliers ainsi que les gages qu'on leur donne; 2° l'emploi et les revenus des récoltes du domaine; 3° la liste des dépenses quotidiennes de la famille; 4° une série de comptes particuliers dont les plus importants, ceux du meunier, du boulanger, du serrurier, du

maçon, exigent plusieurs pages; 5° le détail des journées pour l'exploitation des terres avec l'indication des travaux exécutés; 6° quelques notes relatives aux principaux événements de famille.

En général, les cahiers de comptes portent le titre de *Cahier-Journal* et mentionnent la date du jour où ils ont été commencés. Ils sont annuels ou bisannuels et vont d'une récolte à l'autre.

L'intérêt qu'ils offrent est multiple. Evidemment, ils contiennent bien des détails dont nous n'avons que faire, mais combien d'autres sont révélateurs pour qui cherche à se rendre compte et ne veut pas se contenter de généralités, d'à peu près, pour reconstituer le passé !

Ils donnent d'abord, pour peu qu'on les examine, une haute idée de celui qui les a tenus, de sa conscience professionnelle, de sa force de volonté. M. de Guérin apparaît comme un homme d'ordre, ne laissant rien à l'imprévu; comme un agriculteur expert, qui aime la campagne et s'entend aux soins qu'elle réclame; comme un père de famille économe, soigneux du bien de ses enfants. Connaissant la valeur de l'argent et combien la vie coûte à gagner, il note au jour le jour, jusqu'au moindre denier, le détail de ses recettes et de ses dépenses, en établissant de temps en temps la balance afin de connaître ses disponibilités.

Les comptes de M. de Guérin permettent encore de bien comprendre certains passages des écrits d'Eugénie de Guérin. Ils précisent des dates, donnent des détails, expliquent des faits. Voici, par exemple, le relevé des frais occasionnés par le premier voyage de Maurice à Paris en 1824 :

* Donné à Maurice pour remettre à Raynaud....	100 fr.
Pour ses menus plaisirs.	10
Plus, Erembert lui a donné.	10
Frais de voiture.	126
Frais d'auberge d'ici à Caussade	27, 17 s.
Plus, acheté du papier.	3
Frais du meunier, d'ici à Caussade ou pour son retour.	3
Etrennes données par Erembert.	3
Plus, ma belle-sœur a donné à Maurice.....	10
Le tout :	289, 17 s.(1)
Plus, au conducteur pour qu'il soignât Maurice..	5
	294, 17
A extraire, ce qui a été donné à Maurice par M. Albenque ou Fontanilles.	40
Reste sur mon compte :	254, 17
Plus, son trousseau.	91, 17
Le tout :	346, 14

(1) On peut remarquer que l'addition est fautive.

Voici, d'autre part, quelques mentions d'événements de famille que l'on croirait empruntées à un livre de raison antique :

* Caroline est partie le 15 novembre [1837], un mercredi à midi; Maurice, le 26 janvier [1838], un vendredi.

* Souvenir : Mon père est mort le 8 février 1803; ma femme, le 2 avril 1819; Maurice, le 19 juillet 1839; ma mère, le 17 juillet 1835.

Dans les cahiers de comptes, on relève les mêmes noms que dans le *Journal* d'Eugénie, on y voit agir les mêmes personnages. Comme on le sait, Eugénie, bien différente sur ce point de la grande marquise de Sévigné, s'occupe des humbles et des petits qui vivent autour d'elle. Elle s'intéresse à leurs faits et gestes, à leur vie de famille, à leurs travaux, à leurs maladies. Citons, parmi ceux dont elle parle : le messenger Delern, qui s'attarde dans les cabarets de village; le carillonneur Pouffé, difforme, petit et laid comme un nain des contes de fées; la Vialarette, qui va vendre des échaudés aux foires de Cordes ou d'Albi; Malric, le meunier du Cayssié, et sa fille Miou; Francis Deymié, le berger, qui emplît le vallon de sifflements joyeux; Marianne Durel, Jeanne-Marie Rey, Cécile Bias, qui furent successivement cuisinières au Cayla; Jean Rey père et ses enfants Jeanot et Pierril. Or, ces modestes et méritants paysans d'Andillac se retrouvent dans les cahiers de M. de Guérin. Ils sont ses auxiliaires habituels. Les comptes du père d'Eugénie complètent donc le *Journal* d'Eugénie et peuvent servir à l'annoter.

Ils le complètent surtout par les renseignements qu'ils fournissent sur la vie agricole et économique du Cayla. A ce point de vue, ils sont vraiment instructifs.

Le Cayla apparaît comme une gentilhommière languedocienne dans laquelle une ferme voisine avec le château. Entre les deux, point de cloisons étanches. Tout ce qui se passe à la ferme a sa répercussion au château, et réciproquement. Maîtres et serviteurs se coudoient constamment.

Le personnel ordinaire employé par M. de Guérin, soit pour son service personnel, soit pour le travail de ses terres, comprenait six ou sept personnes, hommes et femmes. Il y avait un maître-valet, un domestique, une cuisinière, un berger des moutons, un petit berger, un ou deux estivandiers (on entend par *estivandiers* ceux qui se louent seulement pour l'été, du 24 juin au 13 novembre, à l'époque des gros travaux des champs).

Le contrat de louage était annuel. Les exemples suivants ne manquent pas de pittoresque :

* *Rey Jean, maître-valet*. Le 24 juin 1835, loué et renouvelé marché avec le dit Rey jusqu'au 24 juin 1836, aux mêmes prix et conditions que les autres années, qui sont : 120 francs par an, plus 10 fr., en représentation d'un habit d'estoupas [*toile grossière*] que je lui donnais il y a

quelques années, et autres 10 fr., en représentation de deux chemises, ce qui fait en tout 140 fr., plus un semé-lage de souliers.

* *Rey Jeanne-Marie*, servante. Le 24 juin 1836, renouvelé marché avec la dite Rey jusqu'au 24 juin 1837, au prix de 50 francs argent, deux chemises mescladis [*mélange de laine et de chanvre*], une paire de sabots et une livre de laine lavée pour faire des bas.

Quelquefois, le contrat renfermait des clauses particulières. Certaines étaient à l'avantage de M. de Guérin. Celle-ci par exemple : le domestique s'engageait à trouver un remplaçant à ses frais au cas où, même pour cause de maladie, il ne pourrait moissonner ou dépiquer. D'autres favorisaient les paysans; ils se réservaient trois ou quatre jours pour aller aux foires, au temps où le travail ne pressait pas.

Comme on le voit, le personnel nécessaire à une ferme et à un petit château ne revenait pas cher en ce temps-là. Miou, — la Miou du *Journal*, — que l'on prit à gages en juillet 1839 à cause de l'arrivée de Maurice mourant, se contenta de 3 francs par mois. En 1835, l'ensemble des gages (4 hommes, une femme et un enfant) monta à 341 francs; il atteignit 597 fr. (5 hommes, une femme et un enfant) en 1836.

Notons que l'augmentation des salaires était pour ainsi dire insignifiante. Les domestiques n'avaient pas à y compter; M. de Guérin ne pouvait leur donner davantage. Jeanot gagnait en 1835 comme domestique 120 francs en espèces, un tablier de cuisine en *estoupas* et le droit d'entretenir pour lui dans le troupeau une brebis avec son agneau. Devenu maître-valet en 1839, il reçut 140 fr. et un semé-lage de souliers; ce qui correspondait aux gages de son père qu'il remplaçait. Il obtint par faveur l'année suivante la nourriture des couturières qui devaient lui confectionner 12 chemises neuves et lui rapiécer les vieilles. Jamais son salaire ne fut supérieur à 146 francs.

Assurément, ces gages étaient très modiques, surtout si on les compare à ceux qu'exigent aujourd'hui les employés de ferme. En parcourant la comptabilité de J. de Guérin, on se croirait transporté à une époque très lointaine. Et cependant ces gages suffisaient aux bonnes gens d'autrefois. Aucun d'eux ne se plaignait. Ils se trouvaient heureux et s'attachaient à leurs maîtres pendant de longues années. La famille Rey resta au Cayla près d'un demi-siècle; et le berger Francis, au moins vingt-cinq ans. Ils faisaient même des économies, pouvaient prêter à M. de Guérin et avaient de nombreux enfants.

L'attachement qu'ils vouaient à leurs maîtres venait pour une bonne part de ce qu'on les traitait avec beaucoup de considération. La domesticité n'était qu'un prolongement de la famille. Même quand ils ne faisaient que passer quelques mois au Cayla, comme

le petit Antoine dont parle Eugénie, les domestiques étaient l'objet d'égards particuliers. On regrettait leur départ; on les revoyait avec joie, comme des amis, et on leur faisait fête.

Il était nuit. Un coup de marteau se fait entendre; tout le monde accourt à la porte. Qui est là ? C'était Jean de Person, notre ancien métayer, que je n'avais pas vu depuis longtemps. Il a été le bienvenu et a eu, en entrant, place au plat et à la bouteille. Puis, nous l'avons fait jaser sur son pays d'à présent [*Cazals*], sur ses enfants et sa femme. J'aime fort ces conversations et ces revoirs. Ces figures d'autrefois font plaisir, il semble qu'elles ramènent la jeunesse. Je me croyais hier au temps où Jean me prenait sur ses genoux. (*Journal*, 5 déc. 1834.)

En dehors du personnel fixe dont nous venons de parler, M. de Guérin, pour subvenir aux besoins de la culture, recourait à des journaliers. Il en occupait pendant toute la période des travaux rustiques, c'est-à-dire de mars à novembre, mais leur nombre était bien plus grand au moment de la fenaison, de la moisson, de la vendange et des semailles. L'exploitation du Cayla exigeait alors une vingtaine d'hommes ou de femmes, quelquefois même davantage.

(*) Nous avons depuis huit jours un bataillon de travailleurs que nous pouvons voir de la fenêtre. Cela m'amuse assez, surtout quand ils jettent beaucoup de blé par terre. (*A L. de B.*, 11 juil. 1830.)

La plupart de ceux qui travaillaient au Cayla sont connus par leur surnom, un surnom qui a une saveur toute méridionale, surtout chez les femmes : Laurèle, la Ratière, la Pouffène, la Galindoune, la Bernade, la Durèle, ce qui signifie les femmes d'Aurel, de Ratier, de Pouffé, de Galindon, de Bernat, de Durel.

Leur salaire était modique : 40 sous par jour au plus fort des travaux; de 20 à 30 sous à toute autre époque, suivant la nature du travail, la saison ou l'état d'avancement des récoltes. Souvent les journaliers étaient rétribués en nature, avec du blé, des fagots de sarments, du chanvre ou du vin (1). Ils le préféraient eux-mêmes et prenaient pour base les prix pratiqués aux foires de Cordes.

Jamais M. de Guérin ne se trouva en peine pour faire travailler ses terres. Les journaliers, en effet, malgré la modicité de leur salaire, étaient contents. Ils se trouvaient bien nourris et bien traités; puis, ce qui était essentiel, le travail ne leur faisait pas défaut. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le Cayla fut pour les gens d'An-

(1) Ce n'était pas seulement ses journaliers que M. de Guérin payait en nature. La plupart du temps il acquittait ses dettes de cette manière. L'argent monnayé était rare au Cayla. Voici, en effet, ce que nous relevons en 1839 dans le compte de M. Fieuzet, curé d'Aussac, ancien curé d'Andillac :

« Du 11 octobre, doit 42 livres de chanvre, et je lui dois la neuvaine de mon pauvre Maurice et d'autres messes, ce que nous précomptons sur le prix du chanvre à 12 sous. »

dillac non pas certes une source de richesse, mais un gagne-pain sur lequel ils pouvaient compter. M. de Guérin s'intéressait aux pauvres et s'ingéniait à leur procurer de quoi vivre, quitte à faire épierrier ses champs. Au reste, il avait toujours quelque chose à entreprendre. Une propriété a sans cesse besoin du travail de l'homme.

(*) Ce n'est qu'avant-hier que nous avons fini de battre le blé; maintenant on bat l'anis, et toujours mille choses occupent nos gens. (*A L. de B.*, 25 août 1833.)

Il nous a paru intéressant de faire le relevé des diverses occupations auxquelles les journaliers du Cayla étaient employés. Les voici d'après le cahier de 1841. Nous gardons l'ordre dans lequel ces travaux agricoles sont indiqués; c'est celui-là même dans lequel ils ont été exécutés.

* Fouir, faucher, sarcler le millet, bêcher la luzerne, sarcler l'anis, les pois et les fèves, épamprer la vigne, enlever la toison, sarcler les haricots, butter les pommes de terre, remuer et entrer les foin, labourer, butter le millet, battre la luzerne, vanner, faner, moissonner le blé et l'avoine, arracher l'anis, biner la carotte, dépiquer, étendre et vaner l'anis, ramasser les haricots, émier, effeuiller la vigne, ramasser et décroquer les noix, vendanger, finir de placer la vendange, décuver et presser, chauler le blé, couvrir la luzerne, faire les fossés, couvrir le blé, élaguer, couper du bois, arracher la vigne, entrer de la paille, épierrier, semer l'anis et le millet, faire les provins, combler le ruisseau, émoter.

Cette liste est longue, car l'année était bien remplie. Elle est sèche, mais elle n'a pas de quoi nous rebuter. Le nom seul des occupations agricoles au Cayla est symbolique; il évoque toute la poésie champêtre en cette terre occitane, poésie qui s'en va de nos jours, puisque à Andillac, comme partout, hélas ! les terres restent en friche, les campagnes se dépeuplent et les machines remplacent la main-d'œuvre. Au temps d'Eugénie, au contraire, il y avait dans les champs, les prés ou les vignes du Cayla, des groupes d'hommes et de femmes qui, suivant le rythme des saisons, se livraient, sous la paternelle direction de M. de Guérin, aux divers travaux rustiques. La campagne était vivante, bien vivante. Le châtelain se rendait au milieu de ses travailleurs. Puis, après leur avoir adressé un amical bonjour, il constatait ce qu'il fallait faire, leur donnait ses instructions et les encourageait à la tâche. Les hommes travaillaient d'un côté, les femmes de l'autre, celles-ci occupées aux choses les moins pénibles, *arrachant le mentastre [le baume sauvage]* ou *semant le menu grain* pendant que les hommes *curaient* le ruisseau.

Le rendement des terres répondait, hélas ! de très loin, à l'effort exigé de tous, comme on peut s'en rendre compte en examinant le produit de la vente de la récolte. Prenons comme exemple les revenus de l'année 1835, qui fut cependant une année excellente :

* Blé : 114 setiers, 6 mesures, 2 boisseaux, ci....	2602, 11 s.
Vendu 33 barriques $\frac{1}{2}$ de vin.....	714
Il en reste à vendre.	
Vendu la laine pour	85, 5 s.
Vendu 3 setiers, 1 mesure lentilles, mesure de Gaillac, à 4 fr., la mesure.....	100
Vendu 6 setiers haricots à 19 fr. 10 s.....	131
Vendu 970 livres anis à 47 fr. 10 s. le qt.....	266, 10
D'une rente constituée	10
Vendu 10 moutons et 3 brebis du crû du troupeau qui avec les 85 fr. de laine ci-dessus fait un gain de 280 fr.	195, 6
Vendu un cochon.	84
Excédent de la meule vendu.....	15
Vendu 133 livres de chanvre.....	78, 12
Vendu 18 graine de sainfoin.....	9
M'est dû par le meunier provenant du moulin..	29
Vendu 20 meules cerceaux	20
Vendu 20 mesures graine luzerne.....	20
Petits cochons du moulin.....	14
Du moulin, argent.	100
Vendu les feuilles.	7, 10
Ci.....	4471, 13 s.

C'était à peine suffisant pour vivre. On comprend, dès lors, comment une grêle constituait un vrai désastre.

Dans les années sur lesquelles notre attention s'est portée, le prix auquel M. de Guérin vendit sa récolte fut le suivant : blé, de 18 à 23 fr. 10 le setier; lentilles, 4 fr. la mesure; anis (une des principales récoltes), de 24 à 25 fr. le setier; graines de sainfoin, 10 sous la mesure; meule de cerceaux, 1 fr.; chanvre, de 10 à 13 sous la livre; vin, 20 à 21 fr. la barrique; dindons, 3 fr. 10 sous à 4 fr. 10 sous la paire; poulets, 1 fr. 10 s. la paire; bœufs, 400 fr. environ, la paire; petits cochons, 8 à 10 fr.; cochons gras, 80 à 90 fr. Les moutons étaient achetés en avril ou en mai de 13 à 15 fr. pour être revendus en novembre de 18 à 19 fr. On croit rêver en constatant de pareils prix, sauf celui du blé qui se vendait bien. Nous sommes loin des prix actuels.

Il est vrai que tout était en rapport. On payait le tailleur 10 sous par jour et sa fille 7; le maçon 20 sous et son apprenti 14. Une paille coûtait 1 fr. 10, une paire de souliers 5 fr. Mais qu'importe. Il n'en est pas moins vrai que le travail agricole restait peu rémunérateur. Eugénie de Guérin avait raison d'écrire à Philibert de Roquefeuil, le 30 juin 1835 :

* Les grains sont à bas prix et le vin à donner, de sorte qu'avec des récoltes, on est sans le sou.

De tels revenus ne permettaient pas de mener au Cayla la vie à grandes guides. L'existence des Guérin fut forcément simple. Ils

se contentaient du strict minimum. Point de luxe pour le mobilier, point de dépenses exagérées pour la garde-robe. Souvent Eugénie n'avait pas le nécessaire.

(*) Si j'avais eu chapeau et robe, je me sentais la force de braver le froid, mais je n'ai rien que mon plumage fané de l'an passé, si pauvre que je n'ose l'étaler même à Cahuzac, les jours où l'on brille. C'est mon chapeau de trente sous qui se découd, mon schall jadis blanc, mes gants percés, toute ma toilette enfin en déroute. Petit malheur qui me fait rire. (A L. de B., 28 déc. 1834.)

En temps ordinaire, la table était frugale; quelquefois on se contentait de la nourriture des domestiques.

Excellent souper que nous venons de faire, papa, Mimi et moi, au coin du feu de la cuisine, avec de la soupe des domestiques, des pommes de terre bouillies et un gâteau que je fis hier au four du pain. Nous n'avions pour serveurs que nos chiens. (*Journal*, 24 avril 1835.)

Cependant, quand venaient des hôtes, des parents, des amis, des curés, des châtelains du voisinage, ils étaient toujours bien reçus; il y avait en leur honneur des extra. Le repas, copieux comme il l'est en Gaillacois, se composait de plats savoureux et soignés, arrosés de bons vins.

Nous avons fait un gâteau qui a été trouvé excellent, puis un beau poisson, une remoulade, un plat de morue, des haricots et des œufs à la pointe d'asperge. Voilà notre diné. (*Journal*, 9 mai 1835.)

Mais ceci était l'exception. Encore une fois, les Guérin ne pouvaient faire de grandes dépenses. Leurs revenus couvraient à peine ce qu'il leur fallait pour vivre; le plus souvent même ils n'y suffisaient pas. Le tableau suivant est suggestif.

	REVENUS ORDINAIRES	EXTRAORDINAIRES	TOTAL	DÉPENSES
1834-1835	2190, 17 s 6 d.	1411	3601, 17	3981, 13
1835-1836	4471, 13		4471, 13	4484, 10
1836-1837	3126, 13	795	3921, 17	3212, 7

Ainsi, dans deux exercices sur trois, le passif fut légèrement supérieur à l'actif. Il faut dire que, pendant ce temps, la famille avait vécu et que l'on avait fait certaines réparations d'immeubles et quelques achats de terres. La situation n'en restait pas moins précaire. Voilà pourquoi M. de Guérin note avec tant de soin les plus petites sommes dépensées.

La liste des dépenses comprend les gages des domestiques, l'argent de poche donné aux enfants, le coût des réparations exécutées au Cayla et aux immeubles qui en dépendent, les impositions (1),

(1) En 1824, M. de Guérin payait 314 fr. 14. La contribution foncière était établie sur un revenu net de 1341 fr. 51.

les frais du ménage et ceux de la correspondance, l'achat de terres, le paiement des rentes.

Notons spécialement combien la poste était onéreuse à cette époque. Le port des lettres variait suivant la distance et le poids. Une lettre ordinaire partant du Cayla coûtait, en 1838, 2 sous pour Gaillac, 4 sous pour Lisle, 6 sous pour Albi ou Rabastens, 8 sous pour Montauban ou Vabre, 12 sous pour Toulouse, 15 sous pour la Charité, 16 sous pour Nevers, 1 franc pour Paris.

Notons encore que les rentes à payer grevaient lourdement le budget du pauvre château. M. de Guérin ne parvint jamais à se libérer complètement, et cela malgré son travail et ses économies.

La situation économique dans laquelle les Guérin se sont trouvés au Cayla produit assurément une impression pénible. Cependant elle ne diminue pas l'estime que nous avons pour eux. Rien au contraire, elle l'augmente. Ne considérons-nous pas avec respect ceux qui traversent sans défaillir une dure période d'épreuves ? Avec un courage vraiment admirable, ils ont lutté contre la mauvaise fortune, comme le faisaient alors bien d'autres gentilshommes terriens, et ils ne se sont pas laissé vaincre par elle. Le sort ne les a pas toujours favorisés; ils n'ont pas acquis la richesse, soit. Mais il y a quelque chose qui vaut mieux que l'argent, c'est la grandeur d'âme, et cette vertu ne leur a jamais fait défaut.

On ne saurait, en particulier, trop admirer Eugénie à ce point de vue. A-t-elle souffert de la gêne dans laquelle on vivait au Cayla ? C'est probable. Elle s'en plaint quelquefois doucement, non pas pour elle, mais pour son frère Maurice qui aurait tant besoin d'argent pour se créer une situation sortable, et aussi pour les pauvres qu'elle ne peut secourir à sa guise. Que n'est-elle dans l'aisance ? Elle donnerait largement aux nécessiteux.

La sœur de Maurice ne rougit jamais de son état de fortune et supporte vaillamment les difficultés de chaque jour. La noblesse de son âme lui fait accepter, non seulement avec résignation, mais encore avec joie, les conditions modestes dans lesquelles se développe son existence.

III. — La vie poétique et rustique.

Elle ne se contente pas de les accepter, elle parvient, par un mouvement de son cœur, à les affectionner.

Elle aime son humble château et son petit village, le coin ignoré de la terre de France qui l'a vue naître, les travaux obscurs qui remplissent ses journées. Son amour pour le pays natal a même été

si intense qu'il a fait jaillir de son âme des flots de poésie merveilleuse. Elle est devenue le poète de la Terre Albigeoise et de ceux qui, ignorés du reste du monde, l'habitent et la travaillent en l'aimant, comme François Coppée a été le poète des humbles, des petites gens de Paris, parce qu'il a fait ressortir leur valeur morale. On prendrait souvent son *Journal* pour un chant en l'honneur de la campagne et des paysans. Il l'est, en effet, car il ne fait que développer le magnifique thème proposé par Virgile :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agrícolas! (VIRGILE, *Géorgiques*, II, 458.)

Si Eugénie de Guérin est profondément attachée au Cayla c'est parce que le Cayla est le lieu de sa naissance.

(*) Le Cayla n'est pas un paradis pour ceux qui ont vu autre chose. Moi, je l'aime beaucoup, c'est mon nid. (*A L. de B.*, 6 juil. 1832.)

C'est là aussi que se trouvent son père, sa sœur, son frère, les plus chères affections de son cœur :

(*) Ce Cayla, avec sa boue, sa terre noire, ses bois pelés, son peu d'agrément, je l'aime plus que le plus bel endroit du monde. C'est que tout ce que j'aime est là. (*A L. de B.*, 24 nov. 1834.)

Il est vrai, la vie du château est peu variée, peu bruyante, sans distractions. Les jours succèdent aux jours sans apporter de changement appréciable. Le plus souvent, rien ne vient rompre leur monotonie : on ne voit rien, on n'entend rien, on ne sait rien. Mais cette tranquillité ne manque pas de charme.

(*) Nos jours se ressemblent tous comme des frères par leur calme et leur uniformité, et laissent peu de choses à dire quand personne ne vient nous voir. Cela ne me déplaît pas, au contraire, j'aime cette uniformité et ce peu de secousses de la vie du Cayla, parce que les jours tranquilles sont les plus heureux, ce me semble. (*A L. de B.*, 7 juil. 1834.)

La solitude du Cayla, loin de peser à Eugénie, répond à ses désirs. Elle lui enlève mille préoccupations.

(*) On est si bien à la campagne; ni toilettes, ni visites, ni allées et venues; on est libre comme les oiseaux. (*A L. de B.*, 1^{er} avril 1830.)

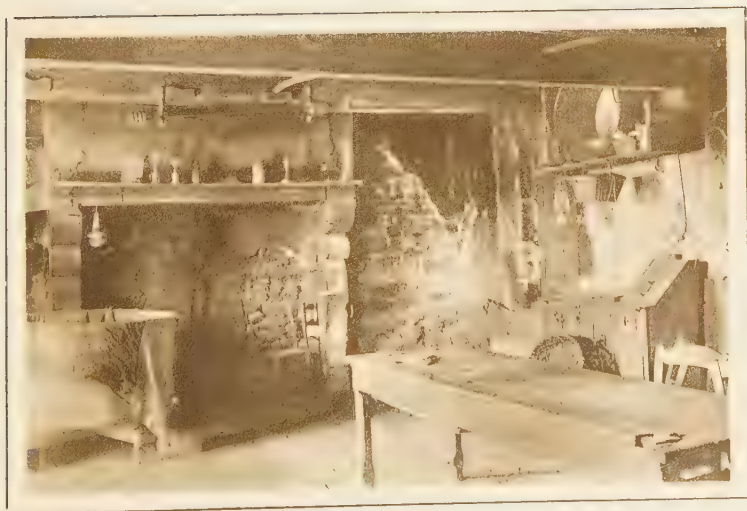
Volontiers, elle ferait vœu d'y être ermite. Elle y jouit d'un bonheur ineffable, surtout lorsque presque rien ne vient troubler le silence de la campagne.

(*) Notre campagne est tranquille et déserte comme une église à minuit. On n'entend guère d'autre bruit que celui des poules qui viennent de pondre. (*A L. de B.*, 20 mai 1830.)

C'est parce qu'Eugénie a le goût de la solitude et du silence, c'est parce qu'elle a une âme méditative de recluse qu'elle éprouve un amour de prédilection pour sa pauvre chambrette où elle se retire si souvent pour prier, pour réfléchir ou pour écrire. Que de



LE CAYLA - VUE EXTÉRIEURE.



LE CAYLA - L'ANCIENNE CUISINE.

fois n'en a-t-elle point fait la description ! Que de fois n'a-t-elle point parlé du plaisir qu'elle avait à s'y trouver :

Un peu de soleil visite ma chambrette, je l'aime ainsi et m'y préfère aux plus beaux endroits du monde, toute solitaire qu'elle est. C'est que j'en fais ce que je veux, un salon, une église, une académie. J'y suis quand je veux avec Lamartine, Chateaubriand, Fénelon; une foule d'esprits m'entoure. Ensuite, ce sont des saints, sainte Thérèse, saint Louis, patron de mon amie Louise, et une petite image de l'Annonciation où je contemple un doux mystère et les plus pures créatures, l'ange et la Vierge. Voilà de quoi me plaire ici et murer ma porte à tout ce qui se voit ailleurs. (*Journal*, 2 déc. 1835.)

Le Cayla occupe si souvent la pensée d'Eugénie et satisfait si parfaitement son cœur qu'elle en décrit tous les aspects. Grâce à elle, nous pouvons nous le représenter tel qu'il était aux diverses saisons de l'année.

Pendant l'hiver, les journées sont tristes et languissantes. Ce n'est pas que la température soit rigoureuse en Gaillacois, mais l'atmosphère est molle, flasque, humide, dangereuse pour les santés délicates et les poitrines faibles. La boue et le brouillard obligent à se claquemurer dedans. La sœur de Maurice redoute l'hiver et le trouve désagréable.

(*) La détestable chose, l'horrible saison ! Un ciel terne comme une muraille, de la neige ou de la boue, quelques corbeaux, voilà tout ce que nous voyons. (*A L. de B.*, début de janv. 1831.)

Plus que dans toute autre saison, on ressent le poids de la solitude.

(*) Nous voici seules, Marie et moi, dans ce grand désert du Cayla. Je puis vous assurer qu'il n'est guère bruyant et joyeux. On se dit : « Il pleut, donne le fil, allons au lit. » (*A L. de B.*, 18 fév. 1830.)

Ce n'est pas que l'hiver soit dépourvu complètement de charmes. Eugénie profite des journées ensoleillées pour sortir, pour se promener parfois dans les prés et s'entretenir avec les petits bergers qui ont allumé des feux de branches mortes, pour aller d'autres fois, solitaire, se chauffer au soleil dans des vallons étroits comme une cuve, où l'on croit atteindre l'horizon avec la main. Quand elle reste au castel, la lecture lui vient en aide et lui permet de passer avec profit les interminables journées; elle lit Platon ou saint Augustin au coin du feu de la cuisine. De sa fenêtre, elle admire les oiseaux sautillant sur la neige.

Tout légèrement qu'ils se posent, ils laissent leurs petites traces qui font mille figures sur la neige. C'est joli à voir et leurs petites pattes rouges comme des crayons de corail qui les dessinent. L'hiver a donc aussi ses jolies choses, ses agréments. On en trouve partout quand on y sait voir. (*Journal*, 20 nov. 1834.)

A défaut d'autre chose, elle fait des bluettes et s'intéresse à la fan-

tasmagorie du foyer. Puis, le soir, elle goûte le plaisir des veillées à la cuisine, où les domestiques débitent des contes et lui apprennent les nouvelles des hameaux.

(*) On y parle de poules et de dindons, l'un de ses bœufs, l'autre de ses moutons, et, tout en cassant des noix ou faisant des balais, on raconte cent traits d'*al bestial* [*des bêtes*], ou des histoires de revenants ou de jolis contes des veillées. (*A L. de B.*, 13 ou 14 déc. 1833.)

Cependant le printemps arrive. En un clin d'œil le Cayla se transforme et s'embellit.

(*) Maintenant, le rossignol, les hirondelles, les fleurs, la verdure, toutes les jolies choses arrivent. (*A L. de B.*, 1^{er} avril 1830.)

(*) Le marronnier est dans toute sa splendeur. Il s'élève là-bas, dans le vallon, comme un superbe monarque oriental. (*A L. de B.*, 19 avril 1831.)

(*) La promenade est maintenant délicieuse dans notre bois de Sept-Fonts. Aussi y sommes-nous si souvent que les rossignols n'ont plus peur. Ils bâtissent, pondent, chantent, comme si nous n'y étions pas. (*A L. de B.*, 30 mai 1832.)

Tout verdit, tout fleurit, tout chante, tout l'air est embaumé comme s'il sortait d'une fleur ! Oh ! c'est si beau ! Allons dehors. (*Journal*, 12 mai 1838.)

Dans ces descriptions, — courtes mais combien expressives ! — que l'on croirait extraites de l'œuvre de M^{me} de Sévigné, rien ne sent le travail. Pas de souci d'art, pas de préoccupation d'effets à produire. L'épistolière note simplement ce qu'elle trouve beau, ce qu'elle aime, et arrive sans effort à donner l'impression directe et sincère de ce qu'elle éprouve.

Le rajeunissement, qui se produit alors en toutes choses, a son retentissement jusqu'au plus profond de l'âme d'Eugénie. Il lui semble qu'elle se réveille avec la nature, que le printemps la reverdit.

(*) Tout reverdit au printemps, même la pensée. Le froid, le sec, le flétri, s'en vont avec l'hiver et l'on renaît comme une feuille. (*A L. de B.*, 1^{er} mai 1833.)

Je reverdis comme un brin d'herbe, même moralement. La pensée reparait et toutes ses fleurs.

Le printemps paraît être l'époque qui l'enchant le plus, qui excite le plus sa verve poétique. L'été est moins inspirateur, probablement parce que le travail des champs bat son plein et que les occupations ménagères l'absorbent. Cependant il lui fournit matière à quelques petits tableaux de genre, simples et évocateurs comme ceux de Millet.

(*) Nous sommes entourés de gerbes, de cigales et de poulets qui chantent sans cesse. Papa est au blé, Marie et moi à la volaille, et chacun s'occupe et se distrait. (*A L. de B.*, 18 juil. 1833.)

Premier jour des moissons. Rien n'est joli à la campagne comme ces champs de blé mûr, d'une dorure admirable. Pour peu que le vent souffle, ces épis coulant l'un sur l'autre font de loin l'effet des vagues. Le grand champ du nord est une mer jaune. A tout moment, tu verrais papa à la fenêtre de la salle, contemplant sa belle récolte. Douce jouissance du laboureur. (*Journal*, 9 juil. 1838.)

Les gracieuses choses qui se voient dans les champs, que je viens de voir ! Un beau champ de blé plein de moissonneurs et de gerbes, et parmi ces gerbes une seule debout faisant ombre à deux petits enfants, et leur grand'mère les faisant déjeuner avec du lait. (*Journal*, 11 juil. 1838.)

Entre autres beaux effets du vent à la campagne, il n'en est qui soient beaux comme la vue d'un champ de blé tout agité, bouillonnant, ondulant sous ces grands souffles qui passent en abaissant et soulevant si vite les épis par monceaux. Il s'en fait, par le mouvement, comme de grosses boules vertes roulant par milliers l'une sur l'autre avec une grâce infinie. J'ai passé [une] demi-heure à contempler cela et à me figurer la mer, surface verte et bondissante. (*Journal*, 30 mai 1840.)

Après les splendeurs de l'été, voici l'automne. En Languedoc, c'est par excellence la saison exquise, l'époque des raisins et de la chasse, la période des limpides et douces journées, celles où les paysans d'Andillac plongent leurs bras nus dans la vendange et les retirent rouges comme du sang, celles où les côteaux couverts de vignes prennent un riche vêtement multicolore.

Eugénie en saisit tout le charme et note d'un trait rapide tout ce qui se fait alors à la campagne. Une de ses plus grandes jouissances est d'aller au milieu des vignes.

(*) Rien n'est beau comme une matinée d'automne. Cette année, on a le ciel du printemps et des raisins pour déjeuner. (*A L. de B.*, 29 sept. 1832.)

(*) Le soleil a reparu un peu ce soir. J'espère que je pourrai aller faire un tour à la vigne où je n'ai été depuis huit jours. Aujourd'hui, j'entre les pommes, papa fait entrer les noix, Erembert chasse les perdreaux. (*A L. de B.*, 21 sept. 1833.)

Pendant que se déroule ainsi le cycle des saisons, tout dans la campagne intéresse l'humble châtelaine du Cayla, tout excite ses pensées et provoque son admiration : le berger qui siffle dans le vallon, des enfants qui chantent en faisant des fagots parmi les moutons, une étoile qui se lève sur les Mérix, la lune qui rayonne sur son lit et se cache pour reparaitre comme un enfant qui « joue à clignette », le soleil qui tapisse sa chambre de rayons. Les oiseaux et les fleurs attirent souvent son attention. Elle aime le chant du coq.

(*) Ce coucouroucou a quelque chose de gai et de campagnard, et puis ça vous annonce la pluie, le brouillard, l'heure; c'est la pendule et l'almanach des champs, mille choses utiles. (*A L. de B.*, 4 sept. 1833.)

Elle note avec plaisir l'arrivée du rossignol et celle des bergeron-

nettes, la venue des premières fleurs, l'apparition des pimprenelles et des stellaires sur le chemin d'Andillac.

Les moindres choses de la campagne lui procurent d'infinies jouissances.

Ce sont pour moi des charmes, des plaisirs que je ne puis dire. Aussi, me disait quelqu'un [*M^{me} de Maistre*], vous êtes heureusement née pour habiter la campagne. C'est vrai, je le sens, et que mon être s'harmonise avec les fleurs, les oiseaux, les bois, l'air, le ciel, tout ce qui se voit dehors, grandes ou gracieuses œuvres de Dieu. (*Journal*, 4 juin 1838.)

On conviendra, dès lors, sans peine, que le sentiment de la nature était très affiné dans Eugénie de Guérin et qu'elle sut répandre sur tout ce qui l'entourait un peu de cette poésie dont son âme était pleine. Elle fut vraiment poète, comme l'était d'ailleurs son frère Maurice. Mais tandis que celui-ci puisait dans la contemplation de la Nature je ne sais quelle maladive volupté qui l'absorbait et favorisait sa paresse naturelle, elle trouva dans la beauté des choses un moyen de s'élever jusqu'au Créateur et une source d'activité. En elle, poésie et action ne se contrariaient point, mais se complétaient et se développaient parallèlement.

(*) Trilby et ma tourterelle ne sont pas mes seules distractions. Des chemises à faire, une lessive à repasser nous en fournissent assez, puis deux cols à broder, un pour moi, l'autre pour mon filleul de Lacourtade. Voilà des passe-temps d'hiver avec des tricotages en laine. (*A. L. de B.*, 23 oct. 1833.)

La voici à la cuisine, diligente et attentive, le front serré sous ses bandeaux noirs, tantôt faisant aller l'aiguille ou le fuseau : « Quand on n'a pas d'autre distraction, on prend la quenouille et le petit tournement du fuseau vous amuse », tantôt s'occupant des détails du ménage, préparant des marmelades et des gelées, comptant des œufs, faisant sécher des tomates qui serviront à roussir la soupe, rangeant des pommes. Son père a beau protester en la voyant les mains noires au feu, elle ne tient aucun compte de ses récriminations. Le travail ménager ne rabaisse point aux yeux de Dieu. N'est-ce pas en frottant la vaisselle que saint Bonaventure reçut le chapeau de cardinal ?

La voici, devant la porte, chaussée de socques, la tête couverte d'une *paillote* de Montans, lançant du grain à ses poulets, émiettant du pain à ses pigeons. Elle compte ses bêtes pour savoir s'il n'en manque aucune; sa petite chienne Trilby folâtre à ses côtés.

Ils sont tous de bon appétit, mes chers petits poulets, mais un m'est venu avec une patte cassée. Le pauvre m'a fait pitié, le voilà à l'infirmerie jusqu'à guérison, c'est-à-dire à la cuisine, où je lui ferai autant de visites qu'un médecin. Vous rirez de moi, mais j'aime les bêtes : chiens, poulets, pigeons. (*A. Ant. de Boisset*, nov. 1834.)

La voici à la bergerie où elle fait visite aux agneaux nouveau-nés,

« petites créatures blanches et douces », et où elle trait le lait des brebis. Elle aime voir le troupeau dehors.

(*) Rien n'est plus joli que nos vingt-deux bêtes accompagnées de Gazelle, quand tout ça hèle, broute, saute, tête. (*A L. de B.*, 28 mars 1832.)

La voici enfin sur les bords du ruisseau où elle fait sécher la lessive :

Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. (*Journal*, 9 mai 1837.)

Eugénie de Guérin est donc à certains moments une vraie fermière de l'Albigeois, une fermière à qui rien n'échappe, qui va chercher le nid où pondent les poules quand elle les entend chanter au loin, une fermière qui se préoccupe des récoltes :

* Tu parles de belle récolte dans le pays où tu es. Ici, elle est des plus tristes, de moitié pour notre compte. Le champ où il y a pour l'ordinaire 2500 gerbes n'en a eu cette année que 12 ou 1300. Le reste est en proportion. Point de menus grains ou de légumes, la chaleur a tout brûlé. Elle est si active qu'il y a des raisins *qué bayrou* [*se dorent*] au plantier blanc, chose inconnue que des raisins mûrs en juillet. (*A Maurice*, 15 juil. 1834.) (1).

*
**

M. Calvet, maire et député de Gaillac, qui a parlé de l'intérêt qu'offrent les *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* au point de vue de la petite patrie, a été frappé par l'aspect rustique de la *châtelaine* du Cayla. Elle lui est apparue comme le type et le

(1) L'œuvre d'Eugénie de Guérin contient un certain nombre de détails pittoresques sur les us et coutumes du pays Andillacois. En voici quelques-uns qui nous semblent pouvoir intéresser les folkloristes :

1^o Le 6 janvier, en la fête de l'Épiphanie, les enfants allaient de ferme en ferme souhaiter un vin d'excellente qualité, digne de sa réputation. Ils formulaient leurs vœux en s'écriant : « *Boun bi !* [*Bon vin !*] », et recevaient en échange quelques petits cadeaux. (*Journal*, 5 janv. 1835.)

2^o Le dimanche qui suivait la Saint-Médard (8 juin) était la fête votive d'Andillac. Ce jour-là des ménétriers parcouraient la commune et allaient donner une aubade aux principaux habitants du pays. Ils se rendaient ensuite à l'église pour assister à la messe et entendre l'éloge du saint patron. Dans l'après-midi, le bal s'organisait au *mas* des Savignats. L'orchestre était établi sur une charrette, à l'ombre d'un toit. La nuit venue, la réjouissance continuait; des marguilliers, une lanterne à la main, promenaient un gâteau, « grand comme une roue de charrette », que l'on se partageait à la fin de la danse. (*Mon Village et Lettre à Louise de Bayne du 15 juin 1830.*)

3^o L'hiver, pendant les veillées, tout en devisant, on s'amusait à faire tourner des feuilles de buis pour les absents, « pour leur retour, leur santé, leur avenir ». Devant le feu, sur la brique brûlante, on plaçait les feuilles qui, au contact de la chaleur, s'agitaient, tournoyaient, allaient l'une vers l'autre. Chacune d'entre elles était censé représenter un absent. (*Eugénie de Guérin à son père*, 12 janv. 1839.)

modèle des gaillacoises laborieuses, et il s'est écrié dans une prosopopée enthousiaste.

Eugénie, Sœur de toutes nos sœurs, Femme parmi les femmes de chez nous, il viendra un jour où, mieux connue, nos concitoyens vous vénéreront comme leur plus grande illustration. (*Gaillac*, 8 nov. 1924. *Une chronique de Gaillac en 1830.*)

A ce que dit M. Calvet, ajoutons que ce qui a déjà contribué et ce qui contribuera de plus en plus à faire admirer Eugénie de Guérin, non seulement dans sa petite patrie, mais encore dans la France entière, c'est la poésie qui de son cœur rayonnait sur tout ce qui l'entourait et sur ce qu'elle faisait. Barbey d'Aurevilly l'a parfaitement compris.

Cette fille a un talent délicieux, et dont elle ne se doutait pas. Le charme des charmes ! L'avoir et l'ignorer ! Oui, les moindres petites parcelles de phrases qui tombaient de sa plume étaient divines ! De quel pays était la tourterelle ou le flamant rose qui avait laissé tomber, en passant, cette étrange graine de poésie dans ce pauvre pot de résédas mourant sur la petite terrasse du Cayla..... Je ne l'ai jamais su, mais je trouve vraiment à cette touffe séchée une odeur qui n'est ni dans les vanilles ni dans les volkamérias de la terre ! Cela est suave et chaud comme si cela venait du ciel en passant par le soleil. (*Barbey à Trebutien*, 28 janv. 1854.)

Dans ces lignes remarquables, Barbey ne se contente pas de constater que la sœur de Maurice est poète, il se demande quelle était la source où elle puisait tant de poésie. La question est semblable à celle que posa un jour à Eugénie un des enfants à qui elle enseignait le catéchisme. Le *Journal* (13 mars 1836) raconte, en effet, que le jeune Antoine Thau pria sa catéchiste de descendre la guitare qui pendait au mur de la chambrette. Ayant mis sa petite main sur les cordes, il fut transporté de les entendre chanter et s'écria : « Qu'és aco qué canto aquí ? [*Qu'est-ce qui chante là-dedans ?*] »

Ce qui chantait en Eugénie de Guérin ?

C'était son âme : une âme heureuse au milieu des siens, satisfaite de son sort, joyeuse dans son travail, une âme qui magnifiait la vie familiale, la vie rustique, la vie ennoblée par l'accomplissement exact des devoirs quotidiens, en un mot toute la vie du Cayla.

CHAPITRE XXI

L'épanouissement intellectuel

Lectures d'Eugénie de Guérin : ouvrages de piété, autres lectures (écrivains classiques et romantiques). — *Poésies* qu'elle compose de 1830 à 1840 : appréciation. — Les *Lettres* et le *Journal* : manière de les concevoir. Qualités de leur auteur : sensibilité délicate, amour de la nature sans exagération, tendance à la mélancolie vaincue par l'esprit chrétien, sincérité, clarté, sens de la mesure. — Eugénie de Guérin est-elle romantique? — Dans sa vie, elle n'a rien de l'héroïne de 1830. Comme écrivain, elle est un tempérament classique enrichi des meilleurs apports de son siècle.

L'époque pendant laquelle Eugénie de Guérin magnifiait, dans ses lettres et son *Journal*, la Terre Albigeoise et l'humble travail des champs fut aussi pour elle la période de son épanouissement intellectuel. Après 1830, surtout à partir de 1834, on sent qu'elle est en pleine possession de son talent. Sa manière ira sans doute en se perfectionnant, mais ne variera que superficiellement. Les qualités qui la caractérisent, celles que la postérité admirera, se trouvent nettement dès lors dans ce qu'elle compose. C'est donc le moment d'envisager, en un chapitre synthétique, ce qu'est la sœur de Maurice comme écrivain, quelles sont les causes de cet épanouissement intellectuel et de quelle manière il se manifeste, quelles sont les influences qu'elle a subies et la réaction qui a été provoquée dans son âme, ce qu'elle doit au mouvement romantique et la note particulière qu'elle lui apporte. Ce chapitre est d'ordre plus spécifiquement littéraire et psychologique que biographique. Il s'impose à nous, en ce temps où le romantisme revient en honneur. Nous apporterons ainsi à ceux qu'intéresse la génération de 1830 une contribution que nous ne jugeons pas sans intérêt.

Le premier point à élucider est celui des lectures d'Eugénie de Guérin, car ce sont elles, avant tout, qui ont développé ses talents d'écrivain. Les auteurs qu'elle a fréquentés ont contribué à façonner son esprit encore plus que son contact assidu avec la plume, et que la rédaction de ses lettres à Maurice ou à Louise de Bayne.

Comme par le passé, Eugénie ne manquait pas de consacrer quotidiennement quelques heures à la lecture. Elle le faisait d'ordinaire à la fin de l'après-midi, tantôt seule, dans la chambrette, tantôt en

compagnie de sa sœur et de son père, au salon ou au coin du feu de la cuisine. Quand elle était seule et qu'elle avait une plume sous la main, elle transcrivait les passages qui attiraient son attention et répondaient le mieux aux sentiments de son âme. Les nombreux extraits qu'elle a laissés montrent combien elle aimait à lire.

La lecture était, en effet, pour elle, le passe-temps le plus agréable après les causeries avec ses parents et ses amies. Elle la jugeait indispensable, la regardait comme un préservatif contre l'ennui et comme le seul moyen de nourrir son intelligence.

(*) Les livres sont aussi nécessaires que le pain dans des déserts comme les nôtres. (*A L. de B.*, 11 fév. 1831.)

A la campagne, on cause avec les livres, on se crée une société de morts et de vivants qui revient chaque soir, à la même heure, avec de nouveaux agréments, de nouveaux esprits, de nouvelles figures. (*A L. de B.*, 23 déc. 1833.)

Quand elle venait à en manquer, elle se désolait, faisait appel aux bibliothèques des châteaux et des presbytères qui environnent le Cayla.

Comme on peut le constater en consultant soit ses cahiers d'*Extraits*, soit le petit catalogue de sa bibliothèque, ses lectures étaient de deux sortes : lectures de piété et lectures profanes. Les premières lui paraissaient indispensables pour son âme, les secondes, pour son intelligence. Toutes contribuèrent, à leur manière, au développement de sa personnalité.

Il a déjà été question, dans un des chapitres précédents (1), des ouvrages religieux qui formèrent le bagage moral de la pieuse fille. Inutile par conséquent d'en fournir de nouveau la liste. Contentons-nous seulement de dire que, parmi ses livres de dévotion, certains ont servi, plus que d'autres, à l'épanouissement de son âme; livres de chevet, auxquels elle se plaisait à revenir et dont l'influence se fait sentir dans ses écrits. Ils l'éclairaient, la consolaient, la fortifiaient, répondaient à tous ses besoins. Elle les citait volontiers. Parmi eux, on trouve en bonne place les *Œuvres choisies* de saint Augustin, dont elle aurait voulu tout retenir (*Journal*, 28 août 1835); les ouvrages de saint François de Sales et de Fénelon; ceux de Bossuet, dont elle disait que ce n'étaient pas des livres qu'elle laissait couvrir de poussière. Mais le livre de piété qui eut toujours ses préférences est incontestablement l'*Imitation de Jésus-Christ*, résumé de la science ascétique chrétienne, où elle retrouvait ce qu'elle avait appris ailleurs. Elle le relisait souvent, en savait des passages par cœur, était comme imprégnée de sa doctrine. Trebutien et Barbey d'Aurevilly n'eurent pas de peine à le remarquer :

(1) CHAPITRE XVII. *Le sens du divin*, p. 256-257.

Vous avez dit un mot charmant et juste que je citerai en vous nommant : *C'est l'Imitation qui a passé par le cœur de la femme.* — C'est cela. *Muy bien !* Demandez-vous ce qu'est le vent tout seul ? Un souffle et à peine un murmure. Mais qu'il rencontre quelques cordes de harpe tendues, et il devient une harmonie ! Voilà ce qui vient d'arriver. (*Barbey à Trebutien, 25 août 1854.*)

Vraiment, Eugénie de Guérin ne pouvait guère mieux employer ses moments de lecture spirituelle. Ses livres de piété sont, non seulement les traités fondamentaux de la mystique chrétienne, mais encore les œuvres principales de profonds penseurs et de grands écrivains. Il n'est pas étonnant qu'ils aient tant contribué au développement de sa pensée et au perfectionnement de son style.

Pour ses autres lectures, son choix n'était pas moins heureux. Sur ce point, elle témoignait du goût le plus sûr et d'un rare jugement.

Les romans, dont son époque se montrait si avide, étaient les œuvres qu'elle estimait le moins. Assurément, sa piété s'effarouchait de ces récits deshonnêtes, aux situations risquées, aux gauloiseries trop crues, où la passion joue le premier rôle et s'étale triomphante. Elle en trouva quelques-uns, au lendemain de la mort de sa grand'mère, dans une vieille armoire. C'étaient « des lettres galantes d'une religieuse, la confession générale d'un chevalier galant et autres histoires de bonne odeur ». Ils pouvaient troubler son cœur. « Dieu me garde, écrivit-elle, de pareilles lectures. Au reste, je les déteste trop pour y regarder seulement. » (*Journal, 1^{er} sept. 1835.*) Et elle les jeta au feu.

Mais, même les romans moraux ne lui convenaient pas. Elle avait si souvent entendu les prédicateurs de missions et ses directeurs de conscience fulminer contre eux ! Elle les considérait comme des futilités, des productions littéraires dangereuses, propres à exalter l'imagination et à donner de la vie une idée fausse. Elle répétait d'eux ce que saint François de Sales a dit des bals, à savoir que les meilleurs ne valaient rien, comme les champignons.

Aussi n'aimait-elle pas les jeunes filles qui avaient la passion de ce genre de lectures. Alexandrine de Cahuzac fut maintes fois, pour cela, l'objet de ses critiques et de son ironie. A plus forte raison, ne voulait-elle pas être rangée parmi les lectrices de romans ; elle se fâcha tout rouge, un jour, contre Louise de Bayne qui, par manière de plaisanterie, l'avait laissé entendre dans une de ses lettres. Parmi les rares qu'elle connaissait, les uns lui avaient été permis : c'étaient quelques ouvrages de Walter Scott que M. Guyon foudroya ensuite. Les autres, — tels que *les Fiancés*, par Manzoni, et *les Ecorcheurs*, par le vicomte d'Arlincourt, — étaient historiques. Ce qu'elle y recherchait, c'était moins l'intrigue sentimentale que la connaissance

des événements du passé et l'élégance du style. De presque tous, elle aurait pu écrire comme des *Fiancés* de Manzoni :

(*) Le nom de roman, ne lui sied pas bien. Au titre de *Fiancés* on ouvre le livre. Qui le lirait s'il y avait : Histoire de la peste et de la famine ? On voit que ces fiancés ne sont mis là que pour y grouper des événements autour. (*A L. de B.*, 28 janv. 1832.)

Eugénie de Guérin aimait, en effet, beaucoup l'histoire. Elle en avait une haute idée et s'en faisait une conception des plus élevées. Souvent elle la considérait, à la façon antique, comme une maîtresse de la vie, *magistra vitæ*. Souvent aussi, Dieu lui apparaissait à travers les hommes et les événements, suivant la conception de Bossuet.

(*) La lecture de l'histoire est, ce me semble, la plus intéressante et la plus instructive de toutes par les réflexions qu'elle fait faire sur ce monde et sur l'autre, et en menant la pensée des hommes à Dieu qui les gouverne, qui les punit ou les récompense. (*A L. de B.*, 23 déc. 1833.)

De là, sa prédilection pour l'histoire ecclésiastique. Les nombreux volumes de Bérault-Bercastel, — le meilleur historien de l'Eglise pour l'époque, qui reprend Fleury et précède Rohrbacher, — ne l'intimident pas. En 1832, elle les résume consciencieusement. Elle ne se laisse pas davantage rebuter par l'importante *Histoire de l'Angleterre* et par l'imposant format des *Antiquités de l'Eglise Anglo-saxonne* du docteur Lingard, gros volume qui étonnait son catéchumène Pierril et provoquait cette amusante exclamation : « *Que de mouts aquí dédins [Que de mots là-dedans] !* » L'histoire profane ne lui restait pas étrangère. Nombreux sont les ouvrages historiques dont on peut relever le titre dans ses écrits. Citons, en particulier : *l'Histoire des Croisades*, par Michaud; *l'Histoire des ducs de Bourgogne*, par Barante, qu'on lit en famille pendant l'hiver 1832-1833; *l'Histoire de Russie*, « une grande histoire et un bien petit historien » (*A L. de B.*, 7 juil. 1834); la *Vie du dernier Condé* (*Id.*); le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, qui lui plaît par le style plus que par les idées (*Journal*, 10 déc. 1834); *l'Histoire d'Ecosse*, racontée par Walter Scott à son petit-fils, « narration simple et naïve d'abord, mais qui finit par s'élever à la dignité de l'histoire ». (*A L. de B.*, 8 janv. 1836.)

Après l'histoire, la littérature proprement dite. Les auteurs classiques du xvii^e siècle, les maîtres de la pensée française, ceux à qui il faut toujours revenir, lui sont familiers. Elle en fait ses délices et leur demande les règles de bien penser et de bien dire.

Corneille lui donne le frisson de l'enthousiasme. On croirait entendre Madame de Sévigné :

Que c'est beau ! que c'est beau ! ce Polyeucte et ce Corneille ! Quels vers ! (*Journal*, 29 mai 1840.)

Elle aime Racine et défend ses tragédies contre les sévérités d'Irène Compayré qui voudrait les condamner au feu pour je ne sais quelle pensée de vanité de leur auteur.

La Fontaine est souvent cité par elle; elle sait par cœur beaucoup de ses fables et de ses maximes, dont elle fait l'application avec à-propos.

La Rochefoucauld lui paraît un grand moraliste, mais trop exagéré dans sa manière de traiter les femmes.

Jusqu'à quel point s'inspire-t-elle de M^{me} de Sévigné, sa grande devancière ? La question est assez difficile à trancher. Si l'on s'en tenait au *Journal*, on croirait qu'elle la connaît à peine. Mais les *Lettres à Louise de Bayne* sont révélatrices. Non seulement elle en défend la sincérité, mais encore elle lui emprunte certaines expressions et tournures de phrases. Elle proclame, en un passage caractéristique, l'admiration qu'elle professe à son endroit :

(*) Que j'aime M^{me} de Sévigné, et son aimable façon de dire et de redire des tendresses qu'on lit et qu'on relit ! (*A L. de B.*, 8 janv. 1836.)

Pour Pascal et Molière, il lui faudra attendre d'être initiée par M^{me} de Maistre.

Parmi les grands auteurs de la fin du xviii^e et du commencement du xix^e siècle, il n'en est guère dont elle ignore les ouvrages principaux.

De Bernardin de Saint-Pierre, elle a lu d'abord *Paul et Virginie*, qui convenait si bien à son âme, puis les *Etudes de la Nature* dont elle a goûté la description du fraisier faite « avec tant de charme, tant d'esprit et tant de cœur ». (*Journal*, 11 avril 1836.)

Les poésies d'André Chénier ne lui sont pas inconnues, tant il est vrai, comme le dit M. Souriau, qu'elle est allée jusqu'où sa conscience le lui permettait. Mais cela n'empêche pas que le souvenir de cette lecture ne lui cause un certain remords. (*A L. de B.*, 14 fév. 1833).

Elle leur préfère les écrits de Chateaubriand, dont elle cite çà et là quelques pensées et quelques expressions, tout en déplorant l'orgueil de l'auteur.

Elle se laisse enchanter surtout par les recueils de Lamartine, « son cher poète », dont les poésies ne lui ont jamais procuré que de douces et religieuses émotions. A seize ans, elle en était déjà enthousiaste, tellement les *Méditations* la plongeaient dans « des ravissements et des extases ». Elle composa, en son honneur, un éloge dithyrambique.

* Tes chants, sublime Lamartine,
Sont venus jusqu'à nos déserts.
Quel astre étonnant te domine ?
Quel luth jamais dans l'univers

Egale ta harpe divine ?
 Oui, tel que l'aigle audacieux,
 Qui, descendu vers notre sphère,
 Daigne un instant raser la terre
 Et soudain se perd dans les cieux,
 Tel, dans l'essor de ton génie,
 Tu te dérobes à nos yeux,
 Transportant notre âme ravie
 Jusque dans le séjour des Dieux.

O toi, né pour chanter leurs fêtes éternelles,
 Quel mortel peut louer tes hymnes immortelles !
 Ah ! si jamais, sensible à tes nobles accents,
 Sur des tons assez hauts je puis monter ma lyre,
 Je chanterai le jour où tes accords puissants
 Firent naître en mon sein l'harmonieux délire.

(*Mon village. A M. Raynaud.*)

Les *Harmonies* ne lui produisirent pas une impression aussi forte. Cependant, il fut un temps où, tous les soirs, elle en apprenait par cœur quelques vers; cette étude la ravissait et faisait jaillir de son âme je ne sais quoi, qui la transportait loin (*Journal*, 11 avril 1836).

Lamennais exerça sur elle également un irrésistible attrait. C'était un si puissant génie ! Elle aurait donné volontiers Walter Scott tout entier pour une de ses pages (*A L. de B.*, 31 janv. 1831). Elle se passionnait pour lui, lisait toutes ses productions, le défendait contre ses détracteurs. *Les Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise* lui parut un livre bien sérieux, mais ce sérieux ne lui déplaisait pas (*A L. de B.*, 31 janv. 1831). *L'Avenir* l'enthousiasma. Pourtant, dès l'apparition des *Paroles d'un croyant*, son attitude changea, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Elle devinait que le grand homme s'égaraît.

A l'égard de Victor Hugo, son sentiment fut, dès le début, plus réservé et plus mêlé. *La Ronde du Sabbat*, dans les *Orientales*, lui parut « horriblement belle ». Mêmes réserves pour toutes les œuvres du même auteur. Elle les admire, en saisit la beauté, mais cette beauté était trop étrange; elle le disait chaque fois qu'elle eut l'occasion d'en parler : « Ces génies ont des horreurs qui choquent l'œil d'une femme. » Elle le proclama dans son jugement d'ensemble :

Quel homme que Hugo ! Je viens d'en lire quelque chose : il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout; il a tout vu, tout fait, tout senti; il m'étonne, me repousse et m'enchanté. A peine si je le connais pourtant que dans *Cromwell*, quelques préfaces, *Marie Tudor* et quelque peu de *Notre-Dame*. (*Journal*, 30 juil. 1838.)

Par contre, elle ne trouvait rien à redire à Sainte-Beuve, dont le talent était plus à sa portée. Les *Portraits littéraires* lui semblèrent parfaits, pleins de naturel et de grâce toute originale (*A L. de B.*,

4 sept. 1833), ainsi, du reste, que *Volupté* (1), où elle admira « des détails charmants, de délicieuses miniatures, des vérités du cœur » (*Journal*, 9 janv. 1840). *Les Larmes de Racine* eurent le don de la toucher vivement.

En dehors des ouvrages des grands romantiques que nous venons de nommer, Eugénie de Guérin connut bien d'autres livres qui eurent à cette époque bien du succès, comme, par exemple : le *Livre des Pèlerins Polonais*, d'Adam Mickiewicz, où elle trouve : « une grande foi, peu de charité (pour les rois) et une espérance incroyable » (*A L. de B.*, 4 sept. 1833); *Mes prisons*, de Silvio Pellico, « belle et triste lecture. Comme c'est religieux, beau de sentiments et de résignation ! » (*A L. de B.*, 17 août 1834).

Bien qu'Eugénie soit loin de mentionner dans ses écrits tous les ouvrages qu'elle a parcourus, il nous serait facile d'allonger notre énumération. Mais ce qui vient d'être dit suffit amplement à mesurer l'étendue de ses lectures.

Le manoir du Cayla, si retiré qu'il soit au fond de la province, n'est donc point fermé aux belles-lettres. On s'y tient au courant du mouvement général des idées. Les livres nouveaux y arrivent sans trop de retard. Qui plus est, tout ouvrage a sa répercussion sur Eugénie. Quand elle lit, en effet, son intelligence ne reste point passive; elle réagit prestement. C'est une âme qui vibre, qui apprécie, qui juge, et dont les jugements font la part des choses. La sœur de Maurice n'est ni une exaltée, ni une enthousiaste exagérée. Ses appréciations ne sont pas un reflet, un plagiat de ce que pensent les autres, mais l'expression vraie de pensées fines, justes et nuancées. Celui qui voudrait s'en donner la peine pourrait composer un joli choix d'appréciations littéraires qui ne sont pas à dédaigner.

On peut comprendre maintenant l'influence que de pareilles lectures, faites dans de telles conditions, exercèrent sur l'esprit déjà bien préparé d'Eugénie de Guérin.

Cette influence se manifesta jusque dans ses poésies, car, il faut bien le dire, ses échecs successifs aux Jeux Floraux de 1825 à 1830 ne lui firent pas abandonner complètement la Muse. Pas d'année où elle n'ait écrit quelque pièce nouvelle, le plus souvent deux ou trois. La chose paraît surprenante au premier abord, surtout quand on se reporte aux déclarations catégoriques contenues dans les lettres à Louise de Bayne. Elle l'est moins quand on considère combien

(1) Sainte-Beuve écrivait à Lamennais au sujet de ce livre, le 10 juin 1833 : « Je travaille depuis assez longtemps à un roman qui est assez avancé; le titre, si vous l'avez vu, en est bien vilain, mais j'espère que le livre réparera ce titre et vaudra mieux; les idées en sont purement chrétiennes et même plus par moments que je ne le suis. » (*Publié par M. Georges Goyau. Revue des Deux Mondes. 15 nov. 1928.*)

étaient nombreux autour d'elle ceux qui la poussaient à écrire en vers. Son père ne cessait de la harceler sur ce point. M. de Bayne et sa fille Louise, Philibert de Roquefeuil, Hippolyte et Marie de La Morvonnais réclamaient sans cesse. Maurice jouait le rôle de tentateur. Persuadé que la résistance opposée par Eugénie était d'ordre religieux et venait de scrupules de conscience, — ce qui était vrai en partie, — il s'efforçait de vaincre cette opposition. Pendant son séjour à la Chenaie, il alla jusqu'à provoquer sur ce point une sorte de consultation théologique de l'abbé Gerbet.

Que faire dans de telles circonstances ? Chaque fois qu'on l'incitait à s'adonner à la poésie, Eugénie protestait d'abord et déclarait qu'elle y avait renoncé depuis longtemps. Elle disait que son esprit poétique était mort, qu'elle aimait mieux faire dix bas que dix vers, que Dieu lui demanderait un jour compte du temps employé à de telles inutilités. Cependant, comme elle était complaisante, elle finissait toujours par céder.

D'ailleurs, elle n'était point fâchée au fond de reprendre sa lyre, car le démon de la poésie la poursuivait toujours. Les passages nombreux, dans lesquels elle affirme qu'elle a abandonné la poésie, donnent l'impression d'une personne qui se grise de mots et de raisonnements, qui cherche à se persuader de ce qu'elle doit faire. Le passage suivant est caractéristique :

J'ai renoncé à la poésie parce que j'ai connu que Dieu ne demandait pas cela de moi; mais le sacrifice m'a d'autant plus coûté qu'en abandonnant la poésie, la poésie ne m'a pas abandonnée, au contraire, je n'eus jamais tant d'inspirations qu'à présent qu'il me faut les étouffer. A présent, je chanterais à ma *fantaisie*, ce me semble. J'ai trouvé le ton que je cherchais. J'en aurais des transports de joie qui me tueraient, s'il m'était permis de m'y livrer. Éteignons, éteignons ce feu qui me consumerait pour rien. Ma vie est pour Dieu et pour le prochain; et mieux vaut, pour mon salut, un mot de catéchisme aux petits enfants qu'un volume de poésie. (*Fragment, fin 1835 ou début de 1836.*)

En relisant, plus tard, ces lignes, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

Ceci est vrai [*la dernière pensée*], mais plus haut il y a quelques mensonges poétiques.

Les sujets qu'elle traita de 1830 à 1840 furent, pour la plupart, d'inspiration personnelle, un simple écho des sentiments qui faisaient vibrer son âme. Pour ne parler que de ses meilleures pièces, elle exprima sa pitié pour les malheureux enfants de la duchesse de Berry (*A deux enfants*); elle témoigna sa reconnaissance à l'égard de la bonne famille du Val (*A M^{me} de La Morvonnais*); elle chanta son amitié pour Louise de Bayne (*A mon amie L. de B.*) et son affectueuse sympathie pour son cousin de l'Isle de France (*A Philibert de Roquefeuil*); elle chercha à consoler le pauvre veuf de Bretagne (*A un affligé. A M. de La Morvonnais*); elle dit la tristesse que lui appor-

taît l'automne (*Pauvre feuille voyageuse*); elle chanta son amour de la nature et ses espérances religieuses (*Au flot revient le navire. Mon Dieu, mon Dieu !*)

Comme jadis, dans quelques-unes de ses compositions, on reconnaît l'influence de Millevoye, de J.-B. Rousseau et de Lamartine. Ordinairement, elle reste elle-même. Ses poésies marquent un progrès sensible. Il y a de la distinction, de la sincérité, de belles images, des strophes finement ciselées. Malheureusement, les négligences sont toujours nombreuses et l'inspiration n'est pas toujours égale, ce qui provient sans doute de ce qu'elle écrit pour des personnes amies et non pour un public exigeant.

A plusieurs reprises, elle éprouva le désir de se faire imprimer. Au moins de juillet 1834, par exemple, elle envoya à son frère la poésie *A mon amie L. de Bayne*, avec prière de la faire insérer dans un journal de Paris. Presque en même temps, d'ailleurs, elle conçut le projet plus vaste d'un recueil à l'intention des enfants, qu'elle intitula pour cela *les Enfantines*. Elle en parla plusieurs fois à son frère :

A propos d'enfants, tu veux savoir où j'en suis de mes *Enfantines*. Pas bien loin, mon ami; les difficultés m'arrêtent, quoique j'aie toujours en moi l'inspiration pour cette œuvre qui me semble bonne. En effet, il n'existe pas de poésie pour les enfants, de cette poésie pure, fraîche, riante, délicate, céleste comme leur âme, une poésie de leur âge. Celle qu'on met entre leurs mains est presque toujours au-dessus de leur portée et n'est même pas sans danger, comme les fables de La Fontaine. J'en retrancherais plusieurs du recueil pour le premier âge, à qui est dû tant de révérence. Les enfants sont les anges de la terre, on ne doit leur parler que leur langue, ne leur créer que des choses pures, peindre pour eux sur l'azur. La religion, l'histoire, la nature, offrent de riches tableaux, mais qui sera le Raphaël ? (*Journal, dimanche des Rameaux 1835. Copie de 1841.*)

Cette idée des *Enfantines*, digne du cœur d'Eugénie, fut souvent envisagée par elle, abandonnée, reprise. Maurice l'avait approuvée. Finalement elle n'aboutit pas, ce qu'on ne doit pas regretter plus que de raison. Barbey d'Aurevilly l'a dit à Trebutien qui se plaignait de ne posséder aucune poésie de la sœur de Maurice :

Vous regrettez les vers d'Eugénie. Regrettez sa prose perdue, mais ne regrettez pas ses vers. Ils ne valaient rien, du moins ceux que j'ai vus. Le rythme mal assuré de cette *bergère du Cayla* me faisait toujours l'effet d'une bague trop grande à un doigt trop petit. Le doigt d'ivoire ne savait que tirer le fil de la plus jolie quenouille qui soit jamais devenue le lin, blanchi à la rosée, d'une prose charmante. (*Barbey à Trebutien, 27 avril 1854.*)

L'appréciation est sévère jusqu'à l'excès. On ne peut pas dire, en effet, que les vers d'Eugénie ne valent rien. Il n'en est pas moins vrai cependant que sa poésie éclate surtout dans sa prose. C'est dans les *Lettres* et principalement dans le *Journal* qu'il faut juger Eugénie

de Guérin si l'on veut porter sur elle une juste appréciation. Alors, et alors seulement, on voit quelles sont ses principales caractéristiques, ce qu'elle doit à son temps et ce qu'elle lui apporte de nouveau.

L'œuvre de prose d'Eugénie de Guérin est d'ordre exclusivement personnel; c'est de la littérature familière, intime.

Ses lettres, telles qu'elle les conçoit, sont avant tout l'histoire de sa vie, de ses pensées, de ses sentiments, de ses souffrances. Que si, par hasard, elles contiennent le récit des événements auxquels elle assiste, ce récit est comme dominé par la résonnance sur son âme des faits extérieurs.

Quant au *Journal*, nous avons indiqué plus haut (1) comment il est issu des lettres; il en est le prolongement, le développement, le couronnement. Sans effort, elle est passée d'un genre à l'autre. Dans le *Journal*, d'ailleurs, elle ne fait guère que se raconter, soit qu'elle narre les menus incidents de son existence au Cayla, soit qu'elle parle à son frère de ses lectures ou qu'elle lui fasse ses confidences. Elle l'avoue d'une façon charmante :

Je m'aperçois que je ne parle guère de qui que ce soit, et que mon égoïsme se met toujours en scène. Je dis : « J'ai fait ceci, j'ai vu cela, j'ai pensé telle chose », laissant derrière le public à la façon de l'amour-propre, mais le mien est celui du cœur qui ne sait parler que de lui. Le petit peintre ne sait donner que son portrait à son ami, le grand peintre offre des tableaux. Je continue donc le portrait. (*Journal*, 28 avril 1835.)

Edmond Pilon a eu raison, par conséquent, de définir le *Journal* d'Eugénie de Guérin *le miroir de son âme*. C'est elle qui la plupart du temps est en scène.

Il convient même de noter que, sur ce point, elle a comme deviné son siècle. A son époque, dans nombre de châteaux, beaucoup de femmes et de jeunes filles d'élite rédigeaient, au jour le jour, des cahiers secrets où elles jetaient leurs rêves et leurs impressions. Lamartine, par exemple, nous révèle que sa mère avait l'habitude d'écrire tous les soirs.

Ma mère avait l'habitude... de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil... Quand tout le monde était couché dans sa maison... elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de comptes. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une heure ou deux... C'était l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course, avant que la nuit l'eût fait envoler; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétudes et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui bénit, qui invoque, qui adore, une âme écrite enfin ! (*Lectures pour tous*, p. 40 et ss.)

(1) CHAP. XIX. *Les cinq premiers Cahiers du Journal*, p. 287.

Combien d'autres imitèrent la mère de Lamartine ! On s'en rend bien compte de nos jours, puisqu'on se plaît à publier de temps en temps ces sortes d'ouvrages qui n'étaient pas destinés à la publicité, mais qui révèlent parfois de grandes âmes, et servent toujours à mieux pénétrer l'époque si curieuse de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Pour ne parler que de personnes connues d'Eugénie de Guérin, Coralie de Gaïx et Léontine de Villeneuve tenaient leur *Journal*.

Sans le savoir, sans se douter de ce qui se passait autour d'elle, Eugénie de Guérin suivait le courant qui entraînait ses contemporaines : elle est donc bien de son époque, puisque le *Journal intime* paraît être une création littéraire du commencement du xix^e siècle (1).

Un certain nombre de nos contemporains ont blâmé l'usage du *Journal intime* et ont vivement critiqué ceux qui s'y livraient. Citons, à titre d'exemple, quelques-unes de ces critiques :

L'homme qui a le temps d'écrire un journal intime nous paraît ne pas avoir suffisamment compris combien le monde est vaste. (*Ernest Renan*.)

Il faut avoir de soi une bien haute opinion pour tenir son journal intime. (*Ferdinand Brunetière*. 1886. *A propos du Journal d'Amiel*.)

Beaucoup de modernes ont contracté l'habitude du journal intime, qui aurait semblé à un païen la preuve d'une fatuité singulière. (*Paul Bourget*.)

Le journal d'Eugénie de Guérin échappe à ces reproches. Il n'est point l'œuvre d'une pensée superbe, infatuée d'elle-même. Son auteur n'est point un faiseur de Mémoires, à la façon de Chateaubriand rédigeant les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ce n'est point un orgueilleux qui sculpte sa statue ou se drape, qui pose et écrit pour la postérité. Eugénie de Guérin est humble et modeste; elle n'oublie pas la petite place qu'elle occupe dans le monde et n'affiche aucune prétention. Elle ne songe au public que pour l'écarter, ou plutôt elle n'a d'autre public que son frère Maurice.

Du reste, sans le chercher, elle a eu le mérite de dégager, à travers son âme et les petits événements de sa vie, ce qui appartient à l'humanité entière. Il n'est personne qui ne se reconnaisse en elle.

(1) A l'époque classique, a-t-il existé un *Journal intime* proprement dit ? Il ne le semble pas. Nous n'en connaissons pas, du moins, de célèbre. La forme adoptée était celle des *Mémoires* ou des *Livres de Raison*. Il y avait aussi des journaux de voyage.

Au xviii^e siècle, on s'en rapproche, grâce aux *Confessions* de Rousseau. La sensibilité et l'amour de la Nature mis à la mode par Rousseau sont les deux grandes sources du journal intime.

C'est au xix^e siècle seulement que le *Journal intime* devint genre littéraire et prit un grand développement : *Cahier Vert* de Maurice de Guérin, *Memorandum* de Barbey d'Aurevilly, *Journal intime* de Maine de Byran, *Journal d'un poète* de Vigny, *Souvenirs* de Marie Jenna..... Il semble que les *Reliquiae* d'Eugénie ont été le premier recueil de ce genre qui ait été publié.

De nos jours, la fortune du *Journal intime* paraît loin d'être terminée : *Journal de Loti*... On peut ranger dans ce groupe les *Cahiers* de Barrès, quoique Barrès parle de ses idées plutôt que de son histoire.

Le général sous le particulier, voilà ce qu'elle a su faire ressortir, ce qui nous intéresse si puissamment et fera l'intérêt permanent de son œuvre, ce qui la rend de tous les pays, de tous les temps, de toutes les générations. Elle est notre contemporaine non moins que de ceux qui ont vécu aux environs de 1830. Ce n'est pas seulement la gracieuse châtelaine d'un petit manoir perdu en Albigeois, c'est la jeune fille de toutes les époques. Le Cayla est notre demeure aussi bien que la sienne. Elle est la sœur de chacun de nous, comme celle de Maurice. Elle n'est pas seulement l'amie et la directrice de conscience de Louise de Bayne et de Madame de Maistre, elle l'est aussi de tous les cœurs qui ont soif d'amitié et qui ont besoin de soutien moral.

Son œuvre est le fruit d'une âme particulièrement exquise.

Notons, en premier lieu sa délicate sensibilité. Tout a un retentissement dans son être, comme dans ces harpes dont parlaient les poètes anciens qui vibraient au souffle des moindres brises. Héritière, en cela, des écrivains de la fin du XVIII^e siècle, elle éprouve le frémissement de toutes choses. Que de fois ne l'a-t-elle pas noté dans son *Journal* !

Quand je suis seule ici, je me plais à écouter ce qui remue au dehors, j'ouvre l'oreille à tout bruit : un chant de poules, les branches tombantes, quoi que ce soit m'intéresse et me donne à penser. (*Journal*, 28 mars 1835.)

Et cet autre passage, plus caractéristique encore, que beaucoup se sont plu à citer :

Je lisais hier au soir Bernardin, au premier volume des *Etudes* qu'il commence par un fraisier, ce fraisier qu'il décrit avec tant de charme, tant d'esprit, tant de cœur, qui ferait, dit-il, écrire des volumes sans fin, dont l'étude suffirait pour remplir la vie du plus savant naturaliste par les rapports de cette plante avec tous les règnes de la nature. Mon ami, je suis ce fraisier en rapport avec la terre, avec l'air, avec le ciel, avec les oiseaux, avec tant de choses visibles et invisibles que je n'aurais jamais fini si je me mettais à me décrire. (*Journal*, 11 avril 1836.)

Un rien suffit à émouvoir Eugénie de Guérin :

Ce que font des gouttes de vin dans un verre d'eau, les moindres peines le font dans mon âme; elle change et n'est plus la même de longtemps. (*A L. de B.*, 2 oct. 1834.)

Cette jeune fille est pitoyable à la souffrance. Elle ne peut rencontrer un pauvre sans le plaindre et lui porter secours. Les petites bêtes blessées excitent sa compassion. Elle plaint même les fleurs tombées sous l'orage et les arbres qui penchent leur tête sous la rafale, car il lui semble que tout ce qui paraît souffrir a une âme (*Journal*, 29 mai 1835). Elle voudrait qu'il existe un paradis pour les bêtes.

Elle était sensible également à la beauté des choses. Les moindres détails provoquent son admiration : le spectacle d'une nuit étoilée, un rayon de lune qui se glisse dans la chambrette, un chœur de rossignols qui chantent dans la moulinasse, un chant de grive sur les genévriers, les stellaires qui fleurissent sur le chemin d'Andillac, le sifflement du berger dans le vallon. Ce qu'elle éprouve, elle ne peut s'empêcher de l'écrire : « Oh ! le beau concert... Oh ! la jolie chose que je viens de voir... J'ai l'âme toute pénétrée, toute émue... » Son admiration est communicative. Nul n'a mieux compris qu'elle la vérité de ce vers du poète qu'elle cite dans son *Journal* (20 nov. 1834) :

Dieu répandit partout la grâce et la beauté.

La grâce et la beauté, mises par Dieu en toutes ses créatures, elle les saisissait partout.

Cette sensibilité si affinée développa en elle le sentiment de la nature. Eugénie de Guérin se laisse enchanter par elle. Elle aime les oiseaux, les fleurs, les divers aspects du paysage. Elle jouit grandement de tout ce qui est lumière, parfum, couleur et harmonie. Il y a accord entre les choses et son âme vibrante qui prend part en quelque sorte à l'état des saisons et qui, comme une fleur, s'épanouit ou se ferme au froid ou au soleil (*Journal*, 5 mai 1837). Cet amour de la nature fut si profond que, plus tard, les merveilles de Paris ne parviendront pas à le dominer.

Il convient de noter que les descriptions qu'elle fait sont d'une admirable concision. Les plus longues n'ont que peu de lignes; quelques traits de plume suffisent à faire tableau. Elle ne s'étend pas en long et en large; elle a une sobriété de pinceau vraiment antique.

La nature qu'elle décrit, d'ailleurs, et qu'elle aime, n'est pas sauvage, désordonnée, farouche. Quel effet n'eût pas tiré un Victor Hugo de la forêt de Grésigne toute proche, cette forêt où l'âme peut se perdre dans le sein de la Nature immense, effrénée. Eugénie n'a pas de ces goûts. Elle préfère le joli, le charmant et le beau au grandiose et au sublime. En cela, elle tient beaucoup plus de Lamartine, le doux auteur de *Milly*, que de Chateaubriand, le puissant peintre des forêts vierges d'Amérique. Son inspiration le plus souvent est du genre bucolique ou idyllique, non du genre épique. Les paysages qu'elle aime sont façonnés à l'image de son âme douce et pliante (1). A deux ou trois reprises seulement, elle essaie avec timidité de décrire les montagnes à dos de chameaux, les vieux châteaux avec leurs grandes salles, les vastes panoramas. En général, elle ne s'élève pas aussi

(1) Ce n'est pas Eugénie de Guérin qui souhaiterait à Louise de Bayne, comme Coralie de Gaix le fit à son amie Elise Raynaud en juillet 1825, « un beau mari dans un vieux château au clair de lune, avec des chouettes et des chauves-souris, au milieu d'une forêt pleine de fantômes ». Un pareil décor aurait effarouché son imagination.

haut. Ce qu'elle peint, avec le plus d'aisance et le plus d'amour, ce sont les collines modérées, les vallons étroits où naissent des sources fraîches et où coulent de petits ruisseaux. Et encore ses descriptions ne sont point faites pour elles-mêmes, pour jeter du coloris dans une page, mais parce qu'elles provoquent dans son âme des pensées profondes ou qu'elles s'harmonisent avec elles. Le paysage est vraiment, pour la sœur de Maurice, un état d'âme.

Faisons remarquer encore qu'elle n'admire pas la Nature en païenne, pour la seule beauté de ses lignes, pour la magnificence de ses couleurs, pour la douceur dont elle pénètre à certains jours les sens des hommes et des animaux. A plus forte raison, ne la considère-t-elle pas comme un être vivant, comme une divinité voilée au cœur aimant, hostile ou dédaigneux. Elle la contemple en chrétienne, avec les yeux de la foi qui la lui font apparaître comme une œuvre divine magnifique, comme un échelon qui permet de s'élever au Créateur.

Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles. Passons de là aux cieux qui ne passeront pas. La contemplation de la nature mène là. Des objets sensibles, l'âme monte aux régions de la foi et voit la création d'en haut, et le monde alors paraît tout différent. (*Journal*, 29 mai 1837.)

L'esprit surnaturel avec lequel Eugénie de Guérin considère les choses d'ici-bas corrige la mélancolique tristesse qui s'empare d'elle à certains moments.

On est tenté de penser et de dire que la solitaire du Cayla a été, comme beaucoup de ses contemporains, une victime de la tristesse et qu'elle a subi, comme eux, les atteintes de ce que l'on a appelé le mal du siècle. Sainte-Beuve l'a écrit en toutes lettres dans une de ses *Causeries* : « Il faut bien appeler les choses par leur nom : elle s'ennuie. » C'est qu'en effet il y a, dans le *Journal* surtout, un certain nombre de passages qui peuvent le laisser croire.

Le cœur se déprend chaque jour de quelque chose. (*Journal*, 7 déc. 1834.)

L'ennui s'est posé sur moi, il y demeure. (*Journal*, 26 avril 1835.)

L'ennui est le fond et le centre de mon âme aujourd'hui. Ce que j'aime le plus est peu capable de me distraire. J'ai voulu lire, écrire, prier; tout cela n'a duré qu'un instant, la prière même me lasse. (*Journal*, 22 mai 1835.)

Mais il s'agit de ne pas être dupe. On a tort, en effet, de s'arrêter à ces quelques textes et de s'imaginer que le sentiment de la tristesse a dominé l'âme de la sœur de Maurice.

Que ce sentiment ait parfois traversé son âme, qu'il l'ait tentée, c'est indéniable. Quelle est la vie qui ne renferme point de jours moroses ? Quel est le cœur qui ne s'est pas senti abattu une fois ou l'autre ? Comme tout le monde, Eugénie de Guérin a connu des

heures désenchantées, des moments de dépression morale et d'atonie physique. Elle a éprouvé la monotonie des journées de pluie à la campagne; elle a senti profondément la caducité de la vie, le deuil des séparations, la mélancolie de la chute des feuilles et de la fuite des années, l'isolement dans lequel laisse la mort de ceux qu'on aime.

Il faut reconnaître cependant que sa tristesse est souvent d'un ordre supérieur. Car, comme le dit M. Auguste Nicolas (1), il y a une tristesse spirituelle et sainte, qui est comme la nostalgie de l'âme chrétienne aspirant au ciel et désirant y faire parvenir les autres. La tristesse d'Eugénie de Guérin a été bien souvent de cet ordre. Elle a ressenti la noble inquiétude des âmes en voie de perfection, qui se jugent bien médiocres, l'angoisse religieuse de ceux qui craignent de ne pas plaire suffisamment à Dieu; elle s'est attristée en voyant Maurice s'écarter des pratiques chrétiennes et ne lui rendre qu'imparfaitement son amitié. Les choses de ce monde terrestre n'assouissaient pas les aspirations de son cœur.

Sur la terre, je trouve bien peu de choses à mon goût. Plus j'y demeure, moins je m'y plais. Aussi, je vois sans peine venir les ans, qui sont comme autant de pas vers l'autre monde. Ce n'est aucune peine ni chagrin qui me fait penser de la sorte; je ne le crois pas, je te le dirais. C'est le mal du pays qui prend toute âme qui se met à penser au ciel. (*Journal*, 31 déc. 1834.)

On voit par là combien la tristesse d'Eugénie est différente du *spleen*, de l'ennui morbide des Werther, des René et des Byron. C'est celle des grandes âmes qui se sentent créées pour un monde meilleur.

Je meurs d'envie pour tout ce qui est céleste, parce qu'ici bas tout est vil et porte un poids de terre. (*Journal*.)

Le mal dont elle souffre est donc le mal du ciel.

D'autre part, même quand la tristesse d'Eugénie semble avoir quelque ressemblance avec celle de ses contemporains, elle n'en est pas moins très distincte. Tandis que la génération de 1830 se complaît dans la mélancolie, — il est bien porté à cette époque d'être triste et de laisser paraître cette langueur dans la pâleur du visage, dans la nonchalance de l'attitude, dans le vague du regard, — Eugénie ne cesse de réagir contre elle. Elle n'aime point les pessimistes. D'où, son jugement sévère contre le poète Achille Duclésieux, qui vit en ermite sur les côtes de Bretagne et chante seulement la mort et la tombe dans son recueil de poésies : *l'Ame et la Solitude* (A L. de B., 21 juil. 1834). Elle n'approuve pas davantage les natures sentimentales et mélancoliques, qui ont du vague à l'âme. Quand on lui parle d'une dame qui ne voit rien de plus joli qu'un beau cha-

(1) *Eugénie de Guérin, Etude psychologique*, p. 22.

grin dans une belle prairie, elle déclare ne rien y comprendre. Pour elle, les chagrins sont toujours laids, où qu'on les place et elle n'en connaît pas du genre bucolique (*A L. de B.*, 31 déc. 1841). La tristesse est trop dangereuse pour s'y laisser aller.

* Toute passion nous bestialise. C'en est une que la tristesse. Il y en a qui s'en font une divinité et vivent en païens devant cette idole et l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces. Faut-il prier, se confesser, remplir un devoir ? Impossible, ce sont des hommes tristes. Ne leur demandez rien, ni pour Dieu, ni pour eux-mêmes, que ce que leur humeur voudra (1). (*Journal*, 24 mai 1835.)

La tristesse fait extravaguer.... On ne peut rien, on ne veut rien, on se délaisse, on pleure, on est malheureux, on s'enferme, et le diable, qui nous voit seuls, arrive pour nous distraire avec toutes ses séductions. (*Journal*, 27 mai 1835.)

Dans un autre passage, Eugénie compare l'ennui, qui ronge l'âme, à ces petits vers qui se logent dans le bois des vieux meubles et dont elle entend le crissement. Elle en conclut pratiquement qu'il faut lutter contre la tristesse, la mélancolie, le vague à l'âme et ne pas se laisser envahir.

Laisée à elle seule, Eugénie n'y parviendrait pas souvent.

(*) Mon cœur a un fond de tristesse que je ne puis pas dissiper seule. (*A L. de B.*, 30 avril 1838.)

Mais elle sait trouver des préservatifs : le travail manuel, la rédaction des lettres, la prière, la soumission à la volonté supérieure de Dieu, la fréquentation des sacrements. La communion et la confession lui paraissent avoir un merveilleux pouvoir apaisant et fortifiant.

(*) Soit l'aiguille, les poulets, la plume quelquefois, j'ai toujours quelque chose en main pour chasser l'ennui. (*A L. de B.*, 1^{er} mai 1833.)

Cent fois je l'ai essayé; c'est la prière, la prière qui me calme. Quand, devant Dieu, je dis à mon âme : « Pourquoi êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous ? », je ne sais quoi lui répond et fait qu'elle s'apaise à peu près comme un enfant quand il pleure et qu'il voit sa mère. (*Journal*, 5 mai 1837.)

Que nous sommes heureux les chrétiens ! Nous n'avons pas de peine que Dieu ne soulage. (*Journal*, 31 juil. 1835.)

Il n'est pas surprenant qu'avec de tels moyens Eugénie de Guérin soit parvenue à chasser la tristesse et à faire rentrer la sérénité et la joie dans son âme.

Les qualités que l'on vient de constater en Eugénie de Guérin ne sont pas les seules qui se dégagent de ses écrits. Il y a, en particulier, un peu partout, un accent de vérité remarquable. Les faits ne sont pas déformés, agrandis, embellis. Le vrai éclate dans tout ce qui

(1) Le passage est sensiblement différent dans Trébutien.

sort de sa plume. Suivant une de ses comparaisons que nous pouvons lui appliquer, son cœur s'ouvre devant nous comme un livre. Elle proteste contre ceux qui prétendent que l'amour de M^{me} de Sévigné pour sa fille est insincère, et que ses expressions de tendresse maternelle sont exagérées.

(*) Peut-on juger si mal ! Ne voit-on pas ce cœur de mère à chaque ligne ? Il me semble impossible de contrefaire ainsi la nature. Ne le trouvez-vous pas ? Croyez-vous qu'on puisse mentir sans qu'il y paraisse ? Ne vient-il pas une rougeur sur le papier comme sur le front ? (A L. de B., 6 juil. 1832.)

La sincérité se trouve dans les écrits d'Eugénie de Guérin ou elle n'est nulle part.

C'est probablement à cet amour de la vérité qu'elle doit le besoin de la clarté, un sens étonnant de la mesure, la simplicité de son style. Comme tout esprit bien français, elle se met en garde contre l'obscur ou le confus ; c'est elle qui définit spirituellement la métaphysique allemande : « un puits sans eau ». Elle a horreur de tout ce qui est outré et exagéré. Elle s'exprime le plus naturellement du monde, à la manière de Francis Jammes, « avec les mots que Dieu a enseignés à mon père et à ma mère qui me les ont transmis » (1). Point de recherche, point d'apprêt, point de grandiloquence ; rien de tourmenté ni de factice. On peut lui appliquer cette pensée de Pascal : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi. » Elle se livre à l'inspiration du moment. On le voit bien à son écriture ; de nombreuses pages sont sans la moindre rature. Sa liberté d'esprit est entière ; elle ne se préoccupe pas de ce qu'elle va dire.

Je ne sais écrire que lorsque je ne sais ce que j'écirai. La plume marque et voilà tout. (*Journal*.)

Et cependant que de richesses ! Comme tout ce qui est simple, son *Journal* et ses *Lettres* sont souvent sublimes. Mais cela ne doit pas nous étonner, tant il y a d'élévation de pensée. C'est de là que viennent ses maximes au tour arrêté, vif, comme des inscriptions lapidaires, que n'eût pas dédaignées La Rochefoucauld. Il n'est pas une page où l'on ne s'arrête pour méditer.

Tout ce qui prend de la durée met de l'éternité dans le temps. (*Journal*, 26 avril 1835.)

Les choses du cœur sont éternelles. (*Journal*, avril 1837.)

Les courants de l'âme sont longs. (A La Morvonnais.)

Avec cela, une réelle tendance à se perfectionner sans cesse. Son style progresse avec les années. Pour ne citer qu'un fait, à l'époque où elle commença de lire et de fréquenter Barbey d'Aurevilly, sa manière d'écrire un peu abondante prit de la concision :

(1) *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*, par FRANCIS JAMMES. Préface.

mots en relief, articles supprimés, images plus nombreuses mais courtes, tour des phrases plus original, quelque chose de nerveux, voire même de sec. Elle subit facilement l'influence du style de Barbey qui se rapproche du sien par quelques endroits.

*
* *

Maintenant que nous avons examiné les qualités principales qui caractérisent Eugénie de Guérin dans sa période d'épanouissement intellectuel, nous pouvons nous demander jusqu'à quel point Eugénie de Guérin est romantique. Plusieurs auteurs s'en sont déjà préoccupés. L'un d'entre eux, — le critique de la *Petite Illustration* (1927), — estime qu'Eugénie de Guérin a donné au romantisme son expression de sensibilité la plus durable. Il l'appelle, d'ailleurs, gentiment : « Une violette du bois sacré romantique. » M. Maurice Souriau, de son côté, dans sa grande *Histoire du Romantisme*, — un vrai monument littéraire, — n'hésite pas à consacrer un chapitre au *Journal d'Eugénie de Guérin* (1). La question ne manque donc pas d'intérêt; elle est actuelle.

Evidemment, quand on cherche à se rendre compte du romantisme d'Eugénie de Guérin, il ne s'agit pas de savoir si la châtelaine du Cayla se rapproche, par sa vie ou par sa manière de concevoir l'existence, de celles qu'on est convenu d'appeler les héroïnes romantiques. Il serait trop facile de montrer qu'elle ne se confond pas avec elles. Elle ne les comprend pas, les raille et les critique même, quoique ses railleries et ses blâmes soient ordinairement tempérés par la charité chrétienne.

Parlant un jour de la sœur de Victor Hugo, elle rit de ses *folies* et de ses *extravagances*. « C'est une savantasse, ajoute-t-elle, citant Homère et Virgile, tout excepté le bon sens. » (*A L. de Bayne*, 10 août 1834.)

Une autre fois, elle condamne en bloc les femmes dont s'occupe la Renommée :

(*) La plupart des femmes célèbres sont des folles. Voyez d'Abrantés qui se fait châtelaine, qui change de religion comme de toilette, pensant que la nouveauté lui sied bien; M^{me} Dudevant courant le monde, habillée à la turque. Mais taisons-nous; il ne faut pas blesser la charité. (*A L. de B.*, 24 nov. 1836.)

La princesse Belgiojoso, qu'elle ménage pourtant à cause de sa parenté avec les d'Aragon, lui paraît « singulièrement spirituelle et visant à l'effet. C'est l'unique but de ces femmes... L'orgueil nous perd ». (*A L. de B.*, 20 janv. 1839.)

(1) *Histoire du Romantisme en France* par MAURICE SOURIAU. Tome II, chap. VII, p. 120-125.

Seule, la baronne de Vaux trouve grâce devant Eugénie de Guérin à cause de son dévouement, de sa charité et de son ardent carlisme.

(*) La baronne de Vaux... toujours vagabonde, comme elle le dit, de prison en prison, de lien en lien, pour faire le bien. C'est une femme étonnante d'énergie, d'âme, de passions qu'elle a toutes tournées vers Dieu. C'est la Jeanne d'Arc, la femme-épée d'Henri V. Elle fait des réunions de drapeaux blancs dans son salon, et parle, improvise, devant M. Berryer et ses troupes. Sa parole vaut bien une armée. *Id.*)

L'idéal d'Eugénie de Guérin est tout différent. Elle l'a nettement exprimé à Louise de Bayne dans les lignes suivantes :

(*) C'est notre tâche, à nous autres femmes, que tout ce qui tient au ménage, au soin, à l'arrangement, au bon ordre dans la maison. Toute femme qui sort de là, sort de sa sphère et bientôt de son devoir. (*A L. de B.*, 24 nov. 1836.)

Comme il y a loin entre cette conception de la vie et celle que s'en faisaient les héroïnes romantiques ! Non, vraiment, Eugénie ne peut être confondue avec ces dernières; elle en est l'opposé. En elle, pas de désir effréné de la vie, pas de culte exagéré du moi, pas d'indépendance morale. Elle représente le type traditionnel de la Française, modeste, dévouée, s'effaçant volontiers devant les autres, soumettant son cœur à la raison et au devoir.

Comme écrivain, elle tient beaucoup plus de la génération de 1830. Ainsi que nous l'avons vu, elle ne boude nullement à son siècle. Son esprit est trop compréhensif pour ne point saisir et apprécier le talent et les œuvres de ses grands contemporains. Puis, les genres littéraires qu'elle cultive elle-même, — poésie lyrique, journal intime, correspondance, — sont caractéristiques de son temps. Elle a le goût de l'histoire, celui de l'exotisme, un amour sincère de la nature et une facilité remarquable pour la décrire. Elle fait une large place au sentiment : amitié, amour fraternel... L'analyse de son âme et de l'âme humaine l'intéresse; elle aime l'introspection. Elle est même royaliste et chrétienne, comme les auteurs de la première période romantique. Elle est donc bien de son époque.

Néanmoins, elle s'apparente plus encore aux classiques qu'elle connaît et qu'elle aime. C'est à leur école qu'elle s'est formée. C'est à eux qu'elle revient sans cesse. Sous leur influence bienfaisante, elle a évité le romantisme échevelé et tous autres excès. Son esprit, épris d'ordre, de clarté et de raison, a toujours témoigné d'un merveilleux équilibre et du sens de la mesure. Comme le dit finement M. Ernest Zyromski (1) : « C'est une âme claire et grande, qui unit la bonté et la

(1) *Eugénie de Guérin* par E. ZYROMSKI. Préface.

force, la simplicité et la profondeur, âme d'harmonie et de lumière. » Or tout cela, c'est le tempérament classique.

En sorte qu'il y a en elle une fusion remarquable de classicisme et de romantisme, de sensibilité et d'imagination d'une part, de raison et de volonté de l'autre, bien qu'elle se rapproche davantage du ^{xviii}^e siècle, un peu à la manière de Sainte-Beuve. M. Souriau l'a parfaitement saisi, comme, du reste, les derniers critiques qui ont eu à s'occuper d'elle : MM. Maze-Sencier et Victor Giraud. S'ils n'hésitent pas à la placer dans la pléiade des écrivains romantiques, ils lui accordent une place à part, et ils opposent le charme pur et reposant de sa vie et de son œuvre au trouble que causent l'existence et les romans de George Sand en particulier. M. l'abbé Decahors nous semble l'avoir bien caractérisée : « Cette petite provinciale, a-t-il écrit dans un article du *Larousse mensuel* du mois d'août 1928, n'a gardé du romantisme que ce qui pouvait enrichir son âme modérée. »

Oui, c'est cela; c'est bien ce qui caractérise son talent, ce qui constitue son originalité et sa valeur dans cette période littéraire inégale, riche mais confuse, à laquelle on donne pour centre l'année 1830. Eugénie de Guérin a un tempérament classique enrichi par les meilleurs apports du romantisme. Voilà comment elle apparaît au moment de son épanouissement intellectuel.

CHAPITRE XXII

Le Temps des fiançailles de Maurice

Arrivée de Maurice au Cayla. — Sa maladie et sa guérison. — La famille de Germain chez les Guérin. — Fiançailles. — Les Rapine de Sainte-Marie et M^{me} de Maistre. — Correspondance d'Eugénie avec la baronne. — Maurice retourne à Paris. — Le VI^e, le VII^e et le VIII^e cahiers. — Eugénie s'efforce de faire du bien à M^{me} de Maistre. — Les nouvelles de l'Inde. — Séjours d'Eugénie à Montels et à Rayssac. — Derniers préparatifs pour le voyage de Paris.

La nouvelle de la maladie grave de Maurice, apportée en mai 1837 par la lettre de M^{me} Auguste Raynaud, mit tout le Cayla en émoi. Eugénie en particulier fut consternée. Lui fallait-il trembler pour la santé physique de son frère après avoir tant souffert pour l'état de son âme ! Avec sa sensibilité frémissante, elle alla tout de suite aux extrêmes et pensa qu'il était frappé à mort. Elle ne put s'empêcher de le dire à Louise de Bayne, sa confidente.

(*) Maurice arrive, nous arrive malade, si malade qu'on lui défend de parler et de s'occuper de longtemps. Une lettre de M^{me} Raynaud nous a mis ce matin cette nouvelle et tristesse au cœur. Mon Dieu, que les affections viennent vite ! Hier encore, nous étions si loin d'être en peine !... C'est un rhume, la grippe, et l'excès de travail qui... ont attaqué la poitrine.... Pauvre Maurice, peut-être allons-nous le perdre ! (A L. de B., 24 mai 1837.)

Ces pressentiments funèbres assaillirent Eugénie avec d'autant plus de violence que, sur ces entrefaites, on apprenait en Albigeois la mort du jeune de Solages qui était à peu près de l'âge de Maurice : « Pauvres jeunes gens ! ils se tuent par l'étude ou la dissipation. » Mille choses passaient et repassaient dans son cœur et la faisaient souffrir. Elle se demandait avec appréhension, par exemple, si son frère était prêt à comparaître devant Dieu.

(*) Le médecin de Paris... assure qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chère poitrine. Que Dieu le veuille ! Mourir à cet âge est bien tôt pour un jeune homme. Les pauvres jeunes gens ont besoin de vieillir pour se purifier, comme certains ruisseaux qui ne sont clairs que bien loin. Ce n'est pas que Maurice ait pris part à la corruption du monde, mais je crains toujours que son âme ne soit pas comme Dieu la veut, comme je la voudrais. Tous ceux que j'aime, chère amie, je les voudrais prêts pour le ciel. (A L. de B., 5 juil. 1837.)

Maurice, d'ailleurs, ne donnait pas signe de vie, ce qui n'était

pas de nature à diminuer l'impatience de sa sœur. Pourquoi, se demandait-elle, n'écrit-il pas ? Pourquoi n'arrive-t-il pas ?

Le silence de Maurice et son retard s'expliquent quand on connaît l'histoire de son voyage. L'état de sa santé ne lui avait pas permis de tenter d'une seule traite le parcours de Paris au Cayla; il avait préféré le diviser en plusieurs étapes.

Sur les instances de M^{me} de Maistre et d'Adrien de Sainte-Marie, il s'arrêta d'abord à Saint-Martin, dans la Nièvre, où il passa, dans le château hospitalier, une quinzaine de jours qui s'écoulèrent trop vite à son gré. C'est alors, en effet, que son amour pour M^{me} de Maistre lui inspira les fameuses *Lettres à M^{me} ****, dont M. Lefranc a publié la première partie, lettres éminemment caractéristiques de l'époque romantique.

Après Saint-Martin, il fit une courte halte à Nevers, chez M^{me} de Maistre, puis se remit en route, descendit la Saône jusqu'à Lyon, le Rhône jusqu'à Beaucaire et traversa les plaines poudreuses du Bas-Languedoc. Le 24 juillet, il arrivait enfin au Cayla : un mois et demi s'était écoulé depuis son départ de Paris.

Le convalescent n'était venu qu'au petit pas. Cependant, au terme de son voyage, il était tellement harassé, tellement épuisé que sa vue gâta tout le plaisir qu'Eugénie ressentit à retrouver son frère; elle ne l'avait point revu depuis cinq ans.

(*) Maurice est arrivé, pas du tout bien; ni appétit, ni gaité, souvent la fièvre. Je crains pour lui. Ce rhume depuis le mois de septembre est alarmant. Ne me parlez point de Paris. C'est une atmosphère empestée. L'air de nos champs est bien meilleur. J'espère que celui d'ici remettra mon cher Maurice. (*A L. de B.*, 30 juil. 1837.)

Pour comble de malheur, des accès de fièvre tierce, accompagnés de maux de tête atroces, survinrent et achevèrent de l'abattre. Une première crise fut conjurée facilement avec de la quinine. La seconde, au contraire, — elle se produisit à la fin du mois d'août, — revêtit un caractère de particulière gravité et amena le malade aux portes du tombeau. En cette circonstance, Eugénie se montra admirable de dévouement et se dépensa sans compter. Elle ne quitta pas le chevet de son frère. A Louise de Bayne qui l'avait invitée à se rendre à Rayssac, elle écrivit :

(*) Le cher malade me retient. Je ne le quitterai que pour aller au ciel. Je ne sais quoi vous attache à un malade qu'on aime; on souffre à les voir et on aime cette souffrance. On ne la changerait pour rien. Il n'y a ni fêtes, ni plaisirs attrayants comme le chevet d'un malade. Donner de la tisane, arranger un lit, placer un mot pieux ou tendre est si doux ! Je conçois le bonheur d'une sœur de charité. (*A L. de B.*, 31 juil. 1837.)

Telle une sœur de charité, Eugénie eut recours aux remèdes naturels. Au début de septembre, l'état du malade empirait. Son

frère maigrissait, la toux allait croissant, les vésicatoires ne produisaient aucune amélioration, le lait d'ânesse ne pouvait passer. Constatant l'impuissance des remèdes humains et craignant un dénouement fatal, elle recommanda Maurice aux prières de ses amies, Antoinette de Boisset et Louise de Bayne, à celles aussi de la Congrégation de Lisle. Puis, elle suspendit au-dessus du lit une petite médaille de la sainte Vierge, probablement la médaille miraculeuse. Maurice n'avait alors qu'une foi très atténuée; depuis longtemps, il ne priait plus, mais il laissa faire. Or, il arriva que le mal fut enrayé en une fête de la Vierge. Le 8 septembre, Maurice se trouva, momentanément du moins, hors de danger; sa convalescence commençait. L'âme religieuse d'Eugénie vit dans cette coïncidence une marque de protection céleste.

Un mois après cette guérison, vers le 10 octobre, alors que le convalescent reprenait lentement ses forces, des visiteurs inattendus arrivèrent au Cayla. C'étaient Caroline et Charles de Gervain accompagnés de leur tante M^{lle} Martin Laforêt. Maurice avait servi de précepteur au jeune Charles et avait eu l'occasion de voir Caroline, alors âgée de dix-sept ans. La rencontre quotidienne de la jeune fille finit par faire impression sur Maurice. C'était une délicieuse créole, au profil pur encadré d'une admirable chevelure blonde, aux « yeux doux comme ceux d'une tourterelle bleue des bords du Gange », à la « taille onduleuse » artistement drapée de tissus légers de l'Inde. Maurice en parla à Barbey d'Aurevilly qui inscrivit à ce propos dans son *Memorandum* :

[1^{er} octobre 1836]. — Ai dit à G[uérin] aujourd'hui qu'il était bienheureux (toute idée d'amour à part) de voir chaque jour une jeune fille, — étrangère (c'est je ne sais quel gracieux mystère de plus), — de la voir dans tous les détails du foyer domestique, innocente, confiante, gaie, scireine, flexible, d'une puberté incertaine encore, bonne comme une enfant qui sera femme, douée de mille charmes doux, suaves et pâles; que c'était une vertu d'harmonie pour la turbulence intérieure, comme une paix *profitable* aux facultés, le dictame des inquiétudes et des ennuis de la vie.

Au mois de mai 1837, sous l'œil bienveillant de M^{lle} Martin, un vague projet de mariage s'était élaboré; des demi-promesses avaient été échangées. Il s'agissait de savoir maintenant si le projet était réalisable. En venant au Cayla; M^{lle} Martin Laforêt, qui, du reste, avait écrit plusieurs fois au Cayla, même à Eugénie, depuis l'arrivée de Maurice, avait pour but de présenter sa nièce à la famille de Guérin et de fiancer si possible les deux jeunes gens.

Tout marcha au gré de ses désirs. Aucun empêchement ne vint du côté de Maurice qui se rétablissait de jour en jour; au dire des médecins, ses dernières crises ne présentaient rien de commun avec le mal dont il avait souffert à Paris. Quant à son père, il ne vit aucune

raison sérieuse pour refuser son consentement. Le projet n'avait rien que de très flatteur pour les Guérin.

Caroline descendait d'une famille noble (1), originaire de Saint-Avit, près de Marmande. Son grand-père, page de Marie-Antoinette, était mort en prison pendant la Révolution. Son père, Etienne de Gervain, forcé par les circonstances de quitter la France et de se livrer au commerce, s'était établi successivement à Port-Louis (île Maurice), à Batavia (Indes Néerlandaises) et à Calcutta. Il transportait les produits exotiques en France d'où il prenait, en s'en retournant, des marchandises de Paris. Marié le 15 décembre 1812 avec Denise-Emilie-Sophie Martin Laforêt, il eut quatre enfants : Emilie, qui épousa Frédéric Dulac, commerçant aux Indes; Auguste, mort en 1841; Frédéricque-Gertrude-Caroline, née à Batavia, île de Java, le 6 avril 1819; Louis-Charles, né en 1821 ou 1822, qui devait se marier avec Louise Boudon. La mort d'Etienne de Gervain fut presque tragique; l'émotion que lui causa le suicide d'un de ses domestiques l'emporta en quelques jours, et cette disparition compromit gravement l'avenir de ses enfants.

La situation ne fut sauvée que grâce au dévouement et à l'énergie de M^{lle} Martin Laforêt. Laissant aux Indes les deux aînés de la famille Gervain, elle partit pour Paris et prit avec elle les deux plus jeunes qu'elle se chargea de faire élever.

M^{lle} Martin Laforêt, qui était, comme on le voit, une femme de tête, avait de quoi tenir. Son père, général de l'Empire, avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée sur les champs de bataille. On raconte à son sujet une histoire qui se répète malheureusement quelquefois pendant les périodes de guerre. Blessé et fait prisonnier, il ne put pas donner de longtemps de ses nouvelles. On le crut mort; sa femme se remaria. Quand il revint, quelle ne fut pas sa surprise de voir son foyer détruit ! Sa femme eut beau rompre le second mariage, il ne lui pardonna pas. Atteint dans ses plus vives affections, il quitta Marseille pour ne plus y revenir. Ses filles seules eurent le droit de correspondre avec lui. On possède toujours quelques lettres de M^{lle} Martin, encore jeune, dans lesquelles elle assure son père de son attachement à Napoléon et de son admiration pour lui.

Le général Laforêt était, en effet, un brave dans toute la force du terme. Il se distingua particulièrement pendant les Cent Jours. L'histoire relate comment, avec une poignée de soldats, à Vertus, il tint tête à une fraction importante de l'armée ennemie et eut ainsi la gloire de livrer le dernier combat des guerres du Premier Empire.

M^{lle} Martin Laforêt ne manquait pas de qualités. Ceux qui l'ont connue, et que nous avons fait interroger, la regardent comme une

(1) Les Gervain négligèrent de mettre la particule à leur nom tout le temps qu'ils vécurent aux Indes. M^{lle} Martin la fit reprendre à Caroline quand elle vint à Paris.

personne distinguée. Après son retour à Calcutta, en 1841, elle s'attira l'estime de la meilleure société des Indes. Les enfants de Charles de Gervain l'appelaient familièrement *Baratata*, c'est-à-dire grand'tante. Elle était renommée pour ses largesses, donnant tout ce qu'elle possédait. Son caractère était autoritaire. On lui reconnaissait une intelligence pratique très grande et le sens du commerce, beaucoup d'esprit de décision aussi. Avec cela, fastueuse, aimant à vivre sans gêne et dépensant beaucoup. Son amour pour la France lui fit emporter de la terre de Marseille, son pays natal, terre dans laquelle elle demanda à être ensevelie. Sur sa tombe, elle voulut qu'on gravât ces mots : « Fille légitime du général Laforêt. » M^{lle} Martin Laforêt avait aussi beaucoup de cœur; elle le prouva en se dévouant à la famille de sa sœur.

Caroline de Gervain produisit une excellente impression au Cayla. Eugénie et M. de Guérin furent séduits par la grâce de la jeune fille, sa diligence, son adresse, l'à-propos de ses réparties.

(*) Oh ! qu'elle est gentille avec sa petite mine étrangère, son accent, son langage bengali qu'elle parle quelquefois pour nous amuser ! Elle dessine, elle peint, fait de la musique. Je lui disais hier, en lui montrant vos montagnes comme un beau point de vue, que j'avais là une amie : « Voilà pourquoi, dit-elle, vous aimez tant à regarder de ce côté. » (*A L. de B.*, 17 oct. 1837.)

Un peu plus tard, Eugénie traça encore de Caroline le joli portrait suivant :

(*) Sa bonté ne se peut dire; puis, elle gagne tout le monde par sa grâce et sa gentillesse, car elle n'est pas extrêmement jolie. Elle plaît par ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom, mais elle plaît vite et beaucoup. Ses grands yeux bleus aux longs cils sont si beaux ! Ils lui font ombre jusqu'à moitié joue. Puis, une magnifique chevelure, un accent, un air étranger qui la distinguent. Enfin, je la trouve charmante et, suivant l'expression du jour, un beau idéal de jeune fille. (*A L. de B.*, 5 janv. 1838.)

Caro (on l'appelait ainsi en famille) conquiert rapidement tous les habitants du Cayla qui se montrèrent fort aimables à son égard. Erembert, il est vrai, fit d'abord le sauvage, mais il s'apprivoisa à son tour et se laissa gagner. On le surnomma *l'Ogre aîné*, puis *l'Ogre aimé*.

La vie patriarcale du vieux château exerça son emprise sur les deux *Indiennes* pour lesquelles Eugénie se montrait pleine d'attentions. Bref, le mariage fut décidé et des quasi-fiançailles furent célébrées dans l'intimité; M. Fieuzet, curé d'Andillac, dont les vertus sacerdotales étaient si appréciées d'Eugénie, assista au repas qui scellait l'échange des promesses. On décida seulement, avant de s'engager définitivement, d'attendre la venue de papiers qui régleraient la situation matérielle de Caroline. Leur arrivée déciderait de la date des noces.

Dans l'entourage des Guérin, personne ne se méprit sur la portée du voyage de la famille indienne. L'oncle Arnail, de Cahuzac, remarqua que Maurice et Caro *ne se crachaient pas aux yeux*, et Jeanot devina que cette *démaïselo ta jantioto* [cette demoiselle si gentille] deviendrait Madame Maurice. Cependant, au Cayla, on fut discret. Le 5 décembre, Eugénie écrivit à son amie des Montagnes que le bruit qu'on faisait autour des Indiennes était un conte. Un peu plus tard seulement, elle se décida à révéler à demi la vérité.

(*) Ne faites pas tant de romans, je vous en prie, sur les Indiennes. Ce sont de charmantes réalités, mais je conviens qu'elles prêtent fort aux illusions. Caroline nous écrit, à Marie et à moi, des lettres à se faire aimer. C'est une charmante jeune fille, le beau idéal de dix-huit ans, pleine de grâce et de douceur. Je suis toute prête à l'aimer, je l'aime, mais tout mon cœur n'est pas à Paris. (*A L. de B.*, 22 déc. 1837.)

Caroline repartit du Cayla avec sa famille le 15 novembre un mercredi, à midi. Après avoir visité pendant deux jours Albi et Gaillac, en compagnie de Maurice et d'Eugénie, elle prit la diligence pour Toulouse en faisant promettre à Eugénie de venir assister au mariage. La proposition sourit à Eugénie, toute heureuse de ce qui se préparait. Elle écrivit, dès lors, à Caroline des lettres amicales (1) où elle formulait le vœu de pouvoir ajouter bientôt le titre de sœur à celui d'amie, tandis que Maurice, de son côté, employait la salutation caractéristique : « Adieu, mon amie, et mieux que mon amie. »

Sur ces entrefaites, se produisit un incident insignifiant en apparence qui allait influencer profondément sur les destinées d'Eugénie. M^{me} de Maistre venait de lui adresser une lettre.

La nouvelle correspondante descendait de la famille Rapine de Sainte-Marie (2), noble maison du Nivernais qui fournit à la France bon nombre d'officiers, de prélats, de saintes religieuses et d'hommes d'Etat remarquables. Le tableau généalogique, dressé en 1883 d'après les documents existants à cette époque, est conservé au château de Saint-Martin, près de Saint-Saulge (Nièvre).

Le père de M^{me} de Maistre, Louis Rapine de Sainte-Marie, légitimiste bon teint, ami d'Hyde de Neuville, avait été député et membre du conseil privé de Charles X. Erudit consciencieux, il a laissé plusieurs ouvrages et opuscules, parmi lesquels il convient de citer les *Recherches historiques sur Nevers*, qui furent louées par Duvivier.

(1) Le dossier important des lettres d'Eugénie à Caroline nous a été communiqué par M^{me} Vincent-Lebaupin, petite-fille de Caroline. Nous la remercions vivement de son obligeance.

(2) Armes de la famille de Sainte-Marie : D'argent, au chevron de gueules, aux trois coquilles de même.

La plupart des renseignements sur les familles de Maistre et Sainte-Marie nous viennent de M. Henry de Sainte-Marie et des riches archives du château, toujours hospitalier, de Saint-Martin.

De son mariage avec Geneviève Gayaut de Maubranche, naquirent trois enfants : Alphonse (3 sept. 1803-21 avril 1825); Henriette-Marie (31 juil. 1809-7 juin 1875); Adrien (3 mars 1811-21 avril 1885). Adrien fut l'ami de Maurice de Guérin qu'il connut à Stanislas d'abord, à l'Ecole de Droit ensuite. Henriette-Marie épousa en 1831 le baron Charles-Augustin-Almaury de Maistre, officier de cavalerie, de la branche française des de Maistre (1).

La baronne Almaury fut un type d'héroïne romantique,* une âme noble pétrie de contrastes, un cœur de feu porté aux aventures sentimentales, une femme instruite, belle, séduisante, aimant passionnément le monde et ses plaisirs. Sensible à l'excès, elle passait sans transition de l'exaltation la plus vive à l'abattement le plus complet. Les moindres mouvements de son cœur avaient leur répercussion sur son organisme physique. Ayant beaucoup de goût pour la musique, elle composait volontiers, et se trouvait mêlée au mouvement de régénération de la musique religieuse suscitée et dirigée par MM. Dietsch, maître de chapelle à Saint-Eustache, d'Ortignes et d'Anjou.

Maurice de Guérin connaissait depuis longtemps la baronne de Maistre. Il avait dansé maintes fois avec elle et avait composé en son honneur un gracieux épithalame : *Pour le mariage de M^{lle} de S^{te} M... avec le baron de Maistre*.

* Lorsque d'un pas timide et le cœur palpitant
D'effroi, d'amour et d'espérance.....

Depuis la dispersion de l'école de la Chenaie et depuis son retour à Paris, Guérin était entré bien plus avant dans la vie de la jeune baronne. Elle le reçut souvent dans son salon, l'accueillit même une fois dans son château des Coques. Ce que furent leurs relations, nous laissons à d'autres le soin de le révéler. Disons cependant que ces rapports jettent un jour singulier sur la vie parisienne et sentimentale de Maurice et que leur révélation ajoutera un chapitre nouveau, — non le moins curieux, — à ce que l'on connaît déjà sur la passion romantique. Disons encore, après Barbey d'Aurevilly, que les yeux noirs de la baronne firent étrangement rêver Maurice de Guérin *qui crut les aimer*. En 1861, M^{me} de Maistre en fit l'aveu à Trebutien, le remerciant d'avoir bien voulu lui envoyer les *Reliquiæ* de Maurice.

* Il m'a semblé revivre mes vingt-cinq ans, déjà si attristés. Nous étions deux jeunes mourants, levant souvent les yeux au ciel avec effroi et curiosité, attirés par l'idée de l'infini qui faisait le fond de nos conversations, mais plus éblouis qu'éclairés encore par la vraie lumière du catholicisme. (M^{me} de Maistre à Trebutien, 1861.)

M^{me} de Maistre prit prétexte de la maladie de Maurice pour écrire

(1) Armes de la famille de Maistre : A deux fasces de gueules à deux parties d'hermine rangées en chef.

à Eugénie. Elle n'avait rien reçu de lui au moins depuis un mois. Sans se douter qu'une lettre était en route, elle se plaignait aimablement du manque de nouvelles et priait la sœur de Maurice de vouloir lui adresser un mot pour la rassurer. Il va sans dire qu'elle désirait, de plus, savoir le résultat des démarches faites par la famille de Gervain, mais elle était trop femme du monde pour dire quoi que ce soit là-dessus; elle espérait que la sœur de Maurice le lui ferait connaître par surcroît.

La baronne avait beaucoup entendu louer Eugénie. Dans son salon, Barbey d'Aurevilly avait loué le délicieux talent de cette fille de la solitude. Maurice, qui ne pouvait pas ne pas parler d'elle à ses intimes, tant il subissait l'ascendant de sa sœur même aux périodes les plus agitées de sa vie, avait dit aussi combien l'âme affectueuse d'Eugénie était intimement liée à la sienne. Sur les instances de M^{me} de Maistre, il avait même consenti à lui lire plusieurs passages du *Journal* et à lui donner une lettre destinée à Philibert de Roquefeuil, lettre que par négligence Maurice avait oublié d'expédier. La baronne connaissait donc les qualités éminentes de la sœur de Maurice; elle saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à elle pour lui écrire.

Eugénie, elle aussi, savait ce qu'était la baronne de Maistre. Maurice lui en avait parlé dans ses lettres, — rarement d'ailleurs, — comme d'une personne remplie de bontés à son égard, sœur d'Adrien de Sainte-Marie. Eugénie s'était sentie pour cela l'âme pleine de reconnaissance. Une circonstance fortuite lui en révéla bien davantage. Pendant la maladie de Maurice, elle surprit toute la correspondance amoureuse qui s'était échangée à Saint-Martin. Le paquet comprenait non seulement les lettres de la baronne, mais encore, chose presque invraisemblable, une copie complète de celles de son frère, — celles-là même qu'il se proposa de publier au mois de février suivant sous le titre de *Lettres de... à une femme restée son amie* (1).

Grâce à cette découverte, le cœur de son frère n'avait plus pour Eugénie aucun secret; elle lisait en lui comme en un livre ouvert. Comme elle le soupçonnait depuis longtemps, Maurice était en grand péril moral. Une seule chose pouvait écarter ce danger : le mariage.

Et ce fut là une des raisons qui lui fit paraître la visite de Caroline comme providentielle et qui l'amena à souhaiter vivement la conclusion du mariage proposé. Dans ce projet, elle vit pour son frère l'annonce du calme après la tempête. Caroline avait les apparences de la richesse; le problème de l'avenir matériel de Maurice se trouvait ainsi résolu. Caroline était pieuse; tout laissait croire qu'elle ramènerait

(1) Lettre de Maurice à Barbey, 3 fév. 1838.

son mari à la pratique religieuse. Caroline était gracieuse, douce, aimante; elle parviendrait sans peine à fixer son cœur.

Malgré tout, plusieurs points restaient encore inquiétants. De quel œil M^{me} de Maistre verrait-elle s'accomplir ce mariage, désirable pour tant de motifs ? Maurice prétendait, il est vrai, qu'elle l'acceptait, qu'elle allait même jusqu'à le favoriser. Était-ce bien sûr ? Ne se reprendrait-elle pas ? Ne tenterait-elle pas, au dernier moment, quelques efforts pour garder un cœur qui lui échappait ? Et Maurice, que ferait-il alors ? Ne se laisserait-il pas séduire de nouveau ? Il était si inconstant, si peu porté aux résolutions énergiques ! Eugénie, pressentant nettement ces dangers, était fermement résolu à s'opposer à eux de toutes ses forces. Mais que pouvait-elle faire ?

Or, voilà précisément que la lettre de M^{me} de Maistre fournissait à Eugénie le moyen d'agir. Cette lettre, elle n'en douta pas, rentrait dans le cadre des desseins de Dieu. Une âme venait à elle, une âme qui lui était envoyée par le ciel. Elle résolut donc de répondre et de chercher à lui faire du bien. Mettre la paix dans ce cœur troublé, le maintenir dans la voie droite, c'était par contre-coup assurer à jamais le bonheur de son frère.

Eugénie écrivit le 4 décembre. Elle le fit avec ménagement, remerciant la baronne de l'intérêt qu'elle portait à son frère, la conviant à collaborer à sa tâche d'apostolat fraternel.

Quel bonheur, madame, si vous rameniez mon frère à des principes religieux, si vous faisiez sur le monde la conquête d'une belle âme pour l'amener à Dieu. Cette œuvre serait belle et bien digne de vous. (A M^{mo} de Maistre, 4 déc. 1837.)

De l'obstacle redouté Eugénie tentait de faire un point d'appui, un secours. Le projet ne manquait pas de hardiesse.

Une seconde lettre, écrite probablement en janvier 1838, fut plus explicite, si l'on en juge, du moins, par la réponse de la baronne datée du 26 janvier, car la seconde lettre d'Eugénie est malheureusement égarée. Avec beaucoup de tact, elle s'offrait à être la providence de celle qu'elle accusait d'avoir égaré le cœur de son frère; elle la félicitait de sa bonne volonté, parlait de *Madeleine repentie*. La directrice commençait à percer et s'exerçait à faire œuvre de bien. M^{me} de Maistre en conclut que la sœur de Maurice connaissait tout le passé. Une demi-confession, entremêlée d'explications et d'excuses, jaillit de sa plume.

(*) Pardonnez à une pauvre imagination malade... Me voilà comme M^{me} de Grignan me faisant *des dragons* peut-être de rien. Une phrase de votre lettre m'a peinée. Vous me parlez de femmes pardonnées, de *Madeleine repentie*; me croiriez-vous plus coupable que je ne suis !!! Aurais-je alors osé vous écrire et vous demander votre amitié ? Mon plus grand crime ce sont mes lettres, et c'est la seule chose dont je me repente. Quant à mes sentiments, ils ont été si involontaires ! Si longtemps je me suis fait illusion et n'ai cru ressentir que l'intérêt qu'inspire le malheur !

*Vous ne vous attendez guère à vous trouver coupable en cette affaire, et cependant, Mademoiselle, c'est vous qui êtes la cause bien innocente, il est vrai, de leur révélation. Et voici comment. Depuis longtemps, je tourmentais M. Maurice pour qu'il me montrât de vos lettres; son amour-propre de frère l'y portait probablement aussi. Il y consentit et me lut une lettre adressée à cet ami de votre père, mort à l'Île de France. Ne lui en voulez pas : de ce jour aussi, je vous ai aimée. Elle répondait si bien à toutes mes pensées qu'elle acheva de me persuader que, sans sortir de cette nuance si délicate dans l'amitié d'une jeune femme avec un jeune homme, je pouvais lui témoigner un peu plus de tendresse et sortir sans inconvénient de la réserve que je m'étais imposée. Voilà ma sottise. C'est de n'avoir pas réfléchi que votre position vis-à-vis d'un homme âgé, ami de votre père, ayant plusieurs enfants, était tout à fait différente de la mienne vis-à-vis de M. votre frère. Mais vous me connaissez assez déjà pour voir que la réflexion n'est pas ma plus grande vertu. Aussi il en jugea autrement (1). Puis, lorsqu'il me raconta l'histoire de l'Indienne, je dissimulai mal peut-être un sentiment de jalousie dont je ne me rendais pas bien compte moi-même puisqu'il me disait qu'elle ne l'aimait pas. Enfin, si, vaincue par ses instances (2), je lui ai laissé voir combien je l'aimais, Dieu m'en a bien punie. Je n'ai pas eu, depuis, un instant de repos : les reproches de ma conscience, la crainte et le désir de son mariage, car, dans sa position de fortune et de santé, c'est le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, je le sais bien, et toutes mes lettres ont été dans ce sens, et toujours, *moi-même contre moi-même, j'ai fortifié son cœur*. Les inquiétudes terribles sur sa santé auxquelles ont succédé la crainte de son indifférence et l'idée, si pénible pour un cœur tendre et une âme fière, que peut-être mon imprudente conduite l'avait forcé à feindre des sentiments auxquels il se croyait obligé par *reconnaissance*, voilà une pensée qui me tue, je vous l'avoue, et à laquelle je ne veux pas m'arrêter, tout cela, vous le concevrez, Mademoiselle, a pu produire l'espèce de léthargie mélancolique où je suis tombée..... J'emploie toute ma fermeté à *me guérir*, et, grâce à vous et Dieu aidant, j'en viendrai à bout. Je me sens déjà mieux. (M^{me} de Maistre à Eugénie, 26 janv. 1838.)*

Cette dernière phrase était de nature à réjouir Eugénie. Cependant la manière dont les faits étaient présentés la troubla au lieu de la rassurer. Les femmes ont de la finesse pour ce qui touche aux choses du cœur. Elle comprit que Maurice ne laissait pas indifférente M^{me} de Maistre qui acceptait et n'acceptait pas le mariage. Le danger qu'Eugénie avait entrevu n'était point chimérique. Un passage du *Journal*, passage que Trebutien n'a pas publié, est très suggestif à ce sujet.

* Je me souviens du château de St-M[artin] et, quand je pense à tes maux, il me vient de là une apparition de femme qui, comme Pénélope, vient défaire son propre ouvrage. Peut-être je me trompe et je juge mal cette pauvre M[arie], qui paraît bien dévouée, mais elle aime, elle sera exaspérée..... et que ~~ne~~ fait pas l'amour enragé ? Mon Dieu, que je voudrais la voir guérir ! Que je prie pour elle souvent ! Je la trouve bien malheureuse et je l'aime. Toi, méchant, qui la fais *souffrir*, je te blâme, je te gronde, je te bats le cœur et cela pour rien. Hélas ! tu me sembles incorrigible, enfant gâté que tu es ! (*Journal*, 2 fév. 1838.)

(1) La phrase est raturée dans le manuscrit

(2) *Ibid.*

La lettre de M^{me} de Maistre et les pensées que son contenu inspirèrent à la sœur de Maurice la confirmèrent dans sa résolution primitive. Il lui apparut, en effet, que son devoir consistait à tenter la *guérison* morale de la baronne. Si elle y parvenait, son frère serait sauvé et le projet de mariage aurait bien des chances d'aboutir. Ce but ne doit pas être perdu de vue si l'on veut comprendre le caractère principal de cette nouvelle correspondance, si l'on veut en saisir toute la portée. C'est une correspondance de direction, qui a pour objectif le redressement d'une âme, grande, mais faible et capricieuse.

Cependant Maurice retournait à Paris. Qu'aurait-il fait plus longtemps au Cayla ? Mieux valait se remettre de nouveau à la préparation de son avenir, de son agrégation par conséquent. Tout semblait lui être favorable : M^{lle} Martin, qui voulait le garder comme précepteur de son neveu, lui offrait, en sus des appointements antérieurement donnés, le couvert et les frais du voyage. L'offre fut acceptée et Maurice quitta le Cayla le 26 janvier, un vendredi, comme le nota son père.

A Paris, où il parvint le 1^{er} février, M^{lle} Martin se montra d'une générosité très grande. Pour ne pas obliger le fiancé de sa nièce à regagner chaque soir, dans la nuit froide ou humide, le lointain hôtel de Neustrie, rue de Port-Mahon, elle loua et meubla pour lui une petite chambre située dans une aile séparée de l'immeuble qu'elle habitait, rue du Cherche-Midi, n° 36.

Tout semblait aller pour le mieux. Eugénie avait de quoi remercier la Providence de cet étonnant ensemble de circonstances. Elle se défiait pourtant toujours. Un rien pouvait tout bouleverser. Et le danger ne venait pas seulement du côté de M^{me} de Maistre, mais aussi de Maurice dont le cœur était si inconstant, la volonté si faible et si versatile. Que de fois n'en avait-elle pas fait l'expérience ! Son frère, pendant de longues périodes, s'était montré avec elle d'une intimité charmante, puis subitement, par caprice ou par nonchalance, il avait cessé d'écrire et lui avait retiré, extérieurement du moins, sa confiance. Que de patience, que de délicatesse n'avait-il pas fallu à Eugénie pour maintenir sur lui son influence religieuse ! Qui sait si, cette fois, il persévérerait dans son dessein de mariage ? Qui sait s'il ne laisserait pas échapper le bonheur qui lui souriait ?

J'ai toujours le cœur en crainte sur cette affaire et sur toi, mauvais artisan de bonheur. Je crains que tu n'achèves pas celui-là, que tu ne laisses là le dernier anneau de cette chaîne qui t'unirait pour toujours... *Toujours* me semble effrayant pour toi, aigle indépendant, vagabond. Comment te fixer dans ton aire ? (*Journal*, 2 fév. 1838.)

Pour défendre Maurice contre lui-même, tout en le protégeant

contre M^{me} de Maistre, Eugénie avait repris le *Journal*. Son frère lui-même l'avait demandé. Elle se proposa d'en faire, plus que par le passé, un moyen d'action morale.

Le VI^e cahier, commencé le 26 janvier 1838, le jour même du départ de Maurice, est rempli de la tristesse que cette séparation a causée à Eugénie. Elle accepte, il est vrai, ce départ : « J'y consentais pour celle qui t'attendait à Paris. » Mais son âme n'est pas contente, car, malgré ses efforts et ses prières, Maurice n'est pas revenu à la piété. Un léger découragement perce sous les mots suivants :

Je ne me sens pas assez sainte pour te convertir, ni assez forte pour t'entraîner. Dieu seul peut faire cela. Je l'en prie bien, car mon bonheur y est attaché. Tu ne le conçois pas peut-être, tu ne vois pas avec ton œil philosophique les larmes d'un œil chrétien qui pleure une âme qui se perd, une âme qu'on aime tant, une âme de frère, sœur de la vôtre. (*Journal*, 2 fév. 1838.)

Sans piété, son frère reste désarmé comme auparavant contre les séductions du monde. Plaise à Dieu qu'il ne reprenne pas sa vie mondaine d'autrefois ! Qu'il se marie le plus tôt possible et qu'il ait des enfants ! Le rêve d'Eugénie serait d'aller habiter avec lui à Paris.

Mes ailes n'iraient pas loin dans le monde, un coin de chambre où tu serais avec Caro, ta femme, c'est tout. Voilà mon Paris, mon monde. (*Journal*, 10 fév. 1838.)

Ce rêve ne lui paraît pas chimérique, puisque Dieu dispose tout pour amener la conclusion du mariage.

Je vois dans tout ceci un arrangement de Providence qui mène tout pour ton bien. Et puis, tu n'aimes pas le bon Dieu ? Ses soins pour toi brillent à mes yeux comme des diamants. Vois, mon ami, tout ce qui vient adoucir ta pauvre position, ces secours inespérés, cette affection de famille, cette mère, cette sœur, plus que sœur, si aimante, si douce, si jolie, qui te promet tant de bonheur. Ne vois-tu pas quelque chose là, quelque divine main qui arrange ta vie ? (*Journal*, 17 fév. 1838.)

On ne pouvait, semble-t-il, engager Maurice d'une manière plus insinuante à persévérer dans son dessein d'épouser Caroline. D'autant que ces tendres exhortations étaient entremêlées de souvenirs d'enfance ou de détails empruntés à la vie du Cayla et d'Andillac afin que le cher absent subît toujours l'influence salutaire de la terre natale. Eugénie sait sourire en donnant ses conseils fraternels ; elle n'a rien d'une monitrice austère.

Le VII^e cahier, commencé le 19 février, — le jour même où le VI^e s'achève, — continue l'œuvre si bien entreprise. Il a pour but, lui aussi, d'attacher de plus en plus Maurice à Caroline et le ramener en même temps aux pratiques pieuses.

C'est pour cela qu'Eugénie rappelle à son frère un de leurs entretiens sur la route de Cahuzac :

Je te dis que le bon Dieu avait fait pour toi Caroline comme Eve pour Adam, et tu me demandas de faire une prière pour que le bon Dieu te donne une ange de petite fille. (*Journal*, 19 fév. 1838.)

C'est pour cela encore qu'elle lui exprime sa joie d'apprendre qu'il ne va plus dans le monde, sagesse inespérée qui l'enchanté, et qu'elle lui dit que son bonheur serait complet si elle le voyait prier. L'apologétique religieuse d'Eugénie n'est point faite de raisonnements abstraits et apodictiques, mais seulement de sentiments et de raisons du cœur. Certains passages sont éminemment pathétiques.

Maurice, si je pouvais te faire passer quelqu'une de mes pensées là-dessus, t'insinuer ce que je crois et ce que j'apprends dans les livres de piété, ces beaux reflets de l'Evangile ! Si je pouvais te voir chrétien... je donnerais vie et tout pour cela !

* Veux-tu savoir pourquoi je t'aime tant ? C'est que la foi me fait voir en toi un frère, une âme que je ne pourrais pas peut-être aimer dans l'autre vie. Oh ! que c'est triste à penser ! Et cependant il doit en être ainsi si tu continues ta vie passée, d'après Dieu que tu ne sers pas. Moi, je le sers de tout mon cœur et j'espère ce royaume qu'il a promis à ses serviteurs (1). (*Journal*, 28 fév. 1838.)

Mais voici que surgit inopinément un nouveau sujet d'inquiétudes. Peu après son arrivée à Paris, Maurice est tombé malade. Les accès de fièvre dont il a souffert au Cayla l'ont repris. Une lettre de Barbey d'Aurevilly à Eugénie, en remerciement d'un envoi de fruits (2), a laissé entendre cette reprise de la maladie ; puis, Caroline a tout avoué.

A cette nouvelle, Eugénie éprouve d'abord le regret d'être séparée de son frère.

C'est à présent que je voudrais être à Paris, dans une chambre à côté de la tienne, comme ici, pour t'entendre respirer, dormir, tousser.... Oh ! distances ! distances ! (*Journal*, 27 mars 1838.)

Elle s'en console cependant par la pensée des bons soins prodigués par Caro : « Je suis bien aise de te savoir près d'elle. » D'ailleurs,

(1) Ce paragraphe est biffé dans le manuscrit.

(2) Cet envoi de fruits se réduisait à une poire, cadeau d'une parcimonie invraisemblable et qui donne tout lieu de croire à une malice relative à la tête piriforme de Louis-Philippe.

En effet, quelques années auparavant, la *Caricature* avait été poursuivie pour avoir outragé la personne du Roi en publiant une lithographie qui représentait Louis-Philippe habillé en maçon et occupé à effacer les inscriptions de Juillet. Charles Philippon se défendit en présentant quatre croquis. « Le premier, dit-il, ressemble à Louis-Philippe ; le second ressemble au premier ; le troisième, au second ; le quatrième, au troisième. Cependant le dernier c'est une poire... Alors, vous condamneriez un homme parce qu'il aurait fait une poire ! » Malgré cette défense, Philippon fut condamné à six mois de prison et 2.000 francs d'amende. La poire illustra toutes les murailles de France.

elle prie beaucoup pour son Maurice, et ceci lui donne l'occasion de parler de nouveau de religion.

La plupart des maux viennent de l'âme. La tienne, pauvre ami, est si malade, si malade ! Je sais bien ce qui la pourrait guérir ou du moins soulager. Tu me comprends, c'est de la faire redevenir chrétienne, de la mettre en rapport avec Dieu par l'accomplissement des devoirs religieux, de la faire vivre de la foi, de l'établir enfin dans un état conforme à sa nature. Oh ! alors, paix et bonheur autant qu'é possible à l'homme. (*Journal*, 28 mars 1838.)

Avec une insistance plutôt rare, elle lui démontre, en s'appuyant sur son expérience personnelle, la nécessité et le bonheur de la prière ; elle lui fait remarquer également sa bonne fortune d'être aimé par Caroline.

J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris soin dans la compagnie qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient avec tant de grâces et de charmes. Puis, je lui vois tant de qualités de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévouement, de candeur, tout en elle est si beau et bon que je la regarde pour toi comme un trésor du ciel. (*Journal* 6 avril 1838.)

Le VI^e cahier est donc surtout rempli de choses intimes ; il ressemble en cela au III^e. Eugénie le rédige uniquement pour son frère : « Je n'écris que pour toi. » Aussi fait-elle tout le nécessaire pour le dérober aux regards de n'importe qui. Elle l'interrompt et le cache au moindre bruit. Son père lui-même n'est pas dans le secret. Pour ruser avec lui, elle se sert d'un cahier de poésies qu'il a demandé, qu'elle tient à portée, et sous lequel elle glisse rapidement son journal. « Que fais-tu ? », lui demande-t-il en la voyant écrire. Elle répond imperturbablement : « Le Cahier », en équivoquant sur le mot. C'était chez elle comme une volonté arrêtée de ne communiquer à personne en dehors de son frère les confidences contenues dans cette partie du *Journal*. Et cette volonté se manifesta jusque dans sa dernière ligne. « Va sous clef, mon petit cahier », écrivit-elle le 3 mai en le terminant.

La rédaction du *Journal* n'empêchait pas Eugénie de poursuivre sa correspondance avec M^{me} de Maistre. Cette correspondance était mensuelle. Tous les mois environ une lettre de la baronne arrivait au Cayla et une autre partait à son adresse. Un grand nombre des lettres qui furent ainsi échangées existent encore. Quand on les parcourt, impossible de ne pas remarquer tout de suite leur caractère spécial. Presque point de nouvelles, de ces petits détails qui agrémentent, et encomrent parfois, les lettres d'Eugénie et de Louise de Bayne. Seulement, des choses religieuses, des choses du cœur. Les *spiritualités*, qui paraissent dans les autres correspondances d'une manière incidente, deviennent dans celle-ci la règle ordinaire. Quoi d'étonnant ! M^{me} de Maistre tient à se montrer digne de la sœur

de Maurice dont elle estime les hautes qualités. Eugénie, de son côté, vise un but très élevé : la conversion d'une âme. Elle n'écrit pas à la baronne comme à tout le monde; elle fait toilette à sa plume, elle médite ce qu'elle dit. Eugénie le reconnaît dans le *Journal*.

Le ton que je prends avec elle n'est pas celui d'une lettre de femme, de nos légères causeries, mais il le faut, il m'est imposé par ce qu'elle attend de moi. Hélas ! hélas ! pauvre âme malade ! (*Journal*, 7 avril 1838.)

La baronne fut vite gagnée par la vertu de sa correspondante et son indulgente bonté. Le 26 février, elle lui accordait sa confiance et lui remettait en quelque sorte le soin de son âme, la direction de sa conduite morale.

* Tranquillisez-vous, ma douce sainte. Je ne ferai ni ne dirai rien que vous puissiez blâmer. Je ne sortirai pas de votre présence et je veux que vous soyez contente de moi. (*M^{me} de Maistre à Eugénie*, 26 fév. 1838.)

Personne jusqu'ici, affirmait-elle, ne lui a produit une semblable impression. Elle se sent portée à aimer Eugénie plus que Maurice, car « il m'a fait du mal tandis que vous ne m'avez fait que du bien. » Elle la consultera en toute circonstance. Et, pour lui prouver que ce ne sont pas paroles en l'air, elle lui déclare qu'elle est « de plus en plus résignée », et que, lorsqu'elle reverra Maurice, elle veut seulement être avec lui « bonne, sans affectation de tendresse ni d'indifférence ».

Ces dispositions étaient de nature à satisfaire la directrice qui lui demanda seulement d'ouvrir son âme à l'amitié et à la grâce divine. Paris, il est vrai, était un danger pour M^{me} de Maistre, mais ce danger pouvait être écarté à condition de faire diligence pour acquérir la piété, celle qui consiste dans l'accomplissement des devoirs quotidiens.

A la lettre d'Eugénie du 12 mars, M^{me} de Maistre répondit le 24 par la plus franche ouverture de cœur. Elle lui dit combien son âme était brisée, fatiguée, crucifiée. La souffrance et la douleur, ces hideuses sœurs, l'ont vaincue. Leurs pâles visages se sont penchés sur le sien.

* Va, disent-elles, quitte-nous un instant; voilà une tiède et belle journée de printemps. Le joyeux *bouvreuil* et le mélancolique rossignol ont commencé leurs chants. La nature se parfume et va bientôt revêtir sa plus fraîche parure. Que le soleil est beau ! Que ses rayons lumineux pénètrent d'une douce et bienfaisante chaleur ! Marche, et nos pointes aiguës te pénétreront d'une manière plus vive encore.

Monte à cheval, et, comme Byron, par une course désordonnée essaie de nous fuir. Bientôt haletante, brisée, tu tomberas entre nos bras.

Voyage. Nous préparerons tes premiers relais et t'arrêterons à peine au commencement de ta course.

Oh ! la musique est une ravissante chose. Comme elle adoucit les souvenirs et calme l'âme oppressée ! Les sons mélodieux de la harpe de David

n'avaient-ils pas le pouvoir d'apaiser la fureur de Saül ? Mais quoi ! déjà ta main se lasse et ta voix harmonieuse d'abord s'affaiblit et laisse à peine maintenant entendre quelques sons plaintifs et inarticulés.

Tu lis. Ton âme toute entière a passé dans tes yeux, étrangère à tout ce qui t'entoure ; tu t'es concentrée dans ton occupation favorite. Pourquoi laisses-tu tomber ton livre ? et pourquoi une larme tremble-t-elle aux bords de ta paupière ? Tu es revenue au sentiment de notre présence, et de douces peintures d'amour et de plaisir ont redoublé ta souffrance.

Oh ! le monde a de belles fêtes. Tes amies t'y invitent. Pourquoi leur résister ? Pars. Mais, sois-en sûre, tu te sentiras seule et glacée au milieu de cette foule joyeuse et notre voix dominera le bruit de l'orchestre et du plaisir.

Tu reviendras fatiguée t'étendre sur ta couche. Nous serons à ton chevet. Vainement, tu invoqueras le sommeil. Si, malgré nous, il t'exauce un instant, tu nous retrouveras dans tes songes.

Insensée qui veut nous échapper et ne voit pas que nous l'avons garottée ! Enfant qui veut rompre des fers qui briseraient les plus forts ! La fatalité t'a marquée au berceau ; tu nous appartiens.

Comme un ciel chargé de nuages
Qu'un rayon du ciel éclaircit
Mais qui, des plus sombres nuages,
A l'instant même s'obscurcit.

Ainsi ta vie. Un instant nous avons paru t'abandonner (tu as cru entrevoir le ciel), mais c'était pour te revenir plus attentives et douloureuses. Nous t'avons prise à ta naissance et nous ne t'abandonnâmes qu'à la mort. Ne repousse donc pas nos caresses, fille chérie, et ne te détourne pas avec horreur. Mais plutôt résigne-toi et tâche de nous sourire. (*M^{me} de Maistre à Eugénie, 24 mars 1838.*)

Cet hymne byronien à la fatalité, M^{me} de Maistre le faisait suivre de renseignements relatifs à Maurice. Elle l'avait vu une seule fois, et il lui avait paru « froid, embarrassé, si enchanté de trouver du monde dans son salon qu'il s'était esquivé au plus vite ». Mécontente d'elle autant que de Maurice, elle lui avait adressé une lettre dont elle envoyait copie à Eugénie. La baronne ne pouvait guère mettre davantage à nu son âme et son cœur.

La réponse d'Eugénie à cet hymne étrange à la fatalité fut une méditation au cimetière. Après avoir mis en garde son amie contre les plaisirs du monde, elle ajoutait que, pour guérir, M^{me} de Maistre n'avait qu'à aimer, à prier et à faire des lectures pieuses.

Dans sa lettre, Eugénie fit allusion à la maladie de son frère.

Je lui défendrais bien ce mauvais air de Paris si j'étais là, et surtout de s'élever toute émotion. C'est ce qui le tue. Qu'on lui évite tout ce qui porte au cœur. (*A M^{me} de Maistre, 7 avril 1838.*)

A la lecture de ces lignes, M^{mo} de Maistre sursauta. Elle crut y voir un blâme à son adresse.

* Vous n'étiez pas contente de moi, Eugénie, lorsque vous avez écrit cette phrase et vos reproches doux et voilés m'auraient brisé le cœur s'il eût été coupable. (*M^{mo} de Maistre à Eugénie, 22 avril 1838.*)

Cependant elle déclarait que son affection n'en avait pas été diminuée et comparait leur amitié réciproque à celle de Marthe et de Marie dans l'Évangile.

* Vous êtes tendre et je suis passionnée, contemplative et moi toute attachée aux choses de la terre; vous êtes l'heureuse Marie et moi la pauvre Marthe, qui lutte fatiguée des soins d'ici-bas, voudrait bien aussi s'asseoir aux pieds de Jésus et entendre ses sublimes paroles. Mais le Sauveur la renvoie *un peu durement*. Tout son amour est pour Marie. « Vous avez la meilleure part, lui dit-il, elle ne vous sera pas ôtée. » Marthe et Marie étaient *sœurs* cependant, et unies non seulement par leur affection mutuelle, mais par celle bien vive qu'elles portaient ensemble à Lazare, leur frère ressuscité. Laissez-moi croire à votre amitié, Eugénie. Aimez-moi, je vous en supplie, pour le bien que vous m'avez fait et celui que vous me ferez encore. (*M^{me} de Maistre à Eugénie, 22 avril 1838.*)

Eugénie, comprenant qu'il restait un doute au fond de l'âme de M^{me} de Maistre, répliqua par une sublime déclaration d'amitié.

Après que j'ai donné mon affection, c'est fini; en voilà jusqu'au ciel où l'on aime encore. Quand Dieu veut qu'on aime, c'est éternellement. L'amitié sainte n'est qu'un écoulement de la charité qui ne meurt pas. Serez-vous contente à présent ? Direz-vous sans hésiter le *Credo* de l'amitié ? Oh ! laissez les doutes, ces soucis du cœur. Croyez bien que Marie ne saurait oublier Marthe que Dieu lui a confiée. Elle l'aime, fera tout pour la consoler, pour la ramener au Sauveur quand elle s'en croira repoussée. (*A M^{me} de Maistre, 4 mai 1838.*)

La correspondance continua sur ce ton pendant deux mois encore. Eugénie fut tout-à-fait rassurée au sujet de son amie.

C'est une bonté passionnée que cette femme, sans rancune, sans amertume, candide dans ses torts, une enfant avec un cœur de feu. Je l'avais jugée autrement; la crainte d'un éclat, d'une fureur jalouse me tourmentait, me donnait des craintes. Il n'en sera rien, je le sais, car ce cœur est entre nos mains. Quelle chose ! Je vois ceci comme bien étonnant, comme venant de Dieu, et je m'attache à l'âme qu'il m'a confiée. (*Journal, 18 mai 1838.*)

Elle était en droit d'espérer, semble-t-il, que ses efforts porteraient leurs fruits. Cependant, une épreuve bien pénible l'attendait.

Le 26 juin, en effet, M^{me} de Maistre envoya au Cayla la lettre la plus inattendue, la plus incroyable que l'on puisse imaginer. Après avoir dit qu'elle laissait « le papier satiné, parfumé, doré, bon tout au plus pour écrire quelques phrases indifférentes », et qu'elle prenait « le papier du cœur, simple mais grand », après avoir donné de bonnes nouvelles de sa fille Valentine, elle ajoutait :

* Je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis et usurper ainsi votre amitié; elle m'est pourtant bien nécessaire. Il faut que je vous dise à ce sujet une idée qui m'était bien pénible et que vos lettres de plus en plus aimables m'ont ôtée. Il me semblait que vous m'aimiez comme les missionnaires aiment les sauvages qu'ils espèrent convertir, et vraiment je ne veux pas être aimée comme une Malgache ou une Kamesckadale. (*M^{me} de Maistre à Eugénie, 26 juin 1838.*)

On ne pouvait être guère plus déplaisant. C'était remettre en question leur amitié en demandant à Eugénie des explications sur la manière dont elle la comprenait.

Mais ce n'était pas tout. Exaspérée par une décision sévère de l'abbé Dupanloup, son confesseur, qui lui interdisait formellement de voir Maurice et de correspondre avec lui, M^{me} de Maistre se raidissait contre une telle défense.

* Je ne vous ai pas encore expliqué le *meco alla tomba*; je veux le faire aujourd'hui. Ce sont les deux premiers vers d'une mélodie italienne que j'ai composée cet hiver, qui a été beaucoup chantée dans tous les salons et m'a valu beaucoup de compliments. Ils étaient trop chèrement achetés pour qu'ils me fissent le moindre plaisir. En voici le sens : « Je porte jusqu'à la tombe mes pures et chastes affections, etc. » Je suis comme vous : quand j'aime c'est pour toujours. Et puis, vous le dirai-je, je sentais que si je ne l'avais plus aimé, j'aurais eu pour lui de la haine. (M^{me} de Maistre à Eugénie, 26 juin 1838.)

La défense de l'abbé Dupanloup avait eu pour résultat de raviver dans le cœur de la baronne l'amour qu'elle n'avait jamais cessé d'éprouver pour Maurice. Par suite, la pauvre Eugénie voyait presque s'évanouir le rêve de bien qu'elle avait formé. Une soudaine tempête morale, qui pouvait être désastreuse, s'était élevée dans l'âme orageuse de la baronne et menaçait de tout emporter. Eugénie confia son mécompte au *Journal*.

Une lettre me vient à présent qui me donne une autre peine... Une âme qui se perd, ou du moins en danger ! O mon Dieu, que cela pénètre et effraie dans les vues de la foi. (*Journal*, 2 juil. 1838.)

Cette peine si vive, loin de la décourager complètement, lui inspira de répondre sur le champ. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ne fallait-il pas tenter encore quelque chose pour sauver cette pauvre âme si digne d'intérêt ?

La tentative s'imposait d'autant plus impérieusement que le mariage de Maurice paraissait à cette époque fortement compromis.

Il ne s'agissait plus alors de santé. Dieu sait pourtant si les craintes d'Eugénie avaient été vives sur ce point !

Une lettre de Félicité me dit : « Maurice tousse encore. » Depuis, j'ai cette toux en moi, j'ai mal à la poitrine de mon frère (1). Oh ! quand serai-je tranquille ? (*Journal*, 29 mai 1838.)

Mais enfin ces craintes s'étaient éloignées ; l'été donnait un peu de forces à Maurice. Le nouvel obstacle qui surgissait était d'une autre nature.

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de signaler que, dans le manuscrit, une main scrupuleuse, trouvant que le passage signifiait trop clairement la maladie de poitrine dont souffrait Maurice, a effacé ces belles lignes, imitées de M^{me} de Sévigné, et les a remplacées par les suivantes : « Maurice souffre encore. Depuis, j'ai cette voix en moi. J'ai mal où souffre mon frère. » La correction était vraiment malheureuse.

Les papiers de l'Inde, si impatiemment attendus, venaient d'arriver et les nouvelles qu'ils apportaient étaient loin d'être satisfaisantes. Par suite de mauvaises affaires et de méventes, la fortune de Caroline se trouvait notablement ébréchée; sa situation matérielle devenait peu nette. Quand on en rendit compte au Cayla, cet aveu jeta le trouble dans les esprits.

Maurice, lui, se montra courageux devant le malheur. Dans un beau mouvement, il écrivit à son père de ne pas se laisser abattre : la fortune du commerce est changeante; on peut compter sur « l'expérience parfaite de M^{lle} Martin, un nom connu et tout ce que peuvent promettre la jeunesse, l'affection et la résolution réunies » (30 juin 1838). Depuis longtemps, il n'avait pas fait preuve d'une telle virilité de caractère. Il demandait, dès lors, en dépit des circonstances, de ne point s'opposer au mariage.

Au Cayla, M. de Guérin réfléchissait. En bon père de famille, il se préoccupait de la situation matérielle de son fils. Ce n'était pas qu'il fût exigeant, mais il voulait avant tout que le jeune ménage eût de quoi vivre. Restait-il assez d'argent à Caroline pour assurer honorablement son existence et celle de son mari ? Tout le problème était là.

Quant à Eugénie, sa sollicitude maternelle pour Maurice lui fit partager l'anxiété et l'incertitude de son père. Sous le coup de son émotion, elle adressa à Paris une lettre navrante.

* Chère Caro, plus chère que jamais; que vos chagrins me font peine, m'occupent, m'emplissent le cœur ! Je ne pense qu'à cela, à vous, au cher Maurice, depuis hier soir que nous avons reçu vos lettres. Pauvres enfants ! Faut-il voir votre avenir, votre existence, votre bonheur livrés aux chances de la fortune ! (A Caroline, 7 juil. 1838.)

C'est une mère qui s'alarme sur le sort de ses enfants et qui ne sait comment les secourir. Elle n'ose pas les engager à conclure définitivement le mariage.

* Hélas ! nous ne pourrions rien pour vous en cas de revers. Cette pensée me navre. Vous voir dans la détresse avec des enfants ! (A Caroline, 7 juil. 1838.)

Cependant, tout ne lui semble point perdu encore. M^{lle} Martin n'a-t-elle pas fait allusion dans une lettre à M. de Guérin à des espérances qui lui restent ? Qu'elle dise plus explicitement sur quoi reposent ces espérances; qu'elle fasse connaître sa situation de fortune exacte. Au Cayla, on ne se montrera pas difficile. « La personne avant la dot », telle est une des règles de conduite de M. de Guérin.

* Il [mon père] ne demande pas que vous ayez de l'argent, mais vous savoir hors de la détresse, au-dessus du besoin, ce que nous appelons ici avoir du pain..... Vous le savez, papa n'a pas deux paroles, mais je ne puis lui ôter la crainte qu'il a dans l'état apparent des choses, ce

serait signer votre malheur. Pardonnez-lui, c'est par tendresse. (*A Caroline*, 7 juil. 1838.)

Au fond, Eugénie reste perplexe, ne sachant quel parti prendre et quel conseil donner. Le mieux est de se fier à la Providence.

Je te vois tantôt heureux, tantôt malheureux; je veux et ne veux pas ton mariage. Que la volonté de Dieu se fasse! Le vouloir humain doit se perdre en celui-ci. (*Journal*, 10 juil. 1838.)

Quelques jours après, une lueur d'espoir la fait tressaillir.

Un peu de calme enfin! Un peu d'espérance sur ton mariage! M^{lle} M. nous écrit des choses qui vont le décider..... Comme je me sens le cœur tout autre! Je ne sais quoi d'amer s'en est allé. (*Journal*, 16 juil. 1838.)

Enfin, une lettre d'Auguste Raynaud arrive, décisive cette fois. Le bon parent, mis par M^{lle} Martin au courant des affaires de l'Inde, écrit que la situation des Gervain permet le mariage. Caro et Maurice ne seront pas riches, mais ils vivront d'une manière honorable.

Maurice, de son côté, insistait auprès d'Eugénie, la priant d'intervenir au besoin. Sa résolution était bien prise.

** C'est ma ferme volonté de cœur et de raison d'épouser Caroline..... Je te prie de mettre tout ton pouvoir à faire hâter la conclusion d'une affaire d'où dépend le bonheur de ma vie et, ce qui vaut bien mieux, celui de la meilleure et de la plus aimable personne du monde. Six mois me l'ont fait assez connaître; c'est un ange dans toute la vérité du mot... Je veux, de toutes les façons possibles de vouloir, l'accomplissement de cette affaire. (Maurice à Eugénie, 24 juil. 1838.)*

Et pour montrer que sa décision était irrévocable, il supplia Eugénie de ne plus faire « la moindre allusion au passé ».

Comment refuser un consentement dans de telles circonstances ? M. de Guérin le donna sans tarder davantage. Les cadeaux promis par Caroline à l'église d'Andillac venaient d'ailleurs d'arriver : un tableau de la Vierge peint par M. Augier, familier des Gervain, une nappe et un tour d'autel.

La conclusion de *cette affaire* rendit la sœur de Maurice aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Elle fit part de sa joie à tous ses intimes, à Caro en premier lieu :

** Vous voilà heureuse, et le cher Maurice, et tous enfin. Il me tarde que vous le soyez encore davantage, que Dieu vous ait bénis. Oh! le beau jour! Qu'il me vient souvent en esprit, ce jour où je vous verrai à l'autel, où j'aurai une seconde sœur! Oh! Caro, comme je vais vous aimer, comme je vous aime! (A Caroline, 4 août 1838.)*

Caroline, qui avait manifesté le désir de voir Eugénie près d'elle au moment des noces, avait promis de lui donner Barbey d'Aurevilly comme garçon d'honneur et de la faire dormir dans un lit rose. C'était de quoi la combler; elle en devint impatiente et demanda de hâter les préparatifs.

Cette joie ne lui fit point perdre de vue les intérêts spirituels de

son frère. Elle pria Caro d'agir auprès de Maurice afin qu'il se préparât, lui aussi, en chrétien au sacrement de vie.

* C'est vous, Caro, c'est vous qui me sauverez ce cher frère. Quel bien ne lui avez-vous pas déjà fait ! J'espère le plus grand sous le rapport religieux. Quelle consolation pour moi ! Avec quelle joie pure j'assisterai à votre mariage ! Prêchez donc, charmante missionnaire, prêchez, faites sur le monde la conquête d'une belle âme pour la donner à Dieu. Oh ! que ne donnerai-je pas pour le voir ! (*A Caroline, 4 août 1838.*)

Pendant que s'achevaient les négociations relatives au mariage de son frère, Eugénie put constater combien elle avait eu raison de ne pas désespérer de M^{me} de Maistre et de ne pas se froisser d'une boutade. Sa lettre du 2 juillet, sans ramener complètement le calme dans l'âme de la baronne, lui avait été bienfaisante. « Vous m'avez été plus douce que moi-même », écrivit-elle le 24 juillet. Détail curieux ! La correspondance d'Eugénie avait servi à faire fléchir la sévérité de l'abbé Dupanloup. M^{me} de Maistre avait eu l'idée de communiquer deux lettres de la sœur de Maurice à son confesseur. Celui-ci, apprenant ainsi l'imminence du mariage de Maurice, avait autorisé sa pénitente à le revoir quelquefois en évitant d'être seule, et lui avait permis une correspondance rare et froide.

Depuis lors, M^{me} de Maistre, qui avait quitté Paris pour les Coques, déclarait ne plus avoir d'amour pour Maurice, mais seulement de l'amitié. Les adieux qu'ils s'étaient faits avaient été pleins de convenances. Elle en était heureuse, « heureuse à faire peur, heureuse comme une morte ».

Assurément, cet état d'âme n'était pas complètement satisfaisant : sous les dehors de l'insensibilité, le cœur restait frémissant. Néanmoins, le progrès était notable. M^{me} de Maistre avait lutté contre elle-même et avait communiqué avant de partir de Paris. Elle acceptait définitivement le mariage. La vie de campagne et la composition de nombreux morceaux de musique achèveraient de la pacifier.

Eugénie se montra contente. Elle savait qu'il ne faut pas trop exiger des natures extrêmes, soumises à de grandes luttes. Sauf le cas de revirement total dans les dispositions morales, on ne peut les faire avancer que pas à pas dans le chemin de la perfection.

J'espère un état meilleur. Tout l'annonce en vous. Je le vois de mille côtés, je le vois surtout dans la bonne volonté de guérir. Les faits le prouvent. Courage et confiance, mon amie ; l'obéissance au médecin porte bonheur. Dieu vous aidera, vous soutiendra dans l'état favorable où vous a mise l'heureuse crise. (*A M^{me} de Maistre, 5 août 1838.*)

Après avoir ainsi encouragé la bonne volonté de la baronne, Eugénie lui recommanda de chercher des distractions dans la musique.

Oh ! chantez, chantez pour l'Eglise, chantez pour Dieu, comme un céleste oiseau. Il vous en reviendra des grâces, de divines émotions qui surmonteront vos tristesses. L'âme s'unit au sujet qui l'occupe, de sorte

qu'elle se perd en lui. Se perdre en Dieu, quel bonheur ! C'est où mène, où doit mener la musique religieuse. (A M^{me} de Maistre, 5 août 1838.)

Tous les obstacles étant écartés, il ne restait plus à Eugénie qu'à attendre la date du mariage, qui devait fixer celle de son départ du Cayla. Elle avait résolu, en effet, de se rendre à Paris, M^{me} de Maistre ayant promis de subvenir aux frais de son voyage à condition de la voir aux Coques.

Pendant ce temps, des cadeaux de Caroline arrivèrent; ils firent à la sœur de Maurice plaisir comme à un enfant.

* La grande joie, oh ! bien grande, chère Caro, quand j'ai vu robes, capotes, cols, bas, souliers, gants, ceintures, boucles, tant d'inattendues et charmantes choses... Je me charme à voir ces robes, ces capotes, ces roses, ces petits souliers qui vont parfaitement, qui me font presque le pied de Caroline. J'en ai mis un à un pied et gardé le mien à l'autre, et j'ai bien ri du contraste. En vérité, je suis trop enfant pour mon âge, mais ce n'est pas un mal de *s'enfantiller*, de rire dans des occasions innocentes et charmantes comme vous m'en donnez aujourd'hui. (A Caroline, 18 août 1838.)

Eugénie crut nécessaire aussi de préparer M^{me} de Maistre à sa visite en lui faisant son portrait. La baronne n'éprouverait-elle pas une déception en la voyant ?

N'attendez-vous à voir qu'une pâle et frêle fille, peu faite au monde, plus réfléchie que causeuse, toute retirée en son cœur. (A M^{me} de Maistre, 5 août 1838.)

La réponse ne se fit pas attendre. Elle contient un portrait de M^{me} de Maistre par elle-même qui vaut la peine d'être connu.

* Les craintes que vous témoignez sur le bonheur que je me fais de vous voir sont indignes de vous et de moi. Quand vous seriez aussi laide que la princesse *Truïtonne* ou la fée *Carabosse*, je ne vous en aimerais pas moins, mais les traits que vous m'avez esquissés de vous-même m'ôtent toute inquiétude et se rapportent parfaitement à ce que j'avais pensé. Vous ne pouvez pas être autrement que *pâle et frêle*, vous êtes trop poète pour cela. Mais c'est délicieux d'être *pâle et frêle* !

Pour moi, le chagrin n'aboutit qu'à me rendre *noire et maigre*. Aussi j'y renonce et, malgré *tête et cœur*, j'espère que vous me verrez ce que je suis en ce moment. Voyons, comment suis-je ? Me voilà assez embarrassée pour le dire. Tout ce que je puis vous certifier, c'est que je ne suis pas belle comme il vous plaît de le penser et de me l'écrire.

C'est, dirait un *romancier*, une jeune femme brune, grande, d'une tournure assez noble, d'un aspect *prévenant et aimable*, dans les yeux noirs de laquelle on lit la vivacité qui suit, sans la modérer, la première impulsion de la pensée, et pourtant, dans leur orbite déjà un peu creusé et sur son front, qui n'est déjà plus lisse comme celui de la jeunesse à laquelle tout a souri, *l'observateur attentif* peut voir que les réflexions sérieuses, les douleurs de l'âme et les événements graves de l'existence ont marqué leur trace, ce qui fait un contraste assez étonnant de vivacité et d'abattement, de gaieté et de mélancolie. Mais ce que le romancier n'ajouterait pas, et que je me permets de dire après lui, c'est que cette jeune femme sera si contente de vous voir, et qu'elle vous le témoignera

lant, que vous continuerez à l'aimer, j'en suis certaine. (*M^{me} de Maistre à Eugénie*, 22 août 1838.)

*
**

Pendant cette période d'attente, un groupe de jeunes cousines vint au Cayla féliciter M. de Guérin du mariage en préparation. Le groupe était joyeux; on s'amusa, on rit; le soir, on pêcha aux écrevisses.

Comme les jeunes cousines avaient l'intention de se rendre du Cayla à Montels, elles proposèrent à Eugénie de les suivre. Celle-ci accepta sans peine. Montels est situé entre Albi et Rayssac, à mi-chemin approximativement. Eugénie entrevit dans ce voyage la possibilité d'arriver jusqu'à son amie Louise de Bayne. Il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait point vue et, tout au moins, ne lui avait point parlé cœur à cœur ! Depuis deux ans, il ne lui avait été donné que de l'apercevoir à Gaillac, au mois de mars précédent. Louise revenait alors de Toulouse, où elle avait assisté au mariage de son frère Charles avec M^{lle} Marie de Montbel, fille du baron de Montbel, ancien ministre de Charles X. L'entrevue avait été brève, « à la minute », dans un salon; les deux amies ne s'étaient dit qu'un amical bonjour. Il leur avait été impossible de se communiquer rien d'intime.

Tant d'événements de famille s'étaient passés cependant ! A Raysac, après le mariage de Charles, M. de Bayne était mort presque subitement le 4 juin 1838. Au Cayla, le mariage de Maurice et le voyage d'Eugénie à Paris avaient été décidés. Tout autant de choses dont on ne pouvait pas parler à cœur ouvert dans une correspondance qui risquait de tomber sous les yeux de tous. Dans l'espoir de monter à Rayssac, Eugénie accepta donc avec reconnaissance l'invitation de ses jeunes cousines, et s'en fut avec elles.

Montels (1) était un vieux château dans les montagnes, dans un site frais et agréable, au milieu des ormes et des châtaigniers. Ce château avait son histoire et ses légendes. Acquis au xvm^e siècle par M^{me} Marie-Thérèse de Sénégas, née de Vésian, — celle-là même qui avait été fiancée à La Pérouse, — il comprenait une quinzaine de pièces dont la plupart portaient les noms des personnes qui les avaient occupées. Citons entre autres celle de M^{me} de Guérin, celles du cardinal de Bernis, des prêtres et de « la religieuse ».

Une histoire, belle comme une légende, se rattachait à cette dernière. Vers 1792, une Visitandine d'Albi, sœur Jacqueline de Vésian, chassée de son couvent par la Révolution, l'avait habitée. A cette époque, des prêtres venaient en cachette célébrer la messe à Montels. Or, il arriva qu'à la suite d'une dénonciation deux émissaires furent

(1) Nous tenons la plupart des détails qui suivent de M. Ludovic de Thézac, fils de Charles de Thézac dont il est question dans cette biographie.

envoyés par le comité révolutionnaire d'Albi pour perquisitionner et ramener les prêtres réfractaires, s'ils les trouvaient. Au rez-de-chaussée leurs recherches furent vaines. Montant dans la chambre de la religieuse, ils en fouillèrent minutieusement tous les meubles et remarquèrent, dans une armoire, une boîte de fer blanc. « Qu'est-ce que ceci ? » demandèrent-ils alors. La boîte contenait des hosties consacrées en réserve pour le viatique. La religieuse ne fut pas déconvenue. Prenant avec respect le ciboire qu'on lui avait confié, elle l'éleva au-dessus de la tête des perquisiteurs et dit : « C'est votre Dieu et votre Créateur. Découvrez-vous; mettez-vous à genoux pour l'adorer. » Impressionnés par ce simple courage, les émissaires ôtèrent leur chapeau, l'un d'eux fléchit les genoux, et ils se retirèrent, sans persister davantage dans leurs recherches.

En 1839, le château de Montels appartenait à M^{me} de Thézac. Elle le tenait de son mari qui l'avait reçu en héritage de M^{me} de Sénégas, sa cousine germaine. Il était déjà à demi ruiné, et cela faisait pitié de voir les chambres, aux portes branlantes, remplies de pommes de terre et de rats. Seul, le grand salon, avec ses vastes portes-fenêtres et ses tableaux, gardait un relent de splendeur passée.

En compagnie de ses amies de Paulo et de Thézac, Eugénie passa à Montels quelques jours fort agréables. Les plaisanteries et les rires de ses jeunes amies l'égayaient. Elle y était venue à l'âge de neuf ans; les souvenirs d'enfance lui revenaient en mémoire.

A chaque endroit, ce sont des souvenirs d'enfance, et tu sais comme ce passé fait plaisir. J'avais neuf ans quand je vins à Montels. En arrivant, j'ai reconnu l'église, sous son grand ormeau où j'allais sauter à l'ombre, puis la grande cour, et puis la petite avec son puits, la porte à vitres du salon, et, dans ce salon, les grandes belles dames que j'aimais tant à voir, une à côté d'un capucin en méditation qui fait contraste, chose que je n'avais pas tant remarquée qu'à présent. Dans l'enfance, les effets de réflexion touchent peu. (*Journal*, 25 août 1838.)

Le 30 août, au soir, un domestique du Cayla survint avec une monture; Eugénie partit avec lui pour Rayssac.

Louise, qui n'avait pas été prévenue de l'arrivée de son amie, venait de lui écrire pour lui souhaiter bon voyage et lui demander de ne pas l'oublier à Paris. L'accueil n'en fut que plus enthousiaste. On devine sans peine les joyeux cris de surprise qui accueillirent l'arrivante.

Le château de Rayssac était alors plein de monde. On aurait dit que tous les gens aimables de la montagne et de la plaine s'y étaient donné rendez-vous : les Marliave et les Gélis, d'autres encore. On y menait joyeuse et paisible vie.

Comme toujours, Rayssac produisit sur Eugénie son effet enchanteur.

M'y voilà sur les montagnes aux croupes de chameau, au front hérissé

de forêts et de rochers, nature agreste et sauvage que j'aime. (A M^{me} de Maistre, 30 août 1838.)

Mais ce qui la charma bien davantage, ce furent les bontés de Louise à son égard et la confiance qu'elle lui témoigna.

Parmi les hôtes de Rayssac, se trouvait Louis de Marliave, « jeune homme charmant d'esprit et de manières, avec des tournures d'esprit de Maurice ». On le considérait comme l'enfant de la maison car il était filleul de M. de Bayne. Louise s'était éprise de lui et désirait l'épouser.

(*) Je l'aimais autant que je savais aimer. Son caractère doux et facile son cœur aimant, la grâce de son esprit, son intelligence pénétrante, sa bonne conduite, sa franchise, ses sentiments élevés, m'avaient attachée à lui. Je l'aimais, ce me semble, de cet attachement qui n'est pas celui qui se trouve dans les romans. Dieu ne pouvait pas en être offensé. (L. de B., à Eugénie, 2 nov. 1838.)

En échange des confidences d'Eugénie sur M^{me} de Maistre, Louise conta son amour, et demanda à son amie de prier pour l'accomplissement du projet auquel elle attachait « le plus grand bonheur de sa vie ». Eugénie promit et sa promesse fut d'autant plus sincère que Louis de Marliave n'hésita pas à lui ouvrir son cœur.

(*) J'ai [eu] leurs deux confidences, faites tout simplement sous les allées de frêne, comme au temps des bergers. (Journal, 12 sept. 1838.)

Elle approuvait le projet, sans trop compter sur sa réalisation. Hélas ! un avenir prochain n'allait pas tarder à montrer la justesse de ses pressentiments.

Eugénie ne put consacrer à Louise de Bayne qu'une douzaine de jours. Le 13 septembre, elle rentrait au Cayla. Ne lui fallait-il pas prendre ses dernières dispositions pour le grand départ, et tout d'abord organiser le voyage ?

M^{me} de Maistre avait pour cela élaboré tout un plan. Ayant appris que le mariage de Maurice ne devait avoir lieu qu'au mois de novembre, elle engageait Eugénie à aller auparavant lui rendre visite. Pourquoi Maurice n'irait-il pas chercher sa sœur au Cayla et ne l'accompagnerait-il pas aux Coques ? Il se rendrait ensuite à Paris, d'où il reviendrait pour la prendre quelques jours avant la célébration des noces.

Ce projet plaisait à Eugénie. On ne s'y arrêta pas cependant, parce qu'il exigeait de Maurice un trop grand surcroît de fatigue. Il fut donc décidé que la partante attendrait, pour se mettre en route, deux de ses cousins, élèves de Stanislas, et qu'une fois arrivée à Paris, Maurice l'accompagnerait chez M^{me} de Maistre.

Cependant le château du Cayla recevait ses visiteurs d'automne : des dames, des chasseurs, des parents qui venaient souhaiter bon

voyage à Eugénie et boire à la santé de Caroline et de Maurice. Louis de Marliave, « le paladin de Rayssac », tout occupé de son rêve d'amour, y fit une courte apparition. Les enfants du regretté Philibert de Roquefeuil y vinrent aussi, accompagnés par M^{me} de Lagardelle, la bonne tante qui les avait adoptés.

Ces nombreuses visites n'empêchèrent pas Eugénie de travailler à son trousseau de voyage, de rédiger le VIII^e cahier de son *Journal*, d'adresser à ses amies de charmantes lettres d'adieu. Sa pensée se tournait souvent vers Paris, triste et joyeuse tout à la fois : chagrin de quitter le chez soi, bonheur d'assister au mariage de son frère. De quelle façon organisera-t-elle là-bas sa vie ? Elle l'ignore, elle ne peut pas le savoir. Il est cependant une chose qui lui tient à cœur. Elle veut continuer dans la capitale son existence tranquille et pieuse du Cayla.

* Quel bonheur je me fais des jours que nous allons passer ensemble ! Rien n'y manque que ceux que je laisse ici. Vous me ferez une autre famille, un autre Cayla à Paris... Nous irons partout ensemble... Il me faudrait une église tout près pour entendre la messe, un bon et doux pasteur comme celui d'Andillac, et pouvoir mener dans Paris ma petite vie du Cayla. La pauvre âme ne doit pas souffrir du changement de lieu et prendre partout sa vie avec elle. (*A Caroling*, 15 sept. 1838.)

C'est dans ces dispositions d'âme que la sœur de Maurice passa la fin de septembre au milieu des siens. Tout était prêt. Il ne lui restait plus qu'à partir.

CHAPITRE XXIII

Le mariage de Maurice

D'Andillac à Paris. — Arrivée à Paris. — Portrait d'Eugénie par Barbey. — Une semaine chez Raynaud. — Premières impressions parisiennes. — La maison indienne. — Chez Caroline. — Derniers préparatifs du mariage. — Tristesse de Maurice. — Le contrat de mariage. — 15 novembre 1838. — Eugénie comprend qu'elle ne pourra rester avec Maurice. — Dissentiments. — A la veille du voyage en Nivernais.

Le 30 septembre 1838, afin d'attirer sur elle et sur les siens les bénédictions divines, Eugénie entendait « une messe de bon voyage » après laquelle, à la sortie de l'église, elle reçut les vœux et les serremments de mains des gens d'Andillac. Rentrée au Cayla, elle termina par quelques lignes le VIII^e cahier de son *Journal* et acheva ses préparatifs. La partante était plus triste qu'elle ne le laissait paraître. Il lui en coûtait beaucoup d'abandonner le Cayla, mais ne fallait-il pas qu'il y eût quelqu'un de la famille de Guérin au mariage de Maurice ? Ce fut dans ces sentiments qu'elle embrassa sa sœur Marie et qu'elle s'en alla, un peu avant la tombée du jour, non sans jeter un regard mélancolique sur les choses qu'elle quittait. La campagne andillacoise prenait déjà les teintes de l'automne; dans les vignes, les raisins étaient mûrs pour la vendange; les paysans qu'elle rencontrait sur la route lui disaient de la main un joyeux au revoir.

Son père, pour rester plus longtemps avec elle et lui faire ses dernières recommandations, l'accompagna jusqu'à Gaillac. Elle y passa une journée, pendant laquelle elle envoya à Caroline sa lettre d'arrivée. L'heure du départ sonna enfin. Le lundi 1^{er} octobre, à 9 heures du soir, la diligence emportait Eugénie vers Toulouse d'où elle devait gagner Paris. Au près d'elle avaient pris place Paul de Bellerive, Charles de Thézac, Léonce de Combettes et son frère, qui se rendaient, eux aussi, à Paris pour leurs études et qui devaient lui servir de « gardes du corps ».

Ce que fut ce voyage, nous le savons par quelques notes hâtives destinées à fixer les principales étapes de la route.

* Toulouse, visité Saint-Sernin, jeté un coup d'œil au Capitole.
Montauban, jolie ville.

Traversé Cahors à 11 heures du soir.

Passé la Dordogne, jolie rivière coulant à fleur de terre, sous un pont à huit arches.

Déjeuné à Souillac, joli village, mauvais hôtel.

Passé par Brive, belle et fraîche ville, toute parsemée de jardins.
Diné à Tulle, laide ville enfoncée.

Arrêté à Monterolles, et vu la chambre où coucha Pie VII en 18...
Endroit assez dépourvu où nous n'avons pu trouver du fromage.

Descendu à Orléans à 9 heures, et vu la ville toute éclairée au gaz.

A Paris, le lendemain, à 10 heures du matin, dimanche, 7 octobre 1838.

Le trajet de Toulouse à Paris dura un peu plus de quatre jours (du mardi soir au dimanche matin), peu de temps en somme, en comparaison de celui qu'il aurait fallu si l'on était passé par Cordes. La diligence, en ce commencement d'année scolaire, était bondée de monde. Eugénie en souffrit, ainsi que des nuages de poussière en Sologne, des cahots de la voiture sur la route pavée d'Orléans à Paris, et surtout du sans-gêne de quelques écervelés qui pendant de longues heures ont « clabaudé la Marseillaise ». Mais elle n'eut qu'à se louer des attentions du conducteur qui s'informait aux relais si la dame était montée. Ses cousins et les messieurs de Combettes furent parfaits de prévenances, bons et gracieux. Ils l'amusèrent par les plaisanteries qu'ils jetaient aux passants : « Fais attention; la queue de ton cheval est tombée. » On rit de tout en voyage.

Lorsque la diligence la déposa à Paris, toute sa nouvelle famille se portait à sa rencontre.

Ah ! que n'étiez-vous là, sur la place Notre-Dame des Victoires, au moment où, m'en allant dans un fiacre avec Charles, j'ai vu Maurice et Caro et Tante m'appelant, courant à moi, m'embrassant tous, l'un par une portière, l'autre par une autre ! Oh ! bonheur ! (*A son père, 8 oct. 1838.*)

L'accueil fut si joyeux que la nouvelle arrivante oublia vite la fatigue du voyage. Tout en la conduisant rue du Cherche-Midi, on l'accablait de questions sur le Cayla. A moitié dîner, Auguste Raynaud survint, l'invitant à passer chez lui, près de Félicité qui attendait un enfant, la première semaine de son séjour dans la capitale. On l'accompagna ensuite à la messe de une heure à Saint-Sulpice; on lui fit visiter enfin dans l'après-midi le palais des Tuileries.

Dans la joie de son arrivée, la voyageuse, qui n'oubliait pas ses chers absents, aurait voulu leur envoyer sur le champ de ses nouvelles, mais on ne lui permit pas d'écrire. Ce ne fut que le lendemain, après avoir bien reposé dans le joli petit lit rose à côté de Caroline, qu'elle put adresser aux siens sa première lettre datée de Paris, lettre longue, bien circonstanciée, comme toutes celles qu'elle écrira pendant son absence du Cayla, remplie des détails du voyage et de l'arrivée.

Dans cette lettre, Eugénie signale, entre autres choses, que l'on attend le soir même Barbey d'Aurevilly. Maurice s'est, en effet, empressé de communiquer l'arrivée de sa sœur à son ami, et celui-ci, ne jugeant pas la nouvelle indifférente, l'a inscrite sur son *Memo-randum*.

A quatre heures revenu. — Ai trouvé un billet de G[uérin], qui m'invitait à aller voir sa sœur ce soir, parce qu'elle va s'absenter pour huit jours. (*Memorandum de Barbey, 8 oct. 1838.*)

Ce jour-là, Barbey se sentait malade, abattu, sans entrain. En temps ordinaire, il ne serait pas sorti. Mais pouvait-il manquer de faire la connaissance de celle dont Maurice et lui avaient tant parlé ? A tout prix, il voulut la voir et la juger avant qu'elle subit le premier contact de Paris. Le soir venu, il se rendit donc rue du Cherche-Midi.

Dès qu'il revint chez lui, un de ses premiers soins fut de crayonner avec complaisance le portrait de la sœur de Maurice. L'entrevue, féconde en remarques, inspira sa plume.

Vu M^{lle} Eugénie de G[uérin] et voici ma première impression. — N'est pas jolie de traits et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, — yeux tirés par les combats intérieurs, — un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie; air et maigreur de martyr, — lueur purifiée, mais ardente encore d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambe plus. — Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime. Elle, c'est plus beau, c'est un holocauste, — mais tout n'est pas consommé, et le démon, comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le *diable de diable* trouverait là à qui parler. Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris, elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse de sang et de race, et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde le plus élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son château de province; — propres aux mêmes choses toutes les deux et cela d'emblée et sans noviciat pour la dernière. — Donnez cent mille livres de rente à M^{lle} de G..., *comme maîtresse de maison*, quelle différence y aura-t-il entre elle et la duchesse de Valombrose ? Aucune, car toutes deux sont providentiellement écloses pour le même rôle social, et pas n'est besoin de ce rôle pour que ceci demeure prouvé. — Cette longue et belle main des Stuarts, idéale et provinciale tout ensemble, se reconnaissait partout, et le Prétendant, en haillons et dans les bruyères d'Ecosse, n'avait qu'à la tirer de son gant déchiré et la présenter à ses nobles, la main blanche ne pouvait pas tromper; un Stuart seul pouvait en montrer une pareille, et l'on se ralliait à Charles-Edouard. — De même pour l'esprit, pour le caractère, pour les manières, pour toutes choses. — Que M^{lle} de G[uérin] fasse faire une robe chez *Palmyre*, et l'on jurera qu'elle n'a jamais quitté le faubourg Saint-Germain.

Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par sa fraîcheur avec la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascète comme l'imagination en prête à Marie d'Egypte et aux saintes femmes du désert, dans la légende. — Et cependant n'a pas du tout, avec cela, l'air béat et dévot, et même de dévotion touchante que ne manquerait pas d'avoir une *bourgeoise* qui aurait son âme. — La *patricienne* est encore plus forte que la *chrétienne*, et tout le ciel descendu dans le

cœur d'une femme n'efface pas l'aristocratie puisée aux mamelles de sa mère et les traditions de son berceau !

Ai parlé en faisant effort sur moi-même, car je souffrais *molto* de la chaleur de l'appartement, — *crucior in hac flamma*; — pas d'éclat, pas de trait, pas de mordant. — Mais observant et laissant venir. — Cette petite Caro... affilait son œil de colombe en prune de d'aigle pour voir ce que je pensais de sa belle-sœur. — Sorti vers 11 heures — ayant soif d'air. — Revenu à pied sous un ciel pur et noir. (*Memorandum de Barbey*, 8 oct. 1838.)

Le portrait est écrit avec talent et avec une sympathie marquée. Pour une fois, Barbey ne dépasse pas la mesure.

Les dernières lignes le montrent vexé d'avoir manqué de verve et de brio. Il se demandait, en réalité, l'impression qu'il avait produite sur la sœur de Maurice. Cette impression, il la connut le surlendemain et s'en montra flatté.

Parlé avec Guérin de sa sœur. A dit de moi que j'étais *un beau palais dans lequel il y a un labyrinthe*. — Beau palais est là pour faire passer le labyrinthe, je m'imagine, mais peu importe, le mot est remarquable et me plaît. — Je suis fier de le voir appliqué à moi. — Il y a dans la flatterie d'une femme quelque chose qui séduirait les Dieux. On se sait flatté, mais, malgré la raison qui n'accepte pas la flatterie, on est enivré, charmé, ensorcelé de si peu que cela ! (1) — G... s'en est allé à mon grand regret. (*Memorandum de Barbey*, 10 oct. 1838.)

La visite de Barbey ne fit pas oublier à Eugénie la baronne de Maistre dont les largesses lui avaient permis de venir à Paris. Comme il convenait, sa seconde lettre de Paris fut pour la bienfaitrice, son amie. Par délicatesse, elle lui parla d'abord de son bonheur d'être près de son frère, elle lui dit son plaisir de se voir « chez la charmante Indienne », où elle était « aimée, traitée, reçue en sœur, d'elle et de tous ». Puis, elle lui exposa en toute franchise ses projets : elle restera quelques semaines à Paris pour assister au mariage qui doit avoir lieu le 5 novembre et pour être marraine de l'enfant qu'attend M^{me} Raynaud. Alors, mais alors seulement, elle prendra le chemin du Nivernais.

Dès le baptême et la noce faits, je partirai pour les Coques où je demeurerai avec vous tant que vous me voudrez. Rien alors n'empêchera les deux amies d'être ensemble. A présent, ce serait impossible pour plus de huit jours. J'aime mieux tard et long. (*A M^{me} de Maistre*, 9 oct. 1838.)

Caroline, dont elle apprécie de plus en plus les qualités de cœur, la comble de bontés, lui fait des cadeaux, la coiffe, l'habille, la

(1) Dans une note du *Brummell*, Barbey a rappelé, en termes discrets, le jugement qu'Eugénie avait porté sur lui.

« Vous êtes un palais dans un labyrinthe, écrivait une femme impatientée de regarder sans voir et de chercher sans découvrir. Elle ne se doutait pas qu'elle exprimait là un principe du dandysme. A la vérité, n'est pas un *palais* qui veut, mais on peut toujours être labyrinthe. »

transforme. Mais que la baronne ne craigne rien pour leur amitié : si l'extérieur a changé, l'âme est restée la même.

Je vous arriverai Parisienne, mais avec le cœur du Cayla, cette chose qui ne change pas et qui tient à vous par tant de charmes. (*A M^{me} de Maistre, 9 oct. 1838.*)

Suivant ce qui a été convenu presque au moment de l'arrivée, Eugénie va passer huit jours rue de l'Arcade, n° 37, chez Auguste Raynaud. Celui-ci, qui n'a pas encore repris ses cours, organise en l'honneur de sa cousine d'intéressantes promenades. Il la fait monter d'abord aux tours de Notre-Dame pour lui donner une idée d'ensemble de Paris. Puis, il la promène un peu partout, en lui racontant l'histoire des monuments et des choses. Les journées passent vite. La visiteuse ne s'assied qu'à table; à la rue de l'Arcade, elle n'a que le temps de commencer une lettre pour Louise de Bayne.

Ce début de lettre a son importance. Eugénie confie à son amie des montagnes albigeoises ce qu'elle n'a révélé ni à son père ni à M^{me} de Maistre.

Hélas! ma chère amie, me voici à Paris, toute triste au milieu du bonheur, entourée d'amis, comblée de cadeaux, de toutes sortes de douces choses, mais Maurice, mon cher Maurice, est malade. Il tousse, il a repris sa figure de l'an dernier. Voilà de quoi m'ôter toute joie, tout plaisir. Quel mal il m'a fait quand je l'ai aperçu tout pâle, courant à moi sur la place Notre-Dame des Victoires où je suis descendue! (*A L. de B., 15 oct. 1838.*)

Lé teint pâle et la toux de Maurice inquiètent, en effet, profondément Eugénie et lui gâtent « la joie de Paris ». Les chars funèbres qu'elle croise dans ses courses lui semblent des présages sinistres. N'a-t-elle pas rêvé de cercueils dans la diligence qui l'amenait à Paris ? Si l'on était dans la belle saison, elle ferait partir Maurice, immédiatement après son mariage, au Cayla « où l'air est plus doux ». A Paris, Eugénie ne parle qu'à Dieu et à Raynaud, « son autre frère », des tristes pressentiments qui l'assiègent. Elle les révèle cependant à Louise parce qu'elle n'a rien de caché pour son amie des Montagnes et parce qu'elle sait pouvoir compter sur sa discrétion la plus absolue.

Cependant, en compagnie de son cousin, elle continue à courir la capitale en tous sens, visite les musées, les Invalides, le Palais-Royal, traverse le Champ de Mars. Marcher ne la fatigue pas. Il y a tant à voir et à remarquer à Paris !

Parmi les églises, ses préférences vont aux anciennes.

J'ai déjà vu bien des églises, anciennes et nouvelles. Je suis pour les vieilles. Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Roch, d'autres, dont j'ai oublié le nom, me plaisent mieux que la Madeleine, avec ses formes païennes, église sans clocher, sans confessionnaux, expression d'un siècle sans foi, et Notre-Dame de Lorette, coquette comme un boudoir. J'aime

les églises qui font penser à Dieu, dont les voûtes [sombres et] élevées portent au recueillement, où l'on ne voit ni entend le monde. (A *M^{me} de Maistre*, 23 oct. 1838.)

Dans les récits qu'Eugénie a laissés de ses courses, ses impressions peuvent paraître à certains au premier abord celles d'une provinciale nouvellement débarquée à Paris. Ce qui domine en elle, c'est l'admiration. Elle s'extasie devant les rues et les cafés éclairés au gaz, devant les cuisines des Invalides où l'on prépare le dîner pour trois mille hommes et où l'on voit des marmites grandes comme des cuves, devant les équipages, les cavaliers, les amazones qui circulent au Bois de Boulogne.

Pourtant cette admiration n'est pas absolument béate. Eugénie la raisonne et sait pourquoi elle juge une chose belle.

De temps en temps, elle évoque le passé.

J'ai pu aller aux Tuileries que nous avons visitées en l'absence du roi. Oh ! que c'est beau ! que c'est royal ! Le trône est splendide. J'y voyais en esprit Louis XIV et Napoléon. (A *son père*, 8 oct. 1838.)

D'autres fois, elle compare ce qu'elle a sous les yeux et ce qu'elle était habituée à voir dans sa province.

L'archevêque de Besançon [était] tout à côté de nous. Dans Paris, tout est mêlé ; dans Sainte-Cécile, un archevêque ne serait pas parmi la foule. (A *L. de B.*, 15 oct. 1838.)

Enfin, après avoir bien regardé, bien observé, elle se prend à songer que le charme de la campagne vaut bien la magnificence de la grande ville.

Vous me demandez mes impressions dans Paris. On admire, mais rien n'étonne. A chaque pas, l'œil et l'esprit sont arrêtés ; mais, dans ma campagne, je m'arrêtais aussi sur les fleurs, sur des brins d'herbe, sur d'étonnantes petites bêtes. A chaque endroit ses merveilles. Ici celles des hommes, et là celles de Dieu. Oh ! celles-ci sont bien belles et ne passeront pas. Les rois peuvent voir tomber leurs palais, les fournis auront toujours leur demeure. (A *M^{me} de Maistre*, 23 oct. 1838.)

A partir de ce moment, Eugénie ne varia guère d'opinion au sujet de Paris. Quelques semaines après, elle écrivait de nouveau.

Paris est toujours pour moi la grande ville, rien de plus ; j'y voudrais trouver plus de surprise, plus d'étonnement. Je crois qu'il n'y en a réellement qu'au ciel...

M. d'Aurevilly, un ami de Maurice, m'en veut de cette petite rancune contre Paris, et aussi de ce qu'un soir, qu'il me faisait remarquer le beau coup d'œil de l'éclairage, je répondis que c'était brillant, mais que j'aimais autant nos vers luisants que des réverbères, ce qui est vrai d'un côté. Chaque chose a son prix, je ne vois pas pourquoi tout ce qui est beau et joli ne plairait pas soit à Paris ou aux champs, dans une rue ou sur un chemin. (A *M^{me} de Maistre*, 6 nov. 1838.)

Lorsque Raynaud reprit ses leçons, Eugénie retourna près de Maurice, dans la famille de Gervain, rue du Cherche-Midi, n° 36. On

chercherait vainement aujourd'hui ce numéro 36; il a disparu en 1907 lors du percement du boulevard Raspail. Il ne reste plus qu'une petite partie de cet immeuble, un petit jardin avec pavillon, au n° 54 du grand boulevard, et encore ce reste est-il destiné à faire place à je ne sais quoi que l'on juge plus digne de Paris. En février 1927, les démolisseurs étaient à pied d'œuvre. C'est un souvenir qui s'en va.

On peut toutefois se faire une idée précise de ce qu'était en 1838 cet immeuble de la rue du Cherche-Midi, grâce à un plan (le plan est annexé à un acte de vente de 1894) qui nous a été communiqué par son dernier propriétaire, M. Hippolyte-Alexandre Charles, grâce aussi à une remarquable photographie prise par les soins de M. Abel Lefranc.

L'immeuble comprenait une maison donnant sur la rue, et un jardin au fond duquel était un pavillon (1).

La maison, d'aspect banal, ressemblait à toutes celles que l'on voit encore dans le même quartier. En 1838, rien ne la signalait spécialement à l'attention des passants, sinon une boutique occupée par une marchande de fruits et de légumes, M^{me} Doré, la *dame des Halles* dont il est question dans la correspondance d'Eugénie.

Ce qui caractérisait vraiment le n° 36 de la rue du Cherche-Midi, ce qui lui donnait sa valeur, c'étaient le jardin et son pavillon, choses inestimables à Paris. Le jardin, auquel on accédait par un long corridor et par une cour où se trouvait un puits, était frais et agréable, plein de lilas et de pervenches; des sycomores lui faisaient de l'ombre; on y admirait une vasque de marbre rose d'un goût exquis d'où tombaient quelques gouttes d'eau, de quoi satisfaire les natures rêveuses. Quant au pavillon, c'était une maisonnette basse, à un

(1) On peut lire avec intérêt, au sujet de cet immeuble, le livre de M. Paul Fromageot, *La rue du Cherche-Midi et ses habitants depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris. Typographie Firmin-Didot et C^{ie}. 1916. P. 480 et suiv.

Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, il est difficile d'en discerner exactement les propriétaires successifs. C'était probablement une dépendance des maisons et jardins des « caruys » Martin Belin et Robert Morel. En 1713, le prêtre Traulle le donna à la communauté du Bon-Pasteur qui y établit des appartements pour les gens du monde désireux d'une retraite paisible. En 1786, un appartement fut loué à la vicomtesse de Castellane, abandonnée par son mari, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Niort en survivance. En 1790, la communauté du Bon-Pasteur en fut dépossédée et la maison devint presque vacante. En 1798, le Domaine cédait cette propriété, par contrat d'échange, au citoyen Léon, dit Lionet. En 1800 ou 1801, la maison entra en possession de François-Joseph-Guillaume Lihorel, membre du Tribunal de cassation, nommé en 1815 conseiller honoraire, officier de la Légion d'honneur, et en 1818 créé baron avec institution de majorat.

Parmi ceux qui habitèrent cette maison, on peut citer :

En 1838-1839, l'abbé Cailleux, et M^{lle} Garez, professeur de musique;

De 1838 à 1846, Jean-Baptiste Gaschon, conseiller à la Cour Royale, qui, étant avocat, en 1818, avait publié un *Code diplomatique des aubains*, traitant de la capacité des étrangers en France et de celle des Français à l'étranger. Avec lui, demeurait son fils, Diédonné-Jean-Baptiste-Paul Gaschon, né en 1821, lequel acquit de bonne heure une notoriété dans la littérature sous le nom de Paul de Molènes.

M. Paul Fromageot pense que le pavillon du fond du jardin avait été loué par M^{lle} Martin Laforêt. Ce n'est là qu'une hypothèse sans fondement.

seul étage, avec nombreuses fenêtres qui possédaient toutes des persiennes et un accoudoir. Surmonté d'un pignon triangulaire, il était précédé d'un porche aux colonnes élégantes supportant une terrasse couronnée de pots de fleurs. Par dessus sa toiture en zinc, se remarquait un cadran solaire, — transporté au musée Carnavalet, — ayant comme légende : « Je cherche le Midi. » Le pavillon avait été habité et restauré par un baron de l'Empire dont les armoiries se trouvaient gravées au-dessus de la porte : deux justices tenant un blason qui avait comme accessoires une couronne de comte et une croix de la Légion d'honneur et qui portait sur fond d'azur trois marceaux et trois gerbes contrariés. La petite habitation dans son ensemble ne manquait ni de grâce ni de distinction. Elle donnait l'illusion d'un nid de verdure perdu au milieu des puissantes demeures humaines, tant elle formait contraste avec ce qui l'environnait.

Depuis que M. Abel Lefranc a posé la question des logements parisiens des Guérin, tous ceux qui, dans ces dernières années, se sont intéressés à leur vie et à leurs œuvres ont cherché à savoir quelle partie du n° 36 de la rue du Cherche-Midi avait été occupée par la famille de Gervain. Problème difficile à résoudre par suite de la rareté des documents. Chose singulière : Maurice et Eugénie n'ont presque rien dit à ce sujet. Ce manque de précision a été pour les chercheurs une raison de plus pour exciter leurs investigations : tout mystère, si petit qu'il soit, pique la curiosité des hommes.

Le nom gracieux de *maison indienne*, par lequel Eugénie désigne couramment l'habitation de Caroline, a suggéré tout de suite quelque chose de séparé et d'intime; ils en ont conclu que ce ne pouvait être que le pavillon sis au fond du jardin. Un texte semblait leur donner raison, celui dans lequel Maurice parle de la chambrette que M^{lle} Martin loua pour lui en janvier 1838 au moment de son retour à Paris.

Cinq jours se passèrent, et chaque soir c'était une véritable douleur de se séparer pour aller au loin, à travers le froid, chercher un gîte glacé, lorsqu'on avisa qu'il y avait dans la maison, dans une aile séparée, une petite chambre, une logette suffisante pour un garçon comme moi qui ne traîne pas grand équipage. Sur le champ, elle fut louée, meublée, ornée, garnie de tout ce qui peut faire aimer un intérieur d'étroite mesure. Tout le menu détail des attentions fines se trouve dans cette cellule : tapis, nattes, flacons, provisions de sucre, enfin un oreiller rose de la main de Caro, pour le charme de mes rêves. C'est dans ce retraits parfumé que ma seigneurie vous écrit, assez semblable à un favori des fées. (*Maurice à Eugénie*, 18 fév. 1838. Texte publié par M. Lefranc, *loc. cit.* p. 205.)

L'aile séparée où se trouvait la chambrette de Maurice fit conclure que cet appartement était situé dans le corps de bâtiment principal et que par conséquent le pavillon était bien la maison indienne. Aquarrellistes, photographes, littérateurs représentèrent dès lors, chacun à leur façon, ce qu'ils pensaient avoir été une des habitations parisien-

nes des Guérin. Leur conclusion malheureusement n'était pas juste. Deux textes nous permettent de l'affirmer. Ils émanent tous deux de Maurice et datent de la convalescence qui suivit la grave crise de mars 1839. Maurice, marié depuis cinq mois, exprime le plaisir qu'il éprouve à se promener dans le jardin et déclare expressément qu'il en est redevable à M^{me} Gaschon.

(*) M^{me} Gaschon m'avait invité, il y a quelque temps, à descendre dans son jardin où il y a des angles pleins de chaleur à une certaine heure. C'est samedi [20 avril 1839] que je me suis enfin hasardé à mettre le nez au soleil et à faire quelques pas sur le sable de ces petites allées que tu connais. L'épreuve me réussit. (*Maurice à Erembert*, 23 avril 1839.)

(*) M^{me} Gaschon a eu la bonté de m'inviter à partager le soleil de son jardin; j'y descends de temps à autre, et je vois le printemps en miniature. (*Maurice à Eugénie*, 24 avril 1839.)

Les textes sont décisifs. Si le pavillon avait été occupé par les Gervain, le jardin aurait été à leur libre disposition, et Maurice, pour s'y promener, n'aurait pas attendu d'en avoir reçu l'invitation, pavillon et jardin ne faisant qu'un. Il en résulte que l'appartement des Gervain, celui auquel Eugénie donna le nom de *maison indienne* était dans la partie antérieure du numéro 36. C'est pure fantaisie que de s'imaginer des entretiens de Maurice et d'Eugénie dans ce cadre de verdure qui se serait pourtant prêté si bien à leurs colloques intimes (1).

Une constatation fit plaisir à celle qui revenait chez Caroline. Son frère commençait à se mieux porter. Les tisanes, les sirops, la douceur du temps avaient calmé l'irritation de la poitrine, et le rhume, identifié longtemps avec Maurice, tendait à disparaître. A la fin d'octobre, Maurice ne toussait presque plus. Eugénie en conclut que ce qui l'avait tant alarmée n'était qu'une irritation passagère provoquée par des imprudences et des soirées. Elle se promit de veiller sur son frère, et elle le fit avec une sollicitude touchante. Non seulement ses recommandations, unies à celles de Caroline, empêchèrent souvent Maurice d'aller dans le monde, « ce monde qui lui avait fait tant de mal », mais encore elle parvint à décider son père à ne plus lui parler d'agrégation.

* Je voudrais bien vous répondre sur l'agrégation, mais, en vérité, je

(1) On trouvera peut-être que je me suis beaucoup étendu sur le problème de la *maison indienne*. Et cependant la chose valait la peine d'être traitée avec ampleur. Sans compter que la question des logis parisiens des écrivains de France devient de plus en plus à l'ordre du jour. Grâce à l'impulsion vive de M. Abel Lefranc, la méthode qui consiste à ne pas négliger les détails, en apparence insignifiants, est une méthode de vérité et de réalité, féconde en résultats. M. Paul Emard, de l'Institution nationale des Sourds-Muets, l'a prouvé récemment, puisque, en étudiant les logis parisiens de Molière, il est parvenu à expliquer, dans une intéressante communication faite au Collège de France (4 juin 1928), les origines de *l'Amour Médecin*. La plupart du temps, ce sont de tout petits événements qui donnent la raison des hommes et de leurs œuvres.

ne sais qu'en dire sinon que c'est une chose bien difficile, qu'il faut des études effrayantes et que la santé de Maurice ne lui permet aucune application soutenue. Ce serait l'exposer à perdre ce qu'il a été longtemps à rattraper. (*A son père, 5 nov. 1838.*)

Au point de vue religieux, la vie d'Eugénie à Paris fut la continuation de celle du Cayla. « Je mène ma vie d'habitude », écrivit-elle un jour après avoir fait remarquer que, s'il y avait beaucoup de mal dans la capitale, il y avait aussi beaucoup de bien. Caroline a mis à sa disposition un petit oratoire pour se recueillir et prier dans le courant de la journée. L'Abbaye-aux-Bois, du reste, n'est qu'à quelques pas; elle y assiste à la messe tous les matins; elle y trouve aussi un confesseur. Ses préférences, il est vrai, l'auraient portée à s'adresser à l'abbé Buquet, à cause de l'attachement qu'il ne cessait de témoigner à Maurice; mais à Stanislas on ne confessait pas les femmes. Les conseils de Raynaud lui firent choisir un disciple de l'abbé Dupanloup, M. Legrand, vicaire à l'Abbaye-aux-Bois. Elle n'eut pas à s'en repentir. L'abbé Legrand était d'une bonté sans égale et la pourvoyait « de livres et de douces instructions ». C'était un « prêtre instruit, à grandes idées et capable de grandes choses sous sa mine presque enfantine. »

Si, dans son abondante correspondance avec sa famille, Eugénie s'étend beaucoup sur les consolations spirituelles qu'elle trouve à Paris, elle ne parle pas moins longuement de ce qu'elle appelle sa *vie dans le monde*.

Cette vie se réduit à fort peu de choses : un certain nombre de visites, quelques promenades à pied, une sortie aux environs de Paris chez le curé de Bagnolet.

Les visites sont toutes commandées par les convenances ou l'amitié. Eugénie est, un jour, présentée aux Devéria, amis des Gervain; un autre jour, elle se rend, porteuse d'un billet de Pulchérie de Bayne, chez le général de Frégeville de qui elle attend la franchise postale pour ses lettres; une autre fois, elle va voir sœur d'Yversen, une de ses amies de Gaillac devenue Fille de la Charité, qui lui fait visiter la chapelle où s'est produite le 27 novembre 1830 l'apparition de la Médaille miraculeuse. Ces visites se font généralement en voiture, à cause de M^{lle} Martin qui ne peut aller loin avec sa jambe malade. Eugénie préfère toutefois les promenades qu'elle fait à pied avec son frère, tantôt au Luxembourg, tantôt aux Tuileries. Malgré la boue dont on est éclaboussé parfois, cette façon d'aller est plus favorable aux observations et aux conversations intimes.

Dans la maison indienne, il vient relativement peu de monde. Il n'y a qu'un familier : Claude Augier, « timide, bon et artiste, rien de plus ». On le voit tous les soirs de cinq à huit heures, jusqu'au moment où il se retire pour travailler. M. Augier est un peintre estimable qui a établi son atelier rue de l'Ouest, n° 9. Il dîne tous les

soirs chez ces dames avec son neveu, le petit Bill, qu'elles ont accepté comme pensionnaire.

Barbey d'Aurevilly est, après M. Augier, celui qui paraît le plus souvent. Il arrive le soir, après dîner, et amuse tout le monde par le piquant de son esprit et l'originalité de son costume.

* Je ne connais personne plus que M. d'Aurevilly, jeune homme bien distingué, à taille de guêpe, à tournure de fashionable sur un fond très sérieux. Ces dames l'aiment; il vient souvent faire la petite guerre. (1 son père, 20 oct. 1838.)

Ce fut dans une de ces soirées qu'il donna à la rue du Cherche-Midi le nom de rue Trouve-Bonheur. A cause de la santé débile de Maurice, les réunions ne se prolongeaient pas; on se retirait de bonne heure.

Au fait, pendant ce mois d'octobre, l'existence d'Eugénie gravite autour de son frère et de Caroline. Moins que jamais, elle sent le besoin de s'extérioriser. Pourquoi le ferait-elle ? On l'accable de marques d'amitié; on ne la laisse « manquer de rien ni même désirer »; on lui donne tout à souhait. La maison indienne est pourvue de tout. On y voit ce que possèdent les maisons riches en fait d'argenterie, de linge, de porcelaine, ce qui rend Eugénie fière pour Maurice en songeant qu'il sera « plus brillant que son père ». Elle y trouve de l'affection. La tante de Caro l'aime beaucoup.

* Avec tout mon bavardage, j'oublie de vous remercier pour Eugénie, bonne et charmante comme je l'avais vue, se prêtant à nos faiblesses, indulgente comme la vertu personnifiée, nous aidant dans nos travaux, allant comme à sa coutume remplir ses devoirs. Pour elle, Paris ou Andillac, c'est la même chose. Félicitez votre pasteur d'avoir de semblables brebis dans son bercail. (M^{lle} Martin Laforêt à J. de Guérin, 28 oct. 1838.)

Eugénie est pleine de reconnaissance pour les attentions dont elle est l'objet.

* Mille grâce à vous, mon amie, et à la tante *trois fois* chère. Ce qu'elle fait pour nous est de toute bonté, d'une inexprimable affection. Sa douce nièce est charmante pour moi. (A M^{me} de Maistre, 6 nov. 1838.)

La rue du Cherche-Midi est vraiment alors la rue Trouve-Bonheur. Il y a de la joie dans tous les cœurs. Pendant qu'Eugénie écrit ou travaille, le piano chante sous les doigts habiles de Caroline, Maurice lit ou rêve. Puis, ce sont de longs et doux entretiens dans lesquels on tisse de beaux rêves d'avenir. « Qui aurait dit qu'un jour je serais aussi bien ! chuchotte Maurice à Eugénie. Aussi je n'ai que des actions de grâce à rendre à Dieu. »

Mais voici qu'une lettre du Cayla annonce l'arrivée prochaine d'Erembert. Du coup, le mariage est renvoyé à la mi-novembre, car il convient de laisser au frère Eran le temps de se reposer quelques jours. D'ailleurs, certains papiers soulèvent des difficultés : la mairie

exige un certificat de libération, c'est-à-dire la preuve écrite que le fiancé a satisfait à la loi de conscription. A l'église, on réclame aussi l'extrait de baptême, mais on sera accommodant, le certificat de la publication des bans à Andillac suffira pour se mettre en règle. Il faut patienter quelques jours.

En attendant, que fera Eugénie ? Maurice, qui connaît la passion d'écrire de sa sœur, lui demande de continuer la rédaction de son *Journal*. Le jour de la Toussaint, il lui remet un cahier et la prie de mettre par écrit sa vie de Paris. La suggestion est agréée d'enthousiasme; Eugénie se met immédiatement à l'œuvre.

Je sors de ta chambre avec ce papier donné par toi, pour toi, et je le commence au son de la cloche de l'Abbaye-aux-Bois, le jour de la Toussaint, mémorable et sainte date sous-laquelle je vais écrire mes six mois de Paris, ma vie auprès de toi, telle qu'elle me viendra. Nous y verrons des pages différentes du temps passé et d'autres toutes semblables, suivant que je serai à Paris ou au Cayla, car je n'ai pas perdu mes champs en venant dans la grande ville; j'ai une aile aux bois, l'autre ici. (*Journal*, 1^{er} nov. 1838.)

Le cahier qui débutait par ces lignes a été publié par le comte de Colleville, d'après une copie de Trebutien (1) qui lui fut remise par M. de Mauduit, petit-fils de M^{me} de Maistre et son héritier. Nous en avons retrouvé quelques pages autographes données par le premier éditeur des Guérin à Marie Jenna, et nous avons une seconde copie un peu différente. Ce cahier est un des plus émouvants qui soient sortis de la plume de la sœur de Maurice. Dans la pensée de cette dernière, il devait renfermer le récit d'une période heureuse, celui du mariage et du bonheur de son frère; en réalité, il ne contient que des larmes.

Cependant la date du mariage approche. Erembert est arrivé le 5 novembre. On a reçu tous les papiers nécessaires. Maurice a enterré avec ses amis sa vie de garçon. Les toilettes sont terminées; elles sont jolies, si jolies qu'elles font éprouver à Eugénie un sentiment de vanité et de coquetterie.

* Si vous voyez la jolie robe blanche que Caroline m'a faite pour le jour de la noce ! Je serai belle avec cette robe qui semble en vapeur, une colerette en dentelle, un serpent d'or au bras, et des adonides dans les cheveux (ce sont de ces petites fleurettes rouges qui viennent dans nos blés). Je les ai choisies pour ma couronne. Celle de Caro sera blanche. Si vous pouviez nous voir, nous serions bien contentes, mais nous sommes si loin, si loin ! (*A son père*, 5 nov. 1838.)

Les âmes, elles aussi, sont bien disposées. Depuis longtemps, Caroline, « pieuse comme un ange, toute pénétrée de l'action qu'elle va faire », s'y prépare dans la prière; matin et soir, elle fait une lec-

(1) C'est à tort que le comte de Colleville a prétendu posséder le manuscrit autographe de ce cahier.

ture spirituelle; chaque semaine, elle se confesse à l'abbé Laurichais de Saint-Thomas d'Aquin et s'agenouille à la table sainte. Quant à Maurice, il a trouvé l'abbé Buquet et a remis son âme dans le chemin du ciel, à la grande joie d'Eugénie qui voit enfin un de ses désirs comblé.

* Ceci a été pour Maurice l'occasion d'un retour à Dieu, à la prière, d'une conduite enfin si longtemps et ardemment attendue. C'est là que je vois son bonheur. Plus que jamais, je sens, j'apprends qu'il ne peut être ailleurs, qu'il n'est point de *vie* en nous sans la foi. (*A M^{me} de Maistre*, 6 nov. 1838.)

Tout est prêt par conséquent pour le grand jour. Les ultimes dispositions ont été prises. M. Buquet s'est réservé l'honneur de bénir le mariage. Il y aura orgue et grande solennité à l'église, « toute celle qu'on peut avoir à la simple Abbaye-aux-Bois (1). »

Mais pourquoi faut-il que Maurice ne paraisse pas content comme il devrait l'être ? Pourquoi ce manque d'enthousiasme et ce calme étonnant, au moment où le bonheur vient à lui ? Eugénie ne peut s'empêcher d'en faire la remarque.

* Ce jour nous occupe de mille façons, ce grand jour qui va commencer une vie nouvelle pour notre Maurice. C'est lui pourtant qui est le plus paisible, qui voit toutes ces choses et son avenir avec un sang-froid admirable. Il est vrai qu'il a eu le temps de s'y accoutumer, ce qui ôte la surprise du moment venu. (*A son père*, 5 nov. 1838.)

En expliquant la placidité de Maurice par le simple fait qu'il s'est familiarisé depuis longtemps avec la perspective de son bonheur, Eugénie montre qu'elle n'en a pas saisi la véritable raison ou du moins qu'elle ne veut pas en parler. En réalité, il y a toute autre chose.

Ne l'oublions pas, Maurice de Guérin est un malade. En le rappelant, nous ne voulons pas dire que sa tristesse, au début de novembre 1838, s'explique seulement par le sentiment de sa santé irrémédiablement atteinte; nous n'affirmons pas qu'il éprouve uniquement cette indifférence pour toutes choses que donne à l'homme l'approche de la mort. Comme tous les phthisiques, Maurice pense, non à la mort mais à la vie, et il agit comme s'il ne portait pas au fond de sa poitrine des germes mortels. Néanmoins, il est impossible de nier que son état de santé ait contribué à le rendre soucieux et mélancolique, sensible à l'excès et facilement irritable. Et ceci ne doit pas être perdu de vue si l'on veut juger avec sérénité les événements qui vont suivre.

N'oublions pas davantage que Maurice a aimé M^{me} de Maistre. Qui sait si, avant de prendre un engagement définitif par le mariage, il ne se tourne pas une dernière fois vers celle qui a été la dame de ses pensées ? Cependant, à notre avis, il ne faudrait pas attribuer au

(1) La chapelle de l'Abbaye-aux-Bois n'a servi de paroisse que pendant quelques années, dans la première moitié du xix^e siècle.

souvenir de M^{me} de Maistre plus d'importance qu'il n'en a réellement. Maurice aime Caroline d'un amour véritable, sincère, loyal, à supposer même, comme on l'a dit, que cet amour soit sans enthousiasme. Il apprécie les qualités de sa fiancée, et il espère trouver, en elle et par elle, le bonheur que la vie ne lui a pas prodigué. C'est donc sans un regret mélancolique exagéré du passé qu'il envisage son avenir.

Une chose l'inquiète pourtant dans cet avenir. Quelle sera exactement sa situation dans le foyer qu'il va fonder ? Ne restera-t-elle pas dépendante et peu nette, comme elle l'a été depuis qu'il habite la maison indienne ? Jusqu'alors, la question ne s'est pas posée pour ainsi dire dans son esprit. Y a-t-il même songé ? C'est peu probable : Maurice n'a jamais su prévoir l'avenir. Quand M^{me} de Maistre et Barbey lui ont dit que son mariage avec Caroline était une chance inespérée et le débarrasserait de tout souci d'argent, quand ils lui ont recommandé de ne pas manquer cette occasion de fortune (1), il a cru ses amis sur parole. Sans aller jusqu'à affirmer qu'il a épousé Caroline par intérêt, comme le prétend le comte de Colleville, il est indéniable que la considération de la fortune de Caro a été pour quelque chose dans sa décision. A la veille de son mariage, il se demande si les prédictions qu'on lui a faites se réaliseront, si ce mariage ne sera point une duperie. Personnellement il n'apporte rien ; il ne possède aucun bien ; il ne peut compter que sur de maigres droits à l'héritage de sa mère. Quant à la fortune de Caroline, il ne la connaît pas. Quelle est-elle ? et jusqu'à quel point pourra-t-il en disposer ? Chaque fois qu'il tente d'aborder la question, M^{lle} Martin Laforêt détourne la conversation ou répond d'une façon évasive. On sent qu'elle cherche à sauvegarder ses propres droits. Par conséquent, c'est de là, c'est de cette incertitude que vient en majeure partie l'air distrait et froid de Maurice, l'air calme qui a frappé Eugénie. S'il ne participe pas au bonheur général, c'est parce qu'il ne sait pas au juste ce que lui réserve le lendemain. La conception qu'il se fait de la famille est que tout doit être commun entre les époux, et que l'autorité, même en matière d'argent, doit appartenir au mari. Mais en sera-t-il vraiment ainsi ?

Maurice avait raison d'être préoccupé. Des dissentiments graves se manifestèrent le jour où il fallut choisir un régime matrimonial.

Pour établir le contrat de mariage, M. de Guérin avait envoyé une sorte d'avant-projet à M. Raynaud, le chargeant de mener à bien les négociations et lui donnant toute autorisation pour agir en son nom. Avant de rien engager, Auguste Raynaud consulta l'oncle de sa

(1) Lettre de Maurice de Guérin à M^{me} de Maistre, Mercredi, 10 heures 1/2. Cf. *Lefranc, loc. cit. pp.* 172.

femme, M. Vernois, notaire, qui conseilla de légères modifications. Le projet, une fois mis à point, fut présenté à Caro et à sa tante. Des explications pénibles suivirent. Une scène éclata, d'autant plus douloureuse qu'elle était inattendue. Il y eut des heurts, des discussions qui irritèrent la sensibilité de Maurice. M^{lle} Martin défendit ses droits et les droits de sa nièce, et les défendit d'autant plus âprement que Maurice était malade et qu'on ne pouvait pas prévoir l'issue de sa maladie. Quant à Caro, elle ne montra pas, au gré de son fiancé, dans ce conflit d'intérêts, autant de fermeté qu'il l'aurait souhaité; gémissante et pleurante, elle ne paraissait avoir d'autre volonté que celle de sa tante.

Cette attitude peu énergique fit éprouver à Maurice le mécontentement dont parle Barbey dans son *Memorandum*, le 12 novembre.

Reçu un billet de G..., fort en humeur contre sa fiancée, oiseau capricieux comme toutes celles de l'espèce. — Ai répondu.

Dans sa réponse, Barbey donna des conseils de patience : avec le temps tout s'arrangera. Il les renouvela de vive voix le lendemain.

Sommes allés dîner ensemble [*avec Guérin*] chez Véfour. Causé intimement. Lui ai tracé tout un plan de conduite pour les commencements de son mariage et il paraît résolu à le suivre. — Allés à Valentino. — Enivrés de musique. — Promenés une demi-heure au Boulevard, ressassant notre vieux sac de poésie. (*Memorandum de Barbey*, 13 nov. 1838.)

A l'heure où Barbey traçait ce plan de conduite, Eugénie, se trouvant seule dans sa chambre, écrivait à son frère un billet secret. La scène dont elle avait été témoin l'avait accablée; elle s'y attendait si peu ! Il lui sembla que le rôle maternel qu'elle avait joué auprès de Maurice lui imposait de dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle le fit avec beaucoup de ménagements et de tendresse.

* A l'heure qu'il est, tu te trouves chez ton ami, et moi, seule dans ma chambre, pensant à toi, à ton avenir, à ton mariage, et je pense, hélas ! que tu n'aurais pas dû te marier. Je ne connais aucune femme pour toi. Il te faudrait une femme à part, une Eve créée pour toi d'une forme haute et flexible, d'une nature tendre et forte, une femme virile, et tu me disais hier au soir que toutes n'étaient que des fleurs belles à voir seulement. Triste parole de fiancé qu'il me faut croire quand je te vois prendre ta rose par les épines. Ces sensibilités extrêmes, ces émotions de tête, ces accès nerveux pour des riens qui te blessent de leur mille pointes pourraient faire de véritables malheurs. Une ligne suffit pour séparer ce qui se touche; l'union des cœurs tient à d'imperceptibles choses, je dirai presque à un cheveu. Oh ! que c'est frêle et faible et que je tremble pour vous ! Des pleurs ce soir, des faiblesses de femme enfant, que je n'avais pas vus encore ajoutent à mes craintes la veille de votre mariage. Mais à ta place, mon ami, je dominerais tout cela. L'homme a une faculté, un droit de puissance qu'il doit exercer doucement sur ces mutineries féminines, en les méprisant, en les comprimant avec adresse. Jamais les heurter de front sans risques de révoltes. Vous n'en viendrez pas à ces [*extrémités*]. (*A Maurice*, 13 nov. 1838.)

Cette lettre n'était pas seulement toute de compatissance; elle indi-

quait ce qu'il fallait faire. Au fond, elle se réduisait à ceci : « Je souffre de ce que je constate. Tu n'aurais pas dû te marier. Tu as tort cependant de te laisser décourager et de prendre la rose par l'épine. Si jamais une autre discussion s'élève, domine-toi. »

De tels conseils eurent sur le cœur de Maurice une influence apaisante. Le lendemain, 14 novembre, par devant M^e Pierre-André Andry et son collègue, notaires à Paris, le contrat de mariage était signé. Dans les grandes lignes, on s'en tenait aux notes de M. de Guérin modifiées par M. Vernois. Caroline et Maurice adoptaient comme régime matrimonial celui de la communauté avec quelques clauses restrictives. Ils se faisaient de plus donation, l'un à l'autre, et au survivant d'entre eux, de la moitié de leurs biens. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce contrat. Signalons pourtant dès maintenant la teneur de l'article III.

* Déclarent les futurs époux qu'ils se sont respectivement donné connaissance de leurs apports en fortune actuels, mais qu'ils sont convenus entre eux, et comme condition de leur mariage, qu'il ne serait donné aucun détail de leurs apports, qu'ils ne veulent non plus leur donner aucune valeur, attendu que tout ce qu'ils peuvent posséder en ce moment, à quelque titre que ce soit, tombera dans la communauté ci-dessus établie.

En réalité, Maurice ne connaissait pas l'apport de Caroline. Bien plus, grâce à cette stipulation, — une des conditions du mariage, — il était frustré de l'espoir de le connaître légalement. M^{lle} Martin était arrivée à ses fins. Peu lui importait le reste. Dans la donation que se consentirent les futurs époux, elle ne fit aucune réserve pour elle, comme elle avait manifesté l'intention de le faire. Elle déclara s'en remettre sur ce point à la loyauté de sa nièce.

Le mariage à la mairie suivit la signature du contrat.

Le lendemain fut le grand jour. La sœur de Maurice, dont l'âme se laissa pénétrer par l'importance de l'action qui s'accomplissait, nous en a conservé tous les détails.

Le temps était « doux et joli ». A l'Abbaye-au-Bois, où tout portait à la piété, — la décoration de l'église, les morceaux d'orgue, le recueillement des invités, — l'abbé Buquet reçut le consentement des jeunes époux et leur donna la bénédiction nuptiale. Son allocution, simple, sans recherche d'effets oratoires, porta sur la sainteté du mariage. Nous en extrayons les passages concernant plus spécialement Caroline et Maurice.

* Dès vos plus jeunes années, vous avez été élevés dans les principes de cette religion sainte; dès vos plus jeunes années, vous avez été prévenus de grâces toutes spéciales du Seigneur. Dans ce siècle de doute et d'indifférence, sortis l'un et l'autre de familles chrétiennes, vous avez trouvé, vous, Mademoiselle, sous l'aile vigilante d'une tante chérie, tous les soins, toute la sollicitude, tout l'amour de la mère la plus tendre, et vous, Monsieur, vous avez reçu dans les leçons, les conseils et les exemples d'un

Père, dont la foi et la piété rappellent les vertus antiques, de ces impressions salutaires qui ne s'effacent jamais dans un cœur. Et voici que Dieu, dans les secrets mystérieux de sa Providence, vous amène, à votre insu, des extrémités du monde, pour vous unir ensemble, afin que ces parents si pieux trouvent dans cette union une récompense de leurs soins et une nouvelle assurance de bonheur. (*Communiqué par M^{me} Vincent-Lebaupin.*)

Pendant la messe, Eugénie fit la quête. Au pied de l'autel, agenouillés sur un prie-Dieu cramoisi, Maurice et Caro formaient un groupe si gracieux que M. Augier fut tenté de les peindre.

Après la cérémonie religieuse, vint la partie profane. Elle commença par un « charmant déjeuner français-indien » auquel prirent part dix-neuf convives, parents ou amis. Rien ne manqua : viandes, poissons, gâteaux, vins des deux mondes. Un dindon, parfumé aux truffes du Cayla, « dominait comme le roi de la table ». Eugénie avait pour voisins Barbey d'Aurevilly et Auguste Raynaud, avec qui elle rit et causa beaucoup. Raynaud la taquina sur la poésie, lui reprochant aimablement de ne rien avoir composé en l'honneur de son frère. Barbey lui fit remarquer l'air radieux de Maurice : « Votre frère a une belle tête », et, en sœur, elle le croyait.

Par suite d'un brouillard intense qui se répandit sur Paris et rendit la circulation malaisée, la soirée fut moins nombreuse qu'on ne l'espérait. Beaucoup de dames invitées n'osèrent pas sortir de chez elles. Il y en eut assez cependant pour le bal qu'Eugénie ouvrit en sa qualité de demoiselle d'honneur. Avec la permission de son confesseur, elle dansa pour la première fois de sa vie, et le bal lui parut « un joli enfantillage ». Tous les amis de Maurice se montrèrent gracieux et voulurent danser avec elle. Eugénie, en robe de mousseline, portait une petite guirlande rose à la tête et tenait à la main le bouquet que Barbey lui avait offert.

La reine de la soirée fut Caroline.

(*) Sa robe était en mousseline, avec une rivière sur le devant, un volant de dentelle, des manches courtes en dentelle, tombant sur des manches longues, une pèlerine en dentelle, le tout antique, ce qui formait une robe de prix et du goût le plus nouveau. Ces dentelles sont de sa grand-mère, ses diamants de sa mère. (*A L. de B., 17 nov. 1838.*)

Les jeunes mariés se retirèrent à deux heures, un peu fatigués des émotions de la journée. Eugénie note avec attendrissement que le lendemain matin Caroline fit sur son chevet la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* (1).

(1) Interrogée par le père de Maurice pour savoir quel était ce chapitre, Caroline répondit, le 12 décembre 1838 :

* « Vous me demandez quel chapitre de l'*Imitation* j'ai lu le matin de notre noce. C'est le 1^{er} chapitre du livre II : *De la conversation intérieure*. Voilà ce que j'ai lu ce matin-là. Je continue de lire quelquefois à côté de Maurice. »

Tout ce que nous racontons sur le mariage de Maurice est emprunté à l'un ou à l'autre des récits qu'Eugénie a laissés de cette journée : Lettres à son père (7-16 novembre), à Louise de Bayne (1^{er}-17 nov.), à M^{me} de Maistre (19 nov.). Les lettres à

Avec sa ponctualité coutumière, Barbey inscrivit sur son *Memo-randum*, — il le rédigeait pour Maurice, — quelques lignes sur la signature du contrat, sur le mariage à la mairie et la bénédiction religieuse.

14 [novembre 1838]. — Aujourd'hui interrompu mes chiennes d'occupations de journaliste pour être le témoin indispensable de Guérin, marié légalement et qui doit recevoir la bénédiction religieuse demain. — ...En demi-toilette, — monté en voiture, — conduit chez G... Signé le contrat de mariage, — puis à la mairie, — puis revenu.

15 novembre 1838. — Je rentre à une heure et demie du matin. — Guérin est marié. — Ai passé mon temps dans les fêtes religieuses et profanes de cette grande journée. — Ai *marchaillé* quatre contre-danses, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années. — Le soir, ai manqué Madame P... qui devait venir à ce bal, — par conséquent *vexed and disappointed*. — Ne suis pas convenu de ce que je pensais diablement pour-tant, que madame H... était presque belle ce soir dans sa robe noire, avec ses purs et longs sourcils et son dos d'albâtre. — La femme de Guérin remarquablement jolie, l'air *comme il faut* et naturelle, en plus, comme on ne l'est pas à Paris. — Le vin de Madère était excellemment bon. — Bon soir !

Comme on le voit, le *Memorandum* n'ajoute rien à ce que nous savons; sinon que Barbey n'était pas aussi content de lui-même qu'il aurait pu l'être pendant la soirée dansante.

Quand on s'en tient aux récits laissés par Eugénie et aux lignes écrites par Barbey sur cette journée, il semble que tout était à l'espérance. En tout cas, pas la moindre trace de craintes relatives à la santé de Maurice. Il n'en était rien cependant. Des confidences postérieures, disséminées dans le *Journal*, révèlent que la vue d'un char funèbre qui s'égara parmi les voitures de la noce troubla profondément la sœur de Maurice et que son trouble redoubla le soir parce qu'elle crut apercevoir un cercueil sur une banquette de la salle où l'on dansait. En ce jour, où elle paraissait débordante de joie, ses pressentiments étaient donc aussi sombres que par le passé.

Et d'autre part, s'il lui restait quelques illusions sur le bonheur qu'elle espérait trouver dans la nouvelle famille de Maurice, elles ne tardèrent pas à se dissiper. Nous l'avons déjà dit, à partir du moment où le mariage de Maurice avait été décidé, Eugénie avait fait un rêve, celui de vivre dans la nouvelle famille, près de son frère et de Caro, pour partager leur bonheur. Habiter avec son frère avait toujours été une des pensées profondes de son existence. Tant qu'elle l'avait cru appelé par Dieu à l'état ecclésiastique, elle avait songé à s'enfermer avec lui dans la solitude d'un presbytère. Le rêve de la vie commune avec Maurice s'imposa de nouveau à elle avec force pendant les pre-

M^{me} de Maistre et à son père ont été publiées par Trebutien, cette dernière d'une manière incomplète.

miers temps de son séjour parisien. Il ferait si bon dans la maison indienne ! Au lendemain du 15 novembre, cette perspective était plus engageante que jamais. Sans peine aucune, elle lui sacrifia son vague désir de vie religieuse.

Je serai heureuse en toi. Tu seras mon Paradis sur la terre, avec ton Eve charmante. Cette pensée me sourit, me charme si bien que ce matin, aux Carmélites, je l'ai tirée comme un voile rose sur cette grille sombre qui, toute sombre qu'elle est, m'attire. Tu vis hier comme j'y portai la main, c'était une caresse. Je ne sais quel charme est pour moi là-dedans, derrière ces portes qui ferment le monde, mais il y en a eu toujours un, et plus fort, et plus vivant depuis que je suis à Paris. (*Journal, vers le 19 nov. 1838.*)

Eugénie ne tarda pas à comprendre que le projet si chèrement caressé était irréalisable. Dans la maison indienne, en effet, Maurice, même après son mariage, n'était pas complètement chez lui, et sa situation matérielle manquait plus que jamais de netteté. L'époux de Caroline de Gervain restait l'obligé de ces dames. Il ne pouvait décemment engager sa sœur à vivre toujours avec lui. Au bout de quelque temps, il faudrait se séparer.

D'autre part, on sentait dans cette maison comme des menaces inquiétantes de désunion plus ou moins prochaine. Les explications pénibles, qui avaient accompagné la mise au point du contrat, avaient laissé dans les cœurs des germes de discordes. Ceux qui y avaient pris part en avaient gardé un goût amer; ils conservaient, même malgré eux, des ressentiments de certaines attitudes et de certaines paroles. Ce n'était plus la cordialité d'autrefois. Les entretiens manquaient de franchise. Il y avait des réticences, des silences pénibles; puis, parfois, sous couleur de remarques générales ou d'observations aimables, des critiques, que ressentaient vivement ceux qui en étaient l'objet. La paix familiale pouvait être troublée d'un moment à l'autre.

Elle le fut plus rapidement qu'on ne l'aurait pensé. Les confidences échangées entre Maurice et Eugénie en fournirent le prétexte. Leur intimité devint suspecte. M^{lle} Martin se froissa de colloques qui prenaient fin brusquement dès qu'on arrivait. Que pouvaient bien se dire ces faiseurs de secrets, sinon des choses désagréables pour elle ou pour sa nièce ? Les froissements, petits d'abord, prirent une importance de plus en plus grande. La sœur de Maurice vit alors s'évanouir son projet de bonheur : une conversation avec Maurice ne lui laissa aucune illusion.

Oh ! qu'hier j'avais de choses à te dire, à te laisser, à faire sortir de moi. Et cela est rentré, s'en est allé je ne sais où dans mon âme, comme ces eaux qui se perdent sous terre faute de trouver une issue. Nous aurions fait, je crois, un beau courant, un courant de larmes. Je les avais au cœur et quelquefois aux yeux que je m'essuyais en cachette.

Mon ami, la conversation du matin au pied du lit m'a fait cela; c'est un chagrin chaque fois que j'y pense parce que je vois *décharmer* tout mon avenir dans ce que nous avons découvert. Nous ne pourrons pas vivre ensemble, *toi et moi, moi avec toi*. C'était ma dernière espérance de bonheur et la plus douce de finir ma vie auprès de quelqu'un qui m'aimait et me comprend. (*Journal*, 25 nov. 1838.)

La désillusion d'Eugénie était tellement amère que la pensée du couvent lui revint, car c'était près de Dieu seulement qu'elle trouvait lumière, consolation et force au milieu de l'épreuve.

Si cela ne peut pas se faire, s'il me faut renoncer à la jouissance de ton affection, ma demeure dans le monde ne sera pas longue, j'irai dans un couvent où il reste encore le bonheur du sacrifice, du sacrifice à Dieu qui le comprend et l'accepte. C'est ce que j'ai pensé vivement à l'église hier au soir, dans cet air d'église sans lequel je ne vivrais pas. J'en sors toujours avec quelque meilleure pensée, cette fois avec un sentiment de force et de souplesse, de support et de douceur dont j'ai fait usage assez bien. Du moins, j'ai cru voir un meilleur visage, un œil moins sévère après une conversation où j'ai filé mes idées religieuses et autres avec adresse et abandon, abandon fictif, car je n'en ai de réel, de cordial qu'avec toi. M'aura-t-elle comprise? Oh! que je voudrais être comprise de cette femme si influente sur nos destinées! (*Journal*, 25 nov. 1838.)

Malgré son désir, Eugénie ne fut pas comprise. Ayant laissé percer un jour l'inquiétude de son âme sur son visage, peut-être plus vivement que de coutume, elle se vit accusée de froideur et d'ingratitude, ce qui fut pour elle une source de douleurs cuisantes.

J'en ai emporté une épine au cœur, une douleur bien vive de ce que tu m'as dit, et, pour ne pas trop souffrir, je me suis mise à écrire. Sans cela je sentais que je n'aurais pu y tenir. Des larmes, des larmes montaient, et je ne veux pas les laisser couler devant des personnes et pour des personnes qui me croient sans affection et sans âme. Oh! moi qui souffre tant en mon pauvre cœur, peut-on me juger insensible! Que les femmes sont peu équitables! toujours dominées par leurs nerfs ou leur amour-propre. (*Journal*, 26 nov. 1838.)

La situation devint telle qu'Eugénie crut devoir informer son père et le prier d'intervenir. Elle lui demanda de dire à Caro et à la tante qu'elle avait toujours grande amitié pour elles.

* Quand vous écrirez à Caro ou à Tante parlez-leur de l'amitié que j'ai pour elles, du bien que je vous en dis, combien je suis sensible à ce qu'elles font pour moi, toutes choses vraies, et que j'ai mes raisons, et bonnes raisons, pour vous prier de leur dire. Je crois qu'elles en doutent et que vous le leur ferez croire. Ne vous tourmentez pas de cela et n'en demandez l'explication qu'à moi seule. (*A son père*, 30 nov. 1838.)

Elle le conjura également de parler en faveur de Raynaud, contre qui M^{lle} Martin avait des préventions à cause de son intervention dans la rédaction du contrat et parce qu'un jour « il lui a déplu dans quelque discussion politique au sujet de Napoléon ». Il y avait tout lieu d'espérer que la parole du père de Maurice serait écoutée et ses conseils suivis, parce que M^{lle} Martin « entend vite les raisons du cœur ».

Sur ces entrefaites, M^{me} de Sainte-Marie et M^{me} de Maistre écrivirent à Eugénie pour la prier de hâter son arrivée aux Coques. Dans la maison indienne, tout s'apaisa dès lors comme par enchantement; Caro et sa tante montrèrent de nouveau bon visage à celle qui allait les quitter. Ce fut donc dans un état de calme relatif qu'Eugénie devint marraine de sa cousine *Berthe-Marie* Raynaud, dont le baptême eut lieu le 29 novembre, probablement à la Madeleine. Les instances de Caroline retinrent même sa belle-sœur quelques jours; elle voulut lui confectionner une robe neuve. On mit à profit ce temps pour lui montrer Versailles et faire avec elle quelques visites de noce, chez le général de Frégeville et chez M^{me} de Lamarlière. On serait allé au concert Valentino, — Barbey (1) avait été prié d'y venir « sous les lueurs et dans l'harmonie », — si Maurice n'avait pas été subitement pris d'un accès de toux.

L'indisposition de Maurice fournit à Caro l'occasion de témoigner son dévouement. Eugénie en fut si touchée qu'elle chercha dès lors plus que jamais à gagner l'affection de sa « charmante sœur étrangère ».

(*) Maurice sera, j'espère, heureux avec elle. Je ne connais pas de femme de ce caractère, de ce cœur, de cette figure. C'est une *étrangère*. Je l'étudie, je la cherche afin de me l'associer, d'*entrer en elle* si elle ne peut entrer en moi. Nous nous devons des concessions de goûts et d'idées entre tous pour l'affection et la paix de famille. Cela se voit partout : nous le ferons aisément vis-à-vis tant de bonté, de générosité. Pas de jour où je ne reçoive des marques de cœur de cette charmante sœur étrangère. On nous l'appelle l'Indienne toujours. (A L. de B., 1^{er} déc. 1838.)

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, la sœur de Maurice prenait le chemin du Nivernais, toute heureuse d'aller fêter aux Coques l'anniversaire de sa première lettre à M^{me} de Maistre.

(1) Cf. *Memorandum*, 30 nov. au soir.

CHAPITRE XXIV

Première rencontre d'Eugénie et de M^{me} de Maistre

En route pour le Nivernais. — Le château des Coques. — M. et M^{me} de Sainte-Marie. — M^{me} de Maistre d'après le portrait littéraire de Barbey (1844) et d'après un pastel de 1838. — Intimités. — Heureuse influence d'Eugénie. — Nevers. — Bontés de tous à l'égard de la sœur de Maurice. — Retour de M^{me} de Maistre à la piété. — L'oubli du passé. — Retour à Paris. — Tristesse.

Le voyage de Paris à la Charité s'effectua péniblement en compagnie de paveurs que l'on envoyait à Clermont : gens avinés, aux conversations discourtoises et grossières qui offusquèrent la délicatesse de la voyageuse. « Jamais je n'ai entendu rien de pareil. Il existe à Paris une étrange race d'hommes ! » Aussi, ce fut une délivrance quand on lui permit de joindre les charmants voyageurs du coupé, puis quand la diligence s'arrêta à la Charité, chez Renduel, hôtel du Grand-Monarque.

Le baron de Maistre, qui était venu dans cette ville avec sa voiture, avait envoyé un domestique au devant d'elle, l'heure avancée de la nuit ne lui ayant pas permis de s'y rendre lui-même. Eugénie ne put le saluer que le lendemain. « J'ai vu un petit homme, doux et bon, à traits réguliers, pas du tout imposant. » Elle se trouva tout de suite à l'aise avec lui. Sur la route de la Charité aux Coques, dans la voiture, au petit trot des chevaux, ils ne cessèrent de parler comme de vieilles connaissances.

* Nous avons..... jasillé pendant tout le chemin. Avant d'arriver, j'étais campée sur sa famille dont il m'esquissait chaque visage. (*A son père, 11 déc. 1838.*)

M^{me} de Maistre les attendait avec impatience. Dès que leur approche fut annoncée, elle descendit dans la cour pour souhaiter la bienvenue à son amie, et, à la surprise générale, fit quelques pas en avant, ce qui ne lui avait pas été possible depuis longtemps.

Le château des Coques, où elle recevait Eugénie de Guérin, avait été construit en 1832, — un an après son mariage avec le baron Almaury, — sur l'emplacement d'un manoir féodal, siège d'une seigneurie antique entrée dans la famille de Sainte-Marie en 1517. Adossé à une majestueuse fûtaie, le château avait devant lui une

grande prairie qui lui formait comme une pelouse d'honneur. Son fronton triangulaire couronnait les deux étages du pavillon central, sa couverture écrasée et les balustres de son toit lui donnaient une physionomie grecque vieillote assez agréable. Lieu de calme et de solitude pour les âmes orageuses ou meurtries. On s'y sentait fort loin et très au-dessus du monde tumultueux, comme dans les laures des premiers temps chrétiens.

Du bâtiment de 1832, il ne reste aujourd'hui que des ruines. Mais ce que le temps n'a pu détruire, ce qu'on admire encore à l'envi, c'est l'étonnant paysage. Il s'étale toujours majestueusement devant les yeux éblouis : les œuvres de Dieu sont plus durables que celles des hommes. Les Coques forment un des beaux belvédères de la région. Bâties sur une colline d'une élévation moyenne, elles donnent l'impression d'être situées sur une haute montagne, tant est étendu l'horizon qu'on y découvre. Dans un guide à l'usage des baigneurs de Pougues (1), le docteur Janicot et Aimé Giron ont bien traduit ce que les rares visiteurs de ce coin du Nivernais éprouvent quand ils parviennent aux Coques.

Après l'assaut pacifique de la colline, on débouche sur un terre-plein, et, comme un éventail brusquement déployé, un panorama splendide s'ouvre à travers un paysage où les lieues de la terre semblent s'ajouter aux lieues de l'espace. A Mimont, j'en ai esquissé le détail; mais des Coques, on plonge mieux encore sur ce monde fourmillant de villages, de tours, d'arbres, de cultures, d'églises, de châteaux, de cottages, de grandes routes, d'étroits sentiers et de voies ferrées.

A part les voies ferrées, tout le reste s'offrit aux regards d'Eugénie. Son âme, si sensible aux beautés de la Nature, se laissa facilement séduire par la splendeur et la magnificence de ce paysage dont elle a tracé à plusieurs reprises la description enthousiaste.

* C'est ici qu'on est bien, comme disaient les disciples sur la montagne : un paysage charmant, le Berry, l'Auvergne, d'immenses pays dans un immense horizon, et plus près, pour reposer l'œil, les montagnes du Nivernais et la Loire qui les ceinture comme un large ruban d'argent. Ses eaux sont blanches et brillantes pour peu que le soleil luise. (*A Caroline*, 8 déc. 1838.)

* Chère Mimin, nous voilà toujours bien éloignées; je circule toujours sans m'approcher jamais. Figure-toi l'Auvergne, le Berry, le Bourbonnais, le Nivernais, tous pays que je découvre sans découvrir le Cayla. L'œil se perd dans un horizon immense et admirablement beau. La Loire, autre immensité, entoure nos montagnes. On dirait une mer d'argent, tant ses eaux sont blanches et brillantes pour peu que le soleil luise. (*A Marie de Guérin*, 11 déc. 1838.)

Plus que la beauté du panorama, ce qui produisit sur Eugénie une impression douce au cœur, ce qui lui fit comparer « la monta-

(1) *Pougues médical et pittoresque*, par le docteur JANICOT et Aimé GIRON, Paris, Meteroz, 1881, 1 vol. in-16.

gue des Coques » au Thabor, ce fut la cordialité de l'accueil. « Je suis aimée, reçue, traitée comme une princesse, mieux encore, comme une parente, comme une amie. »

Dans le petit groupe de ceux qui vinrent au devant d'elle se remarquaient le père et la mère de M^{me} de Maistre.

Le père de la baronne, Louis Rapine de Sainte-Marie, malgré ses 64 ans, était vigoureux de corps et d'esprit. D'un abord un peu froid, il se révélait bientôt le plus gai et le plus aimable des hommes. Admis autrefois dans l'intimité de Charles X qui l'aimait, le voyait souvent, lui demandait conseil, il restait, huit ans après l'avènement de Louis-Philippe, dévoué à la cause de la branche aînée des Bourbons et se tenait avidement au courant de ce qui se passait à Goritz.

Il était détenteur d'une grande fortune; les pauvres ne faisaient pas en vain appel à sa charité; pendant vingt ans il servit de « père temporel » aux Carmélites de Nevers. D'une culture intellectuelle peu commune, il avait pendant sa vie beaucoup lu et beaucoup écrit. Eugénie crut revoir le père de Louise de Bayne : « C'est sa façon de penser, son instruction. » Et, comme elle apprécia vite sa bienveillance de cœur, la compréhension de son esprit, son âme religieuse, la simplicité de ses manières, elle s'attacha rapidement à lui.

* Je l'aime beaucoup parce que c'est un saint et un saint aimable, spirituel, instruit, et qu'il vous ressemble, très cher papa, par quelque air de physionomie. Il porte un bonnet grec comme le vôtre, un peu moins joli, et, de plus que vous, des *pendants d'oreilles*... C'est en tout un homme d'une simplicité extrême. (*A Marie de Guérin*, 11 déc. 1838).

Quand M. de Sainte-Marie mourut, le 23 septembre 1841, elle traça de lui le plus brillant et le plus sympathique des portraits.

Elle [M^{me} de Maistre] n'a jamais méconnu les qualités distinguées de son père, son élévation d'âme, de cœur, d'intelligence. L'homme rare par tous ces endroits, par sa droiture de principes, sa raison forte, son amabilité, sa religion éclairée! J'aimais cette piété franche, gaie, vive, toute militaire, l'homme des camps dans le service de Dieu, et que la foi avait entièrement dompté. Maurice me l'avait dit, et je l'ai vu de près. Il avait dû y avoir là un Othello, un caractère fort et terrible. Certains traits de violence l'attestent et le trahissaient encore quelques fois, mais en général cet homme était si contenu que, pour qui le connaissait, c'était un bel exemple de la puissance morale. Et puis, qu'il était bon, doux, facile à vivre! C'est là, dans son intérieur, dans ce coin sans draperie qu'il se faisait bien voir, et de façon à se faire aimer beaucoup. Il m'appelait sa fille, et je lui donnais aussi bien tendrement le nom de père. Hélas! que sert de multiplier ses affections? C'est se préparer des deuils. Je regrette bien profondément M. de Sainte-M[arie]. Sa mémoire me sera toujours en vénération et pieuse tendresse, comme un saint aimé. (*Journal*, 27 sept. 1841.)

D'une personnalité moins accusée que son mari, la mère de la baronne, née Geneviève Gayaut de Maubranche, n'en était pas moins une femme remarquable. Ses traits ne manquaient ni de grâce ni de distinction bien que les ans et les peines eussent passé là-dessus. Sous une apparence un peu hautaine, elle était charmante de bonté et de délicatesse.

* M^{me} de Sainte-Marie a quelques airs de grandeur qui la distinguent mais qui, sur un fond de bonté, se tournent en noblesse, en dignité, d'autres diraient peut-être en fierté, mais elle n'est que bonne et douce pour moi. (*A son père*, 11 déc. 1838.)

Les qualités de cœur dominaient dans M^{me} de Sainte-Marie qui possédait une grande sensibilité. Son âme dolente et plaintive lui faisait vivement ressentir les épreuves de l'existence. Elle avait une santé délicate qu'un rien suffisait à ébranler; la mort d'un de ses fils, Alphonse, enlevé à la fleur de l'âge, la laissait inconsolable; sa fille Henriette, enfin, lui donnait les plus vives inquiétudes.

A propos de cette dernière, M^{me} de Sainte-Marie, dans son expérience des dangers du monde, gémissait de la voir si peu portée à la piété et si facilement grisée par la fascination des plaisirs. Très souvent, elle l'avait reprise, mais recommandations et admonestations n'avaient produit qu'un résultat médiocre. Les jugeant trop fréquentes, M^{me} de Maistre s'en plaignait même amèrement. Et cependant ces reproches étaient dictés par un sincère amour maternel et un grand sentiment chrétien, car M^{me} de Sainte-Marie était profondément attachée à sa fille. C'est pour cela, du reste, qu'elle témoigna tant d'intérêt à Eugénie, la nouvelle arrivante, qui s'efforçait d'exercer par écrit depuis un an, non sans succès d'ailleurs, une action bienfaisante sur M^{me} de Maistre.

Pour se représenter la baronne en 1838, on est tenté parfois de se fier exclusivement au portrait littéraire que Barbey d'Aurevilly en a tracé le 25 septembre 1844 à l'intention de son ami Trebutien. Ce portrait est fameux; nous n'aurons garde de le passer sous silence bien qu'il ait été publié.

Quant à la baronne, dont vous me demandez le portrait physique, elle a eu la sottise de demander le sien au Winterhalter du pastel, et c'est une femme au contraire à qui il faudrait le solide éclat du pinceau. Le mien, qui n'est qu'une plume, tenu par l'impartialité froide, ne la flatte pas. Jeune encore (trente-cinq ans), avec une beauté faite pour durer les trois quarts d'un siècle, elle n'est plus belle. Elle a été empoisonnée par un médecin qui lui a campé, au-dessous d'une gorge digne des caresses de Louis XV le bien-aimé, un emplâtre d'émétique qu'elle a gardé trois heures avec le courage et la stupidité d'un sauvage. C'était pour je ne sais quelle maladie d'estomac. Ce remède assassin l'a tuée sans la faire mourir. Elle a maintenant le ventre enflé comme une Cybèle qui dénouerait sa ceinture, et la Cybèle est coquette comme toutes les

parisiennes ensemble. Dans sa rage d'avoir perdu sa taille et de ne pouvoir supporter les éloquentes pressions du corset, elle invente des robes de chambre et des peignoirs qui flottent et font nuage autour d'elle, mais de la nuée de soie ou de mousseline des Indes il sort des bras qui n'ont rien de nuageux, des bras dignes du torse perdu, façonnés à la Michel-Ange, plus grandioses que fins, des mains comme celles de Monna Lisa, des épaules à porter les quatorze enfants de Niobé, surmontées d'un cou où les signes physiologiques des instincts de la Maternité sont empreints avec une rare énergie. Voilà ce que la souffrance, le poison, les médecins, la vie clouée sur un canapé, le roc de soie de cette Prométhée-femme, ont épargné. Mais le reste est détruit ou va l'être. Le visage s'enflamme d'un sang qui roule des aiguillons de feu, la bouche est défectueuse, le menton lourd à force d'être gras, les cheveux, noirs et épais, plaqués en bandeaux aux tempes, perdent de leur épaisseur et de leur ténacité. Ils rougissent faiblement déjà, signe que la vie s'en retire. Seuls les yeux et l'arc des sourcils ont gardé la beauté la plus fièrement immortelle. Pour ma fantaisie, ils sont trop noirs, et, pour être si noirs, pas assez méchants. Il n'y a qu'une manière de louer ces yeux-là, c'est de vous dire qu'ils ont pendant quelque temps fait rêver un homme qui ne voyait guère que l'œil du monde : Georges Guérin. Il a cru les aimer. (*Barbey à Trebutien*, 25 sept. 1844.)

Ceux qui connaissent seulement ces lignes ne peuvent avoir qu'une idée très imparfaite de M^{me} de Maistre en 1837 et 1838. Ils ne peuvent pas comprendre, en particulier, l'image employée par Maurice à son sujet : « Une herbe haute tremblant dans la lumière. » Au fait, elle était alors plus séduisante, plus gracile, plus belle que ne le laisse entendre Barbey.

On possède d'elle heureusement un pastel remarquable par la finesse de son coloris et daté de 1838, celui-là même auquel Barbey fait allusion (1). La jeune femme, en toilette de soirée, porte une robe de satin blanc, largement échancrée, garnie de fines dentelles, aux manches courtes et plates. Négligemment, elle a rejeté en arrière, un peu sur le côté, un châle rose crème. Sa pose est méditative comme il convient à une âme romantique. La taille est mince, le teint rosé. Les cheveux plats, d'un noir d'ébène, sont divisés en deux et se relèvent en forme de coquille à la hauteur des tempes! Comme ornements principaux, une ferrennière brille au milieu de son large front, tandis que sur sa poitrine une petite croix pend à une chaîne d'or. Elle a aussi des roses pour parure : deux dans les cheveux, deux sur les bras, une cinquième entre les seins, et cette profusion de roses fait songer qu'un jour Eugénie appela son amie : « Un livre oriental aux feuilles de roses écrit de perles ». Mais ce qui domine surtout dans cette physionomie ce sont, comme Barbey le souligne, les yeux au noir profond, attirants, perçants et fascinateurs, déce-

(1) Le pastel, que nous avons eu sous les yeux en février 1927, grâce à l'obligeance de M. Sergent, est authentiqué par M. de Mauduit, petit-fils de M^{me} de Maistre. Il est peut-être de Dubufe, pastelliste à la mode, qui allait souvent chez les de Maistre.

lant une âme supérieure, volontaire et dominatrice. Les yeux de M^{me} de Maistre frappèrent si fortement Eugénie qu'elle écrivit un an après :

* Ce n'est pas surprenant qu'on vous prenne pour une Andalouse, pour tout ce qu'il y a de plus beau au Midi. Vos deux yeux ne semblent-ils pas deux astres d'Afrique ? (*A M^{me} de Maistre, 7 janv. 1840.*)

Comme on le voit, à part quelques traits de ressemblance, il y a loin du pastel de 1838 au portrait littéraire de 1844. En soulignant cette différence, nous ne prétendons pas les opposer l'un à l'autre et accuser Barbey d'exagération outrancière. Un portrait à l'huile conservé au château de Saint-Martin donne raison à la description Aurevillienne. Seulement, la baronne a changé physiquement entre les deux dates et c'est au document de 1838 qu'il faut se référer si l'on veut savoir, au moins approximativement, ce qu'était la baronne quand la sœur de Maurice la vit pour la première fois.

Madame de Maistre avait désiré passionnément cette rencontre. Connaître son amie lointaine du Cayla, la posséder chez elle, lui parler à cœur ouvert était son idée fixe, presque obsédante. « Elle mourait d'envie de me voir. » Aussi, son arrivée la rendit éperdument heureuse au point qu'elle s'en trouva mieux physiquement. L'appétit et le sommeil lui revinrent; ses forces devinrent suffisantes pour lui permettre de monter et de descendre dans le parc sans soutien.

Tout de suite elle traita Eugénie en amie, et lui confia ses plus intimes secrets.

Je me suis couchée hier soir avec la tentation d'écrire tout ce que m'avait dit Marie. Je ne l'ai pas fait. C'était si étonnant, si rare, si intime, qu'on ne pourrait pas trop le rendre, que je ne crois pas qu'il me soit permis de parler qu'à Dieu de ce que j'entends de cette âme qui se confesse à la mienne. Ces secrets sont élevés pour moi à la dignité de sacrement. (*Journal, 8 déc. 1838.*)

Ces secrets n'ont jamais été révélés. Mais est-il téméraire de supposer que le nom de Maurice se soit mêlé à la confidence ? Il ne le semble pas.

De telles ouvertures d'âme étaient de nature à plaire à Eugénie, elle en augura beaucoup de bien pour l'avenir. Voici, du reste, ses impressions :

* C'est la personne la plus franche, la plus ouvertement aimable qui se puisse voir. Avec cela, d'une simplicité de goûts, de mise, de manger, qui fait qu'elle ne me gênerait pas plus pour la recevoir que M^{me} Facieu. Sa toilette est presque la nôtre au Cayla. Tout fait que je l'aime beaucoup. C'est Louise, comme nous avions dit, Louise plus développée dans le monde. Ses erreurs sont toutes de tête, effets d'une imagination délirante, plus que d'un cœur égaré. Ce cœur me paraît bon, droit, naïf

comme celui d'un enfant. Nous causons beaucoup, je lui fais lire Fénelon, nous le lisons ensemble et faisons tout haut nos réflexions. Nous aurons bien à causer sur cette femme extraordinaire jusqu'au bout de ses cheveux. Le mot n'est pas pour rire. J'ai tenu et vu des cheveux d'elle tout blonds, tandis qu'à présent ce sont des ailes de corbeaux, transformation subite de couleur. (*A Marie de Guérin*, 11 déc. 1838.)

Eugénie profita des bonnes dispositions de son amie pour intensifier auprès d'elle son action religieuse. A cette âme blessée par le monde elle parla du ciel et de Dieu, du bienfait de la piété, du calme que donnent à la conscience la communion et la confession. A ce cœur violent, porté aux extrêmes, elle fit lire les œuvres du mystique Fénelon, commentant avec tact chaque passage, recommandant de mettre en pratique les avis et conseils du doux évêque de Cambrai. La directrice était insinuante, entraînant; M^{me} de Maistre se laissa rapidement convaincre. Elle eut l'idée d'appeler le curé de Chaulgnes, qui lui était pourtant peu sympathique, pour le prier d'entendre l'aveu de ses fautes; elle promit du moins de communier à Nevers en la fête de Noël.

L'entourage de la baronne ne tarda pas à s'apercevoir de l'heureux changement. M^{me} de Sainte-Marie en témoigna ouvertement sa satisfaction à Eugénie : « Que je vous ai d'obligation ! dit-elle un jour en l'embrassant et en lui confiant bien des choses dans un tête-à-tête. Vous avez rendu la vie à ma pauvre Henriette, vous lui avez fait aimer Dieu. Tous ceux qui lui parlaient de Dieu jusqu'ici l'ennuyaient. Votre liaison est une chose de Providence. » Aucun compliment ne pouvait être plus flatteur ni plus juste.

Le départ des Sainte-Marie pour Nevers et pour Saint-Martin, qui survient le 10 décembre, ne met point un terme au bonheur que goûtent les deux amies de vivre sous le même toit. Eugénie se sent à l'aise comme chez elle. On lui a donné une chambre pour se retirer; le goût d'écrire lui revient. On lui a fait consulter le catalogue de la bibliothèque. Une femme de chambre se tient à sa disposition. Ses journées s'écoulent près de la baronne qui vit habituellement étendue sur le canapé du salon. Devant la grande fenêtre, tout en contemplant l'immense paysage que l'hiver couvre de neige, les intimités se poursuivent. M^{me} de Maistre est « l'âme la plus confiante, la plus ouverte, la plus tendre, la plus aimante, et la plus malheureuse parce que tout cela fait souffrir ».

Aux Coques viennent, d'ailleurs, des personnes distinguées. Tel ce M. de Chouland, ancien agent de la duchesse de Berry et ami du malheureux duc de Bourbon, qui narre avec brio quelques épisodes de son voyage à Pompéï. Cette visite fournit l'occasion à Eugénie de manifester la distinction naturelle de son esprit et le vif intérêt qu'elle prend aux conversations sérieuses. M^{me} de Maistre, joyeusement surprise à cette constatation, parle dès lors de lui faire con-

naître Xavier de Maistre et Lamartine, de la présenter aussi aux habitués de son salon parisien. La perspective est engageante.

* Mon amie veut me faire connaître toutes ses connaissances qui sont les sommités de la capitale. Je ne saurais dire non; cela fait plaisir et peut devenir utile. Après ces splendeurs, je reviendrai toute joyeuse dans mes champs vous parler de ce que j'aurai vu. Oh! cher papa, que je suis contente en pensant que je vous ferai plaisir! Mon amie craint que je m'ennuie ensuite au Cayla. « Pauvre Eugénie, je serai cause peut-être que vous serez malheureuse, que vous aurez pris le goût du monde. Cette idée m'a quelquefois arrêtée pour vous faire venir. » Je la rassure, je lui dis que je ne m'ennuie jamais chez moi, dans ma famille, auprès de mon cher père et de ma chère Marie, que le bon Dieu m'en a ôtée, que le bon Dieu m'y ramènera, et que je serai toujours et partout contente. (*A son père, 11 déc. 1838.*)

Bref, le premier séjour aux Coques fut pour Eugénie un enchantement. « Ce sera le temps le plus joli de ma vie », disait-elle. Il ne dura guère qu'une douzaine de jours. Le 18 décembre, on prenait le chemin de Nevers et l'on s'installait dans le petit hôtel que la famille de Sainte-Marie possède dans cette ville, rue du Sort.

Le père de M^{me} de Maistre s'y trouvait encore. En sa compagnie, Eugénie parcourut la petite capitale nivernaise dont elle vit les principales curiosités : le palais ducal, la cathédrale, le pont de quinze arches sur la Loire, mais cette visite ne l'enthousiasma que médiocrement.

* Nevers n'est pas une jolie ville, quelques beaux détails seulement. On y compte 25.000 âmes, et cela n'est rien, ne paraît rien quand on vient de Paris. Cette ville vous illusionne si bien les yeux qu'ils ne voient rien que de petit auprès. (*A son père, la veille de Noël, 1838.*)

Vraiment, Nevers, avec ses vieux monuments et le pittoresque de ses rues qui grimpent le long d'un coteau autour de la cathédrale, méritait mieux que ces quelques lignes. Mais, comme elle l'avoue, en visitant Nevers, Eugénie restait hypnotisée par ses visions de Paris. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, elle n'a qu'un sens médiocre de la beauté produite par l'homme. Alors que la poésie de la nature l'enchantait, les merveilles architecturales la laissent généralement froide, et le charme, pourtant si prenant, des anciennes cités ne trouve chez elle presque pas d'écho.

A Nevers comme aux Coques, on comble Eugénie d'attentions délicates.

C'est d'abord M^{me} de Maistre qui lui fait cadeaux sur cadeaux, paie le port de ses lettres, met en musique quelques-unes de ses poésies.

C'est ensuite le baron Almaury, tout heureux de la gaité, de la santé, de l'air heureux de sa femme. Plein de prévenances pour celle à qui il attribue cette transformation, il lui rend mille petits services, lui débrouille les écheveaux, taille ses plumes.

C'est encore M. de Sainte-Marie, qui la traite véritablement en amie de sa fille. Il tient en grande estime son talent. Après avoir pris connaissance du cahier de ses poésies, qu'elle a apporté du Cayla sur la recommandation de son père, il ne craint pas de lui communiquer en retour quelques-uns de ses manuscrits. Tout comme M. de Maistre, il l'entoure d'une sollicitude touchante. Ayant remarqué qu'elle négligeait en son particulier de prendre les précautions nécessaires contre la rigueur de la température, — il faisait très froid cet hiver, — il se charge de veiller sur elle.

* M. de Sainte-Marie portait la bonté jusqu'à venir voir si j'avais du feu dans ma chambre quand j'allais faire mes prières. Il me grondait quand il ne trouvait pas de grosses flammes, et disait, par ce beau froid, en riant : « La fleur du Midi se gèlera ». (*A son père, la veille de Noël 1838.*)

De son côté, M^{me} de Sainte-Marie voulut témoigner combien elle était heureuse de l'influence grandissante que prenait Eugénie sur M^{me} de Maistre. Etant revenue de Saint-Martin, elle lui fit don, le premier janvier, de la montre de son fils Alphonse.

* En me passant cette montre au cou, M^{me} de Sainte-Marie me dit : « Ma chère enfant, prenez ce souvenir de la mère de votre amie qui vous adopte pour sa fille ». (*A son père, 12 janv. 1839.*)

M^{me} de Sainte-Marie n'avait point affaire à une ingrate. Eugénie lui donna le nom de mère et se considéra désormais comme « l'adoptée de tous les Sainte-Marie ».

Le soir même du 1^{er} janvier, elle la remercia par une poésie délicate dont nous ne pouvons nous empêcher de citer les premières strophes.

* *Ma Montre. A M^{me} de Sainte-Marie.*

Je n'avais pour connaître l'heure
Que l'ombre de nos peupliers,
Que les fleurs de courte demeure
Qui paraissent sur nos sentiers,

Où la nuit d'étoile en étoile,
Le matin, les soleils levants;
Mais quelquefois le ciel se voile
Et je perdais le cours du temps.

Et maintenant j'ai ma boussole,
J'ai ma montre, mon cher trésor,
Où je puis voir le temps qui volé,
Qui vole dans un cercle d'or.

Ah ! je saurai l'âge des roses,
Combien d'instant vit le bonheur,
Ce que durent les saintes choses
Qui du ciel viennent en mon cœur;

Ce qu'il faut de temps à mon père
 Pour parcourir notre manoir,
 Quelle est l'heure de la prière,
 Celle où le pauvre vient nous voir.....

La pièce s'achevait par le souvenir ému du fils tant pleuré.

Eugénie avait exprimé, en la composant, toute sa reconnaissance. Elle s'était efforcée ainsi de mettre en pratique ce qu'elle avait écrit quelques jours auparavant à son père :

* Nos bons amis connaissent notre position et ne peuvent s'attendre à de grands signes de reconnaissance. C'est au cœur à tout faire.

Auprès de M^{me} de Maistre, très connue et très aimée à Nevers, Eugénie voit beaucoup de monde et « conquête vieux et vieilles ». En revanche, elle ne fait guère de visites qu'aux couvents. C'est ainsi que, quelques jours après son arrivée, elle va chez les Sœurs de la Charité où se trouve une de ses anciennes compagnes, Elisa Viguier, de Gaillac, qui « faillit mourir d'étonnement et de plaisir » en la reconnaissant. « Oh ! Mademoiselle Eugénie ! D'où venez-vous ? Quel bonheur de vous voir ! — Je viens ici, avec vous. » Mais un simple regard de la religieuse sur la toilette fraîche et la capote à fleurs de celle qui se présente lui fait comprendre qu'elle ne vient pas en intention de postulante. Une autre fois, elle se rend aux Carmélites et sollicite de sœur Ambroïse l'explication d'un passage de sainte Thérèse qui l'avait frappée depuis trois ans.

A part ces pieuses visites, Eugénie ne sort pour ainsi dire pas. Lire, écrire, causer avec M^{me} de Maistre lui prend tout son temps.

Sa pensée se reporte souvent au Cayla.

* Les cloches de Nevers sont belles, elles sonnent à grand carillon. Cela me fait penser à *Nadalet* d'Andillac. Tout ramène au pays. (*A son père*, 24 déc. 1838.)

Mais elle n'y songe pas encore avec le désir d'y revenir. Elle est trop heureuse à Nevers où rien ne manque au point de vue spirituel. Elle y trouve ce dont son âme a besoin : « Des églises tout près », et, pour confesseur, le Père Imbert (1), « un prêtre, un saint, un échappé

(1) Voir sur l'abbé Imbert : *Notice sur la vie de M. l'abbé Imbert*, par un de ses anciens vicaires. Nevers. Typographie Duclos et Fay, 1841, in-8° 101 pages; ou encore : *Mémoires et correspondance d'un prêtre Nivernais déporté en 1794*, par l'abbé J. CHARRIER. Imprimerie de la Nièvre, 1908.

L'abbé Jacques-Jean-Baptiste Imbert, né à Nevers le 11 mai 1767 était précepteur dans la famille Lamothe quand la Révolution éclata. Il fut ordonné prêtre le 22 avril 1792, à Paris, dans une chambre, des mains de Monseigneur François de Bonald, évêque de Clermont. Revenu en Nivernais, il célébra sa première messe au château de Dreuzy et continua l'éducation du jeune Lamothe. Dénoncé comme suspect, il fut arrêté le 9 sept. 1793, enfermé au Grand Séminaire puis déporté à Nantes et conduit de Nantes à Brest. Admis comme malade à l'hôpital Saint-Louis et libéré en avril 1795, il retourne à Nevers où il exerce en se cachant les fonctions du ministère. A la restauration du culte, il est nommé vicaire à la cathédrale dont il devient le curé le 26 avril 1824. Après un ministère laborieux et fécond, il meurt le 24 mars 1841.

des bateaux de Nantes qui vous parle de Dieu comme un martyr, avec des paroles de feu ».

Ce prêtre aida beaucoup Eugénie dans l'œuvre de bien qu'elle avait entreprise. Il l'aïda si bien que M^{me} de Maistre tint la promesse faite aux Coques et alla s'agenouiller à la table sainte, accompagnée de toute sa famille. C'était une belle victoire que Dieu, par l'intermédiaire d'Eugénie, venait de remporter sur une âme. Eugénie, qui ne crut pas devoir le cacher à sa sœur, lui écrivit le 12 janvier.

* Comme tu dis, ma vie ressemble à un rêve, et je m'étonne tant de ce que je vois que je ne me connais plus. J'en parle à mon amie, et je lui demande s'il est concevable que de si loin je me trouve près d'elle, aimée d'elle, et l'aimant avec tant d'influence. Elle fait ce que je veux; c'est l'âme la plus docile, la plus douce, la plus pure, la plus faite pour aimer Dieu. Tout cela te semble un mystère, et à moi, mais Dieu me l'explique. Il se sert de tout pour notre salut, et que je suis heureuse de contribuer au salut de celle-ci, si bien faite pour le ciel comme m'a dit un prêtre. Nous avons le même père à Nevers, je crois te l'avoir mandé, mais non pas tout mon bonheur quand je me suis vue près d'elle à la sainte table, à une messe où assistait sa famille pleine de joie. Qui aurait pensé cela l'an dernier, et tant de choses survenues, que la Providence a faites pour nous! (*A Marie de Guérin, 12 janv. 1839.*)

L'influence religieuse exercée sur M^{me} de Maistre fit presque oublier à Eugénie, pendant tout son séjour en Nivernais, ce qui s'était passé de désagréable à Paris. Les incidents pénibles de la maison indienne lui paraissaient un mauvais cauchemar; elle faisait ce qui dépendait d'elle pour qu'ils ne se renouvellent pas. A tout prix, elle désirait gagner les bonnes grâces de la jeune femme de son frère, elle s'obstinait à vouloir une place dans le cœur où vivait Maurice. Les yeux noirs de la baronne ne l'empêchaient pas de penser aux yeux bleus de Caroline. Et comme elle croyait que Caro s'était détournée d'elle parce qu'elle la jugeait froide en amitié, ses efforts tendirent à lui prouver le contraire. Notons que sa première lettre après avoir quitté Paris fut à l'adresse de sa belle-sœur, et que ses tout premiers mots renfermaient une demande d'affection.

* Je veux être aimée de vous que j'aime; j'ai besoin de votre affection. Maurice peut vous le dire, et qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête à faire pour vous témoigner la mienne. Quelque heureuse que je sois ici, j'ai regret de ne pas vous voir; cette douce figure de Caro me revient en souvenir et je vous cherche de cœur....

Adieu, Caro très chère, croyez que je vous aime comme la moitié de Maurice. (*A Caroline, 8 déc. 1838.*)

Durant tout son voyage, Eugénie écrit à Caroline souvent et affectueusement (1). Elle s'intéresse à tout ce qui se passe dans la maison

(1) De cette période, il reste cinq lettres d'Eugénie à Caroline (8, 19, 27, 31 déc. 1838; 11 janv. 1839). Les deux belles-sœurs s'écrivaient en moyenne tous les huit jours.

indienne, ajoute parfois quelques lignes pour Mlle Martin, n'oublie personne quand elle demande des nouvelles.

* Je suis si contente de vous avoir pour sœur, chère Caro ! Quand vous reverrai-je ? Il me tarde, et de vous embrasser. Le soir, je pense au nain jaune que vous jouez si bien, qui vous amuse tant. Comment se portent Tante et les amis, M. d'Aureville, M. Augier, M. Lefebvre, et cette douce M^{me} Bodiment que j'ai laissée si malade. Un mot de tous et de tout. Adieu, je vous aime tous. (*A Caroline*, 19 déc. 1838.)

Puis, elle fait part à sa belle-sœur de ce qui lui advient d'heureux aux Coques ou à Nevers et s'excuse gentiment de la longueur de ses lettres.

* Je fais avec vous comme avec Mimi, à qui je dis tout ce qui me fait plaisir ou peine. Vous la remplacerez, chère Caro, vous êtes ma sœur comme elle. (*A Caroline*, 27 déc. 1838.)

Il n'est pas jusqu'à ses griefs avec M^{lle} Martin qui ne s'atténuent dans son esprit. Elle espère qu'avec le temps et de la patience tout malentendu se dissipera, toute cause de froissement disparaîtra. La bonté incontestable de la tante couvre ses vivacités de caractère et ses libertés de langage qui s'expliquent par son tempérament autoritaire, sa nature ardente, sa vie presque militaire. Au fond, « ce sont des bagatelles qui disparaissent devant de grandes qualités de cœur ». Le bon sens pratique de Maurice en aura finalement raison. Quant à elle, il lui semble qu'elle aura suffisamment de volonté pour se dominer et rester maîtresse d'elle-même.

* M^{lle} M[artin] est d'une grande susceptibilité pour les petites choses. On peut lui déplaire pour un mot, pour des riens, ce qui fait que la vie de famille avec elle ne peut être intime, étant obligés de s'observer, de ne pas choquer ses idées. Vous ne devez pas être étonné de cela ; à votre âge, on sait bien qu'il faut vivre avec les gens pour les connaître. Cela ne doit pas vous tourmenter non plus, pour Maurice ni pour moi. Nous savons nous tirer d'affaire ; il n'est pas difficile de dominer tout cela ou de n'y pas faire attention. Le caractère de Maurice se forme, il apprend à *supporter*. Ce qui l'ennuie n'est rien d'essentiel. (*A son père*, 24 déc. 1838.)

Ainsi, les incidents des derniers jours de Paris paraissent à Eugénie comme ne devant pas se renouveler. Et cette pensée lui permet de goûter pleinement le bonheur de vivre auprès de son amie. Sa vie, suivant l'expression de Marie de Guérin, ressemble à un rêve.

Mais à ce rêve il fallut bientôt dire adieu. La température étant devenue plus clémente, M^{me} de Maistre parla de se mettre en route pour Paris.

Le 9 janvier, dans un dîner auquel M^{sr} Naudo, évêque de Nevers, fut invité, elle réunit ses intimes. Puis, les deux amies formèrent de beaux projets : dans la capitale, Eugénie verra de grands personnages ; elle ira au concert avec M. de Maistre ; son temps s'écoulera soit

auprès de Maurice et de sa famille, soit à l'église, soit beaucoup à écrire; tous les jeudis elle ira dans le salon de la baronne, hôtel de Hambourg. Sur ces entrefaites, le départ arriva. M^{me} de Maistre quitta Nevers la première, le 12 janvier, dans sa voiture, avec des chevaux de poste, pour moins se fatiguer. Le lendemain, Eugénie partit à son tour. Son âme était triste du bonheur qu'elle quittait, comme elle venait de l'écrire dans son *Journal*, le 11 janvier 1839 :

Toujours des départs ! Encore un, de ce petit coin du feu que j'aime, où je lis, où j'écris, où je fais mes prières, petite cheminée, où j'ai ma montre et ma bougie, dessus, dessous, garnie de souvenirs, consacrée depuis quinze jours à mon usage. Un peu du cœur s'attaché à tout cela, demeure à tout ce que l'on touche.

CHAPITRE XXV

Les ensanglantements du cœur

I. A PARIS. — Le IX^e cahier. — Projets d'Erembert. — Entre les Gervain et Eugénie la cordialité n'existe plus. — Aggravation de la maladie de Maurice. — Jalousie de Caro. — Lettre de M^{lle} Martin Laforêt à M. de Guérin. — Eugénie se retire chez Raynaud. — Irritation de Maurice. — Transaction du 19 mars. — Jugement sur la brouille. — Chez M^{me} de Maistre, hôtel de Hambourg. — Xavier de Maistre. — Départ de Paris. — II. EN NIVERNAIS. — Le X^e cahier. — Nevers, ville triste. — Aux Coques. — Sentiment de la nature. — Emploi du temps. — Lectures. — Projet de publications. — Correspondance. — Impressions sur Barbey. — Tristesses à propos de la santé et de l'état d'âme de Maurice. — Frédéric Dulac et l'arrangement des affaires. — L'annonce du départ pour le Cayla. — Préparatifs du voyage. — Le départ. — III. SUR LA VOIE DOULOUREUSE. — De Tours à Bordeaux. — Toulouse et Gaillac. — Arrivée au Cayla. — IV. AU CAYLA. — La mort de Maurice. — Récit laissé par Eugénie. — Recours au prince de Hohenlohe. — Lutte contre la mort. — Les derniers jours. — Les derniers sacrements. — Le dernier soupir et les obsèques.

Eugénie avait raison d'être triste. Le bonheur dont elle venait de jouir en Nivernais, elle ne le retrouvera pas de longtemps. Une nouvelle période de souffrances morales, longues et terribles, allait s'ouvrir pour elle. Peu après son arrivée à Paris, commencèrent les ensanglantements de son cœur.

La maison indienne, dans laquelle elle revint sur les instances de Caroline, en fut le premier et douloureux théâtre. Une série de circonstances dont nous allons parler lui aliénèrent l'esprit de sa belle-sœur et la forcèrent à se séparer de Maurice.

I. — A Paris.

Pour suivre les événements de cette nouvelle phase douloureuse, nous possédons deux sortes de documents : d'une part, la fin du IX^e cahier du *Journal*; de l'autre, un dossier considérable de lettres, la plupart inédites, qui émanent non seulement d'Eugénie, de Maurice ou de Barbey, mais encore de Caroline; c'est suffisant pour faire la lumière sur cette crise.

Le document le plus important est incontestablement le cahier. Il a la valeur d'une confession. Eugénie y a exprimé sans réticence les sentiments divers qui se sont succédé dans son âme. Elle a clairement manifesté son désir qu'il ne soit jamais publié :

Tout ce qui est contenu dans ce petit cahier ne doit jamais voir le jour. Ceci est sacré comme le secret de la confession.

Il n'était écrit que pour un seul :

A Maurice quand il sera guéri.

Comme on le sait, le comte de Colleville n'a pas respecté ce désir formel. Il a passé outre, mettant en avant, comme pour se disculper, plusieurs précédents : l'exemple de Marie de Guérin qui, malgré l'ordre positif de sa sœur, a livré à Trebutien les autres cahiers du *Journal*, et celui de M^{me} de Maistre qui a autorisé Barbey d'Aurevilly à publier les lettres d'amour de Maurice.

Bien que nous n'ayons trouvé aucune trace de l'autorisation donnée par M^{me} de Maistre à Barbey, et que par conséquent une des raisons alléguées par l'éditeur du IX^e cahier soit sujette à caution jusqu'à nouvel ordre, nous ne saurions faire au comte de Colleville un grief de cette publication. Volontiers, nous nous rangeons à l'opinion que M. André Beaunier a émise dans son livre *Visages de femmes*.

Eugénie, si elle voulait absolument que son cahier ne fût connu de personne, négligea de prendre la seule précaution valable et qui était de mettre au feu tout ce papier. Au lieu de quoi, elle confia ce papier secret à la baronne de Maistre. Il est probable qu'Eugénie était sincère quand elle défendait qu'on publiât son journal; mais il est probable aussi qu'elle eût pardonné à l'éditeur. Car elle avait la passion de la littérature. Puis, il est juste de le reconnaître, ce cahier, le plus intime du *Journal* d'Eugénie de Guérin, n'est offensant pour aucune mémoire; il ne diminue aucun des héros dont il raconte la poignante histoire... Le lecteur met exactement les choses au point (p. 331-332.)

Ce sentiment est juste. M. Beaunier n'exagère pas d'ailleurs quand il appelle ce cahier, en un autre endroit de son article sur Eugénie de Guérin, « un des bréviaires de l'inquiétude sentimentale ». Il eût été vraiment dommage qu'un pareil cahier ne vît pas le jour. Par la manière dont les choses sont senties et exprimées, il est caractéristique de l'époque romantique. Quant au drame familial qu'il révèle, il est de tous les temps et de tous les lieux; c'est une page d'histoire humaine. Les acteurs du drame n'en sortent pas amoindris. Le conflit qui s'élève entre Caroline et Eugénie témoigne surtout combien toutes les deux ont été attachées à Maurice. Admirable épouse, peut-on dire de la première; admirable sœur, dira-t-on aussi de la seconde.

Quand Eugénie retourna chez Caroline, Erembert y était encore. Deux projets l'avaient retenu. Il se préoccupait d'abord de vendre le vin du Cayla à des conditions avantageuses, s'efforçant de s'entendre avec des marchands en gros comme le faisaient, déjà alors, d'autres propriétaires de Gaillac. Il cherchait ensuite à se marier. Quelle bonne fortune s'il pouvait ramener avec lui une riche héritière !

Beaucoup de personnes amies de la famille s'intéressèrent au mariage du frère de Maurice qui était beau garçon, avenant, plein de qualités aimables. Vains efforts. Tous les partis auxquels on songea refusèrent les uns après les autres : le Languedoc était trop loin, le prétendant pas assez fortuné. Erembert ne perdait pourtant pas espoir.

Cet espoir avait suffi pour lui faire obtenir de son père l'autorisation de prolonger son séjour à Paris. Les tentatives étaient intéressantes pour l'avenir de la famille entière. Du reste, on était en hiver, les travaux des champs ne pressaient point; l'absence du fils aîné ne se faisait pas encore sentir au Cayla.

On ne peut douter que les projets matrimoniaux d'Erembert, qui s'évanouissaient sans cesse, n'aient occupé beaucoup Eugénie. Il en est question à maintes reprises dans sa correspondance. Mais ce qui la préoccupa bien davantage, c'étaient ses propres relations avec Caroline. Elle aurait tant voulu vivre en bonne harmonie avec sa belle-sœur ! C'est un si grand bonheur que l'entente des cœurs dans une famille ! Aussi se montra-t-elle avide de connaître les nouvelles dispositions de Caroline à son égard. Les lettres affectueuses déjà envoyées avaient-elles produit quelque heureux résultat ? Et la baronne de Maistre ? De quel œil allait-elle voir celle qui était devenue la femme de Maurice ?

A son grand contentement, tout se passa pour le mieux. Caro et sa tante lui firent bon visage, et M^{me} de Maistre parut enchantée de faire la connaissance de la nouvelle famille de Maurice. La baronne trouva Caro charmante, « tout ce qu'on peut voir de plus ravissant, m'a dit Henriette ».

La fin du mois de janvier et la première quinzaine de février s'écoulèrent pour Eugénie dans un bonheur relatif. Les lettres à sa famille renfermaient l'éloge de Caroline et ne disaient pas trop de mal de la tante.

* Caro est une excellente petite femme, aux petits soins pour Maurice comme Maurice pour elle. Ils sont heureux. La tante, toujours bonne et dévouée, presse son départ pour l'Inde. Cela doit faire passer sur les bizarreries et saillies d'humeur. Caro et Maurice s'entendent pour cela et sont convenus de tout faire pour la paix. (*A son père*, 30 janv. 1839.)

Eugénie est satisfaite. Maurice la rend contente : il mène une vie exemplaire; il lui ouvre son cœur dans les conversations intimes qu'il a avec elle, soit au dehors, pendant une promenade au Luxembourg, soit à la maison, quand tout le monde est couché. Les petites joies ne lui manquent pas du reste. L'hiver est doux. La gracieuseté du vieux général de Frégeville lui permet de visiter le musée Aguado et l'intérieur du Palais-Royal. Elle va de temps en temps chez Raynaud, fait des courses charitables avec sœur d'Yversen, entrevoit quelques sommités de la capitale, assiste à des soirées avec des toi-

lettres qui ne lui coûtent rien. Tous les jeudis d'abord, tous les deux jours ensuite, elle se rend chez la baronne de Maistre qui la retient quelquefois à dîner, la prend dans sa voiture, se fait accompagner par elle dans ses courses. A la maison indienne, il vient des amis de Maurice ou de la famille de Gervain : les de Lastic, les Barry, très attachés à Maurice, les Deveria. Ces quelques jours sont donc pour Eugénie une période relativement heureuse : ses fréquents bulletins au Cayla en font foi.

Cependant tout est loin d'être parfait. Dans la famille de Maurice, elle se sent *étrangère*, gênée dans ses pensées et dans ses paroles, ne sait où se retirer pour écrire en liberté, craint de déranger l'*archet* de Charles(1). Un jour, alors qu'on vient de lui donner un travail de couture, elle se compare au « pauvre prisonnier du Spielberg condamné à faire des bas ». Ses épanchements avec Maurice lui apportent, il est vrai, quelques douceurs, mais comme ils sont rares et que de précautions ne faut-il pas prendre pour ne point blesser la susceptibilité de ceux avec lesquels elle vit ! Dans leurs confidences, le frère et la sœur emploient la langue d'oc, « langue de prudence ». Comme toujours, Eugénie recourt à Dieu pour trouver quelques consolations.

(*) Ce matin, j'ai entendu la messe devant la statue de la Vierge qui entendit le vœu de saint François de Sales, qu'il fit étant étudiant et si malheureux. Dieu le consola si bien que, de ce jour, il fut délivré de sa peine et dans la joie de Paris. Je me suis souvenue de cela ce matin, jour de la fête de saint François de Sales, et me suis dirigée avec confiance vers cette chapelle. (*A L. de B.*, 29 janv. 1839.)

Mais Eugénie prie, sans doute, trop fiévreusement. L'ardeur de ses supplications ne lui donne pas « la joie de Paris ».

Son affabilité avec Caroline et la tante reste toute extérieure. Elle est timide devant elles. Malgré son grand désir de savoir l'état des affaires, elle ne pose aucune question.

* Je ne sais rien, ne demandant pas et n'entendant parler de rien. « Ces affaires de commerce ne sont compréhensibles, me dit Auguste, que pour ceux de la partie ». (*A son père*, 30 janv. 1839.)

Bien que sa bourse soit à peu près à sec, elle n'ose pas demander de l'argent ; elle renonce à un sermon du Père de Ravignan, qu'elle aurait bien voulu entendre, parce que les chaises sont trop chères ; elle recommande à Louise de Bayne d'affranchir ses lettres dont elle ne peut payer le port. A certains moments, le manque de cordialité entre elle et Caro lui fait envisager un prompt retour au Cayla avec Erembert. « Oh ! que je vais me reposer au Cayla ! » Le défaut d'argent et le sentiment qu'elle est nécessaire à son frère Maurice la retiennent cependant à Paris.

* Eran vous reviendra. Je vous disais que je viendrais avec lui si

(1) Charles de Gervain était passionné pour le violon.

j'avais de l'argent. C'est vrai, il me tarde de vous revoir, de rentrer dans ma vie de famille, quoique je sois bien à Paris, mais Maurice a besoin que je demeure encore avec lui, et je ne veux le quitter que le plus tard possible. Nous viendrons ensemble au printemps. (4 son père, 9 ou 10 fév. 1839.)

Comme on le voit, à la maison indienne, ce n'était ni la guerre ouverte ni la paix. On vivait dans un état de tension; on s'observait mutuellement, on s'épiait. Les deux camps sont nettement opposés. Que le moindre incident se produise et les couteaux seront de nouveau tirés.

Une crise du mal de Maurice provoqua cet incident. Le 16 février (non le 16 janvier, comme le dit M^{lle} Duhamellet), Maurice eut un crachement de sang suivi d'une grande faiblesse. Inspirée par son amour fraternel, Eugénie s'empessa autour du malade, comme elle l'avait fait au Cayla dans l'automne 1837. Rien de plus naturel que cette tendre sollicitude. Et cependant ce dévouement fut jugé excessif par Caroline qui estima que c'était à elle, à elle seule, à soigner son mari. A partir de ce moment, l'amour fraternel devint objet de suspicion; on écarta le plus possible la sœur du chevet du frère.

Eugénie souffrit horriblement de cette situation. Elle ne pouvait se faire à l'idée que Maurice était malade sans qu'elle lui apportât en toute liberté ses consolations de sœur.

Oh ! déceptions du cœur ! Paris, ma terre promise, que les belles grappes que j'avais vues de toi m'ont trompée ! A mesure qu'on avance, la vie se désenchantante, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, c'est l'horizon perdu, l'horizon atteint qu'on voyait beau, qu'on voit. Les réalités sont là, dures, sombres, déchirantes, rochers ou ronces sous les tapis verts qui les couvrent. L'illusion tapisse tout en ce monde. (*Journal*, 20 fév. 1839.)

La maladie de Maurice fit perdre le sommeil à Eugénie, lui causa des hallucinations. En écoutant tousser pendant la nuit au-dessus de sa chambre, elle crut apercevoir son frère vomissant du sang, et la toux qu'elle entendait la « frappe comme un marteau ». Son manteau sur le bois du lit prit l'aspect d'un cercueil; sa jupe blanche s'arrangea avec la couverture pour figurer un squelette. L'illusion n'était guère possible; la santé de Maurice était irrémédiablement atteinte. Mais pourquoi les écartait-on l'un de l'autre ?

La raison ne devait pas tarder à lui être révélée. Surprenant dans la glace les yeux de Caroline « nous pointant comme je te parlais » ainsi que deux aiguillons de guêpe, elle conclut, sans pouvoir en douter, à la jalousie de sa belle-sœur. Caro prenait ombrage des soins qu'Eugénie voulait prodiguer à son frère et s'irritait secrètement des propos qu'ils échangeaient. Toute marque d'affection entre eux lui causait une vive peine et lui paraissait un larcin sur son cœur.

Cette constatation fit naître en Eugénie un premier mouvement de révolte intérieure et d'orgueil.

On veut, Elle veut savoir ce qui se dit, ce qui se pense entre nous, comme on fait des conspirateurs. Pauvre femme incomprenante ! Je la défie de saisir le moindre petit bout de fil de nous deux, et cela sans chercher à lui échapper, sans le vouloir. C'est par leur nature que certaines âmes échappent à d'autres. Il n'y aura jamais prise d'elle à nous, et je suis loin de m'en plaindre. (*Journal*, 27 fév. 1839.)

Mais l'accablement de l'âme et la douleur plaintive succédèrent aussitôt à cette fierté méprisante.

Que me faut-il [*pour être heureuse*]... que de t'aimer à ma fantaisie, te parler, te voir, t'écouter, te soigner dans tes douleurs de corps et d'âme, être en toi comme une mère en son fils ? Impossible ; on ne veut plus. Oh ! que cela me désole. C'est l'époque la plus souffrante de ma vie, froissée, déchirée dans ce que j'ai de plus tendre. (*Journal*, 27 fév. 1839.)

A mesure que les jours s'écoulent, les choses s'enveniment, les préventions augmentent, les esprits s'exacerbent. La douleur d'Eugénie va croissant. Le *Journal* est rempli des cris de son âme ; c'est tout le cahier qu'il faut lire pour comprendre jusqu'à quel pathétique poignant s'élève l'expression de cette douleur.

On lui permet à peine de voir son frère.

Que nous avons peu de temps d'être ensemble depuis trois mois ! Furtivement, à la dérochée, se serrer la main, dire un mot, se parler de l'œil ! (*Journal*, dernier fév. ou 1^{er} mars 1839.)

Et pourtant son plus ardent souhait est de conserver sa part de l'affection fraternelle de Maurice. Il lui suffirait de cela pour être heureuse.

Pauvre petite femme qui ne sait pas combien nous pourrions être d'accord en prenant en toi chacune la part d'affection qui lui revient ! Mais non, elle te veut à elle, rien qu'à elle, tout à elle ; tout ce qu'une autre te fait, te témoigne, lui semble pris sur ses droits, un larcin sur son cœur. Ainsi, je dois m'écarter, vous laisser seuls, ne plus voir dans ce nid de colombe jalouse. C'est ce qui t'expliquera mes rares visites dans ta chambre, le peu de mots que je t'adresse, le peu de soin que j'ai l'air de prendre de toi. Abandon, sacrifice de ce que j'aime le plus pour ne pas la faire souffrir, et me ménager aussi son affection à venir. Un jour, elle me comprendra, j'espère, et saura voir une sœur dans ta sœur. A présent, je ne suis qu'une femme qui t'aime... Je n'ose bouger. Mais ça passera, le temps arrange tout, même la jalousie. Je ne sais quand, un jour, Caro finira par me permettre de t'aimer. (*Journal*, 5 mars 1839.)

La peine d'Eugénie est si intense que la pensée de rompre avec Caro et l'envie de s'enfuir de la maison indienne traverse son esprit. Mais le désir et l'espérance de la paix la retiennent. Puis, ne faut-il pas qu'elle donne à Maurice un exemple de support chrétien, qu'elle songe à l'âme de son frère ?

Ce n'est que toi que je plains, toi malade, souffrant dans l'âme de tant de pointes extérieures et n'ayant pas pour t'aider le secours que donne la foi en pratique. Mon ami, pourquoi es-tu si indifférent dans la vie chrétienne ? Pourquoi négliges-tu la seule chose nécessaire ? Voilà qui

fait encore souffrir, une grande source de peines. Tu ne la vois pas, tu ne sais pas ce que porte de craintes une âme de sœur pour un frère éloigné du ciel, et que je parle de toi à Dieu plus que de Dieu à toi. (*Journal*, 1^{er} mars 1839.)

Tel était l'état d'âme d'Eugénie quand une lettre de Rayssac lui parvint. Depuis longtemps, elle n'avait rien reçu de son amie des Montagnes. Les lignes amicales de Louise lui firent tant de bien qu'elle remercia son amie par une réponse pleine d'intimités et de confidences : son essai du monde ne lui a pas procuré le bonheur; plus que jamais elle a « le goût des champs, de la vie retirée, du petit cercle de famille ». En disant cela, Eugénie ne laisse entrevoir pourtant qu'un coin de son cœur ulcéré. Elle désirerait raconter autre chose, mais Louise est trop loin de Paris. Que n'est-elle là pour recevoir ses secrets !

(*) Oh ! mon amie, si je pouvais vous voir, vous parler, trouver quelque allée de tilleuls pour nous y promener, je vous dirais, vous demanderais bien des choses; vous savez que nous nous mêlons, que nos causeries vont de l'une à l'autre. (*A L. de B.*, 9 mars 1839.)

L'amie rapprochée qu'elle n'avait pas en Louise de Bayne, elle la trouvait en M^{me} de Maistre, chez qui elle allait de plus en plus et à qui elle confiait ses moindres peines. La baronne recevait avec amitié la sœur de Maurice, et écoutait, sans l'interrompre, le navrant récit de ses peines; déchargement de l'âme qui faisait du bien à la pauvre fille. Au reste, M^{me} de Maistre s'ingéniait de son mieux pour distraire Eugénie et écarter de son esprit les tristes pensées.

* C'est mon paradis de Paris, l'hôtel de Hambourg, à dix minutes d'ici. J'y trouve toujours quelque agrément nouveau ou quelque personne de marque. L'autre jour, le duc de Damas qui nous prit dans sa voiture, la plus belle, la plus douce que j'ai jamais vue. Hier, j'y ai diné avec le jeune Lefebvre, l'ami de Maurice. (*A son père*, 3 mars 1839.)

Il fut même décidé en principe que, puisque Maurice ne partait pas de suite pour le Cayla, Eugénie accompagnerait au mois d'avril la baronne au château des Coques et de là rejoindrait son frère à son passage à Orléans.

Les sorties que faisait Eugénie contribuèrent-elles à exaspérer Caro et sa tante ? Peut-être. Il semble qu'on ait surveillé ses allées et venues. Mais ce qui ne paraît pas douteux, c'est que M^{lle} Martin se crut l'objet de critiques secrètes et s'en montra très irritée. Qu'avait-elle fait pour les mériter ? Du bien, rien que du bien, à Maurice, à sa sœur et à Eran. Incapable de saisir en quoi la rudesse de ses paroles et la liberté de ses allures choquaient la nature délicate de Maurice, elle fit retomber la responsabilité entière de la situation sur Eugénie, l'accusant d'être la cause du mal et de mettre la brouille dans sa maison. Il lui parut indispensable, dès lors, de provoquer le départ de la sœur de Maurice, de l'éloigner tout au moins de

la rue du Cherche-Midi; il y avait trop longtemps qu'Eugénie était chez elle. C'est dans cette vue qu'elle envoya à M. de Guérin une lettre dans laquelle elle se plaignait vertement et traitait Eugénie de « gangrène ». Aux lignes de sa tante, Caroline ajouta pour Marie quelques mots, laissant ingénument entendre qu'elle était portée à la jalousie et ne serait pas fâchée de voir s'éloigner Eugénie.

* Maurice vous aime bien... Il est si bon qu'il vous aime peut-être trop pour mon cœur de femme. Quant à moi, je ne puis que vous embrasser et vous répéter que je vous aime et que je vous renverrai Eugénie bientôt vous tenir compagnie, car il y a assez longtemps que vous en êtes privée. (*Caroline à Marie de Guérin, mars 1839.*)

Dès qu'Eugénie eut connaissance de ce qui venait d'être fait, elle confia ses tristesses au *Journal*.

9 [mars]. — Les belles choses, les jolies choses, les étranges choses que je viens d'apprendre, les soupçons odieux qu'on a sur mon compte ! On en a écrit à papa, tu sais de quoi il est question. J'en ai le cœur tristement plein. Un jour, j'espère, toutes ces erreurs se dissiperont, et Caro verra en moi sa sœur aimante. Ce sera l'affaire du temps, du développement du temps et des choses. En attendant, je serai la même... Je tiens à la paix.

L'attitude était noble et sage ! La situation serait sans doute restée inchangée, tendue et sans brisement, si une lettre du Cayla n'était survenue. M. de Guérin demandait ce qui s'était passé, donnait des conseils et adressait peut-être quelques avertissements à sa fille. C'en était trop. N'y tenant plus, Eugénie quitta la maison indienne et se réfugia, d'abord chez Raynaud, puis chez la baronne de Maistre en attendant le départ pour le Nivernais.

Erembert a raconté à son père les derniers incidents qui motivèrent cette retraite.

* La lettre remplie d'orages et d'hypocrisie de M^{lle} M[artin] avait été précédée d'un changement complet à notre égard, surtout avec Eugénie, dans nos relations habituelles. Ce n'était que bouderies et boutades que nous ne pouvions pas entièrement attribuer au manque des nouvelles de l'Inde. Nous en souffrions beaucoup, Eugénie et moi; mais Maurice, qui se trouvait enveloppé dans notre défaveur, était encore plus irrité que nous deux. Cependant nous n'avions rien à nous reprocher. Il n'y avait donc contre nous que des préventions, sur lesquelles on ne pouvait pas avoir d'explications, puisqu'on ne peut pas les détruire. Dans cet état de choses, votre lettre nous est parvenue, qui a immédiatement décidé de la retraite d'Eugénie. Elle a été chez Auguste, où elle a trouvé des amis et les consolations dont elle avait besoin. (*Erembert à son père, 19 mars 1839.*)

Le départ de la maison indienne eut lieu le lundi 12 mars. Chez Raynaud, on donna à l'exilée une petite chambre, « une cellule », si étroite qu'elle pouvait toucher des mains les deux murailles en étendant les bras. Elle la partageait avec l'aînée des enfants de son cousin, la petite Nini qui lui souriait au réveil. Elle s'y retirait

volontiers pour prier ou pour écrire. Le *Journal* restait son plus cher confident. Elle y inscrivit, le 16 mars, ces quelques lignes, raturées ensuite, dans lesquelles se trouve exprimé son besoin d'affection céleste et de prière. L'édition de M. de Colleville ne les contient pas.

* Sais-tu, Maurice, quel besoin d'amour, quelle soif d'affection se fait sentir, comme on a du bonheur d'en aimer d'autres parfois ? Mon Dieu, cela ne s'assouvira qu'au ciel, rien qu'au ciel ! Il y aurait de quoi vouloir mourir pour jouir aussitôt d'amour. O bonheur, bonheur des saints qui encourage tant à devenir sainte ! Quand mon cœur s'attriste d'être seul, quand il veut trop se plonger dans un autre, je pense à Dieu et je me dis : « Quand nous avons l'Océan, irions-nous boire la goutte d'eau dans un creux de terre ! La foi fait vivre. Oh ! que la piété est utile ! Jamais je ne l'avais tant compris, tant senti. (*Journal*, 16 mars 1839.) »

Dans sa retraite de la rue de l'Arcade, Eugénie s'ennuie et se sent accablée. Le cadeau d'une paire de souliers que lui fait sa cousine Raynaud l'humilie. « Me voici au temps des aumônes ; il n'y a que toi qui ne peux rien me donner, toi qu'on m'ôte même. » En réalité, sa vie est désaxée : il lui manque son frère. La privation de Maurice lui est tellement douloureuse qu'elle l'écrit à Caroline, en la remerciant de son envoi de billets pour le concert Valentino : « Je ne m'habitue pas à m'en voir séparée. » Elle croit l'apercevoir partout. En passant aux Tuileries, elle regarde s'il n'est pas « à ce soleil, à cet air pur. Je te cherche partout où il fait beau ».

Ses consolations les meilleures sont encore dans les églises.

Entendu, en passant, des chants à Saint-Louis et suis entrée. Porte d'église est porte d'ami, je n'y puis passer devant sans ouvrir. Puis, j'ai dans l'âme un besoin que M. de Ravignan n'avait pas satisfait, besoin de choses célestes à portée du cœur, besoin de manne, de pain de Dieu, dans la faim et défaillance. J'ai trouvé cela dans l'instruction du curé de Saint-Louis : cela se trouve dans la simple parole de Dieu pour les simples. Les grands discours me plaisent, les petits me font du bien. (*Journal*, 17 mars 1839.)

Pendant qu'Eugénie ouvrait son âme aux consolations célestes, en soupirant vers la paix, que se passait-il dans la maison indienne ?

Maurice n'avait pas été mis tout d'abord au courant de la vraie raison du départ d'Eugénie car il se trouvait, au moment de ce départ, dans un état de faiblesse plus grand que d'habitude ; on avait eu pitié de lui. Lorsque Erembert, un peu plus tard, crut devoir lui expliquer les faits, son irritation fut extrême. Les lettres qu'il écrivit alors comptent parmi les plus douloureuses de sa vie ; elles le sont à un si haut point que l'éditeur des *Lettres de Maurice de Guérin à J. Barbey-d'Aurevilly* n'a pas cru pouvoir les publier dans leur intégrité et a supprimé bon nombre de cris d'indignation contre la tante. C'est, en effet, à M^{lle} Martin que Maurice en veut ; c'est elle qu'il accuse, jusqu'à dépasser la mesure. Il relève méticuleusement ses propos, ceux du moins dans lesquels il voit des intentions malignes.

* Te souvient-il de cette édifiante personne qui voulait *crever* plutôt que de ne pas faire maigre ? Cette même personne a déclaré jeudi, en pleine table, qu'elle respectait fort les commandements de Dieu et qu'elle se flattait de ne les avoir jamais enfreints, — mais qu'elle se moquait des commandements de l'Eglise, que le Grand Etre s'inquiétait peu de notre cuisine, et qu'au demeurant elle ne se croyait pas moins bonne catholique que les personnes qui se piquent de jeuner et de faire maigre et qui n'en valent pas mieux pour cela. Tu comprends sans doute la portée de ces dernières paroles. Je te laisse, mon amie, sur ces douceurs et sur cette amusante profession de foi. Un autre mot qui a son mérite : « L'éducation de Charles est manquée », dit-elle. Comment trouves-tu ce terme de *manquée* appliquée à l'éducation que tu connais ? (*Maurice à Eugénie, 17 mars 1839.*)

Barbey a beau prêcher la patience à Maurice, lui dire qu'il convient de pardonner *au cœur généreux*, — il entend par là M^{lle} Martin, — et mettre bien des choses sur le compte de la folie, il a beau lui conseiller de rire de telles extravagances, Maurice ne veut pas l'écouter. Il accuse son ami de s'être quelque peu engoué de la tante et d'être trop doux dans ses jugements. Pour lui, Maurice, la tante de Caroline n'est pas seulement une folle, mais une méchante. Non seulement elle a tout fait pour garder le commandement dans la maison après le mariage, mais encore elle s'est efforcée de le retrancher de sa famille. Et cela, il l'a écrit à Barbey (15 mars), à Eugénie (17 mars) et à son père (19 mars), en séparant chaque fois, bien entendu, la cause de Caroline de celle de sa tante.

* Dans tout cela, je mets Caroline tout à fait à part. Son âge, son éducation et sa position entre sa tante et moi lui servent d'excuse et au delà. Je suis au mieux avec elle, et ces tristes dernières journées se sont passées pour nous deux dans la meilleure harmonie, tout en discutant. Il faut donc mettre la cause de Caroline entièrement à part de celle de sa tante. Il est évident que c'est la tante qui a fait tout le mal; elle seule en doit porter la peine. (*Maurice à Eugénie, 17 mars 1839.*)

* Caroline est douce, bonne, pleine d'excellentes qualités et qui étonnent quand on songe à l'éducation qu'elle a reçue. Elle mérite toute mon affection, elle la possède, et je ferai pour elle tous les sacrifices. (*A son père, 19 mars 1839.*)

Si Maurice se montre équitable pour sa femme, la maladie et l'irritation le rendent injuste au sujet de M^{lle} Martin. La colère est toujours mauvaise conseillère. Il se trompe notamment en priant Eugénie, en lui ordonnant presque, de refuser une robe et une capote qu'on veut lui offrir.

* Tu dois désormais refuser toute espèce de cadeau. Accepter une épingle, un fêtu, se serait accepter la conduite qu'on a tenue envers toi. (*Maurice à Eugénie, 17 mars 1839.*)

La pensée qui guidait Caro et sa tante était une pensée d'apaisement. Elles voulaient faire ces cadeaux à la sœur de Maurice à l'occasion de la Saint-Joseph, fête de M^{lle} Martin.

Nous ne savons pas si Eugénie se vit dans l'obligation, pour faire

plaisir à son frère, de refuser le cadeau qu'on lui destinait; elle accepta tout au moins la solution transactionnelle qu'on lui offrit. Lorsque M^{lle} Martin eut fourni à Erembert quelques explications au sujet de la lettre qui avait été envoyée au Cayla, Eugénie voulut bien dîner quelquefois rue du Cherche-Midi, mais il fut entendu qu'elle continuerait à rester chez M. Raynaud ou chez M^{me} de Maistre.

Le retour dans la maison indienne fut loin d'être gai; il ne pouvait pas l'être.

Douleur, déchirement de la scène d'hier soir. Mon Dieu, qu'ai-je vu, entendu ! Ta pâleur, ton agitation m'ont effrayée. (*Journal*, 19 mars 1839.)

C'est presque par ces mots, datés du 19 mars, que se termine le IX^e Cahier du *Journal*. Ils sont écrits d'une encre pâle et d'une main fiévreuse. L'histoire que raconte ce cahier, — et que nous avons pu éclairer grâce à de nombreux documents, — est au fond très banale. Ce drame intime est un de ceux qui se répètent malheureusement quelquefois dans les familles; les péripéties seules sont différentes. Mais par la qualité d'âme des personnages en jeu, comme aussi par la vivacité des sentiments qu'ils éprouvent, il prend dans l'existence des Guérin une ampleur très grande et il revêt une valeur de symbole. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à le raconter en détail.

Dans les *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trebutien*, il existe au moins deux passages relatifs aux rapports de Caroline et d'Eugénie. Le premier, du 27 avril 1854, a été écrit à l'occasion d'une lettre d'Eugénie qui venait d'être retrouvée.

Voici une lettre des premiers temps de nos relations que j'ai retrouvée et que je vous mets sous ce pli. Elle est exquise de simplicité, originale et profonde. Mais ceci est-il *publiable* ? Les révélations de cette lettre sont intimes ! Déjà la jalousie de la sœur s'y plaint de la jalousie de la femme. La femme de Maurice était jalouse de l'ascendant d'Eugénie sur l'esprit de son frère. Elles se becquetaient, ces tourterelles, et quoique Eugénie fût la plus douce parce qu'elle était la plus intelligente, et qu'elle eût une notion plus juste de la vie, cependant il ne faut pas tout à fait croire aux mansuétudes de sa lettre. Comme toutes les femmes, même les meilleures, elle s'entendait au duel aux épingles, et quand elle avait fait la piqure, elle mettait dessus la goutte de citron de la fausse pitié, avec des coquetteries de Samaritaine qui regarde si on la guette dans les chemins de Jéricho. (*Barbey à Trebutien*, 27 avril 1854.)

La lettre d'Eugénie dont parle d'Aurevilly est celle du 14 avril 1839; nous en reparlerons plus loin. Pour le moment, contentons-nous de constater que Barbey voit dans la jalousie de la femme et de la sœur la raison unique de leur désaccord.

Quelque temps après, il met en avant un autre motif.

Elle [*Caro*] parlait anglais. Elle avait été élevée à la *nursery* avec les mœurs et les habitudes anglaises de Calcutta, et elle était une anglaise, — une anglaise de vignette, — avant d'être une indienne et une fran-

gaise d'origine grecque par Marseille, car son père était marseillais. Eugénie avait vécu avec elle comme avec un rare et charmant oiseau de volière dont on aime à lisser le plumage; — mais la tante, qui choquait les délicatesses de Guérin (devenues malades) par sa vulgarité brusque et le despotisme du logis, la tante renversa cette murmurante et rêveuse *thèière de l'intimité* autour de laquelle ils auraient dû vivre unis et heureux, les uns et les autres... Tout cela aiguïsa le bec de la bergeronnette du Gange et de la palombe du Cayla... lesquelles sont redevenues ce qu'elles devaient être l'une pour l'autre au lit de mort de notre pauvre Guérin. (*Barbey à Trebutien*, 7 ou 8 mai 1854.)

Relevons en passant une erreur. Ce n'était pas le père de Caroline qui était marseillais, mais sa mère Sophie Martin; le père, issu de noblesse de Guyenne, était originaire de Saint-Avit, près de Marmande. Mais remarquons que, cette fois, le caractère brusque et dominateur de la tante est considéré par Barbey comme le vrai motif de la désunion existant dans la maison indienne.

En réalité, les deux causes ont joué ensemble. Il résulte des textes que M^{lle} Martin Laforêt, malgré ses incontestables qualités, n'avait pas le vernis intellectuel nécessaire pour satisfaire cette intelligence raffinée, cette nature grecque qu'était Maurice de Guérin. Leurs caractères ne pouvaient pas ne pas se heurter. Tandis que Maurice était timide, indécis, sensible à l'excès, et d'une finesse d'esprit peu ordinaire, M^{lle} Martin au contraire était volontaire, active, réalisatrice, point du tout portée aux spéculations et aux études. Sa liberté de langage la rendait inhabile à ménager de légitimes susceptibilités. C'est à cette opposition de caractères qu'il faut se reporter si l'on veut expliquer ce qui se passa dans la maison indienne au printemps de 1839. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait en Caroline et en Eugénie une autre cause de divergence : l'affection que toutes deux portaient à Maurice. Cette affection était si grande que l'épouse fut froissée de la place occupée par la sœur et que la sœur vit dans l'épouse une sorte de rivale qui menaçait d'accaparer le cœur de son frère.

Comme il fallait s'y attendre, les deux causes de désunion s'amalgamèrent. L'aversion de Maurice pour M^{lle} Martin Laforêt contribua à favoriser la jalousie de Caroline pour la sœur de son mari, et par contre-coup cette jalousie développa dans M^{lle} Martin du ressentiment contre la pauvre Eugénie qui prenait le parti de son frère.

De quel côté ont été les torts ? Ce n'est pas à nous de juger s'il y en a eu et de quel côté ils se trouvent. Aucun des personnages de ce drame familial si douloureux ne nous paraît sortir diminué de l'analyse psychologique que nous avons faite. Nous plaignons Maurice accablé par son mal impitoyable; nous admirons Caroline pour son dévouement. La générosité de la tante couvre sa brutalité. Quant à Eugénie, sa souffrance poignante témoigne de la profondeur de son amour fraternel.

Huit ou dix jours après sa retraite chez Raynaud, Eugénie fut priée par M^{me} de Maistre de venir habiter chez elle, hôtel de Hambourg, rue Jacob. Elle accepta avec d'autant plus d'empressement que c'était combler un de ses désirs. Elle se rapprochait ainsi de son frère, la rue Jacob étant proche de la rue du Cherche-Midi. Puis, dans Paris, après Maurice, personne ne lui était plus cher que la baronne.

Ce fut donc à l'hôtel de Hambourg qu'Eugénie passa la semaine sainte, semaine pleine d'agitations et de courses, bien différente des semaines saintes d'Andillac. Son goût du recueillement en aurait souffert si elle n'avait apporté avec elle sa solitude. « Dieu est partout, a-t-elle écrit, si l'on veut le trouver et le voir. »

Parmi les courses qu'elle fit avec son amie, mentionnons spécialement leur visite au comte Xavier de Maistre, parent de la baronne.

Savoisien d'origine, presque Russe de choix, le comte Xavier faisait alors un court séjour à Paris. Depuis longtemps, son nom était connu dans les lettres françaises. *Le Voyage autour de ma chambre*, *le Lépreux de la Cité d'Aoste*, *la jeune Sibérienne*, œuvres délicates et reposantes, avaient été vivement appréciées par les gens de goût, surtout par les femmes, à cause de l'exquise sensibilité dont elles témoignent.

Chose intéressante à noter ! Les écrits de X. de Maistre avaient exercé une influence marquée sur la direction de la pensée de Maurice de Guérin, qui les connaissait dès 1826 et en avait transcrit, au début d'un de ses carnets d'extraits de lectures, deux passages suggestifs.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que Maurice révéla Xavier de Maistre à sa sœur en lui envoyant comme étrennes, le 1^{er} janvier 1831, les œuvres de l'écrivain Savoisien.

* M. de Villefranche vous remettra quatre petits volumes d'un auteur charmant dont la lecture abrégera quelques-unes de vos soirées d'hiver, et peut-être fera couler quelques larmes. (*Maurice à ses sœurs.*)

Une note du manuscrit indique qu'il s'agit bien des écrits de Xavier de Maistre qui enrichirent dès lors la bibliothèque du Cayla. Eugénie en fit la lecture avec intérêt et le souvenir de Prascovie excita sa verve poétique.

Aussi quel plaisir n'éprouva-t-elle pas quand, en décembre 1838, la baronne de Maistre lui fit espérer qu'elle la présenterait à son célèbre parent. Au Cayla et à Rayssac, on apprit bientôt l'heureuse nouvelle.

* M^{me} de Maistre me présentera un de ces jours à M^{me} de Chouland... Mais celle [*la visite*] qui me plaît le plus, c'est celle de M. Xavier de Maistre, l'auteur du *Lépreux*. (*A son père, 11 déc. 1838.*)

Une pensée traversa aussitôt l'esprit de M. de Guérin, qui était, on le sait, ambitieux pour sa fille. Pourquoi Eugénie ne soumettrait-elle

pas au jugement de l'écrivain le cahier de poésies qu'il lui avait fait emporter ?

* Je te demanderais si tu as fait faire une copie de ton cahier pour l'offrir à ton amie... Je voudrais bien que M. Xavier, que tu me dis tout bon et tout aimable, eût connaissance de ton talent. (*J. de Guérin à Eugénie*, 18 déc. 1838.)

La baronne Almaury ne pensait pas différemment. Dès sa première visite, elle parla au comte Xavier son parent de son amie du Cayla, de son talent poétique, et le pria de vouloir bien la recevoir.

* Croiriez-vous qu'elle [*la baronne*] a dit je ne sais quel bien de moi à M. Xavier ainsi qu'à sa femme, et que je dois leur être présentée demain ou après-demain. (*A son père*, 30 janv. 1839.)

Le jour où les deux amies se présentèrent, Xavier de Maistre était absent.

* M. Xavier eut le malheur pour moi de n'être pas chez lui quand nous y sommes allées. Mais ce n'est pas perdu. On nous attend un de ces soirs, et mon petit *cahier*, le bienheureux, qui ne se doutait pas d'aller en si haut lieu. C'est mon amie qui a parlé de cela et veut le faire voir. Il n'y a pas de mal que je crois. Vous saurez ce qui s'ensuivra. (*A son père*, 10 fév. 1839.)

Retardée de jour en jour, l'entrevue si attendue eut lieu seulement pendant la semaine sainte, probablement le samedi saint, 30 mars.

Je vous rapporterai le petit cahier auquel vous tenez tant. Il est entre les mains du comte Xavier, ce qui fera sa plus grande gloire. J'ai donc été présentée à cet homme célèbre d'esprit et d'amabilité, qui m'a paru aussi gracieux que bon. Il aime sa cousine et, sous son patronage, je devais être bien reçue. Nous l'avons trouvé seul dans sa chambre, lisant l'office de la semaine sainte. Digne frère de son frère Joseph, *le cardinal*, comme l'appelle M. d'Aurevilly, il doit être religieux. Il se console ainsi de son chagrin de père, de ses trois enfants morts de dix-huit à vingt ans. (*A son père*, 2 avril 1839.)

Eugénie, dont l'imagination s'était surexcitée à la pensée de se trouver face à face avec un grand homme, fut surprise de la simplicité de l'accueil de Xavier de Maistre. Elle parla donc, en toute liberté, de ses poésies et de son projet des *Enfantines*, — recueil poétique destiné aux enfants. Le sujet de la conversation étant tombé ensuite sur le *Journal*, il fut entendu que certains extraits de prose seraient envoyés au comte, M^{me} de Maistre se chargeant volontiers de les faire parvenir.

Les courses d'Eugénie avec son amie ne l'empêchèrent pas de se rendre de temps en temps, comme c'était convenu, rue du Cherche-Midi où elle fut d'ailleurs bien traitée par ces dames. Elle était d'autant mieux reçue que son départ pour le Nivernais approchait. La perspective de cet éloignement prochain exerçait sur Caro et sa tante une influence apaisante. On donna à la partante pour son

voyage tout ce dont elle avait besoin : « Je pars pourvue de tout. » M. Augier fit même son portrait et celui d'Eran.

* A présent, [*je suis*] chez Maurice, après une pose de cinq heures pour mon portrait. Ce bon M. Augier a voulu absolument le faire pour vous. C'est pour vous aussi que je me suis laissée faire. (*A son père, 2 avril 1839.*)

Le lendemain du jour où elle écrivait ces mots, Eugénie disait adieu à son frère et prenait avec M^{me} de Maistre le chemin du Nivernais.

* Parti de Paris le 3 avril à trois heures du soir. — Ecrit ceci au relais d'un petit village auprès d'une petite maison où un joli petit enfant nous souriait. (*Carnet de voyage.*)

Quel était l'état d'âme d'Eugénie au moment de ce départ ? A première vue, il paraissait assez satisfaisant. Eran, il est vrai, découragé par l'insuccès de ses projets matrimoniaux, était résolu à quitter Paris deux jours après elle. Mais Maurice restait entouré d'amis dévoués qui enverraient de ses nouvelles. Puis, l'arrangement des affaires, qui semblait prochain, avait chance de le rendre maître dans sa maison et de lui permettre de se conduire en conséquence. Une fois ce règlement terminé, il prendrait la route du Cayla et sa sœur le rejoindrait à Orléans : convention secrète dont on n'avait pas soufflé mot à la maison indienne, car qui parlait de voyage au Cayla était sous l'interdit.

De telles espérances auraient dû, semble-t-il, ôter la tristesse à la partante. Il n'en était rien : l'âme d'Eugénie restait endolorie. Quelques jours après, elle devait écrire :

* Ce départ, cette séparation si imprévue, si douloureuse par tant d'endroits, me fait comme un martyr au cœur, à l'esprit, aux yeux qui se tournent toujours vers Paris. (*Journal, 14 avril 1839.*)

La santé de son frère ne manquait pas d'être angoissante; le médecin s'était prononcé catégoriquement sur la gravité du mal. Et l'état moral du malade était loin d'être bon : les événements du dernier mois l'avaient extrêmement aigri; il était à craindre que le double départ de son frère et de sa sœur ne le rendissent de plus en plus malheureux en lui faisant sentir sa solitude.

Ces préoccupations suivirent Eugénie pendant tout son second séjour en Nivernais et continuèrent à ensanglanter son cœur.

II. — En Nivernais.

Dès son arrivée à Nevers, où l'on fit une halte de quelques jours, Eugénie, cédant peut-être aux désirs de M^{me} de Maistre, commença le X^e cahier de son *Journal*. Le début est caractéristique. On y lit en exergue la pensée suivante tirée de l'*Imitation* :

Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne trouve nulle part de consolation, de repos en nulle créature.

Puis, aussitôt après, ces quelques lignes qui trahissent le trouble dans lequel elle se débattait :

Huit jours, huit mois, huit ans, huit siècles, je ne sais quoi de long, de sans fin dans l'ennui, depuis que je t'ai quitté, mon ami, mon pauvre malade ! Est-il bien, est-il mieux, est-il mal ? Questions de toujours et de toujours sans réponse. Ignorance pénible, difficile à porter, ignorance du cœur, la seule qui fait souffrir ou qui fait souffrir davantage. (*Journal*, 10 avril 1839.)

La pensée de Maurice souffrant dans son corps ou dans son âme sera l'idée dominante de tout ce cahier.

Si jamais tu lis ceci, mon ami, tu auras l'idée d'une affection permanente, ce quelque chose pour quelqu'un qui vous occupe au coucher, au lever, dans le jour et toujours, qui fait tristesse ou joie, mobile et centre de l'âme. (*Journal*, 22 mai 1839.)

A Nevers, rien ne manque de ce qui peut lui rendre la vie agréable. Dans le petit hôtel de la rue du Sort, M. et M^{me} de Sainte-Marie l'entourent de prévenances, M^{me} de Maistre est charmante, il vient une agréable société. A l'église de Saint-Cyr, elle retrouve le Père Imbert, ce saint martyr de la Révolution, qui s'est précédemment occupé de son âme. Et cependant, elle ne parvient pas à secouer sa torpeur. L'ennui l'assiège : Nevers lui paraît une ville triste ; le travail manuel et les occupations intellectuelles sont impuissantes à la distraire.

Oh ! l'ennui, [*chose*] la plus maligne, la plus tenace, la plus emmaisonnée qui rentre par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis. J'ai de tout essayé jusqu'à tirer ma quenouille du fond de son étui où je l'avais depuis mon départ du Cayla... Mais je filais tant d'autres choses ! (*Journal*, 10 avril 1839.)

La vraie cause de l'ennui d'Eugénie est que sa pensée se tourne anxieuse du côté de Paris et va souvent dans la chambre de malade de Maurice. Elle n'a de repos que lorsqu'elle reçoit de ses nouvelles.

Une lettre de Barbey fut la première à lui en apporter. Appétit, sommeil, gaîté même, tout allait mieux. Il manquait seulement le beau temps pour que le cher malade se remît complètement. Cette lettre ne tranquillisa Eugénie qu'à moitié. Sa confiance en Barbey était assurément très grande ; mais pourquoi ne venait-il rien de la maison indienne ? pourquoi ses lettres à Caroline restaient-elles sans réponse ? Les préventions de sa belle-sœur contre elle allaient-elles jusqu'au silence ? ou Maurice se trouvait-il plus malade ?

L'explication ne tarda pas à arriver. A Paris, on n'avait pas oublié Eugénie ; Maurice lui avait écrit le 8 avril, mais sa lettre était allée faire un tour aux Coques. Son frère l'assurait qu'il vivait tranquille

sous ses rideaux et qu'il attendait « avec assez de patience, grâce aux soins de Caro, aux livres et aux songes, la guérison » que lui apporterait le soleil. Il lui annonçait également que M. Buquet était déjà venu pour *causer* avec lui comme elle le voulait et qu'il avait promis de revenir. C'en était assez pour la satisfaire, momentanément du moins, et pour lui permettre de répondre avec joie non seulement à Maurice, mais encore à Barbey d'Aureville.

Nous avons déjà fait allusion un peu plus haut à la réponse d'Eugénie à Barbey. C'est celle dont il est question dans la lettre à Trebutien du 24 avril 1854. Elle est très belle et témoigne combien Eugénie met de plus en plus sa confiance dans l'ami de son frère. Pendant les derniers mois de son séjour à Paris, elle lui avait écrit à maintes reprises pour lui demander de venir voir Maurice. Maintenant qu'elle s'en trouvait séparée, elle le suppliait de la remplacer pour préserver de l'ennui le malade et pour exercer sur lui son heureuse influence.

* Personne ne le soutient mieux. Vous avez pour lui quelque chose de communicativement fort. (*A Barbey, 14 avril 1839.*)

Et, pour mieux l'engager à poursuivre son œuvre de réconfort, elle lui faisait ses confidences, et lui disait par écrit ce dont elle a souffert de Caroline.

* Ma charmante petite sœur ne comprend rien au cœur de l'homme, ce rayon d'abeilles tout plein de logettes dont elle est reine. Mais me laisser mon petit coin ! (*A Barbey, 14 avril 1839.*)

Eugénie avait raison de compter sur Barbey qui resta pendant toute cette période un ami dévoué de Maurice.

La lettre qu'elle lui écrivit coïncidait avec un redoublement de sa piété. Il ne lui suffisait pas de savoir que son frère allait mieux, elle voulait le voir guéri. Voilà pourquoi, elle s'adressait à Dieu pour demander cette guérison; ses prières étaient ardentes, et son âme se soumettait d'avance à la volonté divine.

Combien je demande, désire et prie pour cette chère santé, tant de l'âme que du corps ! Je ne sais si ce sont de bonnes prières que celles qu'on fait avec tant d'affection humaine, tant de vouloir sur le vouloir de Dieu. Je veux que mon frère guérisse, c'est là mon fond, mais un fond de confiance et de foi et de résignation, ce me semble. La prière est un désir soumis. (*Journal, 14 avril 1839.*)

A ces prières, M^{me} de Maistre voulut s'associer. Elle fit faire à Nevers, pour la guérison de Maurice, une neuvaine à sainte Philomène, la jeune martyre dont le culte se répandait alors dans le monde chrétien.

Lorsque la neuvaine eut lieu, Eugénie n'était plus à Nevers. Elle en était partie le 15 avril pour aller au château des Coques.

Notre caravane est partie de Nevers lundi à midi, l'heure où il fait bon

marcher au soleil d'avril, le plus doux, le plus resplendissant. Je regardais avec charme la verdure des blés, les arbres qui bourgeonnent, le long des fossés qui se tapissent d'herbes et de fleurettes comme ceux du Cayla. Puis, des violettes dans un tertre et une alouette qui chantait en montant et s'en allant comme le musicien de la troupe. (*Journal*, 17 avril 1839.)

Rien ne vaut pour Eugénie la vue de la campagne. En ce commencement de printemps, son âme se dilate. Le panorama splendide des Coques l'enchanté de nouveau : « Mon goût des champs se trouve à l'aise ici dans cette immensité. » Et les montagnes de l'Auvergne qu'elle aperçoit dans le lointain, « si neigeuses au sommet, si fraîches, si fleuries, si vertes et abondantes dans leurs pentes », la font songer aux ancêtres illustres de sa famille qui ont habité ce pays. Par contraste, elle pense ensuite à leurs descendants, « pauvres diables tirant au Cayla le diable par la queue ». Mais cette constatation ne la décourage point, au contraire elle sert à manifester la noblesse de son cœur.

Les revers sont de toute date, de toute famille, et ces malheurs de fortune ne sont pas les plus pesants quand on sait les porter. (*Journal*, 18 avril 1839.)

Le sentiment de la nature lui inspire de nouveau de belles descriptions comme on n'en a pas trouvées depuis longtemps sous sa plume. Celle-ci, par exemple :

C'est au bel air de mai, au soleil levant, au jour radieux et balsamique, que ma plume trotte sur ce papier. Il fait bon courir dans cette nature enchantée (*sic*), parmi fleurs, oiseaux et verdure, sous ce ciel large et bleu du Nivernais. J'en aime fort la gracieuse coupe et ces petits nuages blancs çà et là, comme des coussins de coton suspendus pour le repos de l'œil dans cette immensité. (*Journal*, 1^{er} mai 1839.)

Remarquons encore une fois que la description amène la réflexion.

Notre âme s'étend sur ce qu'elle voit; elle change comme les horizons, elle en prend la forme, et je croirais assez que l'homme en petit lieu a petites idées, comme aussi riantes ou tristes, sévères ou gracieuses, suivant la nature qui l'environne. Chaque plante tient du sol, chaque fleur tient de son vase, chaque homme de son pays. (*Journal*, 1^{er} mai 1839.)

L'existence d'Eugénie aux Coques ne ressemble en rien à celle qu'elle vient de mener à Paris. Elle se promène quelquefois avec M^{me} de Maistre autour du château et va jusqu'au petit bois voisin. Le plus souvent, elle se tient près de son amie, assise à la fenêtre du salon largement ouverte : la moindre chose sert de sujet d'entretien. D'autres fois, elle se retire dans sa chambre pour lire, écrire ou prier, pendant que la baronne compose au piano quelque morceau de musique religieuse. En un mot, c'est la vie agréable de villégiature pendant les beaux jours, vie parfaitement décrite dans une lettre à son père, du 2 mai.

* Ces beaux jours du beau mois de mai sont ici d'un charme impossible

à dire. J'en jouis comme les oiseaux au bel air, ou sous l'abri du joli nid des Coques, dans un salon donnant sur un immense bassin de verdure où court la Loire. Nous passons là les heures de chaleur, assises sur un canapé, les pieds sur un moelleux tapis de fourrure, devant une table où sont des livres, des tapisseries, des bas, de la musique, un pêle-mêle de choses que l'on touche l'une après l'autre. Nous travaillons, nous lisons, nous chantons, surtout nous causions. (*A son père*, 2 mai 1839.)

Eugénie lit beaucoup; les livres lui sont nécessaires; elle s'en nuierait vite si elle n'en avait pas.

Même en causant et s'aimant beaucoup, la solitude est trop déserte, trop vide à deux femmes seules. Les livres donc, les livres. Ils rendent service, ils sont utiles. (*Journal*, 4 mai 1839.)

La difficulté pour elle est de bien choisir. Il y a tant d'ouvrages et de tant de sortes dans la bibliothèque du château !

Je vais lire. Que lirai-je ? Le choix des livres, mal aisé comme celui des hommes, peu de vrais et d'aimables. (*Journal*, 18 mai 1839.)

Aussi se trompe-t-elle parfois. *La Chambre des poisons*, qu'elle prend sur son titre, lui déplaît franchement. Elle croyait y trouver le portrait de Louis XIV et de son siècle, elle pensait que c'était un roman à la façon de ceux de Walter Scott; « au lieu de cela, sorcière, crapauds privés, d'horribles choses dans d'horribles lieux. » Généralement son choix est plus heureux. *L'Esprit* de sainte Thérèse est tout à fait de son goût. Thérèse d'Avila avait un frère qu'elle aimait beaucoup, à qui elle écrivait longuement et tendrement, lui parlant de toutes sortes de choses d'elle et de lui. Ce détail — « les cœurs des saints ressemblent aux nôtres » — la charme et lui inspirera plus tard, en mémoire de Maurice, une de ses poésies les plus touchantes, *le Frère de sainte Thérèse*.

A un autre point de vue, Molière l'enthousiasme :

Lu *les Précieuses Ridicules* et *les Savantes*. Quel homme ce Molière ! Je veux le lire (1). (*Journal*, 28 avril 1839.)

Que ne lit-elle pas encore ! Le *Journal* mentionne *la Physiologie des passions* du docteur Alibert, et surtout les *Mémoires* d'Andryane. Ces *Mémoires* l'avaient intriguée en raison de leur auteur, « l'Adonis républicain », qu'elle avait eu l'occasion de voir à Paris. Le début l'intéresse médiocrement; elle trouve « ces récits de prison languissants, ces chaînes beaucoup trop traînantes ». Mais elle n'en poursuit pas moins la lecture, car pour elle « dans tout livre il y a quelque chose de bon, comme une poudre d'or semée partout »;

(1) Cet éloge de Molière troubla profondément Marie de Guérin quand elle le lut dans les *Reliquia*. Trebutien fut obligé de la rassurer :

« Il y a une phrase sur Molière qui vous inquiète pour le jugement qu'on en pourrait porter. C'est bien à tort, je crois. Les personnes éclairées ne régleront pas les lectures de M^{lle} Eugénie sur celles d'une jeune fille qui sort du couvent. A son âge, avec son intelligence et sa foi, elle pouvait tout lire. » (*Trebutien à Marie de Guérin*, 23 fév. 1856.)

et elle n'eut pas à regretter sa constance. Elle admira sans réserve et le triomphe de l'âme sur l'adversité et le journal de la sœur d'Andryane, « plein d'intérêt et plein de larmes ».

Plus que la lecture, l'écriture occupe la sœur de Maurice. Il ne se passe guère de jour sans qu'elle s'y livre. Aux Coques, les choses ne lui emportent pas le temps comme à Paris; elle a une chambre pour se retirer; rarement elle éprouve le dégoût d'écrire. C'est aux Coques qu'elle achève le X^e cahier de son *Journal* que l'on prendrait çà et là pour un cahier du Cayla tant elle se plaît à donner de l'ampleur à l'expression de ses sentiments.

C'est aux Coques également que la pensée de publier quelque chose se présente de nouveau à elle avec insistance.

Marie fait de la musique dans le salon, sous mes pieds, et je sens quelque chose qui lui répond dans ma tête. *Oh ! oui, j'ai quelque chose là.* Que faut-il faire, mon Dieu ? Un tout petit ouvrage, où j'encadrerais mes pensées, mes points de vue, mes sentiments sur un objet, me servirait peut-être. J'y jetterais ma vie, le trop plein de mon âme qui s'en irait de ce côté. (*Journal*, 20 avril 1839.)

Eugénie se trouve encouragée à cette publication par l'appréciation flatteuse que Xavier de Maistre et Andryane portent sur ses écrits.

J'ai pour appui de ma confiance M. Andryane, M. Xavier de Maistre qui ont dit des choses à faire partir ma plume de joie comme une flèche. (*Id.*)

Nous ne connaissons pas les termes du jugement de M. Andryane, mais l'appréciation de l'auteur de *la Jeune Sibérienne* a été publiée par Trebutien dans l'appendice de son édition. En retournant à sa cousine le cahier de prose et le cahier de vers (1) d'Eugénie (qu'il appelle M^{lle} Duquéla), Xavier de Maistre s'étend longuement sur les écrits qu'on vient de lui soumettre. En réalité, ses éloges ne vont pas sans quelques réserves. Après avoir reconnu que les vers annoncent un véritable talent et beaucoup de facilité, après avoir constaté que chaque morceau renferme de « beaux vers et des idées poétiques », il ne manque pas d'ajouter : « Il est peu de pièces qui n'eussent besoin d'être travaillées encore. » Venant ensuite à la question qu'on lui a posée au sujet des *Enfantines*, Xavier de Maistre se contente d'une réponse vague. Doit-on publier le livre projeté ? Oui et non. Aucune raison formelle ne s'y oppose : « Quand on sait si bien la langue, on peut écrire tout ce que l'on veut ». Mais viser la publicité est toujours dangereux.

(1) Quels furent les cahiers communiqués par Eugénie à l'auteur de *la Jeune Sibérienne* ? La lettre à laquelle nous faisons allusion permet de le préciser. Il devait y avoir :

1^o Le recueil de poésies intitulé *Petits Chants*;

2^o Les dernières pièces composées par Eugénie : *Ma montre, Prascovie...*;

3^o Le 3^e cahier du *Journal* (14 avril-5 déc. 1835), ou tout au moins une copie fragmentaire de ce cahier, puisque c'est lui qui contient la poésie mentionnée : « Ah ! laissez-moi mes rêveries. »

Que votre amie continue donc à cultiver son talent, sans prétention et pour ses amis. Conseillez-lui de faire peu de vers et de travailler davantage. (X. de Maistre à la baronne, avril 1839.)

Dans l'appréciation du talent poétique d'Eugénie de Guérin, Xavier de Maistre se trouvait ainsi d'accord, sans le savoir, avec ce qu'avait conseillé maintes fois Auguste Raynaud de 1826 à 1829. La sœur de Maurice comprit sans nul doute ces réserves. Mais les expressions nuancées sous lesquelles le bienveillant critique enveloppait son sentiment l'amenèrent à penser qu'avec de l'application elle pourrait perfectionner ses chants, et l'engagèrent à poursuivre son dessein des *Enfantines*. Le 27 avril, elle l'écrivit à Xavier de Maistre, en le remerciant de son appréciation et en lui redisant par écrit le but qu'elle cherchait à atteindre.

Voilà, monsieur, mon petit rêve que vous avez flatté de votre belle opinion, au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra : il en est tout fier et bien fort de votre approbation conquise. (A Xavier de Maistre, 27 avril 1839.)

Eugénie ne paraît pas avoir échangé d'autre lettre avec le comte Xavier (1). Le séjour du comte en France ne se prolongea pas, du reste. De la visite qu'elle lui avait faite à Paris, il lui resta le souvenir un peu étonné de n'avoir vu rien de surprenant : « Un grand homme ressemble tant aux autres hommes », disait-elle un an plus tard. Elle conserva seulement précieusement, parmi ses papiers de famille, la lettre du comte à M^{me} de Maistre que Marie de Guérin livra en 1863 à Trebutien (2).

Dans la solitude des Coques, Eugénie ne se contenta pas de rédiger son *Journal* et de penser à des projets de publication de ses œuvres, elle se montra comme toujours épistolière active. Ayant accepté de servir de secrétaire à M^{me} de Maistre, elle écrivit souvent au nom de son amie, notamment à M^{gr} Naudo et à M^{me} Andryane. Sa correspondance personnelle, tout en étant assez abondante, fut toutefois moins considérable que de coutume. Eugénie recevait d'ailleurs alors un nombre assez restreint de lettres. Si l'on s'en rapporte

(1) On voit par là ce qu'il faut penser de l'opinion de M. Eugène Réaume : « Eugénie de Guérin, avec laquelle nous savons que Xavier de Maistre entretenait une correspondance. » (*Œuvres inédites de X. de Maistre. Essais et correspondances*, 2 vol. pet. in-12 elzévir, Paris. Lemerre. 1877. Tome II, p. 236.)

M. l'abbé Berthier, auteur d'une thèse de doctorat sur Xavier de Maistre, a cherché vainement de tous côtés cette prétendue correspondance. Nous sommes persuadés qu'elle se réduit à deux lettres, celle de Xavier de Maistre à sa cousine la baronne Almaury et celle d'Eugénie à Xavier de Maistre.

Ce dernier est mort à Saint-Petersbourg en 1852. Les Zagriasty, — parents de sa femme, — ont hérité de ses papiers.

(2) Lorsque Trebutien reçut cette lettre, il remercia vivement la sœur d'Eugénie : « Tout ce que vous pourrez me communiquer de semblable est très précieux pour moi. » 8 juillet 1863.

à une note de son carnet (1), il lui en parvint seulement dix-sept entre le 23 avril et le 12 juin, ce qui est relativement fort peu.

De ces dix-sept lettres, celles qui lui furent adressées par Barbey sont aujourd'hui malheureusement perdues. Il y en eut trois (23 avril, 26 mai, 11 juin). Remplies de détails sur Maurice, elles pénétraient chaque fois de reconnaissance le cœur d'Eugénie envers celui qui se mettait « entre frère et sœur séparés, pour leur correspondance intime ».

Toujours, toujours j'aurai obligation, reconnaissance infinie de ce service, de cet affectueux dévouement du plus aimable des amis. (*Journal*, 24 avril 1839.)

Volontiers, elle les plaçait au-dessus de toutes les autres.

De toutes les lettres, les siennes sont les préférées, pleines de toi, et d'un dire qui les rend charmantes. (*Journal*, 9 mai 1839.)

Insensiblement, Eugénie considérait d'Aurevilly comme son « second frère en intérêt », et sentait son amitié pour lui croître de jour en jour. Nous en avons un témoignage éclatant dans ce fragment de journal inédit que nous ne saurions manquer de reproduire.

* Un jour, en me lisant des lettres, des lettres de ton ami, tu me fis promettre de te dire ce que je pensais sur sa personne si jamais je venais à le voir. Tu tenais à cela comme à une chose de cœur. Je ne sais pourquoi, j'ai tardé d'en parler, car il y a quelques mois j'aurais pu dire ce que je dis aujourd'hui. Il est des impressions qui se font tout à coup jour sur oeil, âme sur âme. M. d'A. est de ceux qui frappent l'esprit et qui me l'a frappé le plus subitement. Cette intelligence, nouvelle pour moi, m'a étonnée, mais d'un étonnement agréable où le cœur a bientôt pris part car il m'a semblé ton frère. Puis, quand je l'ai vu qui t'aimait tant avec une si forte et tendre amitié, je me suis prise de reconnaissance et d'affection pour lui. C'est ma première affection hors de famille, mais qui peut y rentrer par sa ressemblance avec celle que j'ai pour toi. Comme toi, le voilà dans mes pensées de demeure et de sollicitude, de prières, un anneau de plus à cette chaîne d'affections que j'attache au ciel. Père, frères, sœur, Louise, Marie, Lui et toi avec Caro, et à chacun un intérêt différent. (*Fragment. A Maurice*, 26 mai 1839.)

Ces impressions, écrites pour répondre à un désir ancien de Maurice, sont intéressantes au premier chef. Non seulement elles renferment l'énumération des grandes affections d'Eugénie en mai 1839, mais elles caractérisent parfaitement le sentiment qu'elle éprouve pour Barbey. Ce sentiment est fait de reconnaissance pour ses services, d'admiration pour ses qualités intellectuelles. Il rentre dans le cadre des affections de famille : Barbey est pour elle le frère de Maurice, intimement uni à Lui.

(1) Extrait du carnet d'Eugénie. « Date des lettres reçues aux Coques. Avril : 23, M. d'A., Félicité; 24, Papa; 27, Maurice. — Mai : 4, Félicité; 9, Caroline; 16, Papa; 19, Louise; 20, Caroline; 21, Félicité; 23, M^{me} de Sainte-Marie; 24, M. de Frégeville; 26, M. d'Aurevilly. — Juin : 1, Maurice; 7, Maurice; 11, M. d'Aurevilly; 12, Caroline.

Dans les mois qui vont suivre, cette amitié deviendra plus vive et provoquera en elle un souci plus grand pour les intérêts spirituels de Barbey; jamais pourtant elle ne perdra le caractère fraternel qui l'a marquée à ses débuts.

De tout ce que nous venons de dire il résulte que, depuis son arrivée aux Coques, les éléments de bonheur ne manquaient pas à Eugénie. En temps ordinaire, il y aurait eu de quoi la combler. Et cependant elle n'était pas heureuse. Aux Coques, comme à Nevers, sa pensée inquiète revient sans cesse vers Paris. Que fait Maurice ? Sa santé est-elle toujours délabrée ?

Mon esprit s'est tourné vers toi tout le jour. J'ai butiné roses, pavots et soucis dans ton enclos indien. J'ai suivi riantes et tristes pensées, mon bien-aimé malade. Oh ! la distance, les distances ! (*Journal*, 18 avril 1839.)

Sa préoccupation est d'autant plus vive que rien ne vient de Paris. Eugénie languit inexprimablement de ce manque de nouvelles : elle s'ennuie, rien ne lui plaît. Dans son abattement, elle compte les jours depuis que Maurice ne lui a pas écrit.

Au soir. — Pas de lettre ! Pensée qui me suit au lit avec tant d'autres toutes tristes. NE RIEN SAVOIR. Cela se grave au cœur avec une lame. Que fais-tu, mon pauvre Maurice ? Dix-neuf jours de silence, et tu n'étais qu'un peu mieux, et le mal revient, et il va vite ! (*Journal*, 22 avril 1839.)

Evidemment, ce silence est de mauvais augure; Maurice doit être plus malade. C'est parce que son frère ne va pas mieux que personne n'écrit, pas même Barbey. « Vous entendez-vous pour me désoler ? » N'y tenant plus, Eugénie supplie sa belle-sœur de lui envoyer des nouvelles.

* Je commence d'être en peine. Il me tarde de savoir si ce mieux dont vous me parliez se soutient, ou s'il s'est changé en mal. Le mal vient vite, hélas ! ma chère Caro. Quand on est loin d'un malade qu'on aime, il passe mille idées tristes sur son compte. (*A Caro*, 23 avril 1839.)

Ses supplications sont touchantes :

* Ma chère sœur, parlez-moi de tous, ou, si vous n'avez pas le temps d'écrire, que Maurice le fasse quelquefois. Si ça l'ennuie et lui fait mal, je me résignerai au silence. Mais qu'il ne soit pas éternel cependant. (*Id.*)

Enfin des nouvelles arrivent, de bonnes nouvelles, envoyées par Barbey : Maurice reprend vie et santé, la convalescence a commencé. Sur le champ, Eugénie sent tout se transformer en elle et autour d'elle.

Que tout est riant, que le soleil a de vie, que l'air m'est doux et léger ! Une lettre, des nouvelles, du mieux, cher malade, et tout est changé en moi, dedans, dehors. *Je suis heureuse aujourd'hui*, mot rare que je souligne. (*Journal*, 24 avril 1839.)

Quelques jours après, Maurice lui-même confirme la nouvelle donnée par son ami. Depuis cinq jours, il est entré définitivement

- en convalescence et a quitté le lit qui consumait ses forces. Il est revenu à l'air extérieur et au mouvement, est descendu au jardin, a fait plusieurs promenades en voiture, l'une aux Champs-Élysées, l'autre au Bois de Boulogne. Maurice ajoute que Frédéric Dulac, son beau-frère des Indes, arrive en France pour le règlement des comptes. On peut espérer que tout s'arrangera sans tarder et que l'on pourra bientôt partir pour le Cayla.

Cette fois encore, la nouvelle a une répercussion heureuse sur l'âme d'Eugénie. Après avoir constaté que le mieux coïncide avec la neuvaine de prières faite à Nevers : « Voilà de quoi bénir Dieu et sainte Philomène, alleluia ! alleluia ! », elle goûte d'une manière inexprimable le charme du premier mai et date « De mes délices » la lettre qu'elle écrit à son père.

Il convient de noter toutefois que l'amélioration de l'état de santé de Maurice ne lui enlève pas tout souci. Maurice ne lui a-t-il pas révélé qu'il souffrait toujours moralement à cause de la tante de Caroline ?

* C'est une triste vie que celle où me réduit la présence continuelle de cette femme et son empire dans la maison. Je m'isole le plus que je puis ; la maladie m'aide beaucoup pour cet isolement. Quand ce ne sera plus la maladie, ce sera l'étude. (*Maurice à Eugénie, 24 avril 1839.*)

Que fera Eugénie pour remédier à une telle situation ? Si elle était près de son cher Maurice, sa ligne de conduite serait nette. Elle lui dirait de

* supporter une bonne folle qui l'aime, qui lui porterait la lune avec les dents, et le choque plus sans savoir que par vouloir. Sa nature est l'extravagance. On doit prendre cette idée d'elle pour lui pardonner. (*A son père, 2 mai 1839.*)

Mais Maurice se trouve loin. Que doit-elle faire ? Lui donner ses avis par lettre paraît imprudent. Elle n'est pas libre dans sa correspondance, ne peut agir sur lui que d'une manière indirecte. Elle ne pourra lui écrire à cœur ouvert que lorsque, le beau temps revenu, son frère ira chez Barbey d'Aurevilly.

Les réflexions amènent Eugénie à considérer combien elle est séparée de son Maurice et la rendent pessimiste. A certains moments, il lui semble que quelque chose la séparera encore davantage de lui et rendra impossible le voyage du Cayla.

Ce cher voyage me paraît si incertain que je n'y compte plus. Et Dieu sait alors quand nous nous reverrons ! Mon ami, faudra-t-il que nous vivions séparés, que ce mariage, que je bâtissais comme un nid pour toi où je viendrais te joindre, nous laisse plus loin que jamais ! Je souffre beaucoup de cela maintenant et dans l'avenir. Mes besoins, mes penchants se portent vers toi plus qu'à tout autre de ma famille. J'ai le malheur de t'aimer plus que qui que ce soit au monde. (*Journal, 3 mai 1839.*)

Pour Eugénie, la tante de Caroline, avec sa nature complexe, « qui

vous cajole et vous déteste, qui se défie et fait semblant de confiance », est seule responsable de cet état de choses. Aussi ne doit-on pas l'inviter à aller au Cayla. Eugénie le dit expressément à son père.

* Son bon vouloir n'empêcherait pas les soupçons et suspicions et coups d'œil de revenir sur moi et sur tous, ce qui serait insupportable. C'est assez des six mois passés. Elle gâterait notre fête de famille, notre bonheur d'union, notre espoir de faire de Caroline une de nous. (*A son père*, 21 mai 1839.)

C'est sur ces entrefaites qu'une lettre de Caro arrive, lettre inquiète, dans laquelle Caro exprime sa crainte de perdre Maurice qui se reprend à tousser.

* Toute mon espérance est en Dieu. Il aura pitié de moi, j'espère; au demeurant, je suis soumise à tout. (*Caro à Eugénie*.)

A cette annonce, la pauvre Eugénie s'affole, les idées les plus sombres traversent son esprit : Maurice est bien frappé à mort.

Une lettre de Caro m'est venue parler si tristement de ta santé que j'en suis accablée. « Il tousse, il tousse encore. » Ces mots retentissent partout depuis, une pensée désolante me poursuit, passe et repasse, dedans, dehors, et va tomber sur un cimetière. Je ne puis voir une feuille verte sans penser qu'elle tombera bientôt et qu'alors les poitrinaires meurent. (*Journal*, 21 mai 1839.)

Ne sachant à qui confier la plénitude de son chagrin, elle s'adresse cette fois encore à Louise de Bayne, et lui exprime le fond de sa pensée dans un billet qu'elle dut rédiger avec des larmes.

(*) Un mot à nous deux seulement ne vous déplaira pas, chère amie. J'en ai besoin pour verser en secret toutes mes larmes. Je crois mon pauvre frère perdu. Cette pensée désolante me met dans des accablements que je ne dis qu'à Dieu et qu'à vous. La sensibilité malade de mon aimante Henriette m'oblige à lui cacher mes souffrances, ou une partie. Mais avec vous, aussi tendre et plus forte, je me décharge le cœur tel qu'il est, bien pesant. Tout s'arrange pour une grande croix, tout, hormis mes dispositions pour la porter. Jamais je ne me suis sentie si faible, si peu appuyée en Dieu, ce me semble. Priez pour votre amie. (*A L. de B.*, mai 1839.)

Cependant, Frédéric Dulac, — le beau-frère de Caroline, — arrive à Paris pour s'occuper des affaires. Eugénie nous a conservé dans une de ses lettres le portrait curieux que Barbey d'Aureville en a tracé.

* Cet incroyable beau-frère est bien ce que vous pouvez imaginer de plus indien, de plus de l'autre monde, en façons et en langage. C'est le plus agréable mélange de familiarité, d'égoïsme, d'impertinence qui s'ignore et qui fait gros ventre, comme un paon fait la roue au soleil, au demeurant *le meilleur fils du monde*. Mais pour les gens qui n'aiment pas la criaillerie et les ingénuités grossières, qu'on appelle rondeur par politesse, un vrai fléau. Il passe ses jours, les mains plongées dans les poches d'un pantalon inexplicable, à déclamer en patois de *John Bull* contre la France; il ne comprend pas, le pauvre homme, comment on peut être Français. Vous comprenez quelle lassitude engendre en Maurice un conversationniste de cette façon et le désir qu'il éprouve à chaque inter-

jection de son mélodieux parent de le renvoyer à Calcutta. Il paraît qu'il va en reprendre le chemin, ce que nous trouvons fort heureux pour la société de ce pays. Lui décampé, Maurice pourra se mettre en route. (*Dans la lettre d'Eugénie à son père du 31 mai.*)

C'est là, évidemment, un portrait à la manière forte de Barbey, un portrait charge, dans lequel il y a à prendre et à laisser. En réalité, Dulac n'était pas un intransigeant. Caro et sa tante purent s'entendre facilement avec lui. Grâce à son esprit conciliant, les affaires furent vite réglées. Il rendit ses comptes et organisa une sorte d'association commerciale où Caroline eut sa place et pour laquelle Maurice donna une autorisation de commerce à sa femme.

La délicatesse de Maurice fut-elle blessée par la façon de parler du beau-frère, par ses locutions étrangères et quelques-unes de ses appréciations ? Peut-être. Il est possible également qu'il ait été froissé d'être trop laissé de côté pendant les négociations. Quoi qu'il en soit, il ressentit profondément l'amertume de sa situation peu nette.

Ma condition sera toujours misérable. Il y a un mal radical et sans remède dans ma position. Si, le mariage fait, ma tante m'eût exposé l'état de la maison et m'eût dit : « Tout ceci maintenant vous intéresse autant que moi ; aidez-moi dans la conduite du ménage ; que vos ordres soient mes ordres et que les miens soient les vôtres ; que chacun dispose librement de ce qui appartient à tous », si elle m'eût délicatement revêtu de cette autorité qui revient à tout homme par le titre de mari ; si enfin elle eût fait ce qu'inspire un cœur, même ordinaire, en pareille occasion, ma vie serait aisée et bien des difficultés seraient levées. Mais je n'ai pas cessé d'être à ses yeux le précepteur de Charles. Toutes les fois que je veux sortir avec cent sous dans la poche, j'adresse la requête à Caroline qui l'adresse à sa tante. (*A Barbey, 25 avril 1839.*)

Son affection pour Caroline s'en trouva ébranlée et subit par contrecoup une sorte d'éclipse. Alors que, jusque-là, il avait en quelque sorte mis à part la cause de sa femme, il confessa à Barbey le 27 mai 1839 qu'il n'éprouvait pour elle « qu'une affection fraternelle » et qu'il avait seulement « le contentement philosophique de la rendre heureuse, d'entretenir de mon mieux l'illusion sur laquelle est fondée sa vie ». Pauvre Maurice ! Jamais encore sous sa plume n'étaient venues paroles aussi tristes. C'est sur elles qu'est basée l'opinion de ceux qui ont prétendu que son mariage s'était fait sans amour ; ce sont elles aussi qui ont inspiré quelques phrases de Barbey d'Aurevilly.

Elle [*Caro*] n'avait rien, cette svelte combinaison de Française, d'Anglaise et d'Indienne, malgré sa grâce vive de Bergeronnette du Gange, qui pût s'emparer de l'ardente sympathie d'un homme un peu poète. Guérin lui-même, qui avait cru l'aimer d'amour, avait pour elle un de ces sentiments qu'on a pour les petites filles gracieuses, mais cette jolie tête n'était pour lui qu'une tête d'enfant. (*Barbey à Trebutien, 7 ou 8 mai 1854.*)

Nous ne voulons pas examiner la question de Maurice ; elle n'est

pas de notre ressort. Disons cependant que, pour la trancher, il nous paraît insuffisant de s'appuyer sur un texte unique, provenant d'un malade déprimé par la souffrance et rendu par elle d'une irritabilité extrême.

Guérin, qui s'affaiblissait de plus en plus, ne rêvait que de revenir au Cayla. Tout le reste lui devenait insupportable. Aussi, avant même que les affaires entre Caro et son beau-frère eussent été définitivement réglées, s'empressa-t-il d'avertir sa sœur de se tenir prête au départ et de combiner quelque chose pour le rejoindre en route soit à Orléans, soit de préférence à Tours où l'on devait s'arrêter quelques jours chez des amies de Caroline. Charles devait faire partie du voyage. Quant à lui, Maurice, il se sentait assez de forces pour soutenir les fatigues de la route « malgré un reste de toux entretenu par l'horrible temps qu'il faisait à Paris »; et il espérait arriver au Cayla « dans la saison des guines et des cerises ».

Dès la réception de cette nouvelle, — qu'elle n'attendait presque plus, — Eugénie se mit en devoir de préparer son départ.

* Je ne pensais pas si tôt au voyage. Mais quel bonheur de t'en entendre parler comme un homme qui sent ses forces!... Qu'il en soit ainsi, malgré mes doutes, et partons. Allons au soleil du Midi, revenons au doux air que tu désires tant, allons manger ces guines et cerises dont tu savoures la fraîcheur. (*A Maurice, 29 mai 1839.*)

Après en avoir conféré avec M. de Choulard, elle fut d'avis d'aller rejoindre Maurice à Tours. Rien de plus facile. Il suffisait de prendre d'abord la diligence de la Charité à Bourges, puis celle de Bourges à Tours. L'important était de bien s'entendre pour ne pas se manquer. Que Maurice lui fixe donc le jour précis de son départ de Paris, et qu'il lui dise si elle a le temps d'aller auparavant au château de Saint-Martin que M^{me} de Sainte-Marie tiendrait à lui montrer.

En attendant la réponse de son frère, Eugénie annonce à sa famille ce qui vient de se décider. Le retour au Cayla la rend joyeuse; elle ne regrette que M^{me} de Maistre.

* Cette pauvre amie me fait chagrin en pensant à sa solitude, au bonheur qu'elle a mis en moi, bonheur de compagnie, de causerie, de confiance, de mélange de vies. « Quand vous serez partie, je vais me trouver bien seule. » C'est [*ce*] que je lui entends dire souvent sans pouvoir lui répondre qu'un je reviendrai, si lointain, si peu possible! (*A sa famille, 31 mai 1839.*)

Cette lettre du 31 mai et les lettres suivantes la montrent préoccupée non seulement des préparatifs du voyage, mais encore des détails de l'arrivée au Cayla (1). Les recommandations se pressent

(1) Dès qu'il apprit d'une manière certaine l'arrivée de Maurice et de Caroline, M. de Guérin s'empressa de donner officiellement à l'église d'Andillac les cadeaux que Caroline avait envoyés pour elle :

* « Je soussigné, agissant pour et au nom de Madame Maurice de Guérin, née

sous sa plume. Qu'Erembert maintienne ses belles moustaches et Mimin ses joues colorées; qu'on protège contre les poules les fraises du jardin et la groseille afin que Maurice puisse en goûter; qu'on arrange les appartements, « le jeune ménage aura notre chambre, et Charles la chambrette »; qu'on mette à l'église un coussin sur les agenouilloirs des chaises; qu'on dispose dans le bois un banc pour Caroline; qu'on instruisse parfaitement Cécile Bias, la nouvelle cuisinière; que Marie vienne à leur rencontre avec une des robes envoyées de Paris : « La toilette est un signe de joie et c'est bien vu de favoriser le premier coup d'œil. »

En donnant ces conseils, l'intention d'Eugénie est claire. Elle cherche à capter les bonnes grâces de sa belle-sœur. Elle voudrait tant que Caro trouve le Cayla plaisant et qu'elle s'y regarde comme chez elle !

Telles furent les dispositions d'âme de la sœur de Maurice pendant les dernières journées de son séjour aux Coques.

Avant de partir, elle put voir le château dans la splendeur d'une visite épiscopale. M^{gr} Naudo, qui avait accepté l'invitation de la baronne, y vint le 3 juin et donna le lendemain la confirmation dans l'église paroissiale de Chaulgnes.

* Monseigneur nous est venu dans la pluie et nous a quittés de même. Ce qui n'a pas empêché le beau temps au dedans, cet air de fête que prend une maison où entre un prince de l'Eglise. Quelques amis sont venus lui faire leur cour, et prendre part au festin. Les Coques ont pris ce jour-là leur grand air de château : seigneurs, laquais et voitures, et joli et bruyant tracas. (*A Maurice, 6 juin 1839.*)

Monseigneur parti, tout rentra dans le calme habituel. Eugénie ajourna sa visite à Saint-Martin et laissa s'éloigner seule M^{me} de Sainte-Marie qui lui fit cette recommandation au moment des

de Gervain, ma belle-fille, demeurant à Paris, déclare qu'elle fait un don purement gratuit à l'église Saint-Médard d'Andillac, ma paroisse, des objets suivants qui sont :

« 1^o Un tableau de prix, avec son cadre doré, représentant la Mère du Sauveur tenant l'enfant Jésus sur son bras;

« 2^o Un voile des Indes fond d'argent;

« 3^o Une garniture d'autel en tulle avec sa nappe de mousseline brochée, le tout cousu ensemble;

« 4^o Quatre bouquets d'autel en roses et autres fleurs blanches garnis en mousse.

« Ma dite belle-fille donnant le tout, à condition seulement que tant pour elle que pour moi et ma famille elle réserve le droit de reprendre les dits objets le cas échéant d'un schisme ou d'une révolution qui les mettrait en danger pour les rendre à leur destination primitive dès qu'il n'y aurait aucun risque d'être dégradés.

« La fabrique de la dite église doit motiver et mentionner son acceptation ou son refus des dits objets et des conditions qui y sont attachées.

« 1^o Par la transcription tout au long de cette déclaration sur les registres de la fabrique;

« 2^o Par une délibération dont un extrait en forme me sera remis ainsi que de cette déclaration.

« En foi de ce.

« A Andillac, le trente juin 1839.

« De Guérin. »

adieux : « Dites bien à M. Maurice combien je lui suis attachée, quoique je l'aie grondé quelquefois. Qu'il n'en garde pas rancune. »

Le 16 juin, le signal du départ arrivait. Il fut donné par une lettre de Caroline annonçant qu'elle partirait avec son mari et son frère le lundi 17. Elle espérait coucher le soir même à Orléans et arriver le lendemain à Tours où l'on ferait halte trois ou quatre jours.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Eugénie fit ses malles, que la baronne garnit de cadeaux de toutes sortes, et écrivit ses adieux aux personnes qui lui avaient rendu service. Un merci spécial fut adressé au bon général de Frégevillle dont les enveloppes lui avaient permis d'envoyer sa correspondance au Cayla et à Rayssac à rien ne coûte, et qui s'était chargé de transmettre une requête à la reine Amélie en faveur de l'église d'Andillac. La dernière lettre d'Eugénie fut pour le Cayla. Elle y exposait une fois encore la nature de ses relations avec Caro et M^{lle} Martin Laforêt.

* Nul mot des affaires [*dans la lettre de Maurice*], mais, d'après les apparences, on peut penser que tout va bien. Maurice n'a pu me l'écrire, ou a mieux aimé se réserver pour le revoir. Il sera bien content, je crois, de cette rencontre, car ses affections pour nous se sont accrues de tout ce qu'on a jeté contre. Non que ces dames veuillent nous le rendre indifférent, mais elles croient qu'il nous préfère et c'est ce qui les désole. Il entre dans leur manière de voir moins de malice qu'il y en a de malentendu, d'incompréhension des choses. Avec sa grande expérience, la tante est un enfant sur bien des choses les plus simples de la vie, comme de croire qu'un mari ne puisse pas aimer sa sœur et sa femme. Cette naïve absurdité est moins choquante que risible, et je ne ferais qu'en rire sans ce qu'elle nous a coûté. Au demeurant, cette femme est indéfinissable, un logogriphe indien. Qu'elle demeure en paix. *Elle a fait trop de bien pour en dire du mal.* L'essentiel, c'est Caroline que, j'espère, nous gagnerons plus aisément seule qu'en compagnie. Elle est de nature si bonne qu'on en peut tout attendre. (*A son père, 16 juin 1839.*)

Les efforts de la sœur de Maurice vont donc tendre plus que jamais à gagner l'affection de Caroline. Elle demande, pour cela, qu'on ait bien soin de cacher les lettres où elle a parlé de ses souffrances de Paris, et elle adresse à Marie de nouvelles recommandations.

Le départ des Coques, qui eut lieu vers le 20 juin, rappela par sa mélancolie l'adieu de Maurice au Val, le 21 janvier 1834. Eugénie le raconta plus tard dans le *Journal* de la manière la plus pathétique.

Marie, Marie, avec quel triste pressentiment nous nous sommes quittées ! J'ai toujours en souvenir ce dernier regard qu'elle me fit à la fenêtre, enveloppée d'une mante noire. Elle m'apparut comme le deuil en personne (1) au dernier moment, au dernier regard aussi que je tournais de son côté, la voiture roulant. Il me semble encore être à ce jour, à ce départ du lieu le plus beau que j'ai vu, où j'ai vécu ma plus douce vie avec la femme la plus aimable, la plus compréhensive, la plus distinguée, la plus

(1) La fin de ce passage du *Journal* est inédite.

de mon goût que j'ai rencontrée, à qui je me suis unie comme je ne suis à personne, comme personne ne sait. Dieu nous a menées l'une à l'autre, rencontre qui se lie à d'autres singuliers événements dont je ne reviens pas encore de surprise, hors de les voir surhumainement, mystères que je conserve en mon cœur. (*Journal, fin avril 1840.*)

Au moment où la baronne et son amie se quittaient ainsi, elles pensaient toutes deux à Maurice dont elles prévoyaient la mort prochaine, et cette pensée les rendait infiniment tristes. Leur chagrin était augmenté par l'incertitude de se revoir. Eugénie, il est vrai, avait promis de revenir, mais tiendrait-elle sa promesse ? M^{me} de Maistre avait sujet d'en douter. Un jour, tout en formant des projets d'avenir, elle lui avait montré l'immense panorama des Coques et lui avait dit que le Cayla lui paraîtrait désormais bien étroit. Eugénie avait secoué la tête et avait répondu que le Cayla était pour elle assez grand. Au fond, la sœur de Maurice ne pressentait pas ce que l'avenir lui réservait.

Voulant toutefois emporter un souvenir bien personnel, destiné à lui remémorer ce qu'avait été son séjour en Nivernais, elle prit un petit rosier qui fleurirait sur la fenêtre de sa chambrette. Son choix était significatif. Comme le fait remarquer M^{lle} Duhamellet, un rosier, qu'est-ce autre chose que des fleurs sur des épines ?

III. — La voie douloureuse.

Dans les diligences qui emportèrent la sœur de Maurice, d'abord de la Charité à Bourges, puis de Bourges à Tours, la voyageuse lisait, quand son esprit n'était pas trop préoccupé et quand elle se trouvait assez seule, quelques-uns des livres qu'elle avait pris par précaution comme provisions intellectuelles. Mais les moments de lecture furent rares. Le plus souvent, son esprit se trouvait accablé par « les pensées les plus déchirantes, quelquefois les plus opposées, car on ne peut pas s'empêcher d'espérer, quoique on ne voie pas trop où se tient l'espérance ». Et son imagination la portait vers le pauvre malade qui l'attendait. Comment allait-elle trouver son cher Maurice ?

Ce fut le 22 juin qu'elle le revit, et, il faut l'avouer, son impression ne fut pas franchement mauvaise. Son frère n'était pas aussi déprimé qu'elle se l'était figuré. Maurice, arrivé depuis deux jours, était remis des fatigues du voyage. La première étape n'avait pas été d'ailleurs trop pénible, le bateau à vapeur pris depuis Orléans ayant « adouci la route ». Il était, il est vrai, pâle, maigre, bien changé, avait une grosse toux profonde et une parole à peine perceptible, mais ses forces lui avaient permis de se porter au devant d'elle. Le doux traitement que lui avait imposé un jeune docteur, appelé sur les conseils de l'abbé Buquet, lorsqu'il eut été abandonné par le savant M. Petros,

lui avait fait un bien immense. Et puis, Maurice était heureux; heureux de retrouver sa sœur et de se voir enfin sur la route du Cayla. La joie est fortifiante et soutient les corps les plus délabrés.

A Tours, le jeune ménage recevait l'hospitalité chez des amies de Caroline, M^{me} Mansell et sa sœur Mélina, belles et gracieuses anglaises, amies de lady Bentinck, femme du gouverneur général des Indes. Leur maison, sise sur les bords de la Loire, était agréable mais petite. Le nombre limité des pièces dont ces dames disposaient obligea Eugénie de loger à l'hôtel. De sa chambre, d'où elle entendait « passer et repasser, rire et chanter, tout le bruit de la grand'ville », elle eut tout le temps de penser à son oncle (1), ancien gouverneur de Tours, « qui ne se doutait pas qu'un jour ses petits-neveux passeraient dans sa ville ». Cependant elle se rendait, le plus souvent qu'elle le pouvait, auprès de son frère; elle fut édifiée de le trouver un dimanche, seul dans sa chambre, lisant les prières de la messe.

Après une semaine environ, on se mit en route, et l'on commença ce qui a été appelé la *longue voie douloureuse*. Rien de plus facile, grâce aux lettres d'Eugénie, que de suivre étape par étape le petit groupe pérégrinant. Comme les diligences étaient bondées, et pour éviter le plus possible la fatigue au malade, les voyageurs prennent jusqu'à Bordeaux une voiture de louage. Ils vont à petites journées, marchant de préférence le matin, et ils passent par Châtellerault, Poitiers et Angoulême. Maurice prie quelquefois sa sœur de lui lire quelques pages pieuses.

J'eus la pensée d'emporter pour la route un bon petit livre pieux et charmant à lire, traduit de l'italien, le Père Quadrupani, qui lui fit grand plaisir. De temps en temps, il m'en demandait quelque page : « *Lis-moi un peu du Quadrupani.* » Il écoutait avec attention, puis faisait signe quand c'était assez, se recueillait là-dessus, fermait les yeux et restait là à se pénétrer de ces douces et réconfortantes paroles saintes. (*Journal*, 11 fév. 1840.)

Le malade supporte assez bien le trajet. Cependant, dans un petit village avant Angoulême, un crachement de sang, que l'on arrête tant bien que mal avec un œuf frais et de l'eau, les seuls remèdes que l'on ait pu trouver, inspire à Eugénie de sombres pressentiments.

Mon Dieu ! s'il nous était enlevé ! Je ne puis pas m'arrêter à cette pensée qui me vient aussi souvent que le battement du cœur. Sans être désespéré, son état donne tout à craindre : extinction complète de voix, toux profonde, crachement de sang et une inflammation de gorge à ne pouvoir pas avaler du bouillon. Il souffre de la faim et ne peut pas man-

(1) Messire François de Guérin de Bonnac, écuyer, commandant le bataillon de milice de Touraine, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il avait servi pendant 55 ans avec honneur et distinction dans les armées royales et avait obtenu quantité de brevets et de distinctions militaires. Il mourut à Tours en 1763 après avoir institué pour héritier universel Messire Jacques de Guérin, arrière-grand-père d'Eugénie, son neveu à la mode de Bretagne.

ger. Je crains que cette gorge finisse par se boucher tout à fait. Voilà, mon amie, le pauvre voyageur que nous menons à petites journées dans l'air du pays, ce cher Cayla après lequel il soupire. (A L. de B., 29 juin 1839.)

Maurice, lui aussi, ne se fait pas illusion sur son état. Le médecin lui a ordonné les Eaux-Bonnes, mais il prétend que l'eau du *Téoulé* sera plus efficace pour sa guérison. Au fond, il désire mourir au milieu des siens.

A Bordeaux, une longue halte fut jugée nécessaire. On y séjourna cinq ou six jours à l'hôtel de Nantes, près du théâtre (1), et l'on y vit Frédéric Dulac, le beau-frère, qui repartait pour les Indes. Bordeaux parut à Eugénie « une jolie ville, grande, peuplée, animée, Paris du Midi sous un ciel plus beau ». Elle n'eut guère le temps de la parcourir. L'espérance qu'elle eut un moment de visiter le navire qui devait emporter M. Dulac ne se réalisa pas. La sœur de Maurice ne sortait que pour entendre la messe. Ses journées s'écoulaient dans la chambre de son frère qui tantôt dormait, tantôt disait un mot. Quand l'air était doux, on ouvrait la fenêtre d'où l'on apercevait le port avec ses voiles et ses cordages, et tout le mouvement de la grande ville.

Poussé par je ne sais quel caprice, Charles de Gervain, qui les avait accompagnés jusque-là « avec armes et bagages », reprit subitement la route de Paris en prétextant ses études. Eugénie ne comprit rien à ce brusque changement qui lui fit de la peine. « Nous sommes toujours dans les logoglyphes indiens », écrivit-elle à sa famille.

Le vendredi, 5 juillet, le petit groupe restant, continuant sa route vers le Cayla, traversa la riche plaine de la Garonne et parvint à Toulouse où l'on s'arrêta une demi-journée à l'hôtel de l'Europe. Puis, les voyageurs franchirent l'avant-dernière étape et arrivèrent à Gaillac où ils descendirent chez les bons Thézac. Eugénie et son frère se retrouvaient ainsi sous le ciel natal, au milieu de parents et d'amis.

Depuis Bordeaux, le voyage avait été, sinon épuisant, du moins très pénible. Maurice était vraiment fatigué. Il fit toutefois bonne figure à ceux qui vinrent le complimenter de son mariage et lui offrir des vœux de bonheur (2). Caroline fit la conquête de tous ceux qui la virent.

(*) Nous avons passé un jour à Gaillac, et, dans ce peu de temps, notre Indienne a conquis la ville. Tous ceux qui l'ont vue sont pris, éblouis

(1) Cet hôtel formait le coin de la rue de Condé et de la rue Esprit-des-Lois (hôtel Majestic et Métropole en juin 1927) et se trouvait en face des loges des artistes.

(2) Une tradition veut que Maurice soit allé ce jour-là jusque chez M^{me} de Paulo et se soit reposé dans le grand salon où il avait vu autrefois Louise de Bayne. Mais est-ce bien fondé ? M^{me} de Paulo avait loué à cette époque le rez-de-chaussée de sa maison (l'ancien appartement des de Bayne) à M. de Carrière et s'était réservé seulement quelques chambres au premier. M^{me} Bernadou (la fille de Marie de Thézac) croit que Maurice passa toute la journée chez ses parents et qu'il occupa la chambre, derrière le grand salon, dite « chambre des Faramond ».

sous ses beaux yeux. M^{me} d'Huteau est venue tout exprès, ce n'est pas la moindre curieuse, puis son fils qui a beaucoup convenu à Caroline. Le fait est qu'elle est charmante. Nos cousins en sont enchantés. M^{me} de Paulo lui a fait le plus gracieux visage. (*A L. de B., 10 juil. 1839.*)

La vue de Maurice fit de la peine à ceux qui l'approchèrent. Ida de Tonnac fut frappée de sa pâleur. Anaïs Boudet, — qui devait épouser Erembert, — remarqua sa tristesse. « Il était grand et pâle, dit-elle un jour à l'abbé Moisset, en affirmant la vivacité de ses souvenirs, il parlait peu et paraissait rêveur. Comme il était triste ! » En réalité, c'était un mourant qui avait besoin d'infinis ménagements. Ceux qui vinrent le voir comprirent qu'il était perdu et qu'il ne revenait au pays que pour y mourir.

IV. — Le Cayla.

Cependant il tardait à Maurice de retrouver le calme de ses champs et d'embrasser les siens. Erembert était venu à sa rencontre. En sa compagnie, il se mit en route vers Cahuzac et Andillac, le 8 juillet, dans l'après-midi, à l'heure où la chaleur commençait à tomber. Les Thézac avaient mis à sa disposition leur voiture, mais comme à cette époque les voitures ne pouvaient pas arriver jusqu'au Cayla, M. de Guérin avait envoyé au devant des arrivants un cheval sellé à l'anglaise pour le malade. Au dernier carrefour eut lieu le transbordement. Pierre Durel (le *Pierril* du *Journal*), camarade d'enfance de Maurice, l'aïda à descendre de voiture et à se hisser sur le cheval. C'est dans ce triste équipage que Maurice parvint au Cayla. Quand il aperçut le château, il tomba dans une sorte d'extase. Mais son émotion épuisa toutes ses forces; dès que l'on fut arrivé au pied du château, Pierre Durel le prit dans ses bras et le monta jusqu'au salon.

Moins de six mois après, Eugénie a raconté dans son *Journal*, à l'intention de Barbey d'Aureville, le récit de l'arrivée au Cayla et des derniers jours de Maurice. Ce récit est d'une émotion poignante; les larmes avec lesquelles il a été écrit font couler les larmes de ceux qui le lisent. Nous ne tenterons pas de le refaire parce que nous n'ajouterions rien à ce qui est bien connu. Disons seulement que le manuscrit d'Eugénie qui contient cette narration est très raturé. Le texte publié est exact mais tronqué. On a laissé de côté tout ce qui aurait été de nature à faire soupçonner au lecteur les dissentiments de Paris. Une note sur l'original l'indique clairement : « Les endroits effacés ont rapport à Caroline. » Ces passages ne renfermaient cependant rien de désobligeant. Citons, par exemple, celui-ci qui prouve l'ardent désir d'Eugénie de se faire aimer par sa belle-sœur.

* Avec le temps, tout se serait arrangé; l'âme s'instruit en grandissant, et celle de la jeune femme est compréhensive et perçante, au dire même de Maurice qui la trouvait *éminemment perfectible*, et possédant en élé-

vation ce qui lui manquait en étendue. Hélas ! je viens de lire cela dans une lettre qu'il m'écrivait à Nevers, la plus longue, la plus jolie qu'il m'ait jamais adressée. C'est sous forme de journal, délicieuses pages de quatre jours, encore assez doux un mois après son mariage. Mon Dieu, que ce passé me tient au cœur ! Ma vie n'est que là. Je n'ai d'avenir que par la foi. (*Journal*, 11 fév. 1840.)

Dès l'arrivée au Cayla, on organisa la lutte contre la mort. Eugénie se tourna vers le ciel. Comme elle l'avait écrit quelques jours auparavant, il ne lui restait plus de confiance humaine.

Caroline espère et fait bien ; l'espérance est si bonne ! Toute la mienne est en Dieu.

L'amélioration qui s'était produite en avril, pendant la neuvaine faite à Nevers, l'encourageait à s'adresser à Dieu, le céleste médecin. Elle le fit cette fois par l'intermédiaire du prince de Hohenlohe, prêtre de la Société du Cœur de Jésus, qui fut prier de Gross-Varadin, en Hongrie, puis évêque de Sardique *in partibus*. Depuis 1820 environ, le prince était devenu célèbre et avait acquis la réputation de thaumaturge. Dans le diocèse d'Albi, qui donna sa part de confiance aux prières du pieux prélat, nombreuses sont les familles qui conservent encore des papiers venant d'Allemagne et fixant un ou plusieurs jours de prières (1). Ce fut Louise de Bayne qui la première engagea Eugénie à réclamer les prières du prince. N'avait-on pas eu recours à lui, à Saliès, pendant la maladie de Charles d'Aragon, une maladie semblable à celle qui minait Maurice ? La suggestion fut agréée avec empressement et Eugénie chercha aussitôt le moyen de faire parvenir au prince une supplique en faveur de son cher Maurice. Malheureusement, M. l'abbé Legrand, à qui elle s'adressa, partit pour Rome sans rien faire. Comme le temps pressait, elle pria Louise de demander à la vicomtesse Decazes l'adresse du prince. La vicomtesse, toute obligeante, fit plus qu'on ne réclamait d'elle et envoya à Eugénie une lettre qui lui fut remise à son arrivée au Cayla.

* Si vous voulez me confier votre lettre pour le prince, je l'adresserai à M. l'abbé Boutrin et suis sûre qu'il fera avec empressement la commission... Dans la lettre au prince, il faut lui dire s'il s'agit de guérir les maux de l'âme ou ceux du corps du malade, dire ses noms de baptême, demander l'intercession du prince et l'indication du jour où il daignera prier, demander le temps moral nécessaire pour pouvoir s'unir à ses prières et que le malade puisse s'y joindre. (*Vicomtesse Decazes à Eugénie*, 7 juil. 1839.)

M^{me} Decazes avait grande confiance aux prières du prince.

* J'ai eu deux fois recours à M. le Prince de Hohenlohe et les deux fois il y a eu guérison, point instantanée, mais complète. (*Id.*)

(1) *Albia Christiana*, 1897, p. 30. *Souvenirs*, par M. l'abbé Barthe, curé de Teillet.

C'était plus qu'il n'en fallait pour confirmer la sœur de Maurice dans ses intentions. Le 10 juillet, la demande de prières était écrite et prenait le chemin de Saliès. Eugénie recommandait au puissant crédit du prince auprès de Dieu son frère gravement malade, le conjurait d'intercéder pour tous ses besoins d'âme et de corps et se déclarait prête d'avance à accepter la volonté de Dieu.

Pendant les jours qui suivirent, on tenta de suprêmes efforts pour sauver le malade. Les pensées de ceux qui entouraient Maurice étaient tendues vers ce but, en sorte qu'à ce moment l'on prêta peu d'attention au geste généreux de la reine Amélie accordant 100 francs à l'église d'Andillac (1). Le docteur de Cahuzac, M. Facieu, venait régulièrement, et prescrivait les remèdes qu'on allait quérir à Gaillac ou à Cordes.

A certains jours, Maurice « avait des mieux passagers, des espèces de soubresauts vers la vie ». Il descendait au salon, s'intéressait à ce qu'on faisait ou à ce qu'on lisait : un feuilleton de d'Aureville le fit sourire; un air que jouait Caroline, sur le piano loué à Toulouse, l'engagea à jouer lui-même. Il allait aussi sur la terrasse pour y jouir « du dehors, de l'air, du soleil, de cette belle nature qu'il aimait tant », ce qui lui rappelait ses rêveries d'enfance. D'autres fois, au contraire, la faiblesse le gagnait; c'était l'atonie complète; rien ne pouvait le tirer de sa torpeur. Il demeurait insensible sur son fauteuil, la tête penchée, les yeux fermés, tel qu'on le voit dans le dessin qu'on a fait de lui. Eugénie, Mimi et Caro veillaient sur lui. Eugénie, toute préoccupée de l'âme, lui lisait chaque jour quelques passages de l'*Imitation* ou des sermons de Bossuet.

La nuit du 18 au 19 juillet fut mauvaise. Au matin, le regard de Maurice était à peu près fixe. M. Facieu appelé annonça qu'il était temps de penser aux derniers sacrements et fut chargé de préparer Caroline au terrible événement. « Je le savais, déclara-t-elle. Depuis trois mois, je me prépare au sacrifice. » Caroline proclamait ainsi combien son âme avait été forte. Ce fut au tour d'Eugénie de montrer son courage. S'étant chargée de disposer immédiatement l'âme de son frère à paraître devant Dieu, elle fit d'abord une prière pour

(1) *Secrétariat des Commandemens de la Reine, Palais-Royal, le 4 juillet 1839.*

Mademoiselle,

La Reine a bien voulu accueillir avec intérêt la demande que vous lui avez adressée en faveur de l'Eglise d'Andillac, par l'intermédiaire de M. le Lieutenant général Mquis de Frézeville.

S. M. m'a donné l'ordre de vous adresser en son nom une somme de Cent francs, qu'Elle consacre à cette pieuse destination. Vous la trouverez sous ce pli en un mandat du Trésor, que j'ai eu le soin de passer à l'ordre de M. le curé d'Andillac.

Veuillez m'accuser réception de cet envoi et me permettre de vous offrir, Mademoiselle, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Le Secrétaire des Commandemens de la Reine.

BOREL DE BRÉTIZEL.

demander la force chrétienne de remplir son devoir, puis elle eut avec Maurice ce sublime et dernier entretien :

* — Mon ami, je veux t'annoncer quelque chose.

— Qu'est-ce ?

— J'ai écrit pour toi au prince de Hohenlohe.

— *Oh ! que tu as bien fait !*

— Tu sais qu'il a fait des miracles de guérison, notamment à Albi, dans une famille qui vient de m'en faire part. Dieu opère par qui il veut et comme il veut. C'est surtout le souverain médecin des malades. N'as-tu pas pleine confiance en lui ?

— Confiance *suprême* (ou *pleine*, je ne m'en souviens pas).

— Eh bien ! mon ami, demandons-lui en toute confiance ses grâces ; unissons-nous de prières, nous à l'Eglise et toi dans ton cœur. On doit dire une messe où nous communierons ; toi, tu pourrais communier aussi ! Jésus-Christ allait trouver les malades, tu sais ?

— *Oh ! je veux bien, oui, je veux m'unir à vos prières.*

— C'est très bien. Courage, mon ami, M. le curé devait venir, tu vas te confesser. N'est-ce pas que tu n'as pas de peine à parler à M. le curé qui est si bon ?

— *Pas du tout.*

— Et d'ailleurs ta conscience n'est pas si pesante depuis le peu de temps que tu l'as déchargée. Tu vas donc te préparer à ta confession. (*Journal*, 11 fév. 1840.)

On connaît le reste ; on sait avec quelle facilité Maurice se confessa, avec quelle spontanéité il voulut rétracter une dernière fois les doctrines mennaisiennes, avec quelle piété il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction. Il colla ensuite ses lèvres sur une croix que lui présentait Caroline. « Puis, ajoute Eugénie dans une expression admirable de concision, nous nous mîmes tous à le baiser et lui à mourir. » C'était le vendredi matin, 19 juillet 1839, à 11 heures 1/2(1).

Pendant les préparatifs des derniers sacrements, Eugénie avait fait son acte de soumission à la volonté de Dieu en répétant par écrit, dans une lettre à M^{me} de Maistre, la prière de Madame Elisabeth.

(1)

ACTE DE DÉCÈS DE MAURICE DE GUÉRIN

N^o 1. De Guérin Georges Pierre Maurice, marié, âgé de 28 ans.

L'an mil huit cents trente neuf, et le dix-neuf juillet à l'heure de midi, par devant nous Jean Gastou, maire et officier de l'état civil de la commune d'Andillac, canton de Montmiral, arrondissement de Gaillac, Tarn, sont comparus Alexis Malric, meunier, âgé de quarante six ans, et Pierre Magnes, cultivateur, âgé de soixante ans, tous domiciliés dans cette commune, voisins et non parents du défunt, lesquels nous ont déclaré que le dix neuf juillet à onze heures du matin, M. George Pierre Maurice de Guérin, sans profession, âgé de vingt-huit ans, demeurant à Paris, époux de dame Caroline Gervain, est décédé en notre commune, en la maison de son père, au Cayla, ainsi que nous nous en sommes assurés, et les déclarants n'ont signé le présent acte pour ne savoir, de ce requis. Signé : Gastou, maire.

SÉPULTURE DE MAURICE DE GUÉRIN

N^o 3.

L'an mil huit cent trente-neuf et le vingt juillet a été hinumé (*sic*) par nous curé soussigné Pierre Gorge (*sic*) Maurice de Guérin, âgée (*sic*) de vingt-huit ans, décédé le jour d'hier dans sa maison d'habitation située au Cayla, en présence de Jean Désirat François Mur illitérés (*sic*). Signé : Fieuzet.

J'adore, mon Dieu, vos décrets éternels et impénétrables; je m'y sou-mets de tout mon cœur pour l'amour de vous!

Il y a trois ans, chère amie, que je fais cette prière, qu'elle m'a sou-tenue et préparée au plus cruel sacrifice. Le moment est venu; plus d'espoir. (*A M^{me} de Maistre*, 19 juil. 1839.)

Lorsque Maurice eut rendu son dernier soupir, Eugénie se trouva à bout de forces. Elle s'évanouit et il lui fallut deux heures pour se remettre. Mais, ce moment de défaillance passé, son courage chré-tien reprit le dessus. Elle demeura jusqu'au bout près de la couche funèbre sur laquelle reposait Maurice, le contemplant « tout froid, les yeux ternes, ces yeux si brillants, si beaux ! » L'attitude de Caro-line faisait son admiration (1).

Pauvre jeune femme ! Un ange en prières, en larmes, pendant deux jours près de ce lit, tantôt tenant la main, tantôt baisant ces joues. (*A L. de B.*, 22 juil. 1839.)

Le lendemain fut la journée des obsèques. Maurice, porté par les fermiers du Cayla et par les pauvres gens du Pausadou, fut déposé dans le petit cimetière d'Andillac. Eugénie se trouvait encore là avec toute sa famille.

Ce fut avant-hier la triste, lugubre, déchirante et dernière séparation au cimetière. Nous l'y avons tous accompagné, ce cher Maurice. Avec lui tant que possible en ce monde. Oh ! quelle descente que celle du cer-cueil dans la fosse ! Je l'ai suivi des yeux, en priant Dieu pour la chère âme de mon frère. (*A Louise de Bayne*, 22 juil. 1839.)

Ainsi se consommait le suprême sacrifice. Ainsi se terminait, par un cercueil que l'on mettait en terre, la longue période des ensan-glantements du cœur qui s'était déroulée à Paris, dans le Nivernais, pendant les étapes de la voie douloureuse et au Cayla. C'en était fait, elle ne verrait plus son frère ici-bas. Elle prit alors la résolution de vivre de plus en plus pour lui et de se tenir en contact avec son âme : « La mort ne sépare que les corps. »

(1) Barbey raconte que Caroline, comme une veuve du Malabar, coupa sa belle chevelure et la déposa dans la bière de son mari. Mais est-ce bien sûr ? On ne trouve trace de ce détail nulle part ailleurs.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LES LOINTAINS ANCÊTRES

- I. LES SOURCES DE L'HISTOIRE DES GUÉRIN DU CAYLA. — II. XVI^e SIÈCLE : L'établissement au Cayla. — III. XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES : Une gentilhommière en Languedoc sous l'Ancien Régime. — IV. FIN DU XVIII^e SIÈCLE : Antoine de Guérin. — L'influence ancestrale dans Eugénie et Maurice de Guérin.... 3

CHAPITRE II

LA FAMILLE

- I. JOSEPH DE GUÉRIN : Education et premières années. — Son mariage. — Ses vertus morales. — Ses qualités intellectuelles. — *Les Essais*. — II. GERTRUDE FONTANILLES : Son origine et ses vertus..... 18

CHAPITRE III

LE CAYLA

- Respect dont il est entouré. — Dessins de Raymond de Rivières et lithographies. — Les aquarelles de M^{me} Manesse-Lecœur. — Descriptions littéraires par Lamartine, Gabrielle Delzant, Anatole Le Braz, M. Zyromski, etc. — Le Pays Albigeois. — La Vère et Cahuzac. — Andillac. — D'Andillac au Cayla. — Le château. — La terrasse. — Modifications apportées au Cayla du xvm^e au xx^e siècle. — La cuisine. — La grande salle. — La chambre de Maurice. — La chambrette. 27

CHAPITRE IV

L'ENFANCE

- Naissance d'Eugénie. — Vieux-en-Albigeois. — Premiers souvenirs. — Dispositions morales de l'enfant. — L'action d'une mère. — La première éducation. — Les légendes du Cayla. — L'influence paternelle. — Maladie et mort de M^{me} de Guérin. — Développement de l'âme religieuse d'Eugénie. — *Résolutions faites en la quatorzième année et Règles de vertus*. — Les exagérations de sa piété. 44

CHAPITRE V

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE

- Retour au Cayla. — Eugénie à l'âge de quatorze ans. — Premières démarches d'un père pour l'éducation de ses enfants. — Nouvelles tentatives. — Maurice sera-t-il prêtre ? — Préceptorat de l'abbé Salabert. — Requête en faveur d'Eugénie et de Marie. — Lutte de Joseph de Guérin contre la pauvreté. — L'administration municipale d'Andillac. — Education d'Eugénie. — Maurice à l'école de sa sœur. — *Les Juvenilia*. — *Fragments de nouvelles*. — Une proposition de mariage écartée. — Départ d'Erembert pour Montpellier..... 62

CHAPITRE VI

DANS L'ANXIÉTÉ DE L'AVENIR

Départ de Maurice pour l'Esquile. — Ses vacances au Cayla. — Auguste Raynaud et Victor Mathieu. — Débuts de Maurice à Stanislas. — Les études d'Erembert. — Erembert en quête d'une place. — Les embarras financiers de Joseph de Guérin. — La paroisse d'Andillac. — Aide qu'Eugénie apporte à son père. — Ses sorties du Cayla. — Voyage en Quercy. — Baptême d'Athénaïs d'Adhémar. 77

CHAPITRE VII

LA FORMATION LITTÉRAIRE

Le problème. — Réponse traditionnelle. — Solution vraie. — I. CORRESPONDANCE AVEC MAURICE. — Lettres adressées à Toulouse. — Lettres adressées à Paris. — Conseils littéraires donnés à son frère. — Résultats heureux de cette correspondance pour la formation d'Eugénie. — II. LECTURES : Amour de la lecture. — Manière de la comprendre. — Les cahiers d'*Extraits*. — III. POÉSIES : Premiers vers. — Les *Essais poétiques*. — Les Jeux Floraux. — Les archives de l'hôtel d'Assézat. — Concours de 1825. — Concours de 1826. — Un cours de versification par correspondance. — Travail poétique de 1826. — Petits succès à Gaillac. — 1827. Diminution du zèle poétique. — 1828. Tâtonnements. — Echec définitif aux Jeux Floraux. — Conclusion..... 90

CHAPITRE VIII

LE SÉJOUR DE VICTOR MATHIEU EN ALBIGEOIS

Maurice ne sera point prêtre. — Victor Mathieu est chargé d'en apporter la nouvelle. — Déception éprouvée au Cayla. — Consultation de l'abbé Buquet par Maurice. — Eugénie à Albi dans la famille Mathieu. — Visites et promenades. — Eugénie à Gaillac avec Victor Mathieu. — La société gaillacoise. — La famille de Bayne. — Enfance de Louise. — Première rencontre d'Eugénie et de Louise. — Retour de Victor à Paris..... 116

CHAPITRE IX

L'APPUI MORAL D'UNE SŒUR

Correspondance de Maurice en 1828, peu expansive et rare. — Traits principaux de sa physionomie morale : rêverie, défiance de lui-même, indifférence religieuse. — Vacances de 1828, à Paris. — Correspondance poétique avec Eugénie. — Il demande à Eugénie son appui moral. — Deux âmes semblables. — Eugénie détourne son frère de se fixer au Cayla. — Elle l'arrache à la mélancolie et au pessimisme. — Vacances de Maurice au Cayla en 1829. — Son retour à la piété. — Lettres d'Eugénie et de Maurice de 1829 à 1832. — Mort de Victor Mathieu. — Eugénie pousse son frère au travail régulier et suivi. — Retour de Maurice au Cayla en août 1830..... 129

CHAPITRE X

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS D'UNE GRANDE AMITIÉ

Vie mondaine de Louise de Bayne. — Les Missions en France. — Les Pères Petit et Guyon. — Mission de Saint-Michel de Gaillac (mars-avril 1829). — Influence de cette mission sur Eugénie. — L'hiver de 1829-1830. — Premières lettres d'Eugénie et de Louise de Bayne. — Visite de Cordes et voyage à Toulouse. — Le sentiment de la nature..... 142

CHAPITRE XI

RAYSSAC

Louise de Bayne à Albi, en juin 1830. — Son départ pour les Montagnes. — Rayssac, son château et ses habitants. — M. Brandouin. — Etat d'âme de Louise. — Le milieu familial : M. de Bayne, Pulchérie, Léontine et Charles. — Portrait moral de Louise. — Son emploi du temps : lectures, visites, correspondance. 153

CHAPITRE XII

LES LETTRES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN ET DE LOUISE DE BAYNE

Développement de cette correspondance. — Comment Eugénie et Louise conçoivent et rédigent leurs lettres ? — Comment elles assurent leur transmission ? — Accueil qu'on leur réserve à Rayssac et au Cayla. — Principaux mérites de ces lettres. — Constitution du dossier guérinien par Pulchérie de Bayne. — Edition de 1864 par Trebutien. — Projet de Gandar. — Publication de 1924-1925. 172

CHAPITRE XIII

CHRONIQUE POLITIQUE ET VOYAGES A RAYSSAC

I. HISTOIRE GÉNÉRALE ET HISTOIRE LOCALE au début de la correspondance d'Eugénie à Louise. — Faits se rapportant à l'histoire générale. — L'Albigeois et la Révolution de Juillet ; attachement de la noblesse à la cause d'Henri V ; solution de trois cas de conscience ; quelques épisodes des luttes politiques. — II. VOYAGES A RAYSSAC. — Eugénie et Erembert (juin-juil. 1831). — Maurice et son père (3 sept. 1831). — Eugénie et Maurice (août-sept. 1832). — Le rêve brisé de Maurice n'altère pas l'amitié de Louise et d'Eugénie. 184

CHAPITRE XIV

PREMIÈRE EXPÉRIENCE DU MONDE

Départ de Maurice pour la Chenaie. — Philibert de Roquefeuil. — En route pour Gaillac. — La maison de Thézac. — Divisions politiques. — Emilie de Vialar. — La confection d'une robe. — Lisle, centre de carlisme. — Les soirées de Gaillac. — Retour au Cayla. — Impressions. — Les lettres d'Eugénie à l'Isle de France. 195

CHAPITRE XV

UNE GUIRLANDE D'AMIES

Une âme faite pour l'amitié. — I. LES PARENTES-AMIES : Gabrielle de Bellerive ; Lucie Groc de Salmiech ; Marie de Thézac ; Julie et Euphrasie Mathieu ; Félicité Raynaud. — II. LE GROUPE DE GAILLAC : Olympe et Nérine de Tonnac. — III. LE GROUPE DE LISLE : Irène Compayré ; Noémie et Augustine de Gélis ; Antoinette de Boisset. 208

CHAPITRE XVI

LES DEUX AMIES

L'amitié est la grande muse inspiratrice de la correspondance d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne. — Les deux amies rêvent d'écrire un livre sur l'Amitié. — Elles en composent le Journal. — L'amitié est un besoin profond de leur cœur dont la naissance s'explique par la loi des contrastes, et la durée par le tact et la confiance réciproque d'Eugénie et de Louise. — Elle est sans cesse grandissante et ne connaît pas d'exagération. — C'est une chose sainte, pure, chrétienne qui contribue au perfectionnement de leur cœur. — Louise accepte volontiers la direction de son amie. — L'amitié de Louise et d'Eugénie comparée à celle de Montaigne et de la Boétie. 228

CHAPITRE XVII

LE SENS DU DIVIN

I. L'ACHEMINEMENT VERS DIEU : Séjours à Gaillac. — Jubilé d'Albi (1834). — La direction de M. Bories et de M. Fieuzet. — Deuils nombreux. — A la recherche de la volonté de Dieu. — Mission et retraite de Lisle. — Carême d'Albi en 1837. — II. LA PIÉTÉ ET LES VERTUS : Les journées d'Eugénie sont réglées comme dans un couvent. — Sa piété sans excès est faite d'efforts quotidiens. — Elle est agissante et lui fait pratiquer les vertus d'humilité, de foi, de charité. — Elle est liturgique. — Elle lui fait voir tout en Dieu. — Eugénie de Guérin se rappo-

che ainsi, par sa doctrine, de saint Augustin, de saint François de Sales, de Fénelon; par sa vie, de saint François d'Assise. — Respect dont on a entouré Eugénie avant et après sa mort..... 243

CHAPITRE XVIII

ESPÉRANCES ET CRAINTES FRATERNELLES

Maurice de Guérin à la Chenaie. — Dispersion des disciples de Lamennais. — La soumission à Rome. — L'hospitalité du Val de l'Arguenon. — Eugénie et M^{me} de La Morvonnais. — Mort de Marie de La Morvonnais. — Correspondance entre le Cayla et le Val..... 269

CHAPITRE XIX

LES CINQ PREMIERS CAHIERS DU « JOURNAL »

Le 13 sept. 1834 au Cayla. — I. COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE « JOURNAL » D'EUGÉNIE ET SUR LES CINQ PREMIERS CAHIERS : Le recueil, sa division, son but. Eugénie passe insensiblement de la lettre au Journal intime. — II. ANALYSE DES CAHIERS. — Le I^{er} (13 sept.-oct. 1834). Méprise de Trebutien. — Le II^e (15 nov. 1834-13 avril 1835). Appréciations de Maurice et de Barbey d'Aurevilly. — Le III^e (14 avril-15 déc. 1835). Son importance psychologique. — Le IV^e (mars-mai 1836). — Les lettres secrètes et le voyage de Rayssac. — Le V^e cahier (1^{er} mai-juin 1837) 283

CHAPITRE XX

LA VIE AU CAYLA

I. LA VIE FAMILIALE : Les membres de la famille de Guérin. — Union des cœurs. — II. LA VIE AGRICOLE ET ÉCONOMIQUE : Le *Cahier-Journal* de Joseph de Guérin. — Son importance. — Les domestiques. — Les journaliers. — Les travaux des champs. — Revenus et dépenses. — III. LA VIE POÉTIQUE ET RUSTIQUE : Amour d'Eugénie pour le Cayla. — Le sentiment de la nature. — Un modèle de fermière languedocienne. — « Qués aco qué canto aqui ? »..... 303

CHAPITRE XXI

L'ÉPANOUISSEMENT INTELLECTUEL

Lectures d'Eugénie de Guérin : ouvrages de piété, autres lectures (écrivains classiques et romantiques). — *Poésies* qu'elle compose de 1830 à 1840 : appréciation. — Les *Lettres* et le *Journal* : manière de les concevoir. Qualités de leur auteur : sensibilité délicate, amour de la nature sans exagération, tendance à la mélancolie vaincue par l'esprit chrétien, sincérité, clarté, sens de la mesure. — Eugénie de Guérin est-elle romantique? — Dans sa vie, elle n'a rien de l'héroïne de 1830. Comme écrivain, elle est un tempérament classique enrichi des meilleurs apports de son siècle..... 325

CHAPITRE XXII

LE TEMPS DES FIANÇAILLES DE MAURICE

Arrivée de Maurice au Cayla. — Sa maladie et sa guérison. — La famille de Germain chez les Guérin. — Fiançailles. — Les Rapine de Sainte-Marie et M^{me} de Maistre. — Correspondance d'Eugénie avec la baronne. — Maurice retourne à Paris. — Le VI^e, le VII^e et le VIII^e cahiers. — Eugénie s'efforce de faire du bien à M^{me} de Maistre. — Les nouvelles de l'Inde. — Séjours d'Eugénie à Montels et à Rayssac. — Derniers préparatifs pour le voyage de Paris..... 345

CHAPITRE XXIII

LE MARIAGE DE MAURICE

D'Andillac à Paris. — Arrivée à Paris. — Portrait d'Eugénie par Barbey. — Une semaine chez Raynaud. — Premières impressions parisiennes. — La maison indienne. — Chez Caroline. — Derniers préparatifs du mariage. — Tristesse

de Maurice. — Le contrat de mariage. — 15 novembre 1838. — Eugénie comprend qu'elle ne pourra rester avec Maurice. — Dissentiments. — A la veille du voyage en Nivernais..... 371

CHAPITRE XXIV

PREMIÈRE RENCONTRE D'EUGÉNIE ET DE M^{me} DE MAISTRE

En route pour le Nivernais. — Le château des Coques. — M. et M^{me} de Sainte-Marie. — M^{me} de Maistre d'après le portrait littéraire de Barbey (1844) et d'après un pastel de 1838. — Intimités. — Heureuse influence d'Eugénie. — Nevers. — Bontés de tous à l'égard de la sœur de Maurice. — Retour de M^{me} de Maistre à la piété. — L'oubli du passé. — Retour à Paris. — Tristesse.... 392

CHAPITRE XXV

LES ENSANGLANTEMENTS DU CŒUR

I. A PARIS. — Le IX^e cahier. — Projets d'Erembert. — Entre les Gervain et Eugénie la cordialité n'existe plus. — Aggravation de la maladie de Maurice. — Jalousie de Caro. — Lettre de M^{lle} Martin Laforêt à M. de Guérin. — Eugénie se retire chez Raynaud. — Irritation de Maurice. — Transaction du 19 mars. — Jugement sur la brouille. — Chez M^{me} de Maistre, hôtel de Hambourg. — Xavier de Maistre. — Départ de Paris. — II. EN NIVERNAIS. — Le X^e cahier. — Nevers, ville triste. — Aux Coques. — Sentiment de la nature. — Emploi du temps. — Lectures. — Projet de publications. — Correspondance. — Impressions sur Barbey. — Tristesses à propos de la santé et de l'état d'âme de Maurice. — Frédéric Dulac et l'arrangement des affaires. — L'annonce du départ pour le Cayla. — Préparatifs du voyage. — Le départ. — III. SUR LA VOIE DOULOUREUSE. — De Tours à Bordeaux. — Toulouse et Gaillac. — Arrivée au Cayla. — IV. AU CAYLA. — La mort de Maurice. — Récit laissé par Eugénie. — Recours au prince de Hohenlohe. — Lutte contre la mort. — Les derniers jours. — Les derniers sacrements. — Le dernier soupir et les obsèques..... 405

TABLE DES MATIÈRES	443
--------------------------	-----

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

PLANCHE I. — Eugénie de Guérin, d'après un portrait de M ^{me} Van den Broek d'Obrenam (vers 1880).	IV-V
PLANCHE II. — Armoiries de la Famille noble de Guérin du Cayla, d'après un tableau généalogique de la fin du xviii ^e siècle.....	2-3
PLANCHE III. — Le Cayla. Plan du premier étage, d'après un document de 1838 environ	40-41
PLANCHE IV. — Le Cayla. Vue extérieure (Cliché E. Barthés).....	318-319
— Le Cayla. L'ancienne cuisine, d'après un cliché de M. Gaubert, photographie à Gaillac.....	318-319

